books2ebooks.eu

BOYER, PAUL

Mélanges publiés en l'honneur de M. Paul Boyer

Champion
1925

books2ebooks.eu
University and State Library of Tyrol
universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

EOD – des millions de livres à portée de souris! Dans plus de 12 pays d'Europe !

Merci d'avoir choisi EOD !
Les bibliothèques européennes possèdent des millions de livres du XVe au XXe siècle. Tous ces livres sont désormais accessibles sous la forme d'eBooks – à portée de souris. Faites votre recherche dans le catalogue en ligne d'une des bibliothèques du réseau eBooks on Demand (EOD) et commandez votre livre où que vous vous trouviez dans le monde – 24 h 7 jours. Le livre sera numérisé et mis à votre disposition sous la forme d'un eBook.

Nous vous souhaitons une bonne utilisation de votre eBook EOD !

■ Bénéficiez de la mise en page originale du livre !
■ A l'aide d'un logiciel standard, lisez à l'écran votre eBook, zoomez sur une image, naviguez dans le livre.
■ *Utilisez la commande rechercher :** Vous pouvez trouver un mot donné au sein du livre.
■ *Utilisez la commande Copier / coller :** Copiez des images ou des parties du texte vers une autre application (par exemple vers un traitement de texte)
*Non disponible dans tous les eBooks

Conditions générales d'utilisation

En utilisant le service EOD, vous acceptez les conditions générales d'utilisation établies par la bibliothèque qui possède le livre.
■ Conditions générales d'utilisation :
https://books2ebooks.eu/csp/fr/ubi/fr/agb.html

Accès à d'autres eBooks?

Plus de 40 bibliothèques dans 12 pays d'Europe offrent ce service.
Cherchez les ouvrages disponibles dans le cadre de ce service :
https://search.books2ebooks.eu
Vous trouverez plus d'informations à l'adresse suivante :
https://books2ebooks.eu

Travaux publiés par l'Institut d'études slaves. — II.

MÉLANGES

PUBLIÉS EN L'HONNEUR

DE

M. PAUL BOYER

UB Innsbruck
+C120404005

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION, éditeur

5, Quai Malaquais, VI^e^

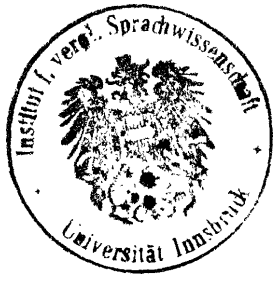
1925

MÉLANGES

PUBLIÉS EN L'HONNEUR

DE

M. PAUL BOYER



Inv.-Nr.: 5611

IMPRIMERIE ALSACIENNE, STRASBOURG,
AVEC LE CONCOURS DE L'IMPRIMERIE NATIONALE
ET DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE PUBLICITÉ.
TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

AVANT-PROPOS.

Professeur qui a formé des travailleurs, administrateur qui s'est consacré à organiser le développement des études slaves dans notre pays, M. Paul Boyer a droit à une reconnaissance dont ses amis et ses disciples lui apportent aujourd'hui, dans ce recueil d'articles, un témoignage beaucoup trop faible à leur gré.

Son enseignement linguistique est un modèle de méthode. La netteté de la description s'y allie à la fermeté du classement grammatical; la doctrine y ordonne lumineusement les faits, mais en leur gardant le mouvement de la vie. C'est l'enseignement d'un linguiste résolu à ne pas perdre le contact avec les réalités de la langue parlée. On y trouve par là même un modèle d'enseignement d'une langue vivante. Aussi nombreux sont les élèves, Français et étrangers, qui viennent apprendre, de l'auteur du mémoire sur *L'accentuation du verbe russe* et du *Manuel pour l'étude de la langue russe*, comment il enseigne le russe, — et comment il enseigne une langue.

Ces élèves, à son école, apprennent autre chose encore. L'étude du russe devient pour eux celle d'un peuple et d'une civilisation. A travers le russe, c'est aussi la Russie que M. Paul Boyer leur évoque: il en donne la science et, bienfait plus rare, le sentiment; il ouvre un vaste domaine où chacun, suivant sa curiosité, s'engage, ainsi qu'en témoigne ce volume, dans des directions différentes.

Et l'homme d'action n'a pas moins de droit à notre gratitude que le professeur. Il n'y a pas un progrès dans l'organisation des études slaves en France, depuis quelque trente années, où il n'ait eu sa part, et plusieurs lui sont dus tout entiers. Il a contribué activement à faire créer l'Institut français de Saint-Pétersbourg, et depuis l'origine il en dirige les publications. Il a constitué à la Bi-

bliothèque de l'École des langues orientales vivantes l'un des plus beaux fonds russes qui soient hors de Russie. Il a été l'un des premiers collaborateurs d'Ernest Denis au moment où celui-ci fondait l'Institut d'études slaves. Il a fait doter l'École des langues orientales vivantes des enseignements nouveaux du polonais, du tchèque, du serbo-croate et du bulgare (ce dernier, jusqu'à présent, sous forme de cours libre); et cette maison s'est ouverte, grâce à lui, à la discipline linguistique la plus rigoureuse. Qui ne sait enfin comment, sacrifiant souvent son travail personnel à l'action qu'il exerce, il soutient les débutants sans ménager ni son temps ni ses forces, et quel exemple il nous donne ainsi de la solidarité entre professeur et élèves?

Ce sont les disciples formés par M. Paul Boyer qui garantissent l'accroissement des *Travaux* publiés par l'Institut d études slaves: ce recueil d'articles a donc sa place naturellement marquée dans cette collection, et l'Institut d'études slaves a tenu à l'y accueillir pour s'associer à l'hommage d'admiration et d'affectueuse reconnaissance rendu au maître auquel il doit tant.

André MAZON.

LE NOM INDO-EUROPÉEN DE LA MEULE,

PAR

A. MEILLET.

Dans son *Slavisch-baltisches Wörterbuch* (p. 89), M. Trautmann marque bien la distinction entre deux mots vieux slaves : le masculin *žrŭnovŭ* « meule », qui traduit μύλος Mt. XVIII, 6, d'après le Marianus (seul attesté ici de tous les anciens manuscrits) : *žrŭnovŭ... osilĭsky* « μύλος ὀνικός », et le féminin pluriel *žrŭnŭvi* « moulin », dont on lit le nominatif dans Supr. 395, 29-30 Sev. : *ne jegože žrŭnvi sŭmlĕšę* « οὐχ ὁ μύλος ἤλεσεν », et le locatif dans Mt. XXIV, 41 : *dŭvě (dĭvě* Mar. ; *dvě* Zogr.) *melʼjošti vŭ žrŭnŭvaxŭ* (Mar. Sav. Ostr. ; *žrŭnʼvaxŭ* Zogr.) « δύο ἀλήθουσαι ἐν τῷ μύλῳ » ; on voit que le pluriel *žrŭnŭvi* désigne l'ensemble de l'installation faite pour moudre. L'*o* du masculin vieux slave *žrŭnovŭ* est ancien ; car on a v. pol. *žarnov*, v. tch. *žrnow*, *zrnow* (Gebauer, *Hist. mluv.*, I, p. 289), tch. mod. *žernov* « meule » d'accord avec r. *žërnov* ainsi attesté (avec *o*) depuis le XV^e^ siècle. Le vieux slave a du reste un adjectif dérivé de *žrŭnovŭ* dans *kamenĭ žrŭnovĭny* « λίθος μυλικός » Mc IX, 42 = L. XVII, 2, ainsi écrit Zogr. Mar. avec *o* ; le texte traduit n'est pas le même dans Mt. XVIII, 6, d'une part, et Mc IX, 42 et L. XVII, 2, d'autre part (Luc a changé l'expression μύλος ὀνικός, et le changement a été étendu à Marc dans beaucoup de manuscrits) ; mais le mot slave fondamental est *žrŭnovŭ* « meule » dans les trois cas. Le vieux russe rend gr. ἐπιμύλιον par *žernov(ĭ)nica*. En face de v. sl. *žrŭnŭvi*, le slovène a *žȓnəv*, gén. *žȓnve*, d'après le dictionnaire de Pleteršnik.

Le v. sl. *žrŭnŭvi* paraît ancien (cf. got. *-qairnus*, etc.) ; au contraire le mot v. sl. *žrŭnovŭ* doit être un dérivé de type thématique : le *žrŭnovŭ* est la pierre qui sert dans l'ensemble nommé *žrŭnŭvi*. Ce dé-

rivé doit être relativement récent, bien que slave commun ; il n'a pas de correspondant hors du slave.

D'autre part, le tchèque a *žerna* « moulin à main » ; le blanc-russe a *žórny* et le slovène *žȓne* (ces deux derniers au pluriel). Le polonais a le pluriel neutre *żarna* « moulin à bras », qui se retrouve dans pet. r. *žórna ;* le rapport avec la forme féminine n'est pas net.

Il est plus malaisé encore de rendre compte de formes telles que serbe *žȓvanj,* gén. *žȓvnja* « meule mue à la main ». M. A. Vaillant montre dans la note suivante comment cette forme serbe peut s'expliquer en partant de *žrŭnŭvi :*

« Les formes du serbo-croate moderne sont :

« 1° dans la langue commune : *žȓvanj*, masc., gén. *žȓvnja*, pl. « *žȓvnji* et *žȓvnjevi.*

« 2° dialectalement (Monténégro) : *ždȓmnji* « moulin à bras », masc. « pl. *(plurale tantum)*, gén. pl. *ždȓmānjā* (Vuk).

« La seconde forme se laisse aisément ramener à la première : on « y trouve le passage dialectal de *žr* à *ždr*, comme dans le monténé- « grin *ždrâk* (et *zdrâk)* pour *žrâk (zrâk)*, v. Maretić, *Gramatika*, p. 102 ; « et le passage dialectal, mais largement attesté, de *v* à *m* devant na- « sale, v. Maretić, *Gramatika*, pp. 84-85. Au génitif pluriel, où *v* est « devant *ā*, il est conservé dans le parler des Ozrinići (Rešetar, *Der « štokavische Dialekt,* p. 115) : gén. pl. *ždȓvānā*, en regard du nom. pl. « *ždȓmni.*

« Pour expliquer *žȓvanj*, il faut partir du pluriel slave commun « *žĭrnŭvi* (v. sl. *žrŭnŭvi*). Cette forme est conservée dans le slovène dia- « lectal *žȓnvi* (Styrie orientale, v. Pleteršnik). De bonne heure, en « slovène et en serbo-croate, le groupe difficile *nv* a été allégé par « métathèse, et on a eu *žrvni.* C'était à l'origine un *plurale tantum*, et « c'est sans doute ce qui explique le flottement des genres : tandis « que ce pluriel est féminin en vieux slave, il est masculin en slovène, « et dans les formes serbes dérivées. Une forme dialectale slovène, « sans doute dérivée de *žrvni*, est féminine : c'est *žȓmlja* avec *mlj* issu « de *vnj*, qui apparaît surtout au pluriel, et qu'il est bien tentant d'ex- « pliquer en partant d'un pluriel masculin **žrvnje*, doublet dialectal de « *žrvni* (type *ljudje*, et v. A. Breznik, *Slovenska Slovnica*, 2e éd., pp. 81 « et 88) ; il y aurait eu alors un double changement de genre.

« Du pluriel *žrvni*, masc., on a fait secondairement un singulier : « slov. *žȓven* (gén. *žȓvna*), serbo-croate ancien *žrvan* (gén. *žrvna*), dim.

« *žrvnić* (Stulli). Dès le XII^e^ siècle, l'Évangile de Miroslav répond par « *žrĭvĭnĭ* (7,13-14) à *žrŭnovŭ* des textes vieux slaves. Puis, en serbo-« croate, le suffixe *-an*, à *a* mobile, a été remplacé par *-anj*. C'est un « fait assez général : c'est ainsi qu'en regard du vieux slave *ražĭnŭ* on « a le serbe *rážanj* (gén. *rážnja*), et de même slov. *ráženj*, etc., v. Mi-« klosich, *Etym. Wört.*, sub *oržĭnŭ*. Un suffixe *-anj* (gén. *-nja*) a eu un « développement appréciable en serbe : le dictionnaire d'Iveković et Broz « (sub *bâcanj*) en donne une vingtaine d'exemples.

« Cette mouillure secondaire est apparue d'abord seulement au « singulier, puis elle est passée au pluriel : *žȓvnji*, *žȓvnjevi*. Le parler « monténégrin des Ozrinići (v. Rešetar, *loc. cit.*) nous conserve l'étape « intermédiaire : en regard du singulier *ždȓmanj*, gén. *ždȓmnja*, le « pluriel est *ždȓmni*, gén. *ždȓvānā*.

« L'intonation primitive n'apparaît plus dans *žȓvanj*, qui a reçu « l'allongement des cas obliques et du pluriel ; et dans *žȓvnji*, il y a « allongement secondaire de *r* devant *v* (v. Leskien, *Grammatik der « serbo-kroatischen Sprache*, pp. 202 et suiv.). Mais on a l'intonation « ancienne (rude) dans le dialectal *ždȓmanj* (Ozrinići) ; et de même au « génitif pluriel : *ždȓmānjā* (Ozrinići *ždȓvānā*), en regard de *cȓkāvā*, de « *cȓkva* (avec *r* d'intonation douce).

« D'autres formes du nom de la « meule » sont attestées en moyen « serbo-croate : *žrni*, fém. pl., v. Iveković et Broz, sing. *žrn*, fém. ; *žrn* « masc. (Stulli), d'où une série de diminutifs : *žrnac*, *žrnić*, etc., et « cf. slov. *žȓn*, masc. Ces formes paraissent remonter, non plus à *žrnvi*, « mais à un pluriel isolé *žrni* (avec flottement de genre comme « dans le cas de *žrnvi*). »

Ces formes slaves diverses — et l'on n'a pas énuméré tous les mots attestés — reposent sur des originaux indo-européens qui sont représentés par des formes très divergentes les unes des autres dans les langues indo-européennes où le mot s'est maintenu. L'examen de ces formes permet de retrouver, avec un haut degré de vraisemblance, l'original indo-européen.

Les formes les plus proches des formes slaves sont celles que présentent les langues baltiques.

En face de bl. r. *žórny*, le lituanien a le pluriel *gìrnos* que Kurschat rend par « Handmühle, auch ein Paar zusammengehörende Mühlsteine ». Il semble donc que *gìrnos* désigne tout un appareil (cf.

Meringer, *Wörter und Sachen*, I, pp. 165 et suiv., et Schrader-Nehring, *Reallexikon* [2], sous *mahlen*, vol. II, pp. 24 et suiv.) ; Kurschat donne du reste *gìrnų akmuõ* « Mühlstein ». Il signale aussi un singulier *gìrna*, plus rare, qui désignerait la « meule » elle-même. — Le mot *gìrnos* est letto-lituanien : lette *dzīrnas*. — L'accord du slave et du letto-lituanien conduit à restituer un primitif **grənā-*, souvent employé au pluriel pour indiquer l'ensemble de l'appareil qui servait à moudre.

A côté de ce mot, il y a un thème en *-u-* dans le *plurale tantum* féminin lette *dzirnus* et dans v. pruss. *girnoywis* « quirne » du vocabulaire d'Elbing. Le v. sl. *žrŭnŭvi* n'est donc pas isolé non plus. — Le nom vieux slave *žrŭnovŭ* de la « meule » est un dérivé en *-o-* du thème ainsi attesté ; il indique un thème en *-ŭ-*, et non un thème en *-ū-*, comme on l'admet d'ordinaire.

Il se pose ici une question qu'on ne peut résoudre avec certitude faute de données suffisantes. Les formes v. sl. *žrŭn(ŭ)vi*, *žrŭnŭvaxŭ* sont celles de la flexion de *svekry*, c'est-à-dire des anciens thèmes en *-ū-*. Mais il n'en résulte pas qu'il s'agisse vraiment d'un thème en *-ū-*. Tous les thèmes slaves en *-ŭ-* conservés à date historique sont masculins, il est vrai, et le nominatif y est du type *synove ;* mais, à en juger par l'opposition des types *kosti* et *potĭje*, le nominatif pluriel d'un thème féminin en *-ŭ-* serait en *-ŭvi*, donc de type *žrŭnŭvi*, et ce nominatif pouvait conduire à former le locatif *žrŭnŭvaxŭ*. Les formes attestées ne sont donc pas probantes. Quant à lette *dzīrnus*, M. Endzelin (*Lettische Grammatik*, p. 329) montre que la forme ne décide rien. En revanche la forme dialectale lette *dzīrnavas* indique plutôt une ancienne forme en *-nŭ-* (sur ces formes, v. Endzelin, *loc. cit.*, pp. 330 et suiv.) ; ce *dzīrnavas* aurait été fait sur des finales en **-ew-es* rappelant celles que le lituanien oriental a conservées sous la forme *-ous* (v. Specht-Baranowski, *Litauische Mundarten*, II, p. 106).

Le v. pruss. *girnoywis* (sur lequel v. Trautmann, *Die altpreuss. Denkmäler*, p. 145) est d'une forme toute particulière et ne se prête pas à une interprétation certaine. Le seul fait sûr est que la forme ne concorde pas avec celle du nom de la « langue », *insuwis*, qui repose sur un ancien thème en *-ū-*, cf. v. sl. *języ-kŭ* (et pour la finale lit. *lëžuvis*). Il semble nécessaire de partir d'une forme baltique en *-av-* qui concorde ainsi avec celle de lette *dzirnavas*.

Le slave et le baltique indiquent donc l'existence d'un thème féminin en *-ŭ-* dont ces langues n'offrent pas d'autre reste subsistant

que ce nom de la meule. Le type en *-ŭ-* admettait le genre féminin en indo-européen. Le védique a notamment *dhénuḥ* « vache » et *jīvátuḥ* « vie », féminins. Le grec a entre autres ἶτυς (v. E, 724). Le v. sl. *žrŭnŭvi* féminin n'est pas surprenant, quoique unique en son genre.

Le flottement entre une forme en *-ā-* et une forme en *-u-* bref se retrouve en germanique. Le gotique n'a qu'un seul témoignage : *asiluqairnus* «μύλος ὀνικός», M., IX, 42; les deux autres passages de l'Évangile manquent, ainsi que Mt., XXIV, 41. Le vieil islandais a un ancien thème en *-ā-*, *kuern*. Le vieil anglais *cweorn* flotte entre le type en *-ā-* et le type en *-u-*. Le v. h. a. *quirn* suppose une ancienne forme en *-u-*, mais a passé au type en *-ā-*. Le v. h. a. *curn* a conservé le vocalisme radical à degré zéro, attendu *a priori* dans la forme en *-ā*, et attesté par lit. *gìrnos*, etc.

Le type en *-ā-* et le type en *-u-* bref sont donc anciens tous les deux. Mais ils n'avaient sans doute pas le même vocalisme radical. A ce point de vue, le germanique, d'une part, le baltique et le slave, de l'autre, diffèrent. Si le dérivé v. sl. *žrŭnovŭ* du type en *-u-* est ancien, le vocalisme radical zéro y serait régulier ; car l'addition d'un suffixe secondaire entraînait, on le sait, le vocalisme radical zéro suivant l'ancien usage indo-européen. Le vocalisme radical à degré zéro du type lit. *gìrnos* est ancien aussi dans cette forme en *-ā-*. En revanche le type à *e* de got.-*qairnus* semble évidemment ancien. Le vocalisme radical de v. sl. *žrŭnŭvi* serait donc influencé à la fois par sl. **žrnā* et par le dérivé *žrŭnovŭ*.

Mais un autre vocalisme apparaît dans les trois autres langues indo-européennes où figure le nom de la meule, à savoir le sanskrit, le celtique et l'arménien.

En effet le sanskrit a *grā-*, à quoi répondent bien la forme celtique commune supposée **brā-* et arm. *erka-* de *erkan* « meule ». Par l'intonation rude de lit. *gìrnos*, on savait déjà que la racine était de type dissyllabique, et l'on a restitué ci-dessus i.-e. oriental **grənā-* c'est-à-dire **gr̥nā-*. La comparaison du germanique et du celtique montrant que la consonne initiale est une labio-vélaire, il faut poser i.-e. commun **gʷrənā, *gʷr̥nā*. Got.-*qairnus*, v.-isl. *kuern*, etc., peuvent reposer sur **gʷerə-n-*, puisque *ə* intérieur s'amuit en germanique. Les trois autres langues révèlent la forme à voyelle longue finale de la racine dissyllabique, à savoir **gʷrā-*. On a ainsi toutes les formes essentielles de la

racine dissyllabique du mot ; seule, la répartition de ces formes reste incertaine.

Pour rendre compte de arm. *erkan* que Bugge a heureusement rapproché, on a présenté des hypothèses inutilement compliquées, *M. S. L.*, VIII, pp. 159 et suiv. Le passage de **grā-* à *erka-* provient d'une métathèse qui est normale en arménien (v. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien*, p. 25). La forme arménienne repose donc sur i.-e. oriental **grānā-*. La flexion de arm. *erkan* n'est pas entièrement connue, et les formes qui établiraient que le mot est un thème en *-a-* ne sont pas sûres. Mais le génitif singulier *erkani*, qu'on lit par exemple dans *bekor erkani* « κλάσμα ἐπιμυλίου », Juges, IX, 53, peut appartenir au type arménien en *-a-*. Il est donc probable que la forme initiale du mot arménien est **grānā-*.

Arm. *erkan* désigne la « meule », étant entendu qu'il s'agit comme partout de la « meule à main », au moins anciennement. Deut., XXIV, 6, οὐκ ἐνεχυράσεις μύλον οὐδ' ἐπιμύλιον est traduit : *mi grawesçes zverin ew znerkʿin erkan ;* la pierre supérieure et la pierre inférieure sont différenciées par les adjectifs « supérieur » et « inférieur ». Ceci n'a pas empêché de traduire μύλος ὀνικός par *erkan išoy*, littéralement « meule d'âne » dans Mt. XVIII, 6 = Mc IX, 42, et λίθος μυλικός par *erkanakʿar*, littéralement « pierre de meule », dans L. XVII, 2. Comme en slave et en letto-lituanien, le pluriel désigne l'ensemble de l'installation du « moulin », et Mt. XXIV, 41, δύο ἀλήθουσαι ἐν τῷ μύλῳ est traduit par *erku aṙayçen i mi erkans* (le mot *mi* « un » étant admis près du pluriel indiquant un ensemble d'objets *erkans*, forme du locatif pluriel). Au vocalisme radical près, la forme arménienne *erkankʿ* « ensemble de l'appareil à moudre » concorde donc avec lit. *gìrnos* et bl. russe *žórny ;* la valeur du pluriel y est la même.

Au contraire, les formes sanskrite et celtique, qui concordent entre elles, divergent beaucoup d'avec l'arménien.

Le mot védique est *grávan-*. La flexion en est régulière. A côté du nominatif singulier *grávā*, le Véda a l'accusatif *grávāṇam*, le nominatif pluriel *grávāṇaḥ*, le nominatif-accusatif duel *grávāṇā(v)*, dont l'*ā* indique un ancien vocalisme prédésinentiel de timbre *o*. Le *-vn-* de formes telles que instr. sg. *grávṇā*, acc. plur. *grávṇaḥ*, gén. plur. *grávṇām* est normal après voyelle longue ; on a de même *bhūridávnaḥ* ou *sutapávne ;* la sonante *-w-* ne forme diphtongue avec la voyelle précédente

que si celle-ci est brève: type *maghónaḥ*. L'instrumental pluriel est *grávabhiḥ*, comme on l'attend.

C'est pour désigner l'un des outils du sacrifice que le Véda emploie le mot. Par les exemples cités du slave et du germanique, on a constaté que le nom était du genre animé; ceci tient à ce que la pierre à moudre est un instrument éminemment actif, produisant un bruit intense. Ce caractère apparaît en pleine évidence dans le Rgveda, où on lit des vers tels que le suivant, I, 83, 6 :

grávā yátra vádati kārúr ukth(í)yaḥ

« où chante la pierre à moudre, héraut digne d'être célébré ».

En védique, le mot est le plus souvent au singulier: le poète pense sans doute à la pierre supérieure qu'on manie pour écraser le soma. Mais il y a nécessairement deux pierres, et c'est pour cela que le duel se rencontre aussi, ainsi dans l'*Atharvaveda* XI, I, 9 :

étau grāvāṇau sayújā yuṇdhi cármaṇi

« attache sur la peau les diverses pierres qu'on attache ensemble ».

(Whitney a eu tort ici de parler de « mortier » et de « pilon » : la technique du pilon, qui s'exprime par la racine sanskrite *piṣ-*, est tout autre). Enfin, suivant un usage indo-européen connu, dont lit. *gìrnos* et arm. *erkank'* ont déjà fourni des exemples, notés p. 4 et suiv., on trouve le pluriel pour indiquer l'ensemble de l'appareil, ainsi RV, III, 30,2 :

yuktā́ grāvāṇaḥ samidhāné ágnau

« les pierres à moudre sont attachées, le feu étant allumé ».

Le celtique offre précisément le même mot, sous des formes naturellement obscurcies: M. H. Pedersen, *Vergl. Gramm. der kelt. Spr.*, I, § 42, p. 62, explique irl. *bró* par un ancien *bráo* (cf. *mó* de *máo*) ; le génitif irlandais est *braon*, *brón*, le datif *bróin*, l'accusatif *brúin*, (v. Thurneysen, *Handb. der altir. Spr.*, § 327, 3, p. 202; Pedersen, *loc. cit.*, § 453, vol. II, p. 109). M. Pedersen explique gall. *breuan* par des formes casuelles autres que celles du nominatif et v. corn. *brou*, bret. *breo* par l'ancien nominatif. Ces formes seraient peu claires si le sanskrit n'en donnait la clé; mais elles ont l'avantage de prouver le caractère indo-européen du type sanskrit. Elles ont été étudiées par M. J. Loth, *Revue celtique*, XXXVI, pp. 152 et 187, et, en détail, par M. J. Vendryes, *Revue archéologique*, 1921, pp. 364 et suiv., dans un article qui est important pour l'histoire du nom de la meule en général.

Ceci posé, il reste à déterminer les rapports des diverses formes entre elles. Les divergences sont moindres qu'il ne paraît au premier abord, on l'a vu : trois vocalismes radicaux, en alternance normale les uns avec les autres, à savoir **-rā-*, **-rə-* et **-erə-*, et deux types de thèmes, **-nā-* et **-wen-, *-neu-*. Le fait qu'il y a des formes divergentes entre elles tient sans doute en partie à ce que le mot appartient au vocabulaire technique, et à une technique de femmes : ce sont les servantes qui avaient charge de moudre le grain, on le voit par Homère par exemple, et ce n'est pas un accident qu'il n'y ait pas de masculin en regard du féminin gr. ἀλετρίς ; or, les parties du vocabulaire indo-européen qui sont le plus stables, et qu'on retrouve sans grande variation dans toutes les langues ou dans une notable partie des langues, sont les mots qui appartiennent à la langue de l'aristocratie dominante. La structure complexe du mot doit, d'autre part, avoir contribué à déterminer des variations.

Dans une revue lituanienne, *Lietuvos mokykla,* M. K. Buga a publié un article intitulé *Priesagos -ūnas ir dvibalsio uo kilmė.* A la page 425 du recueil, il cite lit. žém. *gerúkštis,* let. *dzerūkstis* « (dent) molaire », et, avec le même sens, lit. *gerùokštas,* let. *dzeruôklis*. M. Trautmann, *loc. cit.*, rapporte ces formes letto-lituaniennes, d'où il ressort que le *-n-* des noms de la meule est un élément suffixal, et, en même temps, que la racine admettait un élargissement *-u-* à peu près comme on a dans l'Avesta *zaurva* « vieillesse », en face de véd. *jarimā* (acc. sg. *jarimāṇam*) et de pehlvi *zarmān* » vieillesse ».

Dans arm. *erkan*, dans lit. *gìrnos* et dans v. isl. *kuern*, l'élément suffixal est ajouté à la racine. Il n'intervient pas d'élément *-u-* (*-w-*).

Dans véd. *grāvā* et irl. *bró*, l'élargissement *-u-* (*-w-*) intervient au contraire ; il est ajouté à la forme en *-ā-* comme dans gr. γρᾱυ- (att. γραῦς, gén. γρᾱός ; hom. γρηῦς), en regard de la forme γηρα- de γῆρας. Il y a de plus un élargissement **-en-*.

Quant au type attesté par got. *-qairnus*, v. sl. *žrŭnŭvi,* lette *dzir̃nus*, il n'y a sans doute pas lieu d'y chercher un suffixe de forme *-neu-* qui n'est guère courant, surtout avec le rôle qu'il aurait ici. Le rapprochement avec le cas de skr. *çváçurah : çvaçrúḥ*, lat. *socer : socrus*, qui a été signalé (*M. S. L.*, VIII, p. 160), est à reprendre. Il a dû y avoir métathèse de **-wn-* en **-nu- : *g^{w}rāwn-* passait à **g^{w}rānu-*, comme on l'a supposé déjà (v. A. Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, pp. 257 et suiv.). Brugmann (*Grundr.*, I^{2}, p. 260)

ne donne d'exemples que pour *-ru-* et *-lu-* issus de *-wr-* et *-wl-*; on voit ici un exemple de *-nu-* issu de *-wn-*. Brugmann suppose (*Grundr.*², II, 1, § 209 c., p. 298) qu'il y aurait eu un infixe nominal ; l'hypothèse est toute gratuite ; car l'infixe nasal n'est bien établi que pour une catégorie verbale, les présents tels que skr. *yunákti, stṛṇóti,* etc. Les cas d'infixe certains sont tous suspects d'être secondaires, comme dans *unda*, ou bien ils figurent dans des cas où l'étymologie est douteuse.

Le suffixe i.-e. **-neu-* des substantifs, tel que le décrit Brugmann (*Grundr.*², II, 1, § 204, pp. 290 et suiv.), a l'air peu réel. Presque toujours il y a lieu de se demander s'il ne serait pas le produit de métathèses telles que celle supposée pour expliquer got. *-qairnus*, etc.

Les thèmes en *-u-* admettaient, on le sait, des élargissements par *-n-*, et la flexion de gr. γόνυ, γόνατος, par exemple, s'explique par là. Dès lors le lat. *cornu* (avec gaul. κάρνυξ?) pourrait résulter d'un élargissement par *-n-* des formes à *-u-* qui sont largement attestées à côté de gr. κέρας (v. Walde, *Lat. etym. Wört.*, sous *ceruus*). L'extension de *cornu* était du reste facilitée par l'existence du mot qu'attestent v. h. a. *horn* et gaul. κάρνον glosé par τὴν σάλπιγγα.

Soit encore véd. *bhānúḥ* « rayon de lumière », zd *bānu-*, avec le dérivé véd. *bhānumánt-*, zd *-bānumant-* « brillant » en face de véd. *bhắti* « il brille ». Or le grec a une forme élargie par *-w-* : hom. φάος repose sur φάϝος : φάβος est attesté en pamphylien, φαυόφοροι en éolien, φαυσίμβροτος chez Pindare, πιφαύσκω chez Homère, ἐπιφαύσκω, ὑποφαύσκω chez Aristote, etc.

On lit dans l'Avesta *tafnuš* « fièvre ». En regard, le védique offre un adjectif *tápuḥ* « brûlant » (gén. *tápoḥ*) et un substantif neutre *tápuḥ* « chaleur » (gén. *tápuṣaḥ*). Il a pu et dû exister, à côté, un thème en **-en-*, comme le védique a le locatif *ắyuni* à côté de *ắyu* et de *ắyuḥ* (gén. *áyuṣaḥ*) et Homère αἰ(ϝ)έν à côté de αἰ(ϝ)ές.

Ces remarques éclairent le mot slave *činŭ*, qui est, on le sait, un thème en *-u-*. On a dès longtemps rapproché le skr. *cinóti* « il met en ordre, il entasse », et, d'autre part, le grec ποι(ϝ)έω dont le ϝ est attesté en béotien : εποιϝεσε sur des inscriptions du VI^e^ siècle, et en argien : ποιϝεσε, εποιϝεhε aux VI^e^ et V^e^ siècles. Il s'agit d'une racine *k^w^ei-* qui a été élargie au moyen de *-w-*. — Le mot avestique *šyaoθnəm* « action », qui a remplacé l'ancien représentant iranien de gr. Ϝέργον, all. *werk,* pourrait appartenir à ce même type **k^w^yeu-*, auquel appartien-

drait aussi véd. *cyautnám* « entreprise » (la racine skr. *cyu-*, zd *šyu-* « mettre en mouvement » explique médiocrement le mot iranien).

Pour rendre compte de v. sl. *stanŭ*, qui est un thème en *-u-* (v. A. Meillet, *Études*, p. 454), avec son dérivé *stanŭkŭ*, il convient donc de rappeler la forme à élargissement *-w-* : skr. *sthāvaráḥ* ; arm. *stuar* « gros, considérable », gr. σταυρός, crét. στανυεσθων avec le correspondant zd *-stanvanti* (v. Brugmann, *Grundr.*², II, 1, p. 331 ; Bechtel, *Gr. Dial.*, II, p. 743), lit. *stovėti*, et, en slave même, *staviti*, etc.

Le procédé mécanique qui consiste à découper simplement les mots en racines et en suffixes a abouti à multiplier indûment le nombre des suffixes indo-européens. L'existence d'un suffixe **-neu-* servant à former des noms d'action indo-européens devient peu vraisemblable dès que l'on tient compte des faits précédents.

De même la formation de l'adjectif skr. *dhṛṣṇúḥ* « hardi » est isolée. La forme ancienne est évidemment celle qu'atteste gr. θρασύς. Du reste le génitif avestique *daršyaoš* que M. Geldner et M. Bartholomae ont tiré des formes fautives des manuscrits de Yt. XIV, 2 pourrait bien cacher simplement *daršaoš ;* car *š* et *šy* se distinguaient mal dans la prononciation, on le sait. Or, on voit, notamment par l'arménien, que les adjectifs en *-u-* admettent couramment des élargissements par *-n-*, et c'est ainsi que s'explique le type verbal θαρσύνω. L'Avesta a même au nominatif pluriel *darəšvąnō*. — Le seul autre adjectif comparable en sanskrit est *gṛdhnúḥ* sur lequel on n'a pas assez de données pour en faire l'histoire, mais qui pourrait sans doute admettre pareille explication.

Ce qui donne à l'histoire du nom de la meule son intérêt, c'est qu'elle laisse entrevoir combien sont complexes les accidents auxquels ont été exposés les mots indo-européens, et combien on s'écarte de la réalité quand on se borne à y chercher une racine et des suffixes. Là où il y a un mot exprimant un objet défini, on voit mal pourquoi se multiplieraient les suffixes. On observe plutôt des sortes d'élargissements destinés à donner du corps à des mots brefs que de véritables suffixations. Les élargissements ont entraîné toutes sortes d'altérations dont dans la plupart des cas le détail ne peut être exactement suivi.

En ce qui concerne spécialement le groupe de skr. *grāvā*, v. sl. *žrŭnŭvi*, etc., la répartition des types vocaliques de la racine en indo-

européen est difficile à reconnaître. L'ancienneté du type skr. *grāvā* est établie par la correspondance celtique; le type **grānā* de arm. *erkan*, qui est isolé, doit avoir été influencé par le type qu'attestent le védique et le celtique; car on a vu (p. 4) que le type à vocalisme zéro de lit. *gìrnos*, bl. r. *žórny*, v. h. a. *curn* est ancien. Dès lors, l'hypothèse que got. *-qairnus* reposerait sur **g^{w}erənu-* devient nécessaire. Si v. sl. *žrŭnŭvi* ne concorde pas avec got. *-qairnus*, pas plus que bl. russe *žórny*, lit. *gìrnos* avec arm. *erkan* ou avec v. isl. *kuern*, c'est que le vocalisme d'un type de formations a été transporté à un autre type; ces transports d'un type à un autre, qui sont fréquents, rendent très obscure l'histoire de détail du vocalisme indo-européen.

On verrait sans doute plus clair si le mot s'était conservé en grec et en latin. Mais, par suite des perfectionnements de la technique, comme l'a supposé M. J. Vendryes, *loc. cit.*, ni le grec ni le latin n'ont gardé le vieux terme. Les deux langues ont des mots de la famille de **melə-* « moudre ». L'innovation a eu lieu de manière parallèle sur les deux domaines, et sans doute pour les mêmes raisons, mais de manière indépendante; car les formes ne concordent pas: le latin a une forme *mola*, du type de *toga*, et le grec une forme μύλη, avec le type en *u* du degré zéro, et aussi μύλαξ (déjà homérique), et tardivement attesté μύλος (on a vu ci-dessus, p. 1, comment, avec ses tendances puristes, Luc évite μύλος de l'ancien texte de l'Évangile conservé chez Marc et Mathieu).

L'innovation latine n'est pas surprenante, puisque *molō* est la désignation normale pour « moudre »; en grec, où « moudre » est désigné par le groupe de ἀλέω (cf. *Revue des études arméniennes*, IV, p. 4 et suiv.), et où μύλλω, μοιμύλλω ont une valeur générale (et ont passé à un sens obscène), l'innovation suppose un emploi technique des formes verbales de la racine **melə-* auquel la concurrence de ἀλέω n'a pas permis de prévaloir. Le nom μυλωθρός du « meunier » remonte nécessairement aussi à une date ancienne; il fait penser à une technique plus avancée que celle de la meule à main maniée par des femmes que présente l'Odyssée. Le caractère en quelque sorte industriel de la technique supposée par le nouveau mot gr. μύλη ressort du dérivé μυλών qui désigne un « moulin », un établissement où des ouvriers travaillent à moudre le grain. Le μυλωθρός est l'industriel qui a ainsi un moulin: ὁ μυλῶνα κεκτημένος καὶ ἐργαζόμενος, comme on lit chez Suidas. Le nom appartient à une petite série de masculins formés

avec le suffixe des noms d'instrument pour désigner les hommes pratiquant un métier, ainsi ἰᾱτρός ou δαιτρός (il y a de même des noms d'instrument à valeur active : ὄλεθρος, ὄρθρος ; il convient de citer aussi οἶστρος). La formation de μύλη, μυλών et μυλωθρός caractérise la nouveauté de cette organisation, tout comme l'emploi de la racine *melə-* pour « moudre », dans les langues qui vont du slave à l'italo-celtique, indique une particularité, sans doute un perfectionnement, de la technique.

Paris, juin 1924.

LE SILLON ET LA FRONTIÈRE,

PAR

J. VENDRYES.

Za rubežom, ce titre de notes de voyage de Saltykov-Chtchédrine, pourrait servir d'épigraphe au présent article. Comme tel, il marquerait ce qu'a d'étrange la présence parmi les slavistes de quelqu'un qui n'a jamais travaillé sur le domaine slave et qui ne peut revendiquer d'autre droit que celui de l'amitié pour s'associer à l'hommage rendu au maître des études russes en France. Mais en outre il indiquerait assez bien d'un seul mot la nature du petit problème qui est étudié ici. Le terme russe, en effet, qui désigne la frontière est proprement le nom du sillon. C'est là un fait ancien dont beaucoup de langues offrent l'analogue et qui perpétue, comme on se propose de le montrer, une tradition de date indo-européenne.

* * *

Il n'y a pas pour le « sillon » de nom que l'on puisse sûrement rapporter à l'indo-européen commun. Mais les noms variés que présentent les diverses langues se laissent ramener à deux ou trois catégories sémantiques.

Il y a d'abord des noms dérivés de racines signifiant « tirer » ou « traîner ». C'est le « trait » que fait la charrue au travers de la jachère, ou la « trace » qu'elle laisse après elle. Tels sont :

skr. *karṣúḥ*, zd *karša-*, cf. *kárṣati* « il tire, il traîne, il laboure », *kṛṣáti* « il laboure » (v. Meringer, *I. F.*, XVII, pp. 125-126) ;

gr. ὄλκος, lat. *sulcus*, cf. ἕλκω « je tire, je traîne » et v. angl. *sulh* « charrue » (v. Meringer, *I. F.*, XVIII, p. 252) ;

gr. hom. ἄλξ, αἶλαξ, etc., cf. v. sl. *vlěkǫ*, lit. *velkù* « je tire », et lac. *ευλαχα* « charrue » ;

gr. οἶρος, lat. *uruos*, osq. *uruvú* (v. plus loin), cf. ἑρύω « je tire », etc. ;

lat. *uersus*, cf. *uerrō* « j'entraîne, je balaye », etc.

A la même idée se rattache le latin *līmes*, qui ne signifie que « frontière, limite », mais qui paraît dérivé de l'adjectif *līmus* « transversal » (cf. oblīquos ; Stolz, Hist. Gramm., I, p. 142, et Walde, Etym. Wtb., 2e éd., p. 431) ; l'idée de « traverse » apparaît encore dans le vers de Virgile (*Aen.*, II, 697) :

tum longo limite sulcus
dat lucem.

On a rattaché ces mots à *līquis*, *oblīquos* (Stolz, *Hist. Gramm.*, I, p. 142, et Walde, *Etym. Wtb.*, 2e éd., p. 431) ; mais on pourrait songer aussi à en rapprocher *līra* « sillon », *dēlīrus* « qui s'écarte du droit chemin, égaré » et tous les mots de cette famille.

Le sillon, ce peut être aussi la fente produite dans le sol ou le coup porté à la terre par la charrue. Le nom du « sillon » est donc parfois tiré de racines signifiant « fendre » ou « frapper, battre ». Le gallois *cwys*, l'irlandais *céis* se rattachent à la racine de lat. *caedō*, et le vieux slave *brazda* (russe *borozdá*), s'il ne sort pas d'une racine désignant la pointe qui perce et pénètre (Berneker, *Etym. Wtb.*, p. 75), peut se rattacher à celle qui a donné lat. *ferīre*, *forāre*, v. h. all. *borôn* et grec φάρος qui signifie justement « sillon » (d'où φαρόω « je laboure »). Le latin *forus* « passage entre les planches d'un jardin » et le russe *za-borŭ* « haie » sont sortis directement de la même racine et présentent un développement sémantique dont il y a des exemples ailleurs.

On peut établir un rapport entre le nom de la « frontière » en grec, πεῖραρ (cf. hom. πείρατα γαίης Ξ 200) et le nom du « sillon » dans les langues occidentales : lat. *porca*, v. h. all. *furuh*, gall. *rhych* (Pedersen *Vgl. Gr.*, I, 122), gallo-latin *rica* (d'où français *raie*, Meyer-Lübke, *Rom. Wtb.*, n° 7299). Ces derniers remontent à **pṛko-* ou **pṛkā-*. La racine est celle de gr. πείρειν « percer », auquel il est peut-être permis de rattacher aussi v. sl. *perǫ*, *pĭrati* « battre ».

Plusieurs des noms de la « frontière » en italique sont visiblement tirés de racines signifiant « fendre » ou « frapper ». Le latin *fīnis* a été interprété comme signifiant « fente » ou « fissure » (Osthoff, *I. F.*,

IV, p. 273) ; et si ce n'est pas là pour ce mot la seule étymologie plausible, du moins n'est-il pas contestable que l'ombrien *tuder* « limite » et l'osque *slaagid* (abl.), de même sens, présentent respectivement la racine du latin *tundere* ou de l'allemand *schlagen*. Le sens de ces trois noms de la « frontière » devait être primitivement « sillon ».

Pour bien d'autres noms, en effet, le même développement sémantique est prouvé. En sanskrit les mots *sīmán-* (*sīmantaḥ*) m. et *sīmā* f. « frontière, limite, raie dans les cheveux » sont de la même racine que *sítā* f. « sillon », *síram* n. et *sírah* m. « charrue ». En grec, comme l'a montré M. Ridgeway (*Journal of hellenic Studies*, VI, 320 et suiv.), le mot *οἶρον* (θ 124; *ἐπίουρον K* 351) qui signifie « longueur d'un sillon » est le même que *οὖρος* « limite, borne » (Φ 405); dans la poésie ultérieure (Apoll. de Rhodes, II, 795), *οἶρον* ne signifie plus que « limite ».

Les notions de la « frontière » et du « sillon » étaient si connexes que le nom de la première a pu inversement s'appliquer au second. Le cas se présente dans les langues celtiques. L'irlandais *crích* « frontière » a été rattaché par Wh. Stokes (*I. F.*, XXVI, p. 142), ainsi que *críth* « division », à la racine **krĭ-* de gr. *κρίνω*, lat. *cernō*, *crībrum* (irl. *criathar*) ; le sens ancien est donc « séparer, distinguer ». Mais le correspondant brittonique de l'irlandais *crích* ne signifie que « peigne » : gall. *crib*, bret. *krîb*. Le lien sémantique est dans le fait que le sillon présente une crête dentelée qui peut, par métaphore, éveiller l'idée d'objets analogues.

D'autres déplacements de sens s'observent à propos du sillon. La charrue en creusant le sol rejette de côté la terre qu'elle enlève : le résultat du travail est un fossé bordé d'une levée de terre. Le nom de « sillon » peut donc être appliqué à tous les deux, pris ensemble ou à chacun des deux séparément (cf. J. Loth, *Revue celtique*, XXXII, p. 452) ; inversement, dans certaines parties de l'Ouest de la France, on désigne du nom de « fossé » un mur de terre clôturant un champ.

Il y a plus. Comme le sillon, en qualité de limite, est fréquemment pourvu d'une haie, d'une palissade, voire d'une clôture en pierre, il arrive que le nom qui le désigne est appliqué par extension à tous les genres de défense surajoutés. On en a vu plus haut un exemple dans le cas du russe *za-borŭ* « haie ».

Enfin, le nom de la frontière est fréquemment étendu à tout le territoire qu'elle délimite. En latin *fīnēs* veut dire « territoire, domaine,

région » ; tel est le sens habituel de l'irlandais *crích* au pluriel (ex. *Táin bó Cualnge*, l. 3538, éd. Windisch), ou en composition (dans *accrích*, t. Salt. na R. 5188).

On pourrait allonger la liste des exemples qui précèdent. Ceux-ci suffisent à établir la relation qui existe depuis l'époque la plus ancienne entre le nom du sillon et celui de la frontière. Cette relation de vocabulaire reflète, comme il arrive toujours, un fait de civilisation.

* * *

Chacun connaît la légende de la fondation de Rome telle qu'elle est rapportée par Plutarque dans la *Vie de Romulus*, chap. XI. Il y est dit notamment : *Εἶτα ὥσπερ κύκλον κέντρῳ περιέγραψαν τὴν πόλιν. Ὁ δ' οἰκιστὴς ἐμβαλὼν ἀρότρῳ καλχῆν ὖνιν, ὑποζεύξας δὲ βοῦν ἄρρενα καὶ θήλειαν, αὐτὸς μὲν ἐπάγει περιελαύνων αὔλακα βαθεῖαν τοῖς τέρμασι, τῶν δ' ἑπομένων ἔργον ἐστὶν ἂς ἀνίστησι βώλους τὸ ἄροτρον καταστρέφειν εἴσω καὶ μηδεμίαν ἔξω περιορᾶν ἐκτρεπομένην.* L'usage de procéder à la délimitation préalable de l'enceinte d'une ville au moyen d'un sillon est attesté par plusieurs autres écrivains, notamment par Caton et Varron : *qui urbem nouam condit tauro et uacca arat ; ubi arauerit murum facit ; ubi portam uolt esse, aratrum substollit et portat, et portam uocat* (Caton, *Orig.*, I, 18) ; *oppida condebant in Latio Etrusco ritu multi, id est iunctis bobus, tauro et uacca, interiore aratro circumagebant sulcum* (Varron, *L. L.*, V, chap. 32, p. 144, éd. Spengel). Virgile n'avait garde de négliger la mention de cet antique usage (*Aen.*, I, 429) :

pars optare locum tecto et concludere sulco.

Il est possible, comme le dit Varron, que certains détails du procédé aient été empruntés par les Latins aux Étrusques. Le procédé lui-même est beaucoup plus ancien que la fondation de Rome. Les faits de vocabulaire réunis ci-dessus permettent de le rattacher à une tradition indo-européenne. Le terme technique pour la délimitation est en latin le verbe *amburuāre*, qui est tiré d'un nom du « sillon » équivalent au grec *οὖρος* (v. ci-dessus). Il s'agissait d'un acte rituel qui consacrait la propriété. Le vieux texte irlandais de la *Compert Conculaind* parle d'une époque lointaine, où « il n'y avait ni fossé, ni haie, ni mur de pierre autour d'une terre en Irlande, mais seulement des champs tout plats » (*ni bith clad na airbe na caisel im thír i n-Érc ind*

aimsir sin acht magi rédi, Thurneysen, *Zu irischen Handschriften*, I, p. 35). Le premier soin d'un arrivant devait être de délimiter la portion de territoire qu'il s'arrogeait ; le simple tracé d'un sillon établissait son droit à la propriété. Aussi, lorsqu'on avait détruit la propriété d'un ennemi, on achevait sa victoire en effaçant le sillon qui la limitait : ce que la charrue avait fait, la charrue devait aussi le défaire. Les lois de Numa avaient prévu cet acte criminel : *eum qui terminum exarasset et ipsum et boues sacros esse* (Paul. Fest., p. 368). Mais la tradition s'en était conservée dans les guerres entre les peuples : *urbs aratro conditur, aratro uertitur*, dit Isidore (*Etymol.*, livre XV, 2, 3), et il rappelle le vers d'Horace (*Odes*, I, 16, 20) :

imprimeretque muris
hostile aratrum.

Tous ces usages s'accordent avec les occupations agricoles, qui étaient certainement en faveur parmi les Indo-Européens, comme l'établissent tant de concordances de vocabulaire se rapportant à la culture de la terre. Il faut admettre que l'instrument qu'ils employaient pour frapper le sol en vue du labourage leur servait aussi à marquer la limite de la propriété. La trace que laissait cet instrument constituait à leurs yeux un droit que la religion et la législation s'entendaient sans doute à sauvegarder.

Paris, juillet 1924.

L'ACCENT D'INSISTANCE,

PAR

MAURICE GRAMMONT.

Lorsque nous avons étudié l'accent d'insistance en français (*Traité pratique de prononciation française*, 4e éd., pp. 139 et suiv., et *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*, 3e éd., pp. 94 et suiv.), un cas nous a échappé, parce qu'il se présente assez rarement et qu'il ne se rencontrait point parmi les séries d'exemples que nous avons examinées. C'est tout récemment, en lisant des vers, qu'il s'est offert à nous et nous a frappé. Il est du reste fort curieux et mérite d'être signalé.

On se rappelle que l'accent d'insistance en français est essentiellement un accent consonantique (pour l'analise et le détail, voir *Traité pratique*), et qu'il affecte en prose la première consonne du mot qui porte l'accent ordinaire et ritmique, n'apparaissant au début d'un mot à initiale vocalique que si ce mot constitue à lui seul un élément ritmique. En vers il est soumis au même régime, avec quelques modalités particulières de peu d'importance (*Le vers français*, pp. 98 et 417).

Mais qu'est-ce qui doit se passer quand l'accent d'insistance élit domicile sur un mot commençant par un *h* dit aspiré ? On sait que l'*h* aspiré ne se prononce en aucune mesure et que la langue française ignore toute espèce d'aspirée, sauf parfois dans quelques exclamations, qui sont des manifestations fisiologiques étrangères à la parole civilisée. Dans les parlers populaires les mots à *h* aspiré se comportent exactement comme les autres mots à initiale vocalique ; on dit *mon hache*, prononcé *mõ naš*, comme *mon âne* ; *la marchande*

n'a plus d(e) harengs, mais elle a des homards (*darã, dé zomar*). Dans la langue cultivée l'élision ne se fait pas devant un *h* aspiré : *de harengs* se dit *dœ arã* ; la liaison consonantique ne se fait pas non plus, mais elle est remplacée par une liaison vocalique, la même qu'entre deux voyelles qui se suivent dans l'intérieur d'un mot, c'est-à-dire que la glotte continue à vibrer et à donner de la voix d'une voyelle à l'autre sans interruption, avec un simple fléchissement entre les deux si elles sont de même timbre, une modulation si elles sont de timbres différents ; on prononce *la hache* comme *Baal, la herse* comme *Laerte, les homards* comme *Léonie.*

Puisque ces mots commencent effectivement par une voyelle, il semble qu'ils doivent être traités comme les autres mots à voyelle initiale, c'est-à-dire accent d'insistance sur la première consonne du mot, sauf le cas, plutôt exceptionnel, où le mot forme à lui seul un élément ritmique. Il n'en est rien. Dans les mots à *h* dit aspiré, l'insistance est *toujours* marquée par une occlusive glottale sourde (hamza ') à la place de l'*h* : *Ce n'est pas le bruit de la tempête que vous entendez au loin, ce sont des 'hUrlements,* en face de *Il ne faut pas confondre la platitude et l'urBAnité,* ou de *Vous échouerez malgré vos arTIfices. — Ce n'est pas de la colère, c'est de la 'hAIne,* en face de *Ce n'est pas un sonnet, mais u (e) Ode. — C'est un 'hEros,* en face de *C'est une héRoïne.*

La raison de cette particularité n'est pas un mistère insondable. Un mot à initiale vocalique ne prend l'accent d'insistance sur son initiale (par une explosion glottale) que s'il constitue à lui seul un élément ritmique, c'est-à-dire s'il est séparé de ce qui le précède, car on ne lie pas consonantiquement un élément ritmique au suivant (*Traité pratique,* p. 129). Or l'*h* aspiré s'est prononcé en ancien français depuis les invasions germaniques jusqu'à la fin du Moyen-Age. C'était un souffle sourd, une consonne. Comme toute consonne, elle empêchait la liaison d'une consonne précédente avec la voyelle suivante, et l'élision d'une voyelle précédente sur la suivante. Ce fonème s'est peu à peu amui, mais ses effets sur les fonèmes voisins ont subsisté. Telle une étoile, soudain disparue des cieux, dont nous percevrions encore la lumière pendant des mois et des années. Quand un mot à initiale vocalique prend l'accent d'insistance sur son début, c'est qu'il n'est précédé de rien ou qu'il n'est pas attaché à ce qui le précède. Or un mot à *h* aspiré a été empêché par l'*h* de s'attacher

à ce qui le précède, même quand ce sont des sillabes inaccentuées[1]. C'est pour cela qu'il doit recevoir l'accent d'insistance sur son début.

Voici les vers qui nous ont amené à envisager ce fénomène:

Lorsque le *RégimENt* des 'h*A*llebardiers p*A*sse,
L'aigle à deux t*E*tes, l'*AI*gle à la gr*I*ffe rap*A*ce,
L'aigle d'Autr*I*che d*It* : Voil*A* le régim*ENt*,
De mes 'h*A*llebardi*E*rs qui v*A* superbem*ENt*.

Dans ce passage V. Hugo a voulu nous suggérer l'impression d'une marche de parade, saccadée et fortement ritmée. Il a obtenu cet effet d'une manière très nette en recourant d'une part à l'accent d'insistance d'un mot à *h* aspiré, et d'autre part à une discordance entre les groupes grammaticaux et les groupes métriques :

L'aigle à deux têtes, l'aigle / à la griffe rapace,
L'aigle d'Autriche dit: / Voilà le régiment...

car on ne mettrait d'ordinaire aucun accent sur « dit » et pas de coupe après.

L'art favorise ceux qui lui rendent un culte, et lorsqu'on étudie de beaux vers on est toujours largement récompensé de sa peine.

Ceux-ci nous ont amené à reconnaître que dans les mots à *h* aspiré l'accent d'insistance est toujours sur l'initiale, jamais sur la première consonne. Par là ils nous ont donné plus qu'on n'aurait pu raisonnablement leur demander. Ils montraient nettement la nature de l'accent d'insistance; mais ils étaient impropres à nous renseigner sur sa place. Dans les mots qui commencent par une voyelle à proprement parler et qui pour le reste sont faits comme *hallebardier*, en ce qu'ils perdent en prose un *e* caduc en seconde sillabe, l'accent d'insistance se place toujours à l'initiale, jamais sur la première consonne : *Ça, des pierres? Ce sont des Z Ossements. — Pourquoi l'avez-vous laissé? Il fallait L'Amener. — Il a cru que c'était un pont ; c'est un N Aqueduc. — Ce ne sont ni des pommes ni des poires, mais des Z Azeroles. — C'est un N Allemand. — C'est un N Ennemi. — On le croirait originaire du Midi, et pourtant il est de L'Ile-de-France. — Cet enfant fait ses devoirs sans soin et tout le reste à L'Avenant. —*

[1] La liaison vocalique est un fénomène ultérieur.

Vous regretterez un jour tous les Z Errements de votre jeunesse. — Devinez où nous l'avons trouvé? Dans L'Ozeraie.

Pourquoi cette catégorie de mots n'a-t-elle jamais l'accent sur sa première consonne? Parce que, par la chute de l'*e*, cette consonne s'est trouvée en contact avec la consonne suivante et groupée avec elle. Or quand l'accent porte sur un groupe de consonnes, c'est le groupe tout entier qui le reçoit, et souvent en particulier la seconde consonne lorsqu'elle n'est pas une liquide combinée avec la précédente. Ici la deuxième consonne n'avait pas droit à l'accent d'insistance, puisqu'elle ouvrait primitivement la troisième sillabe; la chute de l'*e* ayant bouleversé l'économie du mot, il a été plus facile de rejeter l'accent sur l'initiale que de l'étendre à cette consonne.

Hallebardier, hanneton, etc. (*ce ne sont pas des chenilles qui ont mangé les feuilles de cet arbre, ce sont des 'hAnnetons*) ne peuvent donc, pas plus que *allemand, ennemi,* etc., recevoir l'accent d'insistance ailleurs qu'à l'initiale. Pas de différence entre les mots à initiale vocalique et ceux à *h* aspiré quand le mot constitue seul l'élément ritmique : *Quelle est sa nationalité? 'Allemand. — Quel est son métier? 'hAllebardier.*

S'il i a une sillabe inaccentuée devant, l'accent se porte sur la consonne de liaison dans le premier cas : *Ce sont des Z Allemands;* et il fait surgir une occlusive glottale dans le second : *Ce sont des 'hAllebardiers.*

En résumé :

1° Dans les mots à *h* dit aspiré l'accent d'insistance est toujours sur l'initiale, à la place de l'*h* ;

2° Dans les mots à initiale vocalique qui perdent en prose un *e* caduc après leur première consonne, l'accent d'insistance n'est jamais sur cette consonne.

Montpellier, mai 1924.

L'ADVERBE TOUT EN FRANÇAIS MODERNE,

PAR

CH. BALLY.

I

Pourquoi, en français moderne, dit-on « *tout* pensif » et non « *très* pensif », « ce tablier est *tout* sale » et non « *tout* malpropre »? Pourquoi perçoit-on une différence entre « je suis *très* triste » et « je suis *tout* triste d'apprendre cette nouvelle », entre « une femme *très* heureuse avec son mari» et «une femme *tout* heureuse de revoir son mari »?

Quelques précisions fixeront les termes du problème.

On peut avoir une tournure d'esprit méditative, mais on n'est pensif que d'une façon intermittente, et l'adjonction de *tout* devant cet adjectif donne à entendre que cet état résulte de certaines circonstances ; on demande : « Pourquoi êtes-vous tout pensif ?» De quelqu'un qui est porté à la tristesse, on ne dira pas qu'il est tout triste ; car ce *tout* exclut l'idée d'une disposition constante ; *tout triste* fait penser à un état momentané qui doit avoir une cause, et une phrase comme « je suis tout triste d'apprendre cette nouvelle » montre bien cette double nuance, qui rapproche *triste* de *attristé*; *très triste* peut s'appliquer sans doute à un état transitoire, mais sans marquer par lui-même et d'avance, que la tristesse est motivée. D'un enfant dont les vêtements ne sont jamais négligés, on dit qu'il est très propre et, dans le cas contraire, qu'il est très malpropre ; mais après lui avoir fait sa toilette, sa mère s'écriera : « Te voilà tout propre, maintenant ! » ; s'il tombe dans la boue, on lui dira : « Te voilà tout sale ! » Une jeune personne est belle ou elle ne l'est pas ; mais elle est « toute belle » seulement quand elle a revêtu des habits

de fête. Un homme vieux ou très vieux est un homme que l'on caractérise par une qualité pure et simple ; mais dire qu'il est tout vieux, c'est associer son état présent à sa vie passée, c'est sous-entendre que le temps a fait son œuvre ; « tout vieux » signifie « parvenu *déjà* à un âge avancé ».

Une bouteille est toute pleine parce qu'on l'a remplie ; le linge est tout mouillé parce qu'il a plu ; votre café est tout froid : vous avez trop attendu ; une plante est visqueuse, mais les mains d'un enfant qui vient de manger des confitures sont toutes gluantes, toutes poissées. Les adjectifs de couleurs sont instructifs, parce qu'ils désignent par nature des qualités constantes ; pourtant on est tout rouge de honte ; si quelqu'un a les cheveux tout gris, c'est que l'âge en est la cause ; le ciel est tout bleu s'il n'y a pas de nuages dans ce moment ; les montagnes sont toutes blanches après une chute de neige, toutes sombres après le coucher du soleil, tout étincelantes quand le soleil darde sur les rochers ; on laisse une porte tout ouverte, toute grande ouverte.

En résumé, *tout* n'indique ni le haut degré d'une qualité constante, ni un état envisagé en lui-même, mais il caractérise cet état comme le résultat de phénomènes ou d'actions antérieurs. Bref, il marque un aspect, et cet aspect est comparable à celui du parfait indo-européen et grec.

Il suit de là que le mot précédé de *tout* a déjà, ou prend à son contact, une valeur intermédiaire entre l'adjectif et le participe passé. *Pensif* n'est jamais un pur adjectif, et *propre*, précédé de *tout*, cesse d'en être un. Inversement un participe comme *ému*, dans *tout ému*, s'éloigne de la valeur verbale pour se rapprocher de celle d'un adjectif.

Des tours semi-locutionnels marquant le résultat de l'action sont bien faits pour s'accompagner de *tout*, par exemple : « tout en sang, tout en sueur, tout en eau, tout hors d'haleine, tout hors de soi, tout en larmes, tout en feu, (habillé) tout en noir, etc. »

Enfin on rencontre, surtout dans les dialectes et les parlers populaires, des adjectifs verbaux qui, pour la forme comme pour la nuance aspective, sont à la fois associés et opposés aux participes correspondants ; ainsi, à Genève, *trempe*, *use*, *gonfle*, *enfle* en face de «trempé, usé, gonflé, enflé » ; après une pluie, il est tout naturel de dire : « Mes habits sont tout trempes.»

La valeur d'état consécutif se prouve encore par le fait que *tout*

peut être remplacé ou renforcé par des mots qui soulignent cette valeur ; ainsi « des pièces toutes montées » sont des pièces *déjà* montées ; « je suis tout prêt » signifie à peu près la même chose que « *maintenant* je suis prêt » ou « me *voilà* prêt ». Madame de Sévigné écrit : « Enfin me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente d'être en repos dans ma solitude ».

L'idée d'état consécutif est naturellement d'autant plus apparente que le mot modifié par *tout* est essentiellement verbal ; une expression telle que « Je n'hésite plus, je suis tout décidé » fait penser particulièrement au parfait grec, et l'on compare instinctivement la phrase de Platon (*Criton*, 46 *a*) : *Ἀλλὰ βουλεύου, μᾶλλον δὲ οὐδὲ βουλεύεσθαι ἔτι ὥρα, ἀλλὰ βεβουλεῦσθαι.* On trouve une opposition analogue dans Marivaux : « Je ne deviendrai point, je suis tout devenu ».

Le parler populaire va encore plus loin : il est en voie de faire de *tout* une pure particule de parfait, presque comparable au redoublement indo-européen. Si A dit : « Il faudrait voir », B répond : « C'est tout vu » ou même : « C'est tout vu, que verras-tu ? » ; dans « j'ai tout fini » *tout* n'a plus nécessairement la valeur d'un complément d'objet, il marque simplement l'accomplissement ; cela se voit mieux lorsque le verbe est accompagné d'un vrai complément ; exemples : « J'ai tout crotté mon pantalon », « J'ai toute salie ma robe, etc. »

De cette valeur fondamentale de *tout* dérivent assez naturellement les variétés suivantes :

1° L'état consécutif peut être nié ; au lieu de dire « cet homme est déjà vieux » on peut dire « il n'est pas encore vieux », et si cette idée négative est exprimée, comme cela arrive constamment, en termes positifs (cf. *aveugle*), on aboutit à « cet homme est encore jeune » et par conséquent « encore tout jeune ». C'est dans ce sens qu'on parle d'« un tout petit enfant». « Buvez votre tisane toute chaude » (sous-entendu : « avant qu'elle ne se refroidisse »). Le peuple dit : « cet habit est encore tout bon » ; entendez : « il n'est pas encore hors d'usage ».

2° Lorsqu'un acte est considéré comme régulier, habituel, la négation de cet acte et du résultat qui en découle peut frapper comme une chose anormale. Nous avons l'habitude de cuire la viande avant

de la manger ; aussi dirons-nous des cannibales qu'ils la mangent toute crue, c'est-à-dire sans l'avoir cuite préalablement ; « se jeter à l'eau tout habillé » implique une dérogation à une règle, de même que « paraître tout nu en public » ; « j'ai fait ce travail tout seul » signifie : « je l'ai fait sans recourir à une aide étrangère, comme le faisait supposer sa difficulté ».

3° L'absence d'un résultat attendu suggère l'idée d'une limitation, d'un point qui n'est pas dépassé ; *tout* équivaut alors à « seulement, rien de plus » ; un flegme tout britannique n'appartient qu'aux Anglais. On sent bien le passage de (2) à (3) dans ces exemples : « Un amour tout platonique » c'est-à-dire exclusivement tel, parce qu'il ne va pas jusqu'à la passion charnelle ; un principe tout théorique n'a pas encore subi l'épreuve de la pratique ; une piété tout extérieure exclut la vraie dévotion parce qu'elle reste en deçà. L'idée de limitation semble prendre tout à fait le dessus dans le cas des adjectifs de couleurs (ne pas confondre avec le cas défini p. 23) : une étoffe toute blanche n'a aucune couleur mêlée à la sienne ; si elle est tout unie, c'est qu'elle n'a pas de raies, de dessins, etc. J'explique de la même façon « tout simple, tout ordinaire, etc. », et les adverbes «tout simplement, tout uniment, tout bêtement, etc.» ; mais dans ces derniers exemples le sens de *tout* n'est plus très perceptible, parce que ces expressions sont déjà à demi locutionnelles (sur ce point, voir p. 26).

4° Avec les adverbes de lieu, *tout* désigne une position (souvent anticipée), considérée comme le résultat d'un mouvement ; la distance parcourue ou à parcourir est pensée en même temps que le point final ; être tout au fond d'un puits, c'est y être allé jusqu'au fond ; si je dis d'un touriste qu'il est tout au haut d'une montagne, je pense à l'ascension qui a dû précéder ; un convive est placé tout au bout de la table après s'y être rendu ; un passage se trouve tout à la fin (et par antithèse, tout au commencement) d'un livre : on pense à celui qui ira l'y chercher.

Un caractère essentiel de la particule *tout* est qu'elle comporte une nuance subjective très nette ; elle accentue l'intérêt qui s'attache à l'action achevée ; la constatation « vous êtes tout pensif, tout triste, tout sale, tout mouillé, etc. » ne peut jamais être faite sur un ton indifférent ; c'est que toute nuance subjective vécue s'accompagne nécessairement d'une proportion, variable, d'affectivité ; *tout,*

est un procédé de grammaire expressive et relève de la stylistique telle que je la définis. Cette expressivité peut devoir quelque chose à une vague association avec l'idée de totalité; celle-ci, comme on sait, s'est maintenue dans l'adjectif *tout* («toute la ville, etc.»), mais il est faux, selon nous, de la croire au premier plan dans l'emploi adverbial ; *tout* est simplement intensif, comme *très*, ou *bien* ; il est à peine besoin de rappeler qu'il ne veut pas dire «tout à fait », et il est curieux de constater que c'est l'emploi de *tout* pour traduire l'allemand *ganz* qui constitue un des germanismes les plus choquants («Cela m'est tout égal, etc. »).

II

Cet emploi aspectif de l'adverbe *tout* — je ne parle naturellement pas de l'adjectif — me semble le seul vivant et productif en français moderne. Historiquement, la valeur de totalité (= «tout à fait») est, à des degrés infiniment divers, une survivance; au point de vue statique, conformément au mécanisme décrit dans le *Bulletin de la Société de linguistique* (XXIII, p. 130), cette survivance peut (*a*) ou bien créer des expressions locutionnelles, (*b*) ou bien verser dans une langue spéciale (sur ce dernier point, voir *ibid.*, XXIII, p. 6).

a) Il est inutile d'insister sur la création de locutions proprement dites ; des cas comme *tout à fait, tout-à-coup, tout au plus, tout de bon, tout entier, c'est tout un, tout doux* ! sont trop évidents pour qu'on s'y arrête.

On sait d'autre part que tout groupe syntaxique libre passé à l'état de locution enrichit le vocubulaire aux dépens de la syntaxe (*tout à fait* est un mot, et ne renferme plus de grammaire) ; c'est un procès de lexicalisation. Mais en cours de route la synthèse peut être tenue en échec par le procès inverse, la grammaticalisation: lorsqu'un certain nombre de demi-locutions se trouvent renfermer une partie phonique commune coïncidant avec une idée commune, il peut en résulter une nouvelle segmentation, d'où création d'un nouveau signe articulé, le plus souvent à valeur grammaticale, c'est-à-dire relationnelle ; c'est ainsi que, dans le cas qui nous occupe, sont nées des expressions grammaticales telles que : *tout autour,*

tout à la fois (riche et malheureux), (travailler) *tout autant* (que quelqu'un), *tout aussi* (beau), *tout comme, tout comme si,* (j'ai) *tout juste* (de quoi vivre), *tout* (riche) *que* (vous êtes), *tout en* (marchant), etc.

Rien n'empêche d'ailleurs un groupe renfermant *tout* avec sa valeur aspective moderne de se cristalliser aussi, si les circonstances s'y prêtent ; ainsi, étant donné l'emploi libre de *tout* + participe passé (« livrer des volailles toutes plumées, des poissons tout vidés, des lapins tout écorchés »), il s'est trouvé que l'expression « habits tout faits » était particulièrement fréquente, avait pour synonyme « habits confectionnés », et s'opposait à « habits sur mesures » ; ces diverses circonstances ont créé une locution adjective. On a vu p. 25 que *tout uniment, tout bonnement,* etc., sont des demi-locutions où *tout* a une valeur limitative.

Tous les degrés de synthèse sont possibles ; voici des cas où *tout,* avec sa valeur ancienne de *tout à fait,* jouit encore d'une certaine autonomie. On le rencontre assez souvent avec des expressions désignant l'égalité, la similitude ou les idées contraires (v. ci-dessus *tout autant,* etc.) ; dans ce cas, c'est l'arbitraire de l'usage et l'impossibilité d'étendre l'emploi qui sont les critères d'une cohésion au moins relative ; l'on dit « tout semblable, tout pareil, tout différent, tout autre, tout opposé », mais non « tout le même, tout identique, tout hétérogène » ; on ne dit plus « tout tel » ; *tout égal* (voir p. 26), qu'on lit encore dans La Fontaine, est sorti de l'usage.

Tout modifie aussi certains adverbes de manière à forme courte (cf. « frapper fort) » ; comme eux-mêmes n'appartiennent pas à la syntaxe libre (*Bulletin de la Société de linguistique,* XXIII, p. 131), un *tout* qui les modifie ne peut pas être libre non plus ; on trouve « parler tout haut, tout bas, tout franc ; refuser tout net, s'arrêter tout court » et quelques expressions semblables ; mais impossible de dire « frapper tout fort, raisonner tout juste, voir tout clair, etc. » ; impossible surtout d'étendre cet usage aux adverbes de la forme longue (« apprécier tout hautement, agir tout bassement, etc. » sont des barbarismes).

Enfin voici un cas où *tout* (= « tout à fait ») a conservé une liberté encore plus grande : celui où il introduit les termes d'une antithèse ou d'une alternative ; alors qu'on n'ose plus dire « l'homme n'est pas tout bon », on tolère « l'homme n'est ni tout bon ni tout méchant ».

b) On sait enfin quelle autre destinée attend les archaïsmes qui ne sortent pas complètement de l'usage et que la langue n'arrive pas à enchâsser dans son système par les procédés décrits sous (*a*) : elle les refoule à la périphérie, et leur permet de vivre dans une ou plusieurs langues spéciales, où ils symbolisent une certaine manière de dire des choses que le parler usuel exprime autrement ; *tout* valant « tout à fait » n'échappe pas à cette loi ; ainsi, quand nous le voyons s'afficher avec un petit air d'indépendance, nous nous disons : ça, c'est de la littérature (par exemple quand nous lisons dans le Tartuffe de Molière : « mais enfin je connus, ô beauté tout aimable, que cette passion peut n'être pas coupable ») ; ailleurs il apparaît dans des tours qu'on n'emploie plus que plaisamment : « ma toute belle » dégage un vague parfum de romance, et « la toute charmante madame X » appartient au jargon des femmes du monde.

L'adverbe *tout* a-t-il donc renoncé à exprimer catégoriquement la totalité? Non ; il est en train de reconquérir par un détour son ancienne position. Il s'agit du cas où il modifie un substantif abstrait employé avec une valeur d'adjectif : « il est tout douceur, tout amour ». Cette construction, qui se rencontre déjà çà et là en ancien français, n'est devenue un peu fréquente qu'à partir du XVII^e^ siècle (cf. Beyer, *Romanische Forschungen*, 20, p. 652) ; encore maintenant l'usage n'est pas entièrement fixé, car la syntaxe observée jusqu'au XIX^e^ siècle (« *il* est *tout* douceur, *elle* est *toute* dévouement ») permet de voir dans *tout*, comme c'était le cas autrefois dans tous ses emplois (*tout* = lat. *totus*), un adjectif signifiant « tout entier » et rapporté au sujet de la phrase ; mais dans des cas comme « il est, elle est *tout*(*e*) affection, *tout*(*e*) amour », la prononciation ne permet plus de distinguer *tout* de *toute* ; l'analogie syntaxique aidant, on est tenté d'interpréter « tout(e) affection, tout(e) amour » comme s'ils valaient « tout affectueux, tout aimable » ; *tout* modifie le substantif à valeur d'adjectif, et subit les mêmes variations de forme que l'ancien adverbe *tout*. L'usage littéraire du XIX^e^ siècle trahit encore des fluctuations : on lit dans Balzac (v. J. Haas, *Neufranzösische Syntax*, p. 218) « elle est *tout* joie et tout amour », « elle était *tout* cœur, *tout* pitié » ; mais cette syntaxe, aussi bien que l'ancienne (plus logique) paraîtrait aujourd'hui assez choquante ; la nouvelle interprétation semble avoir définitivement triomphé ; Plattner (*Ausführliche Grammatik*

der französischen Sprache, III, 2, p. 190) relève chez Bourget : « cet être tout âme, toute sensibilité, toute délicatesse » ; — chez Sainte-Croix : « cette jeune fille, qui est toute pureté, *tout* (sic) bons sentiments» ; — chez Jules Simon : « elle était tout amour et toute raison». Il va sans dire que la syntaxe antérieure a pu se figer dans un certain nombre de locutions, comme « être tout feu, tout flamme », « un drap tout laine, tout coton, etc. », et qu'on ne doit pas s'appuyer sur ces demi-agglutinations pour nier la prédominance du nouvel accord de *tout.*

Si les idées énoncées dans ces pages ont quelque vraisemblance, le cas de *tout* est un bel exemple de la façon parfois inattendue dont une langue satisfait ses tendances propres (ici, le besoin d'avoir un procédé pour rendre une nuance aspective), un exemple aussi du fait que le passé d'une langue se *réfracte* dans le présent sans s'y *refléter:* d'où impossibilité de juger l'état actuel uniquement, ni même essentiellement, d'après ce qui l'a précédé.

Genève, mai 1924.

LES DÉBUTS DES RELATIONS DES RUSSES AVEC L'EXTRÊME-ORIENT,

PAR

HENRI CORDIER.

Ordinairement on commence l'historique des relations de la Russie avec la Chine par la marche vers l'Extrême-Orient entreprise au XVI^e^ siècle sous Ivan IV. On se rappelle qu'à la suite de la conquête des deux Khanats de Kazan (1552) et d'Astrakhan (1554), derniers vestiges de l'empire tartare de la Horde d'Or, et des concessions dans l'Oural accordées à la famille Strogonov, celle-ci s'était assuré les services du Cosaque du Don Iermak Timofêévitch qui, ayant franchi les montagnes le 1^er^ septembre 1581, après s'être emparé du royaume tartare de la Sibérie occidendale, se noya le 6 août 1584 dans l'Irtych ; de fleuve en fleuve les Russes s'avancèrent à travers la Sibérie jusqu'à la Lena. En 1636, ils entendirent parler du fleuve Amour (He loung kiang), et, en mai 1654, Stépanov rencontra pour la première fois les Chinois dans le Soungari (Shingal) et se fit tuer par eux plus tard. La construction et la destruction d'Albasine sur le He loung kiang et la signature à Nertchinsk d'un traité, en 1689, marque la première période des relations modernes de la Russie avec la Chine.

Mais antérieurement les Russes ont connu la Chine.

L'histoire de la Russie ne commence guère qu'au IX^e^ siècle de notre ère, lorsque Rurik le Varègue, appelé par les Slaves, réunit sous son sceptre leurs différentes tribus, construisit le château de Novgorod et, d'un corps sans cohésion, fit le peuple russe. C'est à l'époque mongole, sous le règne de Tchinguij-Khan, que les Russes entrèrent en contact avec les gens de l'Extrême-Orient qui semblent avoir jusqu'alors ignoré leur existence. Un grand nombre de chefs se partageaient alors le pays à la partie supérieure de la Volga et de son affluent l'Oka. Les Polovtsi, nomades, Turks d'origine comme les Mongols, qui occupaient toute la région au nord de la Mer Noire et

du Caucase, depuis les bouches du Danube jusqu'à celle du Jaïc, abandonnèrent les autres peuples du nord du Caucase, Alains, Lezghiens, etc., qui furent défaits par les Mongols venus de Perse sous les ordres des généraux Tchebe et Souboutaï. Dès lors un corps de 1000 Alains fit partie de la garde particulière du Grand Khan.

Les Polovtsi payèrent cher leur lâcheté ; à leur tour ils furent obligés de fuir devant l'envahisseur et se réfugièrent chez les Russes et, pour se bien faire voir de ceux-ci, embrassèrent l'orthodoxie, leur persuadèrent qu'ils étaient également menacés par les Mongols et les supplièrent de les aider à repousser l'ennemi commun Un conseil fut tenu ; le prince de Galitch, Mstislav, qui avait épousé la fille d'un Khan Kiptchak, son gendre Daniel, prince de Volhynie, Mstislav Romanovitch, grand prince à Kiev, Vladimir de Smolensk y assistaient ; on décida de demander à Souzdal l'appui du Grand Duc Georges ; cependant les Russes et Polovtsi réunis descendirent avec leurs armées vers la partie basse du Dnêpr où ils rencontrèrent les ambassadeurs mongols envoyés au-devant d'eux. Ceux-ci venaient prévenir les Russes que ce n'était pas contre eux qu'ils venaient combattre, mais bien contre les Polovtsi ; non seulement les envoyés tartares ne furent pas écoutés, mais ils furent saisis et mis à mort, et l'armée russe continua sa marche jusqu'à la rivière Kalka qui se jette dans la mer d'Azov. Elle fut traversée sans obstacle, mais au delà, les Russes se heurtèrent aux Mongols, et dès le premier choc, les Polovtsi, lâchant pied, se retrouvèrent dans les lignes russes, dans lesquelles ils jetèrent le désordre. D'autre part, les chefs russes avaient négligé de combiner une action commune et combattaient séparément. Le désastre était inévitable : 6 princes et 70 boyards furent massacrés (31 mai 1223). Le prince de Kiev, qui assistait à la bataille sur un tertre dominant les rives de la Kalka, témoin du désastre, fortifia immédiatement sa position et, après trois jours d'une lutte inégale, accepta la capitulation que lui offraient les Tartares. Ceux-ci trahirent la parole donnée ; la garde du prince fut massacrée et Mstislav Romanovitch lui-même, ainsi que ses deux gendres, furent étouffés sous des planches. Les troupes envoyées de Vladimir par le Grand Duc Georges arrivèrent trop tard.

Les Barbares vainqueurs dévastèrent le pays des bords du Dnêpr à la mer d'Azov, pénétrèrent dans la Chersonèse taurique, s'emparèrent de Soudak, l'opulent entrepôt des Génois, remontèrent vers le pays des Bulgares entre la haute Volga et la Kama et revinrent enfin en Perse.

Le célèbre voyageur vénitien Marco Polo consacre un chapitre à la Russie : *Ci devise de la provence de Rosie e des jens.* « Rosie est une grandisme provence ver- tramontaine. Il sunt cristiens et tienent la loy grezoys » (éd. *Soc. Geog.*, 1824, pp. 272-273).

Le *Youen Tch'ao pi che* a fourni quelques renseignements intéressants à l'archimandrite Palladius et au docteur Emile Bretschneider. Nous en tirons les faits suivants :

L'ouvrage chinois appelle les Russes *Oros*, nom sous lequel ils sont encore désignés par les Mongols et transcrit par les Chinois de l'époque *A lo se* ou *Wa lo se* ou *Ou lo se*. Le quatrième Grand Khan Mangkou, en 1253, envoya un agent aux *Ou lou se* pour en faire le recensement et, nous dit Bretschneider, ce fait mentionné par le *Youen Tch'ao pi che* semble être confirmé par les annales russes qui relatent qu'en 1257 des officiers mongols arrivèrent à Souzdal, Riazan et Mourom pour le recensement et pour recueillir les taxes, dont seul le clergé était exempt (*Mediaeval Researches*, II, p. 80) ; en 1259, deux fonctionnaires mongols arrivèrent avec leurs familles et d'autres Mongols dans le même but, mais ils causèrent une révolte à Novgorod.

Du *Youen Tch'ao pi che* nous apprenons que l'empereur Tob Timour (Djidjagatou) Wen Tsoung, 1330-1332, arrière-petit-fils de K'oublai Khan, établit au nord de la capitale Ta Tou (Khan Baliq, Peking), sur des terres achetées à des paysans, un camp de Russes formant un régiment commandé par un *Wan hu* (commandant de 10.000 du 3e degré) et placé sous le contrôle du Conseil de guerre ; ces soldats, munis d'instruments d'agriculture, devaient fournir du gibier, du poisson, des légumes à la table impériale. Nous notons qu'à deux reprises des princes mongols offrirent 1200 et 30 prisonniers russes à l'empire chinois et qu'en 1334 Boyen fut nommé commandant de la garde du corps de l'empereur composée de Mongols, de Kiptchaks et de Russes ; ces derniers ne semblent pas avoir fourni de sujets remarquables.

Nous ne savons ce qu'il advint de cette colonie russe lorsque, en 1368, la tourmente chassa les Mongols du trône et que les Chinois eurent établi à Nan King une nouvelle dynastie, les Ming qui, à leur tour, furent renversés, en 1644, par les Mandchous.

Paris, juillet 1924.

LA TRANSFORMATION TURQUE DES NOMS DE LIEUX SLAVES DANS LES ANCIENNES PROVINCES OTTOMANES,

PAR

LÉON LAMOUCHE.

Lorsque les Turcs envahirent la Péninsule Balkanique, ils y trouvèrent des populations grecques, slaves, roumaines et albanaises, au milieu desquelles ils s'établirent. Dans toutes les villes, ils installèrent un plus ou moins grand nombre de leurs familles à côté des habitants chrétiens. Dans la campagne, les colonies turques occupèrent les points importants, les lignes stratégiques, et, le plus souvent, créèrent de nouveaux villages entièrement turcs, en dehors des anciens qui restèrent exclusivement chrétiens. Ces nouveaux villages reçurent, naturellement, des noms turcs qui se sont conservés jusqu'aujourd'hui même lorsque la population ottomane a diminué ou disparu, comme cela s'est produit, depuis 1878, dans quelques localités de Bulgarie, de Serbie ou de Grèce.

En ce qui concerne les agglomérations urbaines ou rurales existant au moment de la conquête, les Turcs ont presque toujours conservé les noms anciens ; dans un très petit nombre de cas seulement, des villes ont reçu des noms nouveaux. Ces noms sont rarement la traduction des anciens, comme *Kazan* à côté de *Kotel* « chaudière, chaudron », qui s'explique par la position de cette ville dans un bassin fermé des Balkans, ou *Akova* pour *Bijelopolje* « plaine blanche ». L'origine de *Qyrq-Kilise*, comme traduction de Σαράντα Ἐκκλησίες « Quarante Églises », est contestée ; on lui donnerait pour forme primitive *Qyryq-Kilise* « église détruite », d'où le nom grec serait venu par confusion. On sait que le nom bulgare est *Lozengrad* « la ville des vignes. »

Les nouveaux noms turcs donnés à des villes chrétiennes proviennent ordinairement d'une particularité topographique, de la situation de la ville, d'un souvenir historique, etc., par exemple, *Tašlydža* (de *taš* «pierre») pour *Plevlje*; *Köprülü* «la ville au pont», pour *Veles*; *Qalqandelen* «qui perce le bouclier», pour *Tetovo*; *Demir Hisar* «château de fer», pour *Valovišta*.

Mais, dans la plupart des cas, les Turcs ont pris les noms réels des localités, qu'ils ont dû adapter à leur prononciation et aux lois phonétiques de leur langue, d'où un certain nombre de modifications dont l'étude fait l'objet de ce travail.

Ayant passé, de 1904 à la fin de 1913, dix années en Turquie, dont cinq et demie en Macédoine, en contact direct, par nos fonctions d'instructeur de la gendarmerie ottomane, avec les autorités turques et les populations indigènes, nous avons pu étudier ces transformations, non seulement sur les documents écrits, souvent insuffisants à cause de l'excessive imperfection de l'alphabet arabe appliqué à la langue turque, mais aussi dans la bouche même des habitants. Notre étude s'applique essentiellement aux noms slaves, de beaucoup les plus nombreux. Nous serons cependant, à l'occasion, amené à citer quelques noms grecs ou albanais. Les régions que nous avons eu plus particulièrement l'occasion d'étudier, appartiennent au domaine linguistique bulgare, mais nous aurons à présenter aussi des exemples tirés de territoires de langue serbe ; les quelques particularités phonétiques qui distinguent les deux parlers slaves du Sud n'ont pas à intervenir en la circonstance.

Le volume XIV du *Bulletin* de l'Académie bulgare des Sciences (*Spisanie na Blgarskata Akademija na Naukitě*) contient une étude de M. At. Iliev, sur «la prononciation turque des noms topographiques bulgares». Ce travail, qui s'intéresse plus spécialement aux terminaisons, paraît s'appuyer, en général, sur des documents écrits. Nous lui avons emprunté certaines données concernant le royaume de Bulgarie, pour lequel notre documentation directe en ce qui concerne les dénominations topographiques turques, se trouvait insuffisante, la plupart de ces dénominations ayant, depuis assez longtemps, cessé d'être en usage.

Les causes qui, d'une façon régulière, ont influé sur la prononciation des noms balkaniques dans la bouche des conquérants ottomans, sont les suivantes :

1° l'harmonie vocalique ;

2° les lois du consonantisme turc et notamment l'inexistence des dentales composées *c* (*ts*) et *dz* ;

3° l'impossibilité, pour les Turcs, de prononcer, au commencement d'un mot, un groupe de deux consonnes ;

4° certaines particularités relatives aux terminaisons des mots turcs.

Nous allons en examiner successivement les effets.

1° *L'harmonie vocalique.*

L'harmonie vocalique est une loi d'assimilation très développée dans les langues turco-tatares et finno-ougriennes, et d'après laquelle un mot donné ne contient ou tend à ne contenir que des voyelles appartenant à la même catégorie phonétique.

En turc, les voyelles forment deux catégories principales :

postpalatales *a*, *y*[1], *o*, *u*

prépalatales *e*, *i*, *ö*, *ü*.

Les voyelles des deux dernières colonnes verticales : *o*, *u* et *ö*, *ü* forment un groupe spécial, que l'on désigne sous le nom de voyelles *arrondies*[2], et exercent l'une sur l'autre une attraction dont nous aurons à constater les effets.

La loi d'harmonie vocalique, qui, en turc même, est appliquée assez irrégulièrement — surtout dans la langue littéraire —, n'atteint les mots d'emprunt que dans la mesure où ils sont considérés comme plus ou moins incorporés au parler national. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on observe quelque flottement dans l'application de cette loi aux noms géographiques d'emprunt.

Nous la trouvons exactement observée dans les noms suivants :

Üsküp (*Skopie*), la catégorie des voyelles du nom turc étant probablement déterminée par la finale palatale du nom slave.

Ustrumdža (*Strumica*), ville ; la rivière s'appelle en turc *Qara-su*, comme la Struma.

Čarova (*Carevo Selo*), *Kuršova* (*Kruševo*), *Turudža* (*Troica*, entre Šumen et Preslav).

Gümendže, de *Kumanica*, ancien nom, actuellement disparu.

---

[1] Nous représentons ainsi, conformément à un usage assez général, une voyelle turque, analogue à l'*e* sourd du français, mais tendant vers *i*.

[2] J. Deny, *Grammaire de la langue turque*, Paris, 1920, p. 47.

Küstendil, substitué à l'ancien nom bulgare, *Velbužd*, et provenant de *Kostandin*, nom d'un chef bulgare vassal des Turcs.

Güridže (*Korica*, alb *Korča*, forme devenue la plus usuelle dans la région).

Niküp (*Nikopolis*).

Küstendže, du lat. *Constantia*, d'où le roumain *Constantsa* ; ici, comme pour *Skopie*, *Üsküp*, le caractère palatal de la finale a entraîné celui de tout le mot.

Felibe (*Philippopoli*), *Meridž*, la Maritsa (fleuve).

Edirne (*Adrianopolis*), Andrinople, bulg. *Odrin*.

M. T. Iliev, dans son article du *Bulletin* de l'Académie bulgare, cite deux exemples d'adaptation complète à l'harmonie vocalique : *Selenik* de *Saloniki*, Salonique, forme grecque vulgaire pour *Thessaloniki*, et *Nevreküp*, pour *Nevrokop*. Mais nous sommes obligé de constater que, pendant notre long séjour à Serrès et à Salonique, nous avons toujours entendu les Turcs prononcer *Selanik* et *Nevreqop*. D'ailleurs, l'orthographe officielle *Nevreqop*, avec *q* (qaf), exclut la prononciation *Nevreküp*, qui exigerait un *k* (kiet). *Selanik* s'écrit avec un *lam-élif* qui suppose plutôt *la* que *le*. Dans *Nevreqop*, pour *Nevrokop*, on constate une assimilation partielle, portant sur les deux premières syllabes.

On trouve aussi d'autres exemples d'assimilation vocalique progressive ou régressive, par exemple *Pravadi*, pour *Provadia*. La terminaison *-e* est souvent, dans ces conditions, substituée à *-a*, comme dans *Prespe* pour *Prespa*, *Resne*, à côté de *Resna* (*Resen*), *Debre* (alb. *Dibra*). Il nous a semblé que, dans les noms de cette dernière catégorie, la prononciation *e* était plus fréquente chez les fonctionnaires, influencés sans doute par l'orthographe, la lettre *he* qui termine ces mots se prononçant souvent *e* dans les emprunts arabes et persans.

2° *Le consonantisme turc.*

Un trait du consonantisme turc qui joue un rôle important dans l'adaptation des noms étrangers est l'absence des consonnes affriquées *c* (*ts*) et *dz*, qui sont toujours remplacées par les palatales correspondantes *č* et *ǧ* (*dž*). Ainsi le *tsar de Russie* se dira : *Rusia čary*.

Le son *dz* ne se rencontre jamais ou, du moins, très exceptionnelle-

ment, dans les langues slaves du Sud, mais *c* (*ts*) est très fréquent. Il est normalement représenté en turc par *č*, mais comme la terminaison *-ǧe, -ǧa* est très souvent employée, dans la langue ottomane, elle s'est généralement substituée à *-če, -ča*, partout où elle aurait régulièrement figuré en turc, c'est-à-dire après une voyelle ou une consonne sonore (comp. *fransyz-ǧa*, en français, *ermeni-ǧe*, en arménien, à côté de *türk-če*, en turc). De là, les formes déjà citées, *Güridže, Küstendže*, puis *Dupindža*, pour *Dupnica, Jenidže*, d'un ancien *Ioanitsa, Kestridže*, ancien *Kastrica* (au sud de Bourgas).

Les exemples de transformation de *c* (*ts*) en *č* sont extrêmement nombreux. Ils se rencontrent soit à l'initiale : *Čaparova* (*Caparevo*), *Čarova* (*Carevo Selo*), *Ičfetova* (*Cvetovo*), *Čera* (*Cera*), soit à l'intérieur des mots et surtout dans les finales *-ca, -ce, -ci* très fréquentes dans les noms propres slaves. Dans ce cas, la terminaison *-ci* est remplacée par *-ča* : *Vrača* (*Vraca*), *Lukaviča* (*Lukavica*), *Baniča* (*Banica*), *Mirofča* (*Mirovci*), *Iskačinča* (*Skacinci*), *Ismilofča* (*Smilovci*), *Viranofča* (*Vranovci*). On remarquera la substitution de *f* turc à *v* slave, dans la terminaison *-ovci* devenant *-ofča*. En réalité, ce n'est que la constatation par l'orthographe turque d'un fait phonétique existant en slave, mais dissimulé par l'écriture. La sonore *v* était assimilée par la sourde *c* et se prononçait en réalité *f*. Nous retrouvons cette même particularité dans tous les mots en *-vec* ou *-več*, dont la forme turque se termine en *-fča* comme *Loveč, Lofča*.

Dans quelques noms, un *v* slave a été remplacé par *m*: *Ramna* pour *Ravna* (kaza de Demir-Hissar), *Istemnik* pour *Istevnik* (kaza d'Osmanié), *Islimnie*, simplifié en *Islimie*, la ville de *Sliven* (Bulgarie du Sud) [1].

3° *Consonnes doubles à l'initiale.*

La phonétique turque exclut absolument la présence de deux consonnes consécutives au commencement d'un mot [2]. Les termes d'origine étrangère, à l'exception de quelques emprunts récents, sont soumis à cette règle. Plusieurs procédés ont été employés pour

[1] La forme *Slivno*, souvent employée par les habitants eux-mêmes, n'est pas turque comme on le croit quelquefois. L'initiale *sl* et la finale *o* sy opposent également.

[2] Voir J. Deny, *op. cit.*, pp. 89 et suiv.

rendre, dans ce cas, les noms indigènes de la topographie balkanique susceptibles d'être prononcés par les Turcs.

a) Un cas très fréquent est celui d'une sifflante suivie d'une autre consonne, comme *st-*, *zd-*, *sk-*, *sl-*, *-sr-*. Ces groupes semblent particulièrement antipathiques aux Turcs, qui les transforment même dans les noms de personnes. Cette transformation a lieu par la préfixation d'un *i-*, procédé analogue à celui employé par l'espagnol, le portugais, la langue d'oc, et partiellement le français (préfixation d'un *e-*, fr. *espérance*, esp. *estacion*). Les fonctionnaires turcs de Salonique n'appelaient jamais le délégué financier français, M. Steeg, autrement que M. *Isteg*. Un des officiers russes de la Gendarmerie réorganisée, le capitaine Cvetkov, avait un nom particulièrement embarrassant. Dans la bouche et sous le *kalem* des Turcs, il était devenu *Ičfetkof*.

Il est assez curieux de constater qu'en Occident on considère comme le nom turc de Constantinople un mot que les Ottomans sont absolument incapables de prononcer: *Stamboul*. En réalité, ils disent *Istambol* (εἰς τὴν πόλιν).

Comme les groupes en question sont très fréquents non seulement en bulgare et en serbe, mais aussi dans les autres langues balkaniques, les exemples abondent : *Išqodra*, Scutari d'Albanie (alban. *Škoder*), *Ištip* (Stip), *Istarova* (*Starovo*), *Istaikofča* (*Staikovci*), *Isfikiane* (*Svikiani*), *Izgoropol* (*Zgoropolci*), *Izladi* (*Zlatista*), *Istefanos*, *San-Stefano* (gr. Ajos Stefanos), *Ivratislafča* (*Vratislavci*).

En général, cette voyelle prothétique échappe à l'harmonie vocalique, l'*i* étant moins influencé par cette loi que les autres voyelles. Nous trouvons pourtant quelques exemples où la voyelle initiale a été assimilée par les suivantes : *Üsküp* (Skopie), *Ustrumdža* (Strumica), *Üsküdar* (Scutari du Bosphore).

On rencontre aussi quelques cas, très peu nombreux, d'ailleurs, où la voyelle prothétique n'est pas justifiée par une consonne double, par exemple *Ipek*, serbe *Peć*, peut-être par confusion avec le nom commun *ipek* « soie », *Urum*, à côté de *Rum*, originairement Romain, mais maintenant Grec orthodoxe sujet ottoman, d'où *Rumili*, la Roumélie, la Turquie d'Europe [1].

b) Lorsque la consonne initiale n'est pas une sifflante, un

[1] J. Deny, *op. cit.*, pp. 76.

procédé assez général consiste à introduire une voyelle, presque toujours un *i*, entre cette consonne et la suivante. Cette insertion est très usuelle et les Turcs l'opèrent instinctivement, même dans des noms qu'ils prononcent pour la première fois. Quelquefois, ils écrivent cet *i*, par exemple dans *Filorina* (*Florina*, grec ; bulg. *Hlerin*) ; d'autres fois non. On peut citer : *Birodič* (*Brodec*), *Diranič* (*Drenica*), *Diranova* (*Drenovo*), *Diračova* (*Dračevo*), *Pilanindža* (*Planinica*).

Dans *Turuğa* (*Troica*), *Kurupča* (*Krupec*), l'harmonie vocalique a été respectée.

c) Dans quelques noms, la séparation des deux consonnes initiales a été obtenue par une métathèse, qui a introduit entre elles la voyelle suivante, quelquefois modifiée. Les exemples ci-après se rapportent à des localités connues :

Perzerin, pour *Prizren* ;
Perlepe, pour *Prilep* ;
Kuršova, pour *Krušovo* ;
Porsenik, pour *Prosenik* (près de Serrès).

Les trois phénomènes dont il vient d'être question, se produisent aussi dans la langue courante. M. J. Deny les mentionne dans sa *Grammaire de la langue turque* (pp. 91 et suiv.).

d) Enfin, il arrive, principalement quand l'une des consonnes initiales est un *v*, que la simplification s'opère par la suppression d'une lettre et notamment du *v*.

Ce fait se produit régulièrement dans les noms slaves, assez nombreux, commençant par *vl-*, qui se trouve réduit à *l*, ainsi : *Ladilofča*, de *Vladilovci* ; *Ladomir*, de *Vladimirovo* ; *Ladova* de *Vladovo* ; *Langa* de *Vlanga*, nom grec, désignant un quartier de Constantinople près de la Mer de Marmara. Ainsi encore : *Seta Petka* pour *Sveta Petka* (Sainte-Pierrette ou Sainte-Vendredi, grec *Aja Paraskevi*, roum. *Sfînta Vinere*); *Seti Vrač*, pour *Sveti Vrač* (le saint guérisseur).

La langue populaire, gênée sans doute par le groupe *vr*, l'a évité par une métathèse et prononce *Setrivač*.

Brodi (« les gués »), gros bourg bulgare au nord de Serrès, se nommait en turc *Rundu*, forme influencée par la dénomination grecque *Vrondi*, qui n'est autre que la transcription du mot slave avec les ressources de l'alphabet grec, mais qui a pu être rapportée, par étymologie populaire, au mot Βροντή « tonnerre ».

Dans *Ferdič* pour *Tvŭrdica*, c'est le *v* qui a subsisté après s'être transformé en sourde *f*, par l'influence du *t*. Notons aussi *Samatia*, quartier de Stamboul, du grec *Psamatia*.

4° *Terminaisons.*

Un très grand nombre de noms topographiques slaves se terminent en *-ovo*. On sait que cette terminaison (*-ov, -ova, -ovo*) sert à former des adjectifs possessifs employés également, au masculin et au féminin, pour les noms patronymiques. Pour les noms de lieux slaves du Sud, c'est presque toujours la forme neutre *-ovo* qui se présente, comme qualifiant le mot *selo* « village » (comp. *Carevo selo*, « village du roi », *Novo Selo* « *Neufville* », etc.).

Ces noms sont ordinairement dérivés d'un nom d'arbre ou de plante, comme *Krušovo* (de *kruša* « poire », *Orěhovo* (de *orěh* « *noix* »), — d'un nom d'homme, *Ivanovo, Vladimirovo*, — ou de dignité, comme *Knjaževo*, de *knjaz* « prince », *Popovo*, de *pop* « prêtre », etc.

Le turc n'admet pas de finales en *o* ; il a donc remplacé cette terminaison par *a* et prononce *Kuršova, Ladimirova, Rahova* (pour *Orěhovo*), *Kumanova, Ostrova, Belova, Tirnova*, etc.

Dans certains cas, l'emploi de cette terminaison a pu être influencé par la signification du mot turc *ova*, plaine, par exemple dans *Kosova*, qui désigne la plaine historique dont le nom avait été donné à l'un des vilayets (gouvernements) les plus importants de la Turquie d'Europe, plaine dont la dénomination serbe est *Kosovo polje* « le champ des merles » (de *kos* « merle »).

Une terminaison assez usuelle aussi est *-ec*, serbe *-ac*, qui désigne proprement l'habitant d'une localité, d'où son emploi fréquent au pluriel sous la forme *-ovci*. La présence d'un *c* obligeait déjà à une transformation, et en même temps on a substitué aux terminaisons slaves les terminaisons *-ča, -ǧa*, très fréquentes en turc, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Aux exemples déjà cités, on peut ajouter : *Lofča* (*Loveč*), *Istrelča* (*Strelec*), *Leskofča* (*Leskovac* en serbe ; *Leskovec* en bulgare). Le suffixe *-ica* forme aussi beaucoup de noms de localités, de rivières, de montagnes, etc., comme *Kamenica*, endroit pierreux, *Topolnica*, lieu où se trouvent des peupliers. Au point de vue qui nous occupe

il n'offre d'autre particularité que le remplacement de *c* par *č* ou *ǧ*, déjà traité. Quelquefois, la terminaison *-ica* a été abrégée par les Turcs en *-ič* ou *-iǧ*, par exemple *Rumanič* (Rumanica), *Meriǧ*, le fleuve Marica.

Une autre terminaison qui se rencontre assez fréquemment est *-en* (bulgare), *-an* (serbe), qui appartient aussi à des adjectifs employés cette fois au masculin, comme si l'on sous-entendait le substantif *grad*, primitivement « *bourg* », actuellement « *ville* », comp. *Lozengrad* « le bourg des vignes » (Kyrk-Kilisé), *Svilengrad* « le bourg de la soie », autrefois Mustafa-Pacha.

Bien que la finale *-en* existe en turc, la terminaison en question des noms de lieux a été entraînée par la prédominance des finales en *-a*, et est devenue *-na*, d'où *Šumna* pour *Šumen*, *Pilevna*, d'où l'historique *Plevna*, pour *Pleven*, *Resna* ou *Resne* pour *Resen*, etc. Remarquons que, par suite d'une dissimilation, *Šumna* dans la langue parlée, est devenu *Šumla*, forme qui a été adoptée en général par les écrivains occidentaux ; mais la langue officielle turque a toujours conservé *Šumna*.

5° *Faits exceptionnels.*

Bien que la rencontre de deux consonnes ne soit exclue qu'à l'initiale, il arrive, pour la facilité de la prononciation, que l'un des procédés énumérés sous 2° soit employé à l'intérieur d'un mot.

Nous avons déjà cité la prononciation *Setrivač* pour *Setivrač* (Sveti Vrač). On trouve d'autres métathèses intérieures dans *Dupinǧa*, *Virbinǧa*, *Rasinǧa*, *Letinǧa*, pour *Dupnica*, *Vŭrbnica*, *Resnica*, *Letnica*.

Les Turcs prononcent *Kalendera*, le nom du village de *Kalendra*, près de Serrès.

Les noms de la ville de *Melnik* et du village de *Melnica* ont subi une métathèse assez difficile à expliquer. Les Ottomans prononcent et écrivent *Menlik*, *Menliča*. Peut-être pourrait-on y voir l'influence du suffixe très usuel *-lik* ? On peut remarquer aussi la préférence accordée au groupe *-nl-* sur *-ln-*, ainsi l'arabe *mawlana* a donné en turc *monla*, d'où est venu ensuite *molla* « religieux musulman ».

Les noms de deux villes de la Bulgarie méridionale *Stara-Zagora* et *Nova-Zagora*, devenus *Eski-Zaǧra* et *Jeni-Zaǧra*, semblent en con-

tradiction avec la tendance générale de la phonétique turque qui est d'éviter les accumulations de consonnes et non de les créer. Il faut remarquer cependant que la chute d'une voyelle à la 2e syllabe d'un mot turc n'est pas exceptionnelle : *Zagora* a pu devenir *Zaġyra*, puis *Zağra*. D'ailleurs, le *ġ*, en turc, disparaît dans la prononciation entre deux voyelles (comp. *aač* pour *aġač*, arbre). Le nom considéré a donc pu se prononcer *Za'yra* puis *Za'ra*.

Notons en terminant une singularité qu'offre le nom de *Serrès*. Cette ville en majorité hellénique, quoiqu'entourée presque exclusivement de villages bulgares (nous parlons de la situation existant entre 1900 et 1912), s'appelle en grec vulgaire Σέρρες, en grec classique Σέρραι. La forme *Serrès* est employée par les habitants de toutes nationalités, bien qu'il existe une forme bulgare *Sĕr*, à laquelle correspond la forme valaque (macédo-roumaine) *Sear*. Les Turcs, en parlant, disent aussi *Serres*, mais ils écrivent *Siroz*, et nous avons remarqué souvent qu'en lisant ils étaient entraînés par la forme écrite et prononçaient *Siroz*. De cette forme turque se rapproche celle employée par les Israélites *Širon*. Nous n'avons pas trouvé d'explication de l'*o* qui figure dans ces deux noms. Rapporter *Širon* au génitif Σερρῶν (Σέρραι, comme beaucoup de noms grecs de villes, est un pluriel) semble peu vraisemblable.

Paris, juin 1924.

NOTE SUR UN PASSAGE DU « ROMAN RUSSE »,

PAR

JULES LEGRAS.

A propos des *Récits d'un chasseur* de Tourguénev, Melchior de Vogüé a écrit ce qui suit, à la page 157 du *Roman russe* (2e édition):

«La langue, elle aussi, est plus riche, plus souple, plus moelleuse, telle qu'aucun écrivain ne l'avait encore portée à ce degré d'expression. Ce n'est pas la prose nette et limpide de Pouchkine, qui avait beaucoup lu Voltaire, et qui se souvenait. La phrase de Tourguénev coule, lente et voluptueuse, comme la nappe des grandes rivières russes sous bois, attardée, harmonieuse entre les roseaux, chargée de fleurs flottantes, de nids entraînés, de parfums errants, avec des trouées lumineuses, de longs mirages de ciels et de pays, et soudain reperdue dans des fonds d'ombre; cette phrase s'arrête pour tout recueillir, un bourdonnement d'abeille, un appel d'oiseau de nuit, un souffle qui passe, caresse et meurt. Les plus fugitifs accords du grand registre de la nature, elle les traduit avec les ressources infinies du clavier russe, les épithètes flexibles, les mots soudés entre eux à la fantaisie du poète, les onomatopées populaires.»

Tous ceux, Russes ou Français, qui viennent à lire cette page en sont frappés; ils ont l'impression de reconnaître ici la manière même et le caractère de Tourguénev dans les *Récits d'un chasseur*. Je voudrais essayer de montrer comment une étude méthodique de la forme dans cet ouvrage nous amène à des conclusions quelque peu différentes de celles de Vogüé.

Le critique débute par une comparaison entre la prose de Pouchkine et celle de Tourguénev. Il aurait pu noter plus utilement ce qu'il y a de local, de régional, dans la prose des *Récits d'un chasseur*. C'est la prose qui reflète le mieux ce qu'il y a de charme, de douceur, de rondeur, d'harmonie et de caresse dans la façon dont s'expriment les Russes cultivés originaires de cette partie centrale de la Russie qu'on pourrait approximativement situer entre Moscou au nord et Orel au sud.

Abordant ensuite la précision, Vogüé note que: « La phrase de Tourguénev coule... comme la nappe des grandes rivières russes sous bois... »; qu'elle « s'arrête pour tout recueillir » et enfin, qu'elle s'exprime à l'aide « d'épithètes flexibles, de mots soudés entre eux... et d'onomatopées populaires. »

Notons en passant que les grandes rivières russes ne coulent pas sous bois, même lorsque, ainsi que c'est le cas dans le Nord, des forêts en bordent les rives. Si maintenant nous cherchons dans les *Récits* quel est l'élément qui rappelle le cours lent et voluptueux des grandes rivières russes, nous apercevrons aisément que cet élément n'est pas la phrase, mais bien l'ordonnance du récit. C'est le *récit* qui paraît se dérouler avec une nonchalance satisfaite, et présenter des détours et des retours imprévus. Je dis: *paraît*, parce qu'il s'agit certainement ici d'une précaution prise par l'artiste pour dérouter les soupçons de la censure; c'est pour cette raison que les passages capitaux sont souvent escamotés rapidement ou noyés parmi des descriptions. La «forme intérieure» des contes affecte donc bien réellement, et de propos délibéré un développement capricieux et indolent, où nous reconnaîtrons le caractère d'harmonieuse lenteur et d'imprévu souligné par le célèbre critique.

L'étude de la «forme extérieure» va nous apporter des résultats différents.

D'abord ce qui relève de la grammaire. A cet égard, la langue de Tourguénev est ici d'une scrupuleuse orthodoxie, sauf, bien entendu, quand l'écrivain s'efforce de reproduire le parler populaire. On pourrait néanmoins noter de discrets effets obtenus par des moyens de syntaxe. Tel est, par exemple, le fréquent déplacement du pronom de la première personne; tel est aussi le soin avec lequel un mot important, ou du moins qu'on veut mettre en valeur, se voit détaché, en position de bataille, tout à la fin d'une proposition ou d'une phrase, par exemple dans le passage suivant: «И прямо подо мною, ... возлѣ рѣки..., подъ

самой кручью холма, краснымъ пламенемъ горѣли и дымились другъ подлѣ дружки два огонька » (Бѣжинъ лугъ, p. 104 [1]). A la même catégorie d'effets appartient aussi, dans le célèbre passage sur la passée, par lequel débute le conte intitulé *Ermolaï et la meunière,* le jeu soigné des aspects, les perfectifs прошло, потускнѣли, умолкли, etc., marquant les étapes de la chute de la nuit, dont les détails sont exprimés au moyen d'imperfectifs généralement placés au présent.

Ce n'est pas, toutefois, dans ce domaine qu'il faut chercher l'élément le plus original de ce style : la syntaxe y est certes l'objet de beaucoup de calculs et de soins, mais nous sommes encore ici sur un terrain généralement russe, si l'on peut ainsi dire.

La contexture de la *phrase* ne nous donnera pas non plus, sur l'originalité de ce style, la révélation que nous attendons. La phrase de Tourguénev, en dépit du célèbre passage de Vogüé, est d'une extrême simplicité de construction : elle tend à n'inclure qu'une seule proposition, réduite à ses éléments essentiels ; au lieu de «s'attarder», cette phrase se hâte. On en trouve une preuve certaine dans le soin avec lequel, dans les grandes pages descriptives, l'écrivain sépare par un point et virgule les propositions échelonnées. Lorsque, pour quelque raison, cette phrase tend à prendre un peu d'ampleur, elle ne le fait que très rarement au moyen de propositions incidentes ; elle utilise presque toujours à cet effet une accumulation de détails qu'elle juxtapose simplement ou bien oppose les uns aux autres par des négations ou des conjonctions adversatives. C'est là le caractère général de la longue phrase dans les *Récits d'un chasseur.* Voici deux exemples, dont le premier est de type assez rare, tandis que le second a été pris, en quelque sorte, au hasard. D'abord une phrase alourdie d'incidentes : « Я возвращался съ охоты.... и, подавленный душнымъ зноемъ лѣтняго облачнаго дня (извѣстно, что въ такіе дни . . .), дремалъ и покачивался, съ угрюмымъ терпѣніемъ предавая всего себя на съѣденіе ... пыли, ... поднимавшейся съ выбитой дороги изъ подъ разсохшихся ... колесъ, — какъ вдругъ вниманіе мое было возбуждено ... безпокойствомъ ... моего кучера, до этого мгновенія еще крѣпче дремавшаго, чѣмъ я. » (Касьянъ съ красивой-мечи, p. 126).

On peut constater, d'ailleurs, qu'après tout la complication de cette phrase n'est pas bien grande, puisque la proposition principale y marque

[1] Je cite d'après l'édition complète de Glazounov.

fortement ses arêtes au milieu des éléments surajoutés. Voici, par contre, le type le plus habituel de la phrase allongée par énumération, c'est-à-dire de la phrase descriptive par excellence: «Лѣтъ черезъ пятьдесятъ, ... эти усадьбы ... понемногу исчезали съ лица земли; дома сгнивали или продавались на свозъ, каменныя службы превращались въ груды развалинъ, яблони вымирали и шли на дрова, заборы и плетни истреблялись» (Мой сосѣдъ Радиловъ, p. 54).

Souvent également, dans ce genre de phrases, il n'apparaît qu'un seul sujet. On trouvera un exemple typique dans Пѣвцы, p. 267: «Я узналъ только, что онъ нѣкогда былъ кучеромъ у старой... барыни, бѣжалъ..., пропадалъ... и, ...убѣдившись .., вернулся, . бросился, и... загладивъ... вошелъ..., заслужилъ..., по́палъ, а... оказался..., приписался..., началъ снимать .., разбогатѣлъ и живетъ теперь припѣваючи.»

La phrase de Tourguénev, qu'elle soit du type ultra-simple comme celle-ci: «Подали чай», ou bien qu'elle s'étende sur plusieurs lignes, offre un caractère évident d'organisation volontaire. L'écrivain vise, à n'en pas douter, une clarté cristalline, et il l'atteint: ce n'est pas à la large nappe d'une rivière paresseuse qu'il faudrait comparer cette phrase limpide, mais à ces fleuves côtiers du nord russe, où l'eau est si transparente qu'on aperçoit à plusieurs mètres de profondeur les énormes dalles de granit qui en constituent le lit. En outre, Tourguénev, dont le récit s'attarde volontiers, ne charge jamais sa phrase; il serait difficile, par exemple, de dire autant de choses en moins de mots que dans l'exemple suivant, emprunté, lui aussi, à un début de conte: «Однажды, осенью, на возвратномъ пути съ отъѣзжаго поля, я простудился и занемогъ» (Уѣздный лекарь, p. 42). Nous avons donc affaire, dans les *Récits d'un chasseur*, à une phrase qui, loin d'errer à l'abandon, offre une structure extrêmement serrée, consciente, voulue, et qui présente tous les traits d'une phrase classique.

C'est dans l'étude du *vocabulaire* que nous allons découvrir enfin quelques-uns des éléments les plus originaux de la prose de Tourguénev. Avec le vocabulaire s'introduisent la fantaisie, l'originalité, la poésie. C'est ici que l'écrivain utilise «les ressources infinies du clavier russe». Le vocabulaire de Tourguénev est avant tout extrêmement riche, bien qu'il évite les mots rares. Tout le «clavier» de la langue russe vivante est ici parcouru d'un doigt sûr et enchanteur. Parfois, dans une description, pour marquer quelque nuance, le vocabulaire, comme d'un

coup d'aile, s'élève dans des régions plus choisies que d'ordinaire. Mais, le plus souvent, les termes employés sont ceux de la langue de tous les jours, que n'alourdissent pas d'inopportuns souvenirs du slavon, non plus que d'insolites mots étrangers. C'est la langue savoureuse et expressive que parlaient, il y a 75 ans, les hommes cultivés de la Russie centrale, et la qualité en était si solide qu'aujourd'hui encore elle n'a pas vieilli.

Non content de choisir avec tant de soin les éléments de son vocabulaire, Tourguénev y a introduit une nouveauté capitale, non pas, comme dit Vogüé, en composant des mots, mais en opérant un déplacement de valeurs, en attribuant à des choses ou à des animaux des expressions réservées d'ordinaire pour le genre humain. Par là s'introduit, avec une infinie délicatesse, une sorte d'humanisation de la nature : bêtes, plantes, éléments, tout cela vit désormais, non plus en dehors de nous, mais en quelque sorte parallèlement à nous, avec nous. Sans y toucher presque, au moyen d'une épithète ou d'un verbe, l'écrivain jette sur son texte comme une fine résille de poésie. C'est là que se trouvent véritablement le nœud de son originalité de style et l'explication du charme caressant qui opère sur nous. Les exemples sont si nombreux que le choix en est facile : « добродушный дупель и хлопотунья куропатка », p. 2 ; — « двухъ-трехъ тощихъ березъ », p. 1 ; — « задумчивыхъ таракановъ », p. 3 ; — « принужденно улыбавшуюся собаку », p. 4 ; — « Молодая трава », p. 16 ; — « блескомъ молодыхъ, утреннихъ лучей », p. 405 ; — « блеститъ веселымъ блескомъ изумруда », p. 16 ; — « на синемъ небѣ робко выступаютъ звѣздочки », p. 17 ; — Un chien rapportant une bécasse « съ благородной важностью », p. 55 ; — « прудъ словно заснулъ », p. 95 ; — « еще много времени оставалось до перваго лепета... зари », p. 119 ; — « жидкій, ранній вѣтерокъ уже пошелъ бродить и порхать надъ землею », p. 124 ; — Un cheval : « только изрѣдка и скромно помахивала хвостомъ », p. 128 ; — Et pour finir, ce coq magnifique, qui, alors que tous s'enfuient à l'approche d'une voiture, s'apprêtait à lancer son défi, et qui : « да вдругъ сконфузился и тоже побѣжалъ », p. 156.

Il y a, dans cette manière d'écrire, autre chose que des trouvailles d'expression : j'y vois une création continue, qui est vraiment le côté le plus original du style de Tourguénev.

Il faudrait, pour être complet, signaler également d'autres élé-

ments qui concourent à l'expression de ce style, par exemple l'emploi de termes légèrement ironiques, et surtout le souci constant et toujours si heureux de l'harmonie, non seulement à l'intérieur, mais encore et tout spécialement à la fin des phrases. Mais nous devons nous borner, et il faut conclure.

A tout prendre, il ne reste pas grand'chose des jugements de Vogüé; le terme même de sa comparaison, la grande rivière ombragée, ne subsiste pas; ce n'est pas la phrase, c'est la trame du récit qui semble couler à l'abandon; ce ne sont pas « des mots soudés entre eux » ni « des épithètes flexibles » qui donnent au style son caractère... Ainsi, Vogüé s'est trompé? — Oui et non! Il s'est trompé dans les termes; il a confondu, faute d'étude attentive, des éléments distincts, et il n'a pas saisi la clef de cette prose. Mais, d'autre part, il a fort bien exprimé ce qu'il y a d'ondoyant et de charmant dans la langue de ces *Récits*. La page que j'ai commentée est inexacte dans les détails, mais, si paradoxale que cette affirmation puisse paraître, elle suggère un sentiment vrai. Comme tant d'autres pages du *Roman russe,* elle procède de cette magie de l'à peu près qui a permis à un écrivain de très grand talent, qui sentait et aimait la Russie et ses écrivains, de les faire sentir et aimer en France. Cette page est plus suggestive, cent fois, que la science que nous lui opposons. Sans doute, elle appartient à un mode de critique singulièrement dangereux, mais il y a, pour un tel talent, des grâces d'état, et il faut avouer qu'elle est, malgré tout, vraiment impressionnante...

La constatation de ce fait ne laisse pas d'être, après tout, tant soit peu décourageante pour nous autres...

Dijon, août 1924.

L'ABÉCÉDAIRE DE TOLSTOÏ ET ARVÈDE BARINE,

PAR

CHARLES SALOMON.

Je ne crois pas avoir reçu plus de douze lettres du Comte Léon Tolstoï.

J'ai remis à la Bibliothèque Nationale la déclaration par laquelle Léon Nikolaévitch renonce à tout privilège pour la publication et la traduction de ses œuvres littéraires (février 1894). J'ai joint à cette pièce une lettre de remerciements pour la traduction et la publication de cette déclaration (17 mars 1894)[1]. Enfin j'ai donné à M. Browne, professeur à Cambridge, une lettre dont je n'ai pas gardé copie.

Incapable d'oublier ce que je dois à l'enseignement de M. Paul Boyer et à l'École des Langues Orientales, je prélève bien volontiers, sur les dix lettres que je possède encore, celle qui me paraît offrir le plus d'intérêt pour l'histoire littéraire russe. Elle a été provoquée par la lecture d'un article de Barine que j'avais envoyé à Iasnaïa Poliana. Je reproduis aujourd'hui cet article avec l'autorisation, obtenue, il y a bien des années, de M. de Nalèche, Directeur du *Journal des Débats*, et de M. Vincens, fils de Madame Charles Vincens (Arvède Barine).

Il est à peine besoin de le dire: Arvède Barine avait pour Tolstoï autant d'admiration que de respect. Dans sa jeunesse, sur le conseil de Mérimée, elle et sa cousine, M^lle^ M. Stapfer, avaient appris le russe. Un de ses premiers travaux littéraires fut la traduction des souvenirs

[1] *Nouvelles acquisitions du Département des manuscrits pendant les années 1891-1910*, Paris, 1912, p. CXIX, slave 58.

de jeunesse de Tolstoï[1]. Madame Vincens à la fin de sa vie regrettait de ne plus lire le russe avec la facilité d'autrefois. Mais son intérêt pour le pays et la littérature russes était resté le même : dans ses dernières années elle faisait le projet d'aller voir Tolstoï et Iasnaïa Poliana. Elle m'interrogeait sur le voyage. Elle s'informait de l'accueil qu'elle trouverait là-bas: je lui avais communiqué la lettre de Tolstoï au sujet de son article. Malgré le mouvement d'humeur dont cette lettre témoigne, je savais que l'accueil de Tolstoï serait ce qu'il était toujours quand il ne soupçonnait pas chez son hôte une vaine curiosité: simple, cordial et, à son ordinaire avec les femmes, d'une délicate courtoisie. Arvède Barine aurait été bien reçue.

Je pus le lui assurer. Elle mourut sans avoir accompli son projet.

* * *

Journal des Débats,
Mardi soir, 27 mars 1894.

Hors de France.

Un « Abécédaire » de Tolstoï.

L'un des ouvrages de Tolstoï est resté inconnu en dehors de son pays. Passé la frontière russe, personne n'a accordé la moindre attention à son *Abécédaire*, composé, voilà de cela dix-huit mois, pour les petits moujiks des écoles primaires. Cette indifférence s'explique par la physionomie classique du livre. Aux premières pages, des alphabets et les exercices accoutumés: *b-a-ba*, *m-a-ma*, *p-a-pa*. Puis des listes de mots de plus en plus difficiles, des phrases qui vont s'allongeant et se compliquant. L'intérêt ne s'éveille qu'au bout d'une trentaine de pages. Tolstoï suppose son écolier assez avancé pour relier ensemble plusieurs phrases, et il se met à lui raconter des histoires, qui portent généralement avec elles leur morale. Elles sont claires, à souhait. A moins d'être complètement bouché, le petit moujik a fait une provision d'idées sur la justice, l'obéissance, la bonté, les mérites du travail ou de la patience, et autres sujets d'égale importance.

Quelles sont ces idées? En quoi différentes de celles qu'on rencontre dans les autres livres d'enfants? Comment s'y prend Tolstoï

[1] Léon Tolstoï, *Souvenirs : enfance, adolescence, jeunesse*, Paris, 1887.

éducateur? Des exemples vont permettre d'en juger. Voici d'abord une histoire pour les enfants désobéissants:

« La mère et la fille allèrent se coucher. La mère n'avait pas dormi de tout le jour. La fille se mit à chanter. « Mon enfant, je veux dormir. Tais-toi. » — La fille chanta encore plus fort. Alors la mère la mit dans le cabinet noir. »

C'est bien fait, mais que deviennent les préceptes fameux de Tolstoï contre l'emploi de la force et de la violence?

Autres exemples de la justice brutale:

« Un putois s'était pris au piège. Il se mit à demander au moujik de le laisser aller. Il lui disait : « Les souris mangent ton bien, et moi je les mange. » Le moujik lui répondit : « Tu manges les souris, mais tu manges aussi mes poules, et il tua le putois. »

« Mitia avait un bon cheval bai. Les voleurs l'apprirent et résolurent de voler le cheval bai. Ils vinrent de nuit et se glissèrent dans la cour. Or il arriva qu'un homme conduisant un ours était venu passer la nuit chez Mitia, qui avait mis l'ours dans l'enclos du cheval bai, et le cheval bai dans la cour. Les voleurs entrèrent dans l'enclos, mais l'ours se leva et en saisit un, qui se mit à brailler de terreur. Mitia sortit et prit le voleur. »

C'est l'honnêteté enseignée par la crainte du gendarme. Nous sommes loin du discours sur la montagne: « Vous avez entendu qu'il a été dit: œil pour œil et dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre. »

Le grand et bon Tolstoï est pénétré jusqu'aux moelles de la divine morale de Jésus. Soyez certain que ce n'est point par inadvertance qu'il lui fait infidélité dans les historiettes citées plus haut. S'il s'est résigné à recourir avec les enfants aux vieux moyens de coercition et de châtiment, c'est qu'il n'a rien trouvé de mieux pour les préparer à devenir des justes. Un éducateur est obligé de se faire une opinion sur la nature humaine, et il s'y prend de façon différente, selon qu'il croit à la bonté naturelle de l'homme ou à sa perversité. Les punitions sont le procédé du pessimiste, convaincu que les bonnes paroles ne suffisent pas pour maintenir dans la vertu une classe d'école primaire. Voyons maintenant quel est l'idéal moral dont les punitions doivent procurer le triomphe.

« Un vieillard et un jouvenceau suivaient une route. Ils aperçurent

un sac d'argent. Le jouvenceau le ramassa en disant: « Dieu me l'a envoyé. » — Partageons, dit le vieillard. — « Non, dit le jouvenceau, c'est moi seul qui l'ai ramassé! » Le vieillard se tut. Tout à coup, ils entendirent derrière eux une poursuite: « Qui est-ce qui a volé le sac d'argent? » Le jouvenceau eut peur et dit: « Pourvu qu'il ne nous arrive pas malheur à cause de notre trouvaille ». A quoi le vieillard répondit: « — Ta trouvaille, et non pas notre. » Ils prirent le jouvenceau et le conduisirent à la ville pour être jugé, mais le vieillard s'en retourna chez lui.

Ici, la morale est un peu large. Le bon vieillard aurait bien voulu voler aussi, comme il n'a pas pu, il ne lui arrive point de désagréments, et il « s'en retourne chez lui », tranquillement, la conscience en repos. Au fond, c'est un vieux scélérat. Dans une histoire pour grandes personnes, le lecteur réclamerait sa punition au dénouement. Du moment qu'il s'agit d'un conte enfantin, beaucoup pensent avec Tolstoï qu'il ne faut pas proposer à un petit polisson un idéal moral au-dessus de sa portée, mais se borner, — ou à peu près —, à associer dans son esprit l'idée de la faute avec celle du châtiment. A la vérité, un grand nombre de parents et d'éducateurs remplacent la crainte du gendarme par la crainte de Dieu, qu'ils représentent punissant les enfants pas sages. Ils ont la prétention d'élever ainsi la morale. Je crois qu'ils se trompent et je suis infiniment reconnaissant à Tolstoï de nous avoir épargné le spectacle d'un Dieu-Croquemitaine, occupé à faire tomber sur le nez les enfants désobéissants. Réservons Dieu pour des occasions plus hautes. Je me rappelle qu'étant tout petit, et étant précisément tombé pour avoir désobéi, ma bonne me dit: « Le bon Dieu t'a puni ». Et je me rappelle aussi qu'au lieu de me ramasser, je demeurai par terre à réfléchir à cette parole avec un véritable malaise. Je sentais une telle disconvenance entre ce que j'avais entendu dire de Dieu et les fonctions qu'on venait de lui prêter, qu'il m'était impossible de mettre d'accord deux notions aussi disproportionnées. Plus tard, on apprend à concilier l'infiniment grand avec l'infiniment petit; mais l'enfant en est incapable, et je suis convaincu qu'on rapetisse et rabaisse dangereusement l'image du Créateur dans les imaginations enfantines par l'emploi inconsidéré de son nom dans un but d'éducation.

L'*Abécédaire* enseigne aussi que la ruse est l'arme légitime du faible opprimé par le fort. L'exemple suivant est pris entre plusieurs.

« Un moujik trouva une pierre précieuse et la porta au tzar. Arrivé au palais, il demanda aux serviteurs du tzar: « Comment faire pour voir le tzar? » L'un des serviteurs du tzar lui demanda ce qu'il voulait au tzar. Le moujik le raconta. Alors le serviteur dit: « C'est bon, je le dirai au tzar, mais tu me donneras la moitié de ce que le tzar te donnera. Promets-le, ou je ne te fais pas voir le tzar. » Le moujik promit, le serviteur l'introduisit. Le tzar prit la pierre et dit: « Quelle récompense veux-tu, moujik? » Il répondit: « Donne-moi cinquante coups de fouet, je ne veux pas d'autre récompense. Seulement j'ai promis à ton serviteur de partager avec lui. Il y en a donc vingt-cinq pour moi et vingt-cinq pour lui. » Le tzar se mit à rire et chassa le serviteur, mais il donna mille roubles au moujik. »

Sur plusieurs autres points, ce petit livre prend le contre-pied de la doctrine de Tolstoï. Nous savons pourtant que l'illustre réformateur n'en a pas changé et qu'il marche toujours au même but. Il doit avoir ses raisons pour prendre de tels détours avec les enfants, et l'on voudrait les deviner, l'on voudrait comprendre pourquoi il réserve les trésors de son indulgence au débrouillard sans scrupules, aux dépens du héros candide qui ne fera jamais fortune. Tolstoï imite en cela La Fontaine, dont il cite du reste beaucoup de fables, traduites en prose et plus ou moins arrangées. Rousseau en aurait été indigné, lui qui proscrivait La Fontaine de l'éducation d'Émile. « Suivez, disait-il, les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. »

« Dans la fable du loup maigre et du chien gras, ajoutait Rousseau, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, l'enfant en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs, on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne, elle se sentait le cou pelé; elle pleurait de n'être pas loup. »

La petite fille avait raison, et c'est Rousseau qui ne comprenait pas son La Fontaine. Où a-t-il vu une « leçon de modération » dans

le Loup et le Chien ? C'est bel et bien une leçon de « licence », ou comme l'on dirait aujourd'hui d'anarchie, de révolte contre les patrons et tous les pouvoirs établis. Tolstoï ne s'y est pas trompé. La fable du loup maigre et du chien gras est de celles qu'il a traduites pour les petits moujiks ; la leçon qu'il en a tirée n'a rien de commun avec le renoncement chrétien et la modération dans les désirs. La Fontaine termine ainsi sa fable :

> « Attaché ! dit le loup ; vous ne courez donc pas
> Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
> — Il importe si bien que, de tous vos repas,
> Je ne veux en aucune sorte,
> Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
> Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

La version russe abrège. Dès que le chien a confessé pourquoi son cou est pelé, le loup riposte : « Bonsoir, chien. Je n'irai point vivre chez les gens. J'aime mieux être moins gras et n'en faire qu'à ma tête. » A la première occasion, il croquera le maître du chien, ce qui est la manière des loups de jeter une bombe. Tolstoï en sera désolé, lui si doux et si généreux. D'un autre côté, il est trop évangélique pour ne pas être un brin anarchiste. Qu'il est donc difficile d'être directeur spirituel !

Il me semble, — avec tout le respect qu'on doit à un pareil homme, — que Tolstoï a trop autorisé ses jeunes lecteurs à ne pas être exigeants vis-à-vis de leur conscience. Ils n'en avaient assurément pas besoin. La moralité de l'enfant est naturellement relâchée. Elle s'accommode à merveille d'un bon tour comme celui-ci, renouvelé d'Ésope : « Deux moujiks se disputaient. L'un soutenait à l'autre qu'il pouvait boire beaucoup. Il disait : « — Je boirais toute la mer. — Tu ne pourrais pas. — Je te parie que si ! Je parie mille roubles. » Le lendemain matin, l'autre arrive chez le moujik : « — Va boire la mer, ou donne mille roubles. » Mais il répondit : « — Je me suis engagé à boire la mer, et je la boirai. Mais je ne me suis pas engagé à boire les fleuves. Arrêtez les cours d'eau, et alors je boirai la mer. »

Sans être d'une vertu farouche, voilà un homme avec qui nous préférerions ne pas faire d'affaires. Prenez au hasard vingt enfants de six à huit ans et racontez-leur l'histoire du moujik qui avait parié de boire la mer : il n'y en aura peut-être pas un seul pour le dé-

clarer fripon. Ils penseront tous les vingt avec admiration : « C'était un malin. »

Causez avec eux. Ils savent déjà qu'il y a deux morales, ainsi que Jean-Jacques l'avait dit ironiquement bien avant Nisard : « Il faut une morale en paroles et une en actions dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où on la laisse : l'autre... » L'autre est partout. C'est la morale pratique, la seule qui permette de faire un bon chemin dans le monde. Les enfants apprennent bien vite à faire la différence et ne s'accoutument que trop à l'idée qu'il faut en prendre et en laisser de la « morale en paroles. »

Ils ne tardent guère à s'apercevoir qu'il y a aussi deux religions, l'une « en paroles », l'autre « en actions » ; celle-là austère et redoutable, celle-ci confortable et accommodante. La première ne se rencontre plus que dans l'Évangile et la chaire. La seconde remplit l'univers chrétien. C'est elle qui fournit au fidèle d'heureux biais pour tourner les préceptes par trop sauvages de Jésus. On entend dire aux personnes les plus pieuses : « Il n'y a pas de société civilisée possible, si l'on applique l'Évangile à la lettre. » C'est possible, mais la conséquence en est que nous vivons dans le mensonge religieux. Nos livres répètent mécaniquement des formules que nous traitons au fond du cœur de chimères et d'utopies dangereuses. Fils spirituels du christianisme et formés par lui, nous n'en avons gardé que les gestes, et nous renions son esprit, délibérément, sous prétexte de sagesse mondaine, par toutes nos idées, tous nos actes. Il est de mode d'attribuer aux progrès de l'incrédulité dogmatique le malaise moral des générations actuelles. On se trompe. Il y a encore beaucoup de gens qui croient au dogme ; il n'y en a plus qui aient foi aux règles de conduite tracées par Jésus, qui les tiennent un seul instant pour applicables. Tolstoï lui-même les délaisse quand il écrit les historiettes de l'*Abécédaire*, qui donnent en modèle aux enfants des vertus au rabais, à la portée des âmes médiocres.

Le mensonge religieux est le plus funeste de tous, parce qu'il détruit l'unité de la vie morale. Une société ne le brave jamais impunément. Il la mène toujours, plus ou moins vite, à des catastrophes psychologiques. C'est notre cas en ce moment. Quel serait le remède ? Comment délivrer l'enfance de cette affreuse contradiction entre l'acte et la parole, qui mine sa conscience et n'y laisse trop souvent que des

ruines? On est découragé en voyant Tolstoï lui-même reculer devant la tâche et déguiser la vérité à ses petits lecteurs. Il me semble pourtant qu'il y aurait quelque chose à tenter. On pourrait au moins ne pas prendre soi-même le soin d'attirer l'attention de l'enfant sur l'abîme qui sépare la doctrine chrétienne de la morale pratique. S'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher qu'il en fasse l'expérience, ne l'y aidons point par des récits imprudents. Il y a tant de jolies histoires qui n'ont pas de morale du tout, qui ne s'adressent qu'à l'imagination ou la sensibilité, et sont par conséquent sans danger! Ce serait une réforme bien humble. Elle pourrait tout au plus retarder l'instant où la conscience de l'enfant devient utilitaire. Ne lui aurions-nous gagné ainsi que quelques mois, pendant lesquels il aurait cru naïvement, bêtement, à la possibilité de concilier le Discours sur la montagne avec la Bourse, que nous lui aurions rendu un service sans prix. Il lui en resterait une douceur le reste de ses jours. C'est si bon, si fortifiant, la foi au bien.

A titre d'échantillon d'histoire sans morale, j'emprunte à Tolstoï une véritable perle de grâce et de poésie.

La mère et sa fille Annotchka.

« Une femme avait perdu sa fille, la petite Annotchka. La mère ne mangeait ni ne buvait, de chagrin, et elle pleura pendant trois jours. La troisième nuit, elle s'endormit. Et elle vit en rêve Annotchka qui s'avançait vers elle, tenant un petit vase à la main. « — Que veux-tu, Annotchka? Pourquoi ce petit vase? — Maman, j'ai ramassé toutes tes larmes dans ce vase. Tu vois qu'il est tout plein. Ne pleure plus; tes larmes déborderaient et couleraient par terre, et je serais alors mal dans ce monde-ci. J'y suis si bien, maintenant. »

« La mère ne pleura plus sa fille. »

Voici un autre conte, le *Rameau de noyer*, qui est plein de réminiscences d'origines diverses.

« Un riche marchand avait trois filles. Au moment de partir pour aller chercher des marchandises, il leur demanda ce qu'il fallait leur rapporter. L'aînée demanda de fausses perles, la seconde une bague, mais la cadette dit: « — Je n'ai besoin de rien; si tu penses à moi, apporte-moi un rameau de noyer. » Le marchand s'en alla, fit ses affaires et acheta de fausses perles pour sa fille aînée, une bague pour la seconde. Comme il s'en revenait chez lui à travers

une grande forêt, il se rappela que la plus jeune ne lui avait demandé qu'un rameau de noyer, et descendit de voiture pour en cueillir un. Tout à coup, il aperçoit dans une touffe un rameau de noyer qui n'était pas ordinaire, car il portait des noix d'or. Le marchand pense en lui-même: « Voilà un cadeau pour ma mignonne. » Il attrape la branche et la casse. Un ours survient subitement, saisit le marchand par le bras et lui dit: « — Qui t'a rendu si hardi de casser mon rameau ? Je vais te manger. » Le marchand eut peur et dit: « — C'était pour ma fille cadette, qui me l'avait demandé. »

L'ours reprit: « — Va-t-en chez toi, mais n'oublie pas ceci: la première personne que tu rencontreras dans ta maison, tu me la donneras. » Le marchand promit et l'ours le laissa aller. La première personne que rencontre le marchand est naturellement sa fille favorite, la cadette.

« Un jour qu'ils étaient tous à la maison (nous sautons ici un long épisode), ils virent entrer dans la cour un carrosse. L'ours entre vers le marchand et lui dit: « — Donne-moi ta fille... »

« ...Ils pleurèrent un peu, habillèrent la fille, lui dirent adieu et la remirent à l'ours. Celui-ci la fit monter dans le carrosse et partit avec elle. Ils allèrent, allèrent, allèrent, jusque dans la grande forêt. Là, ils s'arrêtèrent, et l'ours descendit de carrosse et dit: « — Voilà notre maison, suis-moi. » Il pénétra dans une caverne; la jeune fille le suivait. Ensuite il ouvrit une grande porte, conduisit la jeune fille dans un souterrain tout noir, et dit: « — Suis-moi. » La jeune fille tremblait de frayeur et croyait être arrivée à son dernier moment. Néanmoins elle suivait l'ours. Tout-à-coup, il y eut un grand bruit, comme du tonnerre; il fit clair, et la jeune fille vit qu'elle n'était pas dans un souterrain, mais dans un riche palais: on entendait de la musique; des gens richement vêtus viennent au devant d'elle et la saluent; avec eux est un jeune prince qui lui dit: — « Je ne suis pas un ours, mais un prince, et je veux t'épouser. »

« Ils envoyèrent chercher le père et la mère et célébrèrent les noces. Ils vécurent heureux et gardèrent toujours le rameau de noyer. »

N'est-ce pas beaucoup plus joli, et plus inoffensif, que les histoires où l'on apprend à mettre dedans le prochain, à esquiver ses engagements et autres gentillesses de même espèce? Autant faire épeler aux enfants la *Gazette des Tribunaux*. En attendant que la

morale en actions se soit mise d'accord avec la morale en paroles, je demande qu'on revienne aux contes de fées. C'est encore la meilleure lecture pour les enfants. Elle embrouille moins leurs idées que les contrastes et les contradictions que j'ai essayé de mettre en lumière. Elle les en distrait pour un instant, et c'est autant de gagné [1].

Arvède Barine.

* * *

[Iasnaïa Poliana]

Cher Monsieur Salomon,

Съ переводомъ поступайте какъ хотите. Искренно говорю вамъ, что меня это изданіе этой статьи во Франціи очень мало интересуетъ; мысль же о томъ, что вы бы стали дѣлать скучное и ненужное вамъ дѣло только изъ-за того, что вы обѣщали, была бы мнѣ очень непріятна.

Левъ нашъ пріѣхалъ къ намъ почти такой же, какой уѣхалъ. Теперь онъ какъ будто поправляется. Часто вспоминаемъ о васъ и о вашей добротѣ и дружбѣ къ нему. Передайте, пожалуйста, нашъ общій привѣтъ вашей матушкѣ.

Article Arvède Barine очень дурной потому, что вполнѣ лживый и какъ я ни не люблю газетныя заявленія я бы былъ вамъ очень благодаренъ если бы вы помѣстили въ какой нибудь французской газетѣ, переведя мои слѣдующія нѣсколько словъ:

«Разсужденія Г. Арведъ Баринъ напечатанныя въ... о томъ какъ вслѣдствіе неприложности къ жизни христіанскаго ученія нравственности, я для того чтобы быть доступнымъ дѣтямъ долженъ былъ въ своей азбукѣ отступить отъ духа этого ученія и проповѣдывать въ дѣтскихъ разсказахъ мораль языческую, разсужденія эти очень тонки и остроумны, но къ сожалѣнію совершенно не приложимы къ настоящему случаю, такъ какъ разсказы помѣщенные въ азбукѣ написаны мною не 18 мѣсяцевъ тому назадъ какъ это пишетъ Г. Арв. Бар., а 27 лѣтъ тому назадъ, тогда когда христіанское ученіе мнѣ было совершенно чуждо и я

---

[1] Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Russie: copyright by les ayants droit de Madame Charles Vincens, Paris, 1924.

руководился въ выборѣ разсказовъ для азбуки только ихъ понятностью и интересомъ для дѣтей.»

Л. Толстой.

Очень обяжете меня, дорогой Карлъ Альфонсовичъ, если исполните эту мою просьбу.

Дружески жму вашу руку.

Любящій васъ

Л. Толстой.

6/18 апрѣля 1894.

TRADUCTION.

Cher Monsieur Salomon,

Faites de la traduction ce que vous voudrez. Je vous le dis sincèrement, la publication en France de cet article m'intéresse fort peu, et la pensée que vous entreprendriez un travail ennuyeux, sans nécessité pour vous, et cela seulement parce que vous me l'avez promis, me serait très désagréable [1].

Notre Léon nous est arrivé presque dans l'état où il était parti. On dirait maintenant qu'il se remet. Souvent nous parlons de vous, de votre bonté et de votre amitié pour lui. Transmettez, je vous prie, de notre part à tous nos salutations à votre maman.

L'article d'Arvède Barine est très mauvais, parce qu'il est absolument mensonger. Aussi, bien que je n'aime guère les déclarations imprimées dans les journaux, je vous serais très reconnaissant d'insérer dans n'importe quel journal, après les avoir traduites, les quelques lignes que voici.

« Dans un article publié le... [2], M. Arvède Barine se livre à des considérations tendant à établir que la morale chrétienne étant inapplicable à la vie, il m'a bien fallu dans mon *alphabet* renier l'esprit de cette morale et enseigner dans ces récits d'enfants une morale païenne. Épiloguant ainsi, l'auteur fait preuve de finesse et d'esprit,

[1] Il s'agit de *Religion et morale* (traduction parue en plaquette à Paris, 1898, impr. A. Davy). Tolstoï était persuadé que cet article était ennuyeux. Aussi, la première fois que je le vis après l'avoir traduit, il m'accueillit par ces mots : « Et vous avez traduit mon ennuyeux article ! »

[2] *Journal des Débats*, numéro du 27 mars 1894.

mais malheureusement son argumentation ne porte absolument pas en l'espèce, puisque les récits insérés dans l'*Alphabet* ont été composés non pas il y a dix-huit mois comme l'écrit M. Arvède Barine, mais il y a vingt-sept ans, à une époque où la doctrine chrétienne m'était totalement étrangère et où mon choix n'était déterminé que par une seule considération : que les récits de l'*Alphabet* fussent compréhensibles et intéressants pour les enfants. »

Vous m'obligerez fort, cher Charles Alfonsovitch, en faisant ce que je vous demande.

Je vous serre amicalement la main.

Votre affectionné,

L. Tolstoï.

6/18 avril 1894.

CONRAD VON HÖTZENDORF ET TISZA :

UN ÉPISODE DE LA POLITIQUE YOUGOSLAVE DE L'AUTRICHE-HONGRIE DURANT LA GUERRE (Octobre 1915—Avril 1916),

PAR

LOUIS EISENMANN.

I

La décision prise, le 19 juillet 1914, par le conseil de la couronne austro-hongrois d'adresser un ultimatum à la Serbie s'accompagnait de la résolution expresse, enregistrée au procès-verbal, de renoncer à toute conquête: seules pourraient être envisagées, à l'issue d'une guerre victorieuse, les rectifications de frontière exigées par les intérêts de la monarchie. Cette apparente modération, assez paradoxale lorsque l'on considère les circonstances où la guerre était provoquée et son objet réel, s'explique par le veto opposé à toute annexion par le comte Étienne Tisza, au nom du gouvernement hongrois et en vertu des intérêts de la Hongrie.

Ministre hongrois, et le plus Magyar des Magyars, Tisza était dominé par le souci d'empêcher toute modification du système politique créé par le Compromis de 1867. Or toute augmentation sensible du nombre des sujets slaves de la monarchie, sous quelque forme qu'elle eût lieu, aurait nécessairement déplacé l'ingénieux et artificiel équilibre du régime dualiste, accentué la disproportion du nombre des Magyars à leur influence, rendu plus difficile le maintien de leur domination de race dans l'État hongrois et de la prépondérance de la Hongrie dans la monarchie, accru les chances de cette poli-

tique trialiste qui était leur cauchemar depuis un demi-siècle, et qui, introduisant un État yougoslave en tiers dans le ménage un peu disparate et désuni certes, mais, après tout, extérieurement correct, dont le pacte de 1867 formait le contrat de mariage, préparerait à brève échéance — du moins ils le croyaient — la substitution d'un régime plus ou moins fédéraliste au dualisme devenu depuis 1867 le plus efficace instrument de la grandeur de la Hongrie.

Si l'influence de la Hongrie et l'autorité personnelle du comte Tisza avaient pu arracher au conseil de la couronne l'unanimité de cette résolution, on ne peut guère douter que les ministres autrichiens n'y eussent souscrit qu'à contre-cœur et en la tenant pour une faute politique; et il est bien certain que, dans l'armée, c'est-à-dire parmi les généraux et les officiers les plus actifs, la nouvelle, là où elle filtra, en fut accueillie avec colère et indignation.

A des degrés divers, tous les hommes politiques dirigeants de l'Autriche cisleithane et tous les Autrichiens appelés au ministère commun ont, après 1867, conservé quelque chose de l'ancienne tradition « impériale » ou « grande-autrichienne », celle du prince Eugène et de Metternich, celle des vastes ambitions territoriales, qui, l'Italie et l'Allemagne perdues, a vu dans le Balkan occidental la terre destinée à fournir à l'empire des Habsbourg les compensations dues à son prestige et les agrandissements nécessaires à sa puissance en Europe. Dans l'armée, qui est jusqu'à la fin de la monarchie restée le foyer de la tradition impériale, l'esprit militaire et ce loyalisme dynastique qui tenait aux officiers lieu de patriotisme, s'appuyant l'un sur l'autre, donnaient aux mêmes aspirations plus de force encore et en rendaient l'expression beaucoup plus nette, plus franche, plus vive, parfois fort impétueuse. Le chef d'état-major général Conrad von Hötzendorf ne se vante-t-il pas, dans un mémoire adressé à l'empereur le 10 octobre 1915, d'avoir, dès 1909, conseillé d'attaquer la Serbie, en vue de l'annexer tout entière? A lui, à ses camarades qui pensaient comme lui, aux ministres qui, avec plus de réserve ou moins de hardiesse, partageaient ce sentiment, la résolution du 19 juillet ne pouvait apparaître que comme une capitulation de la monarchie devant la Hongrie et une abdication; aux plus exaltés même comme un demi-suicide ou un suicide, et aussi un crime contre l'armée, à qui l'on demandait le sacrifice de sa vie au moment même où, d'avance, on le condamnait à rester inutile.

Conrad n'était pas homme à s'avouer facilement vaincu, et à démordre d'une idée dont il était pénétré ou possédé. De ce militaire passionné, en qui les uns ne veulent voir qu'une sorte de maniaque de la guerre à tout prix et contre tout le monde, qu'un soudard étalant avec complaisance une science militaire hâtivement digérée, tandis que d'autres le tiennent pour le seul vrai cerveau des états-majors centraux pendant la grande guerre, pour l'esprit créateur dont les conseils, s'ils avaient été suivis, auraient déplacé le victoire, le portrait complet et exact n'a point encore été tracé. Le peintre qui s'y attachera un jour trouvera des traits curieux à prendre dans le livre récent où Mme Milada Paulová a exposé *Le jeu diplomatique secret joué autour des Yougoslaves durant la guerre mondiale.*[1] C'est, appuyée de documents originaux tirés des archives de Vienne, l'histoire des projets élaborés de 1915 à 1918 à Vienne, à Budapest, à Sarajevo, aux armées, pour donner à la question yougoslave une solution, ou une apparence de solution. Sur les aspects politiques de la guerre, sur l'état d'esprit des dirigeants de la monarchie autrichienne, sur la condition morale des pays yougoslaves, ce petit livre nous apporte les renseignements les plus intéressants, et parfois les plus inattendus. Il verse une contribution précieuse au dossier de ce grand problème historique qui est loin encore d'avoir perdu son actualité: comment a pu s'effondrer et se briser en morceaux, sans qu'aucun de ses peuples fît vraiment le moindre effort sincère pour la maintenir, une monarchie presque quatre fois séculaire?

II

Le début des opérations contre la Serbie, en octobre 1915, fournit à Conrad la première occasion de remettre en question la résolution du 19 juillet 1914. Dans un mémoire à l'empereur, daté du 10 octobre, il trace le programme de toutes les annexions qu'il estime opportunes ou indispensables. Russie, Italie, Monténégro, Serbie en feront les frais. A la Russie, on devrait prendre toute la Pologne, en la partageant, au besoin, avec l'Allemagne; mais on se contentera, s'il le faut, de la frontière stratégique du Bug et — à

[1] *Tajná diplomatická hra o Jihoslovany za světové války*, Prague, Vesmir, 1923.

la toute dernière extrémité — de celle de la Vistule. Si l'Italie n'est menacée que de rectifications stratégiques, c'est qu'un accroissement de population italienne est jugé indésirable: il chargerait la monarchie de sujets peu sûrs, et qui ne contribueraient même pas à augmenter sa force militaire; si, par nécessité, on est contraint d'annexer des Italiens, le seul service militaire auquel on devra les employer sera celui des bataillons de travailleurs et d'ouvriers. La frontière convenable serait la ligne Pô-Mincio; s'il est impossible de l'atteindre, on peut accepter celle du Piave ou, à l'extrême limite, celle du Tagliamento. L'annexion du Monténégro tout entier serait dans l'intérêt de cet État lui-même, tout autant que dans celui de la monarchie; celle de ses côtes, depuis le Lovčen jusqu'à la frontière albanaise, est un minimum au-dessous duquel l'on ne peut pas descendre. Quant à la Serbie, la seule solution satisfaisante est son annexion totale: car, tant qu'il en subsistera un tronçon indépendant, ce sera «un dangereux foyer d'agitation pour toutes les aspirations yougoslaves à la libération (*sic*!), un actif allié de la Russie et le vieil ennemi de la monarchie», et, d'autre part, la réunion de tous les territoires yougoslaves dans la monarchie est d'une importance capitale pour sa puissance et spécialement pour sa situation maritime. « Malheureusement... des territoires serbes importants » viennent d'être promis à la Bulgarie pour prix de son concours. La solution réalisable reste donc en deçà de celle que l'on devait souhaiter et que l'on pouvait à un certain moment espérer obtenir.

Moins de trois semaines plus tard, la Serbie, écrasée sous le nombre, est tout entière aux mains des coalisés. Le chef d'état-major demande à l'empereur le 27 octobre, au ministre des affaires étrangères le 19 novembre, d'en proclamer publiquement l'annexion. Mais, le 22 novembre, le ministre de la guerre lui notifie les décisions prises: annexion à la Hongrie de la rive droite de la Save jusqu'au delà de Belgrade, établissement d'une frontière commune entre la Bosnie et l'Albanie. De plus, si la Pologne doit être attribuée à la monarchie, il est entendu qu'elle sera réunie à l'Autriche, et que les pays yougoslaves formeront le lot de la Hongrie. Contre cette solution, dont l'inspiration hongroise est évidente, Conrad proteste sur le champ (22 novembre) par un rapport à l'empereur: elle est artificielle, inapplicable, grosse d'inévitables complications; et l'idée d'abandonner les pays yougoslaves à la Hongrie implique une grave

injustice à l'égard de sujets fidèles: « on ne peut pas oublier que dans cette guerre si lourde de sacrifices toutes les nations (à la seule exception d'une partie des Tchèques et d'une petite fraction des Ruthènes et des Roumains) ont fait leur devoir avec un dévouement sans exemple, et que par suite elles s'attendent à recevoir, après la guerre, récompense égale. »

En même temps, il entreprend le siège du ministre des affaires étrangères: mais le baron Burian, Hongrois de naissance, entièrement dominé par Tisza, reste inébranlable. L'exaspération de Conrad se donne libre cours dans une note qu'il inscrit au bas de l'une des brèves et sèches lettres de Burian: « Toute cette histoire ne vise qu'à caser Thallóczy [1] et des fonctionnaires hongrois, au lieu que l'on s'occupe de la très importante question de l'incorporation de la Serbie..... Que faire avec un ministre des affaires étrangères qui se place à un point de vue si mesquin, étroit et unilatéral? Rien à tirer de cet homme. Il faut un changement de personne..... Le ministre des affaires étrangères veut sacrifier le chemin de fer Višegrad-Sjenica-Novipazar au profit d'intérêts purement hongrois. Est-ce le point de vue qui convient à sa charge? » Et, dans une lettre du 30 décembre à Burian, où il expose et motive à nouveau son plan d'annexions, se lisent deux phrases qui sonnent à la fois comme une leçon au ministre oublieux de son devoir, comme un programme grand-autrichien dressé contre l'orthodoxie dualiste, et presque comme une déclaration de guerre au Compromis : « Il nous faut subordonner et conformer les questions de politique intérieure aux fins élevées qui touchent à l'avenir de toute la monarchie, à sa position et à sa sécurité à l'extérieur..... Je sais fort bien que les milieux dirigeants de Hongrie propagent cette idée [celle de simples rectifications de frontières], parce qu'ils ont des craintes pour l'hégémonie magyare si nous annexons la Serbie, et parce que, par partialité et au dam de l'ensemble de la monarchie, ils se refusent à voir ce qui est inéluctablement certain, c'est-à-dire que l'unité nationale des Yougoslaves est inévitable et ne pose qu'une question de temps. »

C'est le comte Tisza qu'il eût fallu convaincre; mais, pour se laisser convaincre, il eût fallu précisément qu'il ne fût pas Étienne Tisza, le fanatique du dualisme et de l'État national hongrois, l'homme

[1] [Le futur adjoint civil du gouverneur général de la Serbie.]

des convictions absolues, des décisions inébranlables — et des œillères. Tenu par le ministre des affaires étrangères au courant de la correspondance avec Conrad, il rappelle, le 30 décembre, que la résolution du 19 juillet conserve toute sa force obligatoire. Répondant par avance aux thèses et aux critiques de la lettre de Conrad du même jour, il affirme, péremptoire comme à son ordinaire, qu'il n'est même pas possible de distinguer entre les intérêts de la Hongrie et ceux de la monarchie: « Cette identité des intérêts nationaux de la Hongrie et des intérêts de la puissance de la monarchie a été la base féconde du Compromis de 1867; elle s'est attestée dans la crise balkanique des années 70 et 80; dans la lutte à mort d'aujourd'hui, elle a subi victorieusement l'épreuve du feu, et il me serait absolument incompréhensible qu'aujourd'hui, au dix-septième mois de cette guerre, il fallût faire une distinction entre les intérêts exclusivement hongrois et ceux de l'ensemble de la monarchie. » Entreprendre quoi que ce soit contre l'État national hongrois, dont la force ne repose pas sur les seuls « Hongrois au sens ethnographique » — c'est-à-dire les Magyars —, mais sur les « 20 millions d'habitants de la Hongrie unis en un organisme vivant si fortement cimenté par les liens vitaux des sentiments les plus saints qu'à l'heure du danger se fait jour victorieusement, chez toutes les nationalités, le sentiment de leur solidarité et la volonté de tout sacrifier à la patrie », ce serait donc ébranler dans sa plus puissante colonne tout l'édifice de l'empire, et « provoquer des complications et des dangers intérieurs qui seraient pour notre avenir plus menaçants que n'importe quel ennemi du dehors. » Il écarte l'annexion de la Serbie pour une décisive raison d'État: « le rapport des forces centripètes aux forces centrifuges dans la monarchie est par lui-même fort défavorable, et l'accroissement des premières créerait une très lourde difficulté. » D'ailleurs, la Hongrie ne saurait admettre une union nationale yougoslave où la minorité croate serait fatalement condamnée à être absorbée, en quelques dizaines d'années, par la majorité serbe: elle doit au contraire aider les Croates dans leur lutte contre les Serbes, de même que l'intérêt des Croates est de s'appuyer sur elle, et de ne recevoir parmi eux que la quantité de Serbes « dont ils peuvent venir à bout ». Détachons au contraire de la Serbie ce qui a été promis à la Bulgarie; donnons à l'Albanie les territoires serbes et monténégrins que lui assigne la géographie ; isolons le Monténégro de l'Adriatique : « il

ne nous restera plus qu'à annexer la Serbie du Nord-Ouest pour couper la Serbie et le Monténégro du monde extérieur, et les mettre complètement dans la dépendance économique de la monarchie. » C'est la solution la meilleure, mais c'est aussi la seule applicable. « L'annexion de la Serbie serait un obstacle aussi absolu à la paix que l'annexion de la Belgique, et la monarchie doit se résigner à une solution qui laisse à la Serbie une certaine existence d'État, tout comme l'Allemagne s'y résigne pour la Belgique. »

Conrad, ayant reçu copie de cette lettre, fit une dernière tentative pour ramener Tisza à ses vues. Dans une lettre du 4 janvier 1916, après avoir marqué les points sur lesquels ils sont d'accord — nécessité d'écarter le danger panserbe, faveur particulière à témoigner aux Croates — il essaie de réfuter l'argument tiré par Tisza des difficultés que créerait l'annexion: « Tout ce que nous savons de l'attitude des puissances de l'Entente à l'égard de la Serbie après sa défaite éveille bien plutôt l'impression que l'Entente pousserait un soupir de soulagement si elle était allégée de ce protégé encombrant, pour la défense duquel elle est intervenue trop tard et avec des forces insuffisantes, et auquel il lui faut donner un appui qui est pour elle une lourde charge militaire et économique dans des temps difficiles.... Il paraît très vraisemblable que les puissances de l'Entente se réconcilieront avec l'idée de voir disparaître leur protégé serbe, d'autant plus qu'alors elles pourront s'attendre à nous voir, dans les négociations de paix, disposés à prêter l'oreille à leurs désirs dans des questions qui les touchent de plus près ». Quant à la résolution du 19 juillet 1914, elle avait été adoptée alors qu'on pensait que la guerre contre la Serbie serait « une simple expédition punitive, avec la tendance d'éviter une guerre mondiale. » Or la guerre mondiale a éclaté: l'hypothèse qui avait dicté la résolution ne s'étant pas réalisée, la résolution tombe donc d'elle-même; il faut tenir compte d'une situation qui s'est complètement modifiée, et tirer de la guerre mondiale toutes les conséquences qu'impose le souci de l'avenir de la monarchie.

En dépit de ces objurgations, en dépit de cette casuistique ingénue, en dépit aussi des flatteries un peu naïves que Conrad prodigue à l'État hongrois et à son premier ministre, Tisza, le 7 janvier 1916, dans un conseil commun des ministres, où assiste Conrad, fait triompher sa volonté, écarter tout changement dans la condition

des pays yougoslaves de la monarchie, et établir en Serbie le régime provisoire d'un gouvernement général militaire. Le chef d'état-major général ronge son frein jusqu'à ce qu'une occasion nouvelle lui soit offerte de revenir à la charge auprès de l'empereur. Il la trouve après l'occupation du Monténégro, et le mémoire qu'il adresse alors à François-Joseph, le 16 avril 1916, est à la fois le plus long et le plus véhément de ses exposés sur cette question.

Nettement, brutalement, il pose l'alternative où se trouve prise la monarchie. « La structure de notre monarchie multilingue nous oblige à choisir l'un de ces deux partis: ou bien satisfaire, dans le cadre de la monarchie l'incoercible effort des nationalités vers l'unité et rendre possible aux Polonais et aux Yougoslaves une existence politiquement et économiquement favorable à l'intérieur de la monarchie; ou bien, à cause de la courte vue qu'on a d'un certain côté[1], et pour des raisons de politique intérieure, leur refuser cet accueil dans la monarchie auquel la guerre mondiale a préparé la voie, et, une fois encore, les repousser dans la voie des aspirations hostiles à la monarchie qui, avant la guerre, avaient amené l'Autriche-Hongrie au bord de l'abîme. » Sous prétexte que la situation politique intérieure est compliquée et obscure, on veut ajourner les décisions nécessaires: c'est tout simplement que « le parti national extrême en Hongrie, par peur d'affaiblir cette hégémonie magyare qui ne peut être maintenue que par la violence, s'oppose à l'accroissement du nombre des Yougoslaves en Hongrie, et, pleinement conscient de ses actes, préfère exposer la monarchie au plus grave danger qui menace son existence que d'imposer même le moindre sacrifice à la suprématie, également injustifiée au point de vue ethnographique et au point de vue de la civilisation, de la minorité hongroise. » Au contraire, ce parti s'efforce d'exploiter les circonstances de la guerre, l'impuissance du Parlement autrichien à remplir sa fonction, les services rendus par les troupes hongroises, pour obtenir des concessions qui, en assurant la suprématie de la Hongrie dans la monarchie, accentueront le dualisme et creuseront entre les deux États un fossé toujours plus profond. Déjà ces tendances séparatistes visibles affaiblissent l'autorité de la monarchie; elles arriveraient à affaiblir l'armée; et quelles conséquences ne risqueraient-elles

[1] [La Hongrie.]

pas d'entraîner lors de la conclusion de la paix et de la réorganisation de la monarchie? « Au nom de l'armée, qui, sans considération de nationalité, une et entière, a lutté et versé son sang pour abattre la Serbie,... qui, en dépit de toutes les influences dissolvantes, sait combattre, unie, pour la grandeur et l'avenir de toute la monarchie et l'a préservée de l'anéantissement qui la menaçait », le chef d'état-major général prie son souverain de ne considérer que l'intérêt et le bien de toute la monarchie; de songer que l'Autriche a pris aux sacrifices et aux exploits de la guerre une part au moins égale à celle de la Hongrie, que l'armée et les peuples ne peuvent sans colère et sans indignation voir que l'on s'efforce actuellement de rabaisser ces mérites au profit de ceux de la Hongrie, et de se demander quelle impression éprouveraient l'étranger, les coalisés de la monarchie, et surtout « les fidèles États héréditaires impériaux » [1] si, au moment des grandes décisions sur l'avenir, les intérêts de l'ensemble de la monarchie étaient livrés en proie aux intérêts de partis magyars. «Si l'unité des Yougoslaves, qui est inéluctable, n'est pas réalisée maintenant par nous-mêmes, de façon radicale, et dans le cadre de la monarchie, elle le sera inévitablement contre nous, par l'arrachement à la monarchie de toutes ses terres yougoslaves». Et c'est peut-être un jour la Bulgarie, l'alliée d'aujourd'hui, qui les lui arrachera. Car cette Serbie réduite et désarmée que la Hongrie, dans une vue fausse de ses intérêts particuliers, croit nécessaire de conserver, il ne se passera pas longtemps que la Bulgarie ne l'occupe, pour se débarrasser à jamais d'un rival redouté et pour s'assurer la première place dans les Balkans; et c'est au nom des droits de la Grande-Bulgarie que Sofia, un jour, proclamera contre Vienne et Budapest le droit des Yougoslaves à l'unité sous le sceptre du tsar bulgare. Comme l'intérêt essentiel de la monarchie est d'éliminer l'Italie de la côte orientale de l'Adriatique, il faut en dépit des marottes albanaises du ministère des affaires étrangères [2], envi-

[1] [L'Autriche allemande].

[2] « Le ministère des Affaires étrangères sympathise avec la thèse des albanophiles enthousiastes qui soutiennent que les clans albanais sont une nation une, de haut niveau intellectuel et moral, à qui ces qualités donnent droit à l'indépendance nationale, politique et économique, et qui n'a besoin que de notre aide et de notre protection pour devenir pour la monarchie un allié capable de vivre et fidèlement dévoué... C'est le contraire de cette

sager le partage de l'Albanie entre la Bulgarie et la Grèce: raison de plus, évidemment, de prendre toutes les précautions nécessaires contre une excessive extension de la puissance de la Bulgarie, en incorporant à la monarchie la Serbie et le Monténégro, en réalisant dans son cadre l'union de tous les Yougoslaves.

III

Quel accueil reçut ce mémoire, quelle réponse y fut faite ou quelle suite donnée, rien ne l'indique dans le livre de Mme Paulová. Peut-être le cinquième ou le sixième volume des mémoires du maréchal Conrad von Hötzendorf[1] nous renseignera-t-il sur ce point, et apportera-t-il, par ailleurs, des compléments utiles aux documents qui viennent d'être analysés. L'impression générale que ceux-ci nous donnent du caractère et des idées des deux adversaires, le jugement qu'ils nous permettent de nous former sur la valeur de leurs conceptions et de leurs méthodes politiques risquent-ils de s'en trouver grandement modifiés? Il ne semble guère. Quelqu'un a appelé Tisza un homme d'État figé, pétrifié, fossilisé: n'est-ce pas exactement le trait qui nous frappe dans sa polémique directe ou indirecte avec Conrad? Tous ses arguments sont vieux, ressassés, usés, les mêmes qui, cinquante ans plus tôt, ont servi à décider François-Joseph, dont la profondeur n'était point

---

conception idéaliste qui est la vérité. Divisée en clans innombrables qui se combattent les uns les autres, adonnée à la fameuse vendetta, c'est-à-dire à un meurtre privilégié, paresseuse, fuyant le travail et ayant une préférence particulière pour vivre de vol, la soi-disant nation albanaise, dénuée de tout gouvernement fort et ferme, est en vérité l'élément le moins sûr de toute la péninsule balkanique. Accessible à toute corruption, à toute influence que soutiennent des espèces sonnantes, elle s'offre et se livre à qui a en mains force et puissance. Le manque de tout sens de la vie en société a fait de l'Albanie, dès la domination turque et plus encore sous le gouvernement éphémère du prince de Wied, le champ de lutte des influences étrangères les plus diverses, et conduit cet Etat nouvellement formé à une fin rapide et sans gloire... Malgré toutes ces réalités..., le baron Burian continue à tenir ferme à l'idée d'organiser de nouveau une Albanie indépendante. »

[1] Conrad von Hötzendorf, *Aus meiner Dienstzeit*, 1906-1918 ; jusqu'ici 4 vol. et un atlas.

le fort, et Beust tout prêt d'avance à se déclarer convaincu pour en finir avec ces mesquines affaires d'arrangements intérieurs et pouvoir appliquer son génie à battre Bismarck, devant l'Europe. Tisza est prisonnier de quelques formules, les plus vaines et les plus fausses: telle celle qui prétend faire de 12 millions de Hongrois non magyars les défenseurs enthousiastes de cet État national hongrois-magyar contre le régime duquel ils n'ont, durant un demi-siècle, pas un jour cessé de protester et de lutter; telle encore la fiction sur laquelle le gouvernement hongrois dualiste a toujours édifié toute sa politique en Croatie, celle de Croates et de Serbes séparés par la différence de religion comme par un infranchissable fossé, tournés les uns contre les autres par une de ces haines entre frères d'où sortent les luttes sans merci, comme si les résolutions de Fiume et de Zara n'avaient pas, en 1905, proclamé que « Croates et Serbes ne sont qu'une nation par le sang et par la langue », et créé la coalition serbo-croate soutenue depuis lors par la grande majorité du peuple croate. Comme politique, le militaire ici fait meilleure figure que le ministre. Conrad a certaines vues justes, ou des intuitions d'homme d'État: sa critique de la politique magyare, sa conviction que l'unité yougoslave se fera par dessus tous les obstacles, l'horoscope qu'il tire à la monarchie si elle tente de s'y opposer au lieu de la faire à son profit, quel contraste avec le dogmatisme étriqué de Tisza! Mais, dans les méthodes proposées pour appliquer le programme, que de confusion et que d'illusions! Nul sens de l'évolution démocratique, nulle compréhension des besoins d'un État moderne; la conviction (car on n'a point, semble-t-il, le droit de le soupçonner de corriger la vérité) que seule une petite minorité de sujets mécontents veut du mal à la monarchie, alors qu'en fait, on l'a bien vu, c'est l'immense majorité qui aspire à en sortir, comme d'une prison: et cette conception où résonne, à peine affaibli, l'écho des vers fameux de Grillparzer, cette conception militaire de la monarchie, simple élargissement de l'armée et constituée à son image, et d'un patriotisme autrichien qui ne serait qu'une transposition au civil du serment des soldats. Toute l'erreur grand-autrichienne est là, comme en Tisza toute l'erreur dualiste: et ces deux hommes si divers, partisans d'idées si radicalement contradictoires, versent ainsi des témoignages particulièrement intéressants et précieux au dossier du problème historique de la disparition de l'empire des Habsbourg.

Sur un point au moins ils se rencontrent: ni l'un ni l'autre ne se fait de grandes illusions sur la force de la monarchie, sur ses réserves de vitalité, sur sa capacité de mener longtemps la guerre. «Nos ressources en hommes seront épuisées en juin 1916», écrit Conrad le 10 octobre 1915; et Tisza, le 30 décembre: «Malgré tous les hauts faits et les succès de nos armées, notre situation dans l'ensemble n'est point telle qu'elle nous permette de dire que nous contraindrons nos ennemis à faire la paix et leur imposerons notre volonté..... Il nous faut évaluer avec beaucoup de modération les chances d'une offensive victorieuse en France, et au vrai ne compter que sur ce que nous tenons solidement. D'où il résulte qu'il nous faut aussi renoncer à l'espoir d'abaisser complètement la France, pour ne point même parler de l'Angleterre, à l'égard de laquelle pareil résultat est absolument impossible..... La situation dans son ensemble se caractérise donc ainsi: nous avons, à l'Ouest et à l'Est, conquis des territoires que nous tenons fermement en mains, dans une bonne position défensive, mais nous n'avons pas assez de forces pour des fins offensives, et nous ne pouvons absolument pas songer à remporter sur nos principaux ennemis une victoire complète qui les anéantisse..... Les combats qu'au moment des plus dures épreuves de cette guerre j'ai soutenus contre tout pessimisme pusillanime me donnent le droit, je pense, de mettre en garde aujourd'hui contre l'optimisme. Il nous faut ménager nos forces et arriver à la paix dans un temps assez court, car l'épuisement des ressources en hommes et des forces économiques devient tel qu'il nous conduirait non point peut-être à succomber dans cette guerre, mais à en sortir si durablement affaiblis que notre avenir en resterait menacé.»

Que Conrad, mieux placé que quiconque pour connaître la faiblesse militaire de la monarchie, se laisse, dans le moment même où il la confesse, entraîner à proclamer indispensable la réalisation du plus vaste programme de conquêtes et d'annexions, cela s'explique peut-être par les espoirs qu'il fonde sur la puissance de l'Allemagne, et beaucoup aussi, sans doute, par l'étrange puissance d'imagination dont sa carrière a donné tant de preuves. Mais Tisza, qui, plus réfléchi et plus perspicace, s'inquiète non seulement de l'épuisement militaire prochain de la monarchie, mais de l'affaiblissement durable qui la menace au sortir d'une guerre trop longue même terminée par une victoire ou une demi-victoire? Car si Tisza rejette tout des-

sein d'annexion ouverte, son plan de rectifications stratégiques et politiques n'en équivaut pas moins, au total, à une annexion masquée et fragmentée, mais complète. Faut-il croire que dès 1915 commence en lui le tragique conflit psychologique qui se manifestera avec éclat dans son voyage de Croatie et de Bosnie, en septembre 1918, entrepris pour gagner ces pays à l'entente avec la Hongrie et terminé après des scènes d'une rare violence, par une rupture brutale, et dans sa mort, si elle est, comme il semble bien, un demi-suicide? Comment n'être pas frappé de cette rencontre: la rupture du front bulgare est du 16 septembre, et c'est après le 18, sans doute le 21, que Tisza tient au vice-président de la Diète de Bosnie le langage d'un homme sûr de la victoire? « Après la guerre, la Serbie sera si petite et si faible que, si elle s'avise de bouger, la Bulgarie n'en fera qu'une bouchée... Les événements du front occidental ne sont qu'un échec qui sera réparé à très bref délai, et, quant à ces pantins d'Italiens, nous en viendrons vite à bout: je reviens du front italien et connais l'esprit de nos troupes. » Est-ce là ce juste milieu entre le pessimisme et l'optimisme, dont tout à l'heure il se faisait gloire? Si, à un moment où nulle illusion n'est plus permise à un homme aussi vite et complètement informé que lui, il recourt ainsi au mensonge patriotique, n'est-ce pas que ses démarches à Zagreb et à Sarajevo n'étaient que la tentative suprême du patriote magyar désespéré, qui, dans la débâcle de la monarchie, risque le tout pour le tout pour sauver la Hongrie? Et la scène fameuse du vieux konak de Sarajevo, où, missionnaire volontaire de l'entente croato-hongroise contre les Serbes, Tisza éclate en menaces et en injures contre les parlementaires bosniaques qui lui déclarent fermement, mais courtoisement, que la seule solution de la question yougoslave est l'union des Serbes, Croates et Slovènes en un État national indépendant, qu'est-elle alors, sinon le cri de révolte devant la dernière chance perdue, le grand déchirement de l'âme du fier Hongrois qui voit se dresser devant ses yeux l'image de sa patrie condamnée, et sans doute pour beaucoup par sa faute, à la défaite et au démembrement? Cette image hantait-elle l'esprit d'Étienne Tisza dès 1915? et ses airs d'assurance et de confiance, la froide rigueur de ses raisonnements, cette modération si sûre d'elle-même qu'affecte son énergie autoritaire, n'est-ce peut-être que le masque dont se couvre l'angoisse du Magyar qui plus parfaitement que nul autre représente la Hongrie historique mil

lénaire, idéal dont il a été toute sa vie l'adorateur passionné, principe, mais aussi limite de toute sa pensée et de toute son action politique?

Il n'y a point de problème psychologique de Conrad von Hötzendorf; mais il y a en a un d'Étienne Tisza, et qui est l'un des plus poignants et aussi des plus complexes de ceux qui se rattachent à l'étude de la grande guerre : problème de l'âme individuelle qui reflète le plus fidèlement, dans ses qualités et dans ses défauts, l'âme collective de toute une nation.

Paris, septembre 1924.

DE L'ENTRÉE DES SLAVES DANS L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE,

PAR

ÉTIENNE FOURNOL.

A la mémoire de Georges Boyer, mort pour la France à l'Armée d'Orient le 28 mai 1916.

Il est singulier que la condition des musiciens au début de la musique classique ait été presque la même que celle des peintres ou des sculpteurs au début de l'art de l'époque moderne, et que, par exemple, en dépit de mille différences entre les deux sociétés, l'état du jeune Mozart chez le prince évêque de Salzbourg ne différât pas beaucoup, j'imagine, de celui d'Enguerrand Charonton ou de Nicolas Froment sur les terres du roi René. La peinture au début de l'ère moderne fut religieuse ou princière, et la musique aussi, quelques siècles plus tard, ne connaissait que ces deux objets : la prière ou le divertissement des princes.

Pour suivre cette remarque, il faut, il est vrai, négliger le théâtre qui, tout de suite et de sa nature, se répand dans le peuple. Encore pourrait-on se demander si, dans l'origine de la musique dramatique, l'opéra *seria* et l'opéra *buffa* ne représentaient pas assez bien l'opposition de la musique patricienne et de la musique plébéienne. Mais enfin, du jour où un compositeur écrit pour le théâtre, c'est donc qu'il a déjà tout son établissement : chanteurs et orchestre. Et un orchestre est par lui-même un atelier musical ; la composition et l'exécution s'engendrent l'une l'autre.

Mais, pour composer la musique instrumentale, il faut des écoles et conservatoires ou *Kapellen*, et ce fut longtemps fait du prince.

Les princes ecclésiastiques ou laïques, tous riches et tous grands seigneurs, furent seuls en mesure pendant longtemps de faire composer et exécuter de la musique à l'usage de Dieu ou à leur propre usage. C'est ainsi que la musique classique est sortie au XVIII^e siècle des petites cours d'Allemagne, qui avaient chacune, et toujours à l'imitation de Versailles et du Grand Roi, leurs chapelles et leurs compositeurs. Si bien que l'on voit les érudits poursuivre leurs recherches sur l'histoire de la musique, sur les modes, les styles, les développements, à peu près de même sorte que les historiens de l'art roman ou de notre art français suivent les œuvres d'un atelier à l'autre et souvent par des documents budgétaires : de même qu'on parle des ateliers de statuaire de Moissac, de Chartres ou de S^t-Denis, de même pour ne prendre qu'un exemple, les musicographes tchèques recherchent les traces de leur art dans la vieille école de Mannheim et des Benda.

La musique instrumentale, la musique de concert, ce fut donc, au XVIII^e siècle, jeu de princes et surtout de princes germaniques. Je ne veux certes pas dire que les Slaves ont changé tout cela. Les choses allaient déjà tout autrement quand ils sont entrés dans l'histoire musicale. Les musiciens avaient échappé, depuis quelques années, à la familiarité des grands. Smetana qui, le premier des Slaves peut-être, entrera dans la musique avec tout son peuple, toutes bannières déployées, appartient d'abord sans doute au comte Léopold Thun, chez qui il est maître de chapelle, comme jadis Josef Haydn chez les Esterhazy. Mais il n'y demeure que quatre années, et il trouve presque aussitôt d'autres asiles et de plus fructueux protecteurs : Liszt d'abord, en sorte que ce sont désormais les musiciens qui s'entr'aident ; et peu après il trouve la curatelle musicale, non plus d'un grand seigneur, mais d'une ville : il est nommé directeur de la musique dans la ville suédoise de Göteborg : il y demeure de 1856 à 1861.

La protection d'un grand, ayant une chapelle dans son train de maison, n'est donc plus déjà l'indispensable condition du métier de compositeur musical. Beethoven, le républicain, qui blâmait Gœthe à Erfurt pour s'incliner trop bas devant les princes, n'en était pas encore tout à fait affranchi, et ses sonates et quatuors, écussonnés comme de magnifiques palais d'Espagne, portent encore dans leurs dédicaces les blasons des grands noms d'Allemagne et de Russie.

Mais déjà, dans la génération qui le suit immédiatement, les musiciens et même ceux qui n'écrivent guère pour le théâtre, comme Franz Schubert ou Félix Mendelssohn, écrivent pour un auditoire qui leur suffit et pour des orchestres publics qui attendent leurs œuvres.

Cette période aristocratique de l'histoire de la musique était donc close à l'heure où les Slaves entrèrent dans la composition musicale. Mais eux-mêmes ouvraient une autre période, qui s'oppose à celle-là, puisque leur inspiration et leur composition étaient en bien des sens précisément opposées : ils amenaient des peuples entiers à la musique. Dire qu'ils ont entraîné la musique aux champs serait fort mal dire, car la musique rustique fut une inspiratrice fréquente de la musique classique. Dans les formes mêmes qui venaient d'être fixées, dans les successions des mouvements, de la sonate ou de la symphonie, œuvre de sagesse harmonieuse qui fait penser aux règles, aux canons et aux proportions de l'architecture que les Grecs découvrirent aux temps divins de l'humanité, l'un des mouvements, le final, était fréquemment une danse villageoise ; on y trouvait mille agréments : les sonorités qui semblaient pittoresques des instruments rustiques, un tableau animé comme une kermesse flamande, une ample vivacité, plus cordiale que dans les mouvements vifs qui précédaient et qui laissaient l'auditeur dans l'allégresse. Mais c'est bien souvent délassement de grand seigneur qui s'arrête à contempler, dans la poussière légère du soir, les danses de ses villageois, avant de remonter le perron de son château.

Avec les Slaves, il en sera tout autrement. Résolus à ne chanter que leur peuple, pour leur peuple même, ce sont ses chants et ses mœurs rustiques qu'ils veulent exprimer et non pas la nature. Pas de « scène au bord du ruisseau » qui deviendra un sublime dialogue de la nature et de l'âme humaine ; mais ils prendront fort bien pour sujet d'un tableau symphonique le cours d'un fleuve, comme a fait Smetana pour *Vltava* dans *Má vlast* qui n'est qu'un cours épisodique d'histoire et de géographie tchèques. Les Russes surtout seront admirables dans cette musique, servis par leur incomparable génie descriptif qui s'est écoulé avec tant d'éclat dans leur littérature, plus encore dans leur musique, et bien peu, semble-t-il, dans leur peinture. Dans les cadres arrêtés de la composition musicale, Beethoven avait versé toute la philosophie et les problèmes de la destinée

et du monde : ceux-ci veulent seulement y faire tenir les chants d'un peuple, chacun pour sa patrie.

Les peuples slaves sont d'ailleurs entrés dans la musique à des dates différentes. On peut admettre que les Polonais y sont entrés avec Frédéric Chopin (1810-1849) ; les Tchèques, avec Smetana (1824-1884) ; les Russes enfin, avec le groupe dit « des Cinq » : César Cui, Borodine, Balakirev, Moussorgski, Rimski-Korsakov.

Mais d'abord Chopin est un musicien isolé, sans école dans la composition. Le sentiment polonais baigne toute son œuvre. Dans les Polonaises, la partie peut être la plus descriptive, l'image de la patrie apparaît éclatante : l'une d'elles même contient toute l'armée polonaise qui revient du fond des siècles, avec ses aigrettes, ses fourrures, ses kalpacks, ses sabres recourbés, parmi ces rythmes qui semblent scandés comme par tous les talons bottés de la Pologne[1]. Cette musique c'est l'heure la plus douloureuse de l'histoire de la Pologne, où elle a vu devant ses yeux désespérés repasser toutes les autres. Mais tout cela aussi est de la musique pure sans aucune intention extérieure, sans méthode nouvelle, sans inspiration méthodique, sans prédilection systématisée. A l'entendre, à suivre ce jeune homme qui porte son manteau de deuil pareil à celui qui tombe des épaules d'Hamlet, vous ne pouvez détacher votre esprit de ce « cortège funèbre qui suit la patrie dans le tombeau » selon le mot de Mickiewicz. C'est une plainte, et ce n'est pas une revendication. Cette œuvre inintelligible sans l'histoire politique, hors d'un moment de l'histoire politique, est dépouillée de toute intention politique. Il y a trop de finesse et une trop secrète grâce dans cette douleur, pour qu'elle entraîne un peuple après elle.

Tout autres Smetana et les Russes, quelque vingt années plus tard. Ce sont ici les grands confluents qui jettent des peuples tout entiers dans le fleuve musical. Tout vient des peuples, sauf la technique qui seule est apprise. Mais peuple l'inspiration, et peuple les motifs, et peuple les sentiments. Au sens le plus noble du mot, la musique devient politique. En ce sens, nous sommes aussi éloignés qu'il est possible de la musique classique, impersonnelle, et qui ne connaissait guère les terres de ce monde, satisfaite de l'azur, de la nuit ou des étoiles. Pour la première fois la musique va avoir une patrie terrestre :

---

[1] Op. 53.

c'est sans doute, et au vrai, la grande nouveauté que les Slaves ont apportée dans l'histoire de la musique.

Ce n'est pas qu'on n'ait jamais entendu auparavant les musiciens évoquer le nom d'aucune région de la terre. Bien au contraire, et même l'on se battait ferme du camp italien au camp allemand. Il semblait que toute l'étude et toute la vie musicales fussent pareilles à ces classes des collèges de jésuites où l'on divisait les élèves en deux équipes portant des noms et des fanions historiques, pour profiter des précieuses vertus pédagogiques de l'émulation. Musique allemande ou musique italienne, on s'entendait parfaitement sur le sens de ces classifications. Mais disait-on Allemagne ou Italie? on ne s'entendait plus. C'était des expressions géographiques, comme Metternich avait tort de ne le dire que d'une d'elles seulement, ce n'étaient pas encore des nations. Styles musicaux et non pas styles nationaux; ou plutôt, si l'on veut modes musicaux, comme jadis dans l'Hellade le dorien et l'éolien.

Mais la musique ethnique, et qu'il faudrait bien appeler, si l'on voulait être exact, la musique politique, celle qui apporte non pas seulement le folklore et la musique primitive d'un peuple, mais ses mœurs, ses paysages, ses sentiments propres, celle qui jette enfin dans la forme de la musique toute une histoire et toute une géographie, c'est l'œuvre des Slaves; et c'est à la magnifique richesse commune la contribution propre de Chopin, si l'on veut, avec les réserves plus haut indiquées, de Smetana et de son école tchèque, enfin des « Cinq » russes.

Mais encore ne nous lassons pas de distinguer, étant dans une matière mal dégrossie, il me semble, et où il importe de fixer les grandes divisions et de ne pas mêler les chapitres et les ordres d'idées divers. Ce qu'ils apportaient ainsi en musique, ce n'était certes pas la nature, nous l'avons rapidement marqué, et c'est l'évidence. Mais ce n'était pas non plus l'exotisme, ou ce qu'on appelle moins exactement le pittoresque. L'idée d'emprunter à d'autres peuples que les classiques des rythmes ou des timbres, qui fait fureur aujourd'hui, qui nous a conduits aux musiques arabe, cambodgienne, chinoise, que sais-je? est antérieure à nos compositeurs, et avant eux Félicien David, par exemple, pour ne parler que d'un professionnel du désert, était allé se promener en Orient comme attaché musical d'une colonie saint-simonienne qui désespérait de fonder ailleurs que dans les sables

le bonheur de l'humanité. Sans doute, la conception ethnique de la musique a favorisé ces recherches, a contribué à les mettre à la mode ; elle ne les a pas créées. Découvrant les splendeurs, montrant la richesse et les ressources de la musique populaire, les Slaves ont fortifié par analogie, si l'on peut dire, la musique exotique, qui procède cependant d'un mouvement d'idées différent, et plus technique peut-être. Dans l'exotisme, le musicien, semble-t-il, recherche plus des curiosités que des inspirations. Il est soucieux d'enrichir son orchestre ou de varier ses rythmes. Il compte aussi sur la curiosité de son public avide de ces nouveautés que l'on quête pour lui à travers le monde, au delà des Océans et jusque dans cette musique nègre qui enchante notre âge, étant la plus riche de toutes, comme on nous l'assure, sur la foi d'un texte prophétique de Gobineau.

Tout autre est l'objet du musicien national qui veut chanter en sa langue la gloire, la joie, la douleur de son peuple. Tel, après nos Russes, ou presque en même temps qu'eux, un Edward Grieg, quand, dans la meilleure partie de son œuvre, il ressuscite, de sa musique scintillante et craquante comme de la neige, les vieilles légendes norvégiennes, et tel encore Richard Wagner, du moins le Wagner de la *Tétralogie* et des *Maîtres Chanteurs*, si profondément allemand et qui fait de Siegfried, par exemple, à la fois un symbole éternel et un modèle de pédagogie germanique.

Il me semble remarquable que les musiciens russes aient été inspirés non pas seulement par la vie légendaire de leur pays (*Snégourotchka*, de Rimski-Korsakov et tant d'autres), non pas seulement par l'histoire (*Boris Godounov, La Khovanchtchina, La Pskovitaine, Le Prince Igor*), mais qu'on croirait parfois qu'ils aient voulu traduire jusqu'à la politique la plus contemporaine de leur pays. Une admirable partie de cette musique vient de l'Asie Centrale, des *Steppes de l'Asie Centrale*, selon le titre de la courte pièce symphonique de Borodine. L'inspiration et comme l'attrait du désert touranien est fréquente chez eux, et Borodine encore y aide dans cette marche de caravane qui forme le mouvement lent d'une de ses deux symphonies. Mais surtout Rimski-Korsakov, le plus jeune des « Cinq », le marin, aime jeter le tumulte étincelant de son orchestre sur les récits rapportés de l'Asie légendaire. A voir chez ce conteur infatigable un tel goût de l'aventure, une représentation si éclatante des pays, des villes et des mers et des déserts (*Sadko, Antar, Scheherazade*), ne

pensez-vous pas aux vieilles épopées sur l'Est, et ne croyez-vous pas entendre quelque capitaine de l'armée d'Alexandre, quelque chef de musique des gardes macédoniennes, racontant, au retour dans Babylone, les émerveillements et les triomphes de la Bactriane ou de l'Inde? Or, ces splendeurs asiatiques, si fréquentes dans la musique descriptive du dernier des « Cinq », elles sont contemporaines de la conquête et de l'occupation de l'Asie Centrale par le Gouvernement de Saint-Pétersbourg. Il y a eu un lyrisme touranien, et comme une musique du chemin de fer de Samarkand.

L'instrument même enfin de cette musique slave, et, si l'on veut, son moyen ordinaire, le chant populaire, conduirait peut-être à d'autres remarques encore. Mais cette partie de la musique a été beaucoup plus étudiée. Le folk-lore et ses recueils sont œuvre de musicographes plus encore que de musiciens.

Cette source d'ailleurs n'a pas fait défaut à la musique classique elle-même. Les compositeurs du XVIII^e^ siècle et du début du XIX^e^ ont choisi des thèmes populaires pour en faire la matière de leur développement musical. Et même des thèmes slaves, tel, pour ne citer qu'un exemple, le thème russe du quatuor op. 59 de Beethoven. Il l'avait pris dans un recueil de chants populaires publié par Pratsch en 1790, et qui était fort connu.

On s'est efforcé d'établir ainsi la part de la musique populaire slave dans la musique classique, et l'on a publié notamment, à Zagreb, une liste des « slavismes » de Josef Haydn qui, lui, était lui-même d'origine croate. Un musicographe suisse qui, dans une monographie de Smetana apporte des vues fort curieuses sur cette question de la pénétration du slavisme et du germanisme en musique, a annoncé naguère qu'il publierait « une démonstration et une liste des slavismes de Beethoven »[1]. Si l'on veut enfin un exemple avoué, que l'on se reporte seulement à ce final du premier trio de Haydn, qu'il a noté lui-même *all'ongarese,* et qui est justement une de ces danses villageoises dont je parlais plus haut.

Mais la pente de ces remarques conduirait à des réflexions beaucoup plus étendues et où l'on risque seulement de se perdre. C'est à vrai dire comme une inquiétude de l'esprit qui se demande comment la musique slave, puisqu'elle était si riche, a pu paraître

[1] W. Ritter, *Smetana,* p. 114, Paris, Alcan, 1907.

si tard dans l'histoire. Placez-vous à Vienne, capitale de la musique, dans les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e. Là vivaient tous les grands génies de la musique. La ville était, comme aujourd'hui, baignée par les Slaves. Un très grand nombre d'exécutants étaient slaves, et de très bonne technique : ce furent bien souvent des violons tchèques qui durent faire entendre les premiers les sonates, trios ou quatuors de Mozart et de Beethoven dans les salles à décoration rococo des vieux palais viennois ou les demeures princières de la Malá Strana de Prague. On disait alors que tout enfant en Bohême naissait avec un violon sous son traversin.

Ainsi d'innombrables exécutants slaves, de nombreux motifs populaires slaves, ajoute-t-on, ont contribué à la gloire musicale de Vienne dans son plus beau moment. Et dans tout cela pas un seul grand nom de musicien slave ! Pas un seul grand créateur jailli de ces peuples qui, cinquante années après, devaient prodiguer les maîtres et qui devaient fournir, au siècle suivant, tant de matière et tant de génies à l'enrichissement de la musique ! On en peut être surpris.

Et l'on ne peut guère s'empêcher de songer qu'il y eut peut-être là quelque effet singulier de l'abaissement général de ces nations au profit de la germanique, comme il advint dans tout le domaine intellectuel. Simple curiosité de l'esprit, sans vérification ni développement possible, semble-t-il, et qui demeure seulement comme une flottante conjecture. On s'en peut consoler d'ailleurs par le spectacle du futur. Si le génie musical des Slaves fut tardif, quelles ne furent pas, en des temps plus récents, son abondance et sa magnificence !

Saint-Cloud, septembre 1924.

SUR TROIS FRAGMENTS MANUSCRITS DE TRADUCTIONS ROUMAINES DE L'ANCIEN TESTAMENT,

PAR

MARIO ROQUES.

Dans un article des *Mélanges Picot* [1], j'ai montré que la plus ancienne traduction roumaine de la *Genèse* et de l'*Exode*, imprimée en 1581-82 à Orăştie, en Transylvanie, grâce au zèle d'un petit groupe de Roumains protestants dirigés par l'évêque Michel Tordasi, avait été faite surtout d'après le texte du *Pentateuque* hongrois publié à Koloszvar en 1551.

Dans la préface qu'il a mise en tête de la *Palia*, Michel Tordasi nous dit que ses colloborateurs et lui-même ont traduit beaucoup plus qu'ils ne donnent au public: la *Genèse* et l'*Exode* ne sont qu'un spécimen que la générosité de François Geszti et de quelques autres hommes de bien a permis d'imprimer en attendant que Dieu donne le moyen d'imprimer le reste. Le travail déjà fait aurait embrassé les cinq livres du *Pentateuque*, les quatre livres des *Rois* et quelques prophètes. Les affirmations de Michel Tordasi ne méritent pas toujours une absolue confiance, mais nous ne voyons pas ici de raison de suspecter *a priori* la véracité de ces indications.

Le fait que les livres traduits appartiennent à des parties diverses de l'*Ancien Testament* ne saurait être invoqué contre les dires de l'évêque Michel; nous voyons en effet souvent, au XVI[e] siècle, les traducteurs de l'*Ancien Testament* procéder de même, prendre de-ci

[1] *L'original de la Palia d'Orăştie* (*Mélanges Picot*, Paris, 1913, t. II, pp. 515-531).

de-là les livres qu'ils traduisent : les réformateurs allemands en avaient ainsi usé et, plus près de nos Roumains, Heltai ne se règle pour publier ses traductions sur aucun ordre établi ; il donne, en 1551 le *Pentateuque*, en 1552 les livres salomoniques, puis les Prophètes, en 1560 le *Psautier*, en 1562 le *Nouveau Testament*, et il ne revient qu'en 1565 à *Josué*, aus *Juges*, à *Ruth* et aus livres des *Rois*. Au reste, il se pourrait que la répartition du travail entre les divers collaborateurs roumains eût été faite d'après les grandes divisions de l'*Ancien Testament* et non pas d'après les divisions intérieures du *Pentateuque* ou de chacun des premiers livres mosaïques ; il serait alors tout naturel que le travail eût été entrepris parallèlement sur plusieurs points de l'*Ancien Testament*.

Si nous tenons pour valables les indications de Michel Tordasi, que sont devenues les traductions des trois derniers livres du *Pentateuque*, des *Rois*, et des quelques prophètes qui ne nous sont pas autrement désignés ?

Rien ne nous permet de croire que la moindre partie en ait été imprimée au XVI^e^ siècle. Cipariu nous apprend, il est vrai, que le catalogue de la Bibliothèque métropolitaine d'Alba Julia mentionne sous le n^o^ 16 les « *Cinci carti a le lui Moisi*, romanesce »[1] ; mais cette brève mention ne suffit pas à démontrer l'existence d'un *Pentateuque* roumain imprimé que ni Cipariu, ni personne après lui, n'a pu retrouver. Il se peut, au reste, que ce titre désigne, comme le suppose M. Sbiera[2], un *Pentateuque* manuscrit qu'aurait possédé la Bibliothèque d'Alba Julia. Il me paraît toutefois infiniment plus vraisemblable que la mention reproduite par Cipariu ne se rapportait pas à un autre ouvrage que la *Palia d'Orăștie* elle-même, réduite aus deus premiers livres du *Pentateuque*. En effet, le premier titre que l'on trouve dans la *Palia* est celui du feuillet 2 recto du cahier liminaire : il n'y a pas véritablement de titre dans la page de frontispice et le titre général *Palia* ne vient que plus loin, en tête de la *Genèse*. Ce premier titre est ainsi rédigé : « Ačasta e parte Paliei de întăi, amu cinci cărți ale lui Moisi prorocul... scose pre limbâ rumânéscâ » ; il est évident que, pour un bibliothécaire qui catalogue sur le vu du titre et sans s'occuper du contenu du volume, les mots « Cinci cărți ale lui Moisi » s'imposent d'eux-mêmes comme titre de la *Palia*.

---

[1] *Principia*, 2^e^ éd., p. 104.

[2] *Mișcări culturale*, p. 52.

Le travail des collaborateurs de l'évêque Michel ne s'est-il pas, à défaut d'imprimé, conservé sous forme manuscrite? Il est possible que des manuscrits de ces traductions aient été connus au XVII^e siècle, qu'ils aient été utilisés en particulier par les rédacteurs de la *Bible de Bucarest* de 1688, — M. Iorga pense en effet que ceus-ci ont mis à profit bien des manuscrits antérieurs [1] —; mais nous ne saurions actuellement nous arrêter à ces hypothèses difficiles à vérifier. Par contre il était utile de rechercher si tout ou partie des traductions de 1581 ne serait pas parvenu jusqu'à nous sous forme manuscrite. Malheureusement l'inventaire des richesses manuscrites roumaines est encore peu avancé et les résultats ausquels nous pouvons maintenant aboutir, ne sauraient être que provisoires.

* * *

1° Dès 1878, Hasdeu a publié, dans le premier volume des *Cuvente den Bătrînĭ* [2], sous le titre *Cel maĭ vechĭu text biblic în limba română* (*Oltenia, circa* 1560), un fragment du *Lévitique* (XXVI, 3—41) écrit sur deus feuillets de parchemin et conservé à la Bibliothèque nationale de Belgrade (ms. 61) [3]. La date attribuée à ce texte par Hasdeu, qui se fondait surtout sur les caractères paléographiques du fragment, a été contestée: M. Gaster l'avait d'abord admise, il serait plus disposé aujourd'hui à rajeunir le texte de cent ans [4], et M. Philippide le fait redescendre aussi jusqu'au XVII^e siècle [5]. M. Gaster ne donne pas de raison précise à l'appui de sa nouvelle opinion, et M. Philippide dit seulement que la critique grammaticale empêche d'adopter la date proposée par Hasdeu. Sans se rallier à la date de de 1560, Sbiera [6] s'en rapproche beaucoup plus que MM. Philippide et Gaster: il signale, mais toujours d'une façon générale, une surprenante ressemblance linguistique entre le fragment du *Lévitique*

---

[1] Cf. Iorga, *Ist. lit. rel.*, p. 207.

[2] Pp. 5-17.

[3] Je n'ai pu jusqu'ici voir ce fragment, mais j'ai pu m'assurer qu'il existait encore à la bibliothèque de Belgrade, et je pense en obtenir d'ici peu une photographie.

[4] *Grundriss* de Gröber, II, p. 272.

[5] *Introducere în istoria limbeĭ şi literaturei romîne*, p. 80.

[6] *Mişcări culturale*, pp. 51-52.

et la *Palia d'Orăștie*, et se déclare porté à voir dans ce fragment les débris de la traduction de 1581 [1].

Nous pensons pouvoir appuyer cette opinion d'un nouvel argument. Sans doute, il y a entre le fragment du *Lévitique* et la *Palia* des différences formelles, surtout graphiques, mais il n'en est aucune que l'on ne puisse attribuer au copiste. Nous ignorons à quelle date celui-ci a fait sa copie; Hasdeu y reconnaissait une écriture du XVI[e] siècle; le mélange de graphies que présente le fragment, *fi* et *hi*, *trupure* et *chipuri*, etc., rend vraisemblable l'hypothèse de corrections formelles apportées par le copiste. Des traits de syntaxe, comme l'emploi de *pre* devant l'accusatif, ne nous forcent pas à faire descendre ce texte, du moins sous sa forme originale, plus bas que 1580, puisque la *Palia* connaît ce tour [2], et l'emploi exclusif de *să* comme conjonction hypothétique nous engage, au contraire, à ne point le faire descendre trop avant dans le XVII[e] siècle [3]. Or, le fragment du *Lévitique* présente, comme la *Palia imprimée*, de grandes ressemblances avec le *Pentateuque* de Heltai.

Ce fragment qui n'exprime que des idées assez simples, souvent répétées d'un verset à l'autre, et qui ne contient pas de nom propre, ne nous fournit pas pour prouver son origine hongroise des arguments aussi frappants que la *Palia*. L'on y rencontre des magyarismes, *în alénul*, *a sta de basau*, *hasna*, etc., mais le nombre n'en est pas si considérable qu'il faille *a priori* l'expliquer autrement que par l'origine transylvaine du texte. Ni gloses, ni sommaires, ni concordances pour nous guider [4]; en l'absence de ces indices externes, force nous est bien d'examiner la traduction même. Hasdeu ayant pris le soin de reproduire, en même temps que le fragment manuscrit, la partie correspondante de la Bible de 1688, qui est traduite du grec, il est

---

[1] Cf. aussi Iorga, *Ist. lit. rel.*, p. 96.

[2] Il est d'ailleurs déjà dans le *Molitvenik* de Coresi : « lăudatĭ pre Dumnezeu – învățațĭ pre eĭ – eu te botezŭ pre tine, etc. »

[3] Cf. Roques, *Recherches sur les conjonctions conditionnelles să, de, dacă, en ancien roumain* (*Mélanges Chabaneau*, p. 13).

[4] Le fragment du *Lévitique* commence avec le verset 3 du chapitre XXVI. L'on peut noter que dans la Bible de Heltai, comme dans Luther, le chapitre XXVI commence précisément au verset 3 de la Vulgate. Mais l'on ne saurait trouver dans cette coïncidence une indication pour l'origine du fragment, la coupe du fragment pouvant être la même que la coupe luthérienne pour des raisons de sens ici très valables.

facile de se rendre compte que les deus traductions ne se recouvrent pas exactement; Hasdeu a signalé lui-même dans ses *Notanda* deus exemples de ce désaccord; il est d'ailleurs très évident qu'il ne faut pas l'expliquer par la liberté de l'une ou de l'autre des traductions, mais par des différences de modèle: toutes deus suivent en effet de près l'une les Septante, l'autre Heltai; quelques exemples suffiront à le montrer:

v. 5: 1688: și răsboĭu nu va tréce pren pămîntul vostru. Ce membre de phrase manque au fragment manuscrit et à la version de Heltai, comme aus versions occidentales en général.

v. 10: 1688: Și veți mânca vechi și vechile vechilor, și vechi den fața celor noao veți scoate.
ms. : Măînca-veți de *în* vecu. și acélé pe*întru* célé noo. le veți lăsa înapoi.
Heltai: Az óba esztec es azokat az ujert hatra hadgyatoc
Vulg.: Comedetis vetustissima veterum et vetera novis supervenientibus projicietis.

v. 31: 1688: și nu voĭu mirosi miroseniĭa jîrtvelor voastre.
ms.: și pre miroseniă vostră cé bună. nu mi-e voă să o simțu.

L'ordre des mots et quelques expressions trahissent aussi dans le fragment du *Lévitique* le modèle hongrois:

v. 6: Da-voĭu eu pace = Bekesseget adoc én.
v. 16: Eu încă ačasta voĭu face = En is eszt müvelem.
v. 18: și voĭu frănge jos = es le tőrem.
v. 29: pănă într'ată cum... = ugyanyera hogy...

Il faut donc, si nous tenons pour vraies les indications de Michel Tordasi, admettre ou bien que, à quelques années de distance, deus traducteurs indépendants, transylvains tous les deus, se sont préoccupés de faire passer le *Lévitique* en roumain en prenant pour base et en suivant fidèlement le *Pentateuque* protestant de Heltai, et que les deus versions ont disparu sauf quelques versets de l'une d'elles, ou bien qu'il n'y a eu qu'un traducteur, collaborateur de Michel Tordasi, et une seule traduction dont les débris ont leur place marquée

à la suite de la *Palia* [1]. Cette dernière hypothèse nous paraît provisoirement la plus simple.

* * *

2° Le catalogue des manuscrits roumains de la Bibliothèque de l'Académie roumaine, en partie imprimé [2], m'a fait connaitre un manuscrit biblique fort important conservé à la Bibliothèque de l'Académie sous le n° 130. Ce manuscrit, que le catalogue de M. Bianu attribue au XVIII[e] siècle, a été donné à l'Académie, le 6 mars 1895, par M. V. Mangra [3], professeur au séminaire d'Arad, qui le tenait d'un prêtre transylvain, Ioan Iancu, de Cinteiŭ (comitat d'Arad), et qui l'a, le premier, décrit sommairement en 1892 [4]. C'est une réunion de fragments de livres religieus ou liturgiques: *Évangiles* pour les fêtes, apocryphes bibliques, et aussi parties importantes de l'*Ancien Testament*. Je connais ce manuscrit par les descriptions sommaires de MM. Mangra et Bianu et par quelques extraits que je dois à l'obligeance de mon regretté élève Apostolescu; voici le contenu de la dernière partie où sont rassemblés les fragments de l'*Ancien Testament*:

f° 122 v°: début du IV[e] livre des *Rois*, chap. I—IV. « Incepuiŭ cartia împăraților ce-s ĝice ţrsva kniga. — Cap. A. După moarte lui Ahav împărat. să despărți Moav de Izdrail, și căndu are fi căzut ĝos. Acazie. depre roștériul caseiĭ luĭ. ce era în Samarie, tremis soli... »

f° 132 r°—282 r°: *Palia*, comprenant la *Genèse* en entier et, à partir du f° 235, les chapitres I—XXVIII de l'*Exode*. « Carte de prima a luĭ Moiseiu proroc, ce să chiamă Bitia: de pre roditura lumiei: — A. cap. Început fâcu Dumnezău. ceriul si pământul. E pământul. era pustiiu. și deșert. Și întunérec era spre adănc. Și dhul Domnului să purta spre apă..... ». L'*Exode* se termine avec les v. 21—22 du chap. XXVIII: « și după .BI. nume a fiilor lui Izl. să sté *tăete* de tăetoriul pietrilor. tot cineș cu numele său. cu numele său după .BI.

[1] On peut supposer que ces débris proviennent d'un *Parimiar* dont deus feuillets nous ont conservé les quelques versets du chapitre XXVI qui forment la leçon du 1[er] septembre. C'est l'hypothèse de M. Gaster pour expliquer que ce fragment du *Lévitique*, qui n'embrasse pas même un chapitre entier, nous soit parvenu.

[2] *Biblioteca Academiei române. Catalogul manuscriptelor românești întocmit de* Ioan Bianu, t. I, Bucarest, 1897, sqq.

[3] *Analele Academiei române*, s. II, t. XVII, *Desbateri*, p. 118.

[4] V. Mangra, *Certetări literare-istorice*; Bucarest, 1896. — Cf. pp. 10–21, n° 12.

sămințe a lui Izl. Fă și hojenului diîn curat aur. și lanțuri cu căte .B capete. »

f° 283 r°: livre de *Daniel*. « Carté lui Daniil prroc. — Cap. A. În al triile an a domniei lui Ioachim: împărat Iudeii, vini Navahodnosur împărat. diîn Va(va)villon. în Irslm. și-l ocoli. . . . »

f° 316 r°: livre de *Tobie*, chap. I—XII. « Carte lui Tovie înțeles de prima despre tocmala lui st Tovie... — prologue — f° 317 r° :. « Cap. A. Tove era diîn sămănța și di orașul lui Nethalim. carele sămtu în parté de sus a Galaleii. desupra de Bejan după calé. caré să ducé cătră apus. în a stănga. având oraș, pre nume Sefet... »

La réunion dans ce volume des deus premiers livres du *Pentateuque*, d'un fragment des *Rois* et de deus prophètes, si l'on veut bien donner, pour plus de simplicité, ce nom au livre de *Tobie*, présente une coïncidence curieuse avec les indications de la préface de la *Palia* sur l'étendue de la traduction de 1581, et montre la nécessité d'une étude minutieuse de ce manuscrit. En attendant cette étude, l'examen des fragments peu étendus qui m'ont été communiqués (environ 6 feuillets) m'amène aus conclusions suivantes.

Le texte de la *Genèse* et de l'*Exode* est une copie de la *Palia* de 1582, avec quelques fautes, des modifications graphiques et des rajeunissements syntactiques[1]. Rien ne m'autorise à croire que cette copie provienne, directement ou par des intermédiaires, d'un manuscrit antérieur à l'impression de la *Palia* et non de l'imprimé lui-même; une copie manuscrite faite sur un imprimé ne constituerait pas un fait exceptionnel[2]. De toute façon, le manuscrit est assez proche de l'imprimé et les rajeunissements de la langue y paraissent d'autre part assez importants pour qu'il ne puisse pas être d'un grand secours à la critique du texte de la *Palia*: tout au plus aurait-on pu espérer qu'il servît à réparer quelques-uns des bourdons de l'imprimeur; la correction d'autres fautes matérielles, étant donnée la relative liberté graphique de la copie, ne saurait avoir grande autorité. Les particularités de la copie manuscrite n'auraient guère pu figurer que comme

---

[1] Ainsi le conditionnel en *-re* est remplacé par le futur, *Gen.* XXX, 33 :
Palia : sau să nu fure...
ms. 130 : sau să nu vor fi...

[2] Cf. l'*Évangile* manuscrit de 1574 du British Museum et ses rapports avec l'*Évangile* imprimé par Coresi ; voir pourtant là-dessus Iorga, *Ist. lit. rel.*, p. 24.

variantes au texte imprimé et je me serais résigné sans trop de peine à rejeter à une date ultérieure la collection de ces variantes.

Mais il est facile de se convaincre, même sur de très courts extraits, que cette partie du ms. 130 n'est qu'une copie de la *Palia* imprimée. En effet:

1° le ms. 130 présente, d'accord avec la *Palia*, des lacunes qui sont, dans celle-ci, vraisemblablement du fait de l'imprimeur:

Gen. I, 24-25: les derniers mots du v. 24 et le v. 25 presque tout entier manquent dans l'imprimé et le ms., bourdon amené par la répétition de « dupâ félul lor ».

» I, 28: manquent dans les deus textes « peștii mării și pre ».

» IX, 5: manque l'équivalent du hg. « boszszut álloc minden Emberen », faute amenée par la répétition d'une forme de « omul ».

» XXVII, 46: Helt.: El vutam éltőmet à Hethnec leanyi miatt.
Palia: Urăĭu viĭața mé printru fétele lui Het.
ms. 130: Urăĭu viața mé pintri féte lui Het.
Ha Iacob is feleséget veszen á Heth. leanyi
(*manque aus deus textes roumains*)
közzül, kic olyanac mint èfőldnec leanyi...
carele sănt ca fétele cestui pămănt...
carele sănt ca fétele cestui pămănt...

Le bourdon est évident et il est difficile de l'attribuer à un autre que l'imprimeur roumain travaillant sur une copie où les mots «fétele lui Het» terminaient les deus premiers membres de phrase; la faute serait beaucoup moins vraisemblable de la part du traducteur de 1581 qui travaillait sur un texte où la construction hongroise amenait à la fin des deus membres de phrase des mots différents.

2° La *Palia* et le ms. 130 ont en commun des fautes que nous croyons du fait de l'imprimeur:

Gen., X, 31: « pămăntul apeii » pour « după potopul apeei »,

Ibid., XXXVIII, 12: « bărbatul său » pour « băratul său ».

Pour les *Rois*, *Daniel* et *Tobie*, l'examen de la petite partie du texte que je possède ne me permet pas d'y discerner avec certitude une forme ancienne et des remaniements de langue postérieurs, et je ne puis assurer, étant donné l'état linguistique plus récent qu'elles paraissent dénoter parfois, que ces traductions doivent être placées

à la même date que la *Palia*. Mais il me semble dès maintenant évident que nous avons affaire ici encore, comme pour la *Palia*, à des traductions transylvaines provenant d'une région de culture magyaro-latine et dérivées d'originaus étrangers à la tradition biblique gréco-slavone [1].

a) Dans les *Rois*, les noms propres Acazie (I, 1), Belzev (I, 2), Ecron (I, 1) s'écartent des formes correspondantes des Septante, Ochozeias, Baal, Accaron; Acazie et Ecron diffèrent aussi des formes de la Vulgate et se rattachent à la tradition hebræo-protestante. Dès les premiers chapitre nous trouvons trois magyarismes caractérisés:

alnicie (I, 9), « cu alnicie străgă cătră Ilie prrocu » = hg. álnok,
beteșig (I, 2), « scula mă voĭu diĭn acesta beteșigu » = hg. betegség,
hinteu (I, 9), « nu vru să...să deșcinză diĭn hinteu ğos » = hg. hintó.

b) Dans *Daniel* nous trouvons à côté du déprima de la *Palia* (I, 21) le nom Țiruș = Cyrus, « páná la anul dé prima a lui Țiruș ĭmpărat », qui atteste que la traduction a été faite soit sur un original hongrois, soit sur un original latin lu à la hongroise, et non sur un original hébreu, grec ou slavon, où il n'y aurait eu aucune raison d'introduire une forme latine.

c) La traduction de *Tobie*, qui suit le Texte de la Vulgate et non celui des Septante, présente, sans parler de *déprima*, des expressions proprement transylvaines: *nișlota* (« în nișlote multe », I, 17) [2], *oca* (« derept acéĭa ocă », I, 11, 15); de plus elle a en manchette des indications de concordance telles que « Γ. Regom .BI. » ou « A patra Regom. OI. », qui ne nous paraissent pouvoir s'expliquer que par la connaissance de la Bible latine.

En décrivant le manuscrit qu'il avait découvert, M. Mangra s'était contenté d'indiquer que l'on y trouvait « indépendamment des deus livres du *Pentateuque* imprimés à Orăștie, la plus ancienne traduction, jusqu'alors inconnue, des *Rois*, de *Daniel* et de *Tobie* »; Sbiera [3] et M. Iorga [4] montrent moins de réserve et pensent que nous

[1] Une comparaison sommaire avec la *Bible de Bucarest* montre que ces traductions en sont complètement indépendantes.

[2] *Nișlota* est dans le *Molitvenik*, dans la *Palia*; *nistotos* dans le *Psautier* de E. Fogarasi.

[3] *Mișcări culturale*, p. 52; il est excessif de parler comme le fait Sbiera, d'une traduction « complète ou presque complète » de l'*Ancien Testament* par les traducteurs de la *Palia*.

[4] *Ist. lit. rel.*, p. 96.

avons bien là la suite de la traduction imprimée en 1581. Nous ne pouvons souscrire à un jugement aussi précis, et nous ignorons en particulier s'il convient de l'appliquer également aus trois fragments dont la réunion dans le ms. 130 peut être trompeuse et qui peuvent avoir des origines diverses.

*
* *

3° M. Mangra a rapproché de la traduction de 1581 un autre manuscrit, qu'il a découvert dans l'église de Lazurĭ (Bihor), non loin de Nagy-Varad (Oradea-Mare, Grosswardein) et qu'il a décrit dans la brochure citée ci-dessus [1]. Ce manuscrit, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de l'Académie roumaine sous le n° 710, a été copié en 1741, sans doute sur un manuscrit plus ancien; c'est un livre liturgique contenant les offices depuis la Semaine Sainte jusqu'à la Pentecôte et, naturellement, les extraits de l'*Ancien Testament* destinés à être lus pendant ces offices (*paremiĭ*).

M. Mangra a été frappé de la « ressemblance de certains de ces textes bibliques avec les textes plus anciens de la *Palia* de 1581; nous avons là, dit-il, la plus ancienne traduction en roumain de cette partie de la liturgie, traduction sans doute antérieure aus plus anciennes impressions en ce genre ». MM. Sbiera [2] et Iorga [3] semblent en avoir conclu que ce manuscrit reproduisait des fragments de la *Palia* et peut-être de la suite non imprimée de celle-ci; il serait très possible en effet que le rédacteur d'un livre liturgique en roumain, n'ayant pas encore à sa disposition les *Parimiile preste an* de Dosofteiu (Iaşi, 1683) ou la *Bible de Bucarest* (1688), ait cherché dans la *Palia d'Orastie* ou dans des manuscrits complémentaires une traduction toute faite des textes bibliques insérés dans les offices [4]: il sera utile d'examiner de ce point de vue les recueils liturgiques.

Mais, si nous en jugeons par le court fragment du ms. 710 qu'a reproduit M. Mangra (*Genèse*, I, 1—10), nous n'avons certainement pas affaire ici à un dérivé de la *Palia*: il y a entre les deus ouvrages,

---

[1] *Op. cit.*, p. 13.

[2] *Miș. ări*, p. 52, n° 2.

[3] *Ist. lit rel.*, p. 96.

[4] Cf. ci-dessus l'hypothèse de M. Gaster sur l'origine du fragment du *Lévitique*.

non seulement des différences linguistiques, qui pourraient être du fait de copistes, mais des différences de rédaction, par exemple:

Gen. 1, 5: *Palia:* Și fu deîntru sérâ și deîntru demânéță zua dentănĭu
ms. 710: Și fu sara și fu diminiața. Zua întăiu;

et même des différences de tradition: c'est ainsi que le verset 1, 10, de la *Genèse* répète l'idée déjà exprimée dans le verset 9 conformément au texte des Septante, mais contrairement à la Vulgate et aus versions occidentales, comme à l'original hébraïque:

Gen. 1, 10: ms. 710: ..și fu așe. Și să strânserâ apele cele de supt ceriuri într'un loc întru adunările sale. și să ivi uscatul. 10. Și numi Dzău uscatul pământ.....
Palia: ... și fu așa. 10. Și kemâ dumnezeu uscatul pâmănt....
Vulg.: Et factum est ita. 10. Et vocavit Deus aridam, terram....

Le ms. 710 représente ici la même tradition que les *Parimiile preste an* de Dosofteiu[1] et il est probable que les textes bibliques qu'il contient ne proviennent pas d'une version continue de la Bible, mais, directement ou indirectement, des extraits insérés dans une liturgie gréco-slave.

Paris, juillet 1924.

---

[1] Cf. Gaster, *Chrestom.*, I, p. 265.

SAINT CYRIL REALLY KNEW HEBREW,

BY

ELLIS H. MINNS.

Our dear Master began with most of us by having to teach the Cyrillic alphabet, so he must not refuse a small contribution to our knowledge of St Cyril's mind and of where perhaps he got his letters.

In the Old Slavonic *Vita Constantini* we are told that long before the famous journey to Moravia Constantine (Cyril) had been sent to Cherson in the Crimea upon a mission to the Khazars with their strange leaning to Judaism, and had there learned the Jews' language and writings [1]. A little further on we find this statement curiously confirmed. Passing through the region called *Phulla* inhabited by heathen Goths, he preaches to them too and applies to them the words of Isaiah, LXVI, 19: «I will send those that escape of them unto the nations, to Tarshish, Pul and Lud», etc. The point of this is in the word *Pul,* in Slavonic Фоуль, which is a pun on the name of the region Phulla. But only in the Hebrew text does this form *Pul* occur and there פּוּל is a mistake for פּוּט (cf. *Put,* Genesis, x, 6, and the well known Egyptian *Punt,* somewhere in Africa). The Septuagint has Φούδ or (as some Mss. e. g. א and Marchalianus, Q, read) Φούθ, and Mr Mc Lean of Christ's College, the great authority on the Greek Versions, assures me that *Φούλ is unknown in Greek. The Latin has *Africam.* This means that Cyril was so familiar with the Hebrew text as to use its insignificant variants for his own

[1] Ed. Miklosich-Dümmler, *Denkschr. der kais. Akad. der Wissensch. zu Wien, Phil.-Hist. Cl.*, XIX, 1870, pp. 219, 224, 225. If I do not give the literature of the Alphabet question, it is that a full Bibliography would take up much space and I may assume that the readers of this *Sbornik* will be familiar with the chief works treating of it.

purposes. We have therefore the right to enquire whether he used this knowledge of Hebrew in framing an alphabet for the Slavonic tongue.

If we take the familiar Cyrillic alphabet we may distinguish:

a. The complete Greek uncial alphabet with the letters a little disarranged but keeping their Greek numerical values and their contemporary Greek phonetic values, a new phonetic value being assigned to the now merely numerical sign S not yet identified in Greek with the ligature ϛ = στ.

b. Б and Ѯ two modifications formed as it were within the Greek alphabet and so given no numerical values, Б placed before its original B, and Ѯ a modification or doubling of ѕ or more probably ζ which follow it.

c. After the main series of Greek letters comes a special group of three sibilants: Ч later ц = *c*, Ҁ later ч = *č*, ш = *š*: these will engage our more particular attention: щ = *št*, is a combination of Ш and Т.

d. Certains vowel-signs follow: ъ = *ŭ*, ь = *ĭ*, ѣ = *ě*, ѧ = *ę* and ѫ = *ą*.

e. Ligatures and combinations ѱ, оу or ѹ, ы or ъи in their logical places, ю, ꙗ, є, ѩ, ѭ, mostly it appears subsequent developments, towards the end.

Classes *a, b, e* are fairly plain sailing. It is by examining *c* and *d* that we shall get some idea how the framer's mind worked. Of ч, Ҁ, ш, it looks as if the first two were differentiations of the same. Round about Cyril's time Hebrew צ ץ, with the value *ts*, or as we Slavists write it *c*, had precisely these two forms, and ש with the value *š* was close to Ш. Now that we are sure that Cyril knew Hebrew, are we not justified in reviving the old idea that he borrowed צ and ש from Hebrew and made them into three? He had to make *č* in the natural way by differencing *c*, as he knew no alphabet with *č*: at least we have no reason to suppose that he knew more of Coptic and Armenian, the nearest alphabets with *č*, than that they existed. The form of Ҁ suggested that it should be given the numerical value of koppa ϟ = 90 and its brother Ц naturally took the place of ϡ = 900: but phonetically Ҁ *č* led on to Ш *š* and so 90 came after 900.

This whole procedure suggests the arbitrary action of an ingenious mind; and perhaps class *d* may be the result of even more arbitrary

action. Does is not look as if the man who went from В to Б proceeded further to make Ъ, Ь and Ѣ variations on the same theme? No one has suggested a rational interpretation of the obvious common element. So the two nasal vowels would be analogous variations on ѧ or ѫ.

How then does Glagolitic come in? I cannot understand how scholars have supposed that the two alphabets arose independently. No two men setting out to reduce the multitudinous sounds of Slavonic to writing would have hit on systems so nearly identical in everything but the shapes of the letters and the numerical values. The most obvious common feature is the means by which both do without a sign for *j*. Either Cyrillic is a substitution of uncial Greek letters for Glagolitic, or Glagolitic is a disguise of Cyrillic. On the assumption that Glagolitic was the original we have Taylor's and Jagić's attempts to derive it from cursive Greek, and Wessely's from cursive Latin. I do not think that these have convinced anyone but their authors; they represent an attitude of mind influenced by the anonymous history of the Greek alphabet as worked out by Kirchhoff, and ultimately due to a kind of Darwinism which minimized the part consciously played by individuals in the formation of new alphabets. Too little attention was paid to the achievements of Ulfilas or Mesrob, of Bashpa in Tibet and Mongolia and the deviser of the Cree script in N. America: too little also to the definite accounts of Cyril's creative work and too much to the Monk Chrabr when he tells us that the Slavs while pagan used scratches and notches *(črŭtami i rězami)* in divination (something like Runes or Kök Turki) and then on being christened had to write in Roman and Greek letters without proper rules *(bezŭ ustrojenija)*: we may take this as referring to such attempts as the Freising fragments.

The general impression of Glagolitic is singularly unlike any sort of cursive Greek, and it is not very likely that the Slavs would have taken over for their books a form of Greek writing that the Greeks were not using in their books: for it is absurd to try and derive Glagolitic from the formal minuscule which was just coming in about the time of Cyril's youth.

If now we look at the Glagolitic letters answering to the three «Hebrew» letters in Cyrillic and make allowance for the Glagolitic loops of which I shall speak in a moment, it may be fairly said that Glagolitic Ⱍ, Ⱋ, ш is hardly less Hebrew than Cyrillic ч, Ұ, ш. The Ш is identical, the letter upon which Taylor and Jagić most rely as being similar to the Greek ligature ϭ5 = σσ.

This borrowing from the same source in the same manner inclines us to regard both alphabets as the conscious creations of the same mind, and the reason for the two alphabets is supplied by Brückner improving on Father Amfilochij. Cyril first made Cyrillic, using the natural basis of uncial Greek as described above and intending his creation for the benefit of the Slavs about Salonica. Afterwards when sent on a mission into a land where Greek influence was struggling with Latin he transformed the Greek letters to make them less suspect in Latin eyes. The transformation is complete as regards general effect, but if one looks into individual letters the original often shews through: this is a very different thing from adapting a Greek writing already in use among the Slavs. A kind of caprice seems to have played its part; but the chief transforming element was the addition of loops and these were even put onto the newly devised letters in order to give to the whole alphabet that uniformity which scribes love and readers find so troublesome. At the same time one or two signs were added or omitted in accordance perhaps with the phonetics of the dialect to which Cyril was transferring his work. Straightforward numerical values were substituted for the Greek system with its historical irregularities. The complicated forms of the letters spoil it; otherwise Glagolitic was probably for its particular purpose an improvement on Cyrillic: it was richer by Ⰼ = *d*, was well rid of ѯ and ѱ and apparently had no need to distinguish ѥ from є or ꙗ from ѣ; the Greek loan words made ф and perhaps ѳ necessary but it is strange that while he was about it Cyril did not banish ѵ and ѡ and forestall the Bol'sheviks by contenting himself with one I instead of three forms corresponding to ï, ü and η.

When the Pannonian mission failed and the promoters of the Slavonic liturgy returned to the Balkan peninsula, Glagolitic came back with them. We cannot tell whether Cyrillic had been, as it were, published already, or whether somebody, it is perhaps best not to say Clement of Ochrida, resurrected it as more suitable to the vicinity of Greece. Anyway in a few generations it triumphed over its rival save in Croatia under the Roman obedience. We can put Cyril side by side with Mesrob as having invented two alphabets quite different in form but closely allied in system. Both scholars used the same method of working upon a preexisting basis by differentiation, borrowing and invention. Against the evolutionary alphabetics of Taylor and Jagić the scales have been definitively turned by a mistake of one letter in the text of the Hebrew Bible.

Pembroke College, Cambridge, June 1924.

UN MOT SLAVE EMPRUNTÉ AU TURC A DATE ANCIENNE,

PAR

JEAN DENY.

Le mot портъ « toile », pl. порты « culotte de toile » (d'où портной « tailleur ») est considéré comme étant d'origine inconnue (Преображенскій, Этимологическій словарь русскаго языка, Moscou, en cours de publication depuis 1910). En vieux russe, ce mot est noté пьртъ et пъръть « morceau d'étoffe, vêtement, couverture ». En slavon d'Église on a прътъ traduisant le grec λίνον et прътиште. Pour les citations et pour les formes du même terme dans les autres langues slaves — où il apparaît quelquefois avec la voyelle *a* — je renvoie à l'ouvrage russe déjà mentionné. On pourra y ajouter le bulgare парта et прьтина, прьтушина, партушина « bagage, effets, biens, charge, chiffons » (Marcoff, *Dictionnaire bulgare-français,* 1912) qu'on rapprochera au point de vue sémantique du tchèque *prt* « vieilleries ». On peut ajouter aussi, d'après Vuk Karadžić, le serbe пртен « en toile », пртењача « sac ». Quant au bulgare парталъ et парцаль (avec ses dérivés), nous en dirons quelques mots plus loin.

Le turc possède un mot tout à fait analogue. C'est *pyrty* « nippes » [1].

---

[1] Dans les dictionnaires turcs-français ce mot est expliqué ainsi : « bagage, vieux linges, robes, etc. ; lambeaux (Samy-Bey Fraschery, 1883) ; hardes, loques, effets, bagage, etc., lambeaux (Kelekian, réédit. du précédent) ; vieux linges, habits » (Youssouf, 1888). — Barbier de Meynard, qui transcrit *perteu* (*pyrtô*), ajoute : « le sens de « effets, bagage » donné par Mallouf doit être effacé ». — En réalité, Mallouf avait raison ; ce qu'on pourrait lui reprocher tout au plus, c'est de n'avoir pas ajouté : « dans le langage familier ». — Le sens de « nippes » que nous proposons est donné par Sâmi (Samy) Bey dans son dictionnaire *français-turc*. Hindoglou, *Dict. fr.-turc*, donne sous « Marie-graillon » le barbarisme turc-persan *pyrty pušan zenne* (qu'il transcrit d'ailleurs fautivement).

Il est le plus souvent employé dans les expressions *pyrty-jy topta-maq* (ou *qatdyr-maq*) « ramasser, emporter ses cliques et ses claques, déménager, quitter quelqu'un ». Avec le verbe *qatdyr-maq* « soulever, enlever », cette locution correspond mot pour mot à celle du bulgare дигамъ си партушина-та « plier bagage, s'en aller » (Marcoff).

Pour accentuer le sens péjoratif de *pyrty,* on l'emploie aussi en hendiadyôin ou groupes à redoublement dans le genre de ceux qu'a étudiés Foy. On dit:

pyry pyrty,
pyły pyrty,
xyrty[1] *pyrty,*

tous mots qui signifient « vieilles nippes, friperie, guenilles ».

La concordance entre le slave прътъ (*prŭtŭ*) et le turc *pyrty* paraît s'imposer.

Au point de vue sémantique, elle saute aux yeux.

Au point de vue phonétique, elle est frappante également: les consonnes sont identiques. Quant à la voyelle, il est sans importance qu'elle ne soit pas à la même place par rapport à la liquide, ces sortes de sons encourageant volontiers la métathèse: en vieux russe, d'ailleurs, la position est la même qu'en turc, comme on a pu le voir plus haut. Pour caractériser le timbre, il suffira de rappeler qu'en slave le *jer* ou signe dur (ъ) représente un élément vocalique faiblement articulé. Or, l'*y* du turc appartient précisément à la catégorie des voyelles étroites ou hautes (avec la prépalatale correspondante *i* et les deux labiales parallèles à ces deux sons: *u* et *ü*; cf. J. Deny, *Grammaire de la langue turque,* § 37) qui sont des éléments instables ou destinés à servir d'appoint vocalique dans la formation syllabique des mots. C'est ainsi que les voyelles étroites jouent le rôle de sons *auxiliaires* (*ibidem,* § 182) pour appuyer la consonne initiale d'un suffixe qui se joint à un mot terminé par une syllabe fermée: *at-(y)m* « mon cheval ». Elles servent aussi de voyelles *furtives* (§ 115) pour rompre les groupes de consonnes malaisés à prononcer, notamment dans les emprunts étrangers (§ 111 et suivants). Elles peuvent enfin disparaître, parfois, devant une liquide, lorsque celle-ci est solidement étayée par une voyelle subséquente (§§ 121 et 207).

Afin de rendre en quelque sorte plus palpable la correspondance

---

[1] Pour la commodité des slavisants, je transcris turc *y* (au lieu de *ı*), *x* (au lieu de *ḫ* ou *kh*), *j* (au lieu de *y*).

de la voyelle faible du slave et de la voyelle étroite et instable du turc, rappelons que pour transcrire le turc *y* (qui, avec son rendement phonétique maximum, se rapproche du russe ы) le bulgare a choisi précisément le signe dur ъ (à côté de ѫ et de и) : азгънтъкъ (*azgyntyq*) « fureur ».

L'identité des deux mots étant frappante au point de rendre assez peu probable une simple rencontre, je vais essayer d'établir que l'emprunt a été fait par le slave au turc et non inversement.

Je crois pouvoir invoquer en faveur de cette thèse les trois arguments suivants :

1er argument : facilité avec laquelle les mots turcs désignant des vêtements et, en particulier, les culottes (cf. russe порты, petit-russien портки) gagnent du terrain chez les peuples voisins.

Le vieux turc *iš ton* (pour *ič ton* [1]) « caleçon, proprement vêtement intérieur, culotte » (cf. Меліоранскій, Арабъ филологъ о турецкомъ языкѣ, p. 078) a donné au russe штаны « pantalon, culotte », par l'intermédiaire de formes comme tarantchi et tchaghataï *ištan* (Radloff, I, 1561; Cheïkh Suleïman, p. 53). Le même « Arabe Philologue » donne p. 67 *uštan baghy* (synonyme de *učqur*,), et le glossaire vieux-turc-arabe *Kitâb-ul-Idrâk* (Constantinople 1309-1893, p. 12) mentionne la forme primitive *ič-ton* qu'on a dans l'osmanli moderne, volontiers conservateur, sous l'aspect *ič don* ou simplement *don*. En criméen : *ištan* « caleçon ».

Le turc *šalvar* a donné au russe шаравары, au polonais *szarwarki*, etc. (voir Cihac, *Dict. d'étym. daco-romane*, II, 614 ; Şăineanu, *Influență orientală* II, 1, 334 ; cf. *Journal Asiatique*, novembre-décembre 1912, p. 517 ; Ronzevalle, *Emprunts turcs dans le grec de Roumélie*, Paris, 1912, p. 104).

Le turc *čaqšyr* « caleçon, chausses » a donné au russe чикчиры « culottes de hussard » (voir Miklosich, *Türk. Elem.*, 1884, p. 35 ; Cihac, II, 559 ; Şăineanu, II, 1, 119 ; Mohammed Ben Cheneb, *Mots turcs dans l'algérien*, 1922, p. 35 ; Ch. Schefer, *Estat de la Perse en 1660* par le P. Raph. du Mans, Paris, Publ. Éc. des L. O. V., 1890, p. 102).

[1] Le changement *ič* > *iš* est attesté sporadiquement en osmanli, également (Deny, *op. cit.*, § 50, *addenda*, p. 1090). — On retrouve le mot *ič* « intérieur » dans d'autres emprunts russes au turc : ичикъ, pl. ичетыги (Dal', II, 67) du turc *ič-edik*, *čedik* « chaussure molle intérieure » (pour la disparition de *i* initial dans *čedik*, cf. *op. cit.*, p. 626) ; очкуръ, ошкура, etc., du turc *učqur* « coulisse de culotte », pour *ič qur* (attesté au XIIIe s. ; cf. C. Brockelmann, *'Alî's Qiṣṣa'i Jûsuf*, Berlin, 1917, p. 47), proprement « ceinture intérieure ».

Les mots russes чакчуры et чапчуры (Dal'), bien que désignant des « chaussures de femme », doivent être de même origine. M. Cl. Huart dit, en effet, dans son article sur la Perse dans la *Grande Encyclopédie* (p. 471) que « pour sortir, la femme persane enfouit d'abord jupes et pantalons dans un vaste pantalon à pied *(tchaktchoûr)* ». Cet usage permet d'établir la transition de sens. On remarquera aussi l'identité de la prononciation.

Rappelons, enfin, à ce propos, que le turc *potur* « large culotte de drap, principalement de paysan » est passé en roumain (Cihac, II, 606; Șăineanu, II, 1, 797), en bulgare et probablement dans d'autres langues encore.

Ces emprunts, intéressants en eux-mêmes, sont, il est vrai, de date relativement récente. D'autre part il n'est pas prouvé que *pyrty* ait pris le sens de « culottes » déjà sur le territoire turc.

Tous ces faits montrent en tout cas que les Turcs ont fortement contribué à répandre l'usage des chausses, lesquelles jouaient un rôle bien moins important dans le costume des Arabes, par exemple, habitués à des vêtements plus flottants.

2e argument. — Si le mot пьртъ est « d'origine inconnue » en slave, le mot *pyrty* s'explique fort bien en turc, comme vocable d'origine expressive.

On remarquera d'abord que, dans les hendiadyôin, le mot *pyrty* vient toujours en deuxième lieu (voir plus haut). Or c'est la place normale du terme expressif dans les redoublements.

Cette suggestion se confirme, si on rapproche nos groupes *pyry pyrty, pyty pyrty* et *xyrty pyrty* de groupes comme *eski püskü* « vieillerie », *ters pers* (ou *pürs*), *ejri büjrü,* « tout de travers », *parča purča* « lambeaux, défroque », *sus pus* « silencieusement », *süs-lenmek püs-lenmek* « faire toilette », *ketre petre* (Meninski, *Thesaurus*, II, 3871), toutes expressions dont le premier terme seul peut être employé séparément. Si dans *jyrtyq pyrtyq* le deuxième terme a pris, postérieurement sans doute, de l'indépendance, ce groupe n'en milite pas moins en faveur de notre démonstration, parce qu'il est manifeste que, le point de départ du groupement, c'est le premier mot *jyrtyq* « déchiré », dérivé régulier et bien connu du verbe *jyrt-maq* « déchirer ». *Pyrtyq* paraît d'ailleurs proche parent de *pyrty,* l'alternance entre la gutturale finale et l'absence de gutturale étant un phénomène très fréquent en turc.

Nous avons choisi à dessein des exemples de redoublement avec *p* initial, pour rester le plus près possible de notre *pyrty*. Or il se trouve que les exemples réunis sont assez nombreux pour nous autoriser à admettre qu'il a existé un procédé de redoublement — qui n'a pas encore été signalé, à notre connaissance — et qui consiste à répéter un mot donné en en remplaçant la consonne initiale (ou l'absence de celle-ci) par la consonne labiale *p* ou *b*. La voyelle suivante et, par application de l'harmonie vocalique, les voyelles subséquentes se labialisent aussi parfois : *ters pürs, eski püskü*, et il semble naturel de supposer que ceci est entraîné par la présence du nouveau *p* ou *b* initial. On notera cependant des cas de labialisation de la voyelle initiale sans intervention de *p* ou *b* : c'est ainsi qu'on trouve dans un dialecte oriental *iski üski* (Saleman, Легенда про Хакимъ-Ата, ligne 39 du texte).

Ce procédé est évidemment apparenté au procédé, normal et bien connu, de redoublement avec labiale initiale *m*, avec cette différence que ce dernier est vivant (il est loisible d'en user avec n'importe quel mot : *qušaq mušaq* « ceintures, russe кушакъ, et autres choses semblables ») ; tandis qu'il n'est pas sûr que le procédé de redoublement avec *p* ou *b*, probablement secondaire, ait dépassé de beaucoup les limites des quelques exemples réunis plus haut.

Mais comment se fait le redoublement dans les exemples recueillis, lorsque le premier mot commence déjà par un *p* (c'est le cas pour *pyry pyrty*)? Les procédés paraissent pouvoir être variables. Dans *parča purča* il y a labialisation de la voyelle qui suit *p*. Dans *pyry pyrty* il y a alternance entre la sonante liquide *r* et le groupe *rt*. Or il apparaît de plus en plus nettement qu'indépendamment de leur influence sur la structure syllabique des mots les sonantes peuvent se combiner avec d'autres consonnes (le plus souvent une dentale, comme dans le cas que nous envisageons) et constituer avec celles-ci des groupements phonétiques n'ayant pas de valeur sémantique proprement dite : ex. *tunǧ* « bronze » ; au XI[e] siècle on disait *tuǧ* (Mahmoud Kachgari, *Dîvân-u-lugât-it-Turk*, III, 86) ; l'oghouz *säčä* (*ibidem*, III, 165) est devenu en osmanli *serče* « moineau ». Ces faits sont du même ordre que ceux qu'ont signalés les savants travaillant sur le domaine du finno-ougrien, lesquels ont proposé avec raison d'y voir l'existence d'alternances consonantiques (on pourrait dire de degrés consonantiques différents). Pour plus de renseignements je renvoie à l'article de M. Sauvageot dans le livre des *Langues du monde* qui vient de paraître sous la direction

de MM. Meillet et Cohen. M. Ramstedt étudie des phénomènes analogues en mongol. On remarquera que les Turcs eux-mêmes ont eu, dès une époque fort ancienne, le sentiment du rôle spécial des groupements à sonantes, puisqu'ils leur ont affecté des signes spéciaux dans l'alphabet runiforme.

Kachgari considère le groupe *nğ* comme un son unique (III, 262, ligne 1) ; on sait qu'il faut traiter de même le groupe *ng* = *ṅ*. Le même Kachgari (I, 292, 1, 12—13), en rapprochant *berk* de *bek* (osm. *pek*), dit que la lettre *râ* (le son *r*) est ici adventice (*zâïda*). Je me propose de reviser et de grouper, à la lumière de toutes ces données nouvelles, les faits épars que j'ai signalés ailleurs (*Grammaire de la langue turque,* § 567 ; § 862, rem. I : *juvaṭaq* × *juvarṭaq,* etc. ; § 871, suffixe *-drik* × *-dik* pour *-lik*).

Or, dans un certain nombre de cas, les groupements en question ont une valeur expressive : voir § 519, rem. 2, § 850 (bas de la page 541 et haut de la p. 542) et § 858. Je crois que le groupe *rt* de *pyrty* rentre dans cette catégorie.

Le hendiadyôin *pyry pyrty,* dont *pyṭy pyrty* n'est qu'une forme secondaire, contient donc, à notre avis, un deuxième terme (*pyrty*) d'origine purement expressive. Quant au hendiadyôin *xyrty pyrty,* c'est une formation analogique influencée par le persan *xurd-u-murd,* pour lequel l'excellent traducteur turc du *Burhân-i-Qâti'* (p. 323, ligne 4) donne, à côté de *parča purča,* l'équivalent turc vulgaire, que nous transcrirons par *xrt mrt,* et qui est manifestement la forme intermédiaire qui a conduit à *xyrty pyrty.*

Peu importe dès lors la nature du premier terme *pyry.* Je crois, personnellement, qu'il est aussi d'origine expressive et qu'en réalité il ne faudrait pas le séparer de *pyrty.* Il existe, en effet, un synonyme de *pyry pyrty,* qui est *pyr pyt,* et dans lequel le procédé expressif apparaît nettement pour les deux termes.

Peu importe aussi — la chose est d'ailleurs fort probable — que le hendiadyôin *jyrtyq pyrtyq* ait influencé la formation de *pyry pyrty.* Cela ne change en rien le caractère expressif de *pyrty,* que nous voulions établir.

Ajoutons que M. Meillet a eu déjà le sentiment que l'élément *tŭ* dans slave *pŭrtŭ* n'était pas un suffixe, mais faisait corps avec le mot (*Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave,* 1905, p. 302).

Quant aux mots *partaṭ, partu* et *parsaṭ,* dont il sera question plus

loin, ils semblent dus à un élargissement phonétique de *pyrty* (on remarquera l'alternance *y* | *a*, analogue à celle qu'on retrouve en slave).

Mais, dira-t-on, tous ces mots peuvent avoir une origine sémantique toute différente, et ce ne serait qu'*a posteriori* que *pyrty* aurait subi une adaptation à un système expressif particulièrement envahissant. Avec cette hypothèse, dans le groupe *pyry pyrty*, le premier type *pyry* ne serait qu'une allitération du type bien connu *qap qara* « tout noir », *up uzun* « très long », *dos dogru* « tout droit », etc. (redoublement de la voyelle initiale ou de la consonne et voyelle initiales, suivant les cas, le tout étant suivi d'une consonne de valeur expressive). Faisons remarquer tout d'abord, que ce procédé d'allitération donne des particules monosyllabiques. Comme exception, je ne connais, en osmanli, que deux séries d'allitérations, toutes deux très pauvrement représentées: 1° celle qui, due à la formation normale, est caractérisée par l'adjonction d'un *-e (-a)*, de sorte que la particule devient dissyllabique *(čepe čevre, yapa yalyńyz, sapa saglam, düpe* ou *düme düz, güpe gündüz, bese belli)*; — 2° celle qui paraît due à une imitation des onomatopées allongées dissyllabiques, cf. ma *Grammaire* déjà citée, § 850, (*čyryl čyplaq*, à côté de *čyr čyplaq* et *čyrlaq čyplaq; čorul čoğuq*, attesté par Aucher et Hindoglou au mot « famille », à côté de *čoluq čoğuq* et de l'azéri *čolma čoğuq* qu'on trouve dans Fethali Akhoundof, Tiflis, pp. 119 et 128). Malgré l'existence, dans d'autres combinaisons, d'une particule *byry* en yakoute, qui a développé tout particulièrement l'emploi des allitérations dissylabiques, nous hésitons à attribuer la même origine à *pyry*. Cette particule nous semble contemporaine de *pyrty*, et ce n'est sans doute que plus tard que ce dernier terme a pris de l'indépendance.

D'ailleurs, même en admettant, — la chose est en effet possible, quoique peu probable —, que *pyrty* n'était pas primitivement expressif, ceci ne constitue nullement un argument contre l'origine turque de ce terme qui semble être très ancien dans les langues turques. Le mot *pyrty* lui-même, — que son caractère vulgaire a peut-être contribué à tenir à l'écart de la langue écrite —, ne m'est connu que par des textes modernes, mais son proche parent *partal* est attesté déjà au XVI[e] siècle, ce qui ne l'a pas empêché de passer presqu'inaperçu en osmanli[1]. Mais il y a mieux: l'une de nos sources turques les plus

[1] Ahmed Vefiq Pacha l'a bien noté, sous la forme à métathèse *patlar* (glosé *pyrty*), mais seulement dans la 2[me] édition de son dictionnaire (1306, p. 262), laquelle n'a été utilisée ni par Barbier de Meynard, ni par l'excellent lexicographe Sâmi Bey. — Signalons quelques petites erreurs. Kunos a lu *pertel* la graphie

anciennes (l'ouvrage de Kachgari, cité plus haut) nous donne, dès le XI^e siècle de notre ère, le mot *partu* avec le sens de « vêtement, tunique », arabe *qurtaq* (I, p. 348).

A date aussi ancienne, un emprunt fait par le slave au turc s'explique plus aisément qu'un emprunt en sens inverse.

3^e argument. — Extension considérable de l'aire géographique où l'on trouve sinon le mot *pyrty* lui-même, du moins son congénère et synonyme *partaï* (cf. Cheïkh Suleïman, p. 95, où tchaghataï *partal* est glosé par osmanli *pyrty*).

Partaï a été emprunté dans le sens d'*impedimenta* par le persan (voir Vullers, à la graphie *prtl*, avec des références intéressantes). Le Sultan Bâber l'a transporté avec ses troupes dans les Indes conquises où il a été recueilli par l'hindoustani. Pour en accentuer le caractère péjoratif, toujours prêt à s'atténuer, Bâber en fait dans ses Mémoires, non seulement *qara partal,* mais *qara partal martal.*

Sur la fortune du mot *qara partaï* dans l'Occident méditerranéen, où il a passé dans le langage des corsaires (et par conséquent dans celui des bagnes), on voudra bien se reporter à ce qui a été dit dans le *Journal Asiatique* (novembre-décembre 1912, p. 515) après M. William Marçais *(Textes de Tanger,* p. 432), à propos de l'arabe *qarabortal,* argot des corsaires turcs *karaporta* et marocain *karabata.* Profitons de l'occasion qui s'offre pour faire remarquer que le mot *karaporta* « nippes, objets abandonnés à l'équipage ayant fait la prise, après prélèvement de la part de l'État ; butin, pillage », donné par les voyageurs et consuls, doit être considéré comme une déformation du mot turc par la langue franque. Peut-être disait-on aussi *qara pyrty?* Voir aussi, pour une acception plus étroite de ce mot, Grammont, *La course et l'esclavage à Alger,* avec référence à Laugier de Tassy.

De la langue des bagnes, le mot a passé dans l'argot des langues romanes : en dehors du portugais, précédemment signalé, *carapetale* (importé par les nègres d'Afrique), nous proposons italien *garabattole* ou *carabattole* « haillons, guenilles, chiffons » (Alberti ; Tommaseo et Bellini) et, au risque de surprendre un peu, notre argotique *carapater* qu'il faut, à notre avis, expliquer par « plier bagages », ce qui nous ramène

---

arabe *prtl* dans sa réédition de Cheïkh Suleïman, réédition très-médiocre et qui surprend de la part d'un turcologue averti, comme Kunos. Radloff (IV, 1370) s'est trompé dans le même passage en transcrivant *purtal* : il a donné pourtant, par ailleurs, la prononciation exacte *partaï* et *partar.*

aux locutions turque et bulgare que nous avons données au commencement de cette étude. Charencey expliquait *carapater* par turc *qara bataq* « cormoran » ! Du moins ne se trompait-il pas en cherchant du côté du turc.

Sur la valeur du mot *qara partaŧ* dans les inventaires des successions à Alger, voir notre communication que M. Ben Cheneb a bien voulu reproduire dans ses *Mots turcs,* p. 65.

Notons que le mot qui nous intéresse a été parfois anobli. Et si en gagaouze il signifie « en loques » (Radloff-Moschkoff, *Proben,* X), en azéri *pattar*, avec métathèse, signifie « vêtement ».

Reste un petit problème: les mots bulgares парцаль, парцалакъ et autres de la même famille viennent-ils directement du turc ou ont-ils passé par l'intermédiaire slave? Il faut sans doute les rattacher au turc *parsaŧ* « en loques, déguenillé », apparenté à *partaŧ.* On remarquera, d'ailleurs, que *partal* a passé également en bulgare, et Gerov le donne comme synonyme de парцаль. Il est tout à fait probable qu'il s'agit là d'un emprunt plus moderne, par l'intermédiaire de l'osmanli, qui est venu rejoindre l'emprunt plus ancien de *pyrty.*

Si notre hypothèse sur l'origine du mot *pŭrtŭ* est exacte, elle nous apporte le premier exemple d'un emprunt fait par le slave commun au turc. Or, si l'on fait abstraction des Huns, les contacts directs entre Slaves et Turcs ne sont guère antérieurs au IX^e^ siècle. La remarque de M. Meillet (*Le slave commun,* 1924, p. 3) — faite à propos du nom de Charlemagne *(Karl)* devenu titre royal chez les Slaves — nous indique peut-être la solution de cette difficulté: « Sans doute, l'unité slave ne subsistait plus au VIII^e^ siècle : mais le sentiment de cette unité était encore tel qu'un mot emprunté par certains groupes slaves est passé à tous les autres en subissant les altérations phonétiques et morphologiques qui l'adaptaient à chaque parler d'une manière de tous points conforme au modèle ancien ». C'est dans cette catégorie d'emprunts que nous placerions volontiers notre mot *pyrty.* Bien que moins illustre que le nom de *Karl,* il a pu, de même que *partaŧ*, être facilement colporté par les guerriers turcs qui ont promené leur « saint-frusquin » depuis les frontières de la Chine jusqu'au cœur de l'Europe et, plus tard, au Maghreb.

Paris, juillet 1924.

LE NOM DU CHAMIR DANS LA LÉGENDE VIEUX-RUSSE DE SALOMON ET KITOVRAS,

PAR

ANDRÉ MAZON.

Le texte russe de la légende de Salomon et Kitovras, tel qu'il nous a été transmis par les Палеи grand-russes de 1477 et de 1494, et par la Палея petit-russe du début du XVI^e^ siècle ou de la fin du XV^e^ dite Крехівська (c'est-à-dire du couvent de Krechiv, en Galicie)[1], n'est, comme l'on sait, qu'une adaptation d'une *haggada* du Talmud de Babylone (traité des *Gittin*, f. 68 et suiv.). Que l'on compare ce texte à celui de la légende juive, d'après la traduction allemande de M. Aug. Wünsche[2], et l'on retrouve le même ensemble avec les mêmes épisodes, parfois résumés, mais disposés dans un ordre identique.

---

[1] La légende de Salomon et Kitovras a été publiée : d'après la Палея de 1477, par Nicolas Tichonravov, dans les Памятники отреченной русской литературы, Спб., tome I, pp. 253-258 ; — d'après la Палея de 1494, par A. N. Pypin, dans les Памятники старинной русской литературы, издаваемые гр. Григоріемъ Кушелевымъ-Безбородко, вып. 3, Ложныя и отреченныя книги русской старины, Спб., 1862, pp. 51-52 ; — d'après la Крехівська Палея, par Ivan Franko, dans ses Апокріфи и легенди з українських рукописів, I, у Львові, 1896, pp. 280 à 283 (*Monumenta linguae necnon litterarum ukraino-russicarum (ruthenicarum) a collegio archaeographico Societatis Scientiarum Ševčenkianae edita*, vol. I). La première partie du manuscrit de la Палея de 1477 a été reproduite en fac-similé par les soins de la Société des amateurs de littérature russe ancienne au tome XCIII des éditions de cette compagnie (fasc. 1, Saint-Pétersbourg, 1892).

[2] Aug. Wünsche, *Der babylonische Talmud in seinen haggadischen Bestandteilen*, II Halbband, I Abtheilung, Leipzig, 1887, pp. 179-184. Voir aussi les éléments de traduction latine que donne le P. Bartolocci dans la *Bibliotheca magna rabbinica*, Romæ, 1675, tome I, pp. 332 et 490-492, et tome III, pp. 501-503.

Entre les deux états de la légende, dont l'un nous reporte dans le monde juif à une époque indéterminée, mais assurément très reculée, et l'autre en Russie à la fin du XV^e^ siècle, il ne s'est produit qu'un changement, essentiel il est vrai : l'Asmodée talmudique est devenu le *Kitovras* russe, le Centaure ou l'Onocentaure médiéval du monde slavo-byzantin, Centaure ailé, d'ailleurs, plus oriental que proprement hellénique. Le secret de cette transformation nous échappe encore : on ne le trouve ni dans le passé iranien et indien, jusqu'où remonte Alexandre Veselovskij, ni dans la comparaison entre les diverses formes que la légende offre par la suite en Allemagne, en Angleterre, en Italie[1] ; et, si on limite le problème, comme on est en droit de le faire, aux rapports du texte vieux-russe avec le texte hébreu, on ne peut que constater que l'on a là les deux extrémités d'une chaîne dont les anneaux intermédiaires manquent encore. Les premiers de ces anneaux nous ramènent-ils en Orient? Cela est possible, sinon même probable. Mais les autres, cela n'est pas douteux, doivent se trouver dans la Péninsule balkanique, en milieu grec et slave du Sud. L'existence d'une version slave du Sud se laisse déduire avec certitude de l'examen linguistique du texte russe, simple adaptation (изводъ) d'un texte de coloris bulgare. L'original grec d'où ont dû dériver les copies slaves n'a pu encore qu'être supposé, et cela pour des raisons de pure logique et sur le seul indice du nom même de *Kitovras :* gr. Κένταυρος. Or à cet indice il faut en joindre un autre que l'on a jusqu'à présent laissé dans l'ombre : c'est celui que nous offre le nom donné au chamir par l'adaptateur slave de la légende, à savoir ноготъ.

Ce nom figure au début même des révélations que Kitovras, enchaîné, fait au roi Salomon sur le moyen de tailler sans recourir à des instruments de fer les pierres destinées à la construction du Temple :

« Есть ноготь птичь малъ во имя шамиръ. Хранить же кокоть дѣтькы въ гнѣздѣ своемь . . . »

[1] А. Веселовскій, Изъ исторіи литературнаго общенія Востока и Запада : славянскія сказанія о Соломонѣ и Китоврасѣ и западныя легенды о Морольфѣ и Мерлинѣ, Спб., 1872. Ce mémoire vient d'être réimprimé par les soins de la Section de langue et de littérature russes de l'Académie des Sciences avec un appendice de notes complémentaires trouvées dans les papiers de l'auteur : Собраніе сочиненій Александра Николаевича Веселовскаго, VIII, Петроградъ, 1921. Les références données ici se rapportent à l'édition de 1872 ; la pagination de la réimpression de 1921 est indiquée entre parenthèses.

Le texte de la première phrase est celui du manuscrit de 1477. La Крехівська Палея porte птиць pour птичь. Le manuscrit de 1494, à en juger d'après l'édition de Pypin, a pareillement птиць, forme du Sud-Ouest, et de plus негωть, forme sans doute bulgare (cf. некъть dans le Dictionnaire de Duvernois), pour ноготь ; il est visible par surcroît, à la seule coupure du mot шамиръ, que le copiste n'a pas compris lui-même ce qu'il écrivait: «негωть есть птиць малъ воимаша миръ». Le texte de la seconde phrase porte dans les manuscrits de 1477 et de 1494 дѣтьскыи que l'on peut corriger sans hésiter en дѣтькы d'après la Крехівська Палея. Et, le texte étant ainsi établi, l'on obtient le sens suivant: « Il est un ноготь d'oiseau, et qui est petit, et que l'on appelle chamir. Le coq garde ses petits dans son nid . . .» Deux propositions dont la juxtaposition un peu surprenante renforce le mystère, comme il convient dans un récit merveilleux: il y a d'une part le chamir (ноготь); et il y a d'autre part le coq et les poussins (entendez le coq sauvage, le coq de bruyère comme dans la légende juive); la suite du récit nous apprendra que le coq seul sait où le chamir est caché (« съхранилъ бо и бяшеть нѣ на коемь »). Un mot reste énigmatique : ноготь.

Cette énigme, Alexandre Veselovskij, en 1872, a fait un effort considérable pour la résoudre. Il n'y a pas réussi, et sa laborieuse démonstration ne nous semble plus aujourd'hui qu'illustrer l'inconvénient qu'il y a à perdre des yeux le texte qu'on prétend expliquer. La science du comparatiste a égaré le philologue. Le chamir, par l'effet d'un contre-sens du conteur que le commentateur dénonce («название червяка по ошибкѣ перенесено на птицу »[1]), serait devenu ici le nom d'un oiseau, et cet oiseau, ноготь-птичь, ne serait autre que le *Naggartura* (« le fendeur de montagne ») du récit talmudique[2]. Et Veselovskij nous renvoie à Vostokov et à Miklošič qui glosent l'un et l'autre le vieux-slave *nogŭ* par γρύψ « griffon », et il ajoute à cette glose quantité de témoignages, d'où il résulte que ce même mot peut aussi signifier parfois tantôt « vautour », tantôt « aigle », tantôt même « autruche » (l'autruche, en serbo-croate moderne, s'appelle *noj*, mais le sens ancien de *noj* est « griffon »)[3]. Que l'on reconnaisse que dans certains vers

[1] A. Veselovskij, *op. cit.*, p. 210 (243), note 1.

[2] Traduction citée d'Aug. Wünsche, p. 182.

[3] M. A. Vaillant me signale que le mot est attesté avec ce sens sous la forme *nojević* dans le *Zbornik* cyrillique de Raguse de 1520.

spirituels (духовные стихи) les noms de Нóга, Нáга, Чер-ногаръ, Чер-ногонъ alternent avec Острафиль, Стратимъ, Стрефель, Страфель, Стреѳиль, Евстрафиль, Страфиль, — que l'on note dans les mêmes sources certains composés comme Нáга-атрахтиръ et Нáга-страхтиръ, — que l'on se rappelle enfin que dans plusieurs versions occidentales de la légende de Salomon l'oiseau possesseur du chamir est l'autruche, et dès lors, de l'avis de Veselovskij, ne sera-t-on pas autorisé à retrouver là derrière deux séries de désignations d'origine différente l'une orientale (Нáга: cf. *Naggar-tura*) et l'autre grecque (Острафиль: cf. στρούθος), une seule et même tradition: celle de l'autruche gardienne du chamir?[1]

L'étrange hypothèse qui aboutit à donner à l'oiseau même le nom de la chose qu'il possède: «il est un oiseau, l'oiseau Nog (entendez: l'autruche), oiseau petit et qui s'appelle chamir»! Hypothèse d'autant plus déconcertante qu'elle est en contradiction évidente et avec le contexte de la phrase même à laquelle elle se rapporte et avec toute la suite du récit, car n'apprenons-nous pas aussitôt que cet oiseau de la légende est «petit» et, quelques lignes plus loin, qu'il «vole» («кокотъ же бѣ летѣлъ»), ce qui n'est assurément pas le fait d'une autruche? Faut-il ajouter enfin qu'effrayé par les cris des serviteurs de Salomon il «laisse tomber» le ноготь («упусти ноготь»)? L'ininintelligence du conteur peut être grande: on ne la conçoit guère aussi incohérente.

L'erreur évidente d'interprétation qu'a commise ici Veselovskij est d'autant plus frappante que le mot ноготь ne peut correspondre logiquement qu'à l'une des représentations traditionnelles du chamir que le savant historien des traditions légendaires devait connaître toutes, et mieux que quiconque. L'histoire du chamir, il y a soixante-dix ans de cela, a été esquissée par Cassel dans une dissertation mémorable[2]; elle a été précisée et complétée par les études de Baring-Gould, de Grünbaum et de Georg Salzberger[3]. Le chamir participe, suivant les

---

[1] A. Veselovskij, *op. cit.*, pp. 213-216 (245-249).

[2] P. Cassel, *Schamir*, Erfurt, 1854 *(Denkschriften der königlichen Akademie gemeinnütziger Wissenschaften).*

[3] S. Baring-Gould, *Curious myths of the Middle Ages*, London, Oxford and Cambridge, 1873, pp. 386-416; — Max Grünbaum, *Gesammelte Aufsätze zur Sprach- und Sagenkunde*, herausgegeben von Felix Perles, Berlin, 1901, pp. 31-43;

traditions diverses, soit au règne minéral, soit au règne animal, soit au règne végétal: il est pierre, ou ver, ou plante. Le nom s'en rencontre dans la Bible pour désigner vraisemblablement le diamant, peut-être l'émeri (le grec σμύρις ne serait qu'un emprunt à l'hébreu), en tout cas un minéral dur servant à couper le verre et à polir l'acier et les pierres précieuses. Suivant la Mišna, le chamir a été créé par Dieu le second jour de la création, et il a disparu de la terre après la construction du Temple; suivant le Talmud, il est «une créature» (par conséquent un être vivant, un animal) qui fend les pierres sans effort: sa grosseur est celle d'un grain de blé; et la tradition juive moderne, depuis le XI[e] siècle de notre ère environ, le représente comme un ver. Un récit d'Élien témoigne qu'au III[e] siècle les Grecs connaissaient aussi la légende sous une forme quelque peu différente: une huppe (ἔποψ) a son nid dans le creux d'un vieux mur; et, le maître du lieu ayant bouché le creux de telle sorte qu'elle ne peut plus rejoindre ses petits, elle s'envole chercher une herbe (πόα) qui fendra le plâtre[1]. Nous touchons là à une troisième transformation du chamir. Les Arabes, fidèles à la conception ancienne, s'en tiendront au chamir-pierre[2]. L'Occident, au Moyen-Age, connaîtra à la fois le chamir-ver (le *thumare* des *Gesta Romanorum*[3], le *thamur* ou *thamir* de Petrus Comestor[4], de Gervais de Tilbury[5] et de Vincent de Beauvais[6]) et le chamir-plante (le *thamur* ou *samyr* d'Albert le Grand[7]). Les Éthiopiens feront, eux, du chamir-plante un bois merveilleux dont la légende s'en ira

— Georg Salzberger, *Salomos Tempelbau und Thron in der deutschen Sagenliteratur*, Berlin, 1912, pp. 36-54 *(Schriften der Lehranstalt für die Wissenschaft des Judentums*, Band II, Heft 1). M. Ginzburger, bibliothécaire à la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, a bien voulu, d'autre part, me faire bénéficier de sa connaissance approfondie des choses sémitiques avec une obligeance que tous ceux qui se sont adressés à lui n'ont jamais trouvée en défaut.

[1] Aelianus, *De natura animalium*, III, 26.

[2] Georg Salzberger, *op. cit.*, pp. 43-51.

[3] *Gesta Romanorum, das älteste Maerchen- und Legendenbuch*, éd. Graesse, Dresden und Leipzig, 1842, tome II, pp. 227 et 283.

[4] *Historia scholastica lib. III regum*; cap. VIII (p. 357 de l'édition parue à Venise en 1729).

[5] *Des Gervasius von Tilbury Otia imperialia*, éd. Liebrecht, Hannover, 1856, p. 48.

[6] Vincentius Bellovacensis, *Speculum naturale*, liber XX, cap. 70, Venise, 1494, feuillet 262 (verso).

[7] Albertus Magnus, *Opus de animalibus*, Venise, 1495, feuillet 253 (verso).

retrouver celle du Bois miraculeux par excellence, le Bois de la Sainte-Croix[1].

Encore une fois, pierre, ver ou plante : telles sont les trois formes que la fantaisie des hommes prête au chamir ; jamais elle n'en fait un oiseau. A laquelle de ces trois traditions essentielles devons-nous rattacher la version vieux-russe de la légende ? Ne serait-ce pas, comme il est raisonnable de l'attendre, à la tradition que nous trouvons dans la *haggada* du Talmud de Babylone à laquelle notre texte est si visiblement apparenté : celle du chamir-pierre ?

Les répertoires lexicographiques, à première vue, ne confirment pas cette hypothèse : ni Vostokov, ni Miklošič, ni Sreznevskij ne nous prêtent aucun secours ; les philologues et les archéologues, comme Buslaev, Savvaitov ou Aristov, ne nous éclairent pas davantage. Il semblerait qu'il n'y eût pas d'autre interprétation possible du mot ноготь que ноготь = коготь « griffe d'oiseau » ou Ноготь-птичь = Ногъ-птица.

C'est un passage de la traduction russe la plus ancienne du Livre d'Ézéchiel (chap. XXVIII, verset 13), composée en 1047 par le fameux pope Upyr Lichoj, qui résout le problème en nous fournissant l'interprétation qui s'impose. Le voici, d'après la copie qui en a été faite au XV^e^ siècle, en face du texte grec auquel il correspond :

πάντα λίθον χρηστὸν ἐνδέδεσαι, σάρδιον τοπάζιον, καὶ σμάραγδον καὶ ἄνθρακα καὶ σάπφειρον καὶ ἴασπιν καὶ ἀργύριον καὶ χρυσίον καὶ λιγύριον καὶ ἀχάτην καὶ ἀμέθυστον καὶ χρυσόλιθον καὶ βηρύλλιον καὶ ὀνύχιον[2].	ты весь камень цѣньны навязаль си еси сардіонъ, и панзиωнъ, и змарагдонъ, и акунтонъ, и антраксъ, и сапфиронъ, и іаспинъ, и сребро, и злато, и лигурωнъ, и хаатиωнъ, и аметустъ, и златои камыкъ, вурідиωнъ, и *ногътъ*[3].

C'est à dire en français : « Tu t'es mis toutes les pierres précieuses, sardoine, topaze, émeraude, hyacinthe, escarboucle, saphir, jaspe, argent, or, ligure, agate, améthyste, chrysolithe, béryl et *onyx* ».

---

[1] Georg Salzberger, *op. cit.*, pp. 51-54.

[2] Ἡ Παλαιὰ Διαθήκη κατὰ τοὺς Ἑβδομήκοντα, III, Athènes, 1843, p. 1377.

[3] Книга пророка Іезекіиля, по списку XV в., скопированному съ рукописи Упыря Лихого 1047 г. (cité ici d'après Sreznevskij, Матеріалы для словаря древне-русскаго языка, I, Спб., 1873, col. 1188). La forme ногътъ est attestée à côté de ногъть, dans plusieurs textes vieux-slaves (voir Miklošič, *Lexicon palaeo-slovenico-graeco-latinum*, p. 454).

Ainsi, la preuve en est faite : c'est bien à la tradition du chamir-pierre que se rattache la légende vieux-russe de Salomon et Kitovras. Le mot ноготь n'y a d'autre valeur que celle d'un *calque* du grec ὄνυξ, ὀνύχιον, lequel signifie à la fois « ongle, griffe » et « onyx » ; et le sens du texte contesté se laisse établir à coup sûr : « Il est une pierre précieuse (un onyx) d'oiseau, et petite, et qu'on appelle chamir ». Ce trésor est le bien permanent de l'oiseau, aussi bien qu'une plume ou qu'une griffe : c'est « un onyx d'oiseau » ; et il n'est pas impossible que, le sens du calque s'étant effacé, une tradition secondaire ait tout bonnement pris cet onyx pour « une griffe d'oiseau »[1] ; cette tradition, si elle a existé, n'a pourtant eu aucune fortune. L'onyx, il va de soi, ne saurait tailler ni verre ni pierre, et l'imagination populaire, à laquelle il est familier, ne se donnerait pas le change sur ce point[2] ; mais il s'agit d'*un onyx merveilleux,* celui qu'on appelle *chamir*. La légende talmudique porte d'ailleurs que Moïse a mis le chamir parmi les pierres de son éphod[3], ces pierres entre lesquelles *L'Exode* (chap. XXXV, verset 9) nomme précisément « l'onyx ». La version byzantino-russe, par ce seul mot ὄνυξ, ὀνύχιον / ногътъ, fait ressortir l'accord, sur ce détail légendaire, de la Bible et du Talmud de Babylone.

Une signification nouvelle doit donc être ajoutée à l'article ноготь dans le Dictionnaire vieux-russe de Sreznevskij : ноготь = оникъ ; et l'auteur de ce précieux ouvrage eût pu d'autant plus facilement combler lui-même cette lacune que sous le mot камы il donne justement la citation de la traduction vieux-russe du Livre d'Ézéchiel[4] qui nous révèle le sens de ноготь. Le calque ὄνυξ, ὀνύχιον/ногътъ s'est conservé jusque dans la Bible d'Ostrog de 1581 où l'on lit, à ce même passage : « и ногътъ ». C'est par contre le mot grec transcrit et slavisé, ωνúхъ,

[1] C'est ce qu'admet Porfirjev (Исторія русской словесности, I, Казань, 1891, p. 267.

[2] Il faut reconnaître pourtant que l'agate, pierre tout aussi familière, est douée par certaine tradition du pouvoir magique d'écarter le venin d'un serpent : «Portat [aquila] enim lapidem, qui vocatur achates, et ponit in nido in illa parte, que est contra ventum, et ipse lapis virtute sua venenum expellit, ne ad pullos accedat, et sic pulli salvantur, ne interficiantur» (*Gesta Romanorum*, éd. Hermann Osterley, Berlin, 1871, p. 337).

[3] Traduction citée d'Aug. Wünsche, p. 180.

[4] Sreznevskij commet d'ailleurs l'erreur de confondre le verset cité (chap. XXVIII, 13) avec un autre verset du même livre d'Ézéchiel où sont pareillement énumérées des pierres précieuses (chap. XXVII, 16).

de ὀνύχιον, que l'on trouve dans tous les autres passages de l'Ancien Testament où figure le mot « onyx » (*L'Exode,* XXV, 7; XXVIII, 20; XXX, 32; *Le livre de Job,* XXVIII, 13). Les Bibles russes modernes, à partir de l'édition élisabéthaine de 1751, ne présentent plus, même dans le verset d'Ézéchiel, que ѻнухъ.

La traduction vieux-russe du verset d'Ézéchiel, au reste, fait mieux encore que de nous découvrir le calque archaïque ноготь/ὄνυξ, ὀνύχιον. Elle nous permet d'affirmer en toute certitude qu'il a existé de la légende du chamir une version en langue grecque où figurait le mot ὄνυξ, ὀνύχιον au sens d'onyx, et d'après laquelle la version slave, adaptation ou plus probablement simple traduction, a été rédigée.

Paris, juin 1924.

QUELQUES MOTS SUR L'ETUDE DES LANGUES VIVANTES,

PAR

V. P. KONTCHALOVSKI.

Étudier une langue, c'est se rendre capable de communiquer avec des étrangers. Quel est donc pour nous le prix de cette communication?

Un homme doit être partout en possession de toutes ses facultés; il veut se sentir à l'aise en pays étranger, tout autant que dans sa propre nation, ne souffrir d'aucune infirmité et ne pas tout d'un coup avoir l'air d'un sourd-muet. Or celui qui a visité un pays étranger sans en connaître la langue en rapporte toujours une idée fausse, même si elle est pittoresque. Il a pu être intéressé et apprendre bon nombre de choses: il n'a pas pourtant touché véritablement la terre où il a vécu. Au contraire, celui qui arrive dans un pays dont il connaît la langue peut, en voyageant de la même façon, avoir des impressions beaucoup plus exactes.

En affaires, et j'entends par affaires la politique, le commerce, la diplomatie, on peut remplacer la connaissance d'une langue étrangère. On s'est servi autrefois du latin pour l'érudition. Il existe des langues commerciales, une langue diplomatique. Elles jouent le rôle d'une notation conventionnelle internationale analogue à la notation chimique ou au code des signaux maritimes. Mais pour vivre en terre étrangère de la façon la plus simple, pour participer à la vie du pays, il faut pouvoir parler et comprendre comme d'instinct; il faut d'abord se diriger, assurer son existence, puis organiser son travail, ses plaisirs, enfin jouir de tout comme il est donné à ceux qui sont là chez eux.

Dans certains cas on peut se contenter d'une communication

élémentaire qui consiste à se débrouiller n'importe où avec des connaissances rapidement acquises: un certain talent de prononciation, de l'aplomb peuvent suffire à la condition que l'on n'ait que des besoins bien déterminés et restreints. Mais il est impossible qu'un homme dont les exigences sont plus profondes se contente de pouvoir seulement en pays étranger venir à bout des menues difficultés de la vie de tous les jours. Ses exigences normales réapparaissent vite, et il sent le besoin d'élargir sa vie à la mesure de celle qui lui est habituelle. On ne peut pas assigner de limite théorique à l'intérêt qu'un homme peut avoir pour un pays étranger, à l'effort qu'il peut faire pour s'adapter le plus parfaitement possible à la vie. Cet intérêt, au contraire, se développe au fur et à mesure que s'élargissent ses connaissances, et psychologiquement l'homme se transforme à vivre à l'étranger.

La première condition de la communication avec le milieu nouveau où l'on se trouve est l'étude approfondie de la langue. Cette étude a ses degrés. On peut acquérir presque parfaitement le mécanisme d'une langue, ce qui ne veut pas dire qu'une langue soit uniquement mécanique. Le développement de la science grammaticale nous apporte la preuve du contraire. Cette science est vivante, autant du moins que l'ont su rendre telle ceux qui ont, ces derniers temps, le plus approfondi l'observation de la vie du langage. Il y a là en effet un mécanisme qui n'est pas fortuit: il révèle des particularités psychologiques, car il résulte en définitive d'un travail inconscient particulier à chaque peuple et qui n'est pas uniquement soumis aux conditions physiologiques de la parole. Et encore peut-on dire que, même dans la physiologie d'une langue, telles particularités sont révélatrices. C'est pourquoi la science grammaticale, qui peut paraître aride et indifférente à tout ce qui intéresse ordinairement dans un peuple étranger, est une condition nécessaire et comme préalable de toute tentative d'intelligence d'une civilisation étrangère. En décrivant d'une certaine façon le mécanisme d'une langue, on indique déjà, en gros, quelle est sa psychologie, et cette indication se précise ensuite selon d'autres méthodes.

Celles-ci sont presque uniquement psychologiques. Avant d'étudier une langue, on s'y intéresse non pas seulement pour la langue elle-même, mais pour ce qu'elle exprime. Le rôle d'une langue, en effet, est de faire aimer ceux qui la parlent, de même que le rôle d'un roman est d'attirer vers l'écrivain. Ce n'est pas du tout la même chose que

d'apprendre une langue dans le pays où on la parle et de l'apprendre chez soi. A l'étranger on entre, d'une façon insensible et comme naturelle, dans une vie différente de la sienne. La vie elle-même aide à comprendre. Ailleurs ce sont la littérature, l'histoire, l'art, les gens mêmes qui évoquent le pays que l'on ne connaît pas, et qui attirent, et qui donnent un sens à l'étude de la langue.

Cette étude de la civilisation est indispensable pour qu'en sachant la langue on sache aussi à peu près les mêmes choses que les gens du pays, pour qu'on ait des souvenirs analogues, des intérêts communs, pour que s'établisse en somme une communication véritable.

Ainsi conçue comme créant une intimité, la communication avec les étrangers contraint l'homme à s'étudier lui-même de plus près. Les comparaisons sont plus vives, plus révélatrices. En outre, avec des compatriotes on admet sans les juger, par habitude, bien des traits de caractère qui pourraient autrement choquer. Par là même on a une conscience moins claire de sa propre nature. Au contraire, avec des étrangers les rapports sont plus directs, par conséquent plus humains. On est plus indulgent pour les étrangers que pour ses compatriotes: c'est que l'idée qu'on a de soi-même se détermine mieux grâce au contact avec des individus très différents de soi.

Ainsi donc le résultat essentiel d'un contact avec des étrangers est de bien marquer les insuffisances réciproques et, par conséquent, d'amener chacun à se mieux voir tel qu'il est. Je prendrai comme exemple ce qui me paraît constituer l'agrément principal et l'utilité des rapports entre Français et Russes. J'ai, en France, appris à travailler, à utiliser mes connaissances et à en faire profiter les autres. L'organisation française, tout en étant étrangère à l'esprit russe, sait le mettre en valeur et le compléter. Toute autre le ferait moins bien. J'ai vu les Français devenir autres après avoir touché la Russie, et d'autant plus qu'ils l'avaient mieux comprise. Il m'est difficile de déterminer en quoi consiste ce changement. C'est à eux de l'analyser. Mais je suppose que c'est la simplicité russe qui les attire et qui les rend plus simples et plus maniables. Quand j'ai senti que j'avais appris à vivre vraiment avec les Français, que je les connaissais et que j'étais enfin en communication intime avec eux, j'ai découvert en moi un bonheur nouveau.

Paris, juillet 1924.

LES RELATIONS ARTISTIQUES ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE,

PAR

LOUIS RÉAU.

Parmi tous les pays d'Europe qui ont été au XVIIIe siècle tributaires du génie français, aucun n'a accepté son hégémonie plus docilement que la Russie. On en voit aisément la raison. La Russie *pétrovienne* ou *pétersbourgeoise*, réformée de fond en comble par Pierre le Grand, ressemblait à un pays neuf, à une terre vierge où aucune tradition nationale ne venait plus faire obstacle aux influences étrangères. De même que la Russie ancienne avait été pendant de longs siècles une province de l'art byzantin, la Russie nouvelle est devenue, tout naturellement, une province de l'art français. Paris a été pour Pétersbourg ce que Byzance avait été pour Kiev et Moscou.

Les historiens de la civilisation ne se rendent peut-être pas suffisamment compte que notre art a contribué beaucoup plus efficacement que notre politique ou même que notre littérature à l'universalité de la culture française. Nous voudrions essayer d'esquisser à grands traits [1] le rôle de ce facteur capital dans l'histoire des relations franco-russes.

L'expansion de l'art français en Russie a été très tardive : tandis qu'elle apparaît dès le Moyen Age chez les Slaves d'Occident : Tchèques

---

[1] Pour le détail de ces relations nous nous permettons de renvoyer à notre récent ouvrage sur L'*histoire de l'expansion de l'art français moderne* dont le premier volume est consacré en majeure partie au monde slave (Paris, Laurens, 1924).

et Polonais, elle n'atteint guère le domaine des Slaves orientaux avant le début du XVIII^e siècle.

S'il est vrai qu'en 1049 le roi de France Henri I^er, petit-fils de Hugues Capet, épousa dans la basilique de Reims une princesse russe, Anna Iaros'avna, fille du grand prince de Kiev Iaroslav, cette alliance dynastique, unique dans les annales de la monarchie française, ne produisit aucune conséquence apparente au point de vue artistique.

Le schisme entre les Églises d'Orient et d'Occident, qui fut consommé quelques années plus tard, en 1054, et surtout l'invasion mongole du XIII^e siècle creusèrent en effet un fossé infranchissable entre la Moscovie orthodoxe, vassale des Tatars, et l'Occident catholique. Seule de tous les grands pays d'Europe, la Russie byzantinisée resta fermée à l'architecture gothique qui triomphait cependant dans tous les pays limitrophes : Scandinavie, Pologne, Hongrie et jusque dans le Levant.

On a signalé dans les trésors d'églises de France et de Russie quelques objets de culte qui sembleraient supposer des échanges artistiques entre les deux pays : des émaux limousins dans une église de Novgorod et en revanche une icone achéïropoïète représentant la *Sainte Face* avec une inscription en caractères slavons (*Obraz Gospoden na oubrousê*) dans le trésor de la cathédrale de Laon. Mais ces objets isolés n'offrent qu'un intérêt de curiosité.

Ce qui est beaucoup plus significatif, c'est qu'à la fin du XV^e siècle, lorsque la Moscovie réussit à se libérer du joug tatar et à rentrer dans la communauté européenne, les tsars firent appel à des architectes italiens pour introduire à Moscou l'art de la Renaissance et reconstruire leur palais ruinés dans le style du *Castello Sforzesco* de Milan. On ne trouve pas un seul Français dans cette colonie de *Friazines* qui ont bâti en briques les palais, les églises à coupoles et les murailles crénelées du Kreml.

Plus tard, au XVII^e siècle, sous les premiers tsars de la dynastie des Romanov, ce sont des Allemands et des Hollandais que nous voyons installés dans le faubourg étranger (*Nêmetskaïa sloboda*) et dans les ateliers de l'Arsenal (*Oroujeïnaïa Palata*) de Moscou. Dans son dictionnaire des peintres d'icones et de portraits au service des tsars, Alexandre Ouspenski n'a pas relevé un seul nom français.

Il est donc incontestable que l'art français a été devancé en Russie par l'art italien et germano-hollandais. La langue russe elle-même

en fournit la preuve : le nom de Paris, *Parij*, est emprunté à l'italien Parigi, tandis que le mot qui désigne le Français, *Frantzous*, dérive de l'allemand *Franzose*. Inversement, nous avons emprunté le nom de *Moscou*, que nous devrions appeler *Moskova* comme la rivière qui l'arrose, non pas au russe *Moskva*, mais à l'allemand *Moskau*. C'est l'indice le plus sûr qu'il n'existait pas de contact direct entre les deux peuples.

Toutefois des relations commerciales et politiques tendent à s'établir malgré la distance. Dès la fin du XVI^e^ siècle, les marins dieppois utilisent la route nouvellement découverte de la Mer Blanche pour commercer avec Arkhangelsk, port de Moscou. Tsars et rois très chrétiens font assaut d'ambassades. Le faux Dmitri aurait même conçu pendant son règne écourté le dessein de rendre visite à Henri IV.

Après le *Temps des Troubles*, Alexis Mikhaïlovitch et son fils Féodor dépêchent à la cour de Louis XIV le boïar Potemkine. Le « Russien » ébahi, devant lequel le Roi Soleil fit jouer les grandes eaux, déclara avec emphase qu'il n'y avait jamais eu sur la terre que Salomon et le roi de France pour déployer tant de magnificence, et il demanda naïvement si toutes les eaux de la mer n'avaient pas été drainées à Versailles. Les ambassadeurs moscovites furent comblés de présents et rapportèrent dans leur pays, avec de précieuses tapisseries des Gobelins, toute une pacotille de fusils, de pistolets et de pendules à répétition.

Pierre le Grand serait volontiers venu à la cour de Versailles en 1697, lors de son premier voyage en Occident ; mais Louis XIV, fidèle à l'alliance traditionnelle avec la Suède, déclina sa visite, ce dont le tsar fut très mortifié. Il revint en Russie plus imbu que jamais de la supériorité de la civilisation hollandaise et il entreprit de faire de Pétersbourg, qu'il avait baptisé à la hollandaise *Peterburkh*, une *nouvelle Amsterdam*.

Cependant le prestige français l'emportait de plus en plus en Europe sur l'influence hollandaise. Pierre le Grand prétendait *européaniser* la Russie, et l'Europe se *francisait*. Les Hollandais eux-mêmes en convenaient. « Avant tout, écrit Huyssens, précepteur du tsarévitch Alexis, il faut apprendre la langue française qui est la plus usuelle de toutes. » Les agents du tsar à Paris, Matvêev, Zotov, Lefort, lui disaient merveille de l'art et du goût français. Pierre le Grand, ébranlé par leurs rapports, fait peu à peu des infidélités à sa chère Hollande.

Il demande à Zotov de lui envoyer « les plans, façades et perspectives des meilleurs bâtiments de France, surtout de la maison royale et des jardins de Marly-les-Paris » ; il fait venir de France non seulement des râpes à tabac et des perruques, mais encore des meubles et des tapisseries ; enfin il donne l'ordre, en 1715, de profiter du désarroi causé par la mort de Louis XIV pour embaucher des équipes d'artistes et d'artisans français.

Trois événements de nature très diverse ont favorisé la pénétration de l'art français en Russie au XVIII^e siècle en provoquant chaque fois l'émigration de colonies d'artistes. Ce sont :

1° le voyage de Pierre le Grand à Paris en 1717 ;
2° la fondation de l'Académie des Beaux-Arts à Pétersbourg en 1758 ;
3° la Révolution française de 1789.

Il y a donc lieu de distinguer dans l'histoire des relations artistiques entre la France et la Russie trois grandes périodes de durée inégale :

1° de 1717 à 1758 ;
2° de 1758 à 1789 ;
3° de 1789 à nos jours.

I

Aussitôt après la mort de Louis XIV, Pierre le Grand reprit son projet de voyage en France ; il fit sonder le Régent Philippe d'Orléans qui, tout en restant fidèle à la politique orientale du Grand Roi, ne pouvait décemment décliner les avances de « Sa Majesté Czarienne », dont le prestige avait considérablement grandi depuis la victoire de Poltava.

Le tsar voulait proposer à la France de substituer dans son système d'alliances la Russie victorieuse à la Suède vaincue. En même temps il comptait s'enquérir des progrès des arts en France pour en faire bénéficier son pays. Sa visite avait donc le double caractère d'un voyage d'affaires et d'un voyage d'études. L'échec diplomatique fut complet ; en revanche, cet événement devait avoir les conséquences les plus heureuses au point de vue artistique.

Pierre le Grand arriva à Paris le 7 mai. Il avait pris la précaution de laisser sa femme Catherine en Hollande, de peur que la vulgarité

de cette ancienne servante d'auberge ne choquât la cour de Versailles. Il était lui-même rebelle à toute étiquette. On lui avait préparé au Louvre les appartements de la reine-mère ; il se fit dresser un lit de camp dans la garderobe de l'hôtel Lesdiguières ; aux carrosses de cour il préférait les simples voitures de louage. Il scandalisait les courtisans par le débraillé de son costume et de ses manières : on le rencontrait en perruque ronde, sans poudre et souvent sans chapeau. Au réfectoire des Invalides il goûta la soupe des soldats, but à leur santé, les frappant sur l'épaule et les appelant camarades. Son sans-gêne dégénérait parfois en grossièreté : il voulut voir à Saint-Cyr la vieille maîtresse du feu roi, Mme de Maintenon ; sur le seuil de sa chambre, il la dévisagea dans son lit comme une bête curieuse et sortit « sans lui dire un mot et sans lui faire aucune sorte de révérence ». Mais tout cela était racheté par un rayonnement de force et de génie qui frappa Saint-Simon.

Son esprit était plus tendu vers l'utilité que vers la beauté. Les *fêtes galantes* de Watteau n'étaient à ses yeux que de vaines frivolités ; mais il ne se lassait pas de faire peindre la Bataille de Poltava ou son propre portrait. Les plus grands portraitistes de la Régence, Largillière et Rigaud, Oudry et Nattier, s'appliquèrent à reproduire ses traits de géant épileptique. Malheureusement le seul de ces quatre portraits qui soit connu est le portrait en buste de Nattier. Un précieux album récemment signalé dans la bibliothèque de M. Edme Sommier au château de Vaux-le-Vicomte contient cinq esquisses d'Oudry qui sont des recherches pour son portrait en pied du tsar ; peut-être permettront-elles d'identifier l'original disparu [1].

Le tsar s'intéressait surtout aux manufactures. Il visita deux fois les Gobelins où on lui fit les honneurs des ateliers de haute et basse lisse et où on lui offrit de la part du petit roi Louis XV une *tenture des Indes* et une suite du *Nouveau Testament* d'après les cartons de Jouvenet. A la Monnaie, il eut la surprise de voir frapper une médaille à son effigie.

Pour introduire en Russie ces industries de luxe, il était nécessaire d'embaucher des artistes et des artisans français. Pierre le Grand

---

[1] J'ai publié ces « dessins pour le czar » d'Oudry dans la *Gazette des Beaux-Arts* (Les portraits français de Pierre le Grand, 1921) et dans *L'histoire de l'expansion de l'art français moderne*, Paris, 1924.

qui n'avait pas bénéficié, comme les électeurs de Brandebourg, de la Révocation de l'édit de Nantes, profita largement pour l'embellissement de sa capitale et l'instruction de ses sujets de la crise de chômage provoquée par la mort de Louis XIV. La direction des bâtiments du roi, n'ayant pas de commandes à distribuer, consentit à laisser essaimer toute une colonie d'artistes sous la conduite de l'architecte Le Blond.

La première mission dont fut chargé Le Blond en sa qualité d'*architecte général de Sa Majesté Czarienne* fut de tracer le plan d'ensemble de Pétersbourg qui commençait à peine à sortir des marécages de la Néva. Le centre de la nouvelle capitale devait être l'île de Vasili Ostrov, quadrillée sur le modèle d'Amsterdam d'un réseau de canaux parallèles. L'hostilité du prince Menchikov, qui gouvernait en l'absence du tsar, fit échouer ce projet. La ville s'étendit sur la rive gauche de la Néva, autour des trois grandes voies ou *perspectives* rayonnant en éventail de la tour de l'Amirauté. Dans cette disposition on n'a pas de peine à reconnaître le dessin des trois avenues qui convergent vers le château de Versailles. C'est donc en définitive le plan français qui prévalut sur le plan hollandais.

Le Blond, qui était à la fois architecte et dessinateur de jardins, traça en outre les plans du *jardin d'été*, des maisons de plaisance de Strêlna et de Peterhof au bord du golfe de Finlande ; mais sa mort prématurée, qui survint en 1719, ne lui permit pas de réaliser tous ses projets.

Parmi les sculpteurs embauchés à Paris en même temps que Le Blond, il faut citer avant tout le charmant ornemaniste Nicolas Pineau, dit *le Russe*, à cause du séjour d'une dizaine d'années qu'il fit à Pétersbourg. Le château de Peterhof possède un des rares ouvrages de sa main qui soient parvenus jusqu'à nous : les lambris sculptés du cabinet de Pierre le Grand.

A défaut de Nattier et d'Oudry qui se dérobèrent, le tsar s'assura les services du Marseillais Louis Caravaque : sorte de maître Jacques qui s'engageait à brosser des tableaux d'histoire, de batailles, des portraits, des paysages, à dessiner des cartons de tapisseries, au besoin à peindre des carrosses ; il se faisait fort en outre d'inculquer ces multiples talents à des élèves russes : car ce que Pierre le Grand demandait implicitement aux instructeurs étrangers, c'était de se rendre inutiles en formant des artistes indigènes aptes à les remplacer.

Caravaque, dont les portraits étaient très prisés pour leur ressemblance, eut le loisir de faire école en Russie, car il resta en faveur sous les règnes d'Anna Ivanovna et d'Élisabeth Petrovna et ne mourut à Pétersbourg qu'en 1754.

Le gros de la « Compagnie du Sieur Le Blond » se composait d'artisans appartenant à tous les corps de métiers : fontainiers, orfèvres, surtout tapissiers, transfuges des Gobelins et de Beauvais qui installèrent, en 1716, sur les rives de la Néva, une manufacture impériale de tapisseries.

Beaucoup de ces émigrés, séduits par l'appât du gain, expièrent leur imprudence par de cruels déboires. A la mort de Pierre le Grand, cette première colonie se dispersa presque tout entière, à l'exception du peintre Caravaque qui maintint jusqu'au milieu du siècle le prestige de l'art français.

II

Sous le règne d'Anna Ivanovna, gouvernée par des favoris allemands, qui « se disputaient cyniquement la Russie comme une chope de bière », l'art français subit une passagère éclipse. Mais après la Révolution de 1741, qui porta sur le trône la fille de Pierre le Grand, un revirement se produisit en sa faveur.

La nouvelle tsarine Élisabeth avait été destinée jadis à épouser Louis XV. Pour la préparer à ce rôle, on lui avait appris à parler français et à danser le menuet. Vive, pétulante, elle avait toujours un pied en l'air. « Il semblait, remarque avec aigreur un diplomate saxon, qu'elle fût née pour la France, n'aimant que le faux brillant ». On lui préféra la pieuse et prude Marie Leszczinska, fille du roi détrôné de Pologne. Malgré cet affront, elle gardait un faible pour le roi très chrétien dont elle avait failli être la fiancée. « Le roi, avouait-elle, est le seul potentat pour qui, depuis que je me connais, je me sois senti du penchant ».

Comme elle n'était pas femme à renoncer à l'amour faute de potentats, elle témoigna de son mieux sa gratitude à l'ambassadeur français La Chétardie qui l'avait aidée à s'emparer du trône. Elle fut entretenue dans ses sympathies pour la France par ses autres favoris : Razoumovski, Vorontsov, Chouvalov.

D'ailleurs sa coquetterie aurait suffi à l'incliner vers la France.

On ne dira jamais assez combien l'élégance des modes françaises a servi nos artistes et contribué à l'expansion de l'art français. Le XVIIIe siècle a été dans l'Europe entière le siècle de la femme et particulièrement en Russie le siècle des impératrices. Élisabeth ne pouvait en vouloir longtemps au pays d'où elle faisait venir ses robes à paniers et ses bas de soie. On raconte qu'elle guettait l'arrivée des vaisseaux français dans le port de Pétersbourg pour faire main-basse sur les nouveautés. Personne n'avait le droit de choisir avant elle : elle n'hésita pas à faire jeter en prison une marchande de modes qui avait commis le crime de lèse-majesté de ne pas lui présenter en première ligne certains articles de toilette réservés à d'autres clientes. A sa mort, on trouva dans ses armoires 1500 robes, deux coffres remplie de bas de soie et plus de 100 coupons d'étoffes.

S'il avait fallu choisir entre une robe et un tableau, le cœur de la tsarine n'eût pas hésité. Cependant, après la mort de Caravaque, elle se mit en quête d'un peintre français pour faire son portrait officiel. Tocqué, gendre de Nattier, qui avait peint en 1717 les portraits de son père et de sa mère, consentit, après de longs pourparlers, à partir en 1756 pour Pétersbourg. A cette époque, Élisabeth, envahie par l'embonpoint, n'était plus la petite Vénus peinte sans voiles par Caravaque. En 1741, l'ambassadeur d'Angleterre la trouvait déjà « trop grasse pour conspirer ». Elle avait une de ces poitrines opulentes, privilège des impératrices de Russie, qui excitait les sarcasmes du roi Frédéric II : « Vos impératrices, disait-il un jour à un jeune diplomate russe, ont toujours de la gorge ; c'est comme un attribut de l'empire, comme le sceptre, la couronne et le globe ».

Tocqué dut, en bon courtisan, atténuer ces rondeurs et corriger un petit nez camard qui manquait de majesté. Il faut croire qu'Élisabeth ne fut qu'à moitié satisfaite de ces retouches ; car lorsqu'elle voulut faire graver en 1761 le portrait de Tocqué, elle enjoignit au graveur Schmidt de lui refaire un nez plus digne d'être comparé avec celui de Cléopâtre.

Si profonde qu'ait été l'influence de Tocqué sur les portraitistes russes, Rokotov et Levitski par exemple, c'est à la fondation de l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg, en 1758, qu'est due la consolidation définitive de l'influence française en Russie.

L'initiative de cette création appartient à un des favoris d'Élisabeth, Ivan Ivanovitch Chouvalov, qui avait d'abord songé à rat-

tacher la nouvelle institution à l'Université de Moscou, dont il était le curateur. Mais, devant les protestations des artistes étrangers, qui se souciaient peu de travailler loin de la capitale et de la Cour, l'Académie fut établie à Pétersbourg.

Ses statuts furent calqués sur ceux de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture de Paris. Le personnel enseignant était en majorité français. Les meilleurs élèves étaient envoyés à la fin de leurs études à Paris pour y compléter leur instruction. On ne s'étonnera pas que, dans ces conditions, l'Académie de Pétersbourg ait été un merveilleux instrument de diffusion de l'art français.

Le recrutement des professeurs, qu'il fallait nécessairement faire venir de l'étranger, provoqua un second exode d'artistes français, comparable à celui de 1717. La nouvelle colonie comptait des représentants de tous les arts : architecture, sculpture, peinture et gravure.

C'est à Vallin de la Mothe, premier professeur d'architecture à l'Académie, où il enseigna de 1758 à 1775, qu'échut la tâche de construire sur le quai de la Néva le magnifique palais que Catherine II assigna aux Beaux-Arts. Ce chef-d'œuvre était jadis attribué à l'architecte russe Kokorinov. Mais l'élévation de la façade et la coupe de l'escalier de parade, sur lesquelles se lit la signature de Vallin de la Mothe, ne laissent aucun doute sur le nom du véritable auteur qui s'est d'ailleurs inspiré des plans dressés en 1756 par son cousin Jacques François Blondel. C'est donc un œuvre de conception purement française.

Le sculpteur Nicolas-François Gillet n'est pas beaucoup plus connu en France que l'architecte Vallin de la Mothe. Cependant il a plus fait pour la gloire et l'expansion de l'art français que beaucoup d'artistes plus célèbres. Tous les sculpteurs russes du XVIII^e^ siècle sont passés par son atelier et ont profité de son enseignement. L'école de sculpture russe n'existait pas avant lui ; on peut dire sans exagération qu'il en est le véritable créateur.

Son action féconde d'éducateur a été injustement éclipsée par la gloire plus éclatante de son contemporain Falconet qui fut appelé à Pétersbourg en 1766 pour modeler la statue équestre de Pierre le Grand. C'est pour nous une œuvre d'autant plus précieuse que les statues royales de Louis XIV et de Louis XV dont elle procède dans une certaine mesure ont toutes été détruites pendant la Révolution.

Falconet ne s'était pas contenté de copier ses devanciers, Girardon, Lemoyne et Bouchardon. Le parti qu'il adopta est d'une saisissante originalité : le cheval est cabré sur ses pattes de derrière au lieu d'être représenté au pas, et il se dresse au sommet d'un rocher escarpé qui remplace le piédestal traditionnel. Quant au cavalier impérial, qui nous apparaît ici sans l'accompagnement habituel des statues allégoriques, des bas-reliefs narratifs et des inscriptions pompeuses, il symbolise, conformément à l'esprit des philosophes de l'encyclopédie qui répugnait à la glorification de la guerre, non pas le conquérant, le vainqueur de Poltava, mais le législateur et le fondateur de Pétersbourg.

Falconet ne travailla pas moins de douze ans à cette statue qui ne fut inaugurée qu'après son départ, en 1782. Il eut à surmonter deux grosses difficultés : le transport d'un énorme bloc de granit trouvé dans les marécages du golfe de Finlande et l'opération de la fonte que, faute d'un praticien habile, l'artiste dut entreprendre lui-même. Il s'en tira à son honneur, malgré l'échec partiel de la première fonte qui nécessita un raccord, si adroitement fait que la statue paraît d'un seul jet.

A la statue de Pierre le Grand devait faire pendant un monument de Catherine II pour lequel Falconet proposa deux maquettes : la première représentait *Catherine soutenant la Russie chancelante,* allusion assez maladroite à la façon dont elle s'était emparée du trône en se substituant à son mari Pierre III, la seconde *Catherine montrant à ses sujets le nouveau Code qu'elle leur avait octroyé.* Aucun de ces projets ne fut exécuté.

Falconet avait amené avec lui à Pétersbourg une jeune « sculpteuse » de talent, son élève, plus tard sa belle-fille, Marie-Anne Collot, qui se spécialisa dans le portrait. On lui doit d'excellents bustes de Catherine II et du grand duc Paul Petrovitch, le futur Paul Ier ; c'est elle qui modela la tête colossale de Pierre le Grand que Falconet désespérait de réussir.

Les peintres français qui travaillent en Russie entre 1758 et 1789 sont naturellement beaucoup plus nombreux que les architectes et les sculpteurs. Parmi ceux qui professent à l'Académie, nous relevons les noms de Le Lorrain, du dessinateur Moreau le jeune, de Lagrenée l'aîné. Mais le plus intéressant de ces émigrés est assurément le peintre de genre Jean-Baptiste Le Prince, parce que c'est

le seul qui se soit intéressé à la Russie et qui ait essayé d'en fixer les aspects pittoresques. Cette curiosité nous paraît aujourd'hui toute naturelle ; mais elle était à cette époque très exceptionnelle. Falconet passa douze ans à Pétersbourg sans trouver le temps d'aller une seule fois à Moscou. Le Prince explora au contraire toute la Russie et même une partie de la Sibérie : il rentra à Paris en 1763 avec des cartons bourrés de croquis et toute une collection de costumes. Toute son œuvre, tableaux, cartons de tapisseries, estampes, n'est que l'exploitation et la mise en œuvre de ses souvenirs de voyage.

Le morceau de réception qu'il présenta en 1765 à l'Académie est intitulé *Le baptême russe*. Ce tableau, si vanté par Diderot, est relégué aujourd'hui dans un couloir étroit et ténébreux du Ministère de la Justice. Sa vraie place serait au musée du Louvre : car c'est le premier tableau français qui ait jamais été consacré à un sujet russe, et à ce titre il fait époque dans l'histoire des relations artistiques entre la France et la Russie.

Pour la manufacture de Beauvais, Le Prince compose la tenture des *Jeux Russiens* dont on peut voir trois pièces dans un des salons du musée Jacquemart-André. De 1765 à sa mort en 1781, il publie sans interruption des séries d'estampes ou « cahiers gravés » qui popularisent les *Habillements et usages de Russie*.

Certes, il faut convenir que son observation reste superficielle, qu'il est plus costumier que psychologue, et l'on serait parfois tenté de donner raison à Diderot qui, après l'avoir porté aux nues, le traite dédaigneusement de « fille de boutique ». Mais on ne saurait lui enlever le double mérite d'avoir mis à la mode, en France, après la vogue de la *turquerie* et de la *chinoiserie*, un autre genre d'exotisme qu'on pourrait appeler la *russerie* et d'avoir joué en Russie le rôle d'un précurseur. De même que Gillet fit sortir *ex nihilo* une école de sculpture russe, Le Prince est le père de la peinture de genre en Russie (*rousski byt*) : tous les petits maîtres du commencement du XIX^e^ siècle, notamment Venetsianov et Fedotov, se réclament de lui. Il est assez curieux que ce soit un Lorrain, élève de Boucher, qui ait appris aux Russes à regarder leur propre pays.

Les portraitistes étaient particulièrement recherchés par la cour et la société de Pétersbourg. De Velly, Delapierre, Voille, Falconet fils, qui se succédèrent sous le règne de Catherine II, sont des peintres secondaires. Le seul qui ait exercé une influence comparable à celle

de Tocqué est Roslin qui, malgré ses origines scandinaves, appartient à l'École française. Il eut le malheur de manquer le portrait de l'impératrice, qui se plaint dans une lettre à Grimm d'avoir été métamorphosée en « cuisinière suédoise, bien plate, léchée et ignoble ». En revanche il fut fêté et surchargé de commandes par l'aristocratie russe qu'il éblouissait par sa virtuosité dans le rendu des étoffes de satin.

Tous les étrangers de passage à Pétersbourg étaient tenus, par mesure de police, d'annoncer trois fois leur départ quelques jours à l'avance dans les colonnes du journal officiel *Peterbourgskiia Vêdomosti*. Cette obligation était une garantie précieuse pour les créanciers qui pouvaient ainsi surveiller leurs débiteurs et leur mettre la main au collet. Il arrive par surcroît qu'elle rend service aux historiens de l'art : car c'est grâce à une annonce de ce genre qu'on a pu démontrer le séjour à Pétersbourg du fameux pastelliste Perronneau. Le journal du 10 décembre 1781 signale en effet, parmi les étrangers en partance, un certain *Perronneau, peintre de l'Académie de Paris*. En rapprochant ce document des articles nécrologiques qui furent consacrés à l'artiste deux ans plus tard, en 1783, et où il est question d'un voyage en Russie, j'ai pu établir avec certitude la réalité de ce séjour qui avait échappé à tous ses biographes.

On n'aurait qu'une idée bien incomplète de la pénétration de l'art français en pays russe, si l'on ne tenait compte que des artistes ayant fait le voyage de Pétersbourg. A côté de ceux qui ont travaillé *en Russie*, il y a ceux qui, sans quitter Paris, ont travaillé *pour la Russie*. Leur nombre est considérable, et leur influence, bien qu'exercée à distance, n'a pas été moins profonde.

C'est à l'architecte Clérisseau, recommandé par Cochin et Falconet que Catherine II demanda les plans d'une *Maison antique*, qu'elle avait la fantaisie de faire construire dans son parc de Tsarskoe Selo. Elle voulait un petit pavillon de jardin. Clérisseau, qui était mégalomane et qui croyait devoir travailler en grand pour l'impératrice de toutes les Russies, lui envoya les plans d'un palais colossal, conçu à l'échelle du Colisée. Catherine se fâcha et refusa de payer. Mais cette brouille passagère ne l'empêcha pas, quelques années plus tard, d'acheter en bloc les portefeuilles de dessins de l'artiste et de lui commander la maquette d'une *Porte triomphale* que Gillet devait décorer de bas-reliefs. Aucun de ses projets ne fut exécuté ; l'influence du goût de

Clérisseau n'en est pas moins sensible dans les appartements de style pompéien que Catherine II se fit construire à Tsarskoe Selo.

L'ingénieur Perronet, qui s'était rendu célèbre par la construction du pont de Neuilly sur la Seine, fit le projet beaucoup plus hardi d'un pont en pierre sur la Néva ; ce pont, qui devait être établi dans l'axe de la statue de Pierre le Grand, comportait une arche mobile pour permettre le passage des vaisseaux et des dispositifs spéciaux contre la débâcle des glaces. Le projet de Perronet, trop audacieux pour la technique rudimentaire du XVIIIe siècle, ne fut repris que beaucoup plus tard. En revanche, on construisit d'après ses dessins, sur le canal de la Fontanka, sept charmants ponceaux de pur style Louis XVI, ornés chacun de quatre tourelles en granit destinées à la manœuvre des ponts-levis.

En attendant le développement de l'école de sculpture russe qui était encore au berceau, nos sculpteurs parisiens bénéficièrent de nombreuses commandes. Les grands seigneurs russes eurent recours à Vassé, Pajou, Clodion, Houdon pour exécuter les monuments funéraires de membres de leurs familles.

Houdon surtout a beaucoup travaillé pour la Russie[1]. Dès 1773, le baron Stroganov lui commande un buste colossal en marbre de *Catherine II*. Le prince Galitzine, ministre de Russie à Paris, veut plusieurs tombeaux pour une église de Moscou. En 1778, Catherine II se fait envoyer plusieurs bustes et une réplique de la statue assise de *Voltaire* dont elle songea un moment à reconstituer à Tsarskoe Selo la résidence de Ferney ; elle reçoit en 1781 le magnifique buste de *Buffon*. Tous les grands seigneurs russes de passage à Paris, le baron Vietinghoff, gouverneur de Riga, père de la fameuse baronne de Krüdener, la princesse Dachkov, les deux comtes Soltykov père et fils, qui accompagnaient le grand duc Paul à Paris, en 1782, passent par l'atelier de Houdon. Enfin, le vieux sculpteur exposait encore au Salon de 1814 un buste du petit-fils de Catherine, le tsar *Alexandre I*.

Le chef-d'œuvre de Houdon à l'Ermitage est la célèbre *Diane* en marbre destinée primitivement au duc de Saxe-Gotha. Comment et pourquoi a-t-elle, changé de destination ? Tous les biographes de Houdon s'étaient posé le problème et, faute de pouvoir le résoudre, avaient imaginé des romans. La version la plus répandue était que

[1] C'est à tort que M. Waliszewski prétend qu'il est venu en Russie.

la pudibonderie du principicule allemand avait été effarouchée par la nudité de la Diane dont l'impératrice russe, moins bégueule, se serait accommodée. En réalité, cette question de décence n'a joué aucun rôle dans le mystérieux transfert de la statue. J'ai trouvé, il y a quelques années, la clef de l'énigme dans la correspondance de Grimm qui servait d'intermédiaire entre les artistes de Paris et les cours étrangères de Gotha et de Pétersbourg. C'est lui qui prit l'initiative de ce changement. Dans une lettre à Catherine, il exprime la crainte que la fragile statue ne se brise en voyageant par terre de Paris à Gotha, « au lieu que, si elle était faite pour Votre Majesté, elle irait par eau du quai de Paris droit au quai de Saint-Pétersbourg et ne me donnerait pas l'inquiétude mortelle de la voir arriver mutilée en Thuringe. Dans ce cas je disposerais le duc de Gotha à remplacer sa *Diane* en marbre par une *Diane* en bronze qui braverait toutes les secousses de Paris à Gotha, et Votre Majesté aurait de quoi placer une belle déesse au milieu d'une rotonde ou d'un bosquet ou d'un des temples de Tsarskoe Selo ou de l'Hermitage ».

Catherine se laissa persuader, non sans peine! elle craignait de faire tort au duc de Saxe-Gotha. Finalement elle cède aux instances de Grimm et lui répond, le 10 mai 1784, avec plus de résignation que d'entrain : « S'il faut absolument que la *Diane* de Houdon soit à moi, envoyez-la moi ».

Telle est l'histoire exacte de l'acquisition du chef-d'œuvre de Houdon par Catherine. On voit que tout le mérite en revient à Grimm qui lui força la main pour éviter les risques d'un transport par voie de terre jusqu'à Gotha. En remontant plus haut dans la recherche des causes, on arrive à cette conclusion que le transport de la *Diane* de Houdon à l'Ermitage est dû en définitive à Pierre le Grand ; car si le tsar n'avait pas transporté sa capitale au bord de la mer, la *Diane* aurait échoué en Allemagne au lieu d'aborder à Pétersbourg.

Les peintres français du XVIII^e^ siècle les plus appréciés en Russie ont été sans contredit Greuze, Joseph Vernet et Hubert Robert.

Catherine II, stylée par Diderot, acheta l'un des plus célèbres tableaux de Greuze : le *Paralytique*. Elle songea même à faire venir l'artiste à Pétersbourg. Mais Diderot l'en dissuada. « Il faut avoir ses tableaux, écrivait-il à Falconet, et laisser là l'homme. Et puis sa femme est d'un consentement unanime la plus méchante créature qu'il y ait au monde. Je ne désespérerais pas qu'un beau jour Sa

Majesté Impériale ne l'envoyât faire un tour en Sibérie». Greuze était également très goûté par le grand-duc Paul qui lui acheta tout un lot de dessins, et par les grands seigneurs russes, notamment par Nicolas Demidov et le prince Iousoupov. La galerie Iousoupov à Pétersbourg ne possède pas moins de 18 Greuze, parmi lesquels se trouve la *Colombe retrouvée* ou *Volupté*, que l'artiste appelait vaniteusement «un grand tableau dans une petite toile».

Les *Tempêtes* de J. Vernet, les *Ruines* d'H. Robert n'étaient pas moins goûtées par les Russes que les fausses innocences de Greuze.

Le nombre des paysages d'H. Robert qui ont passé à cette époque en Russie est presque incroyable : ce sont des vues du parc de Versailles au moment où Louis XVI en fit abattre les arbres, deux vues de la grande galerie du Louvre avec un système d'éclairage par le haut et (par anticipation) à l'état de ruine. Un de ces tableaux, qui représente la ruine artificielle du parc de Tsarskoe Selo et qui est signé en caractères russes, pourrait faire croire qu'H. Robert fit le voyage de Russie ; mais ce n'est qu'une supercherie imaginée par le comte Stroganov, mécène russe en résidence à Paris, qui prêta à l'artiste un dessin fidèle de cette ruine et lui dicta sa signature.

L'art décoratif français, qui était arrivé au XVIIIe siècle à son point de perfection, est également mis à contribution par les Russes. De véritables cargaisons de meubles de nos principaux ébénistes, de soieries de Lyon, d'orfèvreries parisiennes, de porcelaines de Sèvres prennent le chemin de Pétersbourg. Nous ne pouvons ici que signaler en passant la célèbre *Tenture aux paons et aux faisans*, commandée par Catherine II à Philippe de Lasalle, les pièces d'orfèvrerie exécutées par Fr. Th. Germain, Rœttiers et Auguste, le magnifique service bleu turquoise orné de camées à l'antique où se surpassa la manufacture de Sèvres.

Tandis que la Russie se laisse envahir par nos artistes et par leurs œuvres, de nombreux Russes viennent en France et contribuent à resserrer les liens artistiques entre les deux pays.

Catherine II, qui était en mauvais termes avec Louis XV et son ministre Choiseul, ne suivit pas l'exemple de Pierre le Grand ; elle autorisa pourtant son fils, le grand-duc Paul Petrovitch, à rendre visite à la Cour de Versailles. Ce voyage sans caractère politique eut dans le domaine de l'art des conséquences presque aussi importantes que le célèbre voyage de 1717. Le grand-duc, qui voyageait

avec sa seconde femme Marie Feodorovna, née princesse de Wurtemberg de la branche de Montbéliard, sous le pseudonyme transparent de comte du Nord, entra en France par Lyon où il acheta pour un million de soieries et arriva à Paris au printemps de 1782.

« On a trouvé, lisons-nous dans les *Mémoires secrets*, le comte fort laid de figure, mais la comtesse superbe dans le genre allemand, hommasse » (sic). Malgré sa disgrâce physique, le futur Paul Ier, stylé par son correspondant Laharpe, conquit la cour et la ville par son esprit d'à propos. « Dans nos sciences, dans nos arts, dans nos mœurs, dans nos usages, écrit sans sourciller l'Allemand Grimm, qui oublie qu'il est né à Ratisbonne et se prend pour un Parisien authentique, rien ne lui a paru étranger. A Versailles, il avait l'air de connaître la cour de France aussi bien que la sienne ».

Le programme des nobles visiteurs était très chargé. On leur offrit des fêtes magnifiques à Versailles, où la reine Marie-Antoinette leur fit les honneurs du Petit Trianon. Ils furent reçus à Bagatelle chez le comte d'Artois, à Sceaux chez le duc de Penthièvre, à Chantilly chez le prince de Condé. Ils admirèrent les hôtels des grands seigneurs, les « folies » des fermiers généraux et risquèrent même un coup d'œil dans les « petites maisons » des filles d'Opéra.

Plus artistes que Pierre le Grand, le comte et la comtesse du Nord visitent avec intérêt les monuments, les galeries de tableaux, les ateliers des peintres et des sculpteurs en renom. Aux Gobelins, Louis XVI offre au fils de Catherine de magnifiques tapisseries : les *Nouvelles Indes* de Desportes, le *Don Quichotte* de Coypel, les *Pastorales* de Boucher ; on pousse même la prévenance jusqu'à faire exécuter spécialement pour lui des tentures à fond damassé jaune qu'il préférait aux fonds roses et une suite de l'*Histoire d'Henri IV* pour lequel il avait une véritable dévotion. A Sèvres, c'est la reine qui fait à la grande-duchesse la surprise d'une merveilleuse toilette en porcelaine bleu-lapis enrichie d'émaux avec un jeu complet d'accessoires comprenant jusqu'à un gratte-langue et une baignoire d'yeux et dont la pièce de résistance était un miroir soutenu par trois Grâces en biscuit : chef-d'œuvre de Boizot.

A ces présents royaux s'ajoutent d'innombrables emplettes chez les ébénistes, les bijoutiers, les marchandes de modes. « Quand on quitte Paris, soupire la baronne d'Oberkirch, qui nous a laissé une relation de ce voyage, il faudrait des fourgons ». Le fait est que, lorsque

la grande-duchesse prit la route de Pétersbourg, elle se fit suivre de plus de 200 caisses de colifichets avec tous les projets de coiffures qui se peuvent imaginer.

Tous ces trésors trouvèrent place dans les trois résidences favorites du fils de Catherine : *Pavlovsk, Gatchina* et plus tard le *château Saint-Michel.* A Pavlovsk, l'ameublement Louis XVI est resté intact. Meubles, Gobelins, porcelaines de Sèvres, tout se trouve encore à la place indiquée dans l'inventaire dressé à la fin du XVIIIe siècle par la grande-duchesse.

A Gatchina, dont le parc fut dessiné sur le modèle de Chantilly, les appartements regorgeaient de paysages de Vernet et d'Hubert Robert. C'est là qu'on a retrouvé la *Sainte Famille* de Watteau et la statue de *L'Hiver* de Falconet.

Au château Saint-Michel, sorte de Bastille que Paul Ier se fit construire à Pétersbourg après son avènement, on voyait, dit l'écrivain allemand Kotzebue, qui fut chargé d'en faire la description officielle, la *Diane* de Houdon, de nombreuses peintures de Carle Van Loo et de Greuze.

Si le voyage du grand-duc eut un éclat particulier, il ne faut pas oublier que presque tous les grands seigneurs russes le précédèrent ou le suivirent à Paris. Un séjour en France était considéré à cette époque dans toute l'Europe civilisée comme le complément nécessaire de toute éducation, comme un brevet d'élégance et de bon ton. Diderot mande en 1773 à Falconet : « Nos hôtels garnis ne désemplissent pas de Russes ». « On ne voit partout, écrit Grimm à Catherine II, qu'enseignes à l'Impératrice de Russie, que cafés de Russie, marchandes de modes à l'enseigne du Russe galant ». Le boïar russe tend à supplanter le lord anglais comme type du Crésus jetant l'or à pleines mains. « En général, dit encore Grimm, la nation russe est considérablement à la mode dans ce moment-ci ; elle a succédé à cet égard à la nation anglaise». Sa réputation de richesse et de prodigalité est si bien établie que, sous la Révolution, le frère du pastelliste La Tour recommande à ses héritiers d'attendre, pour vendre les fameux pastels de Saint-Quentin, le retour des amateurs russes.

Il y a en effet, parmi ces grands seigneurs, nombre d'amateurs d'art plus ou moins éclairés. Les plus distingués sont le prince Dmitri Galitzine, l'ami de Diderot et de Falconet, le comte Cheremetev, le comte André Chouvalov, surtout le baron Alexandre Stroganov

et le prince Nicolas Iousoupov. Le baron Stroganov, qui résida longtemps à Paris, était un mélange curieux d'encyclopédiste et de vieux boïar. « Il avait l'esprit et les propos français, les mœurs et les habitudes russes ». Il possédait des œuvres d'H. Robert, de Fragonard et commanda à Greuze le portrait de son fils Paul (Popo) qu'il fit élever à la spartiate par le futur Conventionnel Romme. Quant à la galerie Iousoupov, qui subsiste encore aujourd'hui presque intégralement à Pétersbourg, son créateur en a fait un véritable musée de la peinture française, depuis Claude Lorrain jusqu'à Prudhon, qu'on ne saurait comparer qu'à la Wallace Collection de Londres.

Parmi les voyageurs russes qui affluent à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les plus intéressants à notre point de vue sont les artistes pensionnés par l'Académie de Pétersbourg. D'après les statuts de l'Académie, douze jeunes artistes, choisis parmi ceux qui avaient remporté des médailles, devaient être envoyés tous les trois ans à l'étranger pour parfaire leur éducation. Presque tous se dirigeaient vers Paris, capitale incontestée de l'art européen. Faute d'une *Maison de Russie* établie sur le modèle de l'Académie de France à Rome, ces jeunes gens étaient presque complètement abandonnés à eux-mêmes, sans aucune surveillance effective. Quelques-uns abusaient de cette liberté pour fréquenter plus que de raison les tripots et les lupanars du Palais Royal.

Malgré ce défaut d'organisation, l'institution de ces bourses donna de bons résultats. De 1760 à 1789, plus de quarante artistes russes se succédèrent sur les bancs de l'Académie royale et dans les ateliers parisiens. Les architectes se formaient de préférence chez de Wailly et Chalgrin, les sculpteurs chez J.-B. Lemoyne, Pigalle et Houdon, les peintres chez Le Prince, Lagrenée ou Vien, les graveurs chez Wille.

Il est aisé de comprendre combien une pareille ambiance devait laisser une empreinte ineffaçable chez tous ces étrangers. Les œuvres exécutées après leur retour en Russie par Bajenov et Zakharov, par Kozlovski et Losenko sont de pure tradition française.

III

L'influence de l'art français était si solidement enracinée en Russie que les événements politiques les plus contraires ne réussirent pas à l'ébranler.

Il semblait que la Révolution de 1789, en provoquant une coalition européenne, dût porter un coup fatal à l'hégémonie de la langue et de l'art français. Il n'en fut rien. Catherine II, princesse d'origine allemande, continua à correspondre en français avec son compatriote Grimm. Plus tard, un gallophobe enragé comme le comte Rostoptchine, l'incendiaire de Moscou, le farouche ennemi de Napoléon, accablera dans sa correspondance avec Vorontsov la France d'invectives et de malédictions : mais ces philippiques sont rédigées dans un excellent français, plein de suc et de saveur, qui rappelle parfois les Mémoires de Saint-Simon.

L'art français ne résiste pas moins victorieusement à la tourmente. C'est en vain qu'après la mort de Louis XVI Catherine, indignée, interdit à ses sujets de résider à Paris, suspend les envois de pensionnaires de l'Académie, enjoint aux Français résidant à Pétersbourg de partir ou de prêter serment de fidélité aux Bourbons. Les artistes russes formés à Paris sous Louis XVI continuent à travailler dans le goût français. Bien plus. La Révolution donne, comme autrefois le voyage de Pierre le Grand à Paris et la fondation de l'Académie de Pétersbourg, une impulsion nouvelle à l'expansion de notre art en provoquant un troisième exode d'artistes français.

Les représentants les plus notables de cette émigration sont le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur de France à Constantinople, qui devient président de l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg, le peintre Doyen, qui professe à l'Académie de 1791 à 1806, Mme Vigée-Lebrun et l'architecte Thomas de Thomon.

Après avoir erré longtemps en Italie et en Autriche, Mme Vigée-Lebrun échoua en 1795 à Pétersbourg. Elle ne s'y sentit nullement dépaysée. « On aurait pu se croire à Paris, tant il se trouvait de Français dans les réunions ». La vieille impératrice lui demanda le portrait de ses petites-filles, les grandes-duchesses *Alexandra* et *Hélène*. Ce fut une déception : « Mme Lebrun, écrit-elle à son confident Grimm, nous accroupit ces deux figures-là sur un canapé, tord le cou à la cadette, leur donne l'air de deux mops se chauffant au soleil ; ce sont deux singes accroupis qui grimacent à côté l'un de l'autre ». Mme Vigée-Lebrun prit sa revanche avec le beau portrait de la *grande-duchesse Élisabeth*, femme du futur Alexandre Ier, dont elle put voir encore l'avènement après le règne tragiquement écourté de Paul Ier.

Sous Alexandre Ier, les architectes français, sacrifiés par Cathe-

rine à l'Italien Quarenghi, reprennent l'avantage. Le tsar se fait envoyer par Fontaine les dessins des monuments de Paris ; il confie à l'émigré Thomas de Thomon, qui était arrivé à Pétersbourg en 1799, la construction de deux des édifices les plus importants de Pétersbourg : le Grand Théâtre et la Bourse. Le théâtre fut détruit dès 1811 par un incendie. Mais la Bourse, temple de style dorique sévère, encadré de deux colonnes rostrales, dresse toujours sa magnifique colonnade à la pointe de l'île de Vasili Ostrov.

Avec la guerre de 1812, l'invasion de la Russie par les armées napoléoniennes, l'incendie de Moscou, « la ville sainte », on aurait pu croire que c'en était fait de l'influence française. Ce ne fut qu'un orage passager. Les prisonniers de guerre restés en Russie renforcèrent de quelques unités la colonie des artistes français. Les officiers russes qui campèrent à Paris en 1814 et 1815 revinrent imbus d'idées françaises. On peut donc dire de la Guerre patriotique, comme de la Révolution de 1789, qu'elle a plutôt favorisé que desservi l'expansion de l'art français en Russie.

La meilleure preuve de cette survivance, c'est que, quelques années à peine après la campagne de 1812, en 1817, c'est un Français, Ricard de Montferrand, qui est choisi pour construire à Pétersbourg la *cathédrale Saint-Isaac*. Cet édifice d'une richesse inouïe où marbre, malachite et lapis-lazuli sont employés à profusion, n'est d'ailleurs qu'une imitation du Panthéon, de même que la *Colonne Alexandrine*, œuvre du même architecte, n'est qu'une réplique en marbre de la Colonne napoléonienne en bronze de la place Vendôme. Paris continue à servir de modèle à Pétersbourg.

Ricard de Montferrand trouva un émule imprévu dans la personne du cuisinier Caresme, plus connu comme auteur du *Pâtissier pittoresque* que comme architecte. Les projets d'embellissement de Pétersbourg qu'il dédia à Alexandre Ier, dont il avait été le maître d'hôtel, trahissent leur origine. Son Temple de la Paix et des Beaux-Arts, sa grande colonne consacrée aux fastes de la nation russe sont des pièces montées qui seraient ridicules en marbre, mais qu'on voit très bien exécutées en nougât ou en saindoux.

A partir du règne de Nicolas Ier, gendre du roi de Prusse, la vogue de l'art français subit un déclin passager. Le tsar s'adresse de préférence à des architectes allemands : Thon qui construit à Moscou en style pseudorusse le grand palais du Kreml, le Bavarois Klenze qui

applique à Pétersbourg au musée de l'Ermitage l'esthétique de la Glyptothèque de Munich. Quelques peintres militaires français, comme Horace Vernet qui vint deux fois à Pétersbourg, en 1836 et en 1842, et qui essaya discrètement de le réconcilier avec Louis-Philippe, trouvent grâce devant ses yeux. Mais notre grande école de peinture romantique reste sans écho en Russie. A Delacroix, à Corot, à Millet on préfère la fade École de Düsseldorf. Cette période d'éclipse de l'influence française correspond d'ailleurs au plus profond abaissement de l'art russe moderne.

A la fin du XIX^e siècle, l'art français a retrouvé tout son prestige. L'alliance franco-russe de 1894 libère la Russie de l'emprise allemande. Les peintres russes reprennent le chemin de Paris qu'ils semblaient avoir désappris depuis une ou deux générations. Marie Bachkirtsev proclame son culte passionné pour Bastien-Lepage. Les peintres qui constituent le groupe du *Mir Iskousstva*, Levitane, Sêrov, Benois, découvrent la grandeur des paysagistes de Barbizon et de l'école impressionniste. Les collections des grands marchands moscovites qui continuent la tradition du mécénat des grands seigneurs pétersbourgeois, les Tretiakov, les Chtchoukine, les Morozov, familiarisent sur place la jeunesse russe avec les expériences les plus hardies de la peinture française contemporaine.

Au moment où éclate la grande guerre de 1914, l'art français, un moment menacé par la propagande germanique et l'éveil du nationalisme slavophile, avait regagné toutes ses positions.

IV

Cette influence de l'art français en Russie, que nous voyons si profonde, si continue depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours, a-t-elle eu une contre-partie ? L'art russe a-t-il à son tour fécondé l'art français ? Il est évident que les deux apports ne sont pas comparables. Le voyageur qui parcourt Pétersbourg découvre à chaque pas des traces du génie français : le palais de l'Académie des Beaux-Arts, la Bourse, la cathédrale Saint-Isaac, la statue équestre de Pierre le Grand ; à Paris, l'église russe de la rue Daru est seule à évoquer par ses bulbes d'or l'architecture moscovite. Tandis que les musées, les palais, les collections privées de Russie regorgent de chefs-d'œuvre de peinture et d'art décoratif français, nos musées persistent à ne faire aucune place à l'art russe.

Si l'expansion de l'art français en Russie remonte environ à 1715, on peut dire que l'expansion de l'art russe en France date exactement de 1908 : c'est l'année où Serge Diaghilev organisa à Paris la première saison de *Ballets russes*. On voit combien ce contre-courant est récent. Peut-on équitablement demander à un mouvement qui date de 15 ans les mêmes effets qu'à une tradition de plus de deux siècles ?

Admirons plutôt l'intensité et l'extension rapide de cette action. D'abord confinée à la chorégraphie qui a été son premier véhicule, puis au décor de théâtre, l'influence de l'art russe a gagné la peinture, l'ameublement, le costume, tout le décor de la vie. Le style ***Ballet russe*** a rajeuni et rafraîchi l'art français, comme l'avait fait vers 1860 l'estampe japonaise.

Depuis lors un nouveau facteur de diffusion est entré en jeu. La Révolution russe de 1917 a eu, au point de vue de l'art, les mêmes effets que la Révolution française de 1789 : comme un grand vent d'orage qui éparpille les semences, elle a dispersé l'élite du peuple russe à travers le vaste monde ; elle a provoqué l'émigration de centaines d'artistes qui sont venus pour la plupart chercher refuge en France. Le Salon du *Mir Iskousstva* s'est reconstitué à Paris, devenu la capitale provisoire de l'art russe déraciné.

Cette expansion de l'art russe, jusqu'alors confiné dans ses frontières, est un fait nouveau d'une importance capitale. De 1715 à 1908, l'influence française s'était exercée sans contre-partie. Nous exportions en Russie nos artistes et nos œuvres d'art sans rien recevoir en compensation. Les Russes qui venaient à nous n'étaient que des élèves en quête de leçons. Depuis quinze ans, ces rapports tendent à se modifier. Des échanges s'établissent sur un pied d'égalité entre deux grandes civilisations complémentaires. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans l'histoire des relations artistiques entre la France et la Russie.

Paris, juillet 1924.

LE DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL DE LA BULGARIE,

PAR

GASTON CAHEN.

La Bulgarie compte environ cinq millions d'habitants. La grosse majorité de la population se livre à l'agriculture sur ses propres terres. La Bulgarie est un pays de petits propriétaires campagnards.

Mais il y a plusieurs types d'États agricoles. Non seulement chacun peut ressembler plus ou moins aux États industriels de l'Europe occidentale (Angleterre, Belgique, Allemagne) et offrir une différence quantitative dans la proportion des ouvriers par rapport aux paysans, mais entre États agricoles analogues l'on peut noter des variantes importantes. Ainsi la Russie, la Hongrie, la Bulgarie, toutes trois agricoles, comprennent, la première, un nombre restreint de petites villes, la seconde de gros villages, tandis que les agglomérations urbaines petites (jusqu'à 10.000 habitants) et moyennes (de 10.000 à 50.000) sont fort répandues en Bulgarie.

Cependant, c'est du développement industriel seul qu'il sera question dans les pages suivantes. Il a paru intéressant d'étudier le rapide progrès industriel d'un État encore très nettement agricole, de marquer les caractères et les tendances de ce mouvement et d'essayer ainsi de prévoir la suite probable d'une évolution déjà bien dessinée.

Il convient d'abord de ne pas oublier que la Bulgarie, tombée sous le joug des Turcs dès 1396, n'a pu retrouver sa liberté qu'après la guerre russo-turque de 1877-1878 et former un État indépendant qu'à la suite du congrès de Berlin en 1878. Il faut aussi se rappeler que l'union de la Bulgarie du Sud, dite Roumélie orientale, à la Bul-

garie du Nord ne s'est réalisée qu'en 1885. Il y a donc moins d'un demi-siècle (1878-1924) que la Bulgarie est libre et moins de quarante ans qu'elle est une.

En cette courte période d'un demi-siècle à peine, les changements dans l'administration, l'instruction, etc., ont été rapides et frappants. Aujourd'hui, la Bulgarie est divisée comme la France en départements, arrondissements et communes. Elle a institué le suffrage universel avec représentation proportionnelle. Sa population, presque complètement illettrée sous le régime turc, est en voie d'éliminer les illettrés. Dès maintenant la proportion des illettrés ne dépasse guère 25 %.

Ces données historiques et ces considérations générales doivent entrer en ligne de compte pour apprécier le développement industriel du pays. Habituée depuis des siècles à se suffire à peu près à elle-même, puis brusquement ouverte à la concurrence occidentale, dont les produits menaçaient de tout envahir et de ruiner toutes les industries familiales, se protégeant enfin par des tarifs douaniers et une politique protectionniste, la Bulgarie, dans le dernier quart du XIX^e^ siècle et les premières années du XX^e^, a connu trois régimes économiques opposés : la tradition séculaire, l'irruption occidentale, la protection nationale. Pour en comprendre les effets, il convient d'esquisser le tableau de la situation économique du pays au moment de son affranchissement, puis de le comparer aux résultats actuels.

Le paysan bulgare est sobre. Il vit de laitage et de céréales : blé, seigle ou maïs, fortement assaisonnés. Le sol, les animaux lui fournissent ces aliments. Il s'habille de grosse toile et de gros drap. Les femmes filaient la toile, et la laine des moutons permettait à quelques fabriques locales d'approvisionner le pays en étoffes résistantes et chaudes, si l'industrie domestique n'y suffisait pas. Les produits fabriqués provenaient de la petite industrie au caractère souvent primitif et de quelques importations. Des corporations d'artisans (*esnafi*) se partageaient la production de marchandises spéciales : étoffes, cuirs, tapis, etc. La vie était patriarcale et simple.

L'affranchissement de 1878, l'annexion de la Bulgarie du Sud en 1885, une dizaine d'années de libre concurrence commerciale eurent pour résultat immédiat de bouleverser ces conditions. La petite principauté turque se transformait en un État moderne centralisé et organisé à l'européenne. Il fallait habiller et équiper une armée. Les chemins de fer durent se procurer du matériel de transport, les

administrations, des matériaux et fournitures. La centralisation ne tarda pas à attirer sur un point, la capitale, une population nombreuse et plus exigeante que celle des campagnes. C'était l'éveil soudain de tout un peuple de paysans à la vie occidentale.

Pour satisfaire à tous ces besoins nouveaux, l'on fut obligé de recourir à l'Occident. Lui seul pouvait livrer en masse wagons et rails, uniformes, meubles, objets manufacturés. Fabriqués par séries et plus finis que les grossiers produits de l'industrie locale, de prix inférieur souvent, ces objets eurent tôt fait une concurrence insoutenable pour les ateliers familiaux. C'est alors que l'État intervint, et c'est alors aussi que commence l'histoire de la vie industrielle moderne de la Bulgarie.

La première loi protectionniste date de 1894. Les premiers traités de commerce qui relevaient les droits à l'importation de 8 à 25 % sont de 1897. Une enquête de 1909 sur l'industrie nationale permet déjà de dégager les principaux traits de l'industrie bulgare au début du xx^e siècle.

Dans les dix premières années du xx^e siècle, c'est encore la petite industrie qui domine. Elle occupe ou fait vivre près du dixième de la population : 360.000 hommes environ sur un total d'un peu plus de 3 millions. La grande industrie apparaît pourtant et tient une place notable. Elle compte environ 350 établissements, qui emploient plus de 15.000 ouvriers (15.886). Ainsi, en 1911, au moment du recensement officiel, il n'y a pas un ouvrier d'usine sur 200 habitants, et la proportion des ouvriers d'usine par rapport aux ouvriers domestiques est insignifiante (15.000 contre 360.000 environ).

Si l'on examine le détail de cette situation, il ne sera pas sans intérêt de remarquer comment se répartit cette population ouvrière. Elle forme alors quatre groupes à peu près égaux : textile 4.000 ouvriers ; mines et industries métallurgiques 4.000 ; industries alimentaires 3.000 ; les autres industries (chimiques, électriques, etc.) se partagent le reste. Ainsi trois catégories seulement ont une importance réelle : les industries textiles, les industries extractives et métallurgiques, les industries alimentaires. Le textile l'emporte, sinon par le nombre total d'ouvriers, au moins par le groupement : les mines et carrières peuvent être distinguées des établissements métallurgiques, tandis que presque toute l'industrie textile se trouve concentrée à Gabrovo, le Manchester bulgare.

Ainsi, dans les premières années du xx^e siècle, le type traditionnel de la petite industrie domestique domine encore en Bulgarie. Sur 10 habitants, 9 sont des paysans, un vit de l'industrie familiale. Mais la grande industrie commence à se manifester. Les métiers de Gabrovo tissent la laine surtout et un peu le coton. L'État emploie des mineurs et des métallurgistes; les particuliers, des ouvriers brasseurs, distillateurs ou fabricants de produits alimentaires. Le règne de la grande industrie n'est pas proche, mais ses débuts, qui coïncident avec le début du siècle, marquent un point de départ et permettront de jalonner la route.

Franchissons toutes les étapes d'un coup et arrivons à l'époque actuelle. Le système de recensement quinquennal nous laissera comparer les résultats de 1905 à ceux de 1920. L'enquête de 1909 sur l'industrie nationale, renouvelée en 1922, nous apporte des résultats préliminaires, à défaut des données définitives qui ne sont pas encore publiées. Nous avons donc deux termes de comparaison bien établis, l'un au commencement du siècle, l'autre dans ces dernières années.

Il est vrai qu'entre les deux époques de graves perturbations se sont produites. Une série de guerres balkaniques (1912-1913), suivies de la participation de la Bulgarie à la Grande Guerre (1915-1918), ont compromis la marche régulière de l'évolution économique et le développement normal de la population. Cependant, un nombre suffisant d'années s'est écoulé depuis la guerre pour que l'évolution ait repris son cours à peu près régulier et que les résultats actuels puissent être rapprochés de ceux d'avant-guerre. Malgré tout, il conviendra de tenir compte de six années environ de guerres continuelles, que les six années suivantes (1918-1924) n'ont pas encore effacées.

Quelle différence pourtant entre la Bulgarie de 1904 et celle de 1924! L'une est tout agricole, paisible, patriarcale même. L'autre devient industrielle, cherche son équilibre nouveau et s'achemine vers des formes nouvelles de vie moderne. Jamais l'activité d'un peuple n'est arrêtée, mais elle peut se ralentir ou se disperser. Que nous montrent les deux époques considérées ?

Aujourd'hui, au lieu des 345 établissements industriels de 1909, l'on en compte 1.541. Les 15.000 ouvriers d'alors ont passé au nombre le 55.377. Ainsi, en quelques années et malgré plusieurs guerres successives, les usines et fabriques ont quintuplé et les ouvriers quadruplé.

Mais ce n'est pas un chiffre global qui suffit à nous renseigner sur le caractère et la portée de ces transformations. Il faut les examiner en détail, pour en tirer les conclusions qui s'imposent.

Non seulement l'industrie a continué sa progression naturelle, non seulement la grande industrie s'est accrue et développée, mais de nouvelles industries se sont implantées, les rapports respectifs ont changé entre groupes d'industries, l'agriculture même s'est industrialisée.

C'est ainsi qu'aujourd'hui les cultures industrielles prennent la place des plantes de luxe. La Bulgarie a été célèbre par ses champs de roses, son essence de rose. Hélas ! La betterave et la pomme de terre chassent les fleurs. Bientôt, si ce n'est déjà fait, la Bulgarie aura perdu son parfum d'Orient pour fabriquer le sucre occidental et l'alcool industriel. Les chiffres le prouvent. En 1914, la Bulgarie produisait 798.409 *muskali* ou flacons de 5 grammes d'essence de rose ; en 1919, 313.259 ; en 1920, 340.251 ; en 1921, 276.051, soit à peu près le tiers de 1914 ! Par contre la betterave donnait un million de quintaux chaque année et la pomme de terre passait de 158.385 quintaux en 1914 à 282.996 en 1921, avec une progression constante et régulière. La production de tabac, plus irrégulière, suivait cependant une marche ascendante (1914 : 129.849 quintaux ; 1921 : 162.947 quintaux). Aussi la fabrication des cigarettes prend-elle une importance décisive. C'est l'industrie la plus répandue de nos jours, avec 167 établissements et près de 20.000 ouvriers (19.815). Les industries extractives et métallurgiques ne viennent qu'au second rang, avec 117 établissements et 15.000 ouvriers (14.124). Les industries alimentaires suivent de loin, avec 747 établissements, mais 7.000 ouvriers seulement. L'industrie textile, si florissante il y a vingt ans, garde une place honorable, mais à peine plus importante que la céramique, comptant, la première, 107 établissements et 4.407 ouvriers, l'autre 117 établissements et 4.110 ouvriers. Il faut ajouter les industries du bois, du papier et du livre, les industries chimiques multiples, les exploitations électriques, etc. Depuis vingt ans, les 3.000 cardeurs de laine de Gabrovo n'ont pas diminué et ils se sont même adjoint un millier de tisseurs de coton. Mais à côté d'eux, les cigarettières du Sud, les mineurs de l'Ouest, à la frontière serbe, les fondeurs, puddleurs, etc., les ouvriers de sucrerie, distillerie, brasserie ont augmenté plus vite, et de nouveaux venus accroissent sans cesse l'effectif de la classe

ouvrière en formation. Il n'y avait qu'un ouvrier véritable sur 200 personnes en 1905 ; aujourd'hui il y en a un sur 100, soit une augmentation de 100 pour 100 en moins de vingt ans.

A cet accroissement de l'élément ouvrier correspond un développement industriel que mettent en lumière quelques chiffres précis. La mine de Pernik, qui appartient à l'État et fournit à elle seule presque toute la houille bulgare, ne laisse pas d'augmenter sa production, qui atteint et dépasse même le million de tonnes chaque année. Les chemins de fer, qui n'avaient transporté qu'un million et demi de tonnes de marchandises en 1919, passaient à deux millions et demi en 1920, à trois millions en 1921. Le nombre des voyageurs suivait une gradation parallèle, allant de 5 millions en 1919 à 7 en 1920 (6,89), à 8 en 1921.

Tous ces chiffres concordent. Ils montrent à l'évidence une progression rapide de l'industrie bulgare, de la grande industrie en particulier. Sans doute, le temps est encore éloigné où ce pays, entièrement agricole durant des siècles, sera devenu sinon entièrement industriel, tout au moins fortement industriel. La Bulgarie n'est pas encore un État mi-agricole, mi-industriel comme la France. Elle reste plus qu'aux trois quarts agricole.

Mais, mieux que les vieux pays de l'Europe occidentale, les jeunes États de l'Europe orientale se transforment avec une rapidité surprenante. La Bulgarie a des ressources industrielles abondantes : houille noire, houille blanche de ses nombreux torrents, cuivre, d'autres encore. Elle cultive le tabac en grand et développe très vite la culture des plantes industrielles : betterave, pomme de terre. La laine de ses moutons a toujours entretenu une industrie textile intense. Le coton importé ou cultivé sur place, la soie de ses cocons viennent renforcer ce courant. Des industries anciennes (tuiles, briques) ou nouvelles (forces hydrauliques) redoublent d'activité. Comme dans les pays jeunes, la population s'accroît rapidement (1/200e par an, soit 25.000 h.), et elle se porte vers les villes. Elle a le sens de l'association, dont témoigne un remarquable mouvement coopératif. Déjà faiblement illettrée, elle acquiert vite une instruction technique et professionnelle encore insuffisante, mais qui paraît très recherchée. Il lui manque des capitaux. Elle en trouvera chez elle ou à l'étranger, au fur et à mesure que les industries prospérant rendront ces placements rémunérateurs. Il lui manque surtout l'âge et l'expérience.

Mais la jeunesse est-elle un défaut ou une qualité quand, après de dures épreuves, l'avenir, garanti par la paix, s'annonce meilleur ? [1].

Sofia, juin 1924.

---

[1] Sources principales.

En français : Popoff (K. G.), *La Bulgarie économique*, 1879-1911, Sofia, 1920 (VI + 520 pp.) ; — Lamouche (Léon), *La Bulgarie*, Paris, 1923 (126 pp. + 4 cartes) ; — Popoff (K. G.), *La Bulgarie coopérative*, Sofia, 1924 (56 pp.).

En bulgare : *Carstvo Blgarija ; Glavna Direkcija na statistikata : predvaritelni rezultati ot prebrojavanie na naselenieto v Carstvo Blgarija na* 31 *dekemvrii* 1920 *god. ; broj na naselenieto po naseleni mesta ;* vtoro izd., Sofia, 1922 ; — *Zemledelska statistika za* 1921 *god.*, Sofia, 1923 ; — *Mesečni statističeski Izvestija na Glavnata Direkcija na statistikata,* XIII[e] *année,* Sofia, 1924 ; — *Glavna Direkcija na železnicite i pristaništata : statističeski svedenija za blgarskite državni železnici i morski pristaništa prez finansovata* 1921-1922 *godina,* Sofia, 1923.

LES RÉCENTES RÉFORMES DE L'ORTHOGRAPHE BULGARE (1921-1923),

PAR

LÉON BEAULIEUX.

Soulevée à la fin de 1921 par Stojan Omarčevski, ministre de l'Instruction publique du cabinet Stambolijski, dans des circonstances qui firent grand bruit à cette époque et trouvèrent même un écho dans les principaux organes de la presse quotidienne de l'Europe entière [1], la question de la réforme de l'orthographe bulgare n'a cessé, depuis cette date, d'occuper, de passionner même l'opinion bulgare et reste, aujourd'hui encore, à l'ordre du jour, en dépit de la nouvelle tentative faite, en août 1923, par le cabinet Cankov pour la résoudre [2].

A vrai dire, le ministre agrarien lui-même n'avait fait que reprendre la question ouverte une trentaine d'années auparavant — en 1892 exactement — par un groupe de philologues, à la tête duquel se trouvait l'éminent professeur de l'Université de Sofia, M. L. Miletič. En dépit d'une campagne énergiquement poursuivie pendant près de trois ans dans une revue spécialement créée à cet effet, le Български Преглед, le projet élaboré par la Commission de

[1] Voir notamment, indépendamment des informations télégraphiques de juillet-août 1921, les articles consacrés à la question par le *Times* du 29 décembre 1921 et le *Temps* du 5 février 1922.

[2] L'intéressante brochure de M. Teodorov-Balan, professeur à l'Université de Sofia, Борба, за съвременен правопис (1921-1923), принос към историята на българския правопис (София, 1924, 8°, 48 pp.), nous a été d'un précieux secours pour la rédaction du présent article.

1892, projet qui prévoyait une réforme extrêmement radicale, dans un sens nettement phonétique, du système orthographique établi en 1870 par l'illustre Marin Drinov [1], n'avait pu alors être réalisé. Il en fut de même de celui, plus radical encore par certains côtés, auquel aboutirent les travaux d'une seconde commission, nommée en 1895 par le ministre Veličkov.

Quatre ans plus tard, le poète Ivan Vazov, devenu ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Stoilov, profitait de cette circonstance pour publier, sous le titre de *Guide d'orthographe générale* [2], un règlement orthographique destiné aux écoles, règlement rédigé dans un esprit extrêmement conservateur, mais qui d'ailleurs ne devait avoir qu'une existence tout éphémère. Vazov ayant en effet quitté le ministère quinze jours à peine après la publication de son *Guide*, son successeur, Todor Ivančov, soumit immédiatement cet ouvrage à la revision d'une commission de philologues et, au bout de quelques jours, fit paraître un nouveau *Guide* [3], un peu plus libéral, sur un ou deux points, que celui de Vazov (5 février 1899).

Néanmoins, le système orthographique institué par ce règlement, système qui, en fait, resta officiellement en vigueur jusqu'en 1921, ne tenait aucun compte des travaux des Commissions de 1892 et de 1895, travaux qui pourtant avaient donné lieu à un débat approfondi sur la question et à la suite desquels l'opinion était prête à accueillir une réforme largement inspirée du principe phonétique. Alors que la Commission de 1892 avait proposé la suppression de ъ et de ь à la fin des mots [4], Ivančov les y maintenait. De même, en ce qui concerne le ѣ, que la Commission de 1895 avait proposé d'exclure de l'alphabet, le remplaçant tantôt par я, tantôt par е, conformément à la prononciation littéraire, Ivančov se montrait plus conservateur même que Marin

---

[1] Né à Panagjurište, au cœur même de la Bulgarie, en 1838, Marin Drinov, après des études supérieures faites en Russie, occupa, de 1873 à 1906, date de sa mort, la chaire d'histoire des peuples slaves à l'Université de Kharkov.

[2] Упжтване за общо правописание, издава М-вото на Нар. Просв., София, Държавна печатница, 1898, 8°, 12 pp.

[3] Упжтване... (titre identique à celui du précédent *Guide*), София, Държ. печ., 1899, 8°, 13 pp.

[4] A vrai dire, la Commission de 1895, plus timide sur ce point que sa devancière, avait maintenu l'usage des deux jers à la fin des mots, en déclarant toutefois que leur suppression à cette place était désirable.

Drinov [1], en rétablissant le ѣ partout où l'exige l'étymologie. Il était donc inévitable que ce système orthographique, inspiré d'un esprit rétrograde, fît un jour l'objet d'une réforme profonde.

I. — *La réforme d'Omarčevski (1921)* [2].

Ce fut le cabinet agrarien qui, après une accalmie de vingt-deux ans, remit le feu aux poudres. Par un arrêté n° 1941 du 5 mai 1921, le ministre de l'Instruction publique, Stojan Omarčevski, nomma une commission de philologues et de professeurs de gymnase [3], lui donnant pour mission : 1° de lui faire connaître dans un rapport s'il était possible de simplifier l'orthographe en usage, et 2°, dans l'affirmative, de rédiger un guide, en vue de faciliter l'enseignement de l'orthographe et de la langue bulgares et, d'une façon générale, la lecture des ouvrages en langue bulgare.

Le 17 juin, après dix séances, au cours desquelles elle avait soumis la question à un débat scientifique et examiné les avis qui lui avaient été adressés par écrit par diverses personnes que le ministre avait invitées à faire connaître leur opinion [4], la Commission répondit affirmativement à la première question, proposant de simplifier l'alphabet bulgare au moyen des mesures suivantes :

1° Étant donné que, dans la langue littéraire actuelle, le son rendu par la lettre ѫ se confond avec celui que représente la lettre ъ à l'intérieur des mots, ladite lettre ѫ devient superflue et peut être complètement remplacée par ъ, sauf dans la forme сѫ du verbe auxiliaire съмъ, où l'on devra lui substituer la lettre *а*, comme on l'a fait

---

[1] Drinov maintenait le ѣ dans les cas seulement où il est prononcé tantôt *ja*, tantôt *e*. On trouvera d'utiles indications sur les systèmes orthographiques de Drinov, de Vazov et d'Ivančov, ainsi que sur les travaux des Commissions de 1892 et de 1895, dans l'ouvrage de A. Gečev : Български правопис, история и научни основания, [Русе], 1915, 16°, 70 pp. Cet ouvrage contient en appendice le texte complet de l'Упѫтване d'Ivančov.

[2] Le système orthographique d'Omarčevski a été exposé, avec commentaires explicatifs, dans plusieurs manuels à l'usage des classes, notamment ceux de Chr. Drecharov et de D. P. Kojčev.

[3] MM. Teodorov-Balan, Conev, Mladenov, professeurs à l'Université ; Al. Dorič, Angel Atanasov, professeurs de gymnase, et Marin Vlajkov, journaliste.

[4] Rapport du Ministre de l'Instruction publique au Conseil des Ministres, Държавенъ Вѣстникъ, n° 69, du 29 juin 1921.

déjà dans les désinences verbales de la 1re personne du singulier et de la 3e personne du pluriel. En conséquence, la lettre ѫ doit disparaître de l'alphabet.

2° Étant donné que, dans la langue littéraire actuelle, la lettre ѣ est prononcée tantôt *e*, tantôt *ja*, la Commission est d'avis de la remplacer soit par e, soit par я, suivant la prononciation.

3° Étant donné que le signe ъ ne se prononce pas à la fin des mots, on cessera de l'écrire à cette place.

4° Le signe ь sera conservé uniquement en valeur de signe d'amollissement et sans aucune valeur de son.

La Commission se bornait à examiner ces quatre points, dont le premier réunit l'unanimité des suffrages, tandis que les trois autres furent adoptés seulement à la majorité des voix. Elle sollicitait du ministre la promesse formelle que ce projet de simplification de l'alphabet serait communiqué aux institutions et aux personnes compétentes, ajoutant que c'était seulement lorsque celles-ci se seraient prononcées que serait déterminée la base devant servir à l'élaboration du Guide orthographique envisagé.

Mais, si l'on en croit les révélations faites à ce sujet par M. N. Balabanov, chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, dans un article publié par la revue Пролом[1], le président du Conseil, Stambolijski, voulant faire prévaloir ses vues personnelles, aurait exigé du Ministre de l'Instruction publique, qui se serait exécuté à contre-cœur, que, contrairement à la promesse faite à la Commission, le projet déposé par celle-ci fût immédiatement soumis au Conseil des Ministres.

Dans sa séance du 28 juin, le Conseil, après avoir entendu le rapport du Ministre de l'Instruction publique[2], décida « d'approuver la réalisation

---

[1] Пломъ, II, 9-10, pp. 307-312 : Послѣдната правописна реформа (mai 1923).

[2] Ce rapport a été publié dans le *Journal Officiel* (Държавенъ Вѣстникъ, n° 69, du 29 juin 1921), à la suite de la décision du Conseil des ministres. Le Ministre de l'Instruction publique y déclare qu'après avoir étudié l'avis exprimé par la Commission et par les personnes compétentes consultées à ce sujet, et considérant que les propositions de la Commission reposent sur des bases scientifiques, il a décidé *d'adopter l'avis de la Commission, avec certaines modifications.* — Suit le projet de décision que devait adopter le Conseil des Ministres, décision dont la teneur est indiquée ci-après. — M. Balabanov fait observer à ce propos que le rapport d'Omarčevski fut retourné au Ministère de l'Instruction publique avec des corrections qui donnaient à la réforme un caractère absolument anti-

des modifications suivantes à l'orthographe de la langue littéraire bulgare contemporaine :

1° La lettre ѫ est remplacée par la lettre а dans la forme сѫ du verbe auxiliaire съмъ.

2° La lettre ѣ est remplacée partout par la lettre е.

3° La lettre ъ est supprimée de l'alphabet et de la langue bulgare.

4° Il en est de même de la lettre ь.

Le Ministre de l'Instruction publique est chargé de publier un Guide détaillé d'orthographe générale.

La nouvelle orthographe sera appliquée à partir du 1er juillet de l'année courante. *Elle est obligatoire pour toutes les personnes et pour toutes les institutions du royaume.* » [1]

Comme on le voit, il n'était pas explicitement spécifié, dans la décision du Conseil des Ministres, que ѫ était substitué à ъ à l'intérieur des mots, mais on pouvait, après tout, le déduire de la suppression du ъ, formellement prescrite par le § 3. C'était là, néanmoins, une rédaction singulière, qui ouvre des jours inquiétants sur la valeur du style juridique des législateurs agrariens [2]. Quoi qu'il en soit, le n° 71 du *Journal Officiel* (Държавен Вестник), qui parut le 1er juillet, ne laissa aucun doute sur l'interprétation qu'il convenait de donner à la décision du Conseil des Ministres : les orthographes сѫвет, дѫржавен, петѫк, etc., qu'on y rencontrait, établissaient de façon péremptoire la substitution du ѫ au ъ dans la nouvelle orthographe.

La décision du Conseil des Ministres était donc, sur ce premier point, en contradiction formelle avec l'avis exprimé par la Commission, laquelle proposait de remplacer ѫ par ъ. Mais ce n'était pas là l'unique « modification » apportée aux résolutions de ladite Commission. Le § 2 de la décision du Conseil des Ministres spécifiait en effet que « la lettre ѣ était partout remplacée par la lettre е ». Cette rédaction,

---

scientifique. Le brouillon, ajoute-t-il, ne fut pas recopié et se trouve, aujourd'hui encore, dans le dossier, avec les corrections qu'y avait apportées le feu premier ministre (Проломъ, art. cité, p. 311).

[1] Décision enregistrée par procès-verbal n° 99 et insérée dans le Държавенъ Вѣстникъ, n° 69, du 29 juin 1921.

[2] On peut voir d'autre part, dans le texte de la loi sur l'orthographe, dite loi du 6 avril 1922, loi dont nous donnons plus loin (p. 156, n. 3) la traduction intégrale, que ladite loi se borne à déclarer que ѣ est exclu de l'alphabet, sans dire par quoi il est remplacé.

qui se retrouve également dans le rapport du Ministre de l'Instruction publique, rapport publié in-extenso à la suite de ladite décision, était en désaccord avec la résolution de la Commission, laquelle, comme on l'a vu plus haut, proposait, dans son § 2, « de remplacer ѣ tantôt par e, tantôt par я, suivant la prononciation de la langue littéraire ». On devait donc conclure de là que, sur ce deuxième point comme sur le premier, le ministre avait décidé de passer outre à l'avis de la Commission. Et l'on constate qu'en effet cette décision était appliquée dès le 1er juillet dans le Дѫржавен Вестник, où l'on peut relever les mots промена, требва, тех, техно, некой, закѫснела, tous écrits avec e, alors que, d'après la règle proposée par la Commission, ils eussent dû s'écrire par я: промяна, трябва, тях, тяхно, някой, закѫсняла.

Il faut admettre que, durant les trois semaines qui s'écoulèrent après l'apparition du Дѫржавен Вестник du 1er juillet, le ministre fut amené à modifier ses vues et à se rallier sur ce point au système de la Commission, puisque c'est une règle conforme aux propositions de la Commission que nous trouvons au § 5 du *Guide d'orthographe générale de la langue littéraire bulgare,* qui parut sous la date du 22 juillet 1921, avec la signature de St. Omarčevski [1].

Les points essentiels de la réforme exposée dans ce document étaient les suivants :

1° Sont exclues de l'alphabet bulgare les lettres ъ, ь (§ 3), ѣ (§ 5) et ѭ[2].

2° Le son de *a* sourd, aussi bien au commencement qu'au milieu et à la fin des mots, est partout rendu par la lettre ѫ (§ 4).

3° La lettre ѣ, exclue de l'alphabet, « est remplacée phonétiquement, conformément à la prononciation littéraire » — [c'est-à-dire tantôt par я, tantôt par e[3]] (§ 5).

4° L'iotisation des voyelles et l'amollissement des consonnes à l'intérieur des mots sont notés par й : Ботйо, Монтескйо (§ 6).

---

[1] Упѫтване за общ правопис на българския книжовен език, София, Дѫржавна печатница, 1921, 16°, 13 pp.

[2] ѭ était exécuté « sans phrases », par voie de simple prétérition dans la série des 29 lettres du nouvel alphabet, laquelle devenait la suivante : а, б, в, г, д, е, ж, з, и, й, к, л, м, н, о, п, р, с, т, у, ф, х, ц, ч, ш, щ, ю, я, ѫ (Упѫтване, p. 6, § 10).

[3] Cette glose est ajoutée par nous : elle n'est pas dans le texte, mais son exactitude ne laisse place à aucune espèce de doute.

5° La forme « articulée » des substantifs masculins s'obtient, au singulier: *a)* par l'addition de -ѫтъ (article plein) ou de -a (article contracté), quand ils se terminent par consonne dure; *b)* par l'addition de -ятъ (article plein) ou de -я (article contracté), quand il se terminent par consonne molle (§ 12).

La forme articulée des adjectifs masculins s'obtient, au singulier: par l'addition à la forme courte de -иятъ (-ятъ) ou de -ия (-я) [§ 16].

L'emploi des formes articulées pleine et contracte est réglé désormais non plus par une considération d'ordre syntaxique, mais d'après le principe de l'euphonie, la forme pleine (-ѫтъ, -ятъ) étant employée devant les mots commençant par une voyelle, et la forme contracte (-a, -я) devant les mots commençant par une consonne: ловецѫтъ уби орела; човека дойде (§ 12).

La réforme orthographique du cabinet agrarien souleva dans toute la Bulgarie une émotion considérable, émotion qui se traduisit par une violente campagne de presse [1], par des meetings [2] et par des manifestations dans la rue. Cette émotion était provoquée par des considérations de nature diverse, mais on peut bien dire aujourd'hui que ses principales causes étaient, au fond, d'ordre politique. On faisait avant tout grief au ministère du procédé dictatorial par lequel il avait réalisé la réforme et des moyens vexatoires par lesquels il en imposait l'application, frappant sans pitié les contrevenants, et ne tenant aucun compte des protestations des intéressés, des éditeurs notamment, contre une mesure qui allait leur coûter des millions et ruiner peut-être certains d'entre eux. Pour ce qui est de la réforme elle-même, il est permis de croire que, si elle avait été effectuée et conduite par des procédés constitutionnels et avec les ménagements nécessaires, elle n'eût vraisemblablement pas, à l'exception sans doute d'un seul point, soulevé

---

[1] Voir dans la brochure déjà citée de M. Teodorov-Balan, Борба за съвременен правопис, p. 41, notes 16 et suiv., l'indication des principaux articles qui ont paru sur cette question. Ainsi que le fait fort justement observer M. Teodorov, l'état actuel de la presse périodique bulgare fait qu'à l'exception d'une brochure de M. Conev (Към правописна обнова, София, [1921], 8°, 23 pp.), ainsi que d'un article assez étendu, publié par le professeur St. Mladenov dans Училищенъ прѣгледъ, xx, pp. 229-242, et de l'article de M. Balabanov cité plus haut, toute cette campagne s'est réduite à des articles extrêmement courts insérés dans les journaux quotidiens.

[2] Notamment celui que présida, le 13 juillet 1921, le professeur L. Miletič.

un pareil *tolle*, ou qu'en tout cas l'émotion du premier moment se serait assez promptement calmée.

Si l'on excepte en effet la question du ѫ substitué au ъ à l'intérieur des mots, le *Guide* d'Omarčevski ne contenait, en somme, que des réformes déjà proposées antérieurement — soit par la Commission de 1892 (suppression de ъ et de ь à la fin des mots; radiation de l'alphabet du ь, avec cette différence qu'il était remplacé, en sa valeur de son, à l'intérieur des mots, par ѫ au lieu de ъ; suppression complète du ѣ, condamné d'ailleurs par tous les réformateurs), — soit par la Commission de 1895 (remplacement du ь par ĭ en valeur de signe d'amollissement, *et surtout* radiation de l'alphabet du ѣ, remplacé tantôt par я, tantôt par e, suivant la prononciation littéraire). Or, nous avons vu plus haut qu'en 1895, la question de la réforme de l'orthographe paraissait mûre et qu'elle eût pu, à peu près certainement, être réglée alors sans provoquer de réaction vraiment sérieuse de la part de l'opinion publique.

Malheureusement, cédant à des considérations politiques qu'on ne s'attendait guère à voir apparaître en cette affaire, Stambolijski décida de profiter de cette occasion pour donner au gouvernement du pays voisin un gage de son bon vouloir et de son esprit d'entente. C'est une opinion communément reçue en Bulgarie[1] que les populations macédoniennes considèrent le ъ final comme la caractéristique essentielle de la langue bulgare et que c'est par ce critère souverain qu'elles distinguent un texte bulgare d'un texte serbe. Stambolijski, en supprimant le ъ final, voulut montrer au gouvernement serbe qu'il se désintéressait des Macédoniens et, ne s'arrêtant pas en si beau chemin, il résolut de bannir le ъ séditieux non seulement de la fin, mais même de l'intérieur des mots. Voilà pourquoi, alléguant que les sons actuellement représentés à l'intérieur des mots par les lettres ъ et ѫ se confondent en un son unique, il décida de substituer, à l'intérieur des mots, ѫ à ъ, qu'il bannissait ainsi complètement de l'alphabet bulgare.

Or, s'il est exact que l'alphabet bulgare moderne possède deux signes — à savoir ъ et ѫ — pour désigner le son de *a* sourd, c'est un fait hors de toute discussion qu'en vieux slave ce son était représenté uniquement par ъ, tandis que le signe ѫ servait exclusivement à noter

---

[1] Le professeur Teodorov-Balan proteste contre ce « préjugé » : *op. cit.*, p. 37, note 5.

un son nasal, *on,* aujourd'hui disparu du bulgare moderne. Si donc on voulait appliquer, en l'espèce, le principe phonétique d'après lequel un son unique doit être représenté par un signe unique, c'est incontestablement le signe ъ qui devait être maintenu, puisqu'il a conservé aujourd'hui sa valeur de son primitive, tandis que le ѫ, déchu de sa valeur ancienne de signe de son nasal et réduit actuellement au rôle d'indice du son de *a sourd non nasal,* c'est-à-dire précisément du son représenté de tout temps par ъ, devait disparaître et céder la place à ъ [1].

Cette hérésie philologique eut pour résultat immédiat de provoquer, en même temps que des manifestations violentes de la part des organisations macédoniennes de Bulgarie, une protestation extrêmement vive du corps savant dont le rôle est précisément de veiller sur les destinées de la langue nationale — nous voulons parler de l'Académie bulgare. Dès le 2 juillet, c'est-à-dire trois jours après la publication au *Journal Officiel* de la décision du Conseil des Ministres annonçant la réforme, l'Académie rédigea une note à l'adresse du Ministre de l'Instruction publique [2]. L'Académie, disait cette note, avait appris avec un vif étonnement que le Ministre, après avoir fait connaître publiquement qu'il enverrait son projet de réforme orthographique aux institutions et personnes compétentes, pour solliciter leur avis, avait pris, de son propre mouvement, une décision définitive et en imposait l'exécution immédiate. L'Académie insistait énergiquement auprès du ministre pour le prier de surseoir tout au moins à l'application de la réforme et de donner le temps au corps et aux spécialistes compétents de faire connaître leur avis et de déterminer les modifications qu'il convenait d'apporter à la réforme. La note fut remise le 4 juillet au Ministre de l'Instruction publique, mais la démarche n'eut aucune suite.

Jugeant qu'elle avait le devoir, quelle que fût l'attitude du gouvernement, de maintenir et d'accentuer sa protestation, l'Académie, ou plus exactement sa Section historique et philologique, inscrivit la question de la réforme de l'orthographe à l'ordre du jour de ses séances et, durant tout l'hiver de 1921-1922, soumit à une discussion approfondie les points essentiels de la réforme.

Pendant ce temps, d'ardentes polémiques se poursuivaient dans la

---

[1] Voir notamment Conev, *op. cit.*, p. 28.

[2] Voir le texte de cette note dans Свободно мнение, IV, 12, p. 178.

presse [1], polémiques que l'opinion suivait avec un intérêt passionné. Au mois de mars 1922, la question fut portée devant le Parlement, et, après un débat au cours duquel il se trouva quelques députés pour faire observer que l'orthographe n'est pas une matière à régler par voie de mesures législatives, le Sobranié vota, dans sa séance du 21 mars, la « Loi sur l'orthographe générale », loi qui fut confirmée par décret royal n° 83 du 25 mars 1922 [2].

Ainsi qu'on peut le voir dans la traduction intégrale que nous en donnons ci-dessous [3], cette loi ne contenait aucune disposition spécifiant formellement (comme l'avait fait la décision ministérielle du 28 juin 1921) que « la nouvelle orthographe était obligatoire pour toutes les personnes et toutes les institutions du royaume ». Aussi sa publication au *Journal Officiel* eut-elle cette conséquence assez inattendue, que la presque totalité des journaux et revues, qui, en juillet 1921, avaient dû, à contre-cœur, se conformer à l'orthographe officielle, recommencèrent immédiatement à paraître suivant l'ancienne orthographe.

Cependant, la Section historique et philologique de l'Académie, ayant terminé ses travaux sur la question, venait d'adresser son rapport à ce sujet au Conseil directeur de l'Académie. Il résultait de ce rapport [4] que la Section s'était arrêtée aux décisions suivantes :

1° Par 16 voix contre 6, la Section se prononçait pour la *suppression du signe* ъ *à la fin des mots*, où ce signe ne représente plus actuellement aucun son.

---

[1] Voir dans l'*Écho de Bulgarie* des 4 janvier, 28 février, 8 et 18 mars 1922, des articles soutenant le point de vue du gouvernement.

[2] Il est à remarquer que, publiée dans le *Journal Officiel* (Държавен Вестник, n° 5) du *6 avril 1922,* c'est sous cette dernière date que la loi est citée dans les documents officiels, notamment dans la décision ministérielle du 11 août 1923, qui en a prescrit l'abrogation.

[3] « Loi sur l'orthographe générale. *Article unique* : Les changements suivants sont apportés à l'orthographe de la langue littéraire bulgare contemporaine : *a)* les lettres ѣ, ъ et ь sont exclues de l'alphabet bulgare ; *b)* dans la forme сѫ du verbe auxiliaire сѫм, la lettre ѫ peut être remplacée par a. — Le Ministre de l'Instruction publique est chargé de publier un Guide détaillé d'orthographe générale. — Nous ordonnons que ladite loi soit revêtue du sceau de l'Etat et publiée dans le *Journal Officiel*. — Nous chargeons notre Ministre de l'Instruction publique de prendre toutes dispositions en vue de l'application de cette loi. Donné à Sofia, le 25 mars 1922. [Signé :] Boris III. »

[4] Voir le texte dudit rapport dans Свободно мнение, IV, 12, pp. 178-180.

2° Par 14 voix contre 8, la Section se prononçait pour la *substitution de* ъ à ѫ *à l'intérieur des mots* (la minorité ayant défendu le principe du maintien de ъ et de ѫ en leurs places respectives, conformément à l'étymologie).

3° Par 16 voix contre 6, la Section décidait que la *notation des sons mous* devait être réalisée :

a) à l'intérieur des mots, devant la voyelle *o*, au moyen de ĭ, et devant consonne au moyen de ь.

b) à la fin des mots, au moyen de ь.

4° Par 12 voix contre 8, la Section se prononçait pour le remplacement de ѣ par я, dans les cas où il est prononcé *ja* dans la langue littéraire, et par e dans tous les autres cas, ce qui revenait à exclure ѣ de l'alphabet [1].

5° Enfin, la Section décidait (à l'unanimité, semble-t-il) que la forme articulée des substantifs masculins serait obtenue, au singulier, par l'addition de -ът, -а pour les noms à désinence dure et de -ят, -я pour les noms à désinence molle, les formes -ът, -ят étant employées au nominatif et les formes -а, -я à l'accusatif et après préposition.

Ainsi la Section historique et philologique de l'Académie se déclarait d'accord avec le ministre sur la plupart des points de la réforme, à savoir :

1° Suppression du ъ à la fin des mots ;

2° Réduction à un seul des deux signes jusqu'alors employés pour rendre le son de *a* sourd, avec cette différence que la Section effectuait cette réduction au profit de ъ, alors que le ministre la réalisait à l'avantage de ѫ ;

3° Emploi de la lettre ĭ comme signe d'amollissement devant *o* ;

---

[1] Les 8 voix de la minorité se partagèrent comme il suit sur la question du ѣ : 5 voix, parmi lesquelles celles de MM. les professeurs Miletič, Romanski et Arnaudov, se prononcèrent pour le maintien du ѣ dans les mots où il est prononcé tantôt *ja*, tantôt *e*, et trois voix (dont celle du professeur Mladenov) pour le maintien du ѣ seulement dans les mots où il est prononcé *ja*, et pour son remplacement par e dans les autres mots. Observons à ce propos que, sur les points 1 et 2 également, MM. Miletič, Romanski et Arnaudov votèrent avec la minorité ; leurs collègues MM. Teodorov-Balan, Conev et Penev votèrent avec la majorité sur les points 1, 2 et 4, et M. Mladenov sur les points 1 et 2 seulement. Ces précisions ressortent du rapport de la Section historique et philologique.

4° Radiation de l'alphabet de la lettre ѣ, remplacée tantôt par я, tantôt par e, suivant la prononciation littéraire.

5° Détermination des désinences adoptées pour obtenir la forme articulée des substantifs masculins (sauf substitution de ъ à ѫ).

L'accord restait donc à réaliser seulement sur la suppression ou le maintien du ь à la fin des mots, sur le mode d'emploi de la forme articulée des substantifs masculins, et surtout sur la question du ъ et du ѫ. Sans s'exagérer les chances de succès que pouvait avoir une négociation engagée sous le contrôle d'un homme aussi autoritaire et aussi violent que Stambolijski, on peut cependant se demander si, dans le cas où, comme on était en droit de l'espérer *a priori*, l'Académie, réunie en séance plénière, aurait approuvé et fait siennes les décisions de sa Section historique et philologique, une entente par voie de compromis n'eût pas été possible entre le Ministre de l'Instruction publique et l'Académie. Celle-ci pouvait, en effet, sans se compromettre beaucoup, se rallier à la réforme d'une part sur la question de la suppression du ь à la fin des mots, mesure déjà proposée par la Commission de 1895, et qui, à vrai dire ne devait, en somme, avoir rien de tellement choquant dans une langue dont le durcissement progressif des sons mous est une des caractéristiques les plus frappantes ; et d'autre part sur la question de la détermination par l'euphonie du mode d'emploi de la forme articulée des substantifs masculins, principe qui, pour n'être pas très scientifique, n'avait du moins rien d'absurde ni de particulièrement déplaisant.

Pour ce qui est de la partie adverse, est-il tellement certain que si l'Académie avait offert au ministre de céder sur ces deux points, à la condition qu'il consentirait lui-même à accepter la substitution du ъ au ѫ à l'intérieur des mots, Omarčevski n'aurait pas cherché, et, qui sait, peut-être réussi à obtenir l'adhésion du Président du Conseil Stambolijski ? On avait bien vu déjà celui-ci modifier son point de vue dans la question du ѣ, qu'il avait d'abord décidé de remplacer partout par e [1], et que finalement il remplaça alternativement par я et par e, comme le demandait l'Académie. On le vit bien par la suite, tout autoritaire et opiniâtre qu'il fût, baisser pavillon, en certaines circonstances, devant les exigences des Macédoniens [2]. N'avait-il pas intérêt,

[1] Voir plus haut, pp. 151-152.

[2] Notamment dans l'incident de Kustendil, au cours de l'hiver de 1922-1923.

lui aussi, à mettre fin à une agitation qui durait déjà depuis plus de huit mois et à sanctionner un compromis qui, nous en avons la ferme conviction, aurait été assez aisément accepté par l'opinion, et qui, à tout prendre, aurait constitué une solution très sortable de cette question si ardue de la réforme de l'orthographe ?

Que l'on confronte en effet les principaux points de la réforme orthographique agrarienne avec les conclusions de la Commission de 1895 et l'on apercevra que, si l'on effectuait, dans le système d'Omarčevski, la substitution de ъ à ѫ, on obtenait une *coïncidence absolue* avec le projet de ladite Commission[1] : celle-ci, à vrai dire, maintenait le ъ et le ь à la fin des mots, mais en ajoutant que c'était là une décision de pur opportunisme et qu'en réalité, à la première occasion, *les deux jers devraient être supprimés.* Omarčevski n'avait donc fait, sur ce point, qu'exaucer le vœu formulé par la Commission de 1895.

Or, n'avons-nous pas vu plus haut qu'en 1895, précisément, la réforme orthographique avait été tout près d'être réalisée et acceptée de bon gré par le pays ; qu'après une campagne énergiquement conduite pendant près de trois ans, campagne au cours de laquelle les théories les plus diverses et les plus extrêmes avaient été examinées et discutées à fond, l'opinion s'était peu à peu si bien faite à l'idée de cette réforme que la Commission nommée alors pour reviser l'œuvre de celle de 1892, Commission dans laquelle les deux tendances extrêmes étaient représentées, avait en réalité confirmé, sauf sur la ques-

---

[1] Faisons ici cette confrontation :

Réforme d'Omarčevski.	*Projet de la Commission de 1895.*
ѣ remplacé tantôt par я, tantôt par е; disparaît de l'alphabet;	remplacé tantôt par я, tantôt par е; disparaît de l'alphabet;
ъ *intérieur* remplacé par ѫ ; disparaît de l'alphabet ;	maintenu ;
ъ *final* supprimé ;	maintenu, mais *devrait être supprimé ;*
ь *intérieur* remplacé par ѫ ou par ї ; disparaît de l'alphabet ;	remplacé par ъ ou par ї;
ь *final* supprimé ;	maintenu, mais *devrait être supprimé ;*
ѫ maintenu à l'intérieur des mots ; y remplace même ъ ;	remplacé par а ou ъ ; disparaît de l'alphabet ;
ѭ remplacé par я ; disparaît de l'alphabet ;	remplacé par я ; disparaît de l'alphabet ;
ї maintenu ; remplace partout ь intérieur, en valeur de signe d'amollissement.	maintenu ; remplace partout ь intérieur, en valeur de signe d'amollissement.

tion des jers, le projet de sa devancière, adoptant même, sur la délicate et importante question du ѣ, une solution beaucoup plus radicale, celle-là même que devait reprendre Omarčevski ?

Il n'est donc pas téméraire, croyons-nous, de penser que, si le compromis dont nous parlons avait pu être réalisé, la réforme eût été sans difficulté acceptée par le pays et qu'elle eût eu de grandes chances d'être, sinon définitive, du moins assez durable pour assurer à la langue bulgare, pour une très longue période, la stabilité que tout le monde souhaitait et attendait depuis trente ans.

Mais les événements prirent une tournure que personne n'avait prévue. Le 27 mars [1], la capitale apprenait avec stupeur que, dans une séance plénière tenue la veille, l'Académie, après avoir approuvé la protestation formulée le 2 juillet 1921 par son Conseil directeur contre la réforme imposée par le Ministre de l'Instruction publique, et après avoir examiné le rapport de la Section historique et philologique sur la question, avait repoussé les conclusions dudit rapport [2].

La sensation produite dans le public fut énorme : aussi bien, en quel pays du monde eût-on vu sans surprise un corps savant refuser d'adopter les conclusions prises par une de ses sections [3] sur une question relevant directement de la compétence de ladite section ? Imagine-t-on l'Institut de France délibérant en séance plénière sur une résolution votée par l'Académie Française à propos d'une question de langue et condamnant ladite résolution [4] ?

La Section historique et philologique rédigea immédiatement et adressa au Conseil directeur de l'Académie un exposé complet de la

---

[1] Voir le quotidien Миръ, n° 6543, du 27 mars 1922.

[2] Voir le procès-verbal de la séance du 26 mars dans Свободно мнение, IV, 12, p. 180.

[3] L'Académie bulgare, qui, fondée en 1911, porte, à l'instar de l'Académie russe, la dénomination officielle d'Académie bulgare des sciences, comprend deux sections, à savoir : 1° celle que nous appelons par abréviation Section historique et philologique, mais qui, en réalité, correspond à la fois aux trois sections « littéraires » de notre Institut (Académie française, Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des sciences morales et politiques), en bulgare : клонъ историко-филологиченъ и философско-обществень ; et 2° la Section des sciences naturelles et mathématiques : клонъ природо-математиченъ.

[4] A vrai dire, les membres de la majorité de la Section historique et philologique firent observer (après coup d'ailleurs) que la Section n'avait pas à soumettre ses résolutions à l'examen de l'Académie réunie en séance plénière. Voir notamment A. Teodorov-Balan, *op. cit.*, p. 19.

question, exposé remontant aux origines même de la réforme orthographique. Elle protestait contre la décision prise par l'Académie dans sa séance plénière du 26 mars, décision « dictée, disait-elle, par un parti-pris, lui-même appuyé sur des considérations étrangères à la science » et invitait le Conseil directeur à chercher un moyen de réparer la faute commise, ajoutant que, dans le cas où il n'en trouverait pas, la Section saisirait de la question l'opinion publique et défendrait devant elle son honneur et l'honneur de l'Académie bulgare. Mais le Conseil directeur de l'Académie se déclara incompétent pour convoquer une nouvelle séance plénière [1] et retourna son exposé à la Section historique et philologique, laquelle publia alors ledit exposé dans la presse [2].

Cet incident n'était assurément pas fait pour amener le gouvernement à des dispositions plus conciliantes. Celui-ci se trouvait d'autre part en conflit, toujours à propos de l'orthographe, avec l'Université. Au mois de décembre 1921, le recteur de l'Université, L. Miletič, avait rédigé et fait imprimer, suivant l'ancienne orthographe, un placard annonçant le décès d'un professeur russe de l'Université de Sofia [3]. Le Ministre de l'Instruction publique ayant à ce sujet demandé des explications au Recteur et n'ayant pas jugé satisfaisante la réponse qui lui avait été faite, fit apposer les scellés sur la trésorerie de l'Université. Le Conseil académique, convoqué par le Recteur, protesta avec énergie. D'autres questions [4] se mêlèrent au conflit, qui s'envenima tant et si bien qu'il aboutit à la fermeture de l'Université et à la suspension des traitements des professeurs [5]. D'autre part, l'Académie et l'Université avaient arrêté leurs publications, ne voulant pas paraître sanctionner d'une adhésion même tacite la nouvelle orthographe.

---

[1] De nouveau saisie de la question le 25 juin suivant, l'Académie maintint purement et simplement sa décision du 26 mars.

[2] L'exposé parut d'abord, en version abrégée, dans le quotidien Миръ, n° 6560, du 15 avril 1922, puis in-extenso, dans Свободно мнение, IV, 12, pp. 180-183, et 13, pp. 195-199.

[3] Le professeur Medvědev, chimiste.

[4] Notamment l'interdiction faite aux « docents » de la Faculté de droit d'accepter des fonctions dans des organisations politiques — et l'augmentation des droits d'inscription à l'Université.

[5] Ce fut seulement dans la seconde quinzaine de septembre qu'un compromis intervint entre le Ministre et le Recteur, compromis à la suite duquel l'Université put rouvrir ses portes en octobre.

Plus d'une année avait passé depuis que la réforme était en vigueur et celle-ci pourtant se heurtait toujours à la même résistance. La très grande majorité des journaux et des revues continuaient de paraître suivant l'ancienne orthographe, interprétant dans le sens qui leur agréait le silence de la loi du 6 avril sur l'orthographe touchant la question de l'obligation [1]. Irrité par cette attitude, le ministre se résolut à un nouveau coup d'autorité. Le 7 novembre 1922, il signa un arrêté (n° 6088) [2], arrêté dans lequel il déclarait que tous ceux qui n'observaient pas la nouvelle orthographe « portaient atteinte au développement régulier de la langue littéraire » et qu'en conséquence ils seraient poursuivis conformément à l'article 475 du Code pénal. C'est alors qu'on vit de nouveau les quotidiens et les périodiques émaillés d'innombrables ѫ et amputés de tous leurs jers. C'est alors que, sur les enseignes des magasins, de larges taches blanches, appliquées d'un coup de pinceau brutal, marquèrent la place précédemment occupée par des jers séditieux. Ainsi s'affirma aux yeux de tous les Bulgares, jusque dans les coins les plus reculés des provinces, le triomphe de l'orthographe agrarienne, laquelle devait désormais régner jusqu'à la fin du régime.

II. — *La réforme de M. A. Cankov (1923).*

Le 9 juin 1923, Stambolijski était renversé. A peine deux semaines après, le nouveau président du Conseil, M. A. Cankov, par un arrêté (n° 2465), du 22 juin, nommait une commission de six membres, professeurs d'Université [3] et de gymnase, à l'effet d'étudier un nouveau projet de réforme de l'orthographe. Le 11 août suivant, il obtenait du Conseil des Ministres une décision (n° 311) abrogeant la loi du 6 avril 1922 sur l'orthographe et, le 15 août, il prenait un arrêté (n° 3666) approuvant le *Guide orthographique de la langue littéraire bulgare* [4] élaboré par la Commission, et spécifiant les conditions d'application de la réforme [5].

---

[1] Voir plus haut. p. 156.

[2] Държавен вестник, n° 179 du 10 novembre 1922.

[3] MM. les professeurs Miletič, Romanski et Mladenov, professeurs de l'Université de Sofia, faisaient partie de cette Commission.

[4] Упѫтване за правописъ на българския книжовенъ езикъ, София, Държавна печатница, 1923, 16°, 20 pp.

[5] L'arrêté stipulait qu'à partir du jour de la publication de la décision du

La nouvelle réforme orthographique porte sur les points suivants[1]:

1° *Emploi de* ѣ:

a) ѣ est maintenu: 1° *à la racine des mots pour lesquels il y a alternance entre la prononciation* ja *et la prononciation* e, ainsi que dans les mots dérivés formés sur ces racines: on écrira donc хлѣбъ (pron. хлябъ) et хлѣбарница (pron. хлебарница); 2° au pluriel de l'article et des pronoms; 3° dans tous les verbes en -ѣя; 4° dans les désinences verbales de l'aoriste et de l'imparfait.

b) ѣ disparaît par contre: des prépositions et préverbes (презъ, чрезъ, предъ, следъ, предморски, etc.); des adverbes (где, горе, добре, зле); des anciens duels (ржце, нозе, две, двесте, etc.).

Ces règles sont suivies de trois lexiques: 1° un lexique de 139 mots-racines et 183 mots dérivés dans lesquels ѣ est maintenu; 2° un lexique de 30 verbes à la racine desquels, pour des raisons étymologiques et phonétiques, il y a alternance de ѣ et de e: блѣскамъ, блесна, etc.; 3° un lexique de 144 mots-racines et 81 mots dérivés, précédemment écrits avec ѣ, dans lesquels ѣ est remplacé par e.

2° *Emploi de* ъ *et* ь:

a) ъ est maintenu en sa double valeur: de son à l'intérieur des mots et de signe à la fin des mots;

b) ь est maintenu: à la fin des mots masculins (notamment des noms d'agents en -тель et en -арь) se terminant par consonne molle, et des mots féminins se terminant en consonne, ainsi qu'à la forme articulée de ces mots, devant l'article: пжть, пжтьтъ, учитель, учительтъ, радость, радостьта; à la fin des adjectifs masculins à féminin en -я: синь (синя) et à la fin des noms de nombre de шесть à десеть et des composés de десеть; enfin à l'intérieur des mots, devant *o* venant après consonne: синьо, Цоньо, актьоръ.

Conseil des Ministres du 11 août 1923, 1° toute la correspondance officielle devait être conforme à la nouvelle orthographe; 2° tous les livres, y compris les abécédaires, seraient imprimés conformément à la nouvelle orthographe. Exception était faite seulement pour les ouvrages dont la composition aurait été commencée antérieurement, ainsi que pour les manuels de classe, lesquels (sauf toutefois les abécédaires) pourraient, jusqu'au 31 décembre 1923, être imprimés suivant l'orthographe agrarienne.

[1] Le système orthographique de M. A. Cankov a été exposé, avec commentaires, dans divers manuels à l'usage des classes, notamment:

A. D. Pironkov, Упжтване по най-новия български правописъ, 4° изд., Пловдивъ, 1923, 16°, 32 pp.; 5° изд., София, 1924, 16°, 32 pp.

3° *Emploi de* ѫ :

ѫ est maintenu : 1° à l'intérieur de 90 mots-racines et de 32 mots dérivés dont le *Guide* donne la liste ; 2° à la fin des mots étrangers comme аслъѫ, Хакъѫ паша, etc.[1]

Ainsi, la nouvelle réforme orthographique non seulement annihile complètement celle du cabinet agrarien, mais nous ramène à peu près exactement au système orthographique de 1899 : seule la question du ѣ y est réglée dans un esprit plus progressiste. D'autre part, la façon même dont était réalisée la réforme provoqua de vives critiques[2] de la part des réformistes partisans d'un remaniement profond de l'orthographe bulgare.

Ceux-ci faisaient remarquer[3] qu'ils n'apercevaient guère de différence entre les procédés employés par M. Cankov et par son prédécesseur pour introduire leurs réformes respectives : tous deux s'appuyaient uniquement sur les avis des Commissions qu'ils avaient instituées (observons ici que nous apercevons toutefois cette différence que Stambolijski avait pris de singulières libertés avec l'avis émis par la Commission de la réforme, tandis que M. Cankov s'est conformé exactement à celui de la Commission nommée par lui[4]) ; ni l'un ni l'autre n'avait jugé à propos de consulter savants, professeurs ou hommes de lettres sur les projets qui leur avaient été remis. Encore le gouvernement agrarien avait-il saisi le Parlement de la question et obtenu le vote d'une loi, tandis que M. Cankov s'est contenté d'une décision du Conseil des Ministres et d'un arrêté.

Des critiques de cet ordre se firent entendre notamment dans deux congrès tenus à Sofia en août 1923, à savoir celui de l'Union des professeurs bulgares et celui de l'Union des professeurs de progymnases et de gymnases et des professeurs d'écoles supérieures de Bulgarie.

---

[1] Un quatrième chapitre règle l'emploi : 1° de la forme articulée des substantifs et adjectifs masculins, la forme en -ътъ, -ьтъ devant être employée au nominatif, et la forme en -а, -я à l'accusatif et après préposition ; 2° de la lettre й, maintenue à la fin des noms propres (Пайсий), des noms de mois (януарий), et, à l'intérieur des mots, devant *о* venant après voyelle (Пѣйо).

[2] Voir dans Teodorov-Balan, *op. cit.*, pp. 44-46, une liste détaillée des articles publiés à ce sujet jusqu'à la fin de 1923.

[3] Voir notamment la critique de Teodorov-Balan, *op. cit.*. pp. 22-24.

[4] Notons aussi une différence capitale dans les procédés d'application : les sanctions brutales d'Omarčevski ont disparu.

Dans une séance commune tenue le 18 août, les deux congrès exprimèrent l'avis que la question de l'orthographe n'a pas été résolue correctement par le nouveau gouvernement, et ils se séparèrent après avoir émis le vœu que la question fît l'objet d'une enquête approfondie de la part du corps savant le plus compétent en matière de langue, à savoir de la Section historique et philologique de l'Académie ; de la part du corps des professeurs de gymnase, qui présentera ses suggestions au point de vue pratique, et enfin de la part des hommes de lettres [1].

Le vœu des professeurs bulgares nous paraît inspiré par le plus parfait bon sens : nous n'en dirons pas autant de certaines opinions qui visent à élargir considérablement la consultation relative à la question de l'orthographe, en sollicitant les avis non seulement des écrivains et des professeurs, mais encore des journalistes, des imprimeurs, des fonctionnaires, etc. etc. [2]. M. Teodorov-Balan rappelle fort à propos à cette occasion la maxime : « Ne sutor supra crepidam ! » [3] L'orthographe n'est pas matière à referendum ; c'est, quoi qu'on en dise, une affaire de science. C'est donc au corps scientifique compétent, c'est-à-dire à l'Académie bulgare — et nous entendons en l'espèce par « Académie » la Section historique et philologique — qu'il appartient de diriger la consultation, d'examiner les avis exprimés et de faire connaître ensuite le sien, qui doit seul trancher le débat.

Tel n'a évidemment pas été le point de vue de M. Cankov, puisqu'il n'a pas cru devoir soumettre à l'appréciation de la Section historique et philologique de l'Académie le rapport de la Commission qui a jeté les bases de la dernière réforme, Commission qui fut présidée par le professeur Miletič. Car c'est un fait assez singulier que le véritable auteur de la réforme de 1923, réforme si éloignée non seulement de la précédente, mais aussi des projets des Commissions de 1892 et de 1895, est précisément le professeur Miletič, celui-là même qui avait dirigé avec tant d'autorité les travaux de ces deux Commissions et qui, trois années durant, avait mené avec tant de fougue la campagne du Български преглед. Loin de nous la pensée de vouloir con-

---

[1] Учителски Вѣстникъ, XIX, 1-3, pp. 20-21. — Le 28 octobre suivant, une résolution analogue était votée par la Société des professeurs de l'arrondissement de Rusé (Roustchouk) : Teodorov-Balan, *op. cit.*, p. 45, note 22.

[2] Voir notamment à ce sujet un article de M. N. G. Dančov dans Епоха, n° 381, du 2 novembre 1923.

[3] *Op. cit.*, p. 46.

tester à l'éminent slaviste le droit reconnu à tout homme d'esprit de changer d'opinion, mais nous n'arrivons pas à nous laisser convaincre par le principal argument qu'il invoque pour justifier son point de vue actuel. M. Miletič déclare que c'est en 1895 qu'il eût fallu réaliser la réforme dont il s'était fait alors l'ardent champion, mais qu'aujourd'hui il est trop tard, et qu'on ne saurait plus songer à y revenir : ce serait, dit-il, condamner à l'oubli, rayer du patrimoine de la littérature nationale toute la production littéraire des trente dernières années. Nous serions tenté de lui répondre tout d'abord que trente ans, dans la vie d'un peuple, sont une bien courte période, et que la production littéraire de la Bulgarie, durant ces trente années, n'est pas tellement énorme. Mais surtout, il nous paraît très exagéré de dire que les éditions publiées d'après l'orthographe d'Ivančov deviendraient « illisibles » pour des Bulgares, même peu cultivés, qui auraient appris leur langue d'après l'orthographe préconisée par la Section historique et philologique de l'Académie. Ce qui gêne actuellement un Français de culture primaire dans la lecture d'un texte de Montaigne ou de Rabelais, par exemple, c'est beaucoup moins l'orthographe que *le vocabulaire :* or, dans le cas qui nous occupe, la question de vocabulaire ne se pose pas. Remarquons d'autre part que les œuvres des auteurs bulgares ayant écrit pendant la période envisagée sont presque toutes épuisées : rien ne sera donc plus facile, quand on les rééditera, que de les réimprimer suivant la nouvelle orthographe. Ajoutons enfin que plus on attendra pour réaliser la réforme (car on ne saurait, en vérité, songer à fixer à jamais l'orthographe bulgare dans un état qu'une bonne partie de l'opinion, et parmi elle la majorité de l'opinion scientifique, considère comme archaïque), plus on attendra, disons-nous, et plus l'inconvénient que redoutent M. Miletič et ses amis s'aggravera, puisque plus longue aura été la période précédant la réforme définitive.

Pour nous, s'il nous est permis d'exprimer ici un avis personnel, nous croyons pouvoir dire au contraire que le moment actuel paraît aussi favorable que possible à la réalisation de la réforme profonde souhaitée par la Section historique et philologique de l'Académie. Une grande partie du public est déjà habituée à la pratique de l'orthographe d'Omarčevski, et il lui suffirait d'effectuer la substitution de ъ à ѫ, substitution déjà opérée en fait par quantité de gens, pour être immédiatement en règle avec l'orthographe nouvelle. D'autre part, c'est un fait hors de conteste que les maîtres des écoles primaires avaient constaté la

grande facilité d'assimilation de l'orthographe agrarienne, et c'est là un avantage dont on ne saurait faire bon marché.

Aussi bien, sur les deux points par lesquels l'orthographe prônée par la Section historique et philologique de l'Académie se sépare de l'orthographe officielle actuelle, il en est un au sujet duquel l'accord, semble-t-il, pourrait se faire assez aisément, nous voulons parler de la suppression du ъ à la fin des mots. N'oublions pas, en effet, que Drinov lui-même avouait, en 1870, qu'il maintenait le ъ à cette place par pur opportunisme, mais que « le mieux serait de le supprimer ». D'autre part, du moment que ъ est maintenu à l'intérieur des mots, aucune confusion n'est possible entre un texte bulgare et un texte serbe[1], et les susceptibilités des Bulgares de Macédoine sont respectées.

Reste donc la question du ѣ, sur laquelle il faudrait que l'une ou l'autre partie abandonnât ses positions[2], à moins que les буквоядци (« mangeurs de ѣ ») ou les буквопоклонци (« adorateurs du ѣ ») ne trouvent un terrain d'entente dans la solution mixte préconisée par la Commission de 1895 et reprise par le professeur Mladenov[3].

---

[1] Il est superflu d'insister sur ce point, qu'il y a d'autre part en serbe des lettres assez caractéristiques (comme ћ) pour rendre toute confusion impossible.

[2] Le système préconisé, d'accord avec le système Omarčevski, par la Section historique et philologique, est assurément plus commode que le système Cankov *pour les Bulgares dont le parler est conforme à la prononciation littéraire* (prononciation de l'ancien ѣ en *ja* sous l'accent et devant syllabe dure), mais il exige de tous ceux qui parlent les dialectes de l'Ouest un effort pour s'assimiler cette prononciation. Aussi peut-on faire valoir en faveur de ce système que son application présenterait l'avantage considérable de contribuer précisément à réaliser l'unification de la prononciation du bulgare littéraire.

[3] Rappelons ici que, sans parler du système primitivement envisagé par le cabinet agrarien, système qui consistait à remplacer partout ѣ par e (voir plus haut, p. 151) quatre solutions ont été proposées pour la question du ѣ, à savoir : 1° maintien du ѣ partout où l'exige l'étymologie (млѣко, млѣченъ, врѣме) : c'était la solution à laquelle s'étaient arrêtés Vazov et Ivančov, solution qui est aujourd'hui abandonnée par tout le monde ; 2° remplacement de ѣ tantôt par я, tantôt par e, suivant que la prononciation littéraire lui donne le son *ja* ou le son *e* (мляко, млечень, време), par conséquent radiation de l'alphabet de la lettre ѣ : c'est le système de la Section historique et philologique de l'Académie ; 3° maintien de ѣ partout où il y a alternance entre le son *ja* et le son *e* dans la prononciation littéraire (млѣко, млѣченъ, време) : c'est le système adopté dans la réforme de M. Cankov ; 4° enfin, maintien de ѣ là seulement où la prononciation littéraire lui donne le son *ja* (млѣко, млечень, време) : c'est le système du professeur Mladenov.

Nous ne voulons pas préjuger la solution de la question. Mais qu'il nous soit permis d'exprimer ici le vœu, et ce sera notre conclusion, que la question soit encore une fois — une dernière fois — soulevée par le gouvernement, la Section historique et philologique de l'Académie étant officiellement invitée à l'examiner de nouveau et à déposer un rapport, et que, conformément aux conclusions de ce rapport, un nouveau règlement sur l'orthographe soit publié, règlement qui, nous en avons la ferme conviction, fixera pour une longue période l'orthographe de la langue littéraire bulgare.

Il faut bien qu'on se dise en effet que la question de la réforme orthographique ne peut pas et ne pourra jamais être considérée comme résolue tant que l'Académie, représentée en l'espèce par sa Section historique et philologique, seule compétente, n'aura pas été entendue — et écoutée. Si l'orthographe n'est pas matière à referendum, elle est, bien moins encore, matière à arrêtés ou décrets ministériels, voire à mesures législatives adoptées au mépris de l'autorité des corps savants. Il n'est pas admissible qu'un peuple change d'orthographe chaque fois qu'il change de ministère: or, c'est à un pareil régime que conduit la pratique suivie en 1921 et en 1923. C'est seulement le jour où le ministère au pouvoir aura donné force légale à un projet établi par l'Académie elle-même, ou du moins sanctionné par son autorité, que cette importante question pourra être considérée comme résolue.

Or, il est en vérité urgent qu'une solution définitive intervienne. Ainsi que le fait observer M. Teodorov-Balan, il n'y a pas moins de quatre orthographes en usage, à l'heure actuelle, en Bulgarie, à savoir: celle de M. Cankov, celle d'Omarčevski, celle de l'Académie et celle d'Ivančov (l'ancienne orthographe officielle)[1]. Il serait grand temps que ce malaise prît fin: il entrave la marche de l'enseignement, complique la tâche des éditeurs, arrête le travail scientifique[2]. Il n'est pas

[1] *Op. cit.*, p. 24. — Ajoutons que, tant que la question n'aura pas reçu une solution définitive, on courra risque de voir apparaître par surcroît des orthographes personnelles, comme celles qu'adoptèrent en leur temps, chacun pour son compte, les poètes Penčo Slavejkov, Petko Todorov, Pějo Javorov, Stojan Michajlovski et le professeur Conev.

[2] La Bulgarie souffre du manque d'un dictionnaire national, le beau travail lexicographique de Najden Gerov (1895-1899) étant aujourd'hui vieilli (et s'il a vieilli si vite, c'est précisément à cause de son orthographe surannée). Or, depuis quatre ans, un groupe de philologues, membres de l'Académie, MM. Argirov, Conev, Mladenov et Teodorov-Balan, a terminé un grand dictionnaire de la langue bul-

exagéré de dire que la question de l'orthographe est une question d'intérêt national et que le gouvernement qui saura la résoudre en attachant son nom à une réforme vraiment durable aura droit à la reconnaissance du pays.

Sliven, août 1924.

---

gare, et depuis quatre ans la publication de cet ouvrage a été ajournée, en grande partie, sans nul doute, en raison de l'incertitude qui continuait de régner sur cette question. On annonce aujourd'hui que ce dictionnaire doit être prochainement mis sous presse: nous ne pouvons que nous en réjouir, mais n'eût-il pas été souhaitable, dans l'intérêt du pays tout entier, que la publication n'en fût effectuée que le jour où la question de l'orthographe aurait été définitivement résolue ?

TCHAADAEV DANS LA RUSSIE INTELLECTUELLE DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE,

PAR

CH. QUÉNET.

Tchaadaev est, pour quiconque veut étudier la Russie intellectuelle, extrêmement précieux : un de ces hommes qui touchent à tout, qui se trouvent intimement mêlés à la vie de leur époque, qui changent à mesure que changent les temps, et dont suivre les idées et les gestes, c'est suivre les idées et les gestes de tout un pays et de toute une période historique.

Dans la Russie des Romanov, du commencement du XVII^e siècle au commencement du XX^e, c'est sur la noblesse que s'appuie le gouvernement des tsars. Les Tchaadaev ont reçu la noblesse héréditaire au XVII^e siècle. Au XVIII^e, ils sont dans la diplomatie, dans la garde et les voilà devenus d'assez grands personnages pour que l'un d'eux épouse une princesse Chtcherbatov. Ils se piquent de lettres. Un Tchaadaev publie une traduction de Georges Dandin ; un autre une comédie satirique dirigée contre un fonctionnaire impérial. Cet auteur a deux fils ; l'un, Pierre, né très probablement en 1794, est le personnage dont nous allons nous occuper.

Vers sa troisième année, Pierre est orphelin. C'est le prince Chtcherbatov qui va se charger de son éducation. Jusqu'à sept ans, les petits Russes du XVIII^e siècle poussaient et croissaient sous la surveillance des bonnes et des gouverneurs. A partir de sept ans, ils étaient mis entre les mains des professeurs et des répétiteurs. Le prince Chtcherbatov donna au jeune Tchaadaev des maîtres de

choix, russes et allemands. Il était lui-même un des historiens remarquables de son temps. Les leçons se donnaient en français. Tchaadaev, obligé, plus tard, d'écrire à l'empereur Nicolas, s'excusera de ne pouvoir le faire en russe.

En 1808, Tchaadaev entre à l'Université de Moscou où il retrouve des maîtres allemands à côté des professeurs russes. Il se lie avec quelques jeunes gens, qui deviendront des libéraux et des révolutionnaires. En 1811 ou 1812, il s'engage dans la garde. Les bonnes, les répétiteurs, l'université, la garde, c'est la suite classique par où commence l'histoire de tout noble russe du XVIII^e ou du XIX^e siècle.

La guerre de 1812, les campagnes de 1813 et de 1814 mènent Tchaadaev de Moscou à Paris. C'est moins un officier qu'un intellectuel qui traverse l'Allemagne et la France ; intellectuel très averti, « extraordinairement intelligent, d'une culture remarquable », dit son neveu Jikharev. Dès l'Allemagne, l'esprit de Tchaadaev est entré en ébullition. Imaginez ce jeune homme, tout nourri de science et de méthode occidentales et qui, pour la première fois, entre en contact avec les deux grandes puissances intellectuelles de l'époque : l'Allemagne et la France. A Paris, il est conquis. L'art, la littérature, la politesse, le libéralisme, le catholicisme lui entrent par tous les pores. L'empereur Alexandre fait lui-même, dans les salons, figure de libéral. Et la guerre de 1812, la « guerre patriotique », comme l'appellent les Russes, lui a donné la figure « d'ange gardien » du pays. Le grand éveil du patriotisme russe, puis la traversée de la savante Allemagne, fiévreuse de nationalisme, puis le séjour dans le pays de la Charte et de M. de Chateaubriand ont surexcité les esprits. Les jeunes gens attendent d'Alexandre et de la Russie de grandes choses. Ils reviennent : c'est le silence, c'est la mort. L'empereur n'est qu'un despote nerveux, indécis, fuyant. La désillusion est atroce. « Pendant deux ans, écrit Iakouchkine de Tchaadaev, nous avions été témoins des plus grands événements ; chacun de nous y avait participé ; nous ne pouvions plus subir le spectacle du vide qu'était la société de Saint-Pétersbourg. En 1814, la jeunesse de Saint-Pétersbourg mena une existence accablée ».

Les premières sociétés secrètes allaient naître de ce désenchantement. Puisque l'empereur ne voulait pas agir, il fallait aller de l'avant, sans lui. « L'Union du Bien public » est fondée en 1816. Les loges maçonniques, tolérées, groupent tout ce qui a un nom et un désir.

Tchaadaev est libéral et il est franc-maçon. Mais il l'est un peu à sa manière : libéral nuancé de scepticisme à l'égard de l'utilité des réformes, plein d'idées et vide de dévouement ; franc-maçon, de la loge la plus aristocratique de Saint-Pétersbourg, mi-partie russe, mi-partie polonaise, pas très sérieuse, réunion de beaux esprits, de gens bien nés et de joyeux garçons.

Les libéraux, qui ont cherché d'abord dans la franc-maçonnerie un moyen de se grouper et un instrument d'action, vont être vite déçus. La maçonnerie russe est toute troublée par les discussions entre mystiques, disciples des Allemands, et rationalistes, que mène l'ex-capucin Fessler, professeur à l'Académie ecclésiastique orthodoxe de Saint-Pétersbourg. Les rites y tiennent beaucoup de place. Les « jeunes » qui voudraient faire de la politique et conspirer s'y heurtent aux « vieux » qui lisent Swedenborg et rêvent du temps de la grande Catherine. Dès avant 1820, la rupture est un fait accompli. Au témoignage de Vigel, l'ami de Tchaadaev, les libéraux « en ont assez de la maçonnerie ». Ils s'en vont. Tchaadaev rompra vers 1821.

Pendant que cette jeunesse va vers l'avenir, l'empereur Alexandre remonte vers le passé. Il est devenu l'homme des Congrès et de la Sainte-Alliance. Il combat en Europe la « démagogie ». Dans la nuit du 28 au 29 octobre 1820 se produit un événement qu'il va considérer comme « un coup des radicaux ». La première compagnie du premier bataillon de ce vieux et illustre régiment qu'est le Semenovski se révolte contre son colonel. Dans la nuit du 29 au 30, les quatre autres compagnies se mutinent à leur tour. Tout le Saint-Pétersbourg qui gouverne et qui administre est sur pied. Le grand-duc Michel Pavlovitch essaie de calmer les rebelles ; il n'est pas écouté.

L'empereur est à Troppau où il règle les affaires de Naples. La première nouvelle de la sédition lui arrive par un courrier de cabinet. Les détails lui sont apportés par Tchaadaev qu'a envoyé le général commandant la garde Vasiltchikov. Le régiment est cassé ; soldats et officiers sont dispersés dans les gouvernements de la Russie orientale et de la Sibérie. Le conseil de guerre condamne les meneurs à être pendus et Schwartz, le colonel, à être décapité. L'empereur fait grâce ; les soldats seront passés six fois par les verges et envoyés aux mines de Sibérie. Le régime de répression politique va commencer ; il s'incarnera dans le général Araktcheev.

La première victime du nouveau régime sera Tchaadaev. C'est

une histoire assez obscure. Peu de temps après Troppau, Tchaadaev est choisi pour être l'un des aides-de-camp de l'empereur. Alors, sans que personne s'y attende, il donne sa démission. Il est probable que le voyage a fait marcher les mauvaises langues ; Tchaadaev hautain, olympien, très naïvement égoïste, n'a pas que des amis ; la malignité publique l'accuse d'avoir, en vue de son avancement, demandé la vilaine commission de Troppau. La démission n'est pas encore acceptée que la poste, qui surveille les libéraux, ouvre une lettre dans laquelle les faveurs de l'empereur et de Vasiltchikov sont traitées assez cavalièrement. Dangereux témoignage de mauvais esprit dans des temps si peu propices à l'indépendance de l'esprit et du caractère. D'où la disgrâce. Tchaadaev, autorisé à quitter le service, ne reçoit pas, contrairement à l'usage, d'élévation de grade, même pas le droit de porter l'uniforme.

En fait, s'il a si aisément donné sa démission, c'est que, depuis plusieurs années (nous sommes en 1821), il passe par une grande crise d'âme. D'indifférent en matière de religion, de vaguement déiste, il est devenu, sous l'influence d'une femme, probablement de sa cousine, la princesse Élisabeth Chtcherbatova, un mystique, disciple de l'Allemand Jung-Stilling. Avec cela, il fait une neurasthénie aiguë. Tantôt en pleines lumières spirituelles, tantôt en pleines ténèbres, tantôt malade, tantôt croyant l'être. Son frère et ses amis lui conseillent de voyager. En juillet 1823, il prend le bateau pour l'Angleterre, paradis du libéralisme. Nous le trouvons à Paris le 1er janvier 1824, à Milan le 30 décembre (il y rédige sur son état d'âme une note qui pourrait faire croire à un détraquement complet de ses facultés) ; en mars 1826, il est à Rome pour deux mois, pris tout entier par cette « chose extraordinaire qui ne ressemble à aucune autre, qui dépasse toute attente et toute imagination ». En mai et juin, il est à Carlsbad, où il rencontre Schelling ; enfin, il rentre en Russie, dans le courant de juillet, juste pour se faire arrêter. C'est qu'en effet les « libéraux », les « démagogues », les « radicaux » viennent de tenter une révolution. Il ne s'est plus agi seulement d'une rébellion militaire ; la monarchie russe a failli se voir imposer une constitution, a failli même sombrer.

Profitant du désordre causé dans les esprits, après la mort de l'empereur Alexandre, par la renonciation au trône du grand-duc Constantin et l'avènement de son frère cadet, Nicolas, les sociétés secrètes avaient soulevé Saint-Pétersbourg et les provinces du Sud. Pour la

première fois en Russie, quelqu'un, encore un ami de Tchaadaev, Serge Mouraviev, avait crié : « Vive la République ! » Saint-Pétersbourg avait caché un « dictateur », le prince Troubetskoï, qui aurait pu être le maître de l'heure s'il avait eu plus de décision. Les conjurés avaient inscrit à leur programme le régicide ; les marins et les soldats avaient tiré sur le nouvel empereur. Ces événements s'étaient passés dans les derniers jours de décembre 1825. Le procès des révolutionnaires — les décembristes — se termina en juillet 1826. Serge Mouraviev et Pestel — un autre ami de Tchaadaev — étaient condamnés à l'écartèlement. Non par bravade, encore moins par dévouement, mais par une splendide inconscience, Tchaadaev choisissait un pareil moment pour rentrer. On trouva dans ses malles des livres interdits et des lettres compromettantes, toutefois rien de bien grave. Interrogé, il fit des réponses d'une parfaite orthodoxie politique, qualifia de « folle » et de « criminelle » la révolution décembriste et fut relâché. Il se retira dans un petit village que sa tante possédait près de Moscou, l'esprit travaillé par ce qu'il avait vu, lu, entendu en Occident. Dans le même village vivait une jeune femme, Catherine Panovaïa, « rongée, dit Longinov, par le sentiment du vide de tout ce qui l'entourait, certaine que sa vie était perdue et cherchant d'instinct à échapper au cercle ensorcelé qui la tenait captive ». Tchaadaev et Catherine Panovaïa se rencontrèrent. Les sujets de conversation étaient faciles à trouver ; des deux côtés, même dégoût, même mélancolie. Catherine Panovaïa était, de plus, une femme cultivée. Elle posa des questions à Tchaadaev qui l'éblouit par la richesse de ses connaissances et l'éclat de son esprit. Puis, il y eut un peu de froid. Catherine Panovaïa s'en plaignit. Tchaadaev prépara une lettre de réponse, mais, suivant son habitude, la corrigea, la refit, la développa, la transforma en un petit traité qu'il montra à ses amis et, vu les rigueurs de la censure, fit circuler sous le manteau. Il y avait mis l'essentiel de ses idées. Il écrivit une suite ; le tout fut désigné sous le nom de *Lettres philosophiques*, au total huit ou neuf ; il ne nous reste que trois lettres et des fragments. Textes précieux pour l'histoire des idées, puisqu'ils sont le premier essai, en Russie, d'une philosophie de l'histoire.

* * *

Ces textes ont un autre intérêt, secondaire, mais bien captivant. Que peuvent bien devenir les idées de l'Europe mises dans la tête

de ce grand seigneur russe, Français de plume, libéral à l'anglaise, mystique à l'allemande, liseur infatigable et neurasthénique ?

Ses yeux se sont ouverts, en Occident, sur un fait. Tourné par son éducation et par ses goûts vers l'histoire et la philosophie, par sa crise mystique vers la religion, il a trouvé toute une littérature qui répondait aux besoins de son esprit ; c'est la littérature romantique catholique de la fin de l'Empire et des premiers temps de la Restauration. Elle est signée des plus grands noms : Chateaubriand, Joseph de Maistre, Bonald, Lamennais, Ballanche. Il a trouvé une société aristocratique, libérale, préoccupée de hautes questions intellectuelles. Sous ces influences, il a lentement abandonné son mysticisme individualiste pour s'attacher à un christianisme « social », organisé, universel. Toujours orthodoxe par les liens extérieurs, il a passé, en fait, de Jung-Stilling à l'Église catholique. Autrefois, il cherchait un guide pour lui seul ; il reconnaît maintenant la nécessité d'un chef universel, le Pape. Dès lors tout s'éclaire dans sa pensée : pourquoi la Russie est-elle restée en dehors de la civilisation européenne ? Parce qu'elle est restée en dehors de l'Église catholique. C'est cette Église qui a donné à l'Europe sa constitution, ses idées fondamentales : devoir, justice, droit, ordre, son Moyen-Age où l'unité de l'Europe occidentale s'est affirmée pour toujours. La Russie vivant dans le schisme, rattachée à Byzance que Photius venait « d'enlever à la fraternité universelle », est restée séparée de la civilisation, en même temps que séparée de l'Église. Son isolement dure encore, et c'est là la raison de ses maux.

« Les peuples de l'Europe ont une physionomie commune, un air de famille. Malgré la division générale de ces peuples en branche latine et teutonique, en méridionaux et septentrionaux, il y a un lien commun qui les unit tous dans un même faisceau, lien visible pour quiconque a approfondi leur histoire générale. Vous savez qu'il n'y a pas bien longtemps encore, toute l'Europe s'appelait la chrétienté, et ce mot avait sa place dans le droit public. Outre ce caractère général, chacun de ces peuples a un caractère particulier, mais tout cela n'est que de l'histoire et de la tradition. Cela fait le patrimoine héréditaire d'idées de ce peuple ».

La Russie, au contraire, non seulement n'appartient pas à la famille européenne, mais même n'a pas de caractère national. Elle ne se trouve ni associée aux autres peuples chrétiens, ni marquée, au milieu

de ces peuples, d'un caractère d'individualité. Elle ne possède ni la tradition générale de la civilisation, ni une tradition qui lui serait propre. Elle ne peut rattacher sa pensée « à aucune suite d'idées progressivement développées », elle « n'a pris part au mouvement général de l'esprit humain que par une imitation aveugle, superficielle, très souvent maladroite... Vous trouverez en conséquence qu'un certain aplomb, une certaine méthode dans l'esprit, une certaine logique nous manquent à tous. Le syllogisme de l'Occident nous est inconnu. Il y a quelque chose de plus que la frivolité dans nos meilleures têtes. Les meilleures idées, faute de liaison ou de suite, stériles éblouissements, se paralysent dans nos cerveaux. C'est de la nature de l'homme de se perdre quand il ne trouve pas moyen de se lier à ce qui le précède et à ce qui le suit ».

De la comparaison entre le passé et le présent de l'Europe, le passé et le présent de la Russie, Tchaadaev tire une théorie de l'histoire. Et en cela il est fortement aidé par ses lectures de Guizot et de Schelling. Cette comparaison lui fait croire que l'histoire fondamentale est l'histoire de la civilisation. Or, quel est dans l'histoire de la civilisation le facteur principal ? C'est le facteur spirituel. Dès lors, il ne s'agit pas seulement d'accumuler des faits, de les critiquer, de les décortiquer. Il faut encore les juger de ce point de vue : en quoi ont-ils contribué au progrès de la civilisation ? Il y aura donc deux espèces de vérité pour un fait : une vérité critique et matérielle établissant le caractère extérieur du fait, une vérité philosophique et spirituelle établissant la valeur intérieure du fait. La vérité critique établit la place du fait, la vérité philosophique établit son rôle. Sans aucun doute, c'est la vérité philosophique qui est de beaucoup la plus importante à connaître, parce que c'est elle qui nous donne la définition du fait en tant que facteur spirituel, en tant qu'agent de civilisation. Sera donc vrai, suivant son action civilisatrice, c'est-à-dire suivant le plan du grand ordonnateur qui est Dieu, tout fait qui aura contribué au progrès moral de l'humanité ; sera faux tout fait qui l'aura retardé ou empêché.

Dès lors les hommes et les peuples du passé vont se classer par degrés de vérité, ils vont prendre des rangs et les hommes comme les peuples d'aujourd'hui par eux prendront conscience « du sentiment des destinées qu'ils sont appelés à remplir ». Les Russes, « adossés » à l'Europe, que va leur révéler sur l'avenir cette considération de l'histoire ?

Bien qu'ils n'appartiennent à «aucun des systèmes de l'univers moral», ils tiennent pourtant, par leurs superficies sociales, au monde de l'Occident. « Ce lien, bien faible à la vérité, poursuit Tchaadaev, sans nous unir aussi intimement à l'Europe qu'on se l'imagine, ni nous faire ressentir sur tous les points de notre être le grand mouvement qui s'y opère, fait cependant dépendre nos destinées futures de celles de la société européenne. Ainsi, plus nous cherchons à nous amalgamer avec elle, mieux nous nous en trouverons. Nous avons vécu jusqu'ici tout seuls ; ce que nous avons appris des autres est resté à l'extérieur de nous comme une simple décoration, sans pénétrer dans l'intérieur de nos âmes ; aujourd'hui les forces de la société souveraine ont tellement grandi, son action sur le reste de l'espèce humaine a tellement gagné en étendue que bientôt nous serons emportés dans le tourbillon universel, corps et âme. Cela est certain, assurément nous ne saurions rester longtemps encore dans notre désert. Faisons donc tout ce que nous pouvons pour préparer les voies à nos neveux. Ne pouvant leur laisser ce que nous n'avons pas eu, des croyances, une raison faite par le temps, une personnalité fortement dessinée, des opinions développées dans le cours d'une longue vie intellectuelle, animée, active, féconde en résultats, laissons-leur du moins quelques idées qui, bien que nous ne les ayons pas trouvées nous-mêmes, transmises ainsi d'une génération à une autre, auront toutefois quelque chose de l'élément traditif, et par cela même certaine puissance, certaine fécondité de plus que nos propres pensées. Nous aurons ainsi bien mérité de la postérité, nous n'aurons pas passé inutilement sur la terre ».

Ainsi, fidèle à son principe, Tchaadaev tirait de la considération de l'histoire deux enseignements : l'un sur la destinée de la Russie, l'autre sur son propre devoir. La destinée de la Russie était de s'amalgamer à l'Europe, le devoir personnel était de préparer cet amalgame en commençant l'histoire russe, c'est-à-dire en créant un facteur spirituel, en amorçant une tradition, en ouvrant les yeux des Russes sur la constitution intime de cette Europe et de cette civilisation dans laquelle ils allaient entrer, et cela était nécessaire pour que les Russes comprissent qu'il ne fallait plus imiter, mais assimiler.

Raison de l'isolement de la Russie, définition de la vérité en matière d'histoire, détermination des destinées de la Russie, ces trois grands points étaient étudiés à la fois sous leur aspect russe et sous leur aspect universel. Les idées fondamentales rompaient avec l'école

historique russe du XVIIIe siècle. Pour celle-ci, tout était matériel, humain, accidentel ; pour Tchaadaev, tout était spirituel, providentiel, exécuté selon le thème d'un plan divin. La philosophie de l'histoire dans Tchaadaev était une philosophie religieuse, et par là Tchaadaev représentait la Russie dans le grand mouvement de philosophie, d'histoire et de religion dont les chefs étaient de Maistre, Bonald, Lamennais, Ballanche en France, Schelling, Schlegel, Schleiermacher en Allemagne. L'étude de ce mouvement européen ne serait donc pas complète sans lui.

* * *

Ce courant d'idées n'était, en Russie, que fort imparfaitement connu. Ce que savait un esprit d'une immense lecture et d'une immense curiosité comme Tchaadaev, les Russes, même les plus instruits, même supérieurs à Tchaadaev par le talent, par le génie, ne le connaissaient pas, ne le savaient pas. Il y avait des romantiques, en Russie, mais ils lisaient Byron, non Chateaubriand. Il y avait des schellingistes et la philosophie allemande y était en pleine floraison ; mais il n'y avait pas d'admirateurs de la philosophie catholique française, pas de disciples de Lamennais, pas de lecteurs de Ballanche ; Bonald n'y était pas très connu ; les amis de M. de Maistre, qui avait passé quatorze ans à Saint-Pétersbourg, préféraient, pour la plupart, ses éblouissantes conversations à son livre « Du Pape » ; on ne connaissait pas Guizot; il y avait sans doute peu de Russes pour réclamer, comme Tchaadaev, les sermons de Lacordaire, pour suivre les articles de Genoude, de d'Eckstein, les discours de Berryer. Tchaadaev qui, en fait, appartenait à un groupe européen, apparut aux yeux des Russes comme un isolé, un penseur solitaire. Le résultat fut une catastrophe.

Les *Lettres philosophiques* passaient de main en main, en manuscrits ; cette circulation sous le manteau de vers, de pamphlets, de comédies, d'œuvres à thèse était considérable ; elle avait créé l'industrie des copistes ; elle fournissait les sujets de conversation, de discussion aussi bien dans les capitales que dans les petites villes de province. Les *Lettres* de Tchaadaev circulaient ainsi depuis plus de cinq ans lorsque l'éditeur de la revue *Le Télescope* s'avisa, pour essayer de ramener à la vie sa publication agonissante, d'imprimer la « Lettre première », celle qui avait servi à Tchaadaev de point de

départ et où était instruit le procès de la Russie. Le scandale fut effroyable.

Nous sommes en 1836. Depuis onze ans, l'empereur Nicolas impose à la Russie et essaie d'imposer à l'Europe le régime dont Lamartine dira qu'il vise à « l'immobilité du monde ». Uniates et francs-maçons sont supprimés ; catholiques, dissidents, protestants sont tenus en lisière. Les Polonais sont sous le joug. Libéraux, simples frondeurs, simples mécontents sont mis en surveillance. Les seuls hommes autorisés à penser étaient quelques intellectuels qui, s'appropriant les théories de Fichte et de Hegel, posaient, en appliquant à la Russie ce que les autres disaient de l'Allemagne, les principes de « nationalité » et de « mission des peuples ». Ils concevaient la « nationalité » comme séparée du reste du monde, la « mission » comme unique et réservée. Le peuple russe était donc un tout complet, n'ayant nul besoin de l'Europe, loin de là, appelé à prendre la tête de l'Europe, mis en réserve par Dieu. Ce qui, chez lui, paraissait barbare n'était que simplicité primitive, pleine santé, force intacte. La Russie devait tendre à se préserver de l'Europe, chez laquelle la civilisation n'était que le vernis de la corruption, à se conserver, à reprendre son développement propre que l'occidentalisme de Pierre le Grand avait interrompu. Les Russes étaient à la tête des Slaves, les Slaves à la tête des autres peuples. Ces nouveaux intellectuels devaient s'appeler plus tard « slavophiles ».

La « Lettre » de Tchaadaev avec sa négation du passé de la Russie, son occidentalisme et son catholicisme étaient pour eux un blasphème. Elle fut, suivant la vivante expression de Herzen, « un coup de feu dans la nuit ». « Le vacarme qui suivit fut épouvantable », note Nikitenko dans son journal. Vigel écrivit une lettre de dénonciation au métropolite de Saint-Pétersbourg, Seraphin, et déclara que, « au milieu même des horreurs de la Révolution française, alors que la majesté de Dieu et des rois était foulée aux pieds, on n'avait pas vu une chose pareille, que jamais, nulle part, dans aucun pays, personne ne s'était permis une pareille audace ».

Le ministre de l'Instruction publique rédigea, dès qu'il eût lu l'article du *Télescope,* un brouillon de résolution qui fut adopté par le Comité général de censure à l'unanimité et remis à l'empereur. Celui-ci le lendemain rendit son arrêt. L'article y était appelé « un mélange d'insolentes absurdités, dignes d'un fou » ; Tchaadaev devait

être enfermé dans sa propre maison et recevoir chaque jour la visite d'un médecin chargé de se rendre compte de son état mental ; la revue était interdite ; l'éditeur exilé dans un gouvernement du Nord ; le censeur, recteur de l'Université de Moscou, cassé de toutes ses charges. « L'impitoyable cri de douleur » poussé par Tchaadaev, dit Herzen, s'éteignit, et tout retomba dans le silence.

Toutefois, en laissant publier la « Lettre première », Tchaadaev avait cédé au plaisir de se faire imprimer plus qu'au désir d'exprimer ses opinions. Depuis 1830 environ, les idées de la « Lettre » n'étaient plus exactement les siennes. Il avait subi l'influence des slavophiles et, tout en les contredisant, il avait adopté quelques-unes de leurs conclusions.

C'est ce qui ressort de sa correspondance et de divers témoignages. Voulant se justifier devant l'empereur et l'opinion publique, il va composer l'*Apologie d'un fou* et imprimer à sa pensée une accélération d'évolution.

L'*Apologie* reste, malgré tout, dirigée contre les slavophiles. Tchaadaev y maintient contre eux que la Russie n'a pas d'histoire. Elle s'est étendue, elle forme « un peuple puissant », elle est un « phénomène étonnant, si l'on veut » ; elle n'est pas un fait d'histoire. Il faut bien se rappeler, pour comprendre l'affirmation de Tchaadaev, sa philosophie de l'histoire. Avoir une histoire, c'est entrer dans le mouvement général de la civilisation chrétienne, c'est se donner une tradition dont le présent et l'avenir héritent et qu'ils continuent. « Nos Slavons fanatiques pourront bien de leurs feuilles diverses, écrit Tchaadaev, exhumer de temps à autre des objets de curiosité pour nos musées, pour nos bibliothèques ; mais il est permis de douter, je crois, qu'ils parviennent jamais à tirer de notre sol historique de quoi combler le vide de nos âmes, de quoi condenser le vague de nos esprits ». « La véritable histoire de ce peuple (le peuple russe) ne commencera que du jour où il se sera saisi de l'idée qui lui était confiée, qu'il est appelé à réaliser, et lorsqu'il se mettra à la poursuivre avec cet instinct persévérant, quoique caché, qui conduit les peuples à leurs destinées. »

Mais, tandis que, dans les *Lettres philosophiques*, Tchaadaev disait de la Russie non seulement qu'elle était sans passé, mais encore qu'elle resterait sans présent et sans avenir tant que, un jour encore lointain, elle ne serait pas entrée dans le mouvement général de l'Eu-

rope chrétienne, il affirme, dans l'*Apologie*, que l'isolement de la Russie lui a été et lui est un bien. Elle n'a pas eu d'histoire; tant mieux, « c'est là une situation fortunée », « c'est là un beau privilège » qui lui permet de « contempler et juger le monde de toute la hauteur d'une pensée dégagée des passions effrénées, des pitoyables intérêts qui, ailleurs, troublent la vue de l'homme et faussent son jugement. Il y a plus : j'ai l'intime conviction que nous sommes appelés à résoudre la plupart des problèmes de l'ordre social, à achever la plupart des idées surgies dans les vieilles sociétés, à prononcer sur les plus graves questions qui préoccupent le genre humain ». Pour cela, il ne s'agit pas de « peindre ou restaurer des temps et des mœurs dont personne parmi nous n'a conservé ni la mémoire, ni l'amour », mais de « bien saisir le caractère actuel du pays, tel qu'il est donné, tel qu'il se trouve fait par la nature même des choses, et d'en tirer tout le parti imaginable ».

C'est d'une entreprise semblable que Pierre le Grand a donné l'exemple. C'est ce que pourrait faire aujourd'hui « un seul acte souverain de cette volonté suprême qui contient toutes les volontés de la nation, qui en exprime toutes les aspirations, qui plus d'une fois déjà, lui a ouvert de nouvelles voies, a déployé devant ses yeux de nouveaux horizons et fait descendre dans ses intelligences de nouvelles lumières ».

Ce privilège du « splendide isolement », cette mission de la Russie, cette remise entière de son sort entre les mains de l'empereur, tout cela venait des slavophiles. Tchaadaev, par la suite, allait encore leur prendre une autre idée, presque aussitôt après qu'elle eût été introduite par eux dans la doctrine de l'école. « Il y avait de l'exagération, écrit-il déjà dans l'*Apologie*, à ne point faire sa part à cette Église si humble, si héroïque parfois, qui seule console du vide de nos annales, à qui revient l'honneur de chaque acte de courage, de chaque beau dévouement de nos pères, de chaque belle page de notre histoire ». (Il n'est pas bien d'accord avec lui-même, ce qui est dû à ce qu'il emprunte bien plus qu'il ne s'assimile.) Plus tard, en 1845, dans une lettre au comte de Circourt, il prend à son actif les théories des slavophiles : « l'Église orthodoxe est essentiellement ascétique »; de là vient qu'elle n'a qu'indifférence pour la politique, « pour tout ce qui se passe en dehors d'elle ». Mais de même que la Russie et l'Europe se complètent, de même, dans la pensée de Tchaadaev, font l'Église orthodoxe et l'Église catholique, l'une ascétique, l'autre

sociale. « Ce sont là les deux pôles de la sphère chrétienne, tournant sur l'axe de sa vérité absolue, de sa vérité vraie ».

Ces conclusions, tirées de leurs principes, étaient bien inattendues pour les slavophiles. Ils se sentaient plus choqués des différences qu'ils trouvaient entre eux et Tchaadaev qu'heureux des ressemblances.

Les années qui vont de 1840 à 1850 voient le plein épanouissement de leur activité. En même temps contre eux se groupent les « occidentaux » Herzen, Ogarev, Bêlinski, Granovski. Des deux côtés, beaucoup de talent, de brillantes intelligences, une haute courtoisie. Quand ils apprirent les mesures prises par l'empereur contre Tchaadaev, les deux slavophiles Khomiakov et Baratynski renoncèrent à faire paraître la réfutation qu'ils préparaient. Ce fut, chez Tchaadaev, une suite ininterrompue de visites rendues par les deux partis, si bien que le gouverneur général de Moscou, le prince Galitzin, finit par en être exaspéré.

Tchaadaev, bon gré, mal gré, resta toute sa vie compris dans le groupe des « occidentaux ». Les slavophiles, qui avaient rattaché à leur doctrine l'idée de la « religion nationale », ne pouvaient souffrir les affirmations de Tchaadaev sur le christianisme « social » de l'Église catholique et sur la Papauté. Si Tchaadaev, de son côté, corrigeait sa première vue de l'histoire russe en disant qu'il y avait là toutefois quelque chose, qu'il y avait Pierre le Grand, le désaccord ne s'en trouvait qu'augmenté, puisque, par une espèce de préraphaélitisme politique, les slavophiles voulaient revenir à la Russie d'avant Pierre le Grand, à la vraie Russie, à la Russie russe, pour lui faire reprendre son développement interrompu. Les « occidentaux », au contraire, recevaient de Tchaadaev non seulement des idées, non seulement des faits et le commentaire des faits, mais encore une espèce d'excitation à penser. « J'aimais à le regarder, écrit Herzen, au milieu de cette clinquante aristocratie, des sénateurs écervelés, des vieux roués et de toute l'honorable médiocrité du temps. Si grande que fût la foule, les yeux le trouvaient tout de suite ; l'âge n'avait pas courbé sa haute stature ; il était toujours vêtu avec beaucoup de soin ; quand il se taisait, son pâle et fin visage restait absolument immobile, comme s'il eût été de cire ou de marbre ; la tête était chauve ; les yeux gris-bleu étaient tristes avec je ne sais quelle nuance de bonté ; les lèvres minces souriaient, au contraire, ironiquement. Dix ans, je l'ai vu, les bras croisés, appuyé contre une colonne, contre un arbre du boulevard,

dans les salons, dans les théâtres, au club, veto incarné, protestation vivante, regardant passer le tourbillon des hommes... Vieux comme jeunes se sentaient mal à l'aise avec lui, hors de leur assiette ; ils se troublaient, sans savoir au juste pourquoi, devant son visage immobile son regard pénétrant, son amère raillerie, sa condescendance accusée. Quelque chose dont ils ne pouvaient se rendre compte eux-mêmes les obligeait à le recevoir, à l'inviter et, plus encore, à l'aller voir chez lui ». Les lundis, de une heure à quatre heures, tout Moscou défilait chez Tchaadaev. Il n'y avait pas d'étranger de passage qui ne se crût obligé de lui rendre visite : Mérimée, Marmier, Liszt, Berlioz...

Vers 1850 commence l'assombrissement. Les « occidentaux » sont dispersés ; la lutte avec les slavophiles s'attiédit. Tchaadaev sent venir les grandes ombres de la fin. Son état nerveux empire, son imagination tourne à vide, les besoins d'argent se font pressants. Il se prend, par instants, à s'interroger sur ses propres idées. Il admet que, peut-être, il « faut céder au cours du temps et se rattacher à d'autres convictions ». « Il est dur de mourir dans le doute, écrit-il, quel qu'il soit ». En 1853 éclate la guerre. C'est le siège, puis la chute de Sébastopol, la défaite. La Russie et l'Occident sont-ils donc faits irrémédiablement pour ne pas se comprendre ? pour lutter l'un contre l'autre ? Et par la faute de qui ? Par celle des slavophiles qui s'imaginent que l'Europe est « sur le point de retomber dans la barbarie » et que la Russie, au contraire, « monde à part, héritier direct et légitime du glorieux Empire d'Orient, ainsi que de ses titres et de ses vertus », est destinée, elle seule, parce qu'elle est «la Russie», à «opérer la régénération du genre humain ». Les slavophiles ont donc encouragé le gouvernement dans « l'étourderie fatale de sa politique », ils l'ont poussé à la croisade contre «l'occident impie et déchu... Et voilà comment un beau matin l'avant-garde de l'Europe se trouve en Crimée ».

La guerre révélait que rien n'avait été préparé ni prévu. L'incurie et la corruption de l'administration vouaient l'armée à la défaite. Le mécontentement éclata et se fit menaçant. « Réveille-toi, Russie ! disait un des mille pamphlets qui se passaient de main en main, lève-toi, dresse-toi devant le trône du despote, demande-lui compte du désastre national. Dis-lui que son trône n'est pas l'autel de Dieu et que Dieu ne nous a pas condamnés à être d'éternels esclaves...

Voici qu'au troisième jour la vérité s'est levée, ressuscitée d'entre les morts. Avance, tsar ! comparais devant le tribunal de Dieu et de l'histoire!..» C'était un nouveau mouvement révolutionnaire qui s'annonçait.

L'empereur Nicolas, qui avait brisé le premier, celui des décembristes, fut la victime du second. Anéanti, doutant de son œuvre et se sentant incapable d'en entreprendre une autre, il résolut d'en finir. Atteint de la grippe, il multiplia les imprudences, sortant sans manteau par les grands froids. Il mourut le 3 mars 1856.

Le 26 avril, l'homme qui avait assisté aux origines de la Russie révolutionnaire, qui avait vu la première vague se lever en 1815 et se briser, en 1825, dans une écume de sang, qui voyait se lever la deuxième, mourait à son tour. Dans l'après-midi, Tchaadaev, s'étant senti mal, avait demandé la communion. A quatre heures il succombait à une attaque d'apoplexie.

Il laissait la Russie plus isolée de l'Europe, plus intérieurement troublée que jamais. Les pensées de ses sombres dernières années le ramenaient à ce qu'il avait écrit en 1829 : « Nous sommes du nombre de ces nations qui ne semblent pas faire partie intégrante du genre humain, mais qui n'existent que pour donner quelque grande leçon au monde. L'enseignement que nous sommes destinés à donner ne sera pas perdu assurément ; mais qui sait le jour où nous nous retrouverons au milieu de l'humanité, et que de misères nous éprouverons avant que nos destinées s'accomplissent? »

Paris, juillet 1924.

LA DIFFÉRENCIATION DES PEUPLES SLAVES ET LA RÉCEPTION DU CHRISTIANISME,

PAR

PIERRE CHASLES.

Les peuples slaves constituaient, dans leur habitat primitif au nord des Carpathes, entre la Vistule et le Dnêpr, un tout relativement homogène. Je dis « relativement », car il n'est pas douteux, comme l'indique très justement le professeur Niederle [1], que les Slaves habitant le bassin du Dnêpr ont toujours été soumis à d'autres influences civilisatrices que les Slaves du bassin de la Vistule.

A vrai dire, aucune masse humaine dispersée sur une certaine aire n'est absolument homogène. Il est toujours possible, pour un observateur attentif, de noter quelques différences dans les mœurs, dans le langage, parfois même dans le type physique. Mais, en gros, il est exact de dire qu'au moment de leur dispersion à l'est, à l'ouest et au sud de leur habitat primitif, les tribus slaves étaient à peine différenciées.

Les grandes migrations des premiers siècles de notre ère ont été le point de départ d'un long processus de différenciation, qui nous permet de saisir à l'œuvre certains faits remarquables de causalité historique.

1° La diversité des pays occupés par les Slaves après les grandes migrations constitue déjà en elle-même un facteur de différenciation. Suivant que les tribus slaves sont restées sur place entre la Vistule

---

[1] *Manuel de l'antiquité slave*, tome I, Paris, 1923, pp. 24, 38, 41.

et le Dnêpr ou se sont dirigées vers la Germanie et la Bohême, vers l'Oka, le Don et la Mer Noire, vers le Danube, l'Adriatique et les Balkans, elles se sont trouvées soumises à l'action de causes géographiques différentes.

2° Il est rare que les immigrants slaves aient pris possession de pays dépeuplés. Presque partout — sauf peut-être dans la Germanie orientale préalablement évacuée par les Germains [1] — ils se sont mélangés avec des populations allogènes.

Les Polonais restés dans leur habitat primitif à l'est de la Vistule [2] et les autres Slaves occidentaux immigrés en Germanie seraient ainsi de tous les Slaves ceux qui pourraient le mieux prétendre à l'épithète de « purs », ce mot étant pris, bien entendu, dans un sens tout relatif.

Les Slaves du Sud se sont mêlés aux Thraces et aux Illyriens, aux Grecs et aux Romans, aux Gots et aux Awars.

Les Russes se sont mélangés avec des Thraces et des Iraniens, des Gots, des Awars, des Khazars et des Pétchénègues, des Finnois et des Lituaniens.

Ç'a été là, de toute évidence, une seconde cause de différenciation.

3° Les divers peuples slaves ont subi — parfois profondément — l'influence, voire la domination de leurs voisins plus puissants.

Les Slaves de l'Ouest et les Slovènes ont subi la pression des Germains, les Croates celle des Hongrois. Sur les Croates s'était en outre exercée, de bonne heure, l'influence des Italiens. Les Slaves du Sud-Ouest ont été attirés dans l'orbite de Byzance, et une partie d'entre eux a été conquise par les Protobulgares touraniens. Les Antes, également influencés par Byzance, ont été en outre gouvernés à partir du IXe siècle par les « Russes » de Scandinavie.

Ces grands événements historiques ont naturellement marqué de leur empreinte les divers peuples slaves et accentué la divergence des voies sur lesquelles ils s'étaient engagés.

---

[1] Les Gots, les Gépides, les Lombards, les Vandales et les Burgondes ont en effet, dans leur mouvement de migration rapide, abandonné leur habitat primitif de la Germanie orientale (*Manuel de l'antiquité slave*, pp. 51 et 121).

[2]) Le sud de la Russie-Blanche et le nord de la Petite-Russie semblent avoir fait également partie de l'habitat slave primitif (cf. *ibidem*, p. 24).

4° Mais, de toutes les causes qui ont contribué à leur différenciation, la plus durable et la plus profonde a été, sans conteste, la double forme — latine ou grecque — sous laquelle le christianisme leur est parvenu.

I

Slaves d'Orient et Slaves d'Occident.

On ne soulignera jamais assez l'importance historique de la coupure profonde qui sépare les Slaves orientaux des Slaves occidentaux. Alors que le monde germanique et presque tout le monde roman ont reçu l'empreinte de la civilisation occidentale latine, les Slaves ont été civilisés tantôt par Byzance, tantôt par Rome. Les Russes, les Bulgares et les Serbes s'opposent ainsi aux Polonais, aux Tchéco-slovaques, aux Slovènes et aux Croates. Cette classification sociologique, essentiellement bipartite, exclut par conséquent l'expression de « Slaves méridionaux », usitée en linguistique.

Aujourd'hui que la masse russe s'est prodigieusement développée, il n'est pas douteux que le centre de gravité du monde slave se trouve à l'Est, mais il n'en était pas de même au Moyen Age : Slaves occidentaux et Slaves orientaux étaient d'importance à peu près égale [1].

On voit ainsi que les expressions « gréco-slave » et « romain-germanique », souvent opposées l'une à l'autre par symétrie, ne caractérisent que d'une façon approchée l'Orient et l'Occident : l'une pèche par excès et l'autre par défaut, une grande partie des Slaves appartenant au monde occidental.

La réception du christianisme sous la forme byzantine ou sous la forme romaine marque, dans l'histoire de chaque peuple slave, une date décisive. C'est l'Église qui a véhiculé chez les « Barbares » ce qui survivait alors de civilisation grecque ou latine. La christianisation, qui a souvent coïncidé avec la pression politique du Byzantin ou du Germain, a toujours exercé une action profonde sur les mœurs, voire sur l'organisation politique des nations converties.

---

[1] Il suffit de rappeler que, d'après le recensement de 1722, la Russie — amputée, il est vrai, de la Russie-Blanche et d'une partie de l'Ukraine, mais accrue de nombreuses populations allogènes — ne comptait encore que 14 millions d'habitants.

Ce n'est pas seulement pour des raisons religieuses que les peuples ont conservé la mémoire des apôtres et des rois dont le nom est lié à la réception du christianisme — des Cyrille et des Méthode, des Vladimir et des Mieczyslaw. Ils sentent, plus ou moins confusément, l'immense portée historique de ces conversions nationales.

Aussi bien l'empreinte laissée par l'une ou l'autre forme de christianisme s'est-elle en général montrée indélébile. Nous verrons que certains peuples ont pu hésiter, dans le principe, entre le christianisme grec et le christianisme latin : c'est le cas notamment des Bulgares et des Tchèques, ainsi que des Roumains, des Magyars et des Lituaniens qui, sans appartenir au monde slave, en sont, à beaucoup d'égards, étroitement solidaires. Mais dès qu'une nation s'est franchement engagée dans une voie, il lui est devenu impossible de rejoindre l'autre. Les « reconversions » du rite byzantin au rite romain ou inversement ont été très rares, tout à fait exceptionnelles et sans grande portée historique.

Disons tout de suite, pour éviter une confusion possible, que nous n'envisageons ici la religion ou, plus exactement, le rite qu'au point de vue social. Même aux époques où l'Église grecque a été en communion avec l'Église romaine, elle est restée purement orientale. Les millions d'orthodoxes qui, au XVI^e siècle, ont été « unis » à Rome, sans presque s'en apercevoir, ne se sont guère « latinisés » : la scission, peut-on dire, a survécu au schisme. De même, en Occident, la Réforme n'a pas rompu l'unité fondamentale de civilisation : si, dogmatiquement, un Français catholique a la même foi qu'un Ruthène « uniate », sociologiquement il est beaucoup plus proche d'un Hollandais protestant.

A vrai dire, l'opposition de l'Orient et de l'Occident remonte à l'antiquité païenne. Le monde grec et le monde latin n'ont jamais pu se fondre véritablement, alors même qu'ils étaient gouvernés par un seul empereur. Le christianisme, grand pétrisseur des âmes, a été lui-même impuissant à réunir en un seul tout ces deux moitiés d'empire : il s'est au contraire moulé sur elles. La scission de l'Église d'Orient et de l'Église d'Occident — symétrique à la division de l'empire depuis Dioclétien et Théodose[1] — a toujours existé en fait d'une

[1] Le fait singulier que la préfecture d'Illyrie, attribuée à l'Empire d'Orient, soit restée pendant plusieurs siècles sous la juridiction ecclésiastique de

façon plus ou moins latente, et il serait puéril de vouloir en chercher les causes profondes dans les arguties théologiques d'un concile ou dans l'orgueil d'un patriarche. Sur ce point, c'est le fait social qui domine et explique le fait religieux.

Ainsi, le monde slave s'est profondément différencié sous l'action respective du christianisme byzantin et du christianisme romain.

L'empire d'Orient — on ne saurait trop le rappeler — a effacé peu à peu, du VI^e^ au VIII^e^ siècle, l'empreinte dont l'avait marqué la politique romaine. L'Occident, au contraire, a toujours retenu une grande part de civilisation grecque. A vrai dire, la Byzance chrétienne n'en a guère retenu davantage, quand on songe à tout ce qu'elle a oublié de littérature, de science et de philosophie grecques. Au total, la civilisation d'Occident apparaît plus « riche » ou, si l'on veut éviter tout jugement de valeur, plus compréhensive que celle d'Orient.

D'autre part, l'Église catholique est une « monarchie » centralisatrice, qui a toujours maintenu, malgré la dislocation de l'Empire d'Occident, son unité et son caractère spécifiquement romain. En convertissant les peuples barbares, elle leur a transmis non seulement le latin, langue de la liturgie, mais encore et surtout une forte tradition de gouvernement. Chez elle, le mysticisme et la théologie sont en quelque sorte primés par le droit canon.

L'Église orthodoxe, au contraire, a toujours posé en principe que l'organisation ecclésiastique devait se mouler sur l'organisation politique. Elle s'est, par suite, disloquée en autant d'Églises « autocéphales » qu'il y a d'États indépendants [1]. Partout les langues nationales se sont substituées au grec dans la liturgie. Aussi le grec est-il

---

Rome n'a pas empêché qu'elle conservât le rite byzantin. Le Pape se vit d'ailleurs obligé dans la pratique de déléguer ses pouvoirs à l'évêque de Thessalonique, élevé au rang de vicaire apostolique. Dès la première moitié du V^e^ siècle, Théodose II essaya de mettre fin à cette anomalie, en rattachant l'Illyrie orientale au patriarcat de Constantinople, mais ce n'est qu'au VIII^e^ siècle, sous Léon l'Isaurien, que ce rattachement fut définitivement opéré. — Ces observations sont d'une importance capitale pour l'histoire religieuse de la Serbie et de la Croatie.

[1] La question des Églises autocéphales, notamment dans le monde slave, mériterait une étude à part, qui éclairerait souvent d'un jour très vif l'histoire politique proprement dite.

beaucoup moins répandu en Orient que le latin en Occident. Mais, surtout, l'Église orthodoxe a très peu « gouverné ». Préoccupée de théologie et de mysticisme, elle n'a guère éduqué politiquement les États barbares.

Enfin l'Église catholique, en raison même de son caractère international, a toujours été plus ou moins « séparée » des États. Il en est résulté des conflits politiques et sociaux, mais il y a toujours eu certaines limites aux empiétements réciproques des deux pouvoirs. En Orient, au contraire, les Églises autocéphales s'étant constituées dans le cadre même des États, il y a toujours eu confusion du politique et du religieux. La partie était d'ailleurs manifestement inégale : c'est l'État qui a dominé l'Église et l'a fait servir à ses fins. En Orient, pas de « cléricalisme », au sens occidental du mot : c'est la politique qui a mené le clergé, et non le clergé qui a mené la politique.

II

Conversion des Slaves avant Cyrille et Méthode.

A partir de Dioclétien, la frontière de l'Orient et de l'Occident — ou, d'une façon plus précise, du diocèse de Mésie et du diocèse des Pannonies — a été marquée par la ligne de la Dvina et les bouches de Cattaro.

Sans doute, le relevé des inscriptions nous apprend qu'à l'est de cette région, dans une grande partie du territoire de la Serbie actuelle, le latin l'a emporté longtemps sur le grec, mais, après la division de l'empire romain consécutive à la mort de Théodose, le latin a reculé peu à peu devant le grec dans toute cette zone, et même, après les conquêtes de Justinien, l'influence grecque, prenant l'offensive, a débordé à l'ouest de la Dvina, notamment dans la Bosnie orientale.

Il n'est donc pas surprenant que les Croates, installés dès le VI^e^ siècle à l'ouest, aient été convertis par des prêtres latins, tandis que les Serbes, établis à l'est, recevaient le christianisme sous la forme byzantine[1]. Ainsi, en pénétrant à la même époque sur des territoires

[1] Les Croates de Dalmatie ont été convertis dès le VII^e^ siècle. Quant aux Serbes, baptisés de force par Héraclius, ils retournèrent au paganisme pendant toute la période où ils furent détachés de l'Empire d'Orient (827-868).

également soumis — au moins en principe — à l'empereur de Constantinople, des tribus slaves à peu près homogènes se trouvaient engagées dans des voies historiques tout à fait divergentes, du fait même qu'elles étaient coupées par la ligne de partage des deux civilisations.

D'autres tribus slaves s'étaient également infiltrées, à partir du ve siècle, sur le territoire de l'empire, en Macédoine et en Thrace. Au vre siècle, de véritables bandes avaient même assiégé Thessalonique. L'administration byzantine finit par les organiser en colonies spéciales ou « slavinies », qui se laissèrent peu à peu convertir au christianisme de rite grec. En 679, la tribu ouralienne des Bulgares franchit le Danube et organisa la plupart de ces slavinies en un État indépendant qui devait bien souvent menacer Constantinople. Mais ce n'est que beaucoup plus tard, en 864, que le roi Boris reçut le baptême d'un évêque grec, avec le parrainage de l'empereur Michel. Les Bulgares furent entraînés dans le mouvement par la manière « forte », voire par le massacre.

Boris, en politique perspicace, craignit immédiatement que cette réception du christianisme grec ne le rendit vassal de Byzance. Aussi, pour balancer les influences, entra-t-il en rapport non seulement avec le patriarche Photius, mais avec le pape Nicolas Ier et même avec Louis le Germanique. Vaines précautions d'ailleurs ! Il était manifestement impossible de créer un îlot de christianisme occidental en plein Orient. Bon gré mal gré, l'Église bulgare resta dans l'orbite de Byzance.

Quant aux Slaves que les migrations avaient portés vers l'Occident [1] — Slovènes, Tchèques, Slovaques, Sorabes, Polabes et Poméra-

— Le nom de « Serbes » apparaît pour la première fois en 822, et celui de « Croates » en 845. Il est d'ailleurs assez vain de vouloir préciser la ligne de séparation des Serbes et des Croates avant leur conversion au christianisme. La frontière de la Cetinja ne paraît pas avoir grande portée historique. En fait, comme le dit excellemment le Prof. Niederle (*ouvrage cité*, p. 93), l'avenir seul devait déterminer à quelle nation appartiendraient les divers éléments slaves.

[1] Il importe de noter qu'avant leur dislocation les Slaves avaient déjà subi une certaine influence occidentale. Ce fait explique que le slave commun et, par suite, la langue des Slaves orientaux eux-mêmes comprennent quelques dizaines de mots empruntés au germanique et au latin. Voir, à ce sujet, A. Meillet, « De l'unité slave », dans la *Revue des Études slaves* (1921), p. 9.

niens — ils entrèrent vite en contact avec l'élément germanique. Aussi le christianisme latin leur est-il apparu dans des conditions un peu différentes de celles que nous avons indiquées plus haut pour les Croates.

Ce sont en général des prêtres germaniques qui les ont «évangélisés» — de façon, à vrai dire, fort peu évangélique : ces missionnaires ont été, en fait, les fourriers de la conquête allemande. Le trait d'union du mot «romain-germanique» traduisait d'ores et déjà une réalité profonde.

Les Slovènes, immigrés de Pannonie, qui apparaissent dans l'histoire à la fin du VI^e siècle[1], furent à la fois soumis et convertis, dans le courant du VIII^e siècle, par les Bavarois et les Francs. Ils furent placés sous la juridiction ecclésiastique de Salzbourg.

Les Moraves, devenus tributaires des Francs après 803, reçurent des missionnaires de Passau et de Salzbourg.

Les Tchèques de Bohême, eux aussi, durent s'incliner devant la puissance franque (805), et quatorze de leurs chefs reçurent le baptême à Ratisbonne en 845.

Enfin, à partir de Charlemagne, la pression germanique s'exerça de plus en plus forte sur les Sorabes, le Polabes et les Poméraniens. C'est déjà la méthode des Teutoniques et des Porte-glaives : soumission, extermination ou assimilation vont de pair avec la propagation de l'Évangile et de la liturgie latine.

Il est particulièrement intéressant de suivre cette pénétration du christianisme romain-germanique en Moravie. Le prince Moïmir, qui avait réussi à rejeter la domination des Awars, n'entendait pas que le christianisme, dont il était un adepte sincère, se transformât en un instrument de germanisation. Or, derrière les prêtres et les moines germaniques, il y avait les soldats et les comtes de l'empire ; il y avait aussi et surtout les colons allemands qui s'installaient sur les meilleures terres du pays.

En 846, Louis le Germanique, irrité de la résistance de Moïmir, le déposa de force. Mais le nouveau roi de Moravie, Rastiz ou Rostislav, soutenu par les grands, continua la politique de son prédécesseur.

---

[1] Ils furent d'abord soumis par les Awars, puis compris dans le grand empire slave de Samo, qui s'écroula en 662 ; ils restèrent ensuite indépendants jusqu'à la conquête germanique.

Pour se soustraire à la pression germanique, il eut, en 862, exactement la même idée que le roi bulgare Boris, effrayé de la pression des Byzantins : il chercha des missionnaires à l'autre pôle de la chrétienté. Il dépêcha une ambassade à l'empereur de Constantinople, Michel l'Ivrogne, le priant d'envoyer en Moravie des prédicateurs «de bonne foi ». Michel désigna les deux frères Constantin et Méthode, le premier connu en religion sous le nom de Cyrille.

C'était un admirable choix. Les deux frères, originaires de Thessalonique, avaient pu s'initier dans cette ville à la langue et aux mœurs des Slaves macédoniens, encore peu différenciés des autres Slaves. Comme le dit très bien le P. Lapôtre [1], « du côté de la terre, dans quelque direction qu'il portât ses pas, le Thessalonicien ne pouvait marcher une heure sans se trouver au milieu de populations de race slave. Partout des slavinies, ou sujettes ou vassales de l'empire ». Méthode, l'aîné, avait même été, pendant un certain temps, administrateur d'une slavinie.

Les deux apôtres furent accueillis avec enthousiasme en Moravie (863). Par une initiative hardie, ils se servaient de la langue slave qu'ils connaissaient à fond, non seulement dans la prédication, mais dans les offices liturgiques. Ils avaient même inventé un système d'écriture, très bien adapté à cette langue, et commencé à traduire les livres sacrés.

Ce fut là un événement d'une importance telle dans l'histoire du monde slave qu'il convient de nous y arrêter quelques instants.

III.

Cyrille et Méthode : destinée de leur œuvre en Orient et en Occident.

La substitution du slave au grec ou au latin dans la liturgie était une innovation féconde. Elle fut accueillie par les populations comme une véritable délivrance. Puisque, dans l'Église d'Orient, la liturgie était célébrée, suivant les régions, en grec, en géorgien, en syriaque, en arménien, en persan, en copte, il était parfaitement admissible d'ajouter le slave à la liste. Encore fallait-il y songer.

[1] P. Lapôtre, *L'Empire et le Saint-Siège à l'époque carolingienne*, p. 95.

Les premiers missionnaires grecs qui avaient évangélisé les Serbes et les Bulgares n'avaient pas eu pareille initiative.

Quant à l'Église d'Occident, profondément marquée de l'empreinte latine et essentiellement centralisatrice, elle ne pouvait manquer de découvrir dans cette réforme quelque chose de subversif. Quand Cyrille et Méthode se rendirent en Italie pour faire ordonner prêtres un certain nombre de leurs collaborateurs, ils s'arrêtèrent à Venise, où le clergé latin se scandalisa fort de les voir célébrer la messe en langue slave [1]. De droit divin, affirmait-on, trois langues seulement avaient le privilège de servir aux offices liturgiques — celles même qui avaient été représentées sur l'écriteau de la croix — l'hébreu, le grec et le latin. Cyrille et Méthode durent faire le voyage de Rome afin de se disculper.

Le pape Hadrien II leur donna en principe raison : comment aurait-il pu condamner une initiative conforme à de nombreux précédents orientaux, alors que l'Église d'Orient était encore en communion avec Rome ? Mais il n'était au pouvoir de personne, pas même du pape, de transformer un état d'esprit qui marquait profondément toute l'Église d'Occident.

Quand, après la mort de Cyrille, Méthode, sacré par le pape évêque de Moravie et de Pannonie, rejoignit cette dernière province afin d'y poursuivre son apostolat, il se heurta aux violentes persécutions du clergé romain-germanique. Déjà, en Moravie même, l'empereur d'Allemagne, irrité de voir le prince Rastiz faire appel à des missionnaires orientaux, avait exigé, les armes à la main, le renouvellement de son serment de vassalité, puis le vieux Rastiz, vaincu, avait dû céder le trône à son neveu Sviatopolk. En Pannonie, le haut clergé allemand, « qui sentait plus le harnais que l'autel », s'en prit à Méthode lui-même. Les évêques bavarois de Passau, de Salzbourg et de Freising tinrent concile, en présence de Louis le Germanique (870). Les coups de poing, les soufflets, la prison et d'horribles tortures furent leurs principaux arguments.

Le pape Jean VIII, successeur d'Hadrien II, fut saisi à nouveau de l'affaire. Il eut la sagesse d'exiger l'élargissement de Méthode.

---

[1] Nous empruntons une bonne part de ce paragraphe à l'excellent résumé de F. Mourret, contenu dans le tome III de son *Histoire générale de l'Église* (pp. 262 et suiv.).

Il lui donna même le titre d'archevêque et légat pour la Moravie, l'année même où Sviatopolk secouait le joug de la souveraineté germanique (874). Mais, cédant sur le point essentiel à la pression des évêques bavarois, il lui donna pour instruction de ne plus se servir désormais de la langue slave que dans les prédications : la liturgie devait être exclusivement latine.

C'était ruiner par la base l'œuvre de Méthode. Celui-ci obtempéra d'abord, mais, tenace et saisissant mal sans doute la portée d'une interdiction qui devait sembler bien intransigeante à son esprit d'Oriental, il se remit, quelques années plus tard, à célébrer la messe en langue slave. Dénoncé à nouveau pour ce fait [1], il fut mandé à Rome par le pape Jean VIII (879).

Une fois de plus, le pape, dominant l'exclusivisme latin du clergé d'Occident et désireux de complaire tant à Sviatopolk qu'à Boris, roi des Bulgares, disculpa l'archevêque Méthode. Il l'autorisa même à chanter de nouveau la messe en langue slave : c'est dans ce sens qu'il écrivit à Sviatopolk la lettre célèbre de juin 879.

Mais ce n'est pas le pape qui devait avoir le dernier mot. Dans son acharnement à proscrire le slave de la liturgie, l'évêque allemand de Passau, Wiching, ne recula pas devant un faux. Il parvint à substituer à la lettre authentique de Jean VIII une fausse lettre, ordonnant le retour à tous les rites et usages de la liturgie latine, soustrayant l'évêque de Passau à la juridiction de Méthode et le chargeant de faire exécuter les lettres pontificales en Moravie. Sviatopolk lui-même tomba dans le piège. Ce fut, pour Méthode, le commencement d'une nouvelle série d'angoisses et d'humiliations. En 885, le grand apôtre des Slaves expirait, craignant les pires catastrophes pour son œuvre. Un an plus tard, le pape Étienne V, trompé à son tour par Wiching, proscrivait formellement la liturgie slave, en s'appuyant sur la fausse lettre de 879.

L'attitude des successeurs de Jean VIII ne saurait s'expliquer uniquement par la persistance d'une mystification. Un pape aurait très bien pu rapporter les mesures faussement attribuées à Jean VIII. Ce pape n'avait-il pas lui-même varié au cours de son pontificat ? Si l'intrigue allemande a réussi, c'est que les milieux romains eux-

[1] Ce n'était pas là d'ailleurs le seul chef d'inculpation. La non-insertion du *filioque* dans le symbole de Nicée fit accuser en outre Méthode d'hérésie

mêmes tenaient essentiellement à la liturgie latine. De temps à autre, un pape s'élevait plus haut et voyait plus large, mais, en fin de compte, la papauté n'a jamais pu se dégager complètement du particularisme latin et devenir pleinement « catholique », au sens propre du mot.

D'ailleurs, l'empire morave lui-même ne survécut pas à Sviatopolk. En 894, l'année même de la mort de ce grand prince, il s'effondra sous le choc des armées impériales et de l'invasion magyare. La Pannonie devint hongroise, et la Bohême se constitua en duché indépendant [1].

Pourtant l'œuvre de Cyrille et de Méthode, qui paraissait ainsi sombrer, fut extraordinairement féconde. Les deux frères ont définitivement fixé la langue liturgique de millions d'hommes. Leur action s'est étendue, de proche en proche, à tout le monde slave, avec d'autant plus de facilité que sa différenciation n'était pas encore très accusée. Ils ont été véritablement « panslaves ». « On ne peut dire cela d'aucun autre héros de notre race », écrit très justement l'historien russe Hilferding.

La liturgie de Cyrille et de Méthode fut rapidement adoptée par tous les Slaves de l'Église d'Orient, notamment par les Serbes et les Bulgares qui n'employaient jusque-là que le grec. Clément, mort en 916, fut le principal disciple de Cyrille et de Méthode dont l'action ait pénétré en Macédoine. En Bulgarie[2], Boris, trop heureux de soustraire ainsi son peuple à l'emprise des Byzantins, accueillit vers 886 deux

---

[1] C'est de cette époque que date la disparition du « corridor », reliant les Slaves d'Occident aux Slaves du Sud.

[2] Il est difficile de séparer l'histoire religieuse des Roumains de celle des Bulgares. Il semble qu'avant les invasions slaves, la Dacie ait été en partie évangélisée par des missionnaires latins et qu'elle ait ainsi connu primitivement la liturgie romaine, mais l'influence byzantine ne tarda pas à se faire sentir. A partir du VII^e siècle, les Roumains — dont beaucoup ne sont d'ailleurs que des Slaves romanisés — ont complètement suivi la destinée de leurs maîtres bulgares. Ils adoptèrent au IX^e siècle et conservèrent jusqu'à l'époque moderne la liturgie byzantine de langue slave. D'abord rattachés au patriarcat bulgare d'Ochrida, ils passèrent sous la domination du Phanar après la conquête turque. Le grec se mit alors à évincer le slave de la liturgie surtout dans les villes. En 1862, le prince Couza rendit obligatoire l'emploi du roumain dans les églises et les monastères. C'est à peu près vers cette époque également que l'alphabet latin a remplacé l'alphabet cyrillique pour l'écriture de la langue roumaine. L'autocéphalie, proclamée en 1865, n'a été reconnue par le patriarche œcuménique qu'en 1885.

cents disciples de Méthode, exilés de Moravie [1]. Enfin et surtout Vladimir, prince de Kiev, converti par des missionnaires grecs en 988, fonda des écoles où les livres saints furent étudiés dans la traduction slave de Cyrille et de Méthode [2].

Il n'en fut pas de même en Occident. Sans doute l'apostolat des missionnaires slaves permit aux Tchèques et aux Polonais de se soustraire dans une certaine mesure à l'emprise des Germaniques, mais l'attitude de l'Église romaine fit définitivement échouer la liturgie slave.

La Bohême, État successeur de la Grande-Moravie, reçut le christianisme de deux sources bien distinctes : aux missionnaires romains-germaniques qui l'avaient évangélisée dès la première moitié du IXe siècle [3], succédèrent Méthode et ses collaborateurs. Le duc Borivoj, beau-frère de Sviatopolk, fut converti par eux (871). Mais la politique des papes successeurs de Jean VIII devait éliminer peu à peu de ce pays la liturgie en langue slave.

C'est également par des Moraves, exilés de leur patrie après la dislocation de l'empire de Sviatopolk, que furent évangélisés les Polonais. Puis le duc Mieczyslaw ou Mieszko, ayant épousé Dombrowka, fille du roi de Bohême Boleslav (965), se laissa convertir par elle et, l'année suivante, reçut le baptême [4]. Il abandonna d'ailleurs immédiatement le rite gréco-slave pour le rite latin. La liturgie fut toujours célébrée en langue latine.

Grâce au rapprochement avec la Bohême, cette réception du christianisme ne fut, à aucun degré, un instrument de germanisation. Comme l'observe très justement M. Grappin [5], l'Allemagne, suze-

[1] Il n'est pas douteux que la victoire de l'élément slave sur l'élément protobulgare touranien ait été facilitée, non seulement par le fait que les Slaves étaient antérieurement chrétiens, mais aussi par l'adoption du slave comme langue liturgique. En France, la victoire de l'élément gallo-romain sur l'élément franc avait été facilitée par des causes analogues.

[2] Toutefois il y a eu réaction des langues nationales sur le texte primitif slave-macédonien. De là vient qu'on distingue aujourd'hui les versions russe, bulgare, serbe, etc...., sans parler de l'ancienne version roumano-slave.

[3] Cf. *supra*, p. 192.

[4] Cette antériorité du christianisme tchèque par rapport au christianisme polonais explique pour une bonne part l'influence appréciable que la langue tchèque a exercée sur la langue polonaise.

[5] Cf. H. Grappin, *Histoire de la Pologne des origines à 1922*, Paris, 1923, p. 8.

raine de la Pologne, ne joua pas dans cette conversion le rôle qu'elle aurait sans doute volontiers assumé. C'est un prêtre tchèque, Bohowid, qui bénit le mariage de Mieszko et de Dombrowka. Ce fut un cardinal italien qui présida à l'organisation de l'Église polonaise. L'évêque Jordan avait été nommé, il est vrai, par les Allemands au siège de Poznań, suffragant de Magdebourg, bien avant la conversion de Mieszko, mais il ne put prendre possession de son poste qu'en 968. Plus tard, le successeur de Mieszko, Boleslaw le Fort, enleva définitivement à l'empereur le droit de nomination des évêques et appela dans ses États des congrégations essentiellement italiennes, Bénédictins et Camaldules.

Quant aux Slovènes et à tous les Slaves dominés par les Germains, leurs maîtres, d'accord avec Rome, montaient bonne garde pour qu'ils se maintinssent dans le cadre traditionnel des rites et usages latins. Nous avons d'ailleurs indiqué plus haut que les Sorabes, les Polabes et les Poméraniens furent — comme les Prussiens de la région baltique — à la fois christianisés et germanisés par la conquête allemande. Il est facile d'observer ce parallélisme de l'époque de Charlemagne au XII^e siècle. A l'exception des Sorabes de Lusace, des Kachoubes et des Slovinces, tous ont été « déslavisés ».

Seuls de tous les Slaves occidentaux, les Croates — bien que primitivement évangélisés par des missionnaires latins et expressément rattachés au Saint-Siège en 879 [1] — subirent, du fait même de leur voisinage avec les Serbes et de leur rattachement plus ou moins théorique à l'Empire d'Orient, une certaine influence du christianisme byzantin. Cette influence devait avoir pour effet de faciliter, au X^e siècle la diffusion de la liturgie en langue slave. Ce n'est qu'au XI^e siècle, quand la Croatie devint indépendante [2], et surtout au XII^e siècle, quand elle s'unit au royaume de Hongrie [3], qu'elle reçut définitivement l'empreinte latine. Le slave fut alors banni de la liturgie.

---

[1] Cf. Lapôtre, *ouvrage cité*, p. 75.

[2] En fait la Croatie s'était rendue indépendante dès la fin du VIII^e siècle, mais c'est en 910 seulement que le prince Tomislav se fit proclamer roi.

[3] La Hongrie fut évangélisée, dans la seconde moitié du X^e siècle, à la fois par des missionnaires grecs et par des missionnaires latins, venus d'Allemagne et de Bohême. Le duc Geiza fut baptisé en 973 par Adalbert de Prague, mais sa femme Sarolta, fille du duc de Transylvanie, avait été élevée dans la religion grecque. C'est Saint Étienne, couronné par le Pape

Toutefois, par une exception unique, certaines paroisses croates, tout en étant de rite catholique romain [1], ont conservé, avec l'adhésion du Saint-Siège [2], l'emploi du slave dans la liturgie. Elles sont presque toutes situées en Dalmatie.

Pour bien se différencier des paroisses orthodoxes de rite byzantin, elles se servent d'ailleurs de l'alphabet glagolitique et non pas de l'alphabet cyrillique. C'est même, peut-on dire, cette volonté expresse de différenciation qui maintient seule, plus ou moins artificiellement, l'emploi des caractères glagolitiques [3].

IV

Conversion des Lituaniens.

Si on fait abstraction des Sorabes, Polabes et Poméraniens, qui perdront complètement leur caractère slave en se christianisant, on peut dire qu'avec le baptême de Mieczyslaw et de Vladimir s'achève, dans la seconde moitié du xᵉ siècle, la conversion du monde slave et des peuples — Roumains et Hongrois — qui s'y trouvent en quelque sorte « enkystés ». Mais il reste encore au xɪᵉ siècle, dans l'Europe du nord-est, un certain nombre de peuples attardés dans le paganisme : Lituaniens, Baltes et Finlandais.

Au cours du xɪɪɪᵉ siècle, les Lettons et les Estes furent convertis par les Allemands, les Finlandais par les Suédois [4].

Quant aux Lituaniens qui, sans faire partie du monde slave, en sont si étroitement solidaires, ils persévérèrent dans le paganisme jusque vers la fin du xɪvᵉ siècle.

---

roi apostolique de Hongrie en l'an 1000, qui orienta définitivement le pays du côté de Rome.

[1] Il ne faut pas confondre, en effet, le rite ou liturgie et la langue de ce rite ou de cette liturgie. Les Russes, par exemple, ont adopté le rite byzantin, mais non la langue grecque. Par contre, la liturgie lyonnaise diffère de la liturgie romaine, bien que toutes deux se servent du latin.

[2] Le Saint-Siège résista d'ailleurs longtemps, avant d'admettre définitivement, en 1248, cet emploi du slave dans la liturgie.

[3] A deux reprises, aux xɪᵉ et xɪvᵉ siècles, la *glagolica* fut également introduite en Bohême. Charles IV fonda en 1347 un monastère de Bénédictins croates (*Na Slovanech*) observant la liturgie glagolitique.

[4] Les Lapons ne furent même convertis qu'en 1335.

A vrai dire, la Lituanie s'était trouvée sollicitée, dès le XIII^e siècle à la fois par l'influence de l'Orient et par celle de l'Occident. Dans la mesure où l'on peut admettre de la contingence dans l'histoire, il semble que son orientation définitive n'ait été imputable qu'au hasard.

Jusqu'en 1385, les Lituaniens avaient surtout subi l'influence des pays russes qu'ils avaient conquis au cours des XIII^e et XIV^e siècles. Sans doute Mindvog s'était fait catholique en 1252 pour recevoir du pape la couronne royale, mais, dès l'année 1260, il retournait au paganisme. Gedimin entra également en relations avec le Saint-Siège, mais il ne se fit jamais baptiser. Comment, d'ailleurs, le catholicisme latin, qui se présentait principalement sous l'aspect de l'Ordre teutonique, aurait-il pu ne pas être odieux aux Lituaniens ? Sous Olgerd, il y eut même à Vilna des massacres de Franciscains.

Au contraire, l'influence russo-byzantine se renforçait de génération en génération. Certains descendants de Gedimin, tels que Narimount et ses fils, Olgerd, etc., embrassèrent l'orthodoxie russe. Mais la masse du peuple persévérant dans le paganisme national, un changement d'orientation restait toujours possible. Ce fut le mariage de Jagellon avec Edwige, reine catholique de Pologne, qui en fournit l'occasion. Jagellon, bien que fils d'une Russe, lui-même très russifié et ne parlant que russe, s'engagea, le 14 août 1385, pour lui et tous les siens, « du plus grand au plus petit », à embrasser la religion catholique romaine. Les boïars catholiques de Lituanie acquirent immédiatement les mêmes droits que les seigneurs polonais. Il y eut dès lors une véritable prime en faveur de la religion catholique et du polonisme. Une ordonnance de Jagellon, datée du 22 février 1387, alla même plus loin : non seulement toute la noblesse lituanienne devait embrasser le catholicisme, mais il était interdit de contracter mariage avec les Russes qui refuseraient d'abandonner l'orthodoxie. Cette réglementation draconienne s'atténua, il est vrai, dans la suite.

La conversion des Lituaniens au catholicisme marque une date décisive : elle a coupé la Lituanie proprement dite de ses provinces orthodoxes qui vont être de plus en plus attirées dans l'orbite de Moscou. Elle a, en outre, fait disparaître le dernier îlot de paganisme en Europe.

Le tableau suivant indique assez exactement, de siècle en siècle, les progrès du christianisme à l'est de la Germanie, la chronologie

étant à peu près parallèle à la marche continue du sud vers le nord. La conversion des Lituaniens, postérieure à celle des Baltes, des Finlandais et des Lapons, constitue la plus remarquable infraction à ce parallélisme :

Lituanie	1386
Laponie	1335
Finlande	fin XIII^e siècle
Pays baltes	I^re moitié du XIII^e siècle
Russie	988
Hongrie	973
Pologne	966
Roumains et Bulgares	864
Tchèques et Slovaques	IX^e siècle
Slovènes	VIII^e siècle
Serbes	2^e moitié du VII^e siècle à 2^e moitié du IX^e s.
Croates	2^e moitié du VII^e siècle à début du IX^e siècle.

V

Frontière de l'Orient et de l'Occident à la fin du XIV^e siècle.

Vers la fin du XIV^e siècle, entre la conversion des Lituaniens et la bataille de Kosovo, la frontière des civilisations orientale et occidentale pouvait être tracée avec précision, de l'Océan glacial à l'Adriatique.

Le début du XV^e siècle marque peut-être le point culminant de ce processus de différenciation que nous avons essayé de retracer dans ses grandes lignes [1].

---

[1] Quelque profonde qu'ait été la différenciation des peuples slaves à cette époque, ce serait une grave erreur historique de méconnaître chez eux la survivance d'un certain fonds commun de civilisation, notamment dans le domaine de la langue, du folklore et de la littérature populaire. Les relations réciproques des peuples slaves à l'époque contemporaine en deviendraient totalement inexplicables.

Moscou, Tyrnovo, Kragujevac appartenaient bien à un autre monde ou, si l'on préfère, à une autre « chrétienté » que Cracovie, Prague et Zagreb. Tandis que l'Université de Prague participait à tous les mouvements intellectuels de l'université de Paris, tandis que l'*opus francigenum* érigeait, à Cracovie comme à Chartres, ses flèches et ses ogives, les mêmes coupoles dorées couronnaient les églises orthodoxes de Vladimir et de Byzance, et le métropolite Saint Cyprien de Kiev maniait le même vocabulaire théologique que les successeurs de Jean Damascène.

La ligne de partage de l'Orient et de l'Occident suivait alors très exactement ce qu'on pourrait appeler la frontière des langues liturgiques : à l'ouest le latin, que la Réforme n'avait pas encore fait reculer dans les pays soumis à l'influence des Teutoniques ou des Suedois ; à l'est le slavon et le grec. La liturgie byzantine des Roumains était elle-même de langue slave [1].

A vrai dire, le grec n'étant nulle part en contact direct avec le latin, c'était la limite du latin et du slave liturgique qui constituait la ligne de partage des deux grandes civilisations.

Sur un point de détail, ce critérium est toutefois inexact. Nous avons vu en effet que, dans certaines communes de Dalmatie, les catholiques de rite occidental employaient le slave dans la liturgie, mais ils l'écrivaient — et ils l'écrivent encore — en caractères glagolitiques.

Nous appliquerons donc un critérium plus sûr en disant que tous les occidentaux écrivaient en caractères latins, gothiques ou glagolitiques, tandis que les Orientaux écrivaient en caractères grecs ou cyrilliques. Les Roumains eux-mêmes, qui n'ont adopté l'alphabet latin qu'au milieu du XIX^e siècle, ne faisaient pas alors exception à la règle [2].

---

[1] Cf. *supra*, p. 196, note 2.

[2] Depuis la réforme grégorienne (1582), un autre critérium permet d'ailleurs de doubler et de contrôler celui de l'alphabet : le critérium du calendrier. Ce n'est que tout récemment, après la guerre de 1914-1918, que les gouvernements russe, bulgare, serbe et roumain ont adopté le calendrier grégorien. Les diverses églises autocéphales s'y sont elles-mêmes ralliées, en 1923, sur l'initiative du patriarche œcuménique, mais cette décision de principe se heurte, dans l'application pratique, à une forte résistance des populations orthodoxes.

A la fin du XIVe siècle, une ligne assez nette séparait ainsi les Russes des Finlandais soumis à l'influence suédoise, des Estes et des Lettons, soumis à l'influence allemande, des Lituaniens soumis à l'influence polonaise, des Polonais, des Slovaques et des Magyars ; puis, continuant vers le Sud, elle séparait les Roumains et les Serbes des Magyars, enfin les Serbes des Croates.

Pour préciser cette ligne, il faudrait avoir recours à une cartographie linguistique un peu spéciale. Ce n'est pas la zone des différents parlers populaires ou « démocratiques » qu'il s'agit en effet de délimiter sur la carte, mais l'aire, beaucoup plus variable au cours de l'histoire, des grandes langues de civilisation « aristocratiques ». La Finlande figurerait alors dans l'aire suédoise, les pays baltes dans l'aire allemande, la Lituanie dans l'aire polonaise, les anciennes principautés roumaines dans l'aire bulgare, comme notre Bretagne « bretonnante » dans l'aire française.

Plus simplement, il suffirait de déterminer, sur une carte d'Europe, l'aire des langues liturgiques avant la Réforme.

VI

Mélange des Serbes et des Croates.

A partir du XVe siècle, un fait d'une importance capitale — la conquête turque — a peu à peu déplacé ou, plus exactement, brouillé la ligne de séparation des Serbes et des Croates.

L'invasion des Ottomans détermina, surtout après la bataille de Kosovo (1389), un reflux des populations serbes orthodoxes vers le Nord et l'Ouest. C'est principalement la poussée vers l'Ouest qui nous intéresse ici. Nombre de Serbes s'installèrent en pays croate. La Bosnie, l'Herzégovine, la Croatie-Slavonie, la Syrmie et la Dalmatie elle-même reçurent des flots d'immigrants. La résistance au recrutement des janissaires et les grandes révoltes des XVIe et XVIIe siècles achevèrent le mouvement. La poussée vers le Nord peupla de Serbes la Hongrie méridionale — le Banat et le Bačka — surtout en 1690, lors de la grande immigration dirigée par le patriarche de Peć, Arsenije Carnojevic.

Il en résulta, comme le signale très bien M. Cvijić, un enchevêtrement inouï du catholicisme et de l'orthodoxie, un véritable brassage qui prépara de longue date l'union yougoslave. « Devant la poussée des Serbes orthodoxes vers l'Ouest et le Nord, l'ancienne population yougoslave (catholique) ne s'est conservée que dans les régions abritées : dans les îles adriatiques, en Istrie, en quelques points de la Bosnie et de la Dalmatie, dans le Zagorje, près de Zagreb et en Carniole. »[1]

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, c'est la conquête turque qui a rapproché les Serbes des Croates et rendu possible, sinon facile, la constitution d'un royaume yougoslave qui était à peine concevable au XIVe siècle[1].

VII

Blancs-Russes de rite romain.

A part cette pénétration des Serbes dans les pays croates et dans le sud de la Hongrie, la ligne de séparation des liturgies orientale et occidentale est restée à peu près immobile depuis le XIVe siècle.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les millions d'orthodoxes de rite byzantin qui, au cours des XVe, XVIe et XVIIe siècles, ont été « unis » à Rome, sans presque s'en apercevoir, ont conservé leur liturgie et ne se sont guère, en fait, « latinisés ».

Il convient toutefois de signaler qu'un certain nombre de Blancs-Russes et de Petits-Russes sont passés au catholicisme latin en se « polonisant ». La ligne de démarcation s'est trouvée ainsi quelque peu reportée à l'Est.

Parfois même, il y a eu « romanisation » sans « polonisation ». Tel est principalement le cas de quelques centaines de mille Blancs-Russes, qui sont passés au catholicisme de rite romain, tout en conser-

---

[1] Cf. Jovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918, p. 139.

[1] Sur les relations des Serbes orthodoxes et des Croates catholiques, avant et après la conquête turque, cf. l'intéressant article de M. Tihomir Djordjévitch, « La tolérance religieuse des Yougoslaves », publié dans la *Revue Yougoslave* de juillet-août 1920.

vant leur langue maternelle. C'est là un fait remarquable qui n'a pas été suffisamment mis en lumière. Le blanc-russe est, avec le serbo-croate, la seule langue slave qui s'écrive, suivant la confession religieuse, en caractères latins ou cyrilliques [1].

Paris, avril 1924.

---

[1] En 1867, le gouvernement impérial russe avait interdit toute publication en blanc-russe, plus particulièrement en caractères latins. Mais cette interdiction a été rapportée en 1906. La Société d'édition « blanc-russe » de Saint-Pétersbourg a publié toutes ses brochures en deux séries : l'une en caractères latins et l'autre en caractères cyrilliques. Les périodiques hebdomadaires *Hama Dorva* et *Hama Huba* ont été également imprimés en doubles caractères. Les Blanc-russes catholiques employaient autrefois l'alphabet polonais. La tendance actuelle est plutôt à l'adoption de l'alphabet tchèque.

PROVERBES RUSSES,

PAR

HENRIETTE NEYMARCK.

De toutes les formes de la pensée russe, celle des proverbes semble réaliser l'expression la plus parfaite de l'esprit national. Les illettrés se sont toujours plu à répéter ces préceptes familiers, dont la concision, le tour vif et pittoresque leur étaient accessibles, et qui disent eux-mêmes: « Un discours vide n'est pas un proverbe » (Голая рѣчь не пословица). Interprètes des impressions journalières communes à tous, les proverbes de la Russie nous apportent en effet un reflet de son caractère et un résumé de son histoire. Ils sont réunis en recueils par Kourganov (1769), Bogdanovitch (1785), Snêgirev (1831), celui-ci bien connu des petits écoliers d'Iasnaïa Poliana, Bouslaev (1854), Dal' (1862). Les écrivains avides de comprendre l'âme populaire les étudient avec ferveur. Sous l'influence de cette lecture, ils émaillent leurs œuvres de proverbes, puis les imitent: ils avaient été « au peuple »; dès lors, le peuple se tourne vers eux, et adopte ces lignes courtes et expressives qu'il leur a lui-même inspirées.

D'où une classification qui semble résulter du sens et de l'origine de ces proverbes: les uns, connus de tous, et usités surtout dans la classe non lettrée, sont essentiellement populaires; les seconds, historiques, rappellent les faits importants de la vie du pays; les troisièmes, littéraires, sont de courts fragments classiques. Nous en expliquerons quelques-uns, non sans nous dissimuler la difficulté de ce choix: les proverbes sont innombrables; ils demandent souvent un commentaire et comportent toujours un enseignement.

Les proverbes populaires montrent les qualités et les défauts tous portés à l'extrême. La patience dégénère en découragement; la foi

religieuse tolère l'ironie envers les ministres du culte; l'amour du foyer est subordonné à la domination du maître, et le patriotisme aux divisions des partis.

Le thème de la patience revient comme un refrain: « J'attends; j'attendrai, et j'attendrai encore » (жду, пожду, да еще пожду). « Attendons, attendons encore: il en résultera bien quelque chose » (ждемъ, пождемъ, что-нибудь да будетъ). La ténacité date de loin: « A chaque jour suffit sa peine » est exprimé dans l'ancienne langue (Довлѣетъ дневи злоба его). « Goutte à goutte l'eau creuse la pierre elle-même » (Капля по каплѣ и камень долбитъ). Mais la lenteur va s'ériger en précepte: « Le colimaçon avance; il arrivera bien un jour » (Улитка ѣдетъ, когда-то будетъ). « Il n'est vraiment utile de se hâter que pour attraper une puce » (Скорость потребна только блохъ ловить). Faisons nos projets tout à loisir: « Prépare un traîneau en été et une carriole en hiver » (Готовь лѣтомъ сани, а зимою телѣгу). « Tu pars pour un jour? Prends du pain pour la semaine » (Ѣдешь на день, и хлѣба бери на недѣлю). Est-il même besoin d'être si prévoyant? « Tant que le tonnerre n'aura pas retenti, le paysan ne fera pas le signe de croix » (Громъ не грянетъ, мужикъ не перекрестится). Il se contente de dire, avec le dicton: « Voilà le prophète Élie qui court à travers le ciel sur un char de feu » (Вотъ Илья пророкъ разъѣзжаетъ по небу на огненной колесницѣ).

Résultat inévitable: on espère que le travail se fera tout seul: l'« авось » n'est-il pas l'optimisme qui s'accommode de toutes les solutions? « La force russe a trois soutiens: « ça ira bien », « il n'y a pas de danger », et « n'importe comment » (Русскій крѣпокъ на трехъ сваяхъ: авось, небось, да какъ-нибудь). Ainsi, dit-on, se nommaient les trois ingénieurs qui construisirent la ligne de Kazaň à Moscou. Personne d'ailleurs ne se fait illusion sur l'efficacité de l'« авось ». « Le petit « ça ira » se retenait au petit « il n'y a pas de danger », et voilà que tous deux sont tombés » (Держался авоська за небоську, да оба упали). Oblomov substitue « peut-être » (можетъ-быть) à « pas de danger »: il en profite pour ne pas agir du tout. A quoi bon tant de zèle? « Tu ne sauteras pas plus haut que ta tête » (Выше головы не прыгнешь). « Dis à un nigaud de prier Dieu: le voilà qui va se fendre le front » (Заставь дурака Богу молиться, а онъ себѣ лобъ расшибетъ). A l'impossible nul n'est tenu: « Ton coude est tout près de toi: cependant tu ne peux le mordre » (Близокъ локоть, да не укусишь). Mais

le fatalisme s'exprime si joliment: « Le bonheur, c'est un petit oiseau en liberté: où il lui a pris fantaisie, là il s'est posé » (Счастье вольная пташка; гдѣ захотѣла, тамъ и сѣла). Préfère-t-il s'envoler? « C'était sans doute écrit » (Видно ужъ судьба такая). Le malheur nous oppresse? Alors résonnent les refrains russes et les arpèges de la balalaïka: « La misère pleure, la misère danse, la misère chante des chansonnettes » (Нужда плачетъ, нужда скачетъ, нужда пѣсеньки поетъ). On essaye encore de réagir: « Pourquoi le brochet est-il dans la mer? C'est pour tenir en éveil les petits poissons » (На то щука въ морѣ, чтобы карась не дремалъ); autrement dit: il faut être sur ses gardes devant un ennemi toujours prêt à vous attaquer. Quant à ce brochet russe égaré dans la mer, sans doute y a-t-il plus de place, pourquoi s'en inquiéter?

Brusquement, la paresse reprend le dessus: « Le travail n'est pas un ours; il ne s'enfuira pas dans la forêt » (Работа не медвѣдь; въ лѣсъ не убѣжитъ). « Les réprimandes ne sont pas suspendues à ton cou » (Брань на вороту не виснетъ): ce sont des paroles; nul ne les verra. « Le labeur affectionne les nigauds » (Работа дураковъ любитъ). Nous avons eu un exemple de cette lassitude soudaine; qu'était devenu l'ancien proverbe: « Il est doux de se couvrir de gloire, et il est doux de mourir pour la patrie russe » (Любо налѣзти собѣ славу, и любо голову сложить за землю русскую). Comme on le rappelait à un soldat hésitant, il retourna se battre en héros. Ces esprits si mobiles se laissent aisément guider, mais ils préfèrent oublier les soucis. Trop souvent, pour s'étourdir, on se met à boire: « Ne demande pas s'il boit: demande s'il a l'ivresse gaie » (Не спрашивай: пьетъ ли? Спрашивай каковъ во хмелю). « Mon père n'était jamais tranquille: quand il y avait du pain, il n'y avait pas de sel; s'il y avait du sel, il n'y avait pas de pain. Moi, bon vivant, je suis bien tranquille: ni pain, ni sel. » (Отецъ мой жилъ не ровно: хлѣба есть, такъ соли нѣтъ; соль есть, такъ хлѣба нѣтъ; а я, добрый молодецъ, живу ровно: ни хлѣба ни соли). « Ivre et spirituel: il a deux mérites » (Пьянъ да уменъ: два угодья въ немъ). « Bois, tu mourras; ne bois pas: tu mourras quand même » (Пить, помрешь; и не пить, помрешь).

Le paysan russe, effrayé de ce qu'il ose penser, entre à l'église et fait des signes de croix sans fin. Sa foi religieuse est profonde: « Si tu médites le mal, n'invoque pas le bon Dieu » (Лихо думаешь, Богу не молись). « Il mange son pain, et ne sait pas prier » (Хлѣбъ ѣстъ,

а креститься не умѣетъ). Quant à s'amender, c'est trop : « Je serais content d'aller au paradis, mais on n'y entre pas avec les péchés » (Радъ бы въ рай, но грѣхи не пускаютъ). On le dit aussi de tout projet impossible à réaliser. Voilà les réflexions sérieuses envolées : un pope a passé : « Malin, comme le pope Simon : il a vendu ses livres et acheté des cartes » (Уменъ, какъ попъ Семенъ : книги продалъ, да карты купилъ). « Sans même regarder si c'est fête, ding-dong, le voilà pendu aux cloches ! » (Не посмотрѣвши въ святцы, да бухъ въ колоколъ !), dit-on des personnes qui publient des nouvelles sans les contrôler. Même irrévérence à l'égard des juges : « Ne crains pas la loi ; crains le juge (Не бойся закона, бойся судьи). « Que m'importent les lois, pourvu que les juges soient mes amis » (Что мнѣ законы, были бы судьи знакомы). « Il dit la vérité le jour de la St-Kasian, » le 29 février (Онъ правду говоритъ въ день святого Касьяна).

Quand il s'agit des femmes, l'ironie devient cruelle : « Aime ta femme comme ton âme ; secoue-la comme un poirier ». Variante du pope Silvestre : « Bats-la comme une pelisse de fourrure » (Люби жену, какъ душу ; тряси ее, какъ грушу. — Бей, какъ шубу). « Bats ta femme : c'est ainsi qu'il faut un marteau pour forger l'or » (Бабу бей, какъ молотомъ, сдѣлаешь золотомъ). « Elles ont les cheveux longs et l'esprit court, » a dit Dobrinia Nikititch (Волосъ дологъ, да умъ коротокъ). C'est pourquoi, sans doute, les jeunes étudiantes russes furent les premières à sacrifier « leurs tresses, parure des jeunes filles » (коса, дѣвичья краса), aux droits du féminisme naissant.

La douceur se glisse comme un rayon de soleil : « Un mot caressant, c'est un jour de mai » (Ласковое слово, что майскій день). Elle éclaire le foyer dont les Russes font les honneurs avec joie : « Un hôte dans la maison, c'est Dieu dans la maison » (гость дома, Богъ дома). L'amour du foyer, l'amour de leur mère se confondent : « Ma chaumière, c'est ma vraie mère » (своя хатка, родная матка). « Au soleil il fait chaud ; près de sa mère, il fait bon » (При солнышкѣ тепло ; при матери добро). « La prière d'une mère sauverait son enfant des profondeurs de l'Océan » (Материна молитва со дна моря вынимаетъ). « Le printemps est la joie du petit oiseau ; la mère, la joie du petit enfant » (птица радуется веснѣ, а младенецъ матери). « Il n'est aucun ami, tel que sa mère » (Нѣтъ такого дружка, какъ родная матушка). Combien ils aiment leur pays, puisqu'ils l'appellent : « Notre mère la Russie » (Матушка Россія). « Elle est grande, la terre russe, et partout il y

a le joli soleil » (Велика русская земля, и вездѣ солнышко). « Au delà de la mer, il fait plus chaud, mais chez nous il fait plus clair », c'est-à-dire « plus gai » (За моремъ теплѣе, а у насъ свѣтлѣе). « Novgorod, c'est le père; Kiev, la mère; Moscou, le cœur; Pétersbourg, la tête » (Новгородъ, отецъ; Кіевъ, матъ; Москва, сердце; Петербургъ, голова). Ils se méfient des étrangers: ce sont tous des « Allemands ». — « Le Russe, c'est un brave homme; l'Allemand, c'est un bien brave homme aussi; — mais après tout il vaut mieux le pendre » (Русскій человѣкъ — добрый человѣкъ. Нѣмецъ, хоть и добрый человѣкъ, а все лучше повѣсить).

Gardent-ils rancune à ces étrangers d'avoir laissé leur empreinte et forgé ainsi les sentiments contradictoires qui troublent l'âme russe jusque dans l'amour de la patrie? Herzen l'a dit: « Nous l'aimons d'un amour commun, mais dissemblable; comme Janus, ou comme l'aigle à deux têtes, nos regards suivent des sens divers, tandis que bat un même cœur. » Les proverbes, après avoir souligné les contrastes, les expliquent en retraçant l'action séculaire qui de tous les points de l'horizon vient modeler la terre russe.

C'est l'influence septentrionale, avec les Varègues, que les Slaves appellent à leur aide: « Notre pays est grand est riche, mais il n'est pas ordonné » (Земля наша велика и обильна, а наряда въ ней нѣтъ). Vérité confirmée quand un nouvel ébranlement vient secouer les Russes, toujours patients: « Espérons qu'un sauveur viendra ». Si l'influence méridionale les délivre du paganisme (« après avoir goûté de ce qui est doux, on ne veut plus de ce qui est amer »: Вкусивши сладкаго, не захочешь горькаго), — celle de l'Orient les soumet à la raison du plus fort: « Le mien, le tien, — le tien, le mien, — c'est tout un ! » dit l'usurpateur, qui met à profit son ignorance de la langue russe. (Моя твоя, — твоя моя — да и только). « Plus méchant que le méchant Tatar » devient un dicton populaire » (злѣе злого татарина).

Les tyrans s'en vont: leur exemple reste. Boris Godounov réduit au servage les paysans, habitués à changer de maître le jour de la St-Georges; leur exclamation: « Tiens, ma grand'mère, en voilà pour toi, un beau jour de St-Georges ! » (Вотъ тебѣ, бабушка, и Юрьевъ день!) a servi depuis ce temps à exprimer la déception; mais quand les Russes la répètent maintenant en arrivant une minute après le départ du train, ils ne pensent plus ni à Boris Godounov ni au temps des troubles.

A ce moment, l'union des classes, réalisée pour sauver la Russie,

est un don de joyeux avènement et un triste présage pour les Romanov, contraints désormais d'opter entre l'Orient autocrate et l'influence occidentale qui, tour à tour, vont se jouer d'eux avant de les abattre. Tout prêts à exalter les théories nouvelles, les Cosaques reprennent le refrain des peuples nomades: « La liberté, c'est ce qu'il y a de plus cher au monde » (Вольность всего дороже). « Celui qui agit à sa guise, comme il se rit de tout! » (Кто какъ хочетъ, тотъ такъ и хохочетъ!) On attaque les privilèges des nobles (мѣстничество): — « Quand on est réuni sur le champ de bataille, la naissance ne compte pas » (Въ полѣ съѣзжаются, родомъ не считаются). On corrige jusqu'aux livres saints: les vieux croyants protestent contre l'abandon des caractères anciens. — « L'alphabet laïque vient de l'« Antéchrist » (Гражданская грамота отъ Антихриста). Pierre-le-Grand multiplie les réformes, mais Moscou reste toujours la ville préférée: « Moscou a été bâtie par les siècles, Piter (nom familier de Pétersbourg) par les millions » (Москва создана вѣками, Питеръ милліонами). La Pologne lutte pour son indépendance: « Les seigneurs se battent, et cela retombe sur la tête des paysans » (Паны дерутся, а у мужиковъ чубы болятъ). C'est-à-dire: « Ce sont les petits qui souffrent le plus de la guerre ». Aussi, en 1812, on se lève en masse contre l'envahisseur: « Patience et longueur de temps », conseille Koutouzov (терпѣніе и время); une fois de plus, la méthode réussit.

Plus de coups de fusil, mais toujours des coups de fouet; le paysan murmure: « Notre âme est à Dieu, notre corps au Souverain, mais notre dos est au seigneur » (Душа божья, тѣло государево, а спина барская). Le servage est aboli; on construit des écoles; voilà bien une autre chanson: « On apprend l'alphabet: ce sont des cris dans toute l'izba » (Азбуку учатъ, во всю избу кричатъ). Et que de lettres inutiles! « Ier » et « Iery » nous sont tombés des nues; quant à « ier' » et « iat' », personne pour les ramasser » (Еръ да еры — упали съ горы, ерь да ять, некому поднять). — « A quoi sert la lettre « iat' »? « avait déjà demandé Nicolas I. — « A distinguer les lettrés des illettrés », lui répondit le grammairien Grote. Les bolchéviks ont tranché la question. Disparus aussi, les proverbes à la gloire de « notre père le tsar » (Царь батюшка), l'élu de Dieu, et de « notre mère la Russie »; et malgré l'évidence, on a peine à se persuader qu'ils appartiennent déjà au passé. Si près de nous, — et si loin! (comme Tchatski l'exprime si bien: Свѣжо преданіе, да вѣрится съ трудомъ). « Dieu au ciel, le tsar sur terre » (Богъ на небѣ, Царь на землѣ). « Tous ne

voient pas le tsar, mais tous le connaissent» (Не всякъ царя видитъ, а всякъ его знаетъ). Cependant, le plus autocrate des tsars, Nicolas I, savait parfois se rapprocher de ses sujets: «Nous sommes parents?» demande-t-il à un soldat appelé Romanov. — «Mais oui, sire; vous êtes le père de la Patrie, et je suis son fils.» Le tsar sourit et l'embrasse: — «Tiens, voilà un baiser de ton grand-père.» Son arrière-petit-fils ne devait pas connaître ces effusions. L'ancien proverbe «Jusqu'à Dieu, c'est haut; jusqu'au tsar, c'est loin» (До Бога высоко до царя далеко) indique assez la distance qui séparait les sujets du souverain. Il devait subir une tragique variante: «Aller jusqu'à la Tchéka, c'est angoissant» (До Ч. К. жутко). Si angoissant, qu'on change son fusil d'épaule: «смѣна вѣхъ» (changement de jalons); c'est le parti de la girouette; «К. V. D.» initiales du proverbe: «Où souffle le vent» (куда вѣтеръ дуетъ). «Amis de tout le monde» pour avoir une carte de pain. Les initiales «V. Tch. K.» de la «Commission extraordinaire panrusse, (Всероссійская чрезвычайная Комиссія), en formant le proverbe «la vie humaine est courte» (вѣкъ человѣческій коротокъ), semblaient lui prédire une fin prochaine.

En attendant un Ilia de Mourom, revenons avec le défenseur du droit aux proverbes qui, nés d'un labeur pacifique, ramènent chez les Russes l'énergie, le riant bon sens, éprouvés par les rudes secousses qui forment la trame de leur histoire. Mais qu'il s'agisse de dictons popularisés par les écrivains, ou de fragments littéraires passés en proverbes, ils sont trop nombreux. Il faudrait citer toutes les bylines, l'«Instruction» de Vladimir Monomakh, le Domostroï, toutes les fables de Krylov, le moraliste perspicace et sans peur: — «On ne fait la paix avec les loups qu'en les écorchant tout vifs» (Съ волками иначе не дѣлать мировой, какъ снявши шкуру съ нихъ долой). — «Que sont la naissance et les dignités si l'âme en est indigne?» (Въ породѣ и въ чинахъ высокость хороша, но что въ ней прибыли, когда низка душа?) Il faudrait énumérer toutes les œuvres de Pouchkine, de Lermontov, de Chtchédrine, de Tolstoï, — tous les titres des pièces d'Ostrovski, dont l'un rappelle les divertissements superstitieux des jours de fête: «Ce qu'on rêve la veille d'une fête doit se réaliser avant le dîner.» Après ce délai, aucun présage ne pourra s'accomplir. Avec la concision d'un oracle, le russe le dit en quatre mots: «Праздничный сонъ до обѣда.»

La maxime «Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixe-

ment» (На смерть, какъ на солнце, во всѣ глаза не глядятъ) est rapprochée dans les recueils russes de celle de La Rochefoucauld. De nombreux dictons commentent des œuvres littéraires; l'un d'eux rappelle l'angoisse éprouvée à lire *Crime et châtiment*, à suivre le duel moral engagé entre le juge d'instruction et Raskolnikov, tout près de se trahir:» — Ne pas le lire, c'est un crime, mais le lire, c'est un châtiment» (Не читать, это преступленіе, а читать, это наказаніе). D'autres écrits, plus modernes, contiennent aussi de brefs enseignements: ils deviendront populaires en leur temps.

Et pour clore cette longue liste, qui cependant donne une faible idée de la multiple richesse des proverbes russes, on peut faire les remarques suivantes: le rythme des phrases, la cadence de la rime centuplent la force de la pensée. De plus, la concision d'un vocabulaire plein de fantaisie, souvent emprunté à l'ancienne langue, peut voiler cette pensée de nuances très subtiles. Il faut donc les étudier en s'attachant à la forme grammaticale des mots, à l'analyse des expressions, et en dégager le sens, comme on interprète un langage du passé, dont la traduction littérale reste obscure si on n'en pénètre l'esprit, — travail complexe et ici doublement intéressant, puisque ces textes sont bien vivants. Enfin, ces expressions elles-mêmes nous rendent attrayants jusqu'aux défauts qu'elles dévoilent: c'est pourquoi les proverbes nous révèlent l'âme des Russes, son charme, les contrastes qui animent ces artistes nés, aux caprices dangereux, immodérés comme les plaines sans limites de leur pays. Avec la perfection d'une mise en scène minuscule, ils font apparaître, comme l'a dit Gogol, et comme le répètent avec lui tant d'exilés, «notre Russie, notre Russie bien russe, non pas celle que nous montrent, dans leur brutalité, quelques patriotes aigris, mais notre Russie à nous, celle qui nous accueille, celle où il fait bon; alors nous nous sentons vraiment chez nous, sous le toit qui nous a vus naître, et non à l'étranger!» — «Même la fumée du pays natal nous est douce et agréable», a dit Griboêdov (И дымъ отечества намъ сладокъ и пріятенъ). C'est ce que redisent les proverbes russes. Et puisqu'ils sont innombrables, ne les étudierait-on pas sans fin? Nous le pensons, et c'est pourquoi, rappelant l'un d'eux, nous le laisserons répondre: «On ne se lasserait pas d'en parler, si on ne se lassait d'écouter.»

Paris, juin 1924.

JOZEF MILOSLAV HURBAN, RIEGER ET L'UNITÉ TCHÉCOSLOVAQUE,

PAR

F. DOMINOIS.

L'année 1875 restera l'une des plus tristes de l'histoire du peuple slovaque. Après avoir fermé les lycées slovaques de Revuca, de Svätý Martin et de Klaštor pod Zniovom, le gouvernement de Budapest ordonna la dissolution de la *Slovenská Matica* dont il confisqua l'avoir qui, par la suite, fut attribué à une société de magyarisation (*Magyarorszagi tot közmüvelödési egyesület*). Aux protestations Koloman Tisza répondit en affirmant sa volonté « d'écraser (*összetiporni*) les nationalités non magyares » et en déclarant que « la nation slovaque n'existe pas ».

Ces persécutions rapprochèrent les Slovaques des Tchèques. Les *Narodnie Noviny* invitèrent leurs compatriotes à envoyer leurs enfants dans les écoles de Bohême et de Moravie. Une souscription fut ouverte dans les pays tchèques pour la création d'un lycée slovaque ou, au moins, à l'effet de pourvoir à l'entretien des jeunes Slovaques dans les lycées tchèques. L'unité tchécoslovaque se manifestait ainsi, même dans les milieux les plus particularistes, comme l'église évangélique de Turiec qui envoya aux Tchèques l'adresse suivante « Il fallait que le peuple slovaque de Hongrie supportât de telles persécutions pour ressentir aussi vivement la joie que vous lui avez causée, frères tchèques, par votre esprit de sacrifice admirable et inespéré, grâce auquel on peut établir les bases d'un lycée slovaque. Ne vous étonnez pas que l'église évangélique de Turčiansky Svätý Martin

vous adresse ainsi ses remerciements les plus sincères. L'église évangélique est nationale et l'église évangélique slovaque est l'église nationale tchécoslovaque de Hongrie. Nous et nos enfants récitons nos prières en tchèque ; nos enfants apprennent le catéchisme en tchèque ; nos prêtres nous citent la parole divine en tchèque. Comment donc la solidarité tchécoslovaque ne pourrait-elle pas exister ? » (*Narodnie Noviny*, 23 mars 1875).

* * *

C'est alors qu'apparut une tentative sérieuse de rétablir l'unité linguistique tchécoslovaque, tentative d'autant plus intéressante qu'elle émanait du seul survivant des trois créateurs du slovaque littéraire, de Josef Miloslav Hurban.

Hurban vivait toujours en sa petite paroisse de Hlboké, près de Senica, non loin de la frontière de Moravie. Il avait imposé jadis le slovaque comme langue littéraire en publiant, en 1844, l'almanach *Nitra* dans le dialecte de Liptov et de Turiec. Il répondit à Koloman Tisza en rédigeant, en 1876, sa *Nitra* en tchèque. Il y déclarait fièrement que le peuple slovaque est uni au peuple tchèque par un lien que rien ne peut rompre, qu'il a le même caractère, la même langue tchécoslovaque et la même tradition nationale. « Il n'y a qu'un seul peuple tchèque-morave-silésien-slovaque dont l'unité n'a pu être rompue, ni le génie trompé par les distances géographiques, ni par le temps, ni par les frontières. Les modifications subies pour ces raisons par notre langue commune ont si peu d'importance que le plus humble pâtre des Monts des Géants comprend le plus humble berger de la Tatra et que tous deux s'entendent parfaitement avec un pâtre de Hostýn » (*Nitra*, VI, 1876, pp. 359-362).

Le but de Hurban était de rétablir l'unité linguistique tchécoslovaque. « Je suis persuadé que nous ne ferons aucune agitation nouvelle avec le slovaque. Le tchécoslovaque, riche en idées neuves, doit être maintenant le messager de l'unité politique » (lettre à Samuel Štefanovič [1]). « Vous savez que *Nitra* a été une nouvelle tentative pour renouer le lien de la vieille unité littéraire tchécoslovaque. J'ai reçu du public une quantité de lettres approbatives, m'encourageant à persévérer en ce sens » (lettre de Hurban à Rudolf Po-

[1] Citée par M. Pražák dans *Slovenská otázka v době J. M. Hurbana*, p. 178.

korný, 8 mars 1877). « C'est une grande tâche que l'unification de la langue. Mais, avec la bonne volonté des uns et la patience des autres, on y arrivera avec l'aide de Dieu » (autre lettre à Pokorný du 10 juin 1877).

* * *

La tentative de Hurban devait échouer par suite de l'indifférence ou de l'incompréhension de Prague. A l'exception d'un écrivain médiocre, Rudolf Pokorný, et d'un poète de second ordre, Heyduk, qui firent alors preuve d'un réel sens politique, les cercles littéraires tchèques ignorèrent *Nitra* ou ne comprirent pas son importance et l'accueillirent froidement, sinon même sévèrement (voir notamment les critiques de B. Čermák dans la *Česká Včela*, années 1876 et 1877).

Quant à l'attitude des milieux politiques, elle est d'autant moins excusable que l'acte de Hurban était essentiellement politique, « le messager de l'unité politique », suivant ses propres paroles. Il en avisait Rieger qui, à cette époque, était le représentant le plus autorisé du peuple tchèque. Il lui proposait de créer un quotidien tchécoslovaque à Budapest (7 mars 1877) [1] : « Si, à Prague, l'un de vous avait 10.000 florins, il pourrait acheter l'établissement « Minerve » à Pest et l'on pourrait y publier un quotidien tchécoslovaque » (lettre à Pokorný du 8 mars 1877).

Samuel Štefanovič fut chargé par ses amis d'aller à Prague rechercher le concours des hommes politiques tchèques pour l'achat de cette imprimerie et le lancement du journal. « Rieger approuva bien le programme que je lui exposais (écrit Štefanovič [2]), mais n'en appuya pas l'exécution. « Vous êtes responsables de tout le mal qui nous est arrivé, dit-il, pourquoi vous êtes-vous séparés de nous et avez-vous pris comme langue littéraire votre jargon de charretiers ».

Aussi Hurban ne peut-il plus éditer *Nitra* en 1878 et, découragé, il écrit à Edouard Jelínek (20 juillet 1878) : « J'ai abandonné l'œuvre que de plus puissants que moi ont abandonnée. La poésie, les lettres et la politique ne peuvent être tchèques en Slovaquie sans l'appui constant de la Bohême et de la Moravie ». Le même jour il écrit à

---

[1] Cité par Pražák, *Slovenská otázka v době J. M. Hurbana*, p. 178.

[2] *Hlas* (3e année, 1er octobre 1900, article publié sous le pseudonyme de *Starý Zvolenčan*).

Pokorný : « Si j'étais homme politique tchèque, je pénétrerais dans les Tatras avec tout mon art et mon génie ; mais ils n'ont pas la moindre idée de ce que les Tatras peuvent être pour le slavisme. Il me semble qu'en Bohême domine toujours le principe de Havlíček : « Je ne suis pas Slave, je suis Tchèque ». La Slovaquie ne peut plus compter que sur elle-même. »

Puisque Prague se désintéresse d'eux, la plupart des intellectuels slovaques, et surtout ceux qui, à Svätý Martin, ont la plus grande influence sur l'opinion, se retournent vers la Russie, libératrice des Slaves des Balkans. D'ailleurs, certains des plus ardents d'entre les panslaves moscovites sont venus souvent en Slovaquie. Vladimir Lamanskij, hôte habituel des réunions nationales de Svätý Martin depuis 1863, a traduit l'œuvre de Štúr, *Slavjanstvo i mir budušča go*, et, dans sa préface, déclare que, « si la langue russe doit devenir la langue diplomatique panslave, son expansion doit se réaliser par l'intermédiaire des Russes de Hongrie et des Slovaques »[1].

Alors que Rieger refuse les 10.000 florins qui auraient permis l'achat d'une imprimerie, quelques mois plus tard, Lamanskij obtient du gouvernement russe une subvention pour les *Narodnie Noviny*, que le journal officiel du parti national slovaque touchera régulièrement de 1879 à 1914[2].

* * *

Hurban, cependant, reprend courage, et il approuve chaleureusement Pokorný et Heyduk quand ceux-ci lui font part de leur intention de publier, à Prague, une « Bibliothèque tchécoslovaque, littéraire (œuvres écrites en tchèque ou en slovaque) et scientifique (rédigée exclusivement en tchèque) ». Il n'est d'ailleurs guère suivi que par ses amis de Senica, car la plupart des intellectuels slovaques, tout en saluant l'initiative de Pokorný et de Heyduk, protestent contre l'exclusion du slovaque dans les œuvres scientifiques ou, tel son fils — Svetozár

---

[1] Il paraît intéressant de rappeler que le mémorandum adopté par la Conférence Nationale slovaque tenue les 6 et 7 juin 1861 à Svätý Martin est fort probablement dû à la collaboration de Daxner et de Dobrjanskij, chef des Russes de Hongrie.

[2] Renseignement fourni par M. Škultéty, professeur à l'Université de Bratislava, rédacteur des *Narodnie Noviny* pendant toute cette période, et qui m'a autorisé à signaler ce fait.

Vajansky — proposent le russe comme unique langue scientifique des Slaves (lettre à Bilý, 26 janvier 1880). On est loin de l'enthousiasme avec lequel les Slovaques avaient collaboré à la *Nitra* tchèque de 1876, et même la correspondance entre Pokorný, Hurban et Francisci révèle un profond différend entre ces deux derniers qui, à cette époque, sont les véritables chefs du peuple slovaque. L'enthousiasme de Hurban contraste avec la froideur de Francisci envers l'œuvre de bonne foi des deux écrivains tchèques. D'ailleurs, cette œuvre est encore plus mal jugée à Prague, et c'est par une critique aussi injuste que maladroite que la *Česká Včela* accueille (10 juin 1880) les *Chants* de Jan Botto. « S'il ne s'agit pas de rétablir l'unité linguistique, le rapprochement ne présente aucun intérêt, ni pour nous, ni pour les Slovaques », y écrit Čermák.

* * *

Le dernier coup, décisif celui-là, va être porté par Rieger à l'œuvre de Hurban. Le ministère Stremayr, dominé par la forte personnalité de son ministre de l'intérieur, le comte Taaffe, s'efforçait d'assurer une majorité conservatrice au Reichsrat en y ramenant le groupe du Droit d'État tchèque, dominé par les Vieux Tchèques. Le 12 août 1879, Taaffe prend la présidence du Conseil et confie un ministère à un Tchèque de Moravie, le Dr Pražák. Aussi, le 23 septembre 1879, les députés tchèques décident-ils d'abandonner la tactique d'abstention parlementaire qu'ils pratiquaient depuis plusieurs années et deviennent un des éléments de la majorité gouvernementale.

Rieger, qui avait protesté en même temps que les Slovaques, à Moscou, en 1867, contre le compromis austro-hongrois, Rieger, qui avait encore pris l'initiative d'une nouvelle protestation (3 novembre 1877) lors du renouvellement de ce compromis, Rieger, frappé par le succès de la politique magyare, va s'efforcer de l'imiter pour assurer la réalisation de son programme de droit historique. Couronne de Saint Étienne ou couronne de Saint Venceslas, la base de la revendication était la même dans les deux pays. Le salut adressé par François Joseph aux députés tchèques dans son discours du trône encouragea Rieger dans cette voie. De là à rechercher l'appui des Magyars, pour une telle politique, il n'y avait qu'un pas, et Rieger le franchit en se rendant à Budapest en octobre 1880.

Dès mai 1879, les déclarations faites par Rieger au correspondant

de Vienne du *Pester Lloyd* avaient heureusement surpris l'opinion hongroise.

Le 22 août 1879, le baron Ivor Kaas décrit, dans le *Pesti Naplo*, ses impressions de Prague, où « chauvin magyar, il a été accueilli de la façon la plus amicale. Les Tchèques ne feront pas d'opposition au point de vue hongrois, ils ne sont pas ennemis des Magyars et, dans les prochaines délégations, ils chercheront à prendre contact et à s'entendre avec eux. »

Dans une lettre à Steinacker (14 novembre 1879), Hurban exprime très nettement les craintes que lui causent l'attitude de Rieger. Cependant, il semble que l'opinion slovaque envisage avec satisfaction la possibilité d'un compromis tchéco-allemand, capable de briser les cadres du dualisme. Mais la nouvelle du voyage de Rieger à Pest (octobre 1880) et de ses négociations avec les hommes politiques magyars inquiète au plus haut point les Slovaques, d'autant plus qu'à cette occasion les principaux journaux de Prague et notamment le *Pokrok* de Rieger affirment la solidarité des Tchèques et des Magyars. « Le Dr Rieger peut exprimer non seulement son opinion et sa conviction, mais aussi garantir la solidarité de toute la nation avec ses déclarations. Et ces déclarations seront certainement dominées par l'assurance franche et nette que le peuple tchèque ne veut pas intervenir dans les affaires intérieures de Hongrie, qu'il respecte les rapports juridiques légaux existant entre les pays de la couronne de Saint Étienne et l'Autriche, et qu'il ne veut être ni l'instrument, ni l'auxiliaire d'une action centraliste contre les droits de l'État hongrois » (*Pokrok*, 21 octobre 1880).

Aussi, rien d'étonnant que Hurban, quelques jours après, écrive à Pokorný : « Nos sages diplomates ont tout sali et tout compromis ; Rieger ensuite a porté le dernier coup. Il peut s'embrasser avec Francisci, et tous deux peuvent continuer à faire les diplomates. Nous ne pouvons plus nous protéger contre les armes magyares à longue portée que par le court poignard de la langue slovaque ; nous devons laisser de côté le grand glaive tchécoslovaque. Il ne nous reste plus qu'à maintenir la solidarité littéraire, ne pas nous traiter d'hérétiques pour une lettre différente, maintenir le bon esprit slave là où on le trouve, nous renforcer et nous dresser en bloc contre les ennemis du nom slave. Rieger aura avec les Magyars un fiasco qui coûtera cher au peuple tchèque. »

Rieger, par la suite, ne fit qu'affirmer la politique qu'il avait inaugurée en se rendant à Pest en octobre 1880. La lecture de ses journaux (*Politik et Pokrok*) est à ce point de vue tristement instructive.

Le 18 novembre 1883, une importante délégation slovaque assistait à l'inauguration du Théâtre national à Prague. Rieger avait eu quelques jours auparavant (le 30 octobre) une nouvelle entrevue avec des hommes politiques hongrois, à l'hôtel Impérial, à Vienne. Aussi intervient-il auprès des Slovaques pour que, dans leurs discours, *ils ne parlent pas des Magyars* » (lettre de Hurban à Pokorný, 26 novembre 1883).

Le 26 novembre 1884, Tomášik, le vieil auteur de l'hymne célèbre « Hej Slované ! » est accueilli triomphalement à Prague ; mais le 30 novembre suivant, Rieger, pour rassurer les Hongrois, fait au Český Klub de Prague une conférence sur les relations tchéco-magyares.

« La question slovaque est délicate, dit-il. Nous avons bien considéré toujours les Slovaques comme nos frères les plus proches, comme le sang de notre sang. Les Slovaques ont renié la communauté avec notre nation et ont signalé formellement et publiquement qu'ils se considèrent comme une nation slave particulière et non comme un groupe dialectal de la langue tchécoslovaque. Nous devons laisser aux Slovaques le soin de rechercher si les voies qu'ils ont suivies étaient bonnes et d'examiner si dans cette question toute la responsabilité incombe aux Magyars, si la condescendance et la mollesse des Slovaques n'ont pas été la cause fondamentale d'un retour des choses aussi contraire à leurs intérêts. Nous ne pouvons donc pas oublier qu'à l'égard des Magyars nous adoptons le point de vue du droit historique d'État ; nous reconnaissons en conséquence, loyalement et honnêtement, que nous n'avons pas le droit de nous occuper des affaires hongroises. Je pense donc que la question slovaque ne peut nous fournir aucune raison d'entrer en conflit avec les Hongrois. Entre nous il existe un rapport juridique solide : une intervention quelconque de notre part dans ces affaires n'est pas justifiée ; les Slovaques eux-mêmes ne la demandent pas ; ils y ont renoncé eux-mêmes par leur sécession. »

Rieger affirma ensuite la solidarité des intérêts politiques et économiques tchèques et hongrois, célébra l'esprit libéral hongrois, le

haut degré de culture, la perfection des établissements scolaires magyars. « Notre nation, conclut-il, ne doit pas s'envoler vers quelque idéal irréalisable et inaccessible ».

Il faut reconnaître que le discours de Rieger, bien accueilli à Budapest, provoqua une vive réaction dans une grande partie de l'opinion tchèque. Le *Čech*, les *Národní Listy* en condamnèrent la brutalité et l'injustice envers les Slovaques. Le club du parti libéral national (jeune tchèque), dans une réunion tenue le 12 décembre, protesta énergiquement contre les paroles de Rieger. « Il semble, y déclara l'écrivain Holeček, que le Dr Rieger accueille avec plaisir toute occasion de prouver aux Slovaques son inimitié à leur égard ». Néanmoins, Rieger était toujours l'homme politique tchèque le plus influent, et ses paroles consternèrent les Slovaques. Son obstination à ne juger les relations tchécoslovaques que du point de vue linguistique (ce qui lui permettait d'ailleurs d'éliminer les Slovaques de la communauté nationale) arracha aux *Narodnie Noviny* cette émouvante protestation :

« Nous n'avons pas renié notre communauté avec les Tchèques ; au contraire, de plus en plus nous nous rapprochons de nos frères tchèques. Que la *Politik*[1] contemple les manifestations de l'esprit slovaque ; elle ne trouvera partout que sympathie pour tout ce qui est tchèque. Nous n'avons pas renié les Tchèques, et nous espérons aussi que la nation tchèque, que le peuple tchèque ne nous renieront pas » (*Narodnie Noviny*, 4 décembre 1884).

Rieger n'en persévéra pas moins dans cette politique. Ses amis encouragèrent les voyages de sociétés tchèques à Pest et de sociétés magyares à Prague. Dans ses déclarations les plus regrettables, Rieger gardait une correction que les orateurs des banquets tchéco-magyars ignoraient trop souvent. L'on comprend qu'au moment où les étudiants slovaques étaient expulsés pour panslavisme des lycées hongrois, l'opinion slovaque ait accueilli avec impatience les hommages rendus par les 220 membres de la « Česká hospodářská společnost » de Prague ou par les 60 élèves de la « Vyšší hospodářská škola » de Tabor « à la grandeur d'âme et à l'esprit chevaleresque témoignés par la nation magyare envers les autres peuples ». Ces manifestations avaient beau

[1] Journal de Rieger, publié en allemand.

être désavouées par la grande majorité de l'opinion tchèque, elles ne pouvaient que tourner les Slovaques de plus en plus vers Moscou.

Hurban se tut. Les chefs du peuple slovaque n'attendaient plus de secours que de la Russie. Fatalisme panslave d'une part, étroite et mesquine politique de droit historique d'autre part. Jamais les deux parties du peuple tchécoslovaque n'avaient été aussi éloignées l'une de l'autre.

* * *

Pour que l'unité tchécoslovaque pût renaître, il fallait, à l'usage des Slovaques, faire la critique du panslavisme et de la Russie contemporaine, à l'usage des Tchèques montrer le danger d'une politique basée exclusivement sur le droit historique. Il fallait aussi éviter toute querelle linguistique et accepter la langue littéraire slovaque comme un fait accompli. Le titre le plus glorieux du professeur Masaryk sera d'avoir, seul, accompli cette tâche formidable, au moment opportun. Si, vers les années 1890, il n'avait pas eu le courage de lutter en ce sens contre toutes les haines et malgré tous les obstacles, il n'aurait pu, 25 ans plus tard, être le chef d'un mouvement national *tchécoslovaque* ; il y aurait eu vers 1915 un mouvement *tchèque* ; y eût-il eu une revendication slovaque, si les jeunes générations de Slovaquie n'avaient été tirées de la léthargie dans laquelle le panslavisme avait plongé la nation ?

Ce n'est pas qu'en 1918, c'est dès 1890 que le professeur Masaryk a mérité le titre de libérateur du peuple tchécoslovaque. C'est du jour où, autour de sa chaire, s'unirent aux étudiants tchèques les Slovaques chassés des universités et lycées de Hongrie. C'est du jour où, en affirmant le droit naturel des peuples à disposer d'eux-mêmes, il brisa la barrière que les parchemins avaient établie entre Tchèques et Slovaques. C'est du jour où son disciple, le poète Machar, put écrire :

> Si Tu veux aller librement en avant,
> Par ce Droit que Tu es,
> Que Tu vis et que Tu veux —
> A quoi bon donc ces parchemins de tes ancêtres !
> Sont-ils plus sacrés que tes droits naturels ?
>
> (*Tristium Vindobonae*, Prague, 1892).

Prague, août 1924.

GÉRONDIF PASSÉ ET PARTICIPE PRÉTÉRIT EN *-l-* EN SERBO-CROATE,

PAR

A. VAILLANT.

Nous trouvons, dans quelques exemples du moyen serbo-croate, le gérondif passé de forme courte au lieu du participe prétérit attendu: D. Zlatarić, *Piesni razlike,* 49, 27-28 :

(drum slavne mudrosti)
ostavļaš, dim, za sad s odlukom opet prić
i po ńem ki prošad ponaprid budu stić.

« (Le chemin de la sagesse), tu l'abandonnes, dis-je, pour l'heure présente, avec l'intention de le reprendre ensuite, et de rattraper ceux qui s'y seront avancés » : *prošad... budu* fait fonction de futur antérieur, pour *prošli budu.*

Et de même chez N. Naļešković *(Stari pisci hrvatski,* V, 216): *u nieko pak doba došad istom bieh,* pour *došao bieh.* Des exemples de ce genre sont d'ailleurs très rares (voir Luka Zima, *Ńekoje, većinom sintaktične, razlike između čakavštine, kajkavštine i štokavštine,* p. 317).

On rencontre bien chez Zlatarić, *Piesni razlike,* 45, 15-16 :

i trg sam zle uze, kim svezan stojeći
prolievah sveđ suze slobodu želeći,

avec *trg sam* qui vaut *trgao sam.* C'est le texte des manuscrits, mais une correction s'impose : il faut lire soit *trgam,* soit plus probablement *trzam.* La forme usuelle de l'imperfectif de *tr̆gnuti* est *tr̆gati* en ragusain (voir Stulli) ; mais la forme régulière *tr̆zati* (v. slave *trŭzati,* v. serbe

trĭzati, v. Daničić, *Rječnik*) est attestée également dans la littérature dalmato-ragusaine, ainsi H. Lucić 248 *iztrzal.* Il est vraisemblable que Zlatarić a écrit *trzam (tarsam)*, qu'un copiste a rapproché de l'usuel *trgam (targham)*: d'où la graphie mixte *targhsam (=trg sam)* des manuscrits.

Un exemple sûr, au contraire, et que ne donne pas Luka Zima, est fourni par la locution *birek, regbi (da)* « on dirait (que), dirait-on, semble-t-il », usuelle en moyen serbo-croate, à côté de *rekao bi (da)* « tu dirais, on dirait (que) ». La forme plus récente *reć bi (da)* (Kavanin 99) est refaite sur *regbi.* Daničić *(Rječnik* de l'Académie de Zagreb, I, 365[a]) interprète *rek* dans *birek, regbi,* comme abrégé de *rekao.* Mais cette explication ne vaut pas : *rèkao bi* donne phonétiquement *rèkō bi* dès le XVI[e] siècle, mais comment admettre la chute phonétique de *ō* long, et à date relativement ancienne ? *Rek* est la forme de gérondif passé, usuelle en serbo-croate jusqu'au XVI[e] siècle *(rek* et *rekši)*, et qui a servi à la formation de plusieurs locutions adverbiales : v. slave *rekŭše* « peut-être » (Miklosich, *Lexicon*), v. serbe *rekŭše* (Daničić, *Rječnik*), slovène *rekše* « c'est-à-dire » ; slavon russe *imjarekŭ,* slavon serbe *ìmerēk* (Iveković et Broz, *Rječnik*).

Il faut sans doute mettre à part le cas du futur (perfectif de proposition subordonnée) *mògbudēm* à côté de *mòć budēm* (voir *Rječnik* de l'Académie de Zagreb, VI, 884[b], et Maretić, *Gramatika,* p. 629). La forme *mògbudēm* n'est sûrement pas issue phonétiquement de *mòć budēm* : l'allégement d'un groupe *ć* + consonne s'obtient, soit par dépalatalisation de *ć* en *t (srèćna* > *srètna)*, soit (dialectalement) par suppression de l'occlusion, et *ć* passe à *j*, comme *č* à *š* et *c* à *s (nòćca* > *nòjca,* v. Rešetar, *Der štokavische Dialekt,* p. 138). Les formes *mobudem* et *mojbudem*, que donne également le *Rječnik* de l'Académie de Zagreb (VI, 885[a]), sont secondaires, et on peut les expliquer aussi bien en partant de *mògbudēm* que de *mòć budēm* (Rešetar, *op. cit.,* p. 149). Mais pour expliquer *mògbudēm,* il faut admettre, ou bien simplement une action analogique du thème *mog-* (cf. l'autre présent perfectif : *mògnēm)* ; ou bien la conservation dans ce tour du vieux participe présent *moge* (voir Daničić, *Rječnik,* et cf. vieux russe *moga*, Karl Meyer, *Historische Grammatik der russischen Sprache,* I, p. 190), qui a donné en moyen serbo-croate l'adjectif *mog.* Il est plus difficile d'interpréter *mògbudēm* comme un ancien futur antérieur, où *mog* serait le gérondif passé *(mog* et *mogši* jusqu'au XVI[e] siècle) substitué au parti-

cipe prétérit en -*l*-; et il est en tout cas impossible de le faire dériver phonétiquement de *mògao bùdēm,* comme le veut Rešetar *(Elementar-Grammatik der kroatischen [serbischen] Sprache,* 2e éd., p. 120).

* * *

Nous n'avons donc en serbo-croate que quelques cas très isolés de substitution du gérondif passé au participe prétérit en -*l*-. On trouverait sûrement d'autres exemples encore dans les textes du moyen serbo-croate, et surtout dans les textes antérieurs au XVIe siècle : il ne faut pas oublier que les textes dépouillés jusqu'ici sont presque uniquement ceux de la littérature dalmato-ragusaine, c'est-à-dire qu'ils sont relativement récents, et d'une époque où les formes courtes du gérondif passé devenaient archaïques, et où le gérondif passé lui-même, qui a complètement disparu de certains parlers (par exemple du ragusain), et qui est d'un emploi très limité dans l'ensemble du domaine serbo-croate, commençait à être menacé dans son existence.

Mais ces faits, si peu nombreux soient-ils, sont instructifs : ils attestent le contact qui a existé entre le participe (gérondif) passé et le participe en -*l*-, et ils établissent la possibilité d'influences réciproques entre les deux formes.

Les deux participes passés apparaissent dès le slave commun distingués bien plus par leur emploi que par leur valeur propre : l'un sert régulièrement en apposition, l'autre en fonction attributive. Mais cette répartition n'a rien d'absolu. Le slave use librement de ses participes, présent et passé, soit comme substituts des formes personnelles, ainsi Luc 19, 21 : *vŭzeml^eši egože ne položĭ i žĭneši egože ne sěavŭ* ; soit comme attributs, par exemple Marc 2, 6 : *byšę rizy ego lištęštę sę* (voir Vondrák, *Altkirchenslavische Grammatik,* pp. 609-619). Cet emploi attributif est surtout fréquent avec le participe (gérondif) présent : ainsi, en serbo-croate, des tours comme : *u radosti bih plovući* (P. Hektorović, 128) ou *plačući pribivaš* (D. Zlatarić, *Elektra,* 206) sont assez usuels (voir L. Zima, *loc. cit.*). Il est plus rare avec le participe (gérondif) passé, mais Miklosich *(Vergleichende Grammatik,* IV, pp. 833-4) en donne une série d'exemples, en vieux slave et dans les autres langues, ainsi :

Luc, 20, 2 : *kto jestĭ davyjĭ tebě oblastĭ sĭjǫ* = τίς ἐστιν ὁ δούς σοι τὴν ἐξουσίαν ;

Supr., 426, 9 : *to vĭse bě rasǫdivŭ ;* etc.

Le participe passé prend dans ces emplois la place du participe

en *-l-*. En serbo-croate, c'est plutôt l'inverse : on y trouve un emploi relativement fréquent du participe en *-l-* en apposition, c'est-à-dire en des cas où on attend le gérondif, ainsi :

čovjek umire iznemogao (Miklosich, *op. cit.*, p. 817) ;
a sąda kopnimo prez tebe ostali (Marulić, *Judita* VI, 394) ;
tim pogledaj, gdi iz tabora
van izišla sva se odkriva (vojska) (Gundulić, *Osman* XI, 125-126) ; etc.

Les faits de ce genre sont nombreux dans la poésie ragusaine, particulièrement chez Gundulić. Et il ne s'agit pas d'un simple développement littéraire : ces emplois se rencontrent dans la langue populaire, ainsi dans la chanson :

Vuk, 2, 89 : *no ko vide, čini s' ne vidio ;*
Vuk, 5, 366 : *izmakle se vojske počinuše ;*

et dans le conte populaire :

Vuk, 185 : *šta si, od kuda si ? noćas došao, hoćeš odmah da je (sestru mi) vodiš ?*, etc. (voir Maretić, *Gramatika*, p. 646 ; L. Zima, *op. cit.*, pp. 331-334). Il apparaît que le gérondif passé, qui a pratiquement disparu de la langue populaire moderne (Maretić, *Gramatika*, p. 230), et qui n'est plus guère qu'une forme littéraire en serbo-croate, a été, à l'occasion, et en une petite mesure, suppléé par le participe en *-l-*. De même, dans la dérivation, les noms d'agent en *-lac*, tirés du participe en *-l-*, ont pris presque entièrement la place des noms en *-vac* : *dávalac* s'est substitué à l'ancien *davac*.

* * *

Si du point de vue syntaxique les deux participes passés ont des rapports étroits, la parenté des deux formes apparaît mieux encore du point de vue morphologique. Dès le slave commun, le participe passé et le participe en *-l-* ont des formations parallèles (Meillet, *Le slave commun*, p. 222) : v. sl. *zŭvavŭ : zŭvalŭ ; byvŭ : bylŭ ; velěvŭ : velělŭ ; dvigŭ : dviglŭ ; nesŭ : neslŭ ; sědŭ : sělŭ* ; etc. Dans le cas où la flexion d'un verbe est fournie par des racines différentes, les deux participes font groupe ensemble : v. sl. *šidŭ : šilŭ*.

Seule, l'application des lois phonétiques amène des divergences entre les formes : v. sl. *roždĭ : rodilŭ ; pĭnŭ : pęlŭ ; žĭrŭ : žrŭlŭ*. L'évolution ultérieure des langues slaves tend nettement à réduire ces divergences. Le type *roždĭ* n'est constant en vieux slave que dans une partie des textes, mais le type *rodivŭ* apparaît déjà dans le Zographensis,

et il est usuel dans le Suprasliensis (Vondrák, *Altkirchenslavische Grammatik,* p. 514). C'est la seule forme conservée dans les langues modernes : serbo-croate *ròdīvši*, russe *vozív (-ši)*, pol. *uczyniwszy,* tchèque *prosiv,* etc. Elle apparaît en serbo-croate dès les plus anciens textes, et le type *roždĭ* n'y est absolument pas attesté (Leskien, *Grammatik der serbokroatischen Sprache,* p. 557); il en est de même en russe.

L'opposition des formes *pĭnŭ : pęlŭ* est réduite en russe dès le XI^e^ siècle : *izjavŭ, vŭzjavŭ, zakljavŭ,* etc. (K. Meyer, *op. cit.,* p. 193). Elle se maintient plus longtemps en serbo-croate : *vazam (uzam), počan (počam),* etc., sont encore usuels au XVI^e^ siècle. Mais la langue moderne a *ùzēvši, pòčēvši, klêvši*, etc., et de même *ùmrvši, pròstrvši*, etc. Pour le verbe simple *jęti,* l'unification a été réalisée plus tôt encore : on a, dès les plus anciens textes, v. serbe *jemĭ,* čakavien *jamĭ,* comme v. serbe *jelĭ*, čak. *jalĭ* (avec *ja* issu de *ję*) (*Rječnik* de l'Acad. de Zagreb, IV, 629^a^); et de même russe *javŭ* dès le XI^e^ siècle, à côté de *jemŭ* (Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik,* II, p. 168).

D'une façon générale, les langues slaves tendent à établir entre le participe en *-l-* et le participe passé un rapport simple, sur le modèle du rapport *bylŭ : byvŭ* : la première forme étant caractérisée par *-l-*, la seconde par *-v (-ši).* Ainsi : moyen serbe *šad (-ši)*, serbe moderne *ìsāvši, dòšāvši,* d'après *ìšao, dòšao* ; russe *krávšij, pávšij* (à côté de *pádšij*), d'après *kral, pal*; v. tchèque *nesv, nesvši*, parallèle à *nesl*; v. pol. *wyszedwszy* parallèle à *wyszedł.*

En serbo-croate, les formes du type *mog-ši, rek-ši*, se maintiennent assez longtemps ; puis, au XVI^e^ siècle, apparaissent les formes modernes : *mògāvši, rèkāvši.* L'élargissement *-āvši* ne s'explique pas par une action analogique des verbes en *-ati* : *pítāvši, písāvši,* car on comprend mal une action directe de la flexion de ces verbes sur la flexion des verbes de classe I, si différente au thème d'infinitif. Il est sorti de l'unique forme de la flexion des verbes forts qui présente *-a-* (comme *a* mobile, portant la désinence consonantique) : le masculin singulier du participe en *-l-*: *rekal (rêkao), mogal (môgao).* Il y a entre *rêkao, rèkla* et *rèkāvši* issu de *rek-ši* le même rapport exactement qu'entre *dòšao, dòšla* et *dòšāvši* issu de *došad-ši.* Le type régulier *pítao : pítāvši* n'a fourni à *dòšao : dòšāvši, rêkao : rèkāvši* que le rapport général de *-l-* à *-v-*, et non l'*a* prédésinentiel (malgré Leskien, *Grammatik,* p. 558).

En polonais, on trouve dans la flexion des verbes forts les formes curieuses du type *przyszedłszy, przyniósłszy* (Meillet et M^me^ de Will-

man-Grabowska, *Grammaire de la langue polonaise*, p. 140 ; Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, II, p. 71 et p. 168), qui sont attestées depuis le XVI^e^ siècle. Sans doute *ł*, qui n'est pas prononcé entre consonnes, a une valeur surtout orthographique ; mais la graphie au moins atteste que le gérondif passé est rattaché étroitement au participe en *-l-*, et qu'il est compris comme la forme adverbiale, en *-szy*, de ce participe : *przyszedł, przyniósł*.

En russe, dans la flexion des verbes forts, le participe en *-l-* présente cette particularité qu'en regard de *neslá, moglá, greblá,* etc., le masculin singulier est *nës, mog, grëb*. D'après l'explication traditionnelle (voir K. Meyer, *op. cit.*, pp. 102-103), la chute de *-l* finale est purement phonétique. Mais ce traitement phonétique surprend. Dans les autres cas où apparaît une *-l* finale après consonne, le russe maintient le groupe, ou intercale un *e* mobile : *mysl', smysl* ; gén. pl. *sĕdel*, de *sĕdló*, nom. masc. sing. *tëpel* (fém. *teplá*) ; gén. pl. *čísel* et *čisl*, de *čislό*, etc. On attendrait donc phonétiquement, soit des formes du type de **grebel*, soit des formes du type de **nesl*, avec conservation de *ĕ-l* finale. On admet que l'action des autres formes : *greblá, grebló, greblí*, a refait **grebl* de **grebel* (cf. pol. *mogł*), d'où la chute secondaire de *-l*. Mais cette action analogique n'est que possible : elle n'est pas démontrée, et elle ne se rencontre pas dans les cas comparables de la flexion des substantifs et des adjectifs. Pour admettre que *grëb* est issu de *greblŭ*, il faut postuler deux traitements spéciaux au participe en *-l-*, l'un analogique et l'autre phonétique.

Sans doute la chute phonétique de *-l* finale après consonne se rencontre dans les langues voisines : le tchèque a *nes, ved*, dans la prononciation vulgaire, pour *nesl, vedl*, de la langue écrite (et dialectalement *nesel, niesol*, etc.), et ces formes sont fréquemment attestées dès le XVI^e^ siècle (Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, II, p. 169). Mais le fait est général en tchèque, et l'on trouve également des génitifs pluriels comme *byd*, à côté de *bydl* (nom. sing. *bydlo*, voir Vondrák, *op. cit.*, I, p. 320). Il en est de même en polonais, où *-l* après consonne tombe phonétiquement en finale ou à l'intérieur du mot dans la prononciation moderne. On trouve même des faits semblables en serbo-croate, mais de façon sporadique, et à date assez récente : j'ai interprété le ragusain *ìncēf* « nappe d'autel » (à côté de *incefo*, gén. *incefala*) comme une altération du latin d'église *lintéolum*, par l'intermédiaire d'une prononciation *(l)incẹ̄ul* (v. *Bulletin de la Société de Linguistique,*

XXIII, 1922, p. III) ; et cf., avec d'autres consonnes, ragusain *trìjes* à côté de *trìjesak* (issu de *trěskŭ*), *moz, mos,* pour *mòzak* (issu de *mozgŭ*), serbo-croate *jȅst* prononcé usuellement *jȅs*, etc.

Mais il s'agit en russe d'un fait limité au masculin singulier du participe en *-l-,* et relativement ancien : une forme *razvĕrgŭ* est attestée dès 1311 (voir K. Meyer, *op. cit.,* p. 103). On doit donc hésiter à expliquer l'absence de *-l* finale par un traitement purement phonétique. Sans doute y aurait-il lieu d'examiner, par l'étude des textes anciens, si ces formes sans *-l* ne seraient pas des formes de participe passé, qui se seraient substituées au participe en *-l-*. Cette substitution nous apparaît exceptionnelle en moyen serbo-croate, et il a dû en être de même dans la plupart des autres langues : ainsi peut-être en vieux tchèque, où des formes comme *vyved,* qui apparaissent de bonne heure, mais isolées (Vondrák, *op. cit.,* p. 320), ont quelque chance d'être antérieures à la chute de *-l* finale dans *vedl* > *ved.* Mais, en russe, le fait a pu prendre une extension plus considérable. C'est précisément dans les textes russes que Miklosich a trouvé le plus d'exemples de l'emploi du participe passé en fonction de participe en *-l-* ; ainsi, dans des textes petit-russes du XVI[e] siècle :

stojavšy jesy pered namy i opysał jesy jich ;
umysłyvšy jesmo ; umysłyvšy jeśmy ;
pryšedšy jesmo ;
tuju ustavu našu davšy jesmo poddanym našym, etc.

Et Miklosich en donne même des exemples en russe moderne, où par ailleurs le gérondif passé a un emploi très limité dans la langue populaire (voir K. Meyer, *op. cit.,* p. 193).

Paris, juin 1924.

VERS UNE ALTÉRATION DU TYPE FLEXIONNEL EN POLONAIS,

PAR

HENRI GRAPPIN.

« Il est curieux de voir la langue polonaise, avec toute son apparence archaïque, passer lentement et insensiblement, mais d'une façon régulière et continue, dans le domaine de la flexion nominale, du type casuel au type prépositionnel ». Cette vue de Gawroński[1] peut surprendre quand on considère le lourd appareil de flexion que le polonais a conservé. Alors que sa conjugaison apparaît notablement simplifiée par rapport à celle du slave commun, sa déclinaison est encore complexe. « Elle est même devenue, a-t-on pu dire, plus touffue et, quoique certains systèmes se soient disloqués, elle n'a perdu rien, ou presque rien, de sa richesse de formes »[2].

Pourtant, si l'armature ancienne semble intacte, ou à peu près, la langue poursuit, derrière elle, une évolution qui tend à réduire l'importance considérable des cas et qui l'achemine ainsi vers le terme encore lointain auquel ont abouti l'anglais et l'ensemble des langues romanes. On ne veut ici que rappeler les plus expressives des innovations anciennes et actuelles qui concourent à orienter le polonais dans ce sens. Gawroński n'a eu égard qu'aux faits de syntaxe, à vrai dire les plus caractéristiques. Mais ces faits sont eux-mêmes liés à des changements morphologiques qui en renforcent la signification.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les conditions dans lesquelles le

---

[1] A. Gawroński, *Język pòlski*, VII, 2, 1922, pp. 58-59.

[2] K. Drzewiecki, *Le genre personnel dans la déclinaison polonaise*, Paris, 1918, p. 51.

polonais s'est dégagé, par suite de procès phonétiques et morphologiques qui ne lui sont pas spéciaux, du système de flexion nominale fondé sur la structure des thèmes. L'obscurcissement de la notion de thème a déterminé dans son domaine, comme ailleurs, d'importantes modifications. C'est ainsi que, dans les substantifs masculins, les anciens thèmes en *-o-*, *-i̯o-*, *-ŏ-*, *-ŏ-* se sont fondus avec les thèmes consonantiques, et que cinq types de déclinaison du slave commun ont en définitive abouti à un type polonais unique. Pareillement, quoiqu'à un degré moindre, un type polonais à peu près homogène s'est constitué sur les thèmes neutres en *-o-*, *-i̯o-*, *-es-*, *-en-*, *-ent-*. Les formes de féminin du type *kość* combinent d'anciens thèmes en *-ŏ-*, des thèmes en *-ū-*, et aussi d'anciens thèmes consonantiques.

Ce reclassement et ce tassement des séries flexionnelles se sont effectués en polonais à date ancienne. Ils ne se sont complétés, dans la période historique, que sur quelques points de détail, par la fusion partielle ou totale de certains groupes secondaires dans des catégories plus générales: ainsi la disparition des thèmes en *-es-* (*słowo*, *słowa*, cf. v. sl. *slovo, slovese*), des féminins thèmes en *-ū-* (*krew, krwi*, v. pol. *kry - krwie*, cf. slave commun **kry, *krŏve*), ou des féminins thèmes en *-er-* (*macierz, macierzy*, v. pol. *mać - macierze*, cf. slave commun **mati, *matere*). Le groupe du type *imię*, aujourd'hui incorporé au type neutre commun, gardait encore au XV^e^ siècle des éléments de sa flexion primitive (cf. v. sl. *imę, imene*).

On n'aperçoit pas, dans la langue littéraire actuelle, d'innovations menaçant sérieusement ces cadres de la flexion fixés de longue date. Mais des simplifications nouvelles peuvent venir du fond des parlers populaires, qui ont une tendance certaine à alléger le système. Sur près d'un tiers du domaine linguistique polonais, le groupe des neutres en *-ę* a aujourd'hui cessé d'exister[1]. D'une part, aux thèmes en *-ęt-* (*cielę*) sont substitués uniformément des dérivés en *-ak* (*cielàk, kurczàk, dzieciàk*, etc.). D'autre part, la petite série des thèmes en *-en-* (*ramię*), entièrement isolée, a perdu son autonomie. Sous l'influence de l'identité de forme du génitif singulier et du nominatif pluriel des neutres (*pola*), le génitif singulier *imienia*, lui-même analogique, fait fonction de nominatif pluriel et élimine *imiona*. La voyelle finale du nomin. sing. *imię* étant dénasa-

[1] Voir K. Nitsch, *Mowa ludu polskiego*, pp. 66-67, et aussi l'ouvrage collectif *Gramatyka języka polskiego*, pp. 474-475 (Kraków, 1923).

lisée et devenant identique, dans la prononciation, à l'*-e* de *pole*, on forme sur le modèle *pole*, *pola* un type *imie*, *imia*; *wymie*, *wymia*, *we wymiu*, etc. Ce phénomène qui, d'après M. Nitsch, se propage avec beaucoup de force, affecte dès aujourd'hui une aire étendue de la Pologne septentrionale, Mazovie, région de Varsovie, zone de Kołło à Poznań, etc. Le temps n'est peut-être pas éloigné où une telle innovation, qui n'est pas sans analogue sur d'autres domaines, s'introduira dans la langue littéraire [1].

* * *

La réduction du nombre des désinences casuelles est d'un ordre de faits plus caractéristiques. Si « touffue » qu'elle apparaisse encore, la déclinaison polonaise s'est considérablement clarifiée et stabilisée. En comparant son état actuel à l'état qu'elle offre au XVI^e^ siècle, au XVII^e^, même encore au XVIII^e^ et dans la première moitié du XIX^e^, on constate qu'elle a laissé en route un nombre important de terminaisons héritées ou analogiques, en même temps qu'elle travaillait à opérer une redistribution de celles qu'elle retenait en les dotant d'une valeur sémantique plus déterminée. Le polonais s'est émancipé, plus complètement que le russe et le tchèque, de l'ancien régime des thèmes, en ce sens qu'il a plus hardiment généralisé telle ou telle ancienne voyelle finale de thème. En incorporant cet élément à la désinence proprement dite, et en rendant le tout plus indépendant de la qualité dure ou molle de la consonne finale du radicale, il a mieux normalisé la flexion de plusieurs cas. C'est ainsi qu'il a réalisé, au datif pluriel, une désinence unique *-om*, en face de russe *-амъ*, *-ямъ*, et de tchèque *-ům*, *-im*, *-ám*, *-em*.

En se bornant à l'essentiel, on relèvera les désinences suivantes, d'importance d'ailleurs inégale, que le polonais a éliminées à dates diverses :

I. Singulier.

Génitif. Les féminins ont eu, sous l'influence des adjectifs, une désinence *-ej*, qui se maintenait encore partiellement au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles. Ceux du type mou ont comporté couramment

[1] On sait qu'en tchèque, si le groupe du type *kuře-kuřete* s'est jusqu'ici maintenu, en revanche le groupe du type *plémě* n'existe plus que dans la langue littéraire et a cédé la place, dans la langue courante, à une forme du type dur neutre *město* (*plemeno*, etc.).

jusqu'au XVIII^e siècle, une désinence *-'e* dont la littérature du dernier siècle offre encore des exemples assez fréquents: *bez ziemie* (Słowacki), *żmije* (Mickiewicz), *szyje* (Syrokomla), etc.; cette désinence, naguère générale dans les parlers locaux, y est partout en régression continue, refoulée qu'elle est par la désinence *-i/-y* qui l'a emporté dans la langue littéraire.

Datif. Les masculins du type mou, et parfois ceux du type dur, se rencontrent jusqu'au XVI^e siècle avec une désinence *-ewi* (*mężewi, królewi, Krystusewi*). Sous l'influence des masculins, on trouve jusqu'au XVI^e siècle quelques formes de neutre en *-owi* (*słońcowi*), et plus souvent, sous l'influence des adjectifs, des formes de féminins en *-ej*.

Accusatif. Une désinence *-ą* était encore d'emploi courant au XIX^e siècle pour les féminins du type mou. La langue littéraire ne la maintient plus, actuellement, que dans la forme *panią*, condamnée elle-même à disparaître [1].

Instrumental. On trouve jusqu'au XVII^e siècle, pour les neutres en *-e*, une désinence *-im/-ym* (*powietrzym*).

Locatif. Les masculins et neutres de type mou offrent parfois, jusqu'à la fin du XV^e siècle, une désinence *-i/-y* (*na stolcy, w gaji, w sercy, w poli*), qui continue l'ancienne désinence slave commune *-i*. Les féminins offrent encore jusqu'à la fin du XVIII^e siècle une désinence analogique *-ej*, empruntée aux adjectifs.

II. Pluriel.

Nominatif. Les masculins du type mou admettaient une désinence *-ewie* éliminée à date ancienne (*mistrzewie, wężewie*).

Génitif. Les masculins du type mou admettaient une désinence *-ew*, dont l'emploi était très limité dès le XV^e siècle (*mistrzew, królew*). Au XVIII^e et au commencement du XIX^e, sous l'influence des masculins, les neutres et les féminins comportent souvent une désinence *-ów* (*oknów, muchów, myszów*), encore fréquente aujourd'hui dans les parlers populaires (*miejsców, jabłków*).

Datif. Une désinence *-em*, employée pour les masculins du type mou (*królem, koniem*), a disparu au XVI^e siècle. Les féminins

[1] D'après le type *proszę pana*, on dit *proszę pani*. D'autre part, dans la langue courante, on entend déjà: *znam te panie* (= *tę panię*), etc.

ont conservé jusqu'au XVII^e leur désinence primitive *-am*, qui s'est étendue et a persisté jusqu'à cette époque dans des formes de masculins et de neutres (*sąsiadam*, *piorunam*, *ustam*).

Instrumental. Les désinences *-y* / *-i* (thèmes slc. en *-o-*) et *-mi* (thèmes slc. en *-u-* et *-i-* et thèmes consonantiques), encore fréquentes au XVIII^e siècle, n'ont cessé de reculer depuis le XVI^e siècle devant la désinence *-ami*, et elles ne se maintiennent plus aujourd'hui que d'une façon précaire dans quelques formes des trois genres.

Locatif. Une très ancienne désinence *-ich* (XIV^e, féminins du type mou) est tombée, de même qu'une désinence *-och* (XV^e, aux trois genres). La langue n'a conservé que dans quelques noms de pays (*w Prusiech*) ou dans des formes archaïques (*w niebiesiech*) une désinence *-ech* autrefois fréquente avec les substantifs masculins et neutres et étendue même à des féminins (*w czasiech*, encore au XVIII^e, chez Naruszewicz et Krasicki, *na uściech* au XIX^e chez Syrokomla, etc.).

Le polonais a ainsi, en ce qui concerne les substantifs, simplifié notablement l'économie de son système flexionnel. Sans parler du duel, qui, comme ailleurs, a été abandonné et qui était en voie de disparition dès le XVI^e siècle (il n'en reste plus que des débris), il a rejeté non seulement des terminaisons secondaires comme datif *-ewi*, nomin. pl. *-ewie*, génit. pl. *-ew*, mais des désinences importantes comme féminin génit. sing. *-e* et accusat. sing. *-ą*. La désinence d'instrum. sing. *-em*, originairement propre aux thèmes en *-u-* (*synъmъ*, pol. *synem*) et aux thèmes en *-i-* (*zętъmъ*, pol. *zięciem*), était généralisée dès avant l'époque historique pour toutes les formes de masculins et de neutres. Après divers essais de normalisation, la désinence de datif pl. *-om* s'est établie rigoureusement pour les trois genres, et il en est aujourd'hui à peu près de même pour instrum. pl. *-ami* et locat. pl. *-ach*.

Les conditions générales du développement des langues, aussi bien que les conditions propres au polonais, ne permettent pas de penser que cette évolution morphologique, dont certains traits sont plus accusés que dans d'autres langues de la famille, soit sur le point d'être épuisée. Elle est poursuivie très visiblement, en dessous de la langue littéraire, par les parlers locaux, où s'accumule une réserve d'innovations dont un certain nombre ont toutes chances de prévaloir plus ou moins tôt

et plus ou moins complètement[1]. C'est ainsi que les dialectes, surtout dans le nord, accentuent la tendance de la langue littéraire à généraliser le datif sing. masc. *-owi*. Les parlers septentrionaux inclinent même à résoudre la difficulté de la double désinence *-owi* et *-u* au datif sing. masc. en réalisant un compromis par une désinence *-owiu* (*panowiu*). Dans les formes de pluriel, un type unique s'élabore pour les substantifs des trois genres, comme aussi pour les adjectifs et les pronoms. Au nord, dans le centre, en Kujawie, la caractéristique *-ów* de génit. pl. est étendue aux féminins et aux neutres (*studniów, polów*). Le nominatif-accusatif fém. pl. *-i* est en voie de disparition dans tout le nord, sporadiquement aussi dans la partie méridionale du domaine.

Les conditions phonétiques peuvent jouer un rôle dans cette évolution, en accélérant les effets de l'analogie. Ce sont elles, notamment, qui ont assuré pour une bonne part, dans la langue littéraire, la généralisation du datif pl. *-om*, l'*-a-* du dat. pl. féminin étant fermé (*-ȧm*). Telle ou telle finale articulée dialectalement peut être ainsi amenée, surtout quand elle renferme un élément nasal, à se détériorer et à perdre plus ou moins son individualité. Dans beaucoup de régions, l'instrum. sing. fém. *-ą* est articulé *-om* (*z matkom*), ce qui favorise le rapprochement avec la forme en *-em* des masc. et des neutres. Les « Górales » prononcent très faiblement *-m* final, qui parfois même s'amuit complètement: *z Pane Boge, z Klimke*[2]. Ailleurs, spécialement dans la région de Chełmno-Dobrzyn, où *ę* a le timbre de *a* nasal, l'affaiblissement de la nasalisation en voyelle finale aboutit à l'identification du nominatif et de l'accusatif sing. des féminins: *zabił ta koza* (= *tę kozę*)[3]. Ces procès, et d'autres semblables, sont éminemment propres à amorcer des réductions morphologiques dont certaines au moins pourraient être exploitées ultérieurement par la langue littéraire.

* * *

En étudiant la flexion « composée », c'est-à-dire des adjectifs, et celle des noms de nombre, on relèverait également des faits anciens

---

[1] Sur les caractéristiques principales de la déclinaison dans les parlers locaux, voir Nitsch, *Encyklopedja polska*, III, pp. 294-303, ou *Gramatyka języka polskiego*, pp. 467-476.

[2] Pour *Klimkiem*, *-k-* étant dépalatalisé par analogie avec les autres cas. Voir Nitsch, *Mowa ludu polskiego*, p. 96.

[3] Nitsch, *Mowa ludu polskiego*, p. 26 ; v. aussi *Gramatyka języka polskiego* p. 470.

ou nouveaux orientés dans le même sens. On observerait, par exemple, que des conditions phonétiques liées, elles aussi, à la présence d'un élément nasal, ont déterminé à partir du XV^e siècle une confusion qui n'a été consacrée qu'au XVIII^e, celle de l'instrumental et du locatif des pronoms et adjectifs masculins et neutres tant au singulier qu'au pluriel. C'est seulement à date récente qu'une différence entre *-ym* et *-em*, *-ymi* et *-emi* a été rétablie artificiellement, sur un principe nouveau tout extérieur et mécanique, qui est la considération de la forme du nominatif[1]. La tendance à confondre partiellement la déclinaison nominale et la déclinaison composée, attestée notamment, dans l'ancien polonais, par l'extension de la caractéristique *-ej* à des formes de substantifs féminins, est loin d'avoir disparu. Elle est générale dans la langue courante de l'élément cultivé des « confins », dont l'influence sur le dialecte littéraire s'est accusée si souvent. Elle se répand à Varsovie, et elle n'est pas inconnue à Cracovie. Le nivellement se faisant au profit de la déclinaison nominale, on dira : *w druge strone* (= *w drugę stronę* = *w drugą stronę*), *dobre siostre* (= *dobrą siostrę*), etc.[2]. Ici comme dans plusieurs faits notés plus haut, les terminaisons à élément nasal semblent appelées particulièrement, croyons-nous, à être le point de départ de remaniements morphologiques étendus, la débilité de cet élément en finale de mot favorisant, entre des formes où il est présent, des confusions qui peuvent ensuite se propager par analogie à d'autres formes nettement distinctes, mais appartenant au même système.

Dans les parlers locaux du sud, on rencontre des formes *kościch, ludzich,* etc., où la désinence *-i* de génitif pluriel des substantifs est renforcée de la finale *-ch* du même cas des pronoms et adjectifs.

Si la tendance à refaire la déclinaison composée sur la déclinaison nominale ne s'affirme pas encore directement dans la langue littéraire, c'est elle cependant qui paraît, pour commencer, entraîner la réduction progressive du groupe des mots hybrides, substantifs par leur sens et adjectifs par leur flexion, tels que les dérivés féminins en *-owa, -ina, -anka,* etc., dont la déclinaison, actuellement instable et non homogène, incline à passer tout entière au type nominal pur.

Malgré certaines complications introduites par l'opposition du personnel et du non personnel, la flexion des noms de nombre s'est dépouillée

---

[1] V. Łoś, *Zasady ortografji polskiej*, p. 7.

[2] V. Nitsch, «Z historji polskich rymów» (*Prace Tow. nauk. Warsz.*, n° 1, p. 37).

sensiblement, grâce à la généralisation d'une désinence *-u* empruntée au duel *dwu*, fait qui n'est pas antérieur au XVII^e siècle, et grâce à la réduction au type composé ordinaire, c'est-à-dire à premier élément fixe, d'un certain nombre de numéraux à plusieurs éléments variables. Un nombre comme *pięć* (*sześć*, etc.), qui comportait jadis — de même qu'aujourd'hui encore en russe — une flexion nominale complète, l'a réduite — de même que tchèque *pět* — à deux formes : *pięć - pięciu* (instrum. *pięcioma*, accessoire, s'élimine). *Trzydzieści, czterdzieści, trzysta*, etc., qui fléchissaient intégralement leurs deux termes, ne fléchissent plus que le second, qui lui-même se contente de la caractéristique *-u* (*-oma* accessoirement à l'instr.). L'instrumental féminin *dwiema* est en train de disparaître devant *dwoma*, antérieurement propre aux masculins et aux neutres [1]. Le nomi-atif-accusatif féminin *dwie* n'existe plus dans une partie du domaine septentional, Prusse orientale et occidentale (sauf le pays des Kachoubes), région de Dobrzyn (*dwa kozy, dwa łyżki*). Ce qui est encore plus caractéristique, c'est que, d'une façon générale, les numéraux, surtout à partir de cinq, y tendent à devenir invariables : *przed siedem lat, z pięć koniami, z dwasta owcami*, etc. Dans les numéraux complexes tels que 421, 1101, etc., la langue littéraire traite *jeden* comme élément invariable (mais cf. tchèque *tisíc sto jeden — tisíce sta jednoho*). Toutefois le sentiment linguistique est encore, sur ce point, assez hésitant [2].

Le fléchissement du système casuel polonais s'accuse encore, au

---

[1] L'emploi de *dwoma* comme instrumental féminin ne s'impose pas encore sans discussions. Dans une étude sur les traductions de Boy (*Przegląd Warszawski*, septembre 1922), W. Borowy relève en les mettant au compte des parlers de « Petite-Pologne » des emplois comme *dwoma fatdami, z dwoma osobami*. Mais Nitsch (*Język polski*, VII, 5, p. 145) assure qu'ils sont actuellement généralisés dans toutes les parties du domaine polonais et que la différence entre *dwoma* et *dwiema* n'est plus maintenue que par les « grammairiens formalistes ».

[2] Dans son étude sur Boy, W. Borowy, qui dénonce chez le traducteur « une tendance à ne pas décliner les noms de nombre », signale des tournures comme : « *patrzał na swoich trzystu dwudziestu jeden kolegów* ». Mais Nitsch (*Język polski*, VII, 5, p. 145) nie que la tendance à ne pas décliner les noms de nombre existe ailleurs que dans les régions septentrionales. Stan. Szober (*ibid.*, pp. 129-134) constate que l'invariable *jeden* est d'usage dans la langue normale, et il explique par l'influence du russe l'emploi de la forme fléchie. En réponse à ces assertions des linguistes, W. Borowy (*Przegląd Warszawski*, avril 1923, pp. 130-131) déclare que quant à lui il dit « *trzystu dwudziestu i jednego kolegów* » et qu'une enquête rapide menée à Varsovie l'a convaincu qu'il n'était pas seul à s'exprimer ainsi.

point de vue morphologique, par un phénomène qui intéresse les cas dont la désinence est constituée, en tout ou en partie, par une voyelle palatale.

Quand il s'agit de ces cas, la flexion du mot n'est pas limitée, normalement, à la désinence proprement dite. Elle comporte, en plus, une alternance de la consonne finale du radical, et aussi, dans bien des formes, une alternance de la voyelle radicale. En face de *cz-o-ł-o,* le locatif *na cz-e-ł-e* présente trois caractéristiques. Il arrive même fort bien que, par suite de procès phonétiques secondaires, l'élément désinentiel proprement dit perde toute valeur, comme dans nomin. pl. *Polacy* (en face de nom. sing. *Polak*), où c'est l'élément *-c-*, alternant avec *-k-*, qui constitue le véritable morphème caractéristique du cas. Les alternances diverses liées au jeu de la désinence font ainsi corps avec elle, au point d'assumer éventuellement son rôle.

Dans les conditions anciennes de la flexion nominale polonaise, les éléments de ce complexus de morphèmes étaient étroitement associés, et ils concouraient solidairement à caractériser le cas. La voyelle palatale désinentielle, éminemment contagieuse, exerçait un rayonnement puissant et propageait son action, quand les circonstances phonétiques s'y prêtaient, jusqu'au cœur du mot, se consolidant ainsi de morphèmes auxiliaires. Ainsi, en face de nominat. *czas,* le locat. v. pol. *w czesie*; en face de *ściana* v. pol. *na ścienie*; en face de *niebo* (ancien th. en *-es-*) v. pol. *niebiesiech* (conservé dans la langue religieuse).

Or, cette sorte de flexion auxiliaire, appuyant de l'intérieur la désinence de plusieurs cas, s'est beaucoup affaiblie avec le temps et elle continue à se détériorer de jour en jour. La langue tend à reléguer la flexion dans la tranche finale du mot. D'une part, en généralisant tel ou tel type de désinence à voyelle vélaire, elle épargne l'alternance à la consonne finale du radical (comparer locat. pl. v. pol. *w uściech,* aujourd'hui *w ustach*; vol. p. *w grzesze,* aujourd'hui *w grzechu*). D'autre part, et surtout, elle s'émancipe des anciennes lois réglant les alternances vocaliques à la pénultième. Si les alternances *ę/ą*, *o/ó*, liées à des conditions d'accentuation, de quantité et de structure syllabique, se maintiennent encore sensiblement, la tradition des alternances *e/o* et *e/a*, liées à la palatalisation, tend à disparaître, et l'on peut même dire que l'alternance *e/o* a cessé d'être vivante. Les alternances vocaliques de la flexion nominale, qui depuis longtemps ne correspondent plus à des exigences articulatoires réelles, cessent en outre de correspondre à une utilité morphologique sérieuse. La tendance générale de la langue est de stabiliser le

plus possible les thèmes. C'est elle qui a déterminé l'élimination de types nominaux secondaires, tels que les thèmes en *-es-*, en *-er-*, en *-ŭ-*, et dans une région dialectale les thèmes en *-ę-*. C'est elle aussi qui travaille à ruiner les alternances vocaliques et à limiter le champ d'assimilation de la désinence. Quand on confronte deux états comme ceux que représentent v. pol. *w niebiesiech* et pol. mod. *w niebiosach*, où l'on voit que la langue fait l'économie de deux alternances (*e/o, s/ś*), on se rend compte que le mot fléchi s'affranchit de plus en plus de ce qui pourrait s'appeler la domination de la désinence. L'action de la désinence, d'abord vivante, c'est-à-dire phonétique, est passée ensuite à l'état de simple tradition morphologique. Cette tradition, à son tour, s'abolit peu à peu. La désinence, privée de l'appoint des alternances vocaliques, se trouve confinée de plus en plus dans son domaine propre, sans autre sauvegarde que sa valeur fonctionnelle. En tant que les alternances vocaliques, dans les formes de plusieurs cas, contribuaient fortement à caractériser cette valeur, on peut dire, semble-t-il, que leur dégradation actuelle, de plus en plus accentuée, constitue un des symptômes de l'affaiblissement du système flexionnel polonais.

* * *

Le dernier fait qui vient d'être indiqué — refoulement progressif de la caractéristique flexionnelle à l'extrémité du mot — est un de ceux qui font bien sentir comment le système peut s'affaiblir du dedans et se vider tout en conservant apparemment intact son appareil morphologique. On s'en rend encore mieux compte en examinant non plus les formes des cas, mais le rôle qu'ils jouent dans la langue, leurs emplois.

On ne retiendra pas ici comme témoignages d'une « disparition partielle de la déclinaison polonaise », ainsi que le fait Łoś[1], la fixation d'une forme invariable de participe en fonction de gérondif (*dbając, wziąwszy*), ou les formes nominales d'adjectifs *rad, pewien, zdrów,* etc., ou les singuliers invariables en *-um* (*gimnazjum*), ou les formes non déclinées de certains noms étrangers, propres ou même communs. Ce sont là des faits trop secondaires et trop peu originaux pour contribuer sensiblement à une altération du système[2]. Il est beaucoup plus inté-

[1] J. Łoś, *Gramatyka języka polskiego,* p. 248.

[2] On notera cependant, sans exagérer l'importance de ce point, l'indulgence croissante avec laquelle la langue accueille des formes étrangères sans leur imposer sa juridiction grammaticale. De là certains troubles et de grandes hésitations

ressant d'observer que l'importance des cas est menacée par l'action de deux processus d'ailleurs liés l'un à l'autre:

1° réduction des emplois de certains cas au profit d'autres cas;

2° collaboration de plus en plus active des prépositions au rôle syntaxique joué par la flexion casuelle.

En considérant la ligne actuelle du développement de la langue, Gawroński admet comme très vraisemblable que le polonais aboutira lentement — et pourrait aboutir assez vite si des circonstances imprévues venaient ébranler l'autorité de la norme sociale et linguistique — à un état de choses où ne subsisteraient plus que le cas sujet, le cas régime, et certains emplois du génitif [1]. Quoi qu'il en soit de ces anticipations, il est de fait que les fonctions de plusieurs cas marquent une régression sensible depuis trois ou quatre siècles, les unes passant

---

(v. Loś, *Zasady ortografji polskiej*, p. 30-35). L'afflux de ces formes à statut privilégié dans une langue qui associe organiquement la représentation de la forme et celle de la fonction pourrait desserrer en quelque mesure, à la longue, le lien qui unit ces deux éléments. Des substantifs comme *menu*, *cercle*, *autodafé* prennent place tels quels dans la phrase, sans indice de fonction. Cf. les tournures *mundur barwy khaki*, *głowa z włosami blond*, etc. On trouvera même un substantif non fléchi comme régime d'une préposition latine: *Wasilewski contra Lednicki* (titre d'article d'un grand journal varsovien). Une foule de noms propres, en raison de la structure de leur élément final, ou même quand cette structure le permettrait, restent indéclinés: *obrazy Delacroix*, *Komedje Sardou*, *mieszkańce Toledo*. Les philologues qui défendent la langue contre les russicismes dénoncent une tendance de la presse à laisser invariables les noms de famille en *-o*. Les considérations d'ordre pratique contribuent évidemment beaucoup, dans la plupart des cas, à suspendre le jeu normal de la flexion des noms propres. On craint d'altérer la physionomie du mot, d'autant plus que le sentiment des conditions anciennes des alternances s'est obscurci et qu'ainsi les sujets parlants peuvent hésiter, en face d'un cas oblique, dans la restitution du nominatif. C'est pour maintenir la forme fondamentale, et aussi parfois pour s'abstenir de préciser le sens, que la langue courante tend à la tournure *widziałam Milanowicz* (Nitsch, *Mowa ludu polskiego*, p. 63), où le nom propre, privé à la fois de flexion et de suffixe, peut signifier «Madame» ou «Mademoiselle Milanowicz». A des besoins analogues correspond l'innovation récente de la langue administrative (St. Szober, *Gramatyka języka polskiego*, p. 219) qui consiste à substituer à l'adjectif d'appartenance, seul conforme jusqu'ici au sentiment linguistique, une forme de substantif placé en apposition, quand il s'agit d'un nom de localité qui est en même temps celui des services qui y sont établis ou celui de l'arrondissement: *dyrekcja kolejowa Lwów*, au lieu de *Lwowska dyrekcja kolejowa*; *powiat Mława*, au lieu de *powiat mławski*, etc.

[1] *Język polski*, VII, 2, pp. 60-61.

à d'autres cas plus vivaces, les autres se renforçant d'un morphème nouveau, qui est telle ou telle préposition. « Nous rafraîchissons les cas, écrit Rozwadowski, à l'aide de prépositions »[1]. Les fonctions et la relation que le Pseudo-Orzechowki, par exemple, exprimait simplement, au XVI^e siècle, à l'aide des deux mots fléchis *względem Boga*[2], s'exprimeront aujourd'hui à l'aide de deux prépositions régissant d'autres cas: *ze względu na Boga.* Des cas de ce genre sont nombreux, et l'on voit chaque jour, principalement dans le domaine du régime des verbes, surgir des innovations dont les succès sont divers. C'est ainsi que W. Borowy, dans son étude sur la langue et le style des traductions de Boy, signale avec inquiétude, en jugeant d'après son simple sentiment linguistique, des constructions telles que *poszukiwać za czemś* (au lieu de *poszukiwać czegoś*), *ufać w coś* (au lieu de *ufać czemuś*), *nie zdać sobie sprawy o czemś* (au lieu de *nie... czegoś*), toutes constructions où l'on voit substituer au cas pur et simple une tournure à préposition.

Le *génitif*, en raison de sa complexité, a réduit très sensiblement le domaine de ses emplois[3]. Ceux qui se rattachaient aux valeurs de l'ancien ablatif indo-européen, et qui subsistaient encore en vieux polonais, ont disparu, et le polonais moderne a recours en ce cas à *od* ou à *z*. Le génitif de comparaison, encore vivant dans d'autres langues de la famille, ne se rencontre plus que sporadiquement dans la langue littéraire et n'est plus qu'une survivance locale dans certaines régions. C'est comme adnominal que le génitif se maintient le mieux, mais dans le sens objectif il fait de plus en plus appel à *do* ou *dla*. Il est à noter, d'ailleurs, que les parlers populaires tendent çà et là à substituer à la construction *syn kogoś* la construction *syn od kogoś*. Chez les Kachoubes méridionaux: *syn od moi córcié* (= wnuk), *dzecy od moich dzecy*. En Silésie, depuis le nord jusqu'aux Beskides: *synek od moje cery*[4]. La valeur

[1] *Kwartalnik filozoficzny*, I, 1, p. 24 (Kraków, 1922). Voir aussi A. Gawroński, *O błędach językowych* (*Bibl. Tow. Miłośników jęz. polsk.*, n° 3, p. 16): « Dans le polonais actuel, on peut observer que les désinences casuelles commencent à nous paraître de plus en plus généralement trop faibles pour exprimer les valeurs qu'elles ont à traduire. C'est pourquoi la tendance s'accuse de plus en plus visiblement en polonais à renforcer les cas nominaux par des prépositions ».

[2] *Ziemianin*, p. 18, 3-4 (édit. H. Gaertner, Lublin, 1922).

[3] Voir particulièrement, sur la syntaxe historique du génitif, Jan Bystroń, *O użyciu genetivu w języku polskim* (*Rozprawy wydziału filolog. Ak. Umiej. w Krakowie*, t. XXII).

[4] V. *Materjały i Prace Komisji językowej Akad. Um. w Krakowie*, III, 175, et IV, 334. Gawroński (*Język polski*, VII, 2, p. 60) cite de St. Brandowski (*Ludzkie*

partitive subsiste très nettement, mais en général, comme complément du verbe, le génitif perd beaucoup de terrain. On ne construit plus avec le génitif des verbes de contact comme *macać* ou *ruszyć* (le XIX^e^ siècle en offre encore des exemples), ni des verbes d'habitude comme *nawyknąć*, ni des verbes de protection comme *ratować* ou *baczyć*. A *litować czegoś* on a substitué *litować się nad czem*. *Ptakać czegoś* cède la place à *ptakać nad czem* ou *opłakiwać coś*. On dit de plus en plus *czekać na coś* au lieu de *czegoś*, etc. Une foule de verbes munis de préverbe *do-* admettent ou tendent à admettre l'accusatif à côté du génitif, parfois à l'exclusion du génitif. Des constructions comme *miasta dojechali* (Piotr Kochanowski, *Jeruzalem wyzwolona*) ne sont plus admises, l'usage tendant à prévaloir, quand le sens est concret, de répéter devant le régime la préposition-préverbe. Le génitif de temps ne s'emploie plus que dans des conditions très définies, hors desquelles la langue recourt à *za* ou *w*. Le génitif comme régime direct dans les propositions négatives subsiste encore, mais l'accusatif lui est de plus en plus substitué dans la langue courante, et c'est une des tendances que l'on a le plus à combattre dans les écoles; le polonais s'oriente ainsi vers l'état du tchèque, où ce génitif n'est plus conservé que par la langue livresque.

Le rôle du *datif* s'est également beaucoup réduit. La préposition *po* comportait autrefois une construction avec le datif (encore au XVII^e^ siècle Szymonowicz : *Tityrus wprzód zaczynał, Dametas po niemu)*. Or, cette construction est aujourd'hui limitée à un ou deux emplois de type fixé *(po złotemu, po polsku)*. La préposition *ku*, jadis très courante, est en voie de disparition, et sa place est prise par d'autres prépositions, comme *do* ou *na*, qui comportent une autre construction. Alors que le datif seul suffisait naguère à exprimer la direction, au sens concret ou figuré *(należć drogę zaburzeniu* dans *Ziemianin*, p. 12, 14 ; *nie przybliży się przybytkowi twemu* dans Kochanowski, Ps. 90), la langue rend aujourd'hui ce sens par *do* ou par *dla*. Gawroński a indiqué dans une petite monographie très précise comment cette dernière préposition, par une extension continue de sa valeur (passage du sens causal au sens final), fait au datif une concurrence de plus en plus victorieuse [1].

---

karykatury, p. 118), « excellent observateur de la vie et du langage du bas peuple des villes », le passage suivant: « Mnie tylko jedno pomóc może: żeby się ona do mnie namyślała. — Jaka ona? — *Córka od jednej sklepiczarki* ».

[1] *Język polski*, VII, I, pp. 1-12, et II, pp. 53-61.

L'*instrumental* a gardé son caractère fondamental de cas non régi, exprimant par lui-même une relation, mais, par rapport à l'ancienne langue, il est aujourd'hui notablement moins autonome, et il se renforce bien plus souvent d'une préposition[1]. Comme « sociatif », il n'existe plus qu'avec *z*, sauf dans un tout petit nombre de cas où le substantif est accompagné d'un adjectif *(wyszedł na spotkanie całym domem)*. Pour indiquer l'instrument, le moyen, la cause, l'instrumental est encore d'emploi courant, mais de plus en plus interviennent des prépositions comme *od, przez*, ou encore *z pomocą, za pomocą, przy pomocy*, etc. On ne trouve plus des tournures comme celle-ci : *poległ żelazem* (Piotr Kochanowski), aujourd'hui *od żelaza*. Dans certaines régions influencées par l'allemand, on a recours à *z*, comme l'usage en est établi chez les Sorabes, pour indiquer l'instrument de l'action : *on go bił z kijem*[2]. Le vieux polonais mettait à l'instrumental, comme aujourd'hui encore le russe, le nom de l'agent animé complément de verbe passif : *Bogu rodzica, dziewica, Bogiem sławiena Maryja (Bogurodzica), ja jesm posłana Bogiem (Bible de Sophie)*. Cet emploi, réduit de bonne heure, est aujourd'hui tout à fait exclu de la langue littéraire, qui dans ces cas demande *przez* (moins bien *od*).

Le *locatif* s'est employé seul comme complément circonstantiel de temps ou d'espace *(poście, zimie)* jusqu'à une date assez récente, et il n'est pas très rare encore chez Wacław Potocki. Aujourd'hui, comme en russe et en tchèque, il ne s'emploie plus qu'avec préposition, sauf çà et là dans les parlers locaux. La langue recourt d'ailleurs volontiers, pour traduire la valeur locale, à d'autres cas dépendant de prépositions : *u, koło*, etc.

* * *

Les faits qui viennent d'être rappelés brièvement ne sauraient guère rendre sensible le vaste et lent travail qui est en train de transformer, par une foule d'innovations de détail, la syntaxe de régime du polonais. On sait la tendance générale, dans les langues indo-euro-

[1] V. surtout J. Łoś, *Funkcje narzędnika w języku polskim* (*Rozprawy wydz. filolog. Akad. Um. w Krakowie*, t. XL).

[2] Nitsch, *Mowa ludu p.*, p. 136, et aussi *Gram. jęz. polsk.*, p. 475. Dans le *Kurjer Warszawski* du 15 mai 1924, A. Kryński, conservateur vigilant, met en garde contre des tournures telles que *pozycja ostrzeliwana zapomocą armat* ou *przez armaty*, où il voit « une imitation de la syntaxe étrangère », et recommande la tournure *pozycja ostrzeliwana armatami* comme « seule correcte, c'est-à-dire conforme à la nature de la syntaxe polonaise et en général slave ».

péennes, à simplifier la flexion, et le rôle joué dans ce procès par les prépositions, que l'indo-européen ne connaissait pas[1]. En polonais comme ailleurs, l'élargissement progressif de l'emploi des prépositions, en déchargeant la désinence nominale d'une partie de son rôle, contribue à oblitérer l'expressivité du cas et prépare peu à peu sa disparition. Il renforce ainsi l'action des facteurs purement morphologiques signalés antérieurement : refonte des cadres de la déclinaison, réduction du nombre des désinences, généralisation de caractéristiques casuelles, stabilisation des thèmes, limitation du champ des alternances, etc. Toutes ces circonstances, très disparates et d'intérêt très inégal, concourent à préparer, selon toute apparence, des simplifications nouvelles plus ou moins prochaines et un affaiblissement général du système casuel analogue à celui qui s'est produit en bulgare[2]. On est encore loin de ce type et de la décomposition dont la flexion du latin vulgaire offre le spectacle, mais des germes de transformations sérieuses sont en développement dans la langue, qui est déjà, sur cette voie, notablement en avance sur le russe et sensiblement au niveau du tchèque.

Plusieurs raisons permettent de présumer que l'allure de l'évolution ne sera pas ralentie, tout au contraire. Le polonais qui, dans plusieurs périodes, s'est montré si sensible — jusque dans sa syntaxe — aux influences du dehors, est appelé à entrer en contact plus direct et plus sérieux qu'autrefois avec divers types de langues. Il est très loin, actuellement, d'être régi par une norme d'usage aussi impérative qu'est celle des langues très évoluées et très dépouillées. Depuis un demi-siècle environ, il a trouvé dans les parlers locaux une source de transformations et de renouvellement. Entre ces parlers et la langue littéraire une sorte de lutte est engagée, qui ne rappelle en rien les conditions actuelles du français ou de l'anglais. Nitsch, parlant en 1911 de la tendance des classes inférieures à dominer la langue littéraire, pensait que d'une façon générale cette tendance aurait le dessus, et que cela n'irait pas « sans quelque dommage, particulièrement au point de vue des formes de la flexion ». Cette probabilité est plus grande,

---

[1] Voir notamment A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 5e édit., pp. 394-395, et F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 247.

[2] V. K.-H. Meyer, *Der Untergang der Deklination im bulgarischen* (Heidelberg, 1920).

semble-t-il, depuis que le domaine polonais est politiquement unifié. L'action normative de l'école, si forte d'ailleurs qu'elle puisse être, n'empêchera sans doute pas la masse, aujourd'hui maîtresse de la vie publique, d'exercer une pression de plus en plus énergique et de faire prévaloir des innovations qui rendront plus rapide l'altération — c'est-à-dire la simplification — du système flexionnel de la langue. Les possibilités en ce sens sont d'autant plus larges que les linguistes polonais les plus autorisés, se refusant à tout dogmatisme, s'abstiennent de régenter la langue et se montrent d'ordinaire très indulgents aux libertés locales comme aux nouveautés des écrivains.

Paris, juin 1924.

DU TRAITEMENT *i* DE *e* EN STYRIEN,

PAR

LUCIEN TESNIÈRE.

On sait que le représentant de slave commun **ě* fournit un critérium commode pour le classement des parlers štokaviens. On distingue les trois groupes ékavien, jékavien et ikavien, suivant que **ě* > *e (dèvojka)*, **ě* > *je* ou *ije (djèvojka* ou *dijèvojka)* ou enfin **ě* > *i (dìvojka)*.

Il n'est pas fortuit que le même principe de classification n'ait pas été adopté pour les domaines limitrophes. C'est que la répartition géographique des représentants de **ě* y est moins nette. A ce point de vue, l'exemple du slovène est typique. Outre *ę, ję, ije, i,* on y trouve *ęj, ęj, aj,* le tout, à première vue, sans ordre.

Fr. Ramovš est le premier qui ait mis de la lumière dans la question. Dans son cours de grammaire historique de la langue slovène, autographié en 1920 par le *Društvo slušateljev filozofske Fakultete,* de Ljubljana, il établit la filiation des différents représentants comme suit:

$$*\check{e} > *\varrho \begin{cases} je > ji > i > ie & \text{Aire B} \\ \varrho & \text{Aire A} \\ \varrho j > \varrho j > aj & \text{Aire C} \end{cases}$$

En considérant les représentants de *ję* et de *i* comme deux stades d'une même évolution, et non pas comme les résultats de deux évolutions indépendantes, Ramovš fait apparaître une répartition géographique caractéristique :

Aire A (*ę*) 1° au Centre (Haute-Carniole); — 2° à l'Est (kajkavien avec prolongation jusqu'au Littoral du Quarnero).

Aire B (*i*) 1° au Nord et à l'Ouest (Carinthie — le parallélisme des faits tchèques est à noter — et Nord du Comté de

Gorica); — 2° au Sud (Iles du Quarnero, majeure partie du domaine čakavien).

Aire C (*ej*) au Sud et à l'Est: longue bande d'une trentaine de kilomètres de large traversant le domaine slovène du golfe de Trieste au Prekmurje en passant par la Carniole-Intérieure, la Basse-Carniole et la Basse-Styrie.

Au cours de l'enquête linguistique qu'il a menée pendant les vacances de 1922, l'auteur du présent article a pu établir que les deux parlers styriens de Skomer et de Spodnja Ložnica (*Bulletin de la Société de linguistique*, XXIV, p. 161, nos 6 et 7 de la carte) appartiennent à une aire linguistique d'étendue restreinte, où l'ancien **ě* est représenté par *î* lorsqu'il portait à l'origine l'accent d'intonation rude, tandis qu'il est passé à la diphtongue *ęj* > *âj* lorsqu'il portait l'accent d'intonation douce ou lorsque l'accent actuel provient d'un recul secondaire, par exemple :

Type accentologique I (Accent ancien d'intonation rude, sl. c. **dě̂lo*).

Skomer: *dîlu, nędîla, brîza, smǫrîka, mîsto, cîsta, dvâj kǫlîni, sîmę, strîχa*;

Spodnja Ložnica : *dîlǫ, brîza, smrîka, mîstǫ, cîsta, dvę̂j, kǫlîni, sîmę, strîχa, pǫvîdaw* (slov. *povédat*), *lîsa* « garde-manger » (slov. *lésa* « claie », s.-cr. *lêsa*, *ljësa* « natte ») ;

Type accentologique II (Accent de recul secondaire, sl. c. **gnězdò*).

Skomer: *mlâjəkǫ, dâjtę, svâjča, gnę̃̂jzdǫ, wlę̂jčę, wlâęčęta, žrę̂jlǫ, srę̂jda, lâjpa, slâjpa;*

Spodnja Ložnica : *mlâjəkǫ, dę̂jtę, svę̂jča, črę̂jdnik* (vieux), *gnę̂jzdǫ, wlę̂jč, srę̂jda, lę̂jpa, slę̂jpa;*

Type accentologique III (Accent ancien d'intonation douce, sl. c. **snĕ̊gъ*).

Skomer : *snâjək, brâjk, lâęp, slâęp, blâjt;*

Spodnja Ložnica : *snâjək, brę̂jk, lę̂jp, slę̂jp, blâjt, klę̂jt.*

La première idée qui vient à l'esprit pour expliquer le traitement *i* de *ě* est de rattacher la région de Skomer et de Spodnja Ložnica à l'une des aires (B), où *ě* devient normalement *je* ou *i*. Géographiquement, il n'y a là aucune difficulté. Les deux localités en question sont situées sur le versant sud des monts du Pohorje. Or l'aire B de Carinthie se prolonge le long de la Drave jusqu'au nord de ces mêmes hauteurs, où l'on relève à Sveti Lovrenc (n° 2 de la carte) des formes telles que *svìję̂ča, gnìję̂zdǫ*; *brìję̂k, snìję̂k, blìję̂t*, etc. Mais ces formes appartiennent

aux types accentologiques II et III, tandis que, pour le type accentologique I, Sveti Lovrenc fournit *ę̂*: *dę̂lọ, brę̂za, smrę̂ka, mę̂stọ, cę̂sta, sę̂mẹ*. On a donc :

	I	II	III
Skomer et Spodnja Ložnica :	*i*	*ęj*	*ęj*
Sveti Lovrenc :	*ę*	*ijẹ*	*ijẹ*

ce qui exclut tout rapprochement entre la zone de Skomer et de Spodnja Ložnica, d'une part, et la zone B de Carinthie, d'autre part.

Reste la possibilité d'une explication fondée sur la qualité de l'accent. L'opposition entre le caractère montant de l'accentuation ancienne du type I (**dělo*) et le caractère descendant de celle du type III (**brěgъ*) fournit un bon point de départ. Quant aux mots de type II (**mlěkò*), on s'explique facilement qu'ils aient fait cause commune avec ceux de type III. Le rythme du slovène est binaire. L'accent secondaire de **mlěkò* allait donc frapper la première more du **ě*, soit **mlèekò*, comparable à *brêgъ* = *brèegъ*.

Dès lors, on ne peut poser pour Skomer et Spodnja Ložnica le développement **ě* > **ie* > **i*, car, avec l'accent, on aurait **ě̂ (eè)* > *iè* > *i*, c'est-à-dire chute de la voyelle accentuée *è* et maintien de la voyelle inaccentuée *i*, ce qui serait une absurdité en slovène, où nous avons affaire à un accent d'intensité. On est ainsi conduit à renverser l'ordre des éléments composants de la diphtongue par l'intermédiaire de laquelle s'est effectué le passage de **ě* à *i*. Et tout s'éclaire. On a **ě̂* > **eì* > *iì* = *í* > *î* avec assimilation de la voyelle inaccentuée *e* à la voyelle accentué *ì*, tandis que, sous l'accent descendant, **ě̂* > **èi* > *ę̂j*.

Donc, à la différence des autres zones en *i* (B), la région de Skomer et de Spodnja Ložnica repose sur une ancienne zone en *ej* et relève en définitive de la fameuse aire « ejkavienne » (C) qui est si caractéristique du slovène. La limite entre la zone B et la zone C est formée par la ligne de crêtes du Pohorje. Et par conséquent il convient de compléter le schéma proposé par Ramovš en ajoutant que, dans la filiation C, *ej* peut, dans certaines conditions, aboutir lui aussi à *i*.

L'opposition des représentants de **ě* I et de **ě* II et III en slovène est un fait bien connu par ailleurs. Ramovš (*loc. cit.*) le signale pour tout le nord du domaine, où l'on a :

	I	II	III
Rož (Rosenthal) :	*lę́to*	*cę́na*	*brę̂g*

De même l'auteur du présent article a relevé :

Brdo (Zilska Dolina) :	*dẽwọ*	*mlíẹkọ̀*	*snîẹg*
Malošče (Rož) :	*dẽwọ*	*mlíjẹkọ*	*snjệg*
Replje (Podjunska Dolina) :	*mẽstẹ*	*mljệkọ*	*snîjẹχ*
Črna (Mežiška Dolina) :	*dẽwọ*	*mlîkọ*	*blît*
Dobrije (Mežiška Dolina) :	*dẽwọ*	*mljệkọ*	*snjệχ*
Podgorje (n° 4 de la carte) :	*dẽlọ*	*gnjệzdọ*	*snîjẹχ*
Sveti Lovrenc (n° 2 de la carte) :	*dẽlọ*	*gnîjẹzdọ*	*snîjẹk*, etc.

Ramovš explique cette divergence dans l'évolution de **ě* par l'histoire de l'accent long montant, qui a dû d'abord s'abréger, pour s'allonger ensuite de nouveau dans certains parlers slovènes, tandis qu'il restait bref tout en devenant descendant en serbe, soit :

(1)		(2)		(3)	
´	>	ˋ	{	´	(slovène)
			{	ˋ	(serbe)

C'est à l'époque (2), où le **ě* I était devenu bref, soit **ȅ*, que les autres **ě* (II et III) ont dû prendre un timbre plus fermé en raison de leur quantité longue. Quand plus tard le **ě* I s'est allongé de nouveau, la scission était consommée avec le **ě* II et III, et elle a été en s'accentuant par la suite. On peut figurer le développement par le schéma suivant :

	I	II	III
(1)	**lẹ́to*	**cẹ̌nà*	**brệ̌gъ*
(2a)	**lẹ̀to*	**cẹ̌nà*	**brệ̌gъ*
(2b)	**lẹ̀to*	**cẹ́na*	**brệ̌gъ*
(3)	**lẹ́to*	*cẹ́na*	*brệg* (état du Rož).

Le stade de *ě* bref (2b) subsiste d'ailleurs encore à l'heure actuelle :

Prekmurje	*lẹ̀to*	*cẹ̀ina*	*brẹ̀ig*
et même au sud du domaine slovène :			
Carniole-Blanche	*lẹ̀to*	*cẹ́na*	*brệg* (Ramovš, *loc. cit.*)
cf. aussi Oštarije :	*lèto, dèlo, cèsta, mìsto*	*mlíko*	*brîg* (Strohal, *Rad*, vol. 180, pp. 4, 18, 23, 25 et 26).

Le développement est si évident qu'on est tenté d'examiner si cette explication quantitative ne rend pas compte du passage **ě* > *i* des parlers de Skomer et de Spodnja Ložnica au même titre que l'expli-

cation par l'accentuation proposée ci-dessus. Il n'en est rien. Dans tous les parlers que nous venons de voir, *ĕ II et III a un représentant de timbre plus fermé que *ĕ I, et c'est là-dessus que s'appuie l'explication de Ramovš. Or, à Skomer et à Spodnja Ložnica, c'est au contraire *ĕ I qui est plus fermé que *ĕ II et III. Il s'agit donc d'un phénomène distinct. Et nous aboutissons encore une fois à cette conclusion que les faits de l'aire C diffèrent essentiellement de ceux de l'aire B.

Tout cela n'infirme en rien l'explication proposée par Ramovš pour l'aire B, ni par conséquent la théorie adoptée par le même auteur et selon laquelle l'intonation longue montante (') du slave commun et du slovène a connu une phase intermédiaire d'abrègement (`). Les parlers de Skomer et de Spodnja Ložnica ont dû connaître, eux aussi, à date ancienne, un *ĕ̀ I bref, qui s'est entièrement confondu avec le è I. Toujours est-il qu'à la suite de l'allongement secondaire de l'accent bref montant (`), l'ancien è I des deux parlers en question aboutit au même réflexe î que l'ancien *ĕ́ I :

I Skomer : *mîlę (mę́lje), mîčęm ;*
Spodnja Ložnica : *mîlę, mîčęm, pọstîlęm (postę̀ljem), sîdn̥ ;*
en face de III Skomer : *šâjst (šę̂st), lâjt (lę̂d), pâjč (pę̂č)* ;
Spodnja Ložnica : *šę̂jst, lę̂jt, pę̂jč.*

On peut, dans une certaine mesure, dater le passage *ęj* > *i*. Comme c'est une évolution qui s'explique par la qualité de l'accent, il faut admettre qu'elle a eu lieu avant la confusion panstyrienne de l'accent d'intensité croissante avec l'accent d'intensité décroissante (**dîlo* > * *dîlo*).

D'autre part, elle s'est produite avant le recul de l'accent final des mots de type II, car ce recul (**mlękò* > *mlękò*) a d'abord fourni un accent initial montant qui aurait dû entraîner pour * *ĕ* II *(mlękò)* le même traitement que pour **ĕ* I (*dę́lo*), et non celui de **ĕ* III (*brę̂g*).

Enfin le passage *ęj* > *i* est postérieur à l'allongement secondaire de l'accent bref montant ` > ´, car il présuppose la diphtongaison **ĕ* > *ęj* qui n'a pu se produire que si le **ĕ* était long.

L'ensemble du phénomène est donc relativement ancien dans la langue ; il n'y a là rien de surprenant. On sait que le représentant *ęj* de **ĕ* est non seulement celui de la langue de Trubar et des écrivains protestants du XVI^e^ siècle, mais encore celui de la « Confessio Generalis », manuscrit bas-carniolais qui a été rédigé vers 1430 (cf. Oblak, *Letopis Matice slovenske*, 1889, p. 124).

En phonétique slovène, il est fréquent qu'une même voyelle ancienne, située dans des conditions d'accent différentes, évolue différemment. C'est là une conséquence du fait, facile à observer, que l'ancien système d'intonation musicale à variation de hauteur, dont le principe est si fidèlement conservé en serbe, a fait place en slovène à un système fondé sur des variations d'intensité. Le passage de **ě* I à *i* dans les parlers de Skomer et de Spodnja Ložnica illustre ce fait capital.

Strasbourg, juin 1924.

LA TRADUCTION PAR EXPLICATION EN VIEUX SLAVE,

PAR

GEORGES CUENDET.

Des difficultés qu'avait à surmonter le traducteur des Évangiles en vieux slave, il n'en est pas de plus évidente que l'adaptation du vocabulaire. Quantité de termes de civilisation étaient inconnus aux Slaves du IX^e^ siècle dont la culture n'atteignait pas le niveau de celle des Grecs quelque huit cents ans auparavant. Aussi était-il le plus souvent impossible de trouver l'équivalent de toute expression grecque qui sortait tant soit peu de l'ordinaire. A tout instant le traducteur était mis en demeure de choisir entre des alternatives également défectueuses; il se voyait obligé de renoncer aux nuances exprimées dans l'original ou devait se contenter de transcrire des mots grecs au lieu de les traduire. L'un et l'autre de ces procédés sont d'un usage courant.

Voici d'abord des exemples où un mot slave cumule des valeurs nettement tranchées en grec:

gnoi désigne aussi bien le fumier destiné à rechausser un arbre (κοπρία, Lc, 13.8) que les plaies ulcéreuses du pauvre Lazare (ἕλκη, Lc, 14,21);

uxo a tour à tour le sens d'oreille (οὖς, Mt., 10, 27, .. ou ὠτίον, Mt., 26, 51, ..) et celui de chas d'une aiguille (τρύπημα, Mt., 19, 24; τρυμαλιά, Mc, 10, 25 ou τρῆμα, Lc, 18, 25);

pour *ognjĭ* la confusion est plus gênante et a de réels inconvénients, puisque toute distinction est supprimée entre quatre mots que le grec tient à préciser, tels que le feu en général (πῦρ, Mt., 3, 10, ..), le feu de charbon (ἀνθρακιά, Jn, 18, 18, ..), le four (κλίβανος, Mt., 6, 30 et Lc, 12, 28) et même la fièvre (πυρετός, Mt., 8, 15, ..).

Quant aux termes grecs qui ont été simplement transcrits pour obtenir droit de cité dans les textes slaves, ils appartiennent sans exception au vocabulaire technique; noms de fêtes ou d'actes religieux, de fonctions, de matières, de mesures, de monnaies, de végétaux et de vêtements atteignent un nombre respectable, et la liste qui en a été dressée n'est pas exhaustive (cf. V. Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, § 55); il faut la compléter sur plusieurs points d'après les *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave* de M. A. Meillet (voir en particulier pp. 187-188 et 370); il ne semble alors plus guère manquer à cette nomenclature qu'un composé de drachme, à savoir *didragŭma* transcrit δίδραχμον (Mt., 17, 24), de même que *dragŭma* le fait pour δραχμή (Lc, 15, 8 et 9), comme on l'a déjà signalé (cf. Jagić, *ibid.*, p. 306).

Si limités que fussent les moyens dont il disposait, le traducteur a su en tirer parti; il lui arrive même d'exprimer des différences de valeur délicates qui n'étaient pas notées dans l'original; c'est ainsi qu'il rend ἀσθενής au sens de « malade » par les synonymes *bolĭnŭ* (Mt., 25, 39, 43, 44) ou *nedǫžĭnŭ* (Lc, 10, 9), tandis qu'il réserve *nemoštĭnŭ* aux deux exemples où l'adjectif grec signifie « faible » : Mt., 26, 41 = Mc, 14, 38, τὸ μὲν πνεῦμα πρόθυμον, ἡ δὲ σὰρξ ἀσθενής,

duxŭ bo bĭdrŭ, a plŭtĭ nemoštĭna.

Il a surtout l'occasion de manifester son habileté lorsqu'il traduit un mot grec par une périphrase; il recourt alors à trois procédés différents, qui n'ont pas le même intérêt.

Il peut résoudre les mots composés du grec en leurs éléments constitutifs, ainsi ἄνθρωπος εὐγενής devient *čkŭ dobra roda* (Lc, 19, 12) soit « un homme de bonne naissance » ou φορτία δυσβάστακτα est rendu par *brĕmena ne udobĭ nosima* (Lc, 11, 46) ce qui revient à « des fardeaux qu'on ne peut porter facilement ». Ce procédé n'a eu qu'un développement restreint puisque la plupart des composés grecs passent en slave sous forme de calques.

Représenté par des exemples plus nombreux, un second groupe comprend les locutions constituées d'un substantif et du verbe « faire » ou d'un adjectif et de la copule, qui se substituent à des verbes simples de même radical. Si le traducteur rend πραγματεύεσθαι « trafiquer » par *kupl'jǫ dĕati* « faire trafic » (Lc, 19, 13) et ἐπηρεάζειν « outrager » par *obidǫ tvoriti* « faire outrage » (Lc, 6, 28), ou s'il fait correspondre *živŭ*

byti « être vivant » à ζῆν « vivre » (Lc, 20, 38, . .), il a le mérite de s'en tenir au texte grec, mais sans donner la preuve d'une grande originalité. Des faits analogues se rencontrent dans les traductions gotique et arménienne. En grec même, ἀριθμεῖν, σπένδεσθαι ou σπουδάζειν peuvent être remplacés par ἀριθμὸν ποιεῖν (Xén., *Anab.*, 1, 2), σπονδὰς ποιεῖσθαι (Thuc., 1, 115) ou σπουδὴν ποιεῖσθαι (Hérod., 1 4).

Les cas de traduction par explication forment la troisième catégorie. Ce sont de courtes périphrases qui, à la manière des gloses et sans aucun souci du mot à mot, servent à rendre le sens de telle expression peu commune, de tel terme rare du grec qui n'avaient pas d'équivalents même approximatifs en slave et qui ne pouvaient être simplement transcrits. Pour le traducteur, c'était l'occasion ou jamais de faire preuve d'ingéniosité; aussi doit-on regretter que les exemples ne soient pas plus nombreux; ils méritent pourtant de retenir l'attention.

Lorsque ἀγγαρεύειν signifie « requérir pour une corvée », il est traduit par *zadĕti* (Mt., 27, 32, Mc, 15, 21), mais il a un autre sens en

Mt., 5, 41 : ὅστις σε ἀγγαρεύσει μίλιον ἕν, ὕπαγε μετ' αὐτοῦ δύο,
ašte kŭto poimetŭ tę po silě prŭpŭrište edino, idi sŭ n^imĭ dvě,

où *pojęti po silě* qui correspond à « emmener de force » est déjà une interprétation du « contraindre » du texte grec.

Le cas de ὀρθρίζειν « être matinal » ou « se lever de bonne heure » est analogue, attendu qu'en

Lc, 21, 38 : πᾶς ὁ λαὸς ὤρθριζεν πρὸς αὐτὸν ἐν τῷ ἱερῷ ἀκούειν αὐτοῦ,
vsi l^judĭe iz utra prixodęšte kŭ n^emu vŭ crŭkovĭ poslušatŭ ego,

le traducteur recourt à une périphrase équivalant à « venir dès le matin »; l'idée contenue dans πρός a permis l'emploi du verbe de mouvement *prixoditi* (= ἔρχεσθαι) qui a provoqué à son tour la substitution de l'accusatif *vŭ crŭkovĭ* au datif ἐν τῷ ἱερῷ.

De la valeur de « frapper avec un bâton » qu'il a en grec classique, ῥαπίζειν a passé à celle de « souffleter » dans la κοινή; la définition πατάσσειν τὴν γνάθον ἁπλῇ τῇ χειρί du lexicographe Suidas y rend attentif. Qu'il s'agisse de ῥαπίζειν ou de ῥάπισμα, le traducteur slave a aussi éprouvé le besoin de spécifier que les coups sont donnés sur les joues; mais il hésite sur le verbe qui est tantôt *udariti* (= πατάσσειν, παίειν) avec la préposition *za* :

Mt., 26, 67 : οἱ δὲ ἐράπισαν,
ovi že za lanitǫ udarisę,

ou avec la préposition *vŭ* :

Jn, 18,22 : εἷς τῶν ὑπηρετῶν ἔδωκεν ῥάπισμα τῷ Ἰησοῦ,
edinŭ otŭ slugŭ udari vŭ lanitǫ isusa,

tantôt *biti* (= τύπτειν) accompagné également de *za* :

Mc, 14,65 : οἱ ὑπηρέται ῥαπίσμασιν αὐτὸν ἔλαβον,
slugy bĭjǫšte i za lanitǫ prijęšę i,

ou de *po :*

Jn, 19,3 : ἐδίδοσαν αὐτῷ ῥαπίσματα,
biĕaxǫ i po lanitama;

le duel qui aurait pu figurer dans les quatre exemples n'apparaît que dans le dernier (pour rendre le pluriel ῥαπίσματα).

Avait-il à rendre des noms de maladies, le traducteur s'est efforcé d'en indiquer la nature. Il n'y a pas mal réussi en

Lc, 14,2 : ἄνθρωπός τις ἦν ὑδρωπικὸς ἔμπροσθεν αὐτοῦ,
clkŭ eterŭ, imy vodŭny trǫdĭ, bĕ prĕdĭ nimĭ,

où il explique que l'hydropique est celui « qui a une maladie d'eau ».

Sa définition du paralytique vaut mieux encore : *oslabenŭ žilami* (= παραλυτικός, Mt., 4,24, 9,2 ; Mc, 2,3) est l'équivalent de « aux nerfs détendus » et fait penser à Celse (*De medicina*, 3,27) qui caractérise la paralysie de « resolutio nervorum ».

Toutes les tentatives d'explication n'ont pourtant pas eu le même succès, preuve en soit la traduction de σεληνιάζεσθαι, si délicate puisque *měsęcĭ* désigne à la fois la lune et le mois. Il n'était possible d'éviter l'écueil qu'en s'écartant résolument du grec ; c'est le cas en

Mt., 17,15 : ἐλέησόν μου τὸν υἱόν, ὅτι σεληνιάζεται,
pomilui syna moego, ěko na novy měsęcę bĕsŭnuetŭ sę,

où le slave use de la périphrase « aie pitié de mon fils, car il est tourmenté par le démon aux nouvelles lunes » ; deux autres exemples diffèrent peu de celui-là ; les voici :

Sommaire de Marc : περὶ τοῦ σεληνιαζομένου,
o zŭlodějǫštimŭ sę na novy měsęcę ;
Sommaire de Luc : περὶ τοῦ σεληνιαζομένου
o bĕsŭnujǫštiimĭ sę na novy měsęcę.

En revanche, le texte adopté en

Mt., 4,24 : προσήνεγκαν αὐτῷ... σεληνιαζομένους,
privĕsę emu... měsęčĭnyję zlŭy nedǫgy imǫštę,

est bien malencontreux — est-il besoin de rappeler que : мѣсячный a deux sens en russe ? Comme σεληνιάζεσθαι est traduit autrement en Mt., 17, 15, et dans les titres de Marc et de Luc, le quiproquo pourrait aussi provenir d'une glose postérieure au premier traducteur.

Quelques défaillances sont inévitables dans un travail de longue haleine, hérissé de difficultés; les ressources du vieux slave étaient du reste insuffisantes; il serait équitable de féliciter le traducteur d'avoir relevé çà et là l'austérité de son œuvre par une note personnelle, spontanée en substituant une explication à la traduction toute sèche.

Genève, juin 1924.

REMARQUES SUR LE VOCABULAIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE,

PAR

EDMOND MENDRAS.

La Révolution bolchéviste a eu sur la langue russe une influence certaine, mais dont le développement est loin d'être terminé et qu'il serait prématuré de fixer. Assez restreinte, semble-t-il, ou du moins encore mal définie sur la morphologie et la syntaxe, cette influence s'est, dès le début, affirmée sur le vocabulaire, et assez nettement pour avoir déjà fait l'objet d'études particulières, parmi lesquelles on peut citer celles de MM. A. Mazon[1], R. Jakobson et S. I. Karcevskij[2]. Depuis que ces travaux ont paru, le régime soviétique s'est installé et son empreinte sur la langue s'est marquée par des acquisitions nouvelles. Il nous a paru opportun de recueillir et de classer les plus caractéristiques d'entre elles, qui ressortissent toutes à l'un des trois procédés suivants : abréviation, emprunt à une langue étrangère, emprunt au fonds proprement russe.

I. — ABRÉVIATION.

1° *Abréviation littérale.* — Ce procédé, qui consiste à remplacer les dénominations officielles, parfois fort longues, par les seules initiales des mots composants, s'est généralisé au point de rendre accessible aux seuls initiés la lecture de certains entrefilets techniques. La plupart des groupes d'initiales ainsi formés n'offrent d'ailleurs qu'un

[1] André Mazon, *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918)*, Paris, 1920 (Bibliothèque de l'Institut français de Petrograd, VI).

[2] Roman Jakobson, *Vliv revoluce na ruský jazyk*, v Praze, 1921; — S. I. Karcevskij, Языкъ, война и революція, Берлинъ, 1923.

intérêt local ou éphémère. Aussi nous bornerons-nous à citer ceux dont l'emploi est assez commun pour que leur interprétation soit nécessaire à la lecture de la grande presse et de la littérature soviétiques:

В. А. К. = Военно-Академические Курсы.
В. О. = Военный Округ. Par exemple: М. В. О. (Московский В. О.).
В. Т. С. = Высший Текстильный Синдикат ou Высший Тарифный Совет.
В. У. З. = Высшия Учебныя Заведения.
В. Ц. С. П. О. = Высший Центральный Союз Потребительных Обществ.
В. Ц. С. П. С. = Высший Центральный Совет Профессиональных Союзов.
Г. И. М. Н. = Государственный Институт Музыкальной Науки.
Г. П. У. = Государственное Политическое Управление.
Г. У. М. = Государственный Универсальный Магазин.
Г. У. С. = Государственный Учёный Совет.
Г. У. Т. = Главное Управление по Топливу.
Д. В. О. = Дальне-Восточная Область.
Е. П. О. = Единое Потребительное Общество.
И. К. К. И. = Исполнительный Комитет Коммунистического Интернационала.
К. И. М. = Коммунистический Интернационал Молодёжи.
К. У. Т. В. = Коммунистический Университет Трудящих Востока.
К. У. Б. У. = Комитет Улучшения быта учёных.
М. К. С. = Международный Крестьянский Совет.
М. О. П. Р. = Международная Организация Помощи борцам Революции.
М. О. Н. О. = Московский Отдел Народного Образования.
М. У. Н. И. = Московское Управление Недвижимых Имуществ.
Н. К. = Народный Комиссариат. Par exemple: Н. К. Ф. (Финансов) ou Н. К. П. С. (Путей Сообщения).
Н. О. Т. = Научная Организация Труда.
Н. Э. П. = Новая Экономическая Политика.
О. Д. В. Ф. = Общество Друзей Воздушного Флота.
П. У. Р. = Политическое Управление Республики.
Р. В. С. Р. = Революционный Военный Совет Республики.
Р. К. И. = Рабоче-Крестьянская Инспекция.

Р. К. К. А. = Рабоче-Крестьянская Красная Армия.
Р. К. П. = Российская Коммунистическая Партия.
Р. К. С. М. = Российский Коммунистический Союз Молодёжи.
Р. О. К. К. = Российское Общество Красного Креста.
С. В. П. = Совет Военной Промышленности.
С. Н. К. = Совет Народных Комиссаров.
С. О. Д. А. Ц. = Союз Общин Древне-Апостольской Церкви.
С. С. С. Р. = Союз Советских Социалистичесхих Республик, dénomination officielle de la Fédération soviétique qui comprend aujourd'hui, outre quelques territoires autonomes, quatre républiques principales dont les noms s'écrivent en abrégé: Р. С. Ф. С. Р. (Grande Russie, Sibérie et Nord-Caucase), У. С. С. Р. (Ukraine), Б. С. С. Р. (Russie Blanche) et З. С. С. Р. (Transcaucasie).
С. Т. О. = Совет Труда и Обороны.
Ц. И. Т. = Центральный Институт Труда.
Ц. К. К. = Центральная Контрольная Комиссия.
Ц. С. У. = Центральное Статистическое Управление.
Ц. Т. О. = Центральный Торговый Отдел.
Ц. У. Ж. Е. Л. = Центральное Управление Железных Дорог.
Ч. О. Н. = Части Особого Назначения.

Parmi ces groupes de lettres, seuls tendent à constituer un substantif véritable, régulièrement fléchi, ceux qui sont d'usage courant et qui, de plus, forment un tout phonétique, par exemple: пур, вуз, нэп. Ce dernier mot, qui désigne la politique économique nouvelle inaugurée par Lenin en mars 1921, a eu une fortune singulière. Il a rapidement acquis une célébrité mondiale. Ses dérivés sont nombreux: нэповский, нэпман, нэпмановский, нэпманство, нэпач, et il a formé jusqu'à un verbe nouveau: онэпиться. Il manifeste enfin une vitalité assez profonde pour avoir déjà développé et nuancé son sens primitif, ainsi qu'en témoignent les phrases suivantes, tirées de discours récents: «Мы идем по пути новой экономической политики, но боремся беспощадным образом с подымающим голову нэпом»[1], et encore: «когда мы говорим нэп, мы часто подразумеваем под этим спекуляцию, рвачество и нэпманство».[2]

[1] Discours de Krasin, *Izvěstja* du 20 mai 1924.
[2] Discours de Zinovjev, *Pravda* du 28 mai 1924.

2° *Abréviation syllabique.* — Ce procédé, moins exclusivement scriptural que le précédent et d'un sens moins hermétique, jouit d'une faveur encore plus marquée et qui ne paraît pas près de faiblir. Non seulement la plupart des abréviations notées par M. Mazon et par M. Jakobson se sont maintenues, mais il s'en est formé et il s'en forme tous les jours de nouvelles, dont certaines pourraient survivre au régime actuel. Voici les plus usuelles:

Агитпро́п = Агитационная Пропаганда.

sur Банк: Азиабáнк (Азиатский), Госбáнк (Государственный), Мосгорбáнк (Московский Городской), Моссельбáнк (Московский сельский), Промбáнк (Промышленный), Роскомбáнк (Российский коммерческий), Электробáнк (Электро-промышленный).

sur Бюро: Оргбюро́ (Организационное), Политбюро́ (политическое), Промбюро́ (областное бюро В. С. Н. Х.).

Всемедиксантру́д = Всероссийский Союз медико-санитарных Трудящих.

sur Глав (Главное управление ou Главный комитет): Главполитпросве́т (политическаго просвещения), Главпрофо́бр (профессионально-техническаго образования), Главконцеско́м (концессионный комитет) et enfin tous les trusts de l'industrie étatisée: Главбума́г, Главгорпро́м (горной промышленности), Главлеско́м, Главмета́лл, Главне́фть, Главса́хар, Главсельма́ш, Главсельхо́з, Главсилика́т, Главтексти́ль, Главу́голь, Главхи́м, Главэлектро́.

sur Гос (Государственный): Госизда́т (издательство), Госкино́, Госсельсиндика́т, Госстра́х (страхование), Госто́рг (торговля).

Гомза́ = Центральное Управление Государственных об'единенных машиностроительных Заводов (se fléchit comme les féminins en *-a*).

sur Добро (Добровольный), à l'imitation de Доброфлот, les sociétés nouvelles formées pour développer l'aviation, l'industrie des gaz de combat et les inventions techniques ont pris respectivement les noms de Добролёт, Доброхи́м et Добротéх.

Закордо́т = закордонный отдел.

sur Зам (заместитель), toute une série d'abréviations, du type замнаркомфи́н (vice-ministre des finances).

Зарпла́та = заработная плата.

sur Знак: Дензна́к (денежный) et совзна́к (советский).

sur Интерн (интернационал): коминтёрн (коммунистический), профинтёрн (профессиональный) et спортинтёрн (спортивный).

Истпа́рт = Комиссия по истории партии.

Комнеза́м = Комитет незаможных.

Компа́рт = Коммунистическая партия.

Комсомо́л = Коммунистический союз молодёжи. Ce mot, que les paysans ont déjà transformé par dérision en максомо́л, a donné des dérivés très usités comme комсомо́лец, комсомо́льство, комсомо́лка et комсомо́льский (комсомо́льская Пасха, комсомо́льское Рождество, mascarades organisées par les « Jeunesses Communistes » pour ridiculiser les fêtes orthodoxes).

Комчва́нство = Коммунистическое чванство. Lancé par Lenin[1], très usité. Noter комчва́нный.

Краско́м = Красный командир.

sur Кор (корреспондент): военко́р (военный), рабко́р (рабочий), селько́р (сельский), юнко́р (юный). Noter les dérivés рабко́рство et рабко́рия.

Кузба́с = Кузнецкий бассейн. Cf. Донбас.

sur Лик (ликвидация): ликбе́з (безграмотности), ликпу́нкт.

Межрабпо́м = Международная рабочая помощь голодающим.

Нарпи́т = Народное питание. Noter le dérivé нарпи́товец.

sur Нарком (комиссар ou комиссариат), des abréviations très usitées qui désignent indifféremment le Ministre lui-même ou ses bureaux. En voici la liste complète: Наркоминде́л (Affaires Étrangères), Наркомвоенмо́р (Guerre et Marine),

[1] Discours du 27 mars 1922 (*Pravda* du 28 mars 1922).

Наркомвнешто́рг (Commerce Extérieur), Наркомпу́ть (Voies de Communication), Наркомпочтель (Postes et Télégraphes), Наркомтру́д (Travail), Наркомпро́д (Ravitaillement) récemment remplacé par le Наркомвнуто́рг (Commerce Intérieur), Наркомфи́н (Finances), Нарком Р. К. И. (Inspection ouvrière et paysanne), qui, avec le B. C. H. X., forment les dix ministères de l'Union. Chaque République fédérée compte en outre les cinq ministères suivants: Наркомвнудёл (Intérieur), Наркомздра́в (Hygiène), Наркомзе́м (Agriculture), Наркомпро́с (Instruction Publique) et Наркомюст (Justice). Le Наркомна́ц (Minorités Nationales) et le Наркомсобе́с (Prévoyance Sociale) sont en principe supprimés. Noter l'emploi fréquent de l'abréviation Наркома́т pour désigner un ministère quelconque.

Нацме́н = Национальныя меньшинства.

sur Нефть: Азне́фть (азербанджанская) et Грозне́фть (грозненская).

sur Пред (представитель): Полпре́д (полномочный) et Торгпре́д (торговый), avec les dérivés полпре́дство et торгпре́дство.

Рабкри́н = Рабоче-крестьянская инспекция.

Рабфак = Рабочий факультет, avec les dérivés très usuels: рабфа́ковец, рабфа́ковка et рабфа́ковский.

Совпартшко́ла = Советская партийная школа.

Спец = Специалист, avec le dérivé спе́цовский.

Терча́сть = Территориальная часть.

Учраспре́д = Учетно-распределительный отдел.

sur Фабзав (фабрично-заводский): Фабзавко́м (комитет) et фабзаву́ч (ученичество).

sur Хоз (хозяйство): Колхо́з (коллективное) et Совхо́з (советское).

Цекпро́с = Центральный комитет просвещения.

Цефо́нд = Центральная фондовая комиссия.

Центроснаб = Центральное управление снабжения.

Шкраб = Школьный рабочий, terme courant pour désigner les instituteurs.

Экосо́ = Экономический совет.

La plupart de ces abréviations font figure de substantifs et se fléchissent régulièrement, comme dans les exemples suivants:

« Коллегия Главпрофобра забронировала за нацмен сорок мест в индустриально-технических вузах » (*Izvěstja* du 27 juin 1924).

« на днях в агитпропе губкома состоялось совещание руководителей предпартшкол » (*Pravda* du 24 juin 1924).

« Мой миленок, мармуленок,
на рабфаке учится.
Из него теперя спец
ух какой получится!
(*Krasnaja Niva* du 23 mars 1924).

A côté de ces termes aujourd'hui usuels, il en est que leur bizarrerie ou leur longueur signale seule à l'attention, comme персимфа́нс (первый симфонический ансамбль, compagnie de musiciens jouant sans chef d'orchestre) ou севзапоблкомвнутóрг (северо-западно-областной комиссар внутренней торговли). Et, dans certains jargons techniques, ce procédé barbare a pris une telle extension qu'on a dû établir de véritables dictionnaires permettant de déchiffrer ces hiéroglyphes. L'exemple suivant, emprunté à l'un de ces répertoires,[1] montre à quels excès s'est portée cette manie: информотделучусоснабармазап pour информационный отдел при управлении уполномоченного чрезвычайного уполномоченного совета рабоче-крестьянской обороны по снабжению красной армии на западном фронте.

Il s'est ainsi créé aujourd'hui, chez les militants communistes et les fonctionnaires soviétiques, une sorte de réflexe qui les pousse à abréger automatiquement, non seulement les dénominations officielles, mais même toute formule nouvelle ou simplement toute suite de mots groupés ensemble par les hasards du discours, comme dans cette phrase de Zinovjev au dernier congrès du Parti: « Новая торговая политика, Н. Т. П., « энтепе » если сокращать, новая кооперативная политика, Н. К. П., « энкапе » — вот то, что авляется сейчас важнейшим звеном в нашей работе »[2]. Cette manie de l'abréviation

[1] Алфавитный список условных сокращенных адресов военного ведомства, Петроград, 1920 (99 pages).

[2] *Pravda* du 25 mai 1924.

est en passe de devenir nationale: le dernier spectacle mis en scène par Mejerhold a pour titre Д. Е., — traduisez: Даешь Европу! — et l'ouvrier commence à appeler sa patrie soviétisée «матушка Ресефесе́рия».

II. Mots étrangers.

S'il est à peu près impossible, comme l'a déjà noté M. A. Mazon[1], d'affirmer qu'une racine étrangère apparaît pour la première fois dans la langue russe, il est des conditions particulières qui permettent d'assigner à certains emprunts une date récente. C'est le cas pour les mots ayant trait à des inventions ou à des coutumes nouvelles, comme: автобу́с, аэропо́рт, бой-ска́ут, бой-скаути́зм, диспансеризáция, камуфля́ж, кино́, кинофици́ровать (mettre au cinéma), льюиси́ст (servant de mitrailleuse Lewis), стандартизáция, танк, машинизи́ровать (munir une unité de moyens de combat modernes), планёр, планери́ст, фаши́зм, фаши́ст, фаши́стский, фи́льма, электри(о)фика́ция et электри(о)фици́ровать. D'autre part, sur des mots connus, la politique a greffé des dérivés, comme: антирелигио́зник (militant chargé de la propagande anti-religieuse), аппара́тчик (membre de l'аппарат soviétique, équivalent de чиновник), монолитность (indivisibilité du Parti, qui forme un bloc monolithe), ориентиро́вочный (épithète appliquée officiellement au budget, pour marquer qu'il est approximatif), райони́рование (nouvelle division administrative projetée). Les discussions avec la Pologne à propos de l'article 7 du traité de Riga ont répandu l'usage du verbe полонизи́ровать et du mot polonais *kres* (крес «frontière, marche»). On ne peut d'ailleurs songer à noter tous les termes nouveaux auxquels la mode ou la fantaisie d'un chacun peuvent donner une existence probablement éphémère (дуэля́нтство, жеманфути́стский, фокстроти́ровать), mais il faut signaler le regain de faveur dont jouissent le mot шеф (chef honoraire, parrain) et ses dérivés: ше́фский, ше́фство, сошéф, подше́ф, подше́фный, культше́фствовать.

Si, dans ce domaine, le champ des acquisitions nouvelles véritablement dues à la Révolution reste impossible à préciser, du moins peut-on résolument affirmer que cette dernière a largement contribué à répandre l'usage des très nombreux emprunts faits à l'étranger au cours de ces dernières années. Pas de discours, de тезис, de резолюция ou d'article de journal qui ne soit encombré de ces termes barbares,

[1] *Op. cit.*, p. 13.

systématiquement préférés à leurs synonymes russes dans des phrases comme celles-ci:

« этот принципиальный парламентаризм нам гораздо симпатичнее чем оппортунистический парламентаризм »[1].

« коллегия констатировала, что, хотя абсолютная величина капиталов комбината превышает нормальную потребность, 40 проц. этих капиталов забронированы, а остальные-иммобильны »[2].

« когда вполне точно формулировались конкретныя начала гегемонии пролетариата в революции — это было большая дата в биографии ленинизма »[3].

L'étude de ces emprunts à l'étranger suggère d'autre part quelques remarques d'ordre général:

1° Les procédés le plus souvent employés pour russifier les racines étrangères sont:

pour les substantifs, la suffixation *-ия*, qui permet d'introduire dans la langue presque tous nos mots abstraits en *-ion* ou *-ie* et la suffixation *-ие*, utilisée pour former des déverbatifs sur les verbes à suffixes alternants eux-même importés (пролетаризáция et концессионúрование);

pour les adjectifs, les suffixations *-ический* et *-истский*, donnant d'ailleurs lieu à d'assez nombreux doublets (капиталистúческий et капиталúстский);

pour les verbes, le type de classe III à suffixe alternant prédomine nettement avec un nombre d'exemples chaque jour croissant. La coexistence des suffixations *-овать* et *-ировать* entraîne la formation de doublets, où la seconde désinence, plus lourde et à peu près seule productive aujourd'hui, est nettement préférée (милитариз-(úр)овáть, ратифицúровать et ратифицовáть). Aucune nuance de sens ne sépare les deux formes, sauf dans le cas très net de комáндовать (commander), командировáть (détacher, envoyer en mission), mots d'importation très ancienne d'ailleurs. Notons également qu'aussitôt admis dans le langage courant, ces verbes d'emprunt tendent à perdre leur aspect hésitant et à s'affirmer nettement imperfectifs au simple, avec des perfectifs régulièrement constitués (обюрократизúровать, окоммунизúровать, просаботúровать).

---

[1] 2-ой Конгресс Коминтерна, Петроград, 1921, p. 338.

[2] *Izvěstja* du 29 juin 1924.

[3] *Leningradskaja Pravda* du 23 avril 1924.

2° Au point de vue de l'accentuation, les mots d'emprunt récent offrent deux caractères intéressants, déjà notés par M. Ogienko[1] et d'autant plus nets que ces termes ont mieux gardé, aux yeux des Russes, leur physionomie étrangère. D'une part, l'accent des substantifs et des verbes est immobile : камуфля́ж, камуфля́жа, камуфля́жу.... ; квалифици́ровать, квалифици́рованный ; — alors que dans les emprunts anciens on retrouve les types de mobilité connus : еретик, еретика́, еретику́.... ; иллюстри́ровать, иллюстрированный.

D'autre part, l'influence du français, auquel sont empruntées (parfois à travers l'allemand) presque toutes les acquisitions récentes, tend à fixer l'accent en fin de mot, sur la suffixation ou sur la dernière syllabe du thème. Ainsi les très nombreux substantifs en *-ия* sont tous accentués sur l'antépénultième[2] et les suffixations adjectives les plus courantes sont toutes accentuées : *-и́ческий* (авантюристи́ческий), *-и́стский* (аннексиони́стский), *-ио́нный* (авиацио́нный), *-а́льный* (эпохиа́льный), *-о́зный* (грандио́зный), *-и́чный* (оптимисти́чный). Quant aux verbes en *-ировать*, ils sont accentués en finale ou sur l'antépénultième, suivant qu'ils sont plus ou moins complètement russifiés (сортирова́ть, конкретизи́ровать).

3° L'orthographe des mots d'emprunt est encore mal fixée. Les Russes hésitent surtout sur la transcription des consonnes doubles (апелля́ция et аппеля́ция), de nos diphtongues (эксплуати́ровать et эксплоати́ровать) et de nos nasales (дезенфици́ровать et дезинфици́ровать). Pour certains mots l'hésitation tient à la coexistence de deux dérivés : ainsi дискути́ровать et дискусси́ровать.

4° En tombant dans le vocabulaire commun, les termes empruntés à l'étranger par les techniciens tendent à élargir leur sens. On trouve de nombreux exemples de ce développement sémantique dans les domaines mathématique (демонстра́ция signifie couramment aujourd'hui manifestation populaire), médical (зонди́ровать employé dans le sens : tâter quelqu'un), juridique (квалифици́рованный рабочий, ouvrier

---

[1] И. И. Огіенко, Русское литературное удареніе, Кіевъ, 1914 (p. 104).

[2] Sauf une vingtaine de substantifs qui, influencés par leur racine grecque, accentuent la pénultième : анэми́я, анэстези́я, апати́я, асимметри́я, атони́я, атрофи́я, гидроли́я, гипереми́я, летарги́я, литурги́я, месси́я, ностальги́я, панаги́я, перипети́я, сакристи́я, симметри́я, симони́я, стихи́я, эндеми́я, et quelques autres. Les noms en -ие sont accentués comme les verbes dont ils dérivent, et les substantifs à désinence étrangère comme dans leur langue d'origine.

spécialiste), musical (дирижи́ровать usité dans tous les sens du verbe français *diriger*).

5° Entre les mots d'emprunt et leurs synonymes russes, il subsiste parfois une légère différence de sens, comme c'est le cas pour коммерсант et торговец, le vocable étranger ayant un tour plus noble et une plus haute envergure. Mais le plus souvent la synonymie est complète. L'emploi simultané des deux termes aboutit alors à de véritables pléonasmes : концентрация торговли и сосредоточение ее в органах, ou : « мы с вами ведем агрессивную наступательную политику[1] », ou encore : эта модификация, это изменение тактики[2]. Dans tous les exemples de ce genre, il semble bien que ce soit le mot étranger qui soit venu le premier à l'esprit des leaders bolchévistes, frottés de littérature internationale. Mais aussitôt ce mot prononcé ou écrit, une sorte de réflexe les avertit qu'ils risquent d'être mal compris, et ils ajoutent le terme russe. Ce dernier est d'ailleurs souvent imprimé entre parenthèses à côté des mots étrangers difficiles ou encore peu répandus, et l'on écrit par exemple : дифференциация (расслоение) крестьянства.

6° L'introduction dans le vocabulaire d'un très grand nombre de termes abstraits tendrait, en l'absence d'un mouvement littéraire sérieux, à faire perdre au russe son caractère concret, sa concision imagée, si heureusement la langue parlée ne conservait dans leur intégrité ces savoureuses vertus.

III. Fonds russe.

Il ne semble pas jusqu'ici que la Révolution ait introduit dans la langue des racines nouvelles. Mais sur les mots connus de nombreux dérivés ont été formés pour exprimer des fonctions ou des idées politiques nouvelles. Traités comme des termes étrangers, совет et большевик ont donné les substantifs советиза́ция et большевиза́ция, les verbes советизи́ровать, большевизи́ровать, большевиза́нствовать. Formés par le même procédé, le substantif украиниза́ция et le verbe украинизи́ровать sont devenus d'actualité, une place de plus en plus large étant faite à la langue ukrainienne. Le bibliothécaire de l'изба-читальня créée dans chaque *volost'* s'appelle aujourd'hui изба́ч, et le

[1] *Leningradskaja Pravda* du 16 avril 1924.
[2] *Pravda* du 29 mai 1924.

militant en déplacement de propagande выдвижéнец. Les baptêmes laïques organisés pour répandre le «новый быт» se dénomment октябри́ны. Par analogie avec мироедство on a forgé интеллигентствоéдство. Dans l'armée, l'épithète тачáночный s'applique aux mitrailleuses sur тачка. Enfin, sur le verbe шабаршить, qui s'écrit et se prononce aujourd'hui шебурши́ть, l'argot populaire a formé le substantif шебурши́лы pour invectiver les «rouspéteurs».

D'autre part, des termes désuets ou d'emploi restreint ont été introduits dans le langage commun. Le mot учёба, cité par Dal' comme d'emploi dialectal et marqué d'une nuance péjorative dans certains lexiques récents[1], est aujourd'hui très employé et préféré à учение. Le червóнец a été ressuscité par la réforme monétaire et sa valeur portée à dix roubles-or. Les questions agraires ont eu, elles aussi, leur répercussion sur le vocabulaire. Depuis que Trockij a représenté au Congrès du Parti[2] la différence croissante entre les prix des objets manufacturés et des denrées agricoles par deux courbes en forme de ciseaux, ce problème angoissant est devenu celui des «ножницы», tous les militants prêchent la «смычка» entre ouvriers et paysans et des «землячества» se fondent un peu partout. Toutes les faveurs du pouvoir vont aux «середняки», mais surtout aux «незаможные», groupés en комнезам dont les membres se dénomment незамóжники. Enfin la vogue singulière du mot халтура et de ses dérivés a déjà été signalée par M. Jakobson[3], et M. Karcevskij a ingénieusement attribué leur sens péjoratif à l'influence de la racine хал-.[4]

L'actualité a créé aussi quelques mots composés. L'évolution de certains émigrés vers le bolchévisme, dont le début fut marqué par l'apparition d'une brochure intitulée Смена Вех, a fait naître les termes сменовехи́зм, сменовéховец, сменовéховский. Les fondateurs des nouvelles églises bolchévisantes ont tout de suite été baptisés живоцеркóвник, ou simplement живéц (Живая Церковь) et обновлéнец (Церковное обновление), cependant que le partisan de Tichon se voyait traité de ти́хоновец, suppôt de la ти́хоновщина. Les termes беспартийный et беспартийность, déjà usités du temps de la Duma, ont pris une

[1] Учоба, *през.* затупляющее учение (П. Е. Стоян, Малый толковый словарь, Петроград, 1915).

[2] 12e congrès, séance du 20 avril 1923.

[3] *Op cit.*, p. 23.

[4] *Poslednija Novosti* du 3 février 1922.

extension considérable, depuis qu'ils désignent la seule opinion politique officiellement tolérée à côté du communisme. Dans l'armée, l'adjectif краснознамённый rappelle l'institution de l'ordre «Красное Знамя», et le substantif допризывник, celle des périodes de préparation militaire. Quant au terme самогонка, il tend à être remplacé par самогóн, et son dérivé самогонщик s'est doublé du féminin самогóнщица.

Les noms propres enfin ont formé de nombreux dérivés. Les termes ленинúзм, лéнинец, лéнинский, sont aujourd'hui d'usage courant et les élèves des écoles dédiées à Свердлов et à Тимирязев se dénomment свердлóвец et тимирязевец. En l'honneur des chefs du Parti, nombre de villes ont été rebaptisées: Петроград est devenu Ленинградá, Александрополь — Ленинаканá, Симбирск — Ульянóвск, Елизаветград — Зинóвьевск, Юзовка — Сталино, Гатчино — Трóцкое, Ямбург — Кингиссéп. Des parents enthousiastes ont forgé pour leurs enfants des noms de baptême nouveaux, commémorant les noms des leaders bolchévistes ou les mots d'ordre du Parti. Une enquête faite en province[1] a noté trois cent de ces bizarres néologismes, dont voici quelques échantillons: Ильúч, Нúнель, Виль, Лéнул (tous sur Владимир Ильич Ленин-Ульянов), Зинóвий, Лунача́ра, Ледáв (sur Лев Давидович Троцкий), Дзерж, Бухáриза, Авангард, Компарт, Нарком, Агитпроп, Аппарат, Смычка.

Des trois procédés que nous venons d'étudier, c'est sans contredit l'emprunt à l'étranger qui marque sur la langue l'empreinte la plus profonde. Il s'ensuit une véritable internationalisation du vocabulaire, d'autant plus sensible que la littérature actuellement répandue en Russie est de caractère presque exclusivement politique. On peut certes le déplorer, mais les excès s'atténueront peu à peu, les scories disparaîtront, et cette sorte d'alluvion déposée par les grands courants de la guerre et de la révolution finira par enrichir le sol russe.

Paris, juillet 1924.

---

[1] Дан. Делерт, Новыя имена, изд. «Советского Юга», 1924.

UN POINT D'HISTOIRE DU VOCABULAIRE RUSSE: Россія, Русскій,

PAR

ANTOINE MARTEL.

Dans la langue littéraire russe moderne, l'adjectif correspondant au substantif Россія « la Russie » est русскій « russe ». Il est évident qu'il n'y a pas de parenté directe entre ces deux mots : русскій a été tiré de Русь, et l'adjectif que l'on forme naturellement sur Россія est россійскій. Et en effet, des couples normaux : Русь-русскій, Россія -россійскій ont existé. Quel est donc la raison du croisement assez étrange offert par la langue d'aujourd'hui et par quelles étapes est-on arrivé à l'état de choses actuel? Pour résoudre ce petit problème, il faut parcourir un certain nombre de textes appartenant aux différentes époques de la littérature russe ; la Chrestomathie de Buslaev (Moscou 1861) est d'un grand secours, mais il est indispensable de compléter les indications qu'elle fournit en recourant à d'autres recueils de textes anciens, à ceux, par exemple, de Kuševlev-Bezborodko ou de la Société impériale d'histoire russe, ainsi qu'aux publications des Amateurs de littérature ancienne[1]. La ligne générale de l'évolution des formes une fois dégagée, il restera à tenter d'en expliquer l'emploi.

Depuis le XI^e^ siècle, avec la Chronique de Nestor, jusqu'à la fin du XV^e^, les faits sont très simples. On note constamment le substantif Русь et son adjectif régulier русьскій ou русскій. Le substantif Русь,

[1] Изданія et Памятники древней письменности.

qui est vraisemblablement un mot étranger venu du Nord [1], est pour la forme un collectif comme Чюдь ou Пермь ; c'est le nom d'une tribu, puis, par extension, du lieu d'habitat de cette tribu. Or, les Varègues-Russes s'étaient installés en administrateurs et en organisateurs à Kiev, au centre de l'empire qui allait recevoir le baptême par les soins des Byzantins, et le terme qui les désignait s'étendit à *toutes les tribus slaves* sur lesquelles ils exerçaient leur autorité [2]. Ceci explique la valeur extrêmement générale que possède le mot Русь dès les premiers textes où on le trouve noté. Il faudrait le traduire : « les Russies », comme l'on disait « les Espagnes » ; c'est le pays orthodoxe de langue russe par opposition aux contrées païennes ou de rite latin, la «русская земля» des légendes de Saint Vladimir. Le mot est si vague que les historiens ont été amenés de bonne heure à préciser le terme lorsqu'ils veulent désigner une province précise de cette vaste région, et ils ont formé les expressions devenues courantes : Русь кіевская, московская, тверьская, черная, etc. . . .

Le territoire de la Русь, au XV^e^ siècle, débordait largement le domaine des grands princes de Moscou du côté de l'Ouest. Aussi, lorsqu'Ivan III s'avisa de s'intituler «Государь и самодержецъ *всеа Руси*», s'attira-t-il des protestations de l'Etat polono-lituanien. La première fois qu'Ivan le Grand se para de ce titre, ce fut en 1488 dans un message adressé au roi de Hongrie, Mathias Corvin, mais tant que vécut son puissant voisin, le roi de Pologne Casimir IV Jagiellonczyk, il évita de s'en servir dans ses relations tant avec celui-ci qu'avec le grand-duc de Lituanie. Casimir mort, Ivan profita des bonnes dispositions du grand-duc Alexandre, qui sollicitait sa fille en mariage, pour faire passer ce titre qui marquait assez ses ambitions de « rassembleur ». A Alexandre qui lui demandait avec étonnement pourquoi « писалъ въ своемъ листу имя свое высоко, не по старинѣ ? », il fit répondre :

---

[1] M. L. Niederle, après avoir fait brièvement l'historique des discussions qui ont eu lieu sur ce point, conclut ainsi : « Il existe probablement une connexion entre la forme slave . . . *Rusĭ* et la forme finnoise *Ruotsi*, de même que le nom slave *Sumĭ* est dérivé du finlandais *Suomi*. L'origine du nom même de Ruotsi n'est pas encore expliquée » (L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I, p. 206) On peut trouver ce même point de vue développé avec détails dans l'article de Я. К. Гротъ : « Литва или Скандинавія? » (Труды Я. К. Грота, Спб., 1901, IV, pp. 1-10.)

[2] L. Niederle, *op. cit.*, p. 207.

«Чѣмъ его Богъ подаровалъ, отъ дѣдъ и отъ прадѣдъ отъ начяла правой есть уроженой государь всеа Руси, и которыми землями его Богъ издарилъ, то онъ и писалъ[1]». Alexandre ne reconnut jamais ce titre officiellement, et de temps en temps il renouvela ses protestations[2]; en tous cas, lorsqu'il fut devenu roi de Pologne, il n'en continua pas moins à s'intituler, en dépit des prétentions d'Ivan: *Król Polski, Wielki Książę Litewski, Żmudski, Pruski, Ruski.* Vasilij Ivanovič, lorsqu'il eut enlevé Smolensk en 1514, prit le titre de «великій государь». La chancellerie polonaise ayant feint de l'ignorer, le tsar fut heureux de supprimer, par représailles, des titres de son rival les épithètes *Pruski* et *Ruski,* mais, après un échange de notes qui se prolongea plusieurs années (1526—1532), il consentit à les rétablir, en restant toutefois lui aussi «великій государь *всеа Руси*»[3].

Coïncidence curieuse: à partir de cette fin du XV^e^ siècle, on voit le mot Русь disparaître peu à peu et, à partir de 1525, on peut dire qu'on ne le rencontre plus dans les textes avec son sens de «pays russe»[4]. Il est remplacé par Русія dont nous avons relevé un premier exemple dans une dédicace d'ouvrage remontant à 1499[5], et qui fut d'un emploi courant pendant le XVI^e^ siècle. Mais Русія, à son tour, subit, et bien vite, la concurrence d'un nouveau terme: Росія. Dans plusieurs textes de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, on trouve la juxtaposition des deux formes[6]. Русія disparut vers la fin de ce même siècle; nous l'avons noté, il est vrai, dans un texte de 1649[7], mais c'est un

[1] Сборникъ Имп. россійс. истор. Общества, XXXV, p. 107.

[2] *Ibid.*, XXXV, pp. 142, 143.

[3] Jan Natanson Leski, «Dzieje granicy wschodniej Rzeczypospolitej», *Rozprawy historyczne Towarz. nauk. Warszawskiego*, 1922, I, fasc. 3, pp. 63, 77, 78 et 122-124.

[4] Dans les documents officiels on rencontre parfois Русь avec valeur collective pour désigner les Ruthènes. Par exemple, dans le procès-verbal de l'ambassade que Sigismond Auguste envoya en 1563 à Ivan IV, on peut lire: Послы, и королевскіе дворяне всѣ Русь.....» (Сборникъ Имп. росс. ист. Общ., LXXI, p. 192), et ailleurs: «всѣ наши воинскіе люди Русь и Татарове и Литва и Нѣмцы» (*ibid.*, p. 300).

[5] Buslaev, *op. cit.*, p. 165.

[6] Par exemple dans un Апостолъ publié à Moscou en 1564 (Buslaev, *op. cit.*, pp. 205, 206) on trouve 2 exemples de Росія et 4 de Русія, ou dans le Статейный списокъ посольства Андрея Ищеина (Памятники любит. древ. письм., 1883).

[7] Buslaev, *op. cit.*, p. 1121.

fait exceptionnel. Enfin, Русія et Росія se virent accompagnées de formes où la lettre *c* était doublée, mais alors que Руссія peut être considéré comme une rareté orthographique [1], Россія eut une grande fortune. Le mot se trouve déjà dans les lettres qu'Ivan le Terrible adressait au prince Kurbskij en 1564; rare au XVI^e^ siècle, il entre peu à peu en usage au XVII^e^ siècle et, depuis l'époque pétrovienne, il est devenu d'un emploi universel dans la langue écrite pour désigner la Russie.

D'où venaient ces formes nouvelles? Selon toute vraisemblance, Русія comme Росія sont des témoins de l'influence étrangère qui s'est exercée très fortement sur la langue littéraire russe au XVI^e^ et surtout au XVII^e^ siècle, influence représentée par un double courant: latino-polonais d'une part, gréco-byzantin de l'autre [2]. Dès le XVI^e^ siècle, en effet, s'éveille en Moscovie, avec le contact de plus en plus étroit avec l'Occident, ce goût des nouveautés qui allait effrayer les partisans du « bon vieux temps » et faire pousser au protopope Avvakum son exclamation célèbre: «Послѣдняя Русь здѣ!» [3] Le mot Русія (Руссія) est vraisemblablement une forme imitée du latin *Russia*. Au moment où il entre en usage, c'est-à-dire au début du XVI^e^ siècle, le latin est la seule langue ancienne que connaissent les rares lettrés moscovites d'alors, à tel point que, quand Maxime le Grec arriva à Moscou, mandé par le Grand Prince, il ne trouva pas un seul interprète capable de traduire directement sa pensée en russe, et il dut s'exprimer en latin [4]. C'est dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, et au XVII^e^, que l'influence grecque se fait sentir d'une manière appréciable à Moscou, et c'est précisement alors que Росія entre en usage. Il y a là plus qu'une coïncidence fortuite. Pour transcrire Русь, les historiens et les grammairiens byzantins ont employé divers procédés; les formes les plus courantes sont : οἱ Ῥῶς, indéclinable (Hérodien, Léon Diacre) ou οἱ Ῥῶσσοι (Eustathe); mais, pour désigner plus particulièrement le pays

---

[1] Nous ne l'avons noté que dans deux ouvrages et notamment dans la Вкладная книга новоспаскаго монастыря, p. 28. (Пам. любит. древ. письм., 1883).

[2] Dal' (dans son *Dictionnaire*, à l'article русскій) croit, avec des réserves cependant, que l'abandon du mot Русь est dû à l'influence occidentale; Louis Leger (*Chronique dite de Nestor*, p. 362) donne à Россія une origine byzantine. Ces deux auteurs passent sous silence la forme intermédiaire Русія.

[3] А. Н. Пыпинъ, Исторія русской литературы (Спб., 1902), II, p. 292.

[4] С. К. Буличъ, Очеркъ исторіи языкознанія въ Россіи, Спб., 1904, I, p. 185; А. Н. Пыпинъ, Исторія русской литературы, II, *édition citée*, pp. 104-105.

russe, ils ont fait un adjectif et dit ἡ Ῥωσία ἡ χώρα [1]. C'est cette dernière forme qui a été introduite toute vive en russe: avec son oméga — car les textes d'orthographe slavonne portent ρωсíια —, et avec son accent qu'on peut qualifier extraordinaire — car les noms de pays n'ont pas la finale -ія accentuée (Фра́нція, И́ндія, Брази́лія, etc.), à l'exception d'un tout petit nombre de noms qui sont précisément calqués sur le grec, comme Каппадокія (Καππαδοκία), Киликія (Κιλικία), Финикія. Quant à Россія, qui devait finalement s'introduire dans l'usage, ses deux *c* sont vraisemblablement un souvenir des *s* géminées du mot latin, si bien que Россія, vrai symbole de la culture hybride d'une époque aux Académies gréco-latines, est lui-même un mot gréco-latin. Русь n'est d'ailleurs pas le seul nom qui ait été transformé par les Moscovites latiniseurs de cette époque. Ivan IV ne voulut plus s'appeler que Іоаннъ. Le protopope Avvakum s'insurgea contre ceux qui, pour obéir à une mode qu'il appelle «allemande», changèrent le nom de Никола en celui de Николай [2]. Ceux qui s'efforcèrent surtout de donner une couleur byzantine aux mots russes, furent Épiphane Slavineckij et ses disciples; ils s'attaquèrent même aux mots du vocabulaire courant : суботa par exemple devient chez eux саввата ou саввать (*gr.* σάββατον). Quant aux noms géographiques, ils furent, comme il arrive d'ordinaire, moins épargnés que tous les autres. Sobolevskij, en étudiant un certain nombre de traités géographiques édités en Moscovie dans la seconde moitié du XVI[e] siècle et dans la première du XVII[e], a bien montré comment l'éducation byzantino-grecque ou latino-polonaise des scribes influait sur la manière dont ils transcrivaient les noms de pays ou de villes [3]. Les vieilles formes slaves Римъ, Римскій, Римлянинъ subirent elles-mêmes cet assaut et on tenta de les remplacer par Ромъ, Ромскій, Ромлянинъ [4]. Ces formes à vocalisme d'emprunt n'eurent pas le succès de Россія.

Sur Россія furent formés des adjectifs. On rencontre parfois à la

---

[1] H. Estienne en donne un exemple tiré de Moschopoulos (περὶ Σχέδων, p. 200); Sophokles en donne un autre emprunté à Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, 72).

[2] «Охъ, охъ, бѣдная Русь! Чего-то тебѣ захотѣлось нѣмецкихъ поступковъ и обычаевъ; а Николѣ Чудотворцу дали имя нѣмецкое: Николай....» (cité par А. Н. Пыпинъ, Исторія русской литературы, II, p. 291, note 2).

[3] Соболевскій, Переводная литература въ московской Руси, pp. 62-69 et *passim*.

[4] *Ibid.*, p. 288.

fin du XVI^e siècle : россійстый [1], calqué sur une forme grecque probable *Ῥωσιστός (on a Ῥωσιστί dans Constantin Porphyrogénète) ; le suffixe de cet adjectif fut quelquefois substitué à celui de рускій et l'on note à cette même époque : рустый [2]. Mais россійстый comme рустый furent éphémères ; l'adjectif россійскій, à suffixation russe, eut plus de succès. Signalons pourtant que sa fortune a été beaucoup moins brillante que celle du mot dont on l'avait tiré. Alors que Русь disparaît complètement de la langue écrite courante, l'adjectif русскій résiste toujours à côté de la forme récente. C'est qu'il entre dans une foule de tournures familières, de locutions proverbiales dont un grand nombre ont subsisté [3], et, bien qu'il y ait eu à un certain moment un effort puissant pour l'éliminer de la langue écrite, il a subsisté jusqu'à nos jours.

Россійскій apparaît plus tard que Росія et Россія. Ivan le Terrible et Kurbskij ne l'emploient pas dans leur correspondance, et c'est au début du XVII^e siècle seulement, à ce qu'il me paraît, qu'on le voit entrer en usage. Encore n'a-t-il assez longtemps qu'un emploi restreint : il qualifie uniquement des choses ayant trait à l'organisation de l'État moscovite. La magnifique proclamation qui, en 1613, annonça l'élection de Michel Romanov est curieuse à cet égard. On y retrouve la vieille formule : *русская* земля, mais à côté d'elle on note *россійскій* престолъ, царь *россійскій* [4]. En 1667, on retrouve la même nuance dans l'emploi respectif de ces adjectifs. Ainsi Kotošichin la marque nettement dans son chapitre sur l'éducation du tsar : « а писать учить выбираютъ изъ Посольскихъ подьячихъ ; а инымъ языкомъ, Латынскому, Грече скаго, Нѣмецкаго, и никоторыхъ кромѣ Руского наученія, въ Россійскомъ государствѣ не бываетъ » [5]. Cependant les écrivains faisaient effort pour introduire partout la forme logique. Smotrickij, par exemple, parle en 1648 de «россійскій языкъ». Dans un texte de 1682, la vieille expres-

---

[1] Кушелевъ-Безбородко, Памятники старинной русской литературы, pp. 34 et 230.

[2] Kuševlev-Bezborodko, *op. cit.*, p. 29 ; Buslaev, *op. cit.*, pp. 461 et 739.

[3] Ainsi : русская земля ; русскій духъ ; русское спасибо ; « Русскій Богъ авось, небось да какъ-нибудь » ; «Русскій часъ : подожди ! » ; «Русскій человѣкъ и Бога слопаетъ » ; « Русскому здорово, а нѣмцу смерть » (voir М. И. Михельсонъ, Русская мысль и рѣчь).

[4] Buslaev, *op. cit.*, p. 1004.

[5] Buslaev, *op. cit.*, p. 1217.

sion русская земля devient elle-même россійская земля[1], et, au XVIII[e] siècle, le mot est d'emploi général aussi bien chez les poètes que chez les prosateurs. Lomonosov ne semble pas avoir employé du tout l'adjectif русскій[2]. On fonde une Россійская Академія, Ščerbatov écrit une Исторія Россійская, Lomonosov une Россійская Грамматика, Trediakovskij un Способъ къ сложенію Россійскихъ стиховъ, etc. Les exemples sont innombrables. Par contre, dans ce même temps, русскій est presque une rareté lexicographique[3]. Seul, l'indépendant Sumarokov reste longtemps fidèle à русскій.

Les formes diverses du nom de la Russie et de son adjectif excitèrent au plus haut point l'imagination de tous ceux qui, dans la première partie du XVIII[e] siècle, s'acharnèrent à découvrir l'origine des Russes. Un curieux mémoire de Vasilij Trediakovskij, conservé dans les Archives de l'Académie et reproduit par Pekarskij[4], nous a gardé l'écho d'un bon nombre d'interprétations qui étaient données alors. Les uns rattachaient l'origine des Russes à l'ancienne ville de *Ross* sur l'Arax, les autres à la tribu des *Roksolanes* de la Volga, un troisième voyait dans Россіяне une déformation de *Россѣяны* « ceux qui ont été dispersés sur un territoire immense »[5], certains croyaient que l'on avait donné au peuple russe son nom « отъ *русыхъ* волосовъ », d'autres « отъ грознаго голоса на войнѣ » et notamment en partant du cri de guerre « *рази-рази* » qui se serait déformé peu à peu en: Расъ Раси, Расинъ, Рассинъ, Россинъ, Руссинъ, Руссіанинъ et enfin Россіянинъ, etc.... Trediakovskij fit une critique habile de toutes ces interprétations dont aucune ne satisfaisait son désir de prouver que les

[1] Buslaev, *op. cit.*, p. 1247 (Патріархъ Іоакимъ, Увѣтъ духовный).

[2] Lomonosov, dans ses morceaux de poésie solennelle, emploie parfois pour désigner les Russes le mot Россы, et plusieurs écrivains dits pseudo-classiques ont employé après lui ce même mot. Ce terme est une soi-disant restitution du mot primitif qui désignait le peuple russe. Lomonosov soutenait en effet, contre Müller, que Россіяне venait du nom d'une peuplade, située autrefois entre Dnêpr et Don, les Роксолане, peuplade constituée, disait-il, par deux groupes, les Россы et les Аланы. Россъ serait devenu Руссъ, puis Русь, par influence polonaise (*pochylenie* de *o* en *u*). Voir le texte de Lomonosov dans l'ouvrage de Pekarskij, Исторія Импер. Академіи наукъ, II, pp. 897-907.

[3] Nous avons noté par exemple русскій языкъ dans la grammaire d'Adadurov (1731).

[4] П. Пекарскій, Исторія импер. Академіи наукъ, II, p. 239.

[5] Cette théorie avait été déjà celle d'un grammairien du XVII[e] siècle, Innocent Giziel'. Buslaev a reproduit le texte de Giziel' dans sa *Chrestomathie* (p. 1162).

Russes étaient à l'origine des Slaves et, s'appuyant sur le témoignage de la *Chronique* de Nestor, il crut montrer que Русь était le nom d'une peuplade varègue qui s'était installée en pays slave et avait donné son nom à la région où elle avait établi sa domination [1].

Nous arrivons au XIX^e^ siècle, et nous constatons que l'adjectif россійскій, dont la fortune avait été si rapide au XVIII^e^, allait disparaître d'une manière presque totale pour faire place à *русскій* qu'il avait momentanément et partiellement éclipsé. Il semble bien que россійскій, malgré l'abondant emploi qu'en fit la société lettrée du XVIII^e^ siècle, ne s'était point introduit dans le vocabulaire courant et le mot disparut presque comme s'évanouit une mode. Depuis 1840 environ, россійскій ne se trouve plus que dans un tout petit nombre d'expressions d'allure officielle tels que Россійское Государство, Россійская Имперія, Россійскій Императорскій Домъ, Всероссійскій Земскій Союзъ. La rapidité de la décadence apparaît frappante lorsque l'on ouvre une bibliographie des ouvrages édités dans la première moitié du XIX^e^ siècle. Karamzin, Izmajlov, Sopikov, tous ceux qui écrivent dans les trente premières années du siècle sont fidèles à la forme « pseudo-classique » россійскій. Puis, presque brusquement, le mot est abandonné par la génération des années 30 et 40, et il ne garde plus que la valeur restreinte que nous avons notée autrefois chez Kotošichin. C'est ce qu'illustrent des petits faits de ce genre: en 1834, Sokolov compose un Словарь церковно-славяно-россійскій qui servira de modèle au 3^e^ *Dictionnaire* de l'Académie, mais celui-ci, lorsqu'il paraîtra en 1847, aura pour titre : Словарь церковко-славянскаго и русскаго языка. Vers 1850, Turgenev pourra déjà employer россійскій avec une jolie ironie, afin d'évoquer quelque chose de particulièrement et d'uniquement russe, quelque chose de « national ». Il fait ainsi le portrait de Mitja dans un récit intitulé : Однодворецъ Овсяниковъ [2] :

[1] Un Français, Charles Frédéric de Patron Baudan, qui vécut en Russie à l'époque de Pierre le Grand et laissa en manuscrit un grand nombre d'études comparatives sur les langues, avait une opinion à tout le moins originale sur la question: « Le terme de *Sour*, *Sourien* ou *Syrien* a été transposé par les Grecs et les Latins et pris du terme de *Rouss* ou *Roussien*, de même que celui de *Souriac* ou *Syriaque* est le terme renversé de *Rossak* et *Roussiak* qui est le même que *Rouss* et *Rousski* » (С. К. Буличъ, Очеркъ исторіи языкознанія въ Россіи I, p. 203).

[2] Записки охотника, p. 78 (éd. Glazünov).

« Одежда на немъ была нѣмецкая, но одни неестественной величины буфы на плечахъ служили явнымъ доказательствомъ тому, что кроилъ ее *не только русскій — россійскій* портной ». M. Halpérine-Kaminsky a essayé de faire passer cette nuance dans la traduction française : « Il était vêtu à l'allemande, mais la grandeur exagérée des plis de l'épaule témoignait que son tailleur était un Russe, un *Russien russianisant* [1] » ; il eût mieux rendu le texte de l'original en écrivant : « un tailleur russe bien *national* ». Cette nuance spéciale de россійскій, nous la retrouverons dans le substantif Русь ; nous sommes ainsi en présence d'un couple sémantique s'opposant parfaitement à Россія, русскій et contenant la même anomalie de constitution.

A l'heure actuelle, l'étatisme soviétique préfère российский à русский dans les dénominations officielles. On a ainsi : Российская Коммунистическая Партия (en abrégé Р. К. П.), Российский Коммунистический Союз Молодёжи (Р. К. С. М.), Всероссийское Военное Обучение (Всеобуч.), etc.... Il n'est pas douteux que le mot est choisi également parce qu'il cadre mieux avec le statut nouveau de l'Union des Républiques soviétiques qui est fédératif et non impérialiste. Ces quelques cas particuliers indiqués, on peut dire que русскій est dans la langue russe contemporaine d'emploi général absolu ; c'est vraiment le mot qui, dans l'usage courant, correspond à notre adjectif « russe » ainsi qu'aux substantifs : un Russe, une Russe, car Россіянинъ, Россіянка ne sont pas de la langue vivante.

Chose curieuse, Россія n'a pas éliminé complètement le vieux mot Русь, mais celui-ci a pris une valeur particulière. C'est d'abord et essentiellement une sorte de collectif géographique et ethnique dont on se sert pour désigner les populations du cœur de la Russie et la région qu'elles occupent. C'est aussi le terme dont on se sert pour évoquer la « vieille Russie », la « Sainte Russie », la Russie orthodoxe, a Russie qui, malgré les efforts faits par Pierre et ses successeurs, n'a pas encore adopté les usages et la façon de penser de l'Occident. [2] Il y a quelque chose de chaud et d'intime dans Русь, il y a aussi de la mélancolie. On se rappelle l'épigraphe placée par Puškin au début du chant second de son « Onĕgin » : *o rus!* О Русь ! Elle a l'air d'un

[1] Tourguéneff, *Récits d'un chasseur*, trad. Halpérine-Kaminsky, Paris, 1913, p. 23. Ernest Charrière avait traduit : « un Russien, un Roussak » (*Mémoires d'un seigneur russe*, Paris, 1854, p. 84).

[2] L'une des revues des slavophiles s'appelait naturellement Русь.

jeu de mot, elle évoque pourtant une résonance profonde : c'est que le poète russe chante la vieille Russie avec l'émotion et presque la nostalgie dont vibrait Horace lorsqu'il parlait de la campagne.

Il est certain que les transformations profondes subies par la Russie dans ces derniers temps, en abolissant bien des vieilles coutumes et en agissant profondément sur les mentalités, vont enlever à Русь le peu de « valeur actuelle » qu'il pouvait avoir conservé, et le mot, de plus en plus, sera réservé à l'évocation d'un passé qui, demain sans doute, apparaîtra comme lointain. Qui sait même si Россія n'est pas destiné à prendre une valeur légèrement archaïque puisqu'à présent il ne correspond plus à rien ? Le nouvel État issu de la révolution bolchéviste est au-dessus des nationalités, il s'appelle officiellement : Союз Социалистических Советских Республик (С. С. С. Р.), et représente l'union des quatre grandes républiques fédératives : Russe (Р. С. Ф С. Р. = Российская Социалистическая Федеративная Советская Республика), Ukrainienne (У. С. С. Р.), Transcaucasienne (З. С. С. Р.) et Blanc-Russe (Б. С. С. Р.).

L'adjectif русскій lui, de tout temps, a été plus stable que le substantif auquel il se rattachait logiquement. On a eu Русь, Русія, Росія, Россія [1] ; mais русскій, qui se trouve déjà dans la *Chronique* de Nestor, a connu une fortune pour ainsi dire sans éclipse, et il ne paraît pas aujourd'hui le moins du monde en décadence.

Paris, juin 1924.

[1] On a même affecté, à certains moments de la Révolution, d'employer une forme populaire du mot Россія, à savoir Расéя (voir A. Mazon, *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie*, p. 50).

SOUKHMANTI ODIKHMANTIEVITCH,

LE PALADIN AUX COQUELICOTS,

PAR

G. DUMÉZIL.

Soukhmanti, ayant vu ses mérites guerriers méconnus par le prince Vladimir, refuse une tardive réparation, délie ses blessures et meurt, donnant naissance à un fleuve qui porte son nom.

Telle est l'unique aventure que raconte de ce héros une brève byline recueillie par Rybnikov dans le pays d'Olonets [1] ; telle est l'unique aventure que nous connaissons de lui [2].

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il ne soit célébré que par un récit de la Russie septentrionale. En effet, le fleuve dont il est, nous dit-on, l'éponyme, les premiers commentateurs l'ont reconnu, et rien n'est venu contredire leur identification : c'est la Soukhona [3], rivière

---

[1] Rybnikov, tome I, n° 36, pp. 26-32 ; 198 vers.

[2] Le vieux recueil de Kircha Danilov connaît déjà Soukhmanti. Il le cite parmi les paladins de second plan que rencontre Ilia de Mourom en arrivant à la cour de Vladimir (I, 45) : Samson Kolyvanovitch, *Soukhan' Domantievitch*, Svêtogor, Palkan, les sept frères Zbrodovitchi, les deux frères Khapilovy, etc. Ce *Soukhan' Domantievitch* est évidemment le même que le *Soukhman'*, *Soukhmantii Odikhmantievitch* de Rybnikov. — Kircha Danilov, on le sait, avait recueilli ses bylines en Sibérie. De Sibérie également, Tikhonravov et V. Miller ont rapporté, près d'un siècle plus tard, un récit de l'aventure de Soukhmanti (n° 54 de leur recueil).

[3] Afanasiev, Поэтическія воззрѣнія..., tome II, p. 224. — Soukhmanti est le héros masculin d'une rivière à nom féminin : ces incertitudes de genre et de sexe sont fréquentes ; ainsi, dans notre byline même, le Dnêpr est

qui arrose le gouvernement de Vologda, tout proche de celui d'Olonets, Soukhmanti est simplement resté un héros local [1].

Héros fluvial, héros-fleuve, ce personnage n'est d'ailleurs pas dépaysé dans l'ensemble du monde russe : sans parler des nombreux « contes géographiques » qui tournent en leçons morales le tracé, le régime, les accidents d'un fleuve ou de deux fleuves rivaux [2], on trouve dans les bylines plusieurs « légendes d'origine », où le sang d'un héros ou d'une héroïne, après des aventures plus ou moins compliquées, se transforme en un cours d'eau bienfaisant [3] ; enfin des traditions analogues ont été recueillies en Petite Russie[4]. Ce thème d'origine n'est pas obscur, et nous y reviendrons.

Ce qui est moins clair, ce qui engage toutes les grandes questions

---

appelé Матушка Нѣпра ; de même, dans les légendes de Novgorod, la rivière qui arrose la ville se personnifie tantôt en Volkhov, tantot en Volkhova (voir Afanasiev, *op. cit.*, II, p. 225).

[1] Vsevolod Miller, constatant qu'en dehors des colonies sibériennes, Soukhmanti n'apparaît que dans la Russie du Nord, a aussitôt rapproché son cas de celui d'un assez grand nombre de héros qui ne se rencontrent pas, en Europe, hors des gouvernements d'Olonets et d'Arkhangelsk. Il a conclu de là que, dès une époque ancienne, le répertoire de la Russie du Nord devait être beaucoup plus riche, célébrer une compagnie héroïque bien plus nombreuse que les répertoires méridionaux (Vs. Miller, Очерки русской народной словесности, pp. 91 et suiv.). Cette conclusion générale est sans doute fondée. Mais on voit que la qualité septentrionale, l'origine locale de Soukhmanti se démontre plus directement. Il n'est même pas exact de dire qu'il soit un héros « septentrional » : Vs. Miller a lui-même noté qu'on ne le rencontre pas dans les bylines du pays d'Arkhangelsk (*op. cit.*, p. 76). Soukhmanti est resté un héros des environs de la Soukhona. — Quant au patronymique Domantievitch, on l'a rapproché avec vraisemblance soit du nom de Demian Koudenovitch, héros au service du prince Mstislav Iziaslavitch (Khalanski, Бѣлорусскія былины, dans Рус. Фил. Вѣстникъ, XII, pp. 246 et suiv.), soit du nom du prince de Pskov Doman, Dovmont qui repoussa au XIII[e] siècle des incursions livoniennes (Speranski, Былины, t. I, p. 191).

[2] Par exemple Afanasiev, *op. cit.*, t. II, pp. 225-229 : Volga et Vazouza ; Dnêpr et Desna ; Dnêpr et Soj ; Don et Chat ; Dnêpr, Volga et Dvina occidentale.

[3] Histoires de Dounaï Ivanovitch et de Nastasia ; de Don Ivanovitch et de Nêpra. Voir Afanasiev, *op. cit.*, t. II, pp. 221-223 ; Vs. Miller, *op. cit.*, p. 134.

[4] Petrov, Слѣды сѣверно-русскаго былевого эпоса въ южно-русскомъ, dans les Труды Кіевской духовной Академіи, 1878, pp. 379-381.

relatives à la composition des bylines, c'est la façon dont ce thème d'origine, cet élément mythique a attiré et organisé autour de lui assez de matière héroïque pour constituer les bylines de Dounaï, de Soukhmanti, etc., c'est-à-dire de vrais petits romans d'amour et d'aventures.

Or, dans le cas de Soukhmanti, l'étude de ce « roman » rencontre des conditions favorables : tandis que Dounaï, par exemple, multiplie ses exploits et complique sa légende, en même temps que sa vie, par son mariage avec la guerrière Nastasia, Soukhmanti, au contraire, dans les 198 vers qui lui sont consacrés, n'a le temps d'accomplir qu'un seul haut fait, d'ailleurs simple, et que nul accessoire sentimental ne vient alourdir. Aussi doit-on mieux discerner de quels éléments s'est ici constituée la légende épique du héros-fleuve.

* * *

A cet égard, la byline de Soukhmanti est en effet instructive, — et décevante. On y surprend, naïvement étalé, le procédé familier à toutes les littératures populaires et à la russe en particulier, qui consiste à aligner bout à bout des lieux communs de développement, des récits tout faits, des descriptions passe-partout, des thèmes « de confection », et à composer ainsi une aventure terriblement banale qui remplit, dans le cas de Soukhmanti, de cent à deux cents vers, mais qui pourrait sans peine se dilater en quatre ou cinq cents. Vsevolod Miller [1] a attiré l'attention sur cet arsenal de pièces rapportées qu'on voit recouvrir, en parasites, tant de bylines, même des plus originales, et qui, en bien des cas, semblent en constituer toute la vaine, toute la nulle substance. Suivons notre héros pas à pas.

Comment se présente-t-il à nous ? A la table de Vladimir, naturellement, qui offre un festin d'honneur à une foule de princes, de boïars et aux puissants héros russes : des douzaines de bylines commencent ainsi ; des douzaines également continuent, comme celle-ci, par le thème de la « vantardise héroïque », introduction facile à n'im-

[1] *Vs. Miller*, Очерки..., pp. 22-64. Voir notamment, pp. 42 et suiv., les thèmes du cheval sellé, de la flèche lancée, de la vantardise héroïque (Похвальба) et autres descriptions stéréotypées, et pp. 45-46, ce que dit Vs. Miller de l'эпическая ретардація, dont la «règle de trois» est le grand procédé. La byline de Soukhmanti n'en est qu'un long exemple.

porte quelle histoire merveilleuse : « Et tous, dans la gaîté de l'ivresse, tous, à table, se vantaient à qui mieux mieux : le sot se vantait de sa jeune femme, l'insensé de son trésor ; mais le sage se vantait de sa vieille mère, le fort de sa force, de sa force et de sa valeur héroïque... »

Un seul héros reste silencieux : Soukhmanti. « N'est-tu pas content? lui demande le prince avec prolixité. Ou t'aurait-on manqué en quelque chose ? » — « On ne m'a manqué en rien », répond Soukhmanti. Thème connu qui ouvre, par exemple, l'histoire de Danilo Ignatievitch [1] ou celle de Stavr Godinovitch [2], et voici déjà remplis quarante vers.

A ce point, du moins, la légende pourrait devenir originale : c'est ainsi qu'après ce même début, Ignati Danilovitch annonce à Vladimir qu'il va entrer au couvent. Mais non, Soukhmanti déclare que, pour avoir un exploit à vanter, il va conquérir un cygne blanc et l'apporter vivant au prince... Thème courant, qui s'est glissé dans maintes bylines, notamment dans celles de Mikhaïlo Potyk Ivanovitch, où il semble avoir recouvert une vieille légende indo-européenne de nourriture conquise. Dans la byline de Soukhmanti, le thème du Cygne ne fait d'ailleurs qu'apparaître : le temps de justifier le départ en campagne et les démarches du héros.

Ces démarches elles-mêmes se développent sans imprévu par une application de la fastidieuse « règle de trois » qui veut que, dans tant de contes populaires, tout exploit se divise en trois, ou ne réussisse qu'à la troisième reprise, ou soit tenté par trois héros. Soukhmanti s'approche de trois rivières, de trois « anses tranquilles » : il n'y voit, selon la formule consacrée, ni oies, ni cygnes, ni petits canards gris — et voilà soixante vers épuisés en lieux communs de la variété la plus commune.

La suite n'est pas plus originale : le héros va enfin vers le Dnêpr — ou la Nêpra — ; là il rencontre 40.000 Tatars que la rivière, monstrueuse Pénélope, s'efforce d'arrêter en détruisant chaque nuit les ponts qu'ils ont établis le jour. Dans une chevauchée héroïque, il saccage le camp et massacre la gent païenne, puis revient chez Vladimir. D'Ilia de Mourom à Mikhaïlo Danilovitch, c'est là le destin de tous

---

[1] Recueil de Kirêevski, fasc. III, p. 39, n° 1 ; p. 41, n° 2.

[2] Recueil de Kircha Danilov, n° XIV, voir Vs. Miller, Очерки..., pp. 263 et suivantes.

les héros russes, l'exploit type, indéfiniment renouvelable, dont usent et abusent les auteurs en mal d'invention.

Non moins banal est l'accueil de Vladimir : il ne veut pas croire aux vanteries du héros et le jette dans un souterrain, tandis qu'un paladin va vérifier la réalité de l'exploit accompli sans mission. Sans parler des excès de Vladimir contre Ilia de Mourom, c'est ainsi que, Stavr Godinovitch ayant imprudemment vanté ses richesses de Lituanie, le prince le fait emprisonner et dépêche des messagers pour vérifier les dires du malheureux [1].

L'avant-dernière scène est encore fournie par un lieu commun : Vladimir, dès que l'exploit de Soukhmanti lui est confirmé, le tire de prison et lui offre, en réparation, or, villes, etc... C'est ainsi qu'après avoir deux fois méconnu Ilia de Mourom, le même Vladimir voudrait bien réparer, l'honorer et le garder à son service .[2] Mais, de même qu'Ilia refuse et disparaît à jamais, de même Soukhmanti déclare que le prince ne le verra plus devant ses yeux. [3]

---

[1] Voir note précédente. — Oreste Miller a remarqué que ce thème du bon héros (Ilia, Soukhmanti) jeté en prison par le prince avait pu devenir populaire à la suite de certains faits historiques du règne d'Ivan le Terrible, notamment de l'exécution de Vorotynski, le vainqueur des Tatars de Crimée (O. Miller, Илья Муромецъ и богатырство кіевское, p. 619). Le même auteur croyait trouver, en divers points de la byline de Soukhmanti, l'indice que le héros voulait se battre et « servir » non pas dans l'intérêt du prince, mais dans celui de la seule Russie (*op. cit.*, p. 618); cela est quelquefois vrai d'Ilia de Mourom; mais ce n'est pas vrai ici : par exemple, quand le prince Vladimir, revenu de son erreur, veut honorer et remercier Soukhmanti de son exploit, il fait employer par ses messagers le mot услуга (au vers 186), qui désigne couramment les « services » que lui rendent ses paladins.

[2] Recueil de Kirêevski, fasc. IV, pp. 46 et suiv.

[3] Khalanski (*op. cit.*) a rapproché cette fin de la byline du récit de la mort de Demian Koudenovitch, tel qu'on le trouve dans un vieux manuscrit : Demian défait toute une armée ennemie et revient mourant vers le prince Mstislav. Celui-ci lui offre en récompense honneurs et présents ; il répond : «Quand on est mort, souhaite-t-on des présents périssables ?» — En effet, ce récit n'est pas sans parenté avec la byline. Mais une telle constatation n'avance pas beaucoup les choses, car, de toute évidence, le récit de la mort de Demian n'est pas de l'*histoire* : le sujet, les détails, le dialogue du prince et du héros y trahissent un emprunt à une tradition héroïque, à une *byline*; nous ne trouvons pas ici, comme l'espérait Khalanski, une « source » historique, mais simplement une autre version, un usage plus ancien du même thème épique.

Ce n'est qu'à ce tout dernier moment que Soukhmanti prend une figure nouvelle dans la galerie des héros : au cours de sa bataille avec les Tatars, trois archers l'avaient percé de part en part et, pour panser ses plaies, il les avait garnies de fleurs de coquelicots. Aussitôt sorti de prison, après l'affront, « il s'avance loin, loin, dit le texte [1], dans la plaine rase... ; il arrache les fleurs de coquelicots de ses blessures sanglantes, et lui, Soukhmanti, déclare : — Coule, rivière Soukhman, coule de mon sang brûlant, de mon sang brûlant et rapide».

* * *

Ce texte est donc, presque jusqu'au bout, un bon exemple des récits faits de pièces et de morceaux, des сложныя сказки dont parlait Vs. Miller, à tort sans doute, à propos des bylines de Mikhaïlo Potyk [2]. Ce paladin aux blessures sanglantes passe devant nous, impersonnel, recouvert du seul vêtement banal des thèmes à tout faire : tel, dans le conte d'Edgar Poë, passait le spectre de la Mort Rouge, drapé dans un grand suaire : quand on voulut toucher l'homme de ce vêtement, la matière de cette forme, on ne trouva que vide et néant.

Soukhmanti reçoit pourtant, dans les derniers vers, une personnalité. Aucune des bylines où l'on voit un héros outragé ou persécuté par Vladimir ne se termine par un semblable suicide : Ilia, méconnu, se venge aussitôt en culbutant les amis du prince et en quittant la cour à jamais ; il ne songe pas à un acte dont, somme toute, il pâtirait plus que tout autre [3]. Si Danilo Lovtchanin se tue, ce n'est pas pour « punir » Vladimir, c'est parce que la malignité du prince, ou plutôt des conseillers du prince, va l'obliger à se battre contre son frère d'armes : il préfère la mort à un tel crime [4].

D'une façon générale, tous les suicides que présentent les bylines se justifient, soit, comme dans le cas de Danilo Lovtchanin, par la volonté d'éviter un crime, soit par le remords d'un crime déjà commis, comme dans le cas de Dounaï Ivanovitch ou de Don Ivanovitch, deux autres héros-fleuves, l'un et l'autre meurtriers de leurs femmes. Mais qu'un héros comme Soukhmanti, après s'être laissé emprisonner

---

[1] Recueil de Rybnikov, t. I, p. 32, vers 187-198.

[2] Vs. Miller, Очерки..., p. 123.

[3] Recueils de Kirêevski, fasc. IV, p. 48 et de Rybnikov, t. II, n° 63. Sur ces querelles d'Ilia et de Vladimir, voir Oreste Miller, ch. IX. *op. cit.*

[4] Recueil de Kirêevski, fasc. III, p. 34.

sans mot dire, se suicide uniquement pour punir le prince, voilà une scène de « non-résistance au mal », une scène de hara-kiri qui ne manque pas de beauté, mais qui, à notre connaissance, est isolée dans la littérature épique russe et ne se justifie par aucune vieille croyance religieuse, magique ou morale, du monde slave[1]. Tout se passe comme si un roman épique, artificiel, avait été transporté, ou composé, sur un personnage dont l'histoire originale, dont le destin, la raison d'être et la personnalité consistaient uniquement en ceci : mourir, et mourir en donnant naissance à un fleuve[2].

* * *

Mais alors on ne saurait attacher trop d'importance à un détail de cette mort, détail qui, lui non plus, n'est pas un lieu commun des bylines : les coquelicots. Voici un héros qui se présente au palais, sain et sauf d'apparence, *mais le corps couvert de coquelicots*. Puis ce héros quitte le palais, va dans les champs, et là, arrachant les fleurs, rouvrant ses blessures, verse un sang qui va se muer en fleuve.

Comment ne pas songer ici à tant de belles légendes qui ont douloureusement enchanté le vieux monde ? Le fleuve Adonis, précipitant ses eaux des gorges du Liban, roulait aussi le sang d'un héros, et c'était le héros des roses, et le héros des anémones rouges[3] que les

---

[1] On pourrait songer ici au fameux suicide irlandais « par la faim » ou au « suicide-vengeance » dont la littérature de l'Inde offre des exemples : tel brahmane, sur la terre duquel un roi a bâti un palais, se tue pour devenir un méchant démon et terroriser tout le pays (Tylor, *Primitive Culture*, II, p. 112). Mais cet exemple montre bien la différence essentielle qui sépare les « suicides-vengeances » de celui de Soukhmanti : Soukhmanti ne devient pas un méchant esprit, il ne persécute pas le pays du prince qui l'a méconnu : *il souhaite devenir, et devient un fleuve bienfaisant*. Il ne peut donc s'agir de la même croyance.

[2] Le rapprochement de cette scène finale avec les lieux communs du début (Soukhmanti ne se vantant pas...) finit par donner, d'ailleurs, au héros un véritable caractère : mélancolique, malchanceux, il rejoint le chœur éminemment sympathique des jeunes gens que le destin ou les hommes accablent dès les premiers pas. Mais c'est là une heureuse construction du hasard, car les auteurs de la byline ont à peine « choisi » leurs lieux communs.

[3] Ovide, *Métam.*, X, 735 ; Servius, *Ad Aen.*, V, 72.

Arabes appellent encore, par un obscur souvenir, « les blessures du Naaman »,[1] « les blessures du Chéri ». Et de la caverne où Marsyas avait été supplicié jaillissait aussi le fleuve Marsyas, — Marsyas, ami de Cybèle, doublet probable d'Attis, d'Attis, prince des sombres violettes, d'Attis qui s'était volontairement mutilé, d'Attis qui, au « Jour du Sang[2] », voyait ses prêtres, à son exemple, faire ruisseler leur sang fécondant à travers les campagnes...

Le souvenir d'Adonis, d'Attis éclaire sans doute la mélancolique figure du paladin aux coquelicots. Comme eux, Soukhmanti, père de la rivière Soukhona, n'était sans doute pas seulement un génie fluvial : son pauvre corps tout fleuri, tout tressé de fleurs des champs, est le témoin d'autres croyances et d'autres jeux. Homme ou mannequin, il devait figurer, comme ses frères innombrables, à quelque fête annuelle de la végétation, génie des champs, seigneur de la fécondité, immolé au bord du fleuve ou jeté dans le fleuve pour le plus grand bien de la terre en travail. Les fêtes de ce type ne manquent pas en Russie : c'est Kostroma, mannequin de paille fleurie, mis en pièces au bord de l'eau lors des fêtes de juin[3] ; c'est Iarilo, figurant couvert de fleurs et de rubans, dont la « mise à mort » et l'ensevelissement rituel marquent le début du printemps. Les bords de la Soukhona ont dû assister, à la saison des coquelicots[4], à de semblables ébats[5].

---

[1] Robertson Smith, « Ctesias and Semiramis Legend » (*Historical Review*, II, 1887, p. 307). Cité par Frazer, *Golden Bough*, 3e éd., V, p. 185.

[2] Frazer, *op. cit.*, pp. 223, 226, 239.

[3] Afanasiev, *op. cit.*, tome III, pp. 725-726. Cf. aussi Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*, pp. 406-416.

[4] C'est ainsi que Frazer conclut (*op. cit.*) que la fête syrienne d'Adonis avait lieu au printemps, de ce fait que c'est vers Pâques que fleurit en Syrie l'anémone.

[5] Oreste Miller, dans l'appendice qu'il a mis au recueil de bylines de Rybnikov (t. IV, p. XII), note comme un détail remarquable que Soukhmanti, qui est pourtant équipé de pied en cap, ne se serve pas de ses armes pour massacrer les Tatars, mais déracine un chêne avec ses racines et s'en fasse une massue. O. Miller conclut de là que les héros des bylines sont des «héros» proprement dits et non les prototypes des « militaires » (opposition de la воинственность et du рыцарство). Cette opinion relève plus de la politique que de la science.

Il est en tous cas curieux de marquer le rôle considérable que joue le chêne déraciné dans la byline : non seulement le héros, dédaignant ses armes,

La routine épique des rhapsodes aura pensé anoblir le jouet fleuri de ces fêtes en l'attachant, paladin éphémère, à la cour du gracieux prince Vladimir de Kiev, Clarté du Soleil.

Paris, juin 1924.

---

accomplit son exploit avec cette massue toute végétale « dont la sève coule par les racines », mais c'est cette massue, péniblement traînée devant Vladimir, qui sert de pièce à conviction pour prouver l'exploit. Si l'on songe à la place importante que tiennent dans la plupart des fêtes saisonnières les arbres déracinés, menés en procession etc. (arbres de mai...), on verra peut-être dans ce détail de la byline de Soukhmanti un nouvel élément original et ancien de la légende. D'autant plus que ce thème du « chêne-massue » n'est pas un lieu commun du répertoire héroïque russe.

XAVIER MARMIER : UN PRÉCURSEUR IGNORÉ DES ÉTUDES SLAVES EN FRANCE,

PAR

RENÉ MARTEL.

Le nom de Marmier exige aujourd'hui de notre mémoire un certain effort d'évocation. Après quelque réflexion il nous rappelle des souvenirs de jeunesse. C'est lui l'auteur de ces *Fiancés du Spitzberg*, de *Gazida*, des *Mémoires d'un orphelin*, de l'*Histoire d'un pauvre musicien*, qui charmèrent notre enfance. Si nous relisons ces romans, nous sommes obligés de les juger avec moins de bienveillance : ils obtinrent, en leur temps, les lauriers de l'Académie, ils sont encore l'honneur des bibliothèques de famille, mais ce sont là des références un peu minces. Leur intrigue puérile, leurs personnages insignifiants sont encore desservis par un pauvre style, en général terne et plat dont les élans factices sont impuissants à rompre la monotonie. En vérité, si l'œuvre de Marmier se réduisait à ces pauvretés laborieuses, il serait vain de vouloir disputer son nom à l'oubli. Heureusement pour lui et pour nous, s'il fut un poète et un romancier discutable, il eut le mérite de vouloir faire connaître à ses contemporains l'Europe et en particulier les pays slaves. Il se voua à cette tâche pendant près d'un demi-siècle, et ce long et patient effort nous a paru digne d'attention.

La passion des voyages, le goût du changement constituaient le fonds de son caractère. Il avait à peine huit ans quand il quittait, en 1815, la maison paternelle « pour voir le monde ». Élevé, par infortune, dans un séminaire, il s'en échappait deux fois pour courir

les aventures : il en sortait à 18 ans avec un léger bagage, peu d'argent et beaucoup d'espérances, comme il sied à cet âge. Quelques amis de province lui avaient découvert des dons poétiques. Il eut l'imprudence de les écouter et publia, en 1830, des *Esquisses poétiques* d'inspiration lamartinienne dont il suffit de signaler le titre. Du moins eut-il le mérite de ne pas vouloir forcer son talent, et, dès 1832, réalisant enfin ses rêves de jeunesse, il commença ses voyages autour du monde. Remarquablement doué pour les langues, il fut d'abord attiré par les études germaniques et nous le trouvons en Allemagne en 1832. Il y formait de plus vastes projets, et une lettre adressée à Weiss en 1834, sans indication précise de date, nous prouve qu'il savait déjà le russe : « Je suis tout prêt, écrit-il, d'en être venu, moi tout seul, à force de patience, à apprendre le russe, cette langue si différente et si dissemblable de celles que je connaissais. Pardonnez moi cette vanité ». Quelles influences obscures l'avaient amené aux études slaves? Il est difficile de les analyser. Cet esprit ouvert et curieux était attiré par l'inconnu, par les pays les plus ignorés de ses contemporains, l'Orient et le Septentrion. En 1837-1838, il visite le Danemark, la Suède, la Norvège, la Laponie, les terres du cercle polaire jusqu'au 82°. L'année 1842 marque un premier contact avec la Russie : il y arrive par la Finlande, se fixe à Pétersbourg, mais fait le voyage de Moscou. L'année suivante paraissent ses fameuses *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne.* Voici le passage essentiel de la préface :

«La Finlande, dont j'avais parcouru quelques années auparavant les côtes les plus éloignées, m'attirait de nouveau sur ses plages mélancoliques, au bord de ses lacs limpides voilés par l'ombre des pâles bouleaux, au milieu de ses simples et honnêtes tribus, si fidèles encore à leur nature primitive et à leurs mœurs patriarcales... A Abo j'aimais à rechercher les premières traces des écoles et de l'érudition finlandaise. A Helsingfors je trouvais une grande et belle Université, des livres, des journaux tout ce qui tient au progrès des idées modernes, tempéré par un mélange original de traditions anciennes.

«De Helsingfors à Pétersbourg je n'avais plus qu'un étroit espace à franchir. La tentation était trop forte, je n'ai pu y résister, et, une fois en Russie, je n'ai pu me borner à une étude purement littéraire... Aspect de la contrée, caractère du peuple, administration,

commerce, progrès merveilleux d'une nation, si obscure encore il y a 100 ans, base de sa puissance, rêves de son avenir, — j'aurais voulu tout connaître, tout juger à la fois».

Marmier voulait aussi s'efforcer d'être impartial, écrire «un livre loyal et sincère». Malgré sa bienveillance à l'égard du régime et son optimisme inaltérable et un peu agaçant, il y réussit en partie : les *Lettres sur la Russie* furent interdites dans tout l'Empire. Dans cette étude Marmier a eu le mérite, bien rare à son époque, de ne pas séparer la langue de la vie d'un peuple. Sans doute ne peut-on pas lui demander les qualités d'un linguiste ou d'un philologue dont il n'a ni l'érudition, ni la précision, ni la méthode. Mais c'est un bon observateur, qui sait voir et distinguer l'essentiel de l'accessoire.

Après une rapide étude de la Finlande et de sa littérature, Marmier se hâte d'arriver à la Russie dont les deux capitales, Moscou et Pétersbourg, le fascinent. Dans un bon chapitre sur la noblesse russe, il retrace son histoire depuis les origines et en profite pour exposer la question du servage. Il aperçoit sans peine les vices éternels de l'administration, paresse et concussion, étudie avec clairvoyance les conditions matérielles de la vie du clergé et note l'universel mépris dont ses représentants sont accablés par le peuple resté fidèle aux antiques superstitions ; il termine son étude par un aperçu de l'histoire de l'Église russe en donnant un souvenir particulier au couvent de la Troïtsa. Un chapitre consacré aux chants populaires, à celui d'Igor en particulier, est enrichi de très nombreuses traductions. Marmier s'efforce enfin d'esquisser l'histoire de la littérature russe moderne. Sa méthode, sa classification, ses conclusions sont discutables, mais, malgré l'impression pénible laissée par un style prétentieux et ampoulé qui s'efforce, sans y parvenir jamais, de se guinder à la hauteur du sujet, cet essai de synthèse garde quelque intérêt. Les censeurs du gouvernement impérial furent offusqués par les trop libres aperçus des chapitres consacrés à la presse et à la Révolution de Pologne. Nous cherchons en vain aujourd'hui les audaces qui provoquèrent ces rigueurs.

Tout compte fait, Xavier Marmier avait bien profité de son premier voyage en Russie. Il avait dégagé les éléments historiques et psychologiques essentiels du peuple russe et s'était efforcé, avec impartialité, de ne pas dissimuler à ses lecteurs l'importance et la difficulté des problèmes qu'il avait rencontrés. Dès lors, et jusqu'à

la fin de sa vie, il s'efforcera de faire connaître la Russie et les pays slaves par des essais d'histoire et de littérature, des comptes rendus critiques et surtout des traductions. Les années 1843-1846 voient notre voyageur en Pologne, où il reste longtemps à Varsovie, en Serbie, au Monténégro, en Valachie et en Moldavie. En 1847 il retourne en Russie et y reste un an. Nouveau voyage dans les Balkans en 1853 ; il visite les pays riverains de l'Adriatique, retourne au Monténégro, descend tout le Danube et pousse jusqu'au Caucase. Il serait difficile d'énumérer les nombreux voyages de Marmier dans l'Europe orientale : une chronologie exacte pourra en être dressée le jour où l'Académie de Besançon permettra de consulter ses trop intéressants *Mémoires*. Toutefois ses absences sont de moins longue durée et ses enquêtes plus superficielles.

Dans son livre *En divers pays*, Marmier remanie le chapitre consacré à la police russe dans les *Lettres sur la Russie*, décrit Tver, le Kremlin, et consacre aux chansons russes une étude remarquable par sa spontanéité. Les nouveaux *Récits de voyage* nous montrent l'intérêt porté par Marmier à l'expansion russe en Asie. Deux essais très documentés, *Les Russes en Sibérie et sur le fleuve Amour* et *Les Russes à Khiva*, en sont la preuve. Un sens politique averti se manifeste dans ces études. Préoccupé par la lente mais irrésistible poussée des Russes vers l'Asie, Marmier écrivait : « La souveraineté du Tsar étend chaque jour ses limites vers les points les plus reculés, dans les régions glacées de la Sibérie. Qui sait si elle ne s'avancera pas directement sur l'Inde et n'inquiétera pas sérieusement la puissance anglaise?» Ce livre, paru au moment où la question d'Orient s'imposait à l'attention de l'Europe, eut un très grand succès. Bien qu'il fût favorable à la politique russe, la censure l'interdit, en raison, sans doute, des sympathies de l'auteur pour la Pologne.

Les autres pays slaves ne sont pas négligés. Une pétition en faveur de la Bulgarie ouvre les *Nouveaux récits de voyage*. Deux volumes de lettres sont consacrés aux pays de l'Adriatique et au Monténégro. Le premier célèbre la Dalmatie et les bijoux de son littoral — Lošinj, Zadar, Šibenik ; le second contient une bibliographie estimable des ouvrages concernant ces provinces. Marmier s'arrête ensuite longuement à Split, Korčula, Dubrovnik, Kotor, Cetinje. Il retrace l'histoire du Monténégro, dresse des statistiques, étudie la curieuse administration locale, accorde une attention par-

ticulière aux mœurs et aux coutumes. Le dernier chapitre fait connaître les chants serbes.

Non content de publier ses propres observations, Marmier signalait encore les principaux travaux parus sur la Russie. Pendant dix ans directeur de la *Revue germanique*, il eut occasion de rendre compte d'une foule de livres allemands intéressants par l'exactitude de leurs informations. « Les renseignements les plus circonstanciés que nous avons sur la Russie, dit-il dans la préface des *Voyageurs nouveaux*, ne viennent pas de la Russie directement, mais de l'Allemagne ». Il analyse les livres de Kohl : *Reisen in Süd-Russland, Die Deutsch-russischen Ostsee-Provinzen*. La Crimée, en particulier, a fourni une étude intéressante et pittoresque qu'il faut rapprocher des pages sur la Bessarabie dont Marmier affirmait déjà la complète russification. W. Wagner avait écrit deux volumes sur le Causase. On y trouve une bonne bibliographie des travaux parus dans la première moitié du XIX^e^ siècle, des aperçus intéressants sur les mœurs des populations, les expéditions des Russes contre les montagnards ; les pages hardies, où sont révélés la condition misérable du soldat russe, les prévarications, les actes de cruauté de ses officiers, font déjà penser à l'éloquente protestation de Kouprine. La Sibérie a fourni deux ouvrages très importants : *Reise von Berlin bis zum Eismeere*, d'Ad. Erman, 2 vol. 8°, Berlin, 1883, et *Reise längs der Nordküste von Sibirien und auf den Eismeeren*, 2 vol. 8°, Berlin. Ce dernier voyage, qui dura de 1820 à 1824, raconté par le lieutenant de vaisseau russe Ferdinand Wrangel, commandant de l'expédition, fut longtemps conservé dans les archives de l'Amirauté de Pétersbourg, puis publié par le géographe berlinois Ritter.

L'œuvre de Marmier traducteur n'est pas moins considérable. On y sent l'effort d'un honnête travailleur, modeste mais utile. A son ami Weiss, qui s'étonnait de lui voir donner tant de traductions, il écrivait (lettre datée de 1854) : « Oui, pourquoi tant de traductions? C'est ce que je me suis dit souvent. Mais la lecture des livres étrangers m'entraîne, et, quand je trouve quelques pages qui me séduisent, il me semble que je fais bien de les communiquer à ceux qui ne peuvent les lire dans l'original... Humble tâche, direz vous, mais je puis me rendre cette justice que je n'eus jamais grand argent, et l'âge et l'expérience me portent de plus en plus aux modestes et patients labeurs...» Il est difficile de montrer moins de prétention.

Marmier préférait les contes et les nouvelles qu'il considérait comme plus accessibles à ses lecteurs : il ne s'adressait pas sans doute à des savants et à des érudits, mais ce qu'il perdait en profondeur il le regagnait en surface. Il donne ainsi : *Les drames intimes, Contes russes,* réédités sous le titre d'*Histoires russes,* les *Hasards de la vie,* les *Contes populaires de différents pays,* les *Sentiers périlleux, Aux bords de la Néva* (ou *Contes russes*), les *Perce-Neige* ou *Nouvelles du Nord.* — De Pouchkine il traduit *La Fontaine de Bakchi Séraï, Le tourbillon de neige, Le Maître de Poste* ; de Lermontov, *Un héros de notre temps* ; de Gogol, *Le manteau* ; de Sollogoub, *La Pharmacienne* ; *Une aventure en chemin de fer, La pupille, L'histoire de deux galoches* ; de Vonlialiarski, *Une grande dame russe, La nuit du 28 septembre* ; de Polévoï, *Lioudmila* ; de Bestoujev, *L'examen* ; du baron Korf *Une agréable découverte.* Signalons, pour être complet, dans *Voyages et littérature,* des « Légendes de Moldavie et de Valachie », dans les *Contes populaires de différents pays* un conte serbe : « Les pommes d'or et les colombes », une légende bulgare : « La vieille femme (la mère de Saint-Cyrille) », dans les *Sentiers périlleux* un conte slovaque « Le rouet d'or », tous donnés sans indication d'auteur. En général, ses traductions sont acceptables, bien qu'il affadisse parfois les textes dont il craint la brutalité pittoresque.

Pour son temps Xavier Marmier savait bien le russe, et son information des choses de Russie était étendue. S'il nous restait quelque doute sur ce point, la composition de la bibliothèque qu'il a léguée à la ville de Pontarlier suffirait à nous convaincre. Cet académicien aimable comptait parmi les plus célèbres bibliophiles de son temps, curieux d'éditions rares et d'ouvrages inédits. Par malheur sa précieuse collection, exilée dans une ville éloignée, est difficilement accessible : l'extrême obligeance de son éminent conservateur, M. Jules Mathez, qui en a dressé un inventaire très complet, nous a permis de recenser le fonds russe. Il ne sera peut-être pas inutile d'en signaler les principales richesses.

L'histoire et la géographie sont représentées par tous les grands ouvrages russes et étrangers. On en compte une centaine. Pour éviter une énumération fastidieuse, nous nous bornerons à signaler les pièces les plus rares :

Parmi les ouvrages du XVII^e^ siècle sur la Russie nous trouvons : Perry (Jean), *État présent de la Grande Russie ou Moscovie, conte-*

nant l'histoire abrégée de la Moscovie, Paris, 1617 ; — la célèbre relation du Capitaine Margeret, *État de l'empire de Russie avec ce qui s'est passé de plus mémorable et de plus tragique de 1590 à 1606*, Paris, 1669 ; — *Relation curieuse de l'estat présent de la Russie, traduite d'un auteur anglais qui a esté 9 ans à la cour du grand tzar,* Paris, Barbin, 1679 (ex libris et armes) ; — une *Relation anonyme curieuse de la Moscovie en* 1687 (texte original réimprimé sans changement à Leipzig en 1861).

Citons pour le XVIII^e^ siècle : Théophile Allez, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire ds la cour de Russie sous le règne de Pierre I et de Catherine I d'après les manuscrits originaux du sieur de Villebois,* Paris, 1853 ; — Schérer, *Anecdotes intéressantes et secrètes sur la cour de Russie,* 3 volumes, Londres, 1792 ; — une curieuse *Dissertation* de Guthrie *sur les Antiquités de la Russie contenant l'ancienne mythologie, les rites païens, les fêtes sacrées, comparés, avec les mêmes objets chez les Anciens et surtout les Grecs,* Pétersbourg, 1795 ; — Rulhière, *Histoires et anecdotes sur la Révolution de Russie en* 1762, Paris, 1797.

Ajoutons de très nombreux travaux parus sur la guerre de 1812 et en particulier toute une littérature consacrée à l'incendie de Moscou.

Les textes ne sont pas moins abondants. Tous les grands auteurs russes ont été rassemblés. Voici les œuvres complètes de Vonvizin, Gogol, Joukovski, Pouchkine, Lermontov, Vénévitinov, Vonliarliarski, Tourguénev, dont tous les exemplaires portent une dédicace (Marmier et Tourguénev étaient grands amis et leur correspondance, encore inédite, présente de l'intérêt) ; les principaux romans de Gontcharov, Pisemski, Saltykov, Sollogoub, l'œuvre poétique de Derjavine, Koltsov, Nekrasov, Tiouttchev ; les anthologies de Polévoï, Chtchédrine ; les mémoires du prince Dolgoroukov, de la princesse Dachkova, de l'amiral Tchitchagov ; le théâtre d'Aksakov, Griboêdov, Koukolnik. Notons surtout une collection très complète de contes, de nouvelles dont on pourrait dénombrer une centaine de volumes. L'histoire littéraire seule est assez pauvrement représentée par quelques manuels périmés. Les fonds polonais, serbes, bulgares sont beaucoup moins dignes d'intérêt.

Ainsi Xavier Marmier nous apparaît comme un modeste, mais intéressant précurseur des études slaves en France. Pouvons nous reprocher à cet autodidacte de talent de n'avoir pas travaillé avec

assez de méthode, d'être passé trop légèrement sur les difficultés linguistiques qu'il rencontrait chemin faisant? Il y aurait peut-être quelque injustice à lui en faire un trop sérieux grief. Son grand mérite aura été de s'être intéressé à la littérature, à la vie, aux mœurs, aux coutumes des peuples slaves et de les avoir révélées au public français, dont l'ignorance était profonde. Il fut un excellent vulgarisateur sans prétention ni vanité, qui apercevait fort bien lui-même les limites de ses connaissances. Il a préparé la voie que d'autres devaient frayer plus largement après lui: à la période romantique des études slaves a succédé l'ère scientifique. Cependant ses essais d'histoire contemporaine gardent toute leur valeur: ils constituent une contribution impartiale et documentée à l'histoire de la Russie dans la première moitié du XIX^e siècle. Aussi pouvons-nous garder à ce grand voyageur, à ce traducteur laborieux, à cet ami des peuples slaves et surtout du peuple russe un peu de notre estime et de notre sympathie.

Ljubljana, juin 1924.

LA PHILOSOPHIE DE LÉONTIEV,

PAR

ABEL MIROGLIO.

Constantin Nikolaévitch Léontiev est un penseur russe du siècle dernier qui resta presque ignoré, sa vie durant, et dont l'influence fut très faible, pour ne pas dire nulle. Ses convictions violemment anti-libérales éloignaient de lui la masse de ses contemporains. On ne discutait pas ses idées ; on préférait les passer sous silence. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que l'on s'est mis à lui prêter attention. En 1908, une édition complète de ses œuvres a été entreprise, et huit tomes en sont parus; l'arrestation de l'éditeur, pour cause de faillite, a interrompu cette publication. Aujourd'hui on parle beaucoup de Léontiev, tant à Moscou que parmi les émigrés.

Léontiev naquit en 1831, d'une famille de propriétaires du gouvernement de Kalouga. Sa mère, pour laquelle il avait plus d'admiration que d'amour, était une femme fort intelligente et une grande esthète. Il fit ses études à l'Université de Moscou, à la Faculté de médecine, où il prit les grades de docteur. Vint la guerre de Crimée : il partit, servit dans les hôpitaux du front en qualité de chirurgien ; c'est là qu'il vit la souffrance humaine et prit l'habitude de la regarder de sang-froid. La guerre terminée, il abandonna la carrière de médecin militaire pour celle de consul. Il fut envoyé dans le proche Orient, à Salonique, à Constantinople ; il s'y enivra de beauté, eut plusieurs aventures galantes, gifla un consul de France et se maria avec une jeune Grecque dépourvue d'éducation et qui bientôt devint folle. Nous le trouvons ensuite, en 1880, dans la capitale de la Pologne, rédacteur au très réactionnaire *Courrier de Varsovie*, puis à Moscou, au comité de censure des œuvres littéraires ; au diplomate a

succédé un publiciste. Maintenant, son esthétisme et ses sentiments réactionnaires vont se transformer en une conception religieuse du monde. Seront décisives à cet égard les quelques visites qu'il fait au monastère d'Optina, près de Kozelsk, dans le gouvernement de Kalouga ; c'est le monastère décrit par Dostoevski dans les *Frères Karamazov*. Il y entre en relations avec le Père Clément Zederholm, ami intime du célèbre *starets* Ambroise. Ce sont peut-être bien ces deux figures que nous retrouvons dans le roman de Dostoevski sous le nom du Père Païsi et du *starets* Zosime. Constantin Léontiev reçut à ce monastère de fortes impressions, et en 1887 il décida de s'installer dans le voisinage. Il loua une maison où il vécut d'une vie qui était à la fois celle d'un moine et celle d'un grand seigneur ; il disposait d'un nombreux personnel domestique et recevait beaucoup d'hôtes. Un petit cercle d'amis et de disciples se forma autour de lui ; parmi eux, il convient de citer le prêtre Foudel et le célèbre Vasili Rozanov. Au bout de quatre ans, il accepta secrètement l'état monastique ; il prit le nom de Clément et s'en alla au monastère de Saint Serge, près de Moscou ; il y mourut peu après, le 12 novembre 1891.

Constantin Léontiev, très jeune, avait manifesté de brillantes qualités littéraires et reçu les encouragements de Tourguénev. Il nous a laissé plusieurs romans dont les plus connus sont : *Chez soi*, *L'enfant de l'âme*, *La colombe d'Égypte*, qui est une autobiographie, des *Esquisses d'Orient*, qui sont des contes, un livre sur le Père Clément Zederholm, un grand recueil d'articles intitulé *L'Orient, la Russie et le slavisme*. Ce dernier ouvrage est une des sources les plus importantes de l'étude de sa philosophie ; mais il convient d'en rechercher les éléments épars dans tous ses écrits ; bien peu de penseurs russes se résignent à faire des livres de philosophie technique, à donner des exposés systématiques, et c'est une vérité déjà banale que les grands philosophes de la Russie sont ses romanciers. Il n'existe encore aucun ouvrage sur Léontiev, mais plusieurs articles, certains d'ampleur considérable, lui ont été consacrés dans diverses revues. C'est celui de M. L. Zander[1] qui nous a fait connaître le mieux cet intéressant penseur russe, et le court aperçu que nous allons tenter de donner,

[1] Article paru dans le *Rousskoé obozrênié*, année 1921, n° 5, 6, 7. Il en existe un tirage à part, paru à Pékin, en 1921, édition *Vostotchnoé prosvêchtchénié*.

en utilisant pour une grande part ce travail d'un professeur de philosophie de l'Université de Vladivostok, n'a d'autre but que de faire connaître à notre tour ce qui nous a particulièrement paru digne d'attention et capable de faire réfléchir utilement. Presque toutes les citations que nous donnerons de Léontiev sont empruntées à son recueil sur *L'Orient, la Russie et le slavisme.* C'est un des grands mérites de l'exposé de M. Zander que de laisser continuellement la parole à celui qu'il étudie.

La philosophie de Léontiev est surtout une philosophie de l'histoire. Elle est tout entière dirigée contre l'idée du progrès, telle que la conçoivent nos sociétés occidentales, gagnées par la prédication enthousiaste des philosophes français du XVIII^e^ siècle. On a confondu le progrès, la simple marche en avant avec la marche vers un idéal, l'amélioration d'une situation donnée. De nos jours, on se flatte d'être « pour le progrès », comme si pareille adhésion constituait une qualité morale. D'où vient pareille présomption? Peut-on attribuer une valeur éthique, normative à une idée manifestement empruntée au domaine des sciences naturelles, à la considération de processus organiques? Il faut supposer que les sociétés, d'elles-mêmes, s'acheminent vers un certain bien. C'est là en effet ce que l'on croit. Mais de quel bien s'agit-il? Et pareille foi est-elle fondée?

Ce n'est plus au Bien absolu que vont les aspirations de l'humanité moderne, mais au bonheur, c'est-à-dire à la satisfaction de la personne humaine, de chaque personne humaine. Les vérités de la religion positive ont été délaissées ; le joug du pouvoir politique absolu a été secoué ; une foi nouvelle s'est fait jour : elle a l'humanité pour objet et plus précisément encore l'individu, chacun des individus qui la composent. Les premières traces de cet humanisme, de cet individualisme apparaissent dès le XVI^e^ siècle. On en voit l'épanouissement dans les principes que proclame la Révolution française et dans la philosophie morale de Kant. Depuis cet époque, « la pensée européenne rend hommage à l'homme *uniquement parce qu'il est homme.* Elle n'entend point lui rendre hommage parce qu'il est un héros ou un prophète, un souverain ou un génie. Non, elle ne rend point hommage à un *développement spécial, éminent* de la personnalité, mais seulement à l'homme pris comme individu, et elle veut rendre

chaque personne heureuse (ici-bas, sur la terre), elle la veut jouissant de droits égaux, tranquille, fièrement honnête, libre enfin dans les limites *d'une morale déterminée*. Cette recherche d'une égalité de droits et d'une justice s'étendant à toute l'humanité dérive non de la confession d'une foi *positive*, mais de ce que les philosophes appellent la moralité personnelle, autonome (c'est-à-dire n'ayant d'autre volonté que la sienne, se donnant à elle-même ses lois)». Tel est le nerf de l'idée du progrès.

Il y a plusieurs façons de se rendre compte que cette religion de l'humanité et du bonheur de l'individu est la moins fondée de toutes. On peut d'abord la comparer avec les religions positives et faire apparaître par contraste le caractère vide, inconsistant des idéaux actuels. Dans cette première manière de démonstration, Léontiev se révèle à la fois comme croyant typiquement russe, c'est-à-dire profondément attaché à la réalité du surnaturel et comme philosophe sachant pratiquer l'analyse rigoureuse. Qu'on en juge par la citation suivante : « Dans toutes les religions positives, en plus de leur immense poésie, en plus de leur extraordinaire puissance d'organisation, il y a quelque chose de *réel*, de tangible. Dans l'idée du bien universel, *il n'y a rien de réel*. Dans toutes les religions mystiques, les hommes sont tout au moins d'accord sur un principe qui est un point de départ : Christ est le fils de Dieu, le Sauveur — Rome est la ville sainte, éternelle du dieu Mars — le pape est infaillible lorsqu'il parle *ex cathedra* — il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. Mais le bien *général* (pour peu que l'on parle du bon et de l'utile), que révélera-t-il en fait de réalité et de possibilité? C'est la plus sèche des abstractions, la moins apte à conduire à la découverte de quelque bien ou même d'une obligation quelconque ; elle n'est rien de plus. Tel estime que le bien général consiste à souffrir et à se délasser alternativement, puis à prier Dieu ; tel autre pense que le bien général, c'est travailler, puis se réjouir et ainsi de suite et ne croire à aucun idéal ; un troisième dit : c'est tout simplement se réjouir, sans plus, etc. Comment concilier tout cela? comment découvrir une utilité commune à tous, une utilité qui fût agréablement ressentie et non pas enseignée comme telle? »

L'analyse peut serrer de plus près les idées et les faits. Léontiev

a fort bien pressenti qu'il y avait contradiction entre les deux tendances encore confondues à son époque dans l'élan d'un seul et même mouvement révolutionnaire : la soif de liberté et la soif d'égalité. Certes, il insiste plutôt sur ce qui fait l'unité de l'idéologie du progrès, sur la source du courant qui plus tard se scindera ; mais il prédit que nous n'aurons ni la liberté, ni l'égalité, ni le bonheur. Une bonne partie de l'humanité va prochainement faire l'expérience du socialisme. « Sans parler de l'énorme quantité de souffrances et d'outrages dont son avènement peut-être la cause pour les vaincus (c'est-à-dire pour les représentants de la civilisation libérale et bourgeoise), les vainqueurs eux-mêmes, si bien et si solidement qu'ils se soient installés, comprendront très vite qu'ils sont loin de pouvoir jouir de la félicité et du repos. Et cela, comme deux et deux font quatre. Voici pourquoi : ces futurs vainqueurs ou bien s'organiseront d'une façon plus libérale que la nôtre, ou tout au contraire, leur ordre, leurs lois seront incomparablement plus vexatoires que les nôtres, plus sévères, usant davantage de rigueur et même plus terribles. Dans ce dernier cas, la vie de ces hommes nouveaux sera beaucoup plus dure, beaucoup plus riche en misères que celle des bons et scrupuleux moines dans les monastères à règle rigoureuse. Or, cette vie, pour ceux qui la connaissent, est déjà très dure. Une perpétuelle crainte qui s'insinue, une perpétuelle pression inflexible exercée par la conscience, la règle et la volonté des supérieurs... Supposons par contre que cette fraction de l'humanité, qui veut faire sur elle-même l'expérience de la béatitude (?) de conditions économiques et sociales radicalement nouvelles, se donne une constitution plus libérale que la nôtre : elle tombera à l'état d'anarchie où la voue son principe qui reçoit d'elle force légale ; elle aura le sort des républiques de l'Amérique du Sud ou de certaines communautés urbaines de la Grèce antique. La révolution sociale, en effet, n'attendra pas la conversion, la résurrection morale individuelle de chacun des membres du futur État ; mais elle prendra la société en la situation où nous la connaissons maintenant. Or, en cette situation, à ce qu'il semble, nous sommes encore très loin de l'absence de passion et de malice, de l'amour de tous pour tous et d'une justice qui ne serait pas imposée par les lois, mais qui découlerait naturellement, telle une source chaude, d'une âme anoblie. »

Cette prévision de l'anarchie, plus encore celle du despotisme

terrible du gouvernement révolutionnaire ont éte justifiées par les événements. Léontiev s'est seulement trompé sur le pays qui devait faire l'effrayante expérience. Il estimait que le sien en était plus préservé que tout autre, les idées d'Occident n'ayant pas encore poussé de fortes racines dans le sol russe. Il comptait sans la logique passionnée de ses compatriotes qui vont en toutes choses aux extrêmes et sans leur acceptation de toutes les calamités qui bannit l'humaine prudence.

Il reste une raison fondamentale, beaucoup plus simple et pour nos esprits occidentaux à elle seule largement suffisante, qui peut nous convaincre de tout ce que renferme d'illusoire la foi au progrès : la nature est parfaitement indifférente au bonheur de l'humanité et à celui des individus qui la composent. Or, une philosophie sociale un peu sérieuse doit être appuyée sur une étude objective des faits ; elle doit se garder de l'intrusion de postulats finalistes qui nuisent à la clarté, à l'impartialité de l'observation. Léontiev nous convie à l'examen des réalités. Médecin, il sait et aime à répéter que les souffrances du patient n'ont aucun rapport avec la gravité de son mal, que ses désirs l'induisent en erreur, que la douleur peut accompagner aussi bien le processus de la guérison que celui d'une aggravation de la maladie. Regardées de sang-froid, les sociétés ne nous présentent aucune évolution vers la satisfaction des tendances de l'individu, car elles sont soumises à un déterminisme, à des lois qui, tout autant que les lois du monde physique, restent étrangères aux aspirations de la conscience humaine. Indifférentes à nos préoccupations de bonheur, elles le sont également à celles de moralité. C'est un des traits remarquables de la pensée russe que de rapprocher d'une façon inattendue, à la faveur d'une opposition commune, des concepts qui, d'ordinaire, sont devenus pour nous très distants, voire hostiles. C'est ainsi que, pour Léontiev, bonheur et moralité sont envisagés comme faisant partie du même faux système de la religion de l'humanité et pareillement rejetés comme fictions grossières. — Mais, dira-t-on, s'agit-il de philosophie ou de science? d'une simple « physique sociale » du type de celle que l'on imaginait déjà au XVIIe siècle, ou d'un essai d'appréciation portant sur l'histoire des sociétés humaines? Aucun critère scientifique ne nous permet de fonder la foi au progrès. Soit. Mais il nous faudra bien une norme non empruntée à l'expérience et la dépassant pareillement pour constituer une philo-

sophie. Il conviendra seulement de prouver sa supériorité sur celles qui ont été rejetées.

C'est la norme esthétique qui est adoptée par Léontiev et qui décide de toute l'orientation de sa philosophie. Elle en est la principale trouvaille, l'intuition positive. Elle révèle un vigoureux tempérament d'artiste, mais elle a été rationalisée par le penseur qui essaie de nous convaincre de son excellence et d'en analyser le contenu. « J'estime, écrit Léontiev dans une lettre à Rozanov, que l'esthétique est la meilleure mesure applicable à l'histoire et à la vie, car elle convient à tous les siècles et à tous les lieux. La mesure d'une religion positive, par exemple, je ne puis l'appliquer qu'à moi-même (pour le salut de mon âme, outre tombe, ainsi que l'exige un égoïsme transcendant) ; et, en général, elle n'est applicable qu'aux gens qui professent cette religion. Comment, par exemple, pourrez-vous soumettre au critère d'un christianisme rigoureux la vie des Chinois contemporains ou celle des anciens Romains? Un critère de pure moralité ne convient pas davantage, car il faudra d'abord livrer aux malédictions la plupart des chefs d'armée, des souverains, des hommes politiques et même des artistes (pour la plupart, les artistes furent des hommes débauchés et plusieurs furent aussi cruels) ; ne supporteront l'épreuve que les seuls « pacifiques laboureurs » et certains savants doux et honnêtes. Il y a même quelques saints, reconnus comme tels par l'Église chrétienne, qui ne résisteraient pas à l'application d'un critère de pure moralité : par exemple, Saint Constantin, Sainte Irène, Saint Cyrille d'Alexandrie et presque tous les saints de l'Ancien Testament (qu'il est malgré tout ordonné d'invoquer). Par contre, dans une conception esthétique du monde, tout peut prendre place ». Tous ce qui ne rentrera pas sous la catégorie du bien appartiendra à celle du beau. Dans un des romans de Léontiev [1] se lit cette formule bien frappée : « La moralité n'est qu'un petit coin du beau, une de ses raies ».

De son propre aveu, Léontiev avait peu de sens moral. Il était avant tout amoureux de la beauté. Ce qu'il demandait aux hommes, ce n'était pas d'être sans reproches, mais d'avoir dans leur extérieur

[1] *Chez soi.*

et dans toute leur manière d'être du caractère, de la force d'expression, de l'élégance aussi. Se rendant pour la première fois chez Tourguénev qui avait été l'idole de ses jeunes années, il a peur de rencontrer « un homme laid, sans prestige, pauvre, qui ne puisse soutenir l'image d'un héros ». Il recherche sans cesse le pittoresque. On ne s'étonnera point que Constantinople et le proche Orient l'aient enthousiasmé, et moins encore qu'il ait fait une critique amère des laideurs d'Occident, de nos uniformes, tant militaires que civils, absolument inaptes à la figuration artistique du peintre ou du sculpteur, bons tout au plus à rendre grotesques les véritables grands hommes. Lord Brummel, l'inventeur des pantalons, n'a certes pas été un bienfaiteur de l'humanité : il a gâté pour toujours « la ressemblance et l'image de Dieu. » Cet « esthétisme » a pénétré la religion de Léontiev qui à beaucoup d'égards peut apparaître comme une religion de la beauté. Il se manifeste jusque dans sa vie monacale des dernières années. Aux jouissances profanes et même coupables a succédé une poésie plus haute, celle de la vraie foi et du culte, et c'est sur cette poésie supérieure qu'il faut compter pour détourner l'homme des séductions de la vie païenne. Léontiev est donc toujours resté fidèle au principe déterminant de sa philosophie.

Il en a tenté l'analyse. La norme esthétique doit en effet avoir un caractère objectif qui la distingue de nos goûts, de nos préférences individuelles. Elle est essentiellement une *harmonie,* et cette harmonie suppose des éléments divers, différents et même opposés, en contraste les uns par rapport aux autres. Nous sommes dans la tradition du vieil Héraclite, selon lequel rien ne subsiste que par tensions contraires. « L'harmonie n'est pas un paisible unisson, mais une lutte féconde, grosse de créations et parfois même cruelle. » Il faut cependant qu'un principe d'unité discipline ces éléments rebelles, afin que la lutte de tous contre tous ne soit pas une anarchie. Il faut un pouvoir régulateur qui prévienne la suprématie possible d'un des éléments, sa victoire qui équivaudrait à la fin du combat et à la destruction de l'harmonie par retour au simple unisson. C'est donc un très haut idéal de beauté que celui de Léontiev ; il permet de juger, de condamner comme inférieures et peu dignes bien des beautés dont toute la force réside dans la présentation répétée d'une même valeur. Il nous faudrait disposer de deux mots différents pour distinguer la

beauté qui est une harmonie, l'unité d'une multiplicité, de celle qui ne l'est pas.

En possession du critère qui nous permettra de prononcer un jugement de valeur, de ne pas être de simples témoins passifs de l'histoire humaine, ayant admis précédemment que cette histoire doit être regardée avec des yeux d'observateur scrupuleux et attentif, que nous faut-il de plus? Léontiev est aussi un métaphysicien. Il a une théorie de la matière et de la forme. Il veut qu'on étudie objectivement les faits, mais il éprouve le besoin de les soutenir par une construction qui joue chez lui le rôle d'un schème transcendental ; il lui faut un cadre où toutes choses pourront être comprises ; c'est à la biologie et à la médecine qu'il l'emprunte. Les faits sont pour lui des « progrès » au sens étymologique du mot, des « processus », comme on dit moins élégamment de nos jours, caractérisés par trois phases inéluctables, celles que les Allemands appellent *Entstehen*, *Dasein*, *Vergehen*. Tel est en effet le cours normal de la vie : une ascension, une période de maturité et de floraison, un déclin, tel est aussi le cours normal d'une maladie qui doit passer par un bel apogée ; telle serait la loi de toutes choses. Les sociétés humaines seront donc considérées dans leur devenir comme comparables à des organismes, à des individus à un certain stade de leur développement. C'est sur cette assimilation que porterait selon nous la critique la plus sérieuse que l'on puisse diriger contre la philosophie sociale de Léontiev. Mais il reste qu'elle peut nous instruire : une évolution peut être partout constatée, et le penseur russe a de l'évolution une idée certainement plus nette et surtout plus complète que Spencer. Il la définit comme « un passage progressif du plus simple au plus complexe, une individualisation progressive qui se manifeste et par rapport au monde extérieur et par rapport aux autres organismes ou phénomènes de même espèce ou de même parenté, un passage progressif de l'incolore et du simple à l'original et au complexe, une complication progressive des éléments constituants, un accroissement de la richesse intérieure et en même temps un renforcement progressif de l'unité. » Ce dernier terme de la définition nous rappelle la norme esthétique. C'est en effet de l'unité harmonique des parties bien disciplinées

qu'il s'agit : la période de floraison, à la cime du mouvement évolutif, est celle de la beauté. Le système de Léontiev est si bien construit que les faits viennent d'eux-mêmes rejoindre la norme ; il est, lui aussi, une harmonie.

A cette phase d'ascension, de perfection grandissante, à laquelle on réserve souvent le terme d'évolution, succède une dissolution, et nous ne pouvons pas ne pas penser ici à la thèse célèbre de M. Lalande. La complexité croissante des parties d'un même individu les rend indépendantes et détruit son unité intérieure, son équilibre. C'est l'évolution même qui, par son excès, provoque la dissolution. Les forces unitives n'ayant plus le dessus, les éléments épars cessent d'évoluer et entrent en régression ; ils redeviennent progressivement semblables les uns aux autres, mais d'une similitude sénile qui annonce la mort prochaine.

Que l'on applique ce schème à l'histoire générale de l'humanité considérée comme un gigantesque individu, et l'on se rendra compte par de nombreux exemples que les époques de pleine floraison et d'harmonie sont révolues et que nous en sommes à la période de déclin et d'irrémédiable décadence. Partout se découvre ce processus évolutif et dissolutionniste à trois phases :

« Dans la période de simplicité originelle, nous trouvons les constructions cyclopéennes, les tombes à forme conique des Étrusques, les izbas des paysans russes, l'ordre dorique, etc., — les chansons épiques des peuplades primitives, la musique des sauvages, les premières icones, les gravures grossières, etc. Toutes ces productions se ressemblent entre elles comme deux gouttes d'eau et n'offrent par elles-mêmes que la matière brute destinée à être utilisée, informée et individualisée dans la période de complexité florissante, au cours de laquelle nous trouvons le Parthénon, le temple de la Diane d'Éphèse (où l'on remarque des sculptures même sur les colonnes), les cathédrales de Strasbourg, de Reims, de Milan, St-Pierre de Rome, St-Marc, les grands édifices romains, Sophocle, Shakespeare, Dante, Byron, Raphaël, Michel Ange, etc.

« Cependant chacun de ces moments de perfection esthétique voit arriver sa fin naturelle ; survient une dégénérescence, une simplification secondaire, et, dans une troisième période de confusion et de déclin, nous trouvons de ces formes dépourvues de caractère, comme le sont tous les édifices des périodes de transition, le style

roman (depuis la chute du romain jusqu'à l'avènement du gothique) et toutes les bâtisses d'aujourd'hui qui servent à des fins d'utilité publique : casernes, hôpitaux, écoles, stations de chemin de fer, etc. Toutes ces productions se reconnaissent à la même particularité : l'absence d'unité intérieure, d'originalité, d'individualité, en un mot, de style. Aux époques de floraison, les constructions sont variées et témoignent de divers styles ; on ne remarque ni la confusion de l'éclectisme, ni la simplicité sénile et banale...

« Un bon exemple de cette simplification secondaire de tous les styles européens précédents nous est fourni par le réalisme littéraire contemporain. Les représentants typiques des grands styles de la poésie sont tous extraordinairement différents les uns des autres ; ils ont une richesse intérieure considérable, beaucoup de caractères distinctifs, une individualité bien marquée. On trouve en eux à la fois beaucoup de choses qui appartiennent au siècle et beaucoup d'autres choses qui leur appartiennent à eux-mêmes, à leur personnalité, à cette unité de leur esprit qu'ils ont su imposer à la multiplicité variée de leurs acquisitions. Nous citerons : Dante, Shakespeare, Corneille, Racine, Byron, Walter Scott, Gœthe, Schiller. A notre époque contemporaine par contre, surtout depuis 48, tout est *mêlé*, tout a pris un air de parenté. Le style commun, c'est l'absence de style, d'esprit personnel, de sentiment d'amour. Dickens en Angleterre et George Sand en France (je parle de ses dernières œuvres), si différents soient-ils l'un de l'autre, furent les derniers représentants de *l'unité complexe*, de la force, de la richesse, de la chaleur. Le réalisme qui se contente de la pure observation est par lui-même plus simple, plus pauvre : il ne manifeste point de personnalité d'auteur, il n'y a pas d'inspiration en lui. C'est pour cela qu'il est vil, *plus démocratique*, *plus accessible* à tout homme privé de génie, écrivain ou lecteur... Les odes, les madrigaux, les épopées banales, accessibles à tous, du siècle dernier furent pareillement une simplification, un abaissement du classicisme français antérieur, du grand classicisme des Corneille, des Racine et des Molière. »

L'analogue se retrouvera en philosophie. Finie la période florissante, qui va de Platon jusqu'à Hegel, des grands systèmes fortement centrés. L'éclectisme de Victor Cousin annonce le déclin. Au réalisme littéraire correspond le phénoménisme qui est la destruction de toute philosophie. « Le réalisme est *très simple*, car il n'est même

plus un système, mais seulement une méthode, un moyen ; il est la *mort* des systèmes précédents. Le matérialisme, lui, est sans conteste un système, mais assurément le plus simple de tous, car rien ne peut être plus simple, plus grossier, plus élémentaire que de dire que tout est matière et que ni Dieu, ni esprit, ni âme immortelle n'existent, parce que nous ne les voyons ni ne les touchons. A notre époque, du fait de cette simplification secondaire, la philosophie est accessible non pas seulement aux jeunes gens instruits qui en sont au stade de la simplicité première, tels des fruits encore non parvenus à la maturité, non pas seulement aux séminaristes dont la culture est prodigieuse, mais aux ouvriers et aux garçons de café de Paris. »

Toutes ces considérations de philosophie sociale sont empruntées à la vie de l'esprit. Il serait intéressant de discuter un à un les nombreux exemples cités par Léontiev à l'appui de sa thèse, de les comparer avec ceux que donne M. Lalande dans le tableau qu'il nous trace de la dissolution générale de l'univers et des sociétés civilisées. Le penseur russe prend moins de précautions pour dissocier les divers domaines. Quelques schèmes très simples, empruntés à l'Occident qui aime à donner à chaque chose une place déterminée, ne lui auraient pas été inutiles, et l'on peut aussi s'étonner qu'il traite de l'humanité dans son ensemble en la réduisant au monde gréco-romain, qu'il assigne une durée à la fois aussi longue et aussi imprécise aux époques de riche floraison et d'harmonieuse beauté, qu'il juge enfin de notre irrémédiable décadence à la seule inspection d'un horizon rétrospectif bien restreint, limité à un siècle. Il est vrai que l'humanité n'a jamais marché aussi vite et ceux qui lancèrent de par le monde les idées de liberté, d'égalité, de justice sociale, de progrès, y sont pour beaucoup. Ces idées, soutenues à l'origine par quelques aristocrates qui avaient du talent, se sont répandues jusque dans les masses populaires avec une incroyable rapidité, à cause de leur simplicité même et de leur vide. Il n'est pas difficile au peuple de comprendre ceux qui lui disent que les prêtres et les chefs d'armée l'ont trompé. De cette religion de la justice et du bonheur dérive toute la civilisation actuelle. Il n'est pas besoin de regarder aux œuvres d'art et de pensée pour constater le processus d'égalisation, de banalisation, d'avilissement.

« Partout les mêmes constitutions plus ou moins démocratiques. Partout le rationalisme allemand, la pseudo-liberté anglaise, l'égalitarisme français, le libertinage italien ou le fanatisme espagnol au

service de ce libertinage. Partout des espérances accrochées à l'idée du bonheur terrestre, à celle de la parfaite égalité des hommes sur la terre... Tous doivent devenir pareils et parents les uns des autres. Ce sont partout les mêmes avantages et les mêmes inconvénients ; les mêmes règlements, et il n'y a plus qu'un seul genre de vie, les mêmes goûts — et il n'y a plus qu'un seul art, la même philosophie pratique — et il n'y a plus que des exigences communes, des qualités et des vices communs, des jouissances et des souffrances d'un seul type. Partout l'introduction du jury, partout des constitutions, partout la vapeur et le télégraphe, partout la question agraire et les grèves des ouvriers, partout la lutte ouverte du capital et du travail, partout le mélodrame français, l'opéra italien et le roman anglais. »

L'essor scientifique et le développement des techniques proviennent aussi en droite ligne des mêmes conceptions initiales ; il fallait instruire tous les hommes, les armer pour le bonheur. Et c'est le progrès des sciences qui est ensuite devenu le plus puissant facteur d'accélération de ce « progrès » civilisateur et niveleur. N'a-t-on pas l'impression d'un monstre déchaîné, d'une machine dont les effets se multiplieraient en se répercutant? Le développement des voies de communication, des chemins de fer a déjà changé la face du monde. Une partie considérable des efforts de l'humanité s'est dépensée à aller plus vite, toujours plus vite. L'express moderne qui, tel un bolide, s'enfuit dans la nuit comme à la poursuite de biens inconnus, est un symbole saisissant de cette folie destructive de tout idéal et de toute beauté où se précipite notre siècle. C'en est fini de la paix des bois ; il ne restera bientôt plus de vierges solitudes et la poésie des villages elle-même aura disparu. Léontiev fit écho avec joie aux paroles d'un évêque signalant, lors de l'inauguration d'une nouvelle ligne, les méfaits des chemins de fer et les dangers de l'accélération du rythme de la vie.

Le plus grave est que les hommes ne s'aperçoivent pas du mal profond dont la société périra. Ils s'enchantent de cette civilisation qui risque de les convertir en machines. Ils croient au bonheur, ils croient au progrès. Tout leur sens critique, de plus en plus aiguisé, ne leur sert de rien ; au contraire, il est lui-même un puissant agent de décomposition du corps social. La vie, au lieu de se frayer son chemin, veut se voir vivre, se regarder de côté, faire monter au niveau de la claire conscience ce qui se passe dans les profondeurs du sub-

conscient. Pareil effort est destructeur de l'unité intérieure nécessaire d'un organisme. On sait que M. Lalande a pareillement soutenu cette thèse: l'intelligence est un ferment de mort pour les activités vitales.

C'est à la mort, à une mort prochaine, que marche l'humanité. Telle est la conclusion pessimiste de la philosophie sociale de Léontiev. Elle se refuse à admettre que des éléments broyés de la vieille culture gréco-romaine puissent surgir de nouvelles créations originales. La dissolution ne prépare rien ; l'ère des épanouissements est close. Seul le maintien des inégalités, de l'ordre ancien avec tout son cortège de duretés, autrement dit, la résistance au progrès démocratique et social pourra retarder l'heure inévitable de la fin. Réjouissons-nous donc de toutes les réactions, adoptons nous-mêmes l'attitude réactionnaire, mais, plus encore, soyons des résignés ! Léontiev prêcha d'exemple. Un tempérament de lutteur s'alliait en lui au goût de la contemplation. Il manifestait ses amours et ses haines politiques par éclats, mais plus encore il se détachait d'une vie qui doit finir.

M. Lalande croit pareillement que l'humanité marche à la mort et que la civilisation actuelle en témoigne. Il appuie d'ailleurs cette conviction sur un grand fait scientifique : la dégradation de l'énergie. Mais si la conclusion philosophique de l'auteur de la *Dissolution* est formellement identique à celle du penseur russe, l'esprit de la thèse française est tout différent. Certes, une note pessimiste y perce parfois ; il nous y est dit que le pessimisme est un fruit normal de la civilisation, car « le développement de la pensée est inséparable d'une grande capacité d'éprouver de la douleur ». Mais c'est un énergique optimisme, capable de susciter des enthousiasmes, qui domine. L'égalitarisme auquel tendent les sociétés modernes, c'est une assimilation progressive des esprits et des cœurs, c'est l'idéal d'une justice et d'une fraternité véritables ; l'effort scientifique, c'est une assimilation des choses à l'esprit ; par l'intelligence, nous arriverons à nous identifier à l'univers, en le comprenant. Il faut donc hâter cette dissolution qui libère de l'égoïsme et de l'animalité. Sans doute la vie périra, faute des différences qui l'entretenaient, faute de concurrence et de guerres. Mais la mort de l'humanité sera son achèvement, un « retour à l'unité », une « conversion en Dieu », comme le dit excellemment M. Parodi, interprétant la doctrine. Les principes de ce progrès dissolutif se trouvent d'ailleurs dans l'Évangile ; le grand commandement de la loi : « aimer le Seigneur Dieu, aimer

son prochain comme soi-même » ordonne aux individus de ne pas se prendre pour centres et tend à établir un équilibre entre eux.

Ce christianisme éthique, rapprochant jusqu'à les confondre le plan humain et le plan divin, Léontiev l'appelle un « christianisme couleur de rose «. Il veut que l'on s'y oppose comme à une altération de la vraie foi. « La vérité divine de l'Évangile n'a pas promis la justice terrestre, elle n'a pas prêché la liberté juridique, mais seulement la liberté morale et spirituelle, celle que l'on peut connaître même dans les chaînes. » Concilier la vie, le monde avec l'amour du Christ lui apparaît comme une tentative condamnée d'avance. C'est à la pureté de l'orthodoxie byzantine qu'il faut revenir, à cette tradition sévère d'ascétisme et de beauté qui permet de contempler de plus haut le bien et le mal. Le mal apparaît alors comme un ingrédient nécessaire du monde ; il témoigne, lui aussi, de la bonté de Dieu ; il est la condition de toute vie ; il est la condition du bien. « Pour que le Samaritain trouvât quelqu'un dont il pût avoir pitié et panser les blessures, l'existence de brigands était indispensable. Alors, tout naturellement, il convient de poser la question : à qui revient-il de prendre le rôle du brigand, d'incarner le mal, si c'est là un démérite? L'Église ne répond pas à cette question par une sentence morale qui s'applique à la personne, mais par la seule prophétie qui embrasse toute l'histoire : le mal sera. » Et il semble que Léontiev se réjouisse de cette nécessité du mal. Il applaudit à la guerre où on voit celui-ci se déchaîner, car la guerre est belle. Les efforts de l'humanitarisme sont coupables : en voulant faire disparaître la souffrance, ils détruisent les conditions qui, seules, rendent possible l'apparition des héros et des saints; ils détruisent de la beauté.

Oserons-nous juger la philosophie sociale et religieuse de Léontiev? Ce n'est pas sans joie que nous apprenons que ce modèle rêvé d'orthodoxie byzantine à plus d'un chrétien orthodoxe n'apparaît pas très orthodoxe ; on discute beaucoup du christianisme de Léontiev. Si la sainteté elle-même ne vaut que par la beauté, n'est-ce pas plutôt d'esthétisme religieux qu'il faut parler? Nous le croyons pour notre part. Mais nous aurons garde de méconnaître que c'est grâce à cette intuition positive de la norme esthétique jugée souveraine que le système conserve son principal intérêt. Dans cette intui-

tion même il convient d'ailleurs de déceler l'amplification, l'exagération ou la déviation d'une tendance foncièrement russe : celle qui consiste à rapprocher les valeurs esthétiques des valeurs religieuses. Le Père Serge Boulgakov, ancien marxiste devenu l'un des plus grands théologiens actuels de l'Église russe, insiste sur le rôle que doit jouer la vision d'une beauté supérieure dans la vie religieuse. Plus général encore est l'aspect négatif de cette tendance : le dédain de la loi morale, déifiée en Occident. La pensée russe dans son ensemble est franchement amorale, souvent même anti-morale ; elle répugne à toutes ces contraintes que l'homme s'impose à lui-même, elle est impatiente de tout « nomisme », de toute juridiction. La religion n'a point pour essence la moralité, car le surnaturel ne se manifeste point par des règles idéales, qui ne sont que des commandements d'hommes : il est une réalité, tangible pour l'âme croyante ; le monde de la foi et celui de l'existence terrestre sont aussi réels l'un que l'autre, mais parfaitement distincts, et leurs destinées sont opposées.

A ces traits généraux qui permettent de reconnaître le fond d'une philosophie russe, nous pourrions en ajouter deux autres, également typiques, concernant la forme : le système de Léontiev nous offre de vastes synthèses et aussi un peu de scolastique surannée. Mais il n'est que juste de lui appliquer en terminant le critère qu'il réclame pour l'appréciation de toutes choses : il possède la richesse intérieure qui fait l'œuvre d'art ; il est bien de son pays et de son époque, d'une époque traversée par un grand courant de libéralisme qui devait nécessairement susciter quelques remous de réaction et, d'autre part, il a sa forte originalité distinctive par laquelle il s'oppose par exemple à la philosophie de Soloviev.

Paris, juillet 1924.

UNE PRÉPOSITION COMPOSÉE: *ku, gu,*

PAR

MARC VEY.

Dans quelques-uns des dialectes slaves occidentaux, et dans une partie du domaine ruthène, la préposition représentée en vieux slave par *kŭ* offre une forme en *-u*. Cette forme, ou bien est la seule possible, ou bien coexiste avec celles que donnent les traitements normaux du *jer* faible et du *jer* fort.

La situation dans les dialectes est la suivante:

1°. — Tchèque. Forme sans voyelle (*jer* faible): *k*.

Forme avec voyelle (*jer* fort): *ke*. C'est la forme habituellement employée devant un groupe de consonnes au début du mot suivant.

Forme en *-u: ku*. Cette forme se rencontre souvent devant la labiale sourde *p-* à l'initiale du mot suivant, rarement ailleurs.

— Slovaque littéraire. Même état qu'en tchèque.

— Polonais et slovaque oriental.[1] Forme en *-u: ku*, dans tous les cas.

2°. — Dans certains parlers ruthènes, à savoir dans la plus grande partie du domaine appelé ougro-russe, donc dans la région de la Makovica et dans la Podcarpathorussie actuelle, à *kŭ* du vieux slave correspond une forme singulière: *gu*.

Tantôt cette forme existe seule, ainsi, dans la Makovica proprement dite, en ougro-russe méridional.

Tantôt, à savoir notamment dans quelques localités au nord-ouest

[1] Pour le slovaque oriental et les parlers ruthènes cités, la notation est purement phonétique. L'accent aigu y représente l'accent d'intensité, lequel affecte régulièrement la voyelle de la syllabe pénultième. Pour les autres dialectes, nous utilisons l'orthographe usuelle.

de la Makovica, *gu* (qui correspond alors pour l'emploi à *kŭ* avec *jer* fort) alterne avec *k* devant sourde, *g* devant sonore à l'initiale du mot suivant (*k*, *g* correspondent alors pour l'emploi à *kŭ* avec *jer* faible).

Dans les autres parlers ruthènes, **kŭ* a comme correspondant *k, ik* qui n'existe que comme vestige, dans de rares expressions figées. *K, ik* a le même sens et le même emploi que *d, id* qui n'est pas plus usuel. Dans l'usage moderne, **kŭ* se trouve, en fait, dans les parlers ruthènes autres que ceux indiqués ci-dessus, remplacé par *do*.

Avant d'entrer plus avant dans cet exposé, il importe de noter le sens exact de *ku*, *gu*, et le cas grammatical que cette préposition laisse attendre après elle.

En ce qui concerne le sens, la situation est, en tchèque, en slovaque littéraire, en polonais, la même qu'en vieux slave : *ku* désigne l'endroit dans la direction duquel on va.

En slovaque oriental, et dans les parlers ruthènes définis plus haut, *ku, gu* désigne en outre la personne *chez* qui l'on va, — et remplit ainsi un des emplois réservés ailleurs à la préposition *do*. Nous devrons y revenir plus loin.

Le cas grammatical attendu après *ku, gu* est partout le datif. Le situation est donc, à cet égard, la même qu'en vieux slave.

La forme *ku, gu,* correspondant à vx. sl. *kŭ*, est troublante. On ne peut, en effet, l'expliquer par la phonétique normale des parlers où elle se présente. Le *jer* fort ne peut devenir *u,* pas plus en tchèque et en slovaque qu'en polonais et en ruthène. Le pourrait-il, que la transformation de *k-* en *g-* en ruthène ne s'expliquerait pas.

Toutefois on peut voir dans une remarque du slaviste tchèque Gebauer une suggestion d'explication.

A propos de *ku* en tchèque, Gebauer constate les faits dans les termes suivants (*Slovnik staročeský*, II, p. 1, art. *ku,* § 6) :

« *La forme ku existe seulement en tchèque et en polonais. Elle se présente en vieux-tchèque lorsque le mot dépendant qui suit commence par un p- sans jer, plus rarement lorsqu'il commence par les labiales b-, v-, et tout à fait rarement, et le plus souvent dans des textes tardifs, devant d'autres consonnes.* »

M. A. Mazon, dans sa *Grammaire de la langue tchèque* (p. 30), indique aussi que, dans la langue écrite moderne, *ku* se présente devant *p-*.

Peut-on voir dans ces indications des tentatives d'explication? C'est ce que nous allons examiner.

Dans l'article du *Slovník staročeský* que nous citons, Gebauer donne une suite considérable d'exemples[1]. Nous en extrayons ceux qui intéressent cet exposé, en les datant:

* *ku poch(odni) sviečka* (environ 1300).
k bohu mieně (environ 1300).
.... *křičí k bohu* (XIV^e siècle).
k vám » (deux exemples).
** *ke brániú* »
...*k bohu* »
k bojóm »
k večnému »
*** *k prosbě* »
** *ke wssiem* »
k vykupiteli .... *k vyplatiteli* (deuxième moitié du XIV^e s.).
k věčnej choti »
k weczeruw (fin du XIV^e s.).
k veždajší oběti (1376).
k věčnosti (1395).
* *řku* .... *ku poručení* (1396).
(Le sens est le même que dans « *podle rozkázaní* »).
k vojně (1400 environ: 2 exemples).
k wewodye (1400).
k muži k velmi lstivému (1400).
k bojiem (1414).
k wóli »
k boji (1417: 3 exemples).
k válkám »
k weczerú »

---

[1] Dans son *Historická mluvnice*, I, Gebauer donne un grand nombre d'exemples de *ku* devant *p-*. Nous avons cru préférable de nous servir de l'article du *Slovník staročeský*, où les exemples sont groupés d'après l'emploi idiomatique de *k*, *ke*, *ku*, et non d'après leur aspect phonétique. Nous avons pensé pouvoir obtenir ainsi une statistique plus impartiale, en ce qui concerne le rapport des emplois de *k*, *ke* ou *ku* devant *p-* ou devant toute autre consonne: les emplois typiques de *ku* sont marqués de 1 astérisque, ceux de *ke* de 2 astérisques et ceux de *k* de 3 astérisques.

*** *duše, křehká k stání, snadná ku padení a nespěšná ke vstání* (XV^e s., avant 1418).

** *ke wssem* (1434).

k bojóm (1448).

k vuoli otce (début du XV^e s.).

Pán řekl k bohatci (XV^e s.).

viera silná k bohu (XV^e s.).

k věčnému »

*** *k proměnění, ... k pohledění* »

k vierě (milieu du XV^e s.).

* *Tu (dévku) jemu oddal ku pravé manželce* (1436).

k brziehu (fin du XV^e s.).

* *umělý ku púščění žilou* (1500 environ).

k vuoli (1515).

k weczerau (1546).

k wečerau (1596).

k vůli (XVI^e ou XVII^e s.).

On trouve dans ces exemples:

5 fois *ku* devant *p-* (1300, 1396, début du XV^e s., 1436, 1500 environ), dans cinq exemples *où il ne s'agit pas d'un jer fort.*

4 fois *ke* devant *v-* (3 exemples) et *b-* (*jer* fort) (2 fois au XIV^e s.; au début du XV^e, et en 1434).

3 fois *k* devant *p-* (XIV^e et XV^e s.).

38 fois *k* devant *v-*, *b-*.

Il n'y a, dans l'article de Gebauer, aucun exemple de *ku* devant *b-*, *v-*, même là où l'on pourrait supposer un *jer* fort:

k brziehu (fin du XV^e s.), *ke brániu* (XIV^e s.), *ke vstání* (début du XV^e s.), *ke wssiem* (XIV^e s.), *ke wssem* (1434).

En ce qui concerne la langue moderne, l'incertitude est aussi grande:

1° *ku* peut se rencontrer (au lieu de *ke* valant *kŭ* avec *jer* fort) devant *s-* ou devant toute autre lettre. Ainsi dans les expressions *ku stání (13 míst ku stání,* « 13 places debout »); *salony ku česání,* salons de coiffure; *karty ku hraní,* cartes à jouer, etc....[1]

[1] On en trouvera de nombreux exemples, tirés pour la plupart de la langue parlée, dans *České hovory, K, Ke, Ku,* d'Ignát Hermann, Prague, 1918, — et dans la langue des œuvres, ou d'une partie des œuvres de *Božená Němcova,* de *Rais,* d'*Ignát Hermann,* de *Čapek-Chod,* etc., ainsi que dans la langue des journaux.

2° *k* peut se rencontrer devant *p-*. Et les journaux impriment souvent: *k Praze* «vers Prague».

On ne peut donc pas tirer de conclusion, pour une tentative d'explication, de l'exposé des faits. D'ailleurs, cet exposé ne concerne que la langue tchèque. Ajoutons que l'explication que l'on pourrait proposer en partant des faits tchèques (influence de la labiale — alors pourquoi seulement *p-*, pourquoi surtout pas *v-*? — sur la vocalisation du jer?) présenterait de très grandes difficultés.

N. Berneker, dans son *Slavisches etymologisches Wörterbuch* (p. 658) propose d'expliquer le vocalisme de *ku* par une analogie du datif singulier des thèmes en *-o-*, le datif étant le seul cas attendu après **kŭ*.

Cette hypothèse comporte, elle aussi, des difficultés:

1° Aucune autre préposition à cas unique ne présente un phénomène analogue. En tchèque, la forme à *jer* fort de *bez* est *beze*, jamais **beza* ou **bezu*. Et ainsi partout.

2° Le datif en *-u* n'est pas, en tchèque, le plus fréquent, ni le seul possible. Sans parler des datifs des thèmes pronominaux, ou de la déclinaison composée, ni des datifs pluriels, ceux des thèmes en *-a-*, qui sont en *-ě*, sont en nombre considérable.

3° Les thèmes en *-o-* eux-mêmes, par suite de leur collusion avec les thèmes en *-u-*, présentent fréquemment un datif en *-ovi*. Les thèmes en *-*jo-*, *-*ĭje-* (neutres) présentent un datif en *-i*, *-í*, en tchèque. Il est remarquable que des cinq exemples de *ku* donnés par Gebauer, dans le *Slovnik staročeský*, aucun ne précède un datif en *-u*: 4 sont suivis de datifs neutres en *-í*, 1 d'un datif féminin en *-ě*.

Ces différentes remarques s'appliquent également aux autres dialectes considérés ici. L'hypothèse de Berneker ne peut donc être retenue.

Les données historiques ne permettent pas d'expliquer la présence de *-u* dans *ku, gu* ni phonétiquement, ni analogiquement. Il faut chercher ailleurs. Il nous paraît de bonne méthode d'essayer de trouver en surface ce que nous n'avons pu trouver en profondeur, c'est-à-dire de nous adresser aux données dialectales.

Des observations recueillies dans les parlers slovaques orientaux et dans les parlers ruthènes de la Makovica nous paraissent indiquer qu'il faut chercher la solution dans l'agglutination de deux prépositions. Notons d'abord que le champ d'observations choisi est curieusement satisfaisant, puisqu'il se trouve au point de rencontre des parlers pré-

sentant des formes en *-u* de *kŭ*, à savoir du ruthène, du tchécoslovaque et du polonais (en effet, tant le ruthène de la Makovica que le slovaque oriental ont reçu de nombreuses influences polonaises ; ce dernier doit au polonais une partie de sa préhistoire).

Nous essaierons de montrer que l'explication de *ku, gu* par *k* + *u* est satisfaisante à tous points de vue ; et nous noterons, au cours de cet exposé, les observations faites sur l'aire définie ci-dessus, et qui paraissent donner à notre hypothèse la valeur d'une explication.

Phonétiquement gu, ku < *k* + *u* est satisfaisant.

En slovaque oriental, en polonais où *ku* est la seule forme possible, aussi bien qu'en slovaque littéraire et en tchèque où *ku* coexiste avec *k, ke*, aucune règle de *sandhi* n'empêchait que *k* + *u* devînt *ku*.

En ougro-russe, le *sandhi* demande que l'on ait sonore devant sonore, sourde devant sourde : ainsi l'on entend dans les parlers du nord de la Makovica *g vicóvi* « vers, chez le père (avec nouvement) », *k tóbi* « chez toi (avec mouvement) ».

De même, on attend, et l'on trouve, sonore devant sonante, et sonore devant voyelle : *vin barže chvoryj jag ja, jag ona*[1] « il est plus malade que moi, qu'elle ».

Il est donc normal que *k* + *u* devienne *gu*, — cela aussi bien dans les localités où il alterne avec *k, g* que là où il existe seul. Il paraît même qu'ici *gu* ne pourrait pas s'expliquer autrement.

En effet, outre que notre hypothèse a l'avantage de rendre compte du passage de *k* à *g* dans *gu*, il faut encore noter que, sauf dans quelques emprunts (ce qui n'est pas ici le cas), la consonne **g* n'existe pas en ruthène, où elle est devenue *h*. Même si *g* existait comme proprement ruthène, l'hypothèse d'une prothèse de *g* devant *u*, et de l'emploi de **gu* ainsi formé dans le sens de *kŭ*, ne doit même pas être examinée, tant elle souffre de difficultés. D'ailleurs la prothèse attendue devant *-u* est *h-* ou *j-*. Nous devrons y revenir plus loin.

Pour le sens, l'agglutination de *k* + *u* se conçoit bien. En effet, l'emploi essentiel de *ku, gu* en slovaque oriental et en ruthène de la Makovica est la désignation de la personne chez qui l'on va. On peut

[1] Afin de simplifier la transcription, on n'a pas noté les nuances délicates du timbre de la voyelle *-y-* après labiales, chuintantes ou toute autre consonne.

encore définir algébriquement cet emploi en disant que *ku, gu* est à *u* ce que *v* avec l'accusatif est à *v* avec le locatif :

ruth. *ídu gu vicóvi*; slov. or. *ídzem* (ou *ídu*) *ku ocóvi* (ou *ocŏï, ojcóvi*), « je vais chez mon père ».[1]

Ku, gu désigne encore l'endroit dans la direction duquel on va : ruth. *ídu gu místu*, « je vais dans la direction de la ville, vers la ville (mais je n'y entre pas) ».

Résumons ces deux emplois en disant que, dans l'aire définie, *ku, gu* signifie « *vers* (quelque chose dans quoi *l'on n'entre pas*) », et s'oppose ainsi à *do* qui signifie « *vers, jusqu'à* (quelque chose dans quoi *l'on entre*) », et *seulement* cela. Le sens de *do*, ici, est important à noter, on le verra plus bas. Il est remarquable que *do* ne signifie pas ici « jusqu'à », lat. *ad*. Une phrase comme *ídu do koróvy*, « je vais vers cette vache, jusqu'à cette vache », fera rire, et il y sera répondu : *vóda ide do koróvy* « de l'eau peut aller jusque dans l'intérieur de la vache ».

En ce qui concerne *le cas régi*, notre hypothèse est également satisfaisante.

Très souvent, le cas régi par une préposition composée est celui que régit la deuxième préposition composante. Ainsi, dans les composés avec *po-: *poméždu, *poza, *ponadŭ, *popodŭ, *poprědŭ, *popri*, qui n'existent pas en vieux slave, mais ont leurs équivalents phonétiques dans les divers dialectes slaves (cette remarque est valable pour l'ensemble des prépositions composées).

Encore dans les exemples donnés, le cas régi par l'agglutination est-il commun aux deux prépositions composantes, et aussi dans les cas de **proméždu, *naprêdŭ, *zapodŭ*.

Mais surtout, toutes les agglutinations de prépositions à premier élément *iz-* régissent le génitif, cas régi par *izŭ : *iznadŭ, *izponadŭ, *izpodŭ, *izpopodŭ, *izpri, *izprêdŭ, *izméždu, *izsrêdê*.

Il ressort de cet examen que le cas régi par l'agglutination est celui que régit la préposition composante dont le sens est le plus expressif *en ce qui concerne la direction du mouvement*. Dans *ku* « *vers chez* », l'élément le plus expressif est évidemment *k* qui indique la direction du mouvement et qui sert précisément à opposer *ku*, « *chez* (avec

[1] On trouve quelque chose d'analogue notamment dans certains parlers français qui présentent l'équivalent de « vers chez ». « Je vais chez vous » se dit, par exemple, dans le Haut Forez : « *žə wézu ve šje vu* ».

mouvement)», à *u* « *chez* (sans mouvement)». Ajoutons que *k* est aussi phonétiquement l'élément le plus expressif.

Il est donc parfaitement régulier que *ku, gu* régisse le datif.

La plus grave objection qui, semble-t-il, pourrait être soulevée contre la présente explication est l'isolement du phénomène. On verra plus loin que le phénomène qui a permis la création de *h* valant **u* ou **v* est peut-être de même nature. Mais à une hypothèse basée sur l'analyse descriptive des faits on ne peut trouver une confirmation dans une hypothèse purement synthétique. Il serait préférable de trouver dans les faits eux-mêmes un exemple analogue à *ku*.

Or il existe, en slovaque oriental, et dans la partie septentrionale seulement du domaine, la préposition *du,* dont l'emploi est limité à l'expression *du domu.*[1] *Du* s'explique bien, phonétiquement, dans ce parler, par *do* + *u*.

En effet, le ruthène présente la préposition *id, d* (= *ik, k,* pour le sens), dans la partie méridionale de la Podcarpathorussie. Or, on sait que le slovaque oriental de l'aire définie ici a pris la place de parlers ruthènes au début de l'époque historique: cette conquête était encore en pleine activité au XV^e^ siècle, comme l'atteste la lettre dite hussite de Bardiov, de 1453, dont la langue, slovaque orientale, est fortement ruthénisée, et même, si l'on peut dire, mi-slovaque, mi-ruthène.

On peut donc, soit expliquer *du* par **do* + *u* > **dou* > **dú* > ***du***, contraction régulière dans le parler défini, — et *d* ruthène par le rapport *g*/*gu* = *x*/*du,* soit au contraire expliquer *du* par *d* + *u*, si l'on suppose la réduction de *do* en *d* antérieure aux agglutinations de prépositions étudiées ici. La première hypothèse est la plus vraisemblable, et elle s'accorde avec l'ensemble de ce travail.

Pour le sens, l'explication de *du* par *do* + *u* ou par *d* + *u* est également satisfaisante. L'absence de *du* en ruthène ne gêne pas, car l'emploi de *du* en slovaque oriental s'est limité à la formule *du domu,* dans le sens du latin « eo *domum* » : *ídzem du dómu,* « je vais chez moi », — et le ruthène a dans ce cas une forme figée *ídu dómiw* ou *ídu dómim* (r. иду домой) sans préposition. Il est d'ailleurs remarquable que, dans

[1] J'ai entendu *une seule fois* « *du dobreho* . . . . » : il peut s'agir d'une dissimilation secondaire, — ou bien j'ai mal entendu. En tous cas, ce serait là un exemple tout à fait exceptionnel, qui n'a jamais été confirmé au cours de plus de six mois d'observation.

l'emploi écrit, archaïsant du reste, du ruthène, la préposition *d* ne soit plus guère employée que dans la formule д хатї (Smal-Stockyj, *Grammatik der ruthenischen Sprache*) qui, comme sens, équivaut à slov. or. *du domu*. Dans la langue parlée, *d* est notamment usuel dans la partie de la Podcarpathorussie qui est le plus voisine de la Makovica.

Il semble donc bien que l'on peut considérer aussi *du* comme une agglutination de prépositions dont la deuxième est *u*. Nous y voyons une confirmation de l'hypothèse proposée.

Si l'on retient notre explication comme bonne, elle va peut-être encore nous permettre de comprendre un aspect curieux des prépositions *v* et *u*, en ruthène de la Makovica. On sait que, en ruthène, ces deux prépositions se sont confondues en *u* avec le locatif et l'accusatif, représentant **v*, et *u* avec le génitif représentant **u*.

Dans les parlers de la Makovica, la situation est la suivante: *ch, h* avec génitif, représente **u*; et *ch, h* avec locatif, alternant avec *f, v* (analogie du slov. or. ou du pol.) représente **v* avec locatif (**v* avec accusatif est remplacé par *do* avec génitif), — cela dans les conditions suivantes:

ch, h représente **v* suivi de *jer* faible, devant sonore, rarement devant sourde: *h mist'i* « à la ville »;

f, v représente **v* suivi de *jer* faible, devant sourde, rarement devant sonore: *f chiži* « dans la maison »;

vo représente **v* suivi de jer fort.

Comment expliquer le remplacement de *u* par *h*? Il est clair que la phonétique ne nous apprend rien *a priori*. Mais nous pouvons trouver dans le phénomène *gu* < **k* + *u* la suggestion d'une explication.

On sait que le slave évite les voyelles initiales. Dans de nombreux parlers, notamment tchèques, *u-* initial ou *u* préposition sont devenus *hu-, hu*. Le plus souvent le ruthène a éliminé ses *u-* initiaux d'autre manière, en les consonantisant en *v-*, ou en leur donnant la prothèse *j-*. Mais le traitement **hu-* est cependant possible: *husenica, hus'anica*, « chenille ».

Toutefois **hu*, préposition, n'est pas attesté dans le domaine envisagé ici. Il est pourtant vraisemblable que **hu* a dû exister comme intermédiaire entre *u* et *h*. La forme hypothétique **hu* admise, *h* s'explique simplement. En effet **hu* valant *u* a pu être senti comme analogue à *gu*, c.-à.-d. comme alternant avec *h*, de même que *gu* a alterné,

ou alterne, avec *g*. On a pu avoir le rapport $\frac{k,\ g}{gu} = \frac{x}{*hu}$. Ainsi se trouverait expliqué un phénomène curieux des parlers de la Makovica.[1]

Resterait à déterminer dans quelles conditions s'est généralisé *gu* plutôt que *k, g,* et contradictoirement *h, ch* et non pas **hu*. Dans le premier cas, l'influence du polonais et du slovaque a pu jouer, sans qu'on puisse dire pourquoi, dans ces parlers eux-mêmes, la forme en *-u, ku* l'avait emporté. Peut-être *ku, gu* paraissait-il pratiquement plus maniable.[2]

En ce qui concerne *h, ch,* l'influence des parlers voisins du ruthène de la Makovica a pu se faire sentir aussi, mais dans un sens inverse. Nous avons noté que, en ruthène de la Makovica, *h, ch* valant **v* alterne avec *v, f; hu,* alternant avec *v,* ne pouvait subsister. Ainsi en face de *v mist'i,* «à la ville», forme très usuelle dans ce parler, on attend plutôt *h mist'i* que **hu mist'i*. Le sort de **u* devenu **hu* et celui de **v* devenu **u* puis **hu* se sont trouvés liés. Et c'est pourquoi, quand la correspondance $\frac{g}{gu} = \frac{h}{*hu}$ s'est trouvée sentie, *h, ch* seul a subsisté.

On peut donc supposer que les choses se sont passées ainsi:

A l'époque où se forment les agglutinations de prépositions du type *izpod,* etc..., et du type *popod,* etc...., se créent aussi, sur certains points du domaine slave, des agglutinations du type *ku* (ou *gu*) **dou* > *du,* avec des sens spécialisés. En même temps, ou auparavant, *u* (représentant en ruthène **u* ou **v*) devient, avec prothèse, **hu*.

Peu à peu, *ku* (*gu*) perd son sens spécial sur certains domaines, le conserve sur d'autres. Il remplace sur certains domaines *k,* le remplace seulement dans certaines positions sur d'autres.

Mais, même là où la différence de sens de **ku* et de **k* se conserve, elle est assez petite pour qu'une confusion ne tarde pas à se produire. De bonne heure **k* et **ku* sont associés dans l'esprit des sujets parlants, comme s'il s'agissait d'une alternance, soit que *ku* con-

---

[1] Ensuite *h, ch* s'est aussi généralisé comme préverbe: *hmerti* (qui correspond soit à vx. sl. *umrěti,* soit à vx. sl. *vŭmrěti*).

[2] Cette généralisation s'effectue sous nos yeux en tchèque parlé, ou en tchèque écrit usuel, où *ku* tend à être employé pour tous les cas. Elle sera l'objet d'une étude particulière.

serve son sens spécial à côté de celui de **k*, soit que *ku* devienne, pour le sens, seulement équivalent à *k*.

Au moment où *g/gu* est senti comme une alternance, en face de *du*, qui subsiste dans une partie du slovaque oriental dans l'expression *du domu*, s'isole *d* qui subsiste dans certains parlers ruthènes dans une expression de même sens, д хатї; — en face de **hu*, qui disparaît en ruthène, s'isole *h* qui subsiste.

Là où *ku, gu* a conservé le sens de « vers chez », *do* perd lui-même le sens général de « *jusqu'à, chez* » et se spécialise avec celui de « *vers l'intérieur de, dans* (avec mouvement) ».

On ne doit pas s'étonner que, de cette histoire, aucune trace sémantique ne subsiste dans certains parlers, le tchèque, le slovaque littéraire, et surtout le polonais. Ces parlers, devenus des langues littéraires, restaient en contact, par leurs écrivains et leurs érudits, avec la tradition historique, grâce aux vieilles traductions de la Bible, etc., et avec les grandes langues littéraires slaves, comme le russe, où l'agglutination de *k* avec *u* ne s'est pas produite. L'extension du sens de *ku*, la réduction de celui de *do*, nuances d'ailleurs petites, se sont trouvées parfois empêchées par le recours à la tradition. Sans l'influence, de jour en jour croissante, de la langue parlée, c'est à peine si, en tchèque — où, pendant longtemps, la tradition a été la seule norme — et en slovaque, *ku* aurait subsisté.

Inversement, il était logique que, dans des parlers sans aucune espèce de tradition littéraire, comme le slovaque oriental et le ruthène ougro-russe, une innovation singulière se conservât. La lutte qu'avaient à soutenir ces parlers, d'une part entre eux[1], d'autre part contre le hongrois, langue des maîtres, en première ligne, et l'allemand des commerçants juifs en deuxième ligne, n'y a sans doute pas contribué médiocrement.[2]

Meaux, 25 juin 1924.

---

[1] Et aussi contre le polonais, — cela d'abord à époque préhistorique, ensuite à époque historique, par suite d'immigrations successives. On en trouve des traces très nettes, et même, sur quelques points, la lutte se poursuit encore aujourd'hui.

[2] La Makovica est un massif montagneux qui s'étend sur 50 kil. du Sud-Est au Nord-Ouest, et dont le centre se trouve à une dizaine de kilomètres au nord-ouest ou à l'ouest de la petite ville slovaque de Bardiov. La langue de la Makovica est celle des Ruthènes de Slovaquie, très peu nombreux, par opposition à celle des Ruthènes de Podcarpathorussie.

DES SYSTÈMES TRADITIONNELS DE CLASSEMENT DES VERBES RUSSES,

PAR

M. GUIHOMARD.

Nombreux ont été, du XVIIe siècle à nos jours, les grammairiens qui, suivant des méthodes diverses, n'ont produit que des ébauches où les grandes lignes du système verbal russe sont à peine esquissées. Sous la multiplicité d'aspects que revêtent les formes personnelles de la conjugaison, ils ne sont pas parvenus toujours, en effet, à distinguer de ce qui est purement accident phonétique les faits capitaux de la morphologie: ils se sont trop souvent laissé abuser par des analogies ou des dissemblances superficielles, résultant pour la plupart d'alternances consonantiques ou vocaliques normales.

Si l'on met à part la récente classification de M. Karcevskij[1] dont le principe repose sur la distinction des types productifs et des types improductifs et ne fait des désinences personnelles qu'un critère secondaire, on peut répartir en trois groupes les systèmes traditionnels: 1° classement d'après le thème du présent; — 2° classement d'après le thème de l'infinitif; — 3° classement d'après le thème du présent et d'après celui de l'infinitif.

Le classement d'après le thème du présent fut adopté par les premiers grammairiens de la langue russe, Smotrickij (1619) et Lomonosov (1757), le deuxième se contentant d'ailleurs de reproduire presque intégralement une théorie que Smotrickij lui-même avait vraisemblablement empruntée aux grammairiens latins: ceux-ci divisaient

[1] *Slavia*, I, 1922-1923, pp. 242-268.

le verbe en autant de conjugaisons qu'il existe de formes de la 2e personne du singulier du présent de l'indicatif.[1] Lomonosov aboutit ainsi à une division du système verbal en deux conjugaisons:

1° celle des verbes dont la 2e personne du singulier est en -ешь;

2° celle des verbes dont la 2e personne du singulier du présent de l'indicatif est en -ишь.

Il isole donc nettement le groupe de formes dont l'infinitif est -ить (ou -ѣть, ou -ать), tandis qu'il réunit en une énorme masse compacte — exception faite de quelques verbes irréguliers, dont il ne donne d'ailleurs qu'une liste incomplète — tous les autres verbes de la langue russe. C'est le point de départ d'une erreur, longtemps accréditée chez les grammairiens, qui se résume tout entière dans la confusion des verbes à thème yodisé et des verbes à thème non yodisé et que peut suffisamment illustrer le seul exemple de verbes tels que писать (présent пишу, пишешь, etc.) et сосать (présent сосу, сосешь) réunis en un seul groupe. Le premier, et avec lui un nombre illimité de verbes qui diffèrent uniquement par le jeu varié des suffixes, est essentiellement caractérisé par l'apparition d'un élément inconnu a la conjugaison de сосать: c'est l'élément *-j-* dont l'une des manifestations est précisément la palatalisation des sifflantes en chuintantes observée dans la conjugaison de писать.

Il faut donc, tout en restant dans la limite des faits essentiels, tracer au moins une ligne générale de séparation entre les deux types verbaux que Lomonosov a réunis en un seul groupe.

Born, dans son Краткое руководство къ россійской словесности (1808), ne fit que reprendre très brièvement, et sans y rien ajouter, le même classement, tandis que Vater (1808), dans sa *Russische Grammatik*, apportait une innovation, d'ailleurs malheureuse, en choisissant comme critère de classification, non plus la 2e personne, mais la 1re personne du singulier du présent. Il distinguait deux conjugaisons caractérisées, l'une par la désinence -ю, l'autre par la désinence -у, et il introduisait à l'intérieur de chacune d'elles de multiples subdivisions, d'après la voyelle ou la consonne finale du thème, sans aboutir d'ailleurs à autre chose qu'à une complication excessive du système verbal.

---

[1] Maximus Victorinus, *Ars Grammatica;* Phocas, *Ars de Nomine et Verbo;* Eutyches, *De discernendis conjugationibus (Corpus Grammaticorum latinorum*, t. I, pp. 279, 343, 133).

La 1re conjugaison réunit les deux types verbaux représentés par любить et колебать, distincts, en réalité, l'un de l'autre par toute leur flexion. La complexité de la 2e conjugaison est une conséquence de la double origine possible de la voyelle -y, en tant que désinence de la 1re personne du singulier du présent, soit primitive comme dans несу ou чахну, soit résultant du durcissement de -ю en -у après chuintante comme dans пишу ou сижу. Il s'ensuit une complète confusion dans le groupement des différents types verbaux; et, dans l'ensemble, on ne peut rien retenir, chez Vater, ni du classement des verbes réguliers ni du classement des verbes irréguliers. A part quelques exceptions, ceux-ci ne présentent d'autres particularités qu'une différence de thème facilement explicable par la chute d'un suffixe (рвать, рву) ou par le changement de degré de la racine (жечь, жгу).

Limités aux systèmes précédents, les classements d'après le thème du présent n'offrent d'autre intérêt qu'un intérêt historique et sont dépourvus à la fois de valeur scientifique et de valeur pratique. Mais, appliquée par Schleicher, dans son *Altkirchenslavische Formenlehre* (1852), non plus au verbe russe, en particulier, mais au verbe vieux-slave, le même critère de classification devait prendre un relief nouveau, parce qu'il était servi par une interprétation sûre de la morphologie. A l'intérieur des deux groupes généraux constitués par les verbes primaires et les verbes secondaires, Schleicher établit les distinctions suivantes:

A) Verbes primaires:

1re classe: Thème pur au présent:

a) le thème est le même au présent et à l'infinitif: *nes-ti, nes-ǫ, pek-ǫ, kĭn-ǫ,* etc.;

b) suffixe *-a-* à l'infinitif: *ber-ǫ, br-a-ti.*

2e classe: Suffixe *-j-* au présent:

a) le thème est le même au présent et à l'infinitif: *bi-ti, bi-jǫ;*

b) suffixe *-a-* à l'infinitif: *pis-a-ti, piš-ǫ.*

3e classe: suffixe *-nǫ* au présent: *dvi-nǫ.*

B) Verbes secondaires:

4e classe: verbes à suffixe *-i-: chval-i-ti;*

5e classe: verbes à suffixe *-ĕ-: gor-ĕ-ti;*

6e classe: verbes à suffixe *-ě+j-: um-ě-ti;*
7e classe: verbes à suffixe *-a+j-: děl-a-ti;*
8e classe: verbes à suffixe *-ov-a-: kup-ov-a-ti.*

Bien qu'incomplet, puisqu'il ne rend pas compte des formes d'infinitif, ce classement marque cependant un progrès important, et nous le trouverons repris plus tard, dans ses grandes lignes, par Leskien.

A peu près à la même époque que les théories précédentes, et même quelques années avant la publication de la grammaire de Lomonosov, apparut une autre méthode qui tenait compte non du thème du présent, mais de celui de l'infinitif. Une première ébauche en avait été esquissée, bien que très sommairement, en allemand[1]; mais le véritable fondateur en a été Dobrovský qui l'a appliquée tout d'abord au verbe tchèque[2], dans lequel il distingue sept classes établies d'après la nature vocalique ou consonantique du radical verbal, puis au verbe vieux-slave.[3]

Ce système, adapté pour la première fois, quelques années plus tard, au verbe russe par Puchmayer dans le *Lehrgebäude der russischen Sprache* (1820), fut repris par Miklošič, qui du vieux slave[4] le transporta au verbe russe.[5]

En dehors de quelques variantes de détails et exception faite d'un petit nombre d'archaïsmes, le classement ainsi établi présente, dans son ensemble, deux grandes catégories dont l'une, celle des verbes à thème consonantique, est limitée aux formes du type нести, класть, tandis que la seconde, infiniment plus complexe, présente six classes qui correspondent aux différentes voyelles suffixales du thème de l'infinitif: -а-, -я-, -ѣ-, -и-, -(н)у-, -(ов)а-.

A ces deux catégories, Miklošič substitue un classement qui repose uniquement sur la distinction des verbes à thème dépourvus de suffixe et des verbes munis de suffixe pour aboutir, d'ailleurs, à une répartition qui ne diffère que peu de la précédente.

---

[1] *Deutsch-Lateinisches und Russisches Lexikon*, Petersburg, 1731, Anfangs-Gründe der russischen Sprache, p. 38.

[2] *Lehrgebäude der böhmischen Sprache*, Prag, 1809.

[3] *Institutiones linguae slavicae*, Prag, 1822, pp. 348-374.

[4] *Formenlehre der altslovenischen Sprache*, Wien, 1850.

[5] *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen, Formenlehre*, Wien, 1856.

Le premier groupe s'y compose, de la même façon, des verbes à thème consonantique; mais il s'enrichit d'un petit nombre de verbes à thème vocalique de type radical знать, пить, брить, etc., verbes qui, chez les autres grammairiens, font partie, normalement, du deuxième groupe. En dehors de ces légères divergences, les deux méthodes aboutissent à un même classement des formes verbales, et leur erreur commune consiste, d'une part, à grouper des verbes dont la conjugaison diffère partout ailleurs qu'à l'infinitif et, d'autre part, à séparer des verbes dont la conjugaison est semblable partout ailleurs qu'à l'infinitif.

Une seule classe présente une parfaite homogénéité: c'est celle des verbes à thème consonantique qui se trouve être essentiellement caractéristique d'un petit groupe de formes à désinences -у, -ешь, -ут̀ь (type сосу), et de celles-là seulement.

Par contre, et pour ne citer qu'un exemple entre beaucoup, la classe I des verbes à thème vocalique, c'est-à-dire celle des verbes à suffixe *-a-*, réunit non seulement un grand nombre de formes, les unes primaires, les autres secondaires, dont l'analogie des désinences -(j)ю, -(j)ешь, -(i)ют̀ь, domine les quelques divergences de détail et justifie un rapprochement en une seule catégorie; mais elle y adjoint encore tous les verbes du type лгать, сосать, dont les désinences non yodisées -у, -ешь rejoignent celles des verbes à thème consonantique нес-ти, нес-у.

De même, la classe III groupe à la fois les formes qui se conjuguent sur le modèle de люб-и-т̀ь et les quelques verbes radicaux qui suivent la conjugaison de би-т̀ь. Miklošič range ces derniers dans la première partie de son classement, c'est-à-dire à côté de нес-ти, нес-у. Les verbes radicaux de la série кры-т̀ь, кро-ю y sont également introduits. Dans le système précédent ils voisinent de la même façon à côté des formes non yodisées плы-т̀ь, плыву, etc.

Il suffit de l'examen de ces quelques exemples pour se rendre compte de l'impossibilité absolue d'obtenir une vue d'ensemble complète du système verbal slave, si on le considère du seul point de vue de l'infinitif ou de celui du présent, chacun de ces modes ayant une complète autonomie. Il fallait parvenir, avec Leskien, à combiner les deux méthodes pour ne laisser dans l'ombre aucun élément caractéristique et ramener, en même temps, les faits à leur juste valeur.

Très tôt, des grammairiens avaient aperçu cette nécessité, et, dès 1811, Greč, dans son Опытъ о русскихъ спряженіяхъ, essayait de donner une classification d'après le thème du présent et le thème de l'infinitif. Mais cet auteur semble se dégager malaisément de l'influence de Lomonosov et ne pousse pas profondément l'analyse des formes. Il s'est contenté de noter la présence d'une voyelle ou d'une consonne comme dernier élément du thème, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, la présence ou l'absence au présent du suffixe de l'infinitif. On comprend aisément qu'une telle méthode ait dû aboutir à une classification incomplète ; elle méritait d'être mentionnée simplement comme premier indice d'une tendance nouvelle en face des travaux de Lomonosov et Dobrovský.

Il est à peine besoin de signaler la théorie de Reiff (1824) qui ne marque aucun progrès sur celle de Greč.

Vostokov, le premier, a posé solidement le principe d'une classification où le thème du présent donne les grandes divisions et le thème de l'infinitif les divisions secondaires, et il a fixé dans ses grandes lignes la méthode que Leskien devait utiliser plus tard. Il répartit les verbes russes en deux groupes, d'après la forme de la 2e personne du singulier, en accord, par conséquent, avec la tradition de Lomonosov. Mais il semble bien que, sans avoir formulé de règles précises, il ait au moins constaté nombre de phénomènes dont il ne savait expliquer la genèse, et la répartition en sous-classes corrige, dans une certaine mesure, ce qu'il y a de trop vague dans la répartition générale.

Dans la première conjugaison, les verbes à désinence -ю, -ешь sont soigneusement distingués des verbes en -у, -ешь. Ils composent, les uns et les autres, quatre divisions établies d'ailleurs, quelquefois, d'après les interprétations erronées des grammairiens précédents.

La classe I des verbes en -ю, -ешь procède notamment de Greč et groupe les formes dont l'infinitif est caractérisé par une voyelle maintenue au cours de toute la conjugaison, c'est-à-dire à la fois des formes radicales, comme бить, et des formes suffixales, comme дѣлать.

La classe II est celle des verbes qui ont, à l'infinitif le suffixe -a- (-я-) et ne conservent pas ce suffixe au thème du présent.

Restent enfin les verbes du type пороть, полоть, qui composent une classe isolée, alors qu'ils sont, en réalité, un cas particulier des

formes radicales simplement caractérisé par un phénomène de полногласіе. En dernier lieu viennent les verbes du type совѣтовать.

Le groupe des verbes en -у, -ешь présente beaucoup moins de flottement : Vostokov y distingue avec juste raison les types suffixaux au thème de l'infinitif (брать) des types radicaux (печь), et ceux-ci sont eux-mêmes divisés en deux conjugaisons dont l'une, caractérisée par le jeu des alternances des racines verbales (жать, жну), se rattache d'ailleurs étroitement à l'autre.

La dernière subdivision, celle des verbes à suffixe -ну-, mériterait d'être mise plus en relief dans l'ensemble de la théorie.

Les verbes à désinence -ю, -ишь sont bien répartis en deux groupes d'après leur forme d'infinitif en -и-ть, ou -ѣ-ть.

En résumé, malgré un certain nombre d'erreurs de détails, nous commençons à voir se dessiner ici, bien qu'encore un peu indécises, les lignes essentielles du système verbal.

Par une méthode différente, Pavskij (1856) présente également un ensemble de faits bien groupés. Mais, tandis que Vostokov procédait par une analyse minutieuse du thème de l'infinitif et usait avec moins de critique du thème du présent, Pavskij ne s'intéresse guère qu'aux caractères généraux de la conjugaison qu'il dégage précisément d'une analyse plus approfondie des formes de présent.

Il introduit dans la répartition en deux classes, presque traditionnelle depuis Lomonosov, une nouvelle division qui résulte de la distinction des verbes à thème dur (сосать, сосу) et des verbes à thème mou (писать, пишу). Il aperçoit en ces derniers un élément étranger aux précédents, mais ne le définit qu'insuffisamment en y reconnaissant un -ь-.

Il appartenait à Leskien, en résolvant lui-même la question pour ce qui est du vieux slave [1], d'orienter définitivement les grammairiens vers une interprétation correcte des formes et en même temps vers une classification susceptible d'enregistrer rigoureusement les particularités des deux thèmes (présent et infinitif) qui gouvernent tout le système verbal.

Il aboutit à une combinaison heureuse des systèmes de Miklošič et de Schleicher par une division en 4 classes d'après le thème du

[1] *Handbuch der altbulgarischen Sprache*, Weimar, 1871.

présent, chacune de ces classes étant elle-même subdivisée en sous-classes d'après le thème de l'infinitif. Ce système est trop connu pour qu'il soit besoin de le rappeler ici. Il englobe, d'une façon nettement définie, l'immense majorité des verbes slaves. Il ne faut en excepter qu'un petit nombre de verbes athématiques (en russe: дать, ѣсть, вѣсть, есть) et enfin quelques verbes irréguliers (ревѣть, гнать, бѣжать, ушибиться, хотѣть, etc.).

On aperçoit ici tout l'intérêt d'une méthode qui fait appel à la fois au thème du présent et au thème de l'infinitif. Elle met également bien en lumière les deux facteurs dont la connaissance est indispensable à la conjugaison d'un verbe slave, tout en conservant une place primordiale au thème du présent qu'elle choisit logiquement pour servir de base de classement, en raison même de son degré plus accentué d'unification par rapport aux formes de l'infinitif. En outre, le rôle de l'infinitif dans l'évolution de la langue, fait remarquer Jagić,[1] est secondaire. C'est le présent — et le contraire ne se produit pas — qui exerce une influence analogique sur l'infinitif, et de ce fait le rang prééminent accordé à ce mode par certains grammairiens n'est pas justifié. C'est le présent qui détermine à l'ordinaire le passage d'un verbe d'une classe à une autre; les exemples en sont nombreux, en polonais notamment: ainsi *kwiść, kwitnę, kwinąć.*

Louée dans son principe, la classification de Leskien a cependant été critiquée dans son application par Jagić[2] qui condamne le rapprochement en une seule et même classe, la III^{e}, des verbes primaires et secondaires et des verbes à suffixe alternant. Il propose une amélioration qui se borne d'ailleurs à un morcellement de la classe III, et il remplace la répartition en quatre classes par une autre en six classes, qui apparaît comme un compromis entre le système de Miklošič et celui de Leskien. Cette modification n'apporte, à vrai dire, aucun perfectionnement: les grands cadres établis avec tant de rigueur par Leskien sont brisés, et simplement pour une question d'importance secondaire. Les faits sont ramenés à leur juste valeur si on se borne à établir en classe III deux subdivisions dont l'une groupe les verbes primaires et l'autre les formes secondaires.

En Russie, l'importance de cette classification ne semble pas

[1] *Archiv für slavische Philologie*, t. XXVIII: «Einige Streitfragen: Klassifikation des slavischen Verbums» pp. 17-27.

[2] *Article cité.*

avoir été aperçue, et ni Buslaev, ni Bogorodickij n'en ont fait état. Ils reprennent l'ancienne distinction des deux conjugaisons établie d'après la 2e personne du singulier, c'est-à-dire le système de Vostokov; mais sans préciser le classement général dans la répartition en sous-classes. Dans les pays slaves, d'ailleurs, en général, c'est le système de Miklošič qui a pris droit de cité dans la tradition grammaticale et s'y maintient jusqu'à nos jours. La récente grammaire russe publiée en serbe par M. Košutić fait à cet égard une heureuse exception.[1] Le système des 6 classes est pareillement prépondérant en Allemagne, où M. Berneker, par exemple, le plus éminent des disciples de Leskien, l'applique au verbe russe dans son excellente *Russische Grammatik* de la collection Göschen; M. Abicht, il est vrai, dans ses *Hauptschwierigkeiten der russischen Sprache,* adopte le classement d'après le thème du présent, mais sans réussir à le présenter avec la clarté désirable.

C'est M. Paul Boyer qui, en France, a donné un relief incomparable au système de Leskien qu'il a adapté au verbe russe et largement développé dans l'enseignement qu'il donne à l'École des Langues orientales vivantes. Par sa fermeté comme par sa limpidité dans l'exposé d'une documentation abondante entre toutes, ce maître dégage la vue d'ensemble la plus nette et la plus complète de la conjugaison du verbe russe, en même temps qu'il en pénètre les plus menues particularités.

Paris, juillet 1924.

[1] Граматика руског језика, II, Облици, Београд, 1914, pp. 184-238.

LES THÈMES MYSTIQUES DANS LA PENSÉE RUSSE CONTEMPORAINE,

PAR

VLADIMIR JANKELEVITCH.

La philosophie russe, pour jeune qu'elle soit, obéit déjà à plusieurs traditions divergentes, dont les unes ont à leur source des influences occidentales, tandis que les autres semblent s'épanouir en vertu d'une nécessité profonde de l'esprit russe. Ces diverses traditions, immanentes au développement de la philosophie russe contemporaine, ont peu à peu cristallisé au cours du XIX^e^ siècle en systèmes et en écoles ; il est indispensable, pensons-nous, d'en décrire au moins sommairement les formes successives, si l'on veut comprendre toute la portée des échanges intellectuels qui s'effectuent depuis quelque temps entre la Russie et les Universités allemandes.

Les diverses tendances philosophiques qui ont rallié la pensée russe au XIX^e^ siècle convergent toutes, pour ainsi dire, vers deux groupes bien distincts de « Lebens- » et de « Weltanschauungen », dont nous allons nous efforcer de dessiner rapidement les contours. D'une part, la première moitié du XIX^e^ siècle marque l'hégémonie de l'idéalisme allemand en Europe. L'ossification du dogmatisme wolfien assurait depuis la fin du XVIII^e^ siècle la prépondérance des influences rationalistes à l'université de Moscou ; aussi les professeurs de Moscou, de St-Pétersbourg, de Kharkov, de Kiev et de Kazan étaient-ils bien préparés pour comprendre les principes essentiels du Criticisme. Au début du XIX^e^ siècle, Kazan et Kharkov menaient la propagande en faveur des systèmes de Kant et de Fichte. Puis l'« Institut pédagogique » de Saint-Pétersbourg (quelque chose

comme notre École Normale Supérieure) et l'Université de Moscou popularisèrent dans la génération suivante, avec un succès inouï, l'idéalisme de Schelling. Enfin, au cours des années 30, l'influence despotique de Hegel éclipse peu à peu celle de tous les autres successeurs de Kant [1] ; elle règne en souveraine dans le petit cercle de Stankévitch où frayent à la fois de futurs révolutionnaires et de futurs slavophiles ; on la retrouve encore à la fin du siècle, tempérée par des tendances empiriques, chez Boris Nikolaévitch Tchitchérine. L'idéalisme hégélien portait en lui des possibilités de développement contradictoires, — contradictoires à tous le moins pour ceux qui posent un rapport d'exclusion entre le mysticisme et la dialectique du concept. C'est en ce sens qu'on distingue en Allemagne une « droite » et une « gauche » hégéliennes. L'hégélianisme russe eut aussi sa « droite » et sa « gauche » : le camp des « Occidentalistes », les *zapadniki* de la philosophie, représenta en Russie la gauche hégélienne.

Le *zapadnitchestvo*, — si l'on prend le mot « occidentalisme » dans un sens large et vraiment philosophique [2] —, constitue une tendance qui a toujours coexisté en Russie avec l'idéalisme. Sous Catherine II, du temps où le rationalisme allemand dominait déjà la pensée russe sous la forme que Wolf lui avait donnée, le matérialisme français — le scepticisme de Voltaire, le sensualisme de Condillac, le positivisme de l'Encyclopédie représentaient en Russie les tendances occidentalistes. L'occidentalisme, comme expression des besoins scientifiques de l'intelligence spécialisée, s'éclipse pendant la première moitié du XIX^e siècle devant l'hégémonie incontestée de l'idéalisme allemand. Mais à partir des années 60, sous le règne d'Alexandre II, le matérialisme, venu cette fois d'Allemagne, évince partout les influences rationalistes à la faveur du développement

---

[1] Le premier exposé de la logique de Hegel parut en 1841 dans le Moskvitianine. Il était dû à la plume de Rêdkine.

[2] Nous considérons donc ici dans l'opposition du slavophilisme et de l'occidentalisme moins la rivalité étroite de deux doctrines politiques que l'opposition profonde des deux *attitudes philosophiques impliquées dans ces doctrines*. Là est d'ailleurs le sens éternel et l'intérêt véritable du conflit ainsi que l'ont compris Soloviev, Tchitchérine, Spengler (cf. dans *Untergang des Abendlandes* la confrontation tentée par Spengler du «pétrinisme» représenté par Tolstoï et du vieil « esprit antipétersbourgeois » de Dostoevski).

des sciences exactes et de l'hégélianisme lui-même, utilisé et transformé par Karl Marx ; puis le matérialisme brut se combine peu à peu, chez Lavrov et Pisarev, avec la tradition positiviste française qui retrouve ainsi, dans l'expansion des idées comtistes et le développement des études sociologiques, l'influence qu'elle exerçait déjà à certains égards au temps de Catherine II ; et si l'on voit des sociologues comme Mikhaïlovski ou M. de Roberty corriger certaines affirmations d'Auguste Comte, le premier en réhabilitant la méthode subjective[1], le second en limitant la portée du monisme antimétaphysique et en réintégrant les fonctions rationnelles dans l'intelligence scientifique, cela ne prouve qu'une chose : c'est que la tendance idéaliste et formaliste est restée sous-jacente, même dans le camp des *zapadniki*, à l'effort de l'esprit russe pour suivre les ramifications du savoir *a posteriori*.

Les deux traditions inverses dont nous venons de retracer les incarnations successives sont-elles les seules qui dominent la pensée russe actuelle? En épuisent-elles les virtualités les plus profondes? D'abord il est bien clair qu'elles sont l'une et l'autre d'importation occidentale ; et bien que le titre de *zapadnik* ait été réservé de préférence, dans le domaine philosophique, aux adversaires du slavophilisme et de l'hégélianisme de droite, on peut dire que l'idéalisme des postkantiens russes représente, lui aussi, une philosophie d'emprunt. Ces deux traditions rivales s'excluent sans doute, mais en quelque sorte dans un même plan qui est le plan de l'abstraction discursive, le plan de l'intellectualisme occidental. En marge de l'intellectualisme empirique et « scientiste », en marge de l'intellectualisme aprioriste, l'histoire nous révèle, en Russie comme en Allemagne, une tradition mystique presque ininterrompue qui, hostile à la fois aux influences étrangères et au dogmatisme sclérosé des Académies ecclésiastiques et des théologiens, s'essaye à exprimer d'une façon profondément, largement nationale toute la plénitude concrète de l'âme populaire. C'est cette tradition mystique dont nous voudrions discerner les résonnances dans la pensée russe d'aujourd'hui ; comment l'inspiration spiritualiste a-t-elle élevé cette

[1] Cf. Nicolas Berdiaev, *Subjectivisme et individualisme dans la philosophie sociale ; étude critique sur Mikhaïlovski*, avec une préface de Pierre Strouvé (Saint-Pétersbourg, 1901).

pensée au-dessus de deux conceptualismes concurrents, et quel ensemble de circonstances l'ont conduite à endiguer le lyrisme intuitif de la vie intérieure dans les formes de la raison créatrice : voilà le problème dont nous nous proposons de décrire les aspects changeants à travers quelques œuvres contemporaines.

* * *

S'il est vrai que l'inspiration mystique fut toujours, depuis les temps lointains du moine Skovoroda, sous-jacente à la pensée russe, sa vigueur a varié suivant les époques et la nature des actions extérieures qui influençaient son développement. Or, si nous assistons aujourd'hui à une véritable survie du spiritualisme en Russie, c'est qu'un ensemble de circonstances favorables (et l'on sait le rôle des influences étrangères, des « occasions » dans l'histoire russe) ont fait éclore des aspirations qui, depuis de longues années, mûrissaient dans l'inconscient national. Nous grouperons ces circonstances extérieures en trois catégories bien distinctes : la réaction d'abord timide provoquée aux alentours des années 80 par le développement des sciences exactes et des idées matérialistes ; la diffusion de l'intuitionnisme français et allemand ; le développement des études néoplatoniciennes et médiévales. A ces trois facteurs d'inégale importance des événements politiques particulièrement douloureux pour le peuple russe sont venus donner depuis 1914 une puissance et, en quelque sorte, une élasticité inconnues jusque là.

I. La réaction contre le matérialisme ne dépassa pas d'abord la sphère des Académies ecclésiastiques ; les professeurs des séminaires se contentent de moderniser les théories slavophiles dans le sens d'un nationalisme étroit et sans avenir. Avec le grand Soloviev la réaction, en se faisant plus éclairée, plus compréhensive, en tenant compte des solutions positivistes, en répudiant d'autre part les exagérations du slavophilisme, revêt un caractère vraiment philosophique. Cette belle conscience philosophique du mouvement ne fait que se développer avec la fondation, par Matvêï M. Troïtski, de la *Société psychologique* qui remplaça à Moscou, en 1884, le vieil *Obchtchestvo Lioubomoudriia* slavophile[1] et créa elle-même, en 1889, sous la pré-

[1] Le mot *lioubomoudrié*, par lequel les frères Kirêevski, Kochelev, etc. avaient tenu à traduire littéralement le terme *étranger* de « philosophie »,

sidence de son second directeur N. N. Grote, les *Voprosy filosofii i psikhologii*, la seule grande revue philosophique russe jusqu'à la fondation du *Logos* (1910)[2]. Non que la société et sa revue se fussent vouées à l'apologie systématique du spiritualisme : bien au contraire, Troïtski, qui était empiriste, avait tenu à fonder une société spécialement « psychologique », et Grote, qui partagea longtemps les idées d'A. Comte, sut faire des *Voprosy* une revue d'intérêt général, ouverte impartialement à toutes les tendances[3] ; si la plupart des travaux de la Société et de la Revue portent l'empreinte du spiritualisme, cela s'explique uniquement par le malaise profond dont souffrent, en Russie comme ailleurs, tous les esprits vraiment philosophiques devant l'hypertrophie monstrueuse de notre savoir analytique et abstrait ; et le même sentiment d'insatisfaction a sans doute présidé aussi, quelques années plus tard, à la fondation de la *Société philosophique de Saint-Pétersbourg*, la rivale du groupe moscovite, dirigée depuis 1898 par M. Alexandre Vvédenski.

II. Pendant que Soloviev, Tchitchérine et Lopatine cherchaient par des moyens différents à concilier les solutions raisonnables du formalisme avec les données les plus fécondes de l'*a posteriori* scientifique, une importante révolution intellectuelle s'opérait en Europe. Les idées de Bergson furent connues assez tard en Russie, et surtout dans un ordre quelque peu singulier : *L'évolution créatrice* fut traduite la première, dès 1909, et d'une façon peu satisfaisante. Par contre l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* qui est, comme on sait, le premier ouvrage de Bergson, fut traduit seulement en 1911 sous le titre *Temps et Liberté*[4] ; la traduction, due à M. Serge I. Hessen

---

était déjà pour les slavophiles tout un programme. Cette société fut créée à l'époque du Décabrisme par des dissidents de la société *Raïtch* qu'avaient fondée, en 1823, des élèves de l'hégélien Davydov.

[2] La seule revue qui, avant la fondation des *Voprosy*, publiât quelques articles d'un caractère philosophique, était la *Revue du Ministère de l'Instruction publique*. Soloviev y publia ses *Principes philosophiques*.

[3] Il suffira de dire que les *Voprosy* réunissaient parmi leurs collaborateurs des sceptiques comme Préobrajenski, des psychophysiologistes comme Korsakov à côté d'un Soloviev, d'un Tchitchérine, d'un Troubetskoï, d'un Lopatine et même d'un Tolstoï.

[4] *Vrémia i svoboda voli, s prilojéniem stati Vvédénié v métafizikou*, Moscou, 1911 (édit. de la revue *Rousskaïa Mysl*).

— que ses études sur l'individualisme historique de Rickert[2] préparaient admirablement à comprendre la philosophe de l'intuition — est excellente à tous égards ; le traducteur a complété *Temps et Liberté* par cette éloquente *Introduction à la Métaphysique* qui parut en 1903 dans la *Revue de Métaphysique et de morale*. En 1911, également, paraissait une traduction de *Matière et mémoire* par A. Bauler[3]. Enfin, en 1910, le *Logos* publiait en russe un article de Richard Kroner, privat-docent à Fribourg-en-Brisgau, et, comme Serge Hessen, élève de Rickert, qui exposait et critiquait pour le public russe la « philosophie de l'évolution créatrice ». Ce n'est pas que les idées de Bergson n'aient rencontré en Russie quelques résistances, d'ailleurs inégalement vigoureuses : nous aurons à en témoigner, le moment venu ; néanmoins le bergsonisme a fait beaucoup réfléchir les penseurs russes, il a inspiré là-bas une foule de travaux et fourni aux romantiques orthodoxes d'aujourd'hui un vocabulaire et une idéologie.

Son influence a d'ailleurs été en grande partie indirecte. Bergson est peut-être moins connu des Russes actuels d'après ses propres livres que d'après les philosophies allemandes d'inspiration bergsonienne ; on dirait qu'habitué depuis le début du XIX[e] siècle à recevoir d'Allemagne son credo philosophique, le Russe ne se familiarise avec les idées nouvelles que lorsqu'il les a vues exposées par un professeur allemand sous cette armature de concepts et de formules qui est de tradition depuis la réforme kantienne. De plus l'anti-intellectualisme prit en Allemagne, chez le comte Keyserling et chez Oswald Spengler, une forme socio-politique particulièrement bien faite pour être comprise des Russes chez qui la philosophie pure n'a jamais été séparée de la vie populaire et concrète, telle qu'elle s'exprime dans la littérature sociale et journalistique. Keyserling,

---

[2] Hessen, *Individuelle Kausalität, Studien zum transzendentalen Empirismus* (« Kantstudien », 1909) ; cf. *Logos*, 1910, I, pp. 118-156.

[3] *Matériia i pamiat' : izslêdovanié ob otnochénii têla k doukhou*, édit. Joukovski, 1911. La traduction est bonne, malgré quelques néologismes déplaisants (cf. Hessen, *Logos*, 1911, IV, p. 294).

[2] M. Léon Chestov, dans un livre récemment traduit en français, *Les Révélations de la mort* (p. 192), se déclare « profondément bouleversé » par les théories bergsoniennes qu'il étudia à l'étranger après la guerre. Il surenchérit, il est vrai, sur l'impressionnisme qualitatif de Bergson, mais sans altérer, en somme, le thème fondamental de la philosophie intuitionniste.

par exemple, travaillant dans un pays où les problèmes philosophiques sont plus souvent qu'en France envisagés sous un aspect historique, collectif et *national*, sut donner au principe intuitionniste une extension ethnographique et religieuse que l'individualisme bergsonien n'impliquait pas directement, là même où, comme dans *L'évolution créatrice*, il se déploie en biologie cosmique : la *Morphologie* spenglérienne ou le *Journal de voyage d'un philosophe* n'universalisent-ils par les antinomies du bergsonisme, celle-là en une synthèse concrète de l'histoire passée, celui-ci en une dualité quasi géographique? L'opposition spenglérienne — déjà préformée chez Nietzsche — de la « civilisation » et de la « culture », la distinction radicale introduite par Keyserling, sous l'influence de Schopenhauer et de Deussen [1], entre les valeurs intuitives de l'Orient telles qu'elles s'expriment dans la sagesse chinoise ou hindoue, et les valeurs extensives et conceptuelles de l'Occident : toutes ces idées rajeunissaient en quelque manière les lieux communs les plus fameux de l'école slavophile en leur donnant le fondement psychologique et gnoséologique qui leur avait toujours manqué ; la vieille croyance russe dans la mission de l'Orient trouvait soudain chez le prophète de Darmstadt une justification tirée de l'expérience intérieure. C'est pourquoi l'apparition du fameux *Untergang des Abendlandes*, après la guerre mondiale, a été ressentie par beaucoup de Russes comme un épisode important dans la lutte plus que séculaire qui oppose au slavophilisme le *zapadnitchestvo* ou, comme dit Spengler lui-même, le *Pétrinisme*, c'est-à-dire le mouvement rationaliste issu de Pierre le Grand [2]. Lorsqu'en l'automne de 1909 M. Berdiaev fonda à Moscou une « Académie de culture spirituelle », l'un des sujets de conférence inscrits au programme de l'année 1920 devait être la « théorie du déclin de l'Occident d'après Spengler » : tant l'intuitionnisme bergsonien, élaboré

[1] M. Sizov a traduit en 1911 une brochure de Deussen sur « le Vedanta et Platon à la lumière du Kantisme » (éd. Musagète), qui, en confrontant du point de vue de l'intériorité religieuse la culture hindoue et la métaphysique occidentale, était de nature à faciliter aux Russes l'intelligence du fameux *Reisetagebuch*.

[2] *Untergang des Abendlandes*, tome II (42e édition), pp. 231-237 (Munich, 1922). M. Berdiaev a développé la distinction spenglérienne de la civilisation et de la culture dans son article paru dans la revue *Chipovnik* (Moscou, 1922).

par les uns en morphologie historique, par les autres en pure mystagogie, réveillait de vieilles aspirations romantiques, même en Russie marxiste !

Bergson, Spengler et Keyserling n'ont pas seuls pourvu le spiritualisme russe contemporain de thèmes d'inspiration. L'« intuitivisme descriptif » tel que Wilhelm Dilthey l'appliquait aux sciences de l'esprit et à l'histoire concrète des systèmes a enrichi la mystique russe de notions originales comme la notion d'*immédiat* spirituel[1]. Que dire des adeptes russes de la phénoménologie de Husserl[2]? Que dire enfin de l'admirable poète Rainer M. Rilke, à qui M. Feodor Steppoune consacrait, il y a une douzaine d'années, dans le *Logos*, quelques pages singulièrement attachantes[3], et dont le recueil mystique, *Das Stundenbuch*, semble contenir à l'avance tous les thèmes du spiritualisme contemporain?

III. Il nous faut enfin mentionner, au second plan, le développement des études néoplatoniciennes et médiévales qui, en Russie comme en Allemagne, manifeste plus qu'il ne prépare la renaissance mystique. Dès 1900, et sans doute sous l'influence de Soloviev, S. N. Troubetskoï donnait l'exemple en recherchant, dans sa belle histoire du *Λόγος*, comment le plasticisme objectiviste des Grecs se combine, chez Philon le Juif, puis chez les néoplatoniciens, avec le romantisme sémite qui absorbe toute objectivité transcendante dans la nuit mystique du « moi » spirituel ; plus récemment Th. Steppoune, reprenant le problème que s'était posé Troubetskoï, croyait apercevoir chez Plotin — à tort selon nous — le triomphe du « motif transcendant », c'est-à-dire du plasticisme hellénique, sur l'immanentisme oriental[4]. M. S. Frank, enfin[5], recherche la filiation spirituelle qui relie la doctrine plotinienne de l'extase au mysticisme d'Augustin, à l'Ineffable de Meister Eckhart, à l'Un de Jacob Bœhme et des

---

[1] L'article de T. Chpet, paru dans le *Filosofski Sbornik* dédié à L. M. Lopatine (Moscou, 1912), est tout imprégné du « psychologisme » de Dilthey et de Bergson.

[2] L'ouvrage classique d'Edmund Husserl, *Logische Untersuchungen*, a été traduit en 1909 par S. Frank. Husserl semble, entre autres, avoir exercé une certaine influence sur M. Chestov.

[3] *Logos*, 1911-1912 (IV), « La tragédie de la conscience mystique ».

[4] *Logos*, 1911-1912, *article cité*.

[5] *Sophia*, 1923, pp. 10 et 13.

monistes du XIX^e siècle, tandis que l'ombre de Plotin — d'un Plotin un peu lyrique, un peu trop chrétien à notre sens — obsède en quelque sorte perpétuellement la pensée anxieuse de M. Léon Chestov. L'étude du mysticisme néoplatonicien et médiéval révèle donc aux Russes d'aujourd'hui, dans l'opposition métaphysique de l'Orient et de l'Occident, un conflit dramatique entre le rationalisme abstrait qui subordonne le moi à des concepts solides, et l'immanentisme qui dissout dans la plénitude concrète du sujet toute transcendance, toute objectivité extensives.

Aux trois facteurs dont nous venons d'analyser l'influence — réaction contre le matérialisme des années 60, expansion de l'irrationalisme franco-allemand, développement des études néoplatoniciennes, les événements douloureux qui ne cessent depuis dix ans de frapper le peuple russe ont donné une acuité, une signification toutes nouvelles. De même que l'antiintellectualisme d'un Keyserling, par exemple, est né peut-être en partie des déceptions que l'hypertrophie d'une puissante civilisation matérielle avait coûtées au peuple allemand, de même les catastrophes politiques ont encouragé la pensée russe à chercher dans une sphère radicalement différente de l'activité technique des consolations que celle-ci lui avait refusées. Les rapports de la pure vie intérieure avec les œuvres statiques où elle s'incarne, mais qui la rudoient, posaient dès lors un problème singulièrement dramatique, celui-là même que le relativiste allemand Georg Simmel appelait la « tragédie de la culture spirituelle »[1]. Cette tragédie, M. Th. Steppoune en découvre déjà les traces chez Plotin et Eckhart : l'âme exige pour s'élever jusqu'à Dieu un système dogmatique qui l'empêche de se dissoudre dans le néant de la spiritualité pure ; elle exige une logique, une morale, une

[1] Un article de Simmel ainsi intitulé fut publié en russe par le *Logos* en 1912 ; il était extrait du recueil d'essais *Philosophische Kultur* (1911). La plupart des articles que Simmel a publiés dans le *Logos* allemand (dont il était un des collaborateurs les plus assidus, et auquel il sut imprimer une direction conforme à son dynamisme vitaliste) furent d'ailleurs traduits dans l'édition russe : en 1910 (*Logos* II), *K voprosou o métafizikê smerti* (publié en 1918 dans le livre posthume *Lebensanschauung, vier metaphysische Kapitel*, sous le titre *Tod und Unsterblichkeit*) ; en 1911 (*Logos* III) « Michel-Ange » (extrait de *Philosophische Kultur*) ; en 1912 (*Logos* IV) l'article déjà cité.

initiation artistique, en un mot une Dialectique ascendante ; et pourtant toute œuvre humaine, en introduisant une certaine *distance* métaphysique entre la vie intérieure et ses incarnations solides, meurtrit notre âme par là même qu'elle la pétrifie dans des formes rigides. C'est ce que Vladimir Soloviev exprimait dans son grand ouvrage moral *Opravdanié Dobra* (« la Justification du Bien »)[1], lorsqu'il écrivait : « Si une démarcation historique... doit exister entre les tâches de l'humanité, s'il faut qu'à telle ou telle époque les hommes inventent et construisent toutes sortes de machines, percent le canal de Suez, découvrent des terres inconnues, etc., la solution de ces divers problèmes exige aussi que tous les hommes ne soient pas des mystiques, que tous ne soient pas profondément croyants... ». La tragédie de la culture spirituelle, elle domine toute l'histoire du XIX^e^ siècle russe ; elle est dans cette contradiction paradoxale en vertu de laquelle un prestige militaire, politique et économique sans cesse croissant se superpose à cette profonde détresse morale, à ce désarroi spirituel qui sont un legs du « pétrinisme ». Il nous reste à étudier comment le mysticisme russe contemporain a tenté de résoudre la contradiction dramatique qui le déchire, dans les trois domaines de l'épistémologie, de la philosophie religieuse et de la philosophie morale et politique.

* * *

I. *La Raison théorique.* — Le mysticisme russe, pour définir son attitude en face du problème de la connaissance, s'approprie l'exégèse lyrique à laquelle les Romantiques allemands avaient soumis la *Critique de la Raison pure*. Pour Frédéric Schlegel et Novalis, par exemple, ainsi que M. Th. Steppoune l'a montré avec justesse[2], le mérite essentiel du Criticisme aurait consisté à anéantir la polarité du sujet et de l'objet en absorbant dans le sujet cet Au-delà transcendant et résistant qui forme en apparence le non-moi ; le sujet de Kant, comme synthèse active d'une multiplicité empirique, devient ainsi chez Fichte le moi créateur et concret, riche de la plénitude infinie du non-moi qui se dissout en lui ; le moi transcendantal, qui chez Kant ne déterminait que l'*ordre* et le *sens* des objets connus,

[1] *Opravdanié dobra*, 2^e^ édit. (1899), p. 218.
[2] *Logos*, 1910, I, pp. 171-196.

détermine selon Fichte leur *existence* elle-même. Mais les Romantiques durent bientôt reconnaître que le Kantisme primitif était loin d'impliquer par lui-même une telle intensité de lyrisme; il apparut que Kant n'avait pas su déduire de ses prémisses logico-transcendantales toute la richesse spirituelle des contenus de la vie ; il apparut qu'en posant le primat de l'apriori, Kant intronisait tout simplement une forme sèche, pauvre et cassante : cette forme, il fallait la féconder avec la plénitude concrète des expériences affectives, esthétiques et religieuses, telles qu'elles s'épanouissent, par exemple, dans la personnalité d'un Gœthe. On sait combien Georg Simmel et ses disciples se plaisent aujourd'hui à opposer Kant et Gœthe : mais le cri de guerre de l'école relativiste « zurück zu Gœthe ! retour à Gœthe ! ne pourrait-il pas être, à certains égards, la devise du romantisme russe contemporain? C'est Gœthe, en effet, qui, par l'intermédiaire de Novalis et de Frédéric Schlegel, a légué à Vladimir Soloviev la notion mystique d'*Un-Tout* (*Vséédinstvo*) ou de synthèse universelle[1] ; l'Un-Tout de Soloviev, c'est-à-dire le principe divin, l'Absolu concret où se résorbe l'infinité des énergies spirituelles du Cosmos, n'apparaît-il pas déjà chez Gœthe, dans le recueil *Gott und Welt*, sous la forme que le monisme de Giordano Bruno lui avait donnée[2]?

Les romantiques allemands ont donc légué au mysticisme russe l'idée de *vséétinstvo* ; en dénonçant le caractère *abstrait* de la critique kantienne ils ont habitué des slavophiles tels que Khomiakov à combattre partout la sécheresse du formalisme et cet « atomisme de vie » qui est l'un des péchés fondamentaux de la civilisation occidentale. Mais, tandis que les romantiques avaient retrouvé leur ab-

---

[1] C'est par l'expression peu usitée de *Un-Tout* que j'ai préféré traduire le russe *vséédinstvo* (Soloviev dit généralement *souchtchéé vséédinoé, vséobemliouchtchéé édinstvo, vséokhvatyvaïouchtchéé édinoé*, etc.). Cette expression suggère en effet tout ensemble l'idée d'unité absolue et l'idée de totalité cosmique synthétiquement contractée dans le principe absolu. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'il faut comprendre l'unité intelligible de Plotin qui, par un mystère ineffable, apparaît à la fois comme simplicité dans la distinction et pluralité dans l'Immanence réciproque : cf. *Kritika otvletchennykh natchal*, pp. 314 et sqq.

[2] Un livre de L. Karsavine, récemment paru, étudie l'influence exercée, par le monisme de la Renaissance sur la pensée russe: *Giordano Bruno* (Berlin éd. Obelisk, 1923).

solu concret en gonflant pour ainsi dire le « moi » kantien de toute la richesse des contenus vivants et des expériences irrationnelles, les penseurs russes, Lopatine, Troubetskoï, Tchitchérine, Soloviev ont plutôt cherché la spiritualité concrète dans un équilibre, dans une synthèse harmonieuse de la forme et des contenus ; ils ont cru transcender du même coup toutes les abstractions de l'intellectualisme en compensant l'une par l'autre deux « unilatéralités » abstraites, l'« unilatéralité rationaliste qui déduit les contenus de la forme, l'« unilatéralité » empiriste qui dégage la forme des contenus. La notion d'*unilatéralité* (*odnostoronnost*) joue en effet un rôle important dans l'idéologie russe contemporaine : le mot se rencontre pour ainsi dire à toutes les pages dans les œuvres de Soloviev et des spiritualistes modernes. *Odnostoronnost* — comme d'ailleurs en allemand « Einseitigkeit » — dit beaucoup plus que le français « unilatéralité » ; et cela est infiniment symbolique, car l'idée d'*odnostoronnost* traduit précisément l'inquiétude métaphysique d'une pensée que ne satisfont pas les abstractions simplificatrices de l'analyse conceptuelle et qui, par delà les schèmes et les artifices de la science, s'efforce de trouver l'« intégralité » (*tsélostnost, vséstoronnost*) de la vie intérieure[2]. La langue française n'admet « unilatéralité » que dans un sens très restreint et spécial ; mais pour une philosophie qui, comme le romantisme russe et allemand, s'efforce avant tout de ne négliger aucun aspect de la réalité, qui veut rendre compte de tout, tout assimiler, tout expliquer, qui synthétise et confond là où l'intellectualisme articule la pensée en concepts et coagule le savoir en disciplines incommunicables, pour une telle philosophie le péché d'unilatéralité est par excellence le péché contre l'Esprit.

Or, l'une des unilatéralités les plus choquantes du criticisme était celle qui assurait la nécessité logique et l'universalité de l'a priori, mais en lui retirant toute vie, toute souplesse. Déjà dans l'effort des mathématiciens Lobatchevski et Osipovski pour adapter la théorie kantienne de l'idéalité du Temps et de l'Espace aux données de l'empirisme anglais et pour concilier avec l'expérience l'a priori

---

[2] Vladimir Soloviev dit en ce sens soit *tsélostnost*, soit *tsélnost*, qui sont des équivalents de *vséstoronnost*. Dans le même sens encore, Soloviev dit volontiers *polnota*, *doukhovnaïa polnota*, pour désigner la plénitude spirituelle des expériences de conscience.

synthétique de la Mathématique, on reconnaît une tendance essentiellement russe à chercher le concert dans la synthèse. A cette tendance répond le spiritualisme de Léon Mikhaïlovitch Lopatine. Lopatine répudie vigoureusement les schèmes abstraits du rationalisme et, conformément à la tradition romantique allemande, interprète la doctrine de Kant dans le sens d'un « psychologisme » anthropologique, subjectif et phénoménaliste[1] ; il recherche l'autonomie de la philosophie entre les excès de l'empirisme, qui n'explique pas le dynamisme volontaire de la vie spirituelle, et les excès du rationalisme qui, dans sa limitation intellectualiste, ne manipule qu'un squelette de conscience ; il fonde enfin son spiritualisme volontariste sur l'autoobservation et sur l'expérience intérieure des états psychiques. Tel quel, pourtant, le spiritualisme de Lopatine ne tient pas la balance rigoureusement égale entre l'empiriste et le rationalisme ; l'accent, dans sa doctrine, est sur les formes rationnelles, qu'il oppose victorieusement aux superstitions inconsistances et illusoires de la Foi ; il distingue avec beaucoup de soin entre « rationnel » et « rationaliste », et répète volontiers que sans cette évidence universelle, sans cette certitude nécessaire qui se dégagent de la Raison discursive et de la Raison seule, il n'est pas de philosophe possiblie.

L'œuvre de Boris Nikolaévitch Tchitchérine se résume également dans un effort de synthèse concrète. Ce qu'il s'agissait pour Tchitchérine de concilier avec les contenus empiriques, c'était le formalisme de Hegel. La fameuse réforme apportée par Tchitchérine à la dialectique hégélienne n'a pas d'autre sens : qu'est-ce en effet que ce « quatrième temps » surajouté à la trichotomie de Hegel sinon, en somme, un prétexte pour réintégrer dans le rythme dialectique le principe de la détermination concrète? Certes, Tchitchérine ne verse pas dans le « psychologisme », et il travaille même à sauvegarder la pureté rationnelle, l'indépendance des principes logiques ; pourtant la tendance en vertu de laquelle il affirme la priorité de l'Être concret sur l'Être pur isolé par la Raison logique répond bien aux mêmes préoccupations que le volontarisme de Lopatine.

Vladimir Sergêévitch Soloviev sut donner à sa synthèse spiritua-

---

[1] *Polojitelnyia zadatchi filosofii*, I (Moscou, 1911), pp. 419 à 425. Le *Logos* a publié en 1912 une bonne étude de M. M. Rubinstein sur le « spiritualisme concret de L. M. Lopatine » (*Logos*, IV, pp. 243-280).

liste une vigueur et une unité qui lui avaient manqué chez Lopatine et Tchitchérine. Ce n'est pas que Soloviev ait jamais abjuré véritablement les préjugés kantiens; M. Alex. Vvédenski a excellemment montré [1] que la philosophie mystique de Soloviev est restée en somme inachevée, que Soloviev n'a jamais donné, par exemple, sa psychologie de l'expérience. Pourtant il n'en est pas moins vrai que Soloviev est le premier grand philosophe russe chez qui la notion d'expérience intérieure, d'état psychique occupe une place si importante. La langue russe a, pour exprimer cette notion, un mot bien difficile à traduire, et qui ne correspond vraiment qu'à l'allemand *Erlebnis*, le mot « *péréjivanié* ». *Péréjit* ou « erleben », ce n'est pas simplement « vivre », c'est « vivre » au sens *transitif*, c'est vivre activement sa propre vie ; toute la force dynamique du verbe se condense donc, en quelque sorte, dans le préverbe *péré-* qui exprime l'idée d'un devenir continu ou, comme dirait Bergson, l'idée du « se faisant » [2]. Les *péréjivaniia*, les *Erlebnisse* de Soloviev ne sont donc pas seulement des « états spirituels », c'est-à-dire des *manières d'être statiques passivement adoptées* : ce sont de vraies expériences-de-soi, c'est la *vie vécue* dans sa durée intense. Or pour arriver à cette notion toute bergsonienne d'*Erlebnis* Soloviev a dû transcender à la fois l'unilatéralité positiviste et l'unilatéralité rationaliste. Dans la première partie de sa carrière, c'est surtout contre le matérialisme occidental que Soloviev se dressa, et l'on sait que sa thèse inaugurale [3] était particulièrement dirigée contre les positivistes ; les nationalistes et les slavophiles, qui ont souvent accaparé le grand nom de Soloviev, mirent surtout en lumière cet aspect antimatérialiste de la doctrine. Mais il importe de noter que Soloviev ne s'insurgea pas moins vivement contre les abstractions rationalistes engendrées par la critique de Kant. Il a vu avec beaucoup de clairvoyance qu'à la limite, chez Hegel par exemple, l'idéalisme s'abolissait lui-même : Hegel, renchérissant sur Fichte, dissout la transcendance du non-moi dans le dernier domaine où celui-ci avait cru devoir la conserver, dans le domaine

[1] *Filosofskié otcherki* (Prague, 1924), II.

[2] « Non seulement les concepts, mais les mots eux-mêmes sont ordinairement impuissants à rendre toute la richesse, toute l'infinie plénitude des expériences vécues... Le concept d'expérience vécue est la négation de tout savoir, même formel » (S. Hessen, *Logos*, 1910, I).

[3] *Krizis zapadnoï filosofii* (1874), cf. préface.

du devoir ; mais le moi, absorbant toute objectivité, fût-elle morale ou religieuse, cesse d'être « sujet » au sens expérimental et psychologique du mot : il devient pur concept, ou mieux, « chose » entre les choses, et de la sorte l'idéalisme se détruit lui-même. Ainsi donc la « connaissance mystique » fondée sur les Erlebnisse, et qui couronne le « savoir intégral » (*tsêlnoé znanié*) joue en quelque sorte le rôle de trait d'union entre le « dogmatisme sans vie des hégéliens »[1] et l'unilatéralité des sciences positives. Ce que Soloviev, avant Bergson, critique dans sa seconde thèse[2] ce sont les « principes abstraits », les concepts statiques et solides entre lesquels l'analyse simplificatrice du logicien engendre des contradictions et des rapports d'exclusion ; mais ces contradictions logiques se dissolvent d'elles-mêmes dans la plénitude véritable (*podlinnaïa polnota*) et dans l'intériorité de l'Être spirituel. Là, comme dans le τόπος νοητός plotinien, tout est limpide, transparent, tout est immanent à tout ; et c'est en somme dans ce monde de l'intériorité spirituelle et de l'implication réciproque que se placent l'intuitionnisme d'un Frank[3] ou l'impressionnisme métalogique d'un Chestov pour répudier toute limite, tout cloisonnement discursif, toute généralité quantitative et stéréotypée.

L'individualisme de la qualité pure, tel qu'il s'exprime dans la pensée bergsonisante de Léon Chestov, marque donc l'aboutissant extrême de cet effort vers la *vséstoronnost* qui a été comme la grande pensée de Vladimir Sergêévitch Soloviev. Nous croyons, en dépit de M. Vvédenski, que le mysticisme de Soloviev renfermait bien les germes d'un immanentisme radical qui, dissolvant les dures antithèses et les concepts figés dans l'atmosphère cristalline de la pure spiritualité, ne faisait que continuer la grande tradition issue des *Ennéades*. Et cela est si vrai que Soloviev fut, par la suite, accusé à son tour d'*odnostoronnost* dans le programme si édifiant où les représentants de la « Philosophie de la Culture » formulèrent les tâches et les vœux de la revue *Logos*[4] ; on trouva que Soloviev avait fait peut-être la part trop belle aux *Erlebnisse* irrationnels ; on murmura

---

[1] *Filosofskiia natchala tsêlnago znaniia* (1877), chap. II, *passim*.

[2] *Kritika otvletchennykh natchal* (1886), préface.

[3] S. Frank, *Filosofiia i jizn, étioudy i nabvroski po filosofii koultoury* (Pétersbourg, 1910).

[4] *Logos*, 1910, I : *Ot rédaktsii*.

que Soloviev avait déséquilibré l'harmonieuse synthèse russe au profit du chaos inexprimable des contenus vivants ; et l'on affirma de nouveau les droits de la Forme, de la Limite, du compartimentage discursif dont Lopatine rappelait si éloquemment la nécessité profonde. *Adapter les nobles intuitions du romantisme et du mysticisme musical aux exigences douloureuses de la Forme et de ses incarnations culturelles* : n'est-ce pas là, d'ailleurs, le problème cardinal de la philosophie? L'indépendance, la dignité incomparable de l'attitude philosophique ne sont-elles pas à ce prix?

II. *La Raison pratique.* — Le propre des principes théoriques du mysticisme russe est qu'ils commandent aussi la morale, puisque la tendance de tous les penseurs que nous venons d'étudier se définit en général comme un effort pour contracter en un moment simple (le *vséédinstvo* de Soloviev, la volonté concrète de Lopatine) les *péréjivaniia* distendus de la vie intérieure, et pour réintégrer à la fois dans le monde spirituel tous les éléments contradictoires éliminés par d'exclusives « unilatéralités ». Au nombre de ces éléments se trouvent, outre les émotions esthétiques et les croyances religieuses, des sentiments moraux ; seules les exigences analytiques de l'intellectualisme conduisent à isoler le Bien (*Dobro, Blago*) du Beau et de la Vérité logique. Les spiritualistes russes ont donc critiqué la morale kantienne au nom des mêmes principes qui les guidaient dans le domaine théorique. Lopatine et Soloviev, en particulier, dénoncent dans la « Raison pratique » de Kant cet universalisme abstrait dont Georg Simmel et M. Lévy-Bruhl formuleront les postulats avec une rigueur toute nouvelle. Dans une de ces formules si prenantes dont il a le secret, G. Simmel, critiquant un jour les théories abstraites de « l'Art pour l'Art », s'exprimait ainsi : « De même que l'*Art est plus que l'Art*, le penseur de Kœnigsberg oubliait que *la Morale est plus encore que la Morale.* »[1]. Déjà Frédéric Schlegel reprochait à Kant d'établir seulement les principes théoriques du « jugement » moral, et non pas les prémisses transcendantales de la vie morale concrète ou du vouloir agissant ; c'est tout le thème de l'éthique spiritualiste contemporaine. De même que Tchitchérine tentait de restaurer la volonté personnelle à l'intérieur de l'universalisme hégélien, de même

[1] G. Simmel, *Zur Philosophie der Kunst* (Potsdam, 1921) : « L'Art pour l'Art ».

que Soloviev, dans son *Opravdanié Dobra*, construisait la morale mystique et par delà le rationalisme kantien et par delà l'utilitarisme associationniste qui, dérivant la forme éthique du contenu, correspond en morale à l'unilatéralité empirique : de même les intuitionnistes contemporains, MM. Berdiaev[1] et S. Frank, aspirent à réaliser en dehors de tout conceptualisme leur idéal de sagesse mystique et orientale. Cet idéal de « sagesse » qui rallie aujourd'hui les collaborateurs de la revue *Sophia* diffère profondément et de la vieille Sagesse grecque et de la *moudrost* russe traditionnelle. La σοφία socratique, c'est essentiellement la *science* ; σόφος, on le sait, signifie en grec généralement : savant, *expert*, *compétent* ; et l'oracle de Delphes, qui identifie la vertu à un *savoir* — la connaissance de soi — et le vice au produit d'une ignorance, exige aussi que le sage soit celui qui *sait* une chose : son ignorance ; la sagesse socratique est donc la *conscience intellectuelle* de soi-même, supposant dualité d'un sujet et d'un objet (qui, dans le cas présent, est le sujet lui-même). Quant à la « moudrost » russe elle est, tout comme la σοφία de Socrate ou d'Épictète, d'inspiration intellectualiste : elle s'identifie avec le bon sens, la sagacité et la *prudence* (la *prudentia* n'était-elle pas pour les Romains la vertu même du sage?) La sagesse des mystiques russes se rapprocherait plutôt, croyons-nous, de la σοφία alexandrine et néoplatonicienne qui exige, non pas qu'on *se comprenne* soi-même, mais que l'on vive d'une vie vraiment intérieure et profonde. Le γνῶθι σεαυτόν delphique prend dès lors un sens spirituel tout nouveau : il ne s'agit plus de se dédoubler, par un effort réflexif d'intellection tel que l'ἀντίληψις plotinienne, il faut, comme disait Plotin dans une admirable formule, être vraiment *intérieur*, « *présent à soi-même* », παρεῖναι ἑαυτῷ, c'est-à-dire vivre intensément les *péréjivaniia* immanents au dynamisme spirituel, éliminer tout ce qui est adventice, surajouté, transcendant. « Par opposition au savoir, fondé sur la Raison, dit M. Serge Hessen[2], la *sagesse* se présente comme la plénitude des expériences vécues, irrationnelles et subjectives. » Et ce sont déjà les mêmes termes chez Soloviev[3] : « *L'amour de la sagesse* (tel est le sens du mot φιλοσοφία ne saurait évidemment s'appliquer

[1] Berdiaev, « Filosofiia svobody » (Путь, 1911).
[2] *Logos*, 1910, I, p. 136.
[3] *Filosofskiia natchala tsêlnago znaniia*, chap. II.

à la connaissance abstraite et théorique. « Sagesse » ne veut pas dire seulement intégralité du savoir, mais plénitude morale de l'intégralité spirituelle. Le mot philosophie désigne donc l'effort vers l'intégralité spirituelle de l'être humain... » On le voit, la *moudrost* nouvelle, la *moudrost* mystique s'apparente étroitement à la *Weisheit* d'inspiration bouddhique que professe, à Darmstadt, le comte Keyserling ; il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de retrouver, sous l'écorce superficielle des concepts, la « vie immédiate », l'*immédiatité spirituelle* dont M. Vvédenski, dans son étude sur Soloviev, donne la définition suivante : « ... j'appelle immédiat un savoir qui s'acquiert sans le moyen terme des raisonnements et des déductions, un savoir intérieur... c'est-à-dire indépendant des sens externes. »[1] le mot « immédiat » *néposredstvenny* a donc perdu, chez les mystiques contemporains, le sens vulgaire qu'il avait encore, par exemple, dans l'œuvre de Dostoevski[2], pour rejoindre celui dont le romantisme allemand charge l'adjectif *unmittelbar*.

La grande réforme spirituelle ou, comme disait Plotin, la « conversion » (ἐπιστροφή)[3] que les mystiques russes, avec MM. Le Roy et Bergson, exigent de l'âme vraiment vertueuse, est donc en quelque sorte orientée dans le même sens que la pensée théorétique (*sozertsanié*), dont Soloviev contractait l'inépuisable plénitude dans son *tsélnoé znanié*. Ce que tous ces penseurs exigent de nous, ce n'est pas l'effort de juxtaposition extensive de l'intelligence superficielle, ce n'est pas, dirai-je, la *technique de la prudence*, comme le voulaient jusqu'ici toutes nos morales abstraites : c'est l'effort en profondeur de l'intuition qui tend à dissoudre, à l'intérieur de la personnalité, toute servitude logique, toute transcendance adventice, et qui aboutit à ce mysticisme nocturne »[4], dont les grands romantiques Eckhart, Novalis, Tiout-

---

[1] *Filosofskié otcherki*, p. 48.

[2] Dostoevski, dans ses *Zapiski iz podpolia* (*Podpolié*, *passim*, I), désigne couramment par les expressions *néposredstvenny tchelovêk*, *néposredstvennaïa jizn* une attitude de vie diamétralement opposée à la σοφία de Frank, de Berdiaev ou de Losski. L'*immédiat*, c'est pour lui non pas le spirituel, l'intuitif et le contemplatif, mais au contraire la vie agissante, le « geste » créateur.

[3] M. S. Frank parle d'un *tsêlostny doukhovny povorot*, analogue à celui que les prisonniers doivent accomplir dans la caverne de la *République*.

[4] Th. Steppoune, *Logos*, 1912, IV, *article cité*.

tchev, Rilke, opposent l'immanence fluide et silencieuse aux discontinuités opaques du Jour et de la Raison. La morale mystique, comme la gnoséologie mystique, est une réaction contre le plasticisme, c'est-à-dire contre la *distance* métaphysique que ce dernier intercale, comme un écran, entre le sujet et l'objet, et qui empêche la fusion immédiate dans le *Vséédinstvo*, dans l'Unité universelle.

III. *Philosophie politique.* — La synthèse spirituelle qui s'épanouit à l'intérieur de la personnalité engendre, en se projetant dans le social, la cité mystique dont rêvent les romantiques russes. En quoi consiste cette cité? — La position de Vladimir Soloviev entre nationalisme et cosmopolitisme est particulièrement instructive à cet égard. Dans la troisième partie d'*Opravdanié Dobra* — c'est-à-dire dans la partie historico-sociale de son Éthique [1], Soloviev s'efforce de surmonter deux unilatéralités contradictoires qui, vaincues comme antinomies gnoséologiques, et comme antinomies morales, reparaissent ici sous une forme politique et collective. Le nationalisme et le cosmopolitisme sont en effet, l'un et l'autre, des conceptions abstraites qui simplifient artificiellement la réalité historique : le nationalisme « réalise » à l'excès cet être dérivé, relatif et changeant qu'on appelle « patrie » ; le cosmopolitisme, au contraire, tombe dans ce péché d'universalisme que Lopatine, avec Soloviev, reprochait déjà à la morale de Kant : il se laisse comme hypnotiser par les formes abstraites de la communauté internationale et néglige les « contenus » qualitatifs qui différencient et *nationalisent* ces formes. La cité mystique, dans laquelle s'organisera plus tard une humanité chrétienne, est au contraire la *plénitude harmonieuse des spécificités nationales et des formes internationales*, comme la personnalité spirituelle est la synthèse des a priori idéaux et du donné vécu. La cité mystique, excluant toute unilatéralité exclusive et abstraite, réalise dans la communauté cet idéal de *vséstoronnost*, d'« omnilatéralité » dont le « savoir intégral » est l'expression théorique et la σοφία l'incarnation morale.

C'est au nom des mêmes principes concrets que Tchitchérine répudiait à la fois les abstractions du socialisme et les abstractions du slavophilisme, et écrivait dès 1880 : « Pour le Chrétien véritable il n'y a ni Hellène ni Juif, ni Occident ni Orient... » [2] : autrement dit

---

[1] *Opravdanié dobra*, III[e] partie, chap. 14.

[2] *Mistitsizm v naoukê* (Moscou, 1880), p. 189.

la politique concrète a pour tâche de concilier l'universalisme occidental avec le populisme russe, comme la gnoséologie concrète a pour tâche d'adapter la spéculation à l'expérience, le panlogisme à l'empirisme. Plus tard encore le *Logos*, organe de la philosophie de la culture s'exprimera presque dans les mêmes termes que Soloviev[1] : « Le *supranationalisme*, impliquant l'hétérogénéité des cultures nationales, se distingue aussi bien du cosmopolitisme, qui anéantit les spécificités individuelles différenciant l'évolution historique des « patries », que du nationalisme étroit, qui ignore la signification souveraine de l'humanité culturelle dans son intégrale unité. » Le vice de la synthèse slavophile, de cette synthèse qui engloutit dans la vie, dans la vie russe, tous les aspects de la culture historique, a consisté dans l'asservissement des libres particularités nationales, dans l'abolition des limites formelles et rationnelles de la Cité. La synthèse slavophile n'unifie pas vraiment les contenus politiques et sociaux dans un *Vséédinstvo* riche et harmonieux : elle les *noie* plutôt dans un chaos amorphe qu'elle feint de prendre pour l'« Église universelle », pour l'unité orthodoxe. Quant à la *catholicité* de Soloviev, bien qu'elle respecte davantage les *limites* culturelles et les libres spécificités nationales, elle n'est pas, selon les philosophes de la « Culture », suffisamment distincte du chaos irrationnel des Romantiques. Le peuple russe, disait K. Aksakov, est un peuple « essentiellement antipolitique » : il réclame la liberté de la vie contemplative, et non la liberté du vouloir agissant. Dans cette formule s'exprime avec une admirable netteté toute l'unilatéralité de la politique slavophile. « De même qu'un état culturel ne peut subsister sans la liberté intérieure des citoyens », de même une synthèse vraiment philosophique enveloppe à la fois des forces de *limitation* et de *libération*[2]. Un État vraiment harmonieux, par opposition à la catholicité informe des Romantiques, conciliera donc avec l'unité concrète et irrationnelle de la vie contemplative la limitation de ces formes sociales, politiques, nationales qui sont la condition de toute vie collective et agissante[3].

Il ne semble pas que le mysticisme russe contemporain ait été

---

[1] *Logos*, 1910, I, *Ot rédaktsii*, p. 12.

[2] *Logos*, *loc. cit.*, pp. 2 à 6.

[3] Cf. avec le programme du *Logos* ce que M. Hessen dit du « parlementarisme philosophique », p. 154 (« Mistika i Métafizika »).

à cet égard entièrement fidèle à la tradition synthétique issue de Soloviev et défendue avec tant de vigueur par le *Logos*. On dirait que pour MM. Berdiaev et Losski, entre autres, l'humanité n'ait que le choix entre le *narodnitchestvo* marxiste issu de la gauche hégélienne et le spiritualisme slavophile où se serait réfugié, à les en croire, tout ce que l'âme russe comporte de foi profonde et d'intuitions vivantes ; on dirait qu'entre la Jérusalem orthodoxe et la Troisième Internationale il n'y ait pour le philosophe pas de milieu. M. Berdiaev considère le rationalisme socialiste comme un produit lointain de la Renaissance [1] ; l'Humanisme, en éloignant l'intelligence spéculative du centre de la vie spirituelle, en la refoulant à la périphérie du moi, aurait engendré la sociologie de Comte, le matérialisme de Ludwig Feuerbach, et, indirectement, préparé l'avènement de l'Antéchrist : entendez, de Bêlinski, Herzen, Tchernychevski, Bakounine, Dobrolioubov, Pisarev, Lavrov, Mikhaïlovski, Plekhanov et Lénine. A cette lignée satanique M. Berdiaev oppose triomphalement la lignée des grands penseurs religieux qui va de Tchaadaev à Léontiev, et que n'auraient pas contaminée, à l'en croire, ces abstractions occidentales dont les noms sont : démocratie, socialisme, machinisme, technique etc. etc... Le *narodnitchestvo*, tout comme la « civilisation » que Spengler oppose à la culture », tend à impersonnaliser la société, à étouffer cette soif d'immédiat, cette *toska* spirituelle qui vivifie la cité mystique. Les socialistes, ivres de rationalité, veulent organiser l'univers au nom de la Raison collective et sacrifient la personnalité dans ce qu'elle a d'unique, de qualitatif et de contingent à l'abstraction quantitative qu'ils appellent *prolétariat* ; ils dressent contre le mysticisme contemplatif du *Samoderjavié* et du *Pravoslavié* l'« activisme » brutal de la *Lutte des Classes*. M. Losski enfin, obéissant aux mêmes tendances, et peut-être aux mêmes *passions* que M. Berdiaev, oppose violemment aux abstractions marxistes son « idéal-réalisme concret », son « organicisme social » qui réintègre le facteur idéal et spirituel dans la vie nationale [2].

Il est donc clair que, fascinés en quelque sorte par l'unilatéralité révolutionnaire, les représentants du mouvement *Sophia* ont peu

---

[1] *Sophia* (Berlin, 1923), «La fin de la Renaissance : essai sur la crise de la culture contemporaine ».

[2] *Sophia*, 1923.

à peu délaissé l'hospitalière et harmonieuse Cité que rêvaient d'édifier, dans le *Logos*, les philosophes de la « *Culture* ». Influencés par des circonstances qui n'étaient pas toujours de nature à favoriser la sérénité et le sang-froid intellectuels indispensables au vrai philosophe, ils sont tombés à leur tour dans une de ces abstractions dont Soloviev prédisait déjà l'étroitesse stérilisante.

IV. *La synthèse religieuse.* — Tels sont, dans les trois domaines de la philosophie théorique, de la philosophie morale et de la philosophie politique, les thèmes fondamentaux du mysticisme russe. Tous sont orientés vers l'idéal d'une synthèse concrète qui abolirait la distance entre les *péréjivaniia* et leurs incarnations objectives. « La vérité, dit M. S. Frank, est là où se réalise le maximum de plénitude et de concrétion [1]. » Le philosophe obtient ce maximum de plénitude en affirmant le primat des valeurs d'expérience interne (*tsênnosti péréjivaniia*) sur les valeurs objectives (*prédmetnyia tsênnosti*), ou, pour employer la terminologie de M. Th. Steppoune, en opposant des « états » subjectifs à des « positions » extensives [2]. Or tandis qu'une valeur objective consiste dans l'*unité négatrice*, ou plutôt dans l'*unification négative obtenue par élimination de toute richesse* compréhensive, les valeurs mystiques n'édifient leur unité sur aucune exclusion simplificatrice et dissolvent les contradictions solides dans la synthèse transparente de la vie intérieure.

A l'intérieur de cette synthèse les *péréjivaniia* religieux occupent une place privilégiée. Chez Soloviev, par exemple, la *théologie* à l'intérieur du savoir intégral ou Théosophie libre, le *mysticisme* à l'intérieur de la Philosophie ne sont pas simplement équivalents, celui-ci à l'empirisme et au rationalisme, celle-là à la science expérimentale et à la Philosophie : les *Erlebnisse* religieux forment le couronnement et l'unité spirituelle de la « catholicité » philosophique et théosophique, comme l'« Humanité-Dieu » (*Bogotchelovêtchestvo*) forme la fin suprême de l'Église universelle. Non que la synthèse religieuse n'ait en Russie rencontré des adversaires, même dans le camp spiritualiste : Lopatine, par exemple, voyait avec inquiétude l'intrusion de la Foi et de ses superstitions contingentes dans le domaine de la certitude

---

[1] *Sophia*, 1923, p. 16.

[2] Steppoune, *art. cité*, *Logos*, 1910, I : Steppoune oppose les *tsênnosti polojéniia* (*prédmetnyia*) aux *tsênnosti sostoïaniia* (*péréjivaniia*).

rationnelle. Pourtant la fusion de la Philosophie et de la Religion répond bien à une tendance profonde de l'esprit russe. Elle est issue d'une tradition infiniment vénérable : M. S. Frank [1] la rattache à Héraclite, à l'hymne de Cléanthe en l'honneur de *Ζεῦς-Λόγος*, à la mystique de Platon, de Plotin et de Damascius ; il retrouve des traces de cette synthèse concrète dans la « docta ignorantia » et la « coincidentia oppositorum » de Nicolas de Cuse, dans l'« amor intellectualis » de Spinoza, dans la « vision en Dieu » de Malebranche, et enfin dans l'idéalisme allemand. Tchitchérine remarque [2] que l'absorption de la philosophie dans la religion correspond historiquement à des périodes de synthèse ; et comme la loi du développement dialectique exige que le concret soit primitif, il est nécessaire que la synthèse religieuse ait été jadis, dans l'ancienne Grèce, le point de départ de la spéculation philosophique et qu'elle en doive être un jour, en Russie, l'aboutissant. M. Frank reproche à Kant et à Hegel d'avoir travaillé au contraire à plier aux exigences de la rationalité cet ordre de vie original et irréductible qu'est l'ordre religieux, et, en déduisant des formes de la Raison ou de l'esprit concret le contenu de la croyance en Dieu, d'avoir anéanti le mystère incomparable de la Foi. A ces théodicées rationalistes s'oppose la tradition synthétique et religieuse dont il vient d'être parlé, comme s'opposent, selon M. N. Berdiaev [3], la mystique orientale et la théologie abstraite d'Occident ; celle-ci est la *science cognitive du Dieu-objet*, celle-là l'*intuition immédiate du Dieu-sujet* ; la première engendre une dynamique de l'*ὁμοίωσις* intérieure [4], la seconde une dynamique de la Culture et des œuvres humaines.

Il suit de la que la synthèse religieuse vers laquelle tend le spiritualisme russe se distingue autant du rationalisme théologique que du rationalisme « laïc ». M. Serge Hessen [5] avait déjà fait ressortir avec beaucoup de netteté l'opposition essentielle qui existe entre la Religion, œuvre humaine et discipline objective, admettant ces

[1] *Sophia* (Berlin, 1923), pp. 6-20.

[2] Tchitchérine, *Naouka i véligiia* (1879).

[3] Berdiaev, *Probléma Vostoka i Zapada v réligioznom soznanii Vl. Solovieva* dans le *Sbornik* consacré à Vladimir Soloviev (Moscou, « Pout », 1911).

[4] Berdiaev emploie l'expression *bogoobchtchénié*.

[5] Hessen, *Mistika i métafizika*, pp. 154-155.

constructions massives qu'on appelle un Dogme, un Rituel, une Église, et la mystique pure qui exclut toute « culture » adventice, toute technique rationnelle extérieure à la vie profonde de l'âme. Cette distinction prenait une signification particulière dans un pays comme la Russie, où le *Bogoslovié* officiel et, si j'ose m'exprimer ainsi, la « théologie bureaucratique » du haut clergé bien pensant et du Synode rationaliste, ont toujours eu tendance à cristaliser en une scolastique byzantine. M. Berdiaev, dans un article qu'il a récemment consacré à l'« Église vivante » des Bolchéviks [1], va même jusqu'à opposer solidairement à la foi intuitive des Gogol (seconde manière), des Tiouttchev, des Khomiakov le rationalisme des métropolites-fonctionnaires et le matérialisme du *narodnitchestvo* !

M. Frank note quelque part que « s'occuper » de philosophie, ce n'est pas encore « être philosophe » ; il y a une différence profonde entre le travail extensif de l'intelligence qui consiste à juxtaposer des concepts, et l'effort intensif d'une personnalité qui retrouve graduellement sa plénitude concrète. Cette distinction nous rappelle quelques belles pages de Georg Simmel [2], où le penseur allemand développe ce thème qu'on ne *pratique* la religion que lorsqu'on ne la *possède* pas ; et je me demande si les spiritualistes russes, dans leur désir de se rattacher à tout prix à une confession dogmatique, à l'architecture pesante d'une Église, qui est orthodoxe, ont clairement aperçu cette conséquence extrême d'une véritable philosophie de la vie intérieure. Mais enfin, là n'est pas la question : les intuitions religieuses jouent ici pour le philosophe le même rôle que les contenus esthétiques dont Henri Bergson dans l'*Introduction à la Métaphysique* et Georg Simmel dans les *Hauptprobleme der Philosophie* exigeaient si éloquemment la réintégration dans la synthèse concrète du métaphysicien. L'idéal commun à tous ces penseurs, c'est en somme l'union mystique de la Philosophie, de l'Art et de la Religion dont parle Gœthe dans *Dichtung und Wahrheit* [3] et qui a pour but la résolution des brutales discontinuités du rationalisme. Ici encore le mot d'ordre : retour à Gœthe signifie : réhabilitation des contenus, et contraction

---

[1] *Sophia*, 1923.

[2] Simmel, *Das Problem der religiösen Lage* ; cf. la préface des *Mélanges de philosophie relativiste*.

[3] Gœthe, *Aus meinem Leben*, II Teil, 6 Buch.

de toutes les antithèses transcendantes du technicisme en une synthèse diaphane et vraiment spirituelle.

* * *

Nous ne voudrions pas laisser le lecteur sur l'impression que les tendances spiritualistes absorbent en ce moment tout ce que la pensée russe comporte de foi robuste et de sincérité philosophique. Il est actuellement, en Russie marxiste, toute une école issue du *narodnitchestvo*, et qui admet, elle aussi, la Σοφία mystique, mais sous une forme « cosmique » et non pas « divine » ; au christianisme « bourgeois » et individualiste symbolisé par l'apôtre Pierre, Alexandre Blok et André Biély, les ex-symbolistes, veulent substituer le christianisme viril et agissant de Paul, le bon lutteur de la Culture prolétarienne ; ils n'estiment pas que l'intensité de la vie soit directement proportionnelle à l'égoïsme intuitif des dilettantes bourgeois, et ils prêchent avec ferveur l'« héroïsme brutal », le « cosmisme » vigoureux de la dictature révolutionnaire. Évidemment, M. Berdiaev s'indignerait si nous disions que cette idéologie n'est pas, au fond, la négation des véritables traditions russes. Mais enfin seuls des esprits très superficiels peuvent croire que le Communisme russe, c'est précisément cette philosophie d'importation dont Soloviev, Tchitchérine, Lopatine et Troubetzkoï dénonçaient l'unilatéralité factice. Alex. Blok croit, lui aussi, dans le *Bogotchelovêtchestvo*, mais il n'est pour lui ni divin ni humain ; il est *prolétarien* ; sa « troisième Rome » à lui, elle s'appelle l'Internationale rouge. Le matérialisme occidental se combine ici avec cette ivresse de « catholicité », avec cette passion messianique du *Vséédinstvo*, avec cette répulsion naturelle pour les discontinuités, les limitations et les compartimentages de l'Occident, avec cette foi dans l'unité, dans la *Vséstoronnost* mystique dont nous avons souvent parlé, et qui sont si profondément russes. Alors même qu'il s'assimile l'intellectualisme matérialiste d'Occident, le communisme russe en dissout les abstractions et en brise le cloisonnement formel ; et ce n'est pas en vain que le *Vséédinstvo* de Bakounine interférait si souvent avec le *Vséédinstvo* panslaviste ! Qu'elle soit « rouge » ou qu'elle soit « blanche », la synthèse concrète est toujours synthèse. Et elle est *russe*.

De plus, bien avant qu'il fut question en Russie de « cosmisme » prolétarien et d'héroïsme collectif, M. Jakovenko, l'un des dirigeants

du *Logos*, accumulait déjà contre le « dilettantisme » de Bergson toutes les banalités que les intellectualistes ont coutume en France d'opposer aux théories de l'Intuition et de l'Élan vital ; et c'est là une réaction dont nous aurions tort de négliger la portée. Poursuivi par le spectre du « psychologisme », M. Jakovenko accuse l'intuition métalogique que M. Frank [1] emprunte à Benedetto Croce de ne pas sauvegarder la certitude rationnelle, et c'est tout juste si le rationalisme de Lopatine lui donne à cet égard satisfaction. M. Frank lui-même, qui est pourtant antiintellectualiste, mais préfère à une intuition dynamique la notion religieuse et statique d'adoration, écrit que l'unité, c'est-à-dire l'éternité, est le substrat de tout devenir continu [2] ; et M. Lazarev, rendant compte tout récemment de l'*Énergie spirituelle* dans *Sophia*, déclare aussi répugner aux théories de la Durée.

Moins nombreux sont ceux qui, comme MM. Chestov, Berdiaev et Karsavine, se placent au delà même de l'intuitionnisme bergsonien. Le tort — et le mérite — de M. Chestov est d'être fidèle jusqu'au bout aux exigences redoutables de l'impressionnisme pur. M. Chestov reproche à Bergson d'hypostasier son moi dans une certaine mesure, d'en faire une chose « générale », et d'ériger ses intuitions en dogmes valables pour tous. En vérité, on se demande ce que M. Chestov exige du philosophe. Ce n'est évidemment pas parce qu'on est un philosophe de la vie qu'on cesse de se servir de mots, et de mots qui offrent le même sens lorsqu'on les applique aux mêmes objets. Si l'on pousse à la limite cette exaltation de l'individualisme qualitatif et de la « partialité » à laquelle M. Nicolas Arséniev s'est livré dans un ouvrage récent, on ne voit pas très bien pourquoi le philosophe s'évertuerait en général à communiquer sa pensée soit dans ses livres, soit même oralement : car tout commencement de systématisation altère la naïve spontanéité de la vie intérieure ; pour celui qui, comme le Pascal de la *Nuit de Gethsémani*, concentre toute réalité au niveau du Tribunal de Dieu, les paliers les plus élevés de la Dialectique humaine tendent à se confondre dans un même néant au regard de l'Absolu. Le tragique de la culture spirituelle réside précisément

[1] *Sbornik* dédié à L. M. Lopatine (Moscou, 1912), publication de la Société psychologique de Moscou.

[2] Frank (1915), *Prédmet poznaniia*, pp. 354-358 ; cf. Lazarev, *Sophia*, 1923, pp. 183-188.

dans un contraste douloureux entre l'inadéquation irrémédiable des formes solides et des œuvres objectives à la vie intérieure, et la nécessité profonde de ces formes sans lesquelles la spiritualité se dissout dans un néant ineffable ; et *toute doctrine — impressionnisme ou plasticisme, mysticisme intégral ou technicisme intégral — qui abolit l'un des deux termes du contraste, nous apparaît comme une unilatéralité optimiste.*

L'impressionnisme de M. Chestov se meut donc en quelque sorte sur une corde tendue à travers le vide, mais il y circule avec tant d'aisance, tant d'agilité qu'il donne bien cette sensation de profondeur vertigineuse qui empoigne l'esprit lorsqu'il se penche sur le chaos irrationnel des *péréjivaniia*. Autrement périlleuses sont les tendances d'une autre partie du spiritualisme russe, celui qui se réclame ouvertement d'une confession dogmatique, et qui la « *réalise* », au lieu d'en attendre, comme M. Chestov, une symbolique et un excitant. Philosophie spiritualiste n'est pas « cléricalisme philosophique », et nous craignons fort que le mysticisme russe ne soit ici égaré par des *postorronyé motivy* d'ordre politique ou social qui le conduisent à son propre suicide. Or l'unilatéralité confessionnelle, lorsqu'elle vicie le mysticisme, est de toutes la plus perfide, car elle se couvre du masque trompeur de la spiritualité ; l'unilatéralité marxiste, sous ce rapport, ne fera jamais illusion à personne, car elle n'y prétend nullement ; mais il n'en va plus de même lorsqu'un mystique, se prévalant de ses expériences intérieures, en comprime l'ingénuité jaillissante dans un dogme monumental. Il y a là pour la pensée philosophique un danger mortel que nous tenons à signaler.

La pensée russe est-elle donc incapable d'occuper une position intermédiaire entre le chaos inexprimable des *péréjivaniia* et les unilatéralités conceptualistes adverses? Il semble que la grande tradition issue de Vladimir Soloviev devrait en quelque sorte dessiner pour les générations nouvelles la silhouette d'une véritable *philosophie de la Culture*, — si l'on prend le mot Culture non pas dans le sens unilatéral, technique et objectif qui lui donnent ordinairement les Russes, mais dans le sens synthétique qu'il a chez les Relativistes allemands. Assurément, le spiritualisme chrétien exigerait à la limite l'abolition de toute forme sociale, de toute activité politique ; pourtant Soloviev ne croit pas que la vie religieuse soit à ce point incompatible avec l'« héroïsme » agissant, et, dans la partie historique

d'*Opravdanié Dobra*, il rend hommage à Pierre-le-Grand qui sut le premier adapter la vie russe au technicisme pragmatique d'Occident. Il est donc inexact que la « tradition pétrinienne » soit, comme Oswald Spengler l'expose dans quelques pages bien attachantes, une tradition absolument parasite. « Pétersbourg, la plus artificielle des villes... » Et Spengler, rapprochant cette boutade de Dostoevski de la formule d'Aksakov : « haïr Pétersbourg de tout son cœur et de toute son âme », conclut que la culture russe est une *pseudomorphose*, c'est-à-dire que la culture actuelle de la Russie, qui est européenne, est entravée et étouffée par une culture primitive et antioccidentale, immanente à la première. Mais cette opposition entre la « mentalité des grandes villes » — grossstædtischer Geist — et la culture intérieure, entre Tolstoï et Dostoevski, n'existe que pour qui dissocie la vie immédiate des incarnations culturelles qui la fixent, — en la tuant.

M. Th. Steppoune, que nous ne sommes pas loin de considérer comme l'un des esprits les plus pénétrants de la génération actuelle, remarquait naguère, en étudiant Frédéric Schlegel, que si le « système » objectif, l'« héroïsme » agissant, le « geste » créateur représentent la « charte la plus précieuse de notre divin aristocratisme », ils introduisent nécessairement entre la Vie et ses Œuvres une certaine *distance* métaphysique qui empêche la muette communion « nocturne » de se faire et engendre une de ces discontinuités dont se nourrit en quelque sorte notre raison « diurne ». Eh bien, cette antinomie douloureuse de la conscience mystique nous apparaît justement comme le principe d'une philosophie de la Culture conforme à la véritable tradition russe. Aucune synthèse philosophique n'est possible en dehors de certaines limites formelles et objectives ; la Théosophie de Soloviev est une Théosophie *libre*, il ne faut pas l'oublier, c'est-à-dire qu'elle accueille dans son sein plusieurs disciplines relativement indépendantes et distinctes. Mais en même temps l'intériorité évanouissante, la simplicité cristalline de la « gnose » romantique restent le but vers lequel convergent indéfiniment nos efforts toujours approximatifs. Souvenons-nous de ces « prophètes » de ces *proroki* dont parle Soloviev dans une belle page de la *Justification du Bien* : ce ne sont pas des dilettantes farouches qui abriteraient jalousement des promiscuités collectives la virginité de leur vie intérieure ; ce sont des lutteurs sociaux comme les comprend M. André Bêly.

La vie spirituelle s'incarne dans des formes plastiques, — et pourtant nous sentons bien qu'elle est *plus que ces formes*. Le devenir intense des « Erlebnisse » ne peut prendre corps que dans les techniques extensives et sociales de l'intelligence discontinue, — et pourtant il *ne peut pas* prendre corps dans les techniques extensives. De ces négations immanentes, de cette instabilité perfectuelle est fait le dynamisme infini de la recherche philosophique. C'est l'honneur du mysticisme russe d'en avoir perçu le rythme douloureux ; c'est aussi sa grande faiblesse de n'en pas accepter, avec les « philosophes de la culture », l'insurmontable et concrète unité.

Paris, septembre 1924.

DE L'ADJECTIF ATTRIBUT

AU NOMINATIF AVEC LA COPULE БЪІТЬ,

PAR

JEAN FONTENOY.

On reconnaît à l'adjectif russe deux formes : une forme à désinence substantive, courte (краткое прилагательное), apocopée (усѣченное), ne contenant pas l'article (нечленное), type добръ ; une forme à désinence proprement adjective, longue, pleine (полное), contenant l'article (членное), type добрый.

On enseigne ordinairement que, l'adjectif pouvant s'unir au substantif soit par juxtaposition immédiate, soit par l'intermédiaire du verbe быть, ces deux emplois sont différenciés par l'existence des deux formes indiquées plus haut, la forme longue servant dans le premier cas, la courte dans le second : ainsi вѣрный другъ, mais другъ былъ вѣренъ.

Il semblerait donc qu'on pût, en gros, dire que l'adjectif attribut se présente à la forme courte et l'adjectif épithète à la forme longue. La logique s'accorderait avec ce choix de la langue : en effet, l'adjectif long, historiquement, offre la fusion de la forme courte de l'adjectif avec l'article (добрый = добръ-и), et d'autre part, dans les langues indo-européennes, l'attribut répudie en général l'article : ainsi l'opposition est nette en allemand de « ein *guter* Mensch » et « der Mensch ist *gut* ».

Mais « le type normal de la phrase nominale en indo-européen est sans copule »[1]. En russe de même, la copule быть est à peu près ignorée à l'indicatif présent. Peut-être n'est-il pas trop hardi d'aperce-

[1] Vendryes, *Le langage*, Paris, 1921, pp. 144-145.

voir, dans l'absence de la copule et la spécialisation de l'adjectif court comme attribut, deux phénomènes complémentaires ?

Ce sont là des observations qui valent, non seulement pour les adjectifs, mais pour les formes participiales, actives et passives. Ainsi la forme courte du participe passé actif s'emploie exclusivement en fonction d'attribut : la copule (l'auxiliaire) tombe, et l'on obtient le prétérit de la langue moderne, soit я былъ (= я есмь былъ) ; la forme longue, lorsqu'elle est en usage, se rencontre uniquement en fonction adjective : par exemple былой, пожилой, etc. Quant aux participes passifs, la langue russe en possède deux : l'un, présent, assez peu fréquent en emploi verbal : она любила сильно и, казалось ей, была любима взаимно [1] ; — l'autre, passé, extrêmement employé, et qui, à la forme courte, s'unit aux divers temps de l'auxiliaire быть pour donner la conjugaison passive : « трагедiя играна была съ гораздо большимъ совершенствомъ.... [2] » ; « римскiй императоръ бываетъ избранъ.... [3] » ; « и такъ какъ всѣ хотѣнiя могутъ быть вычислены.... [4] ». Ce sont là d'authentiques formations passives [5], que l'on peut transformer en constructions actives ; et un Français a même tendance à le faire en traduisant spontanément : on joua la tragédie ; — on choisit l'Empereur romain ; — comme on peut dénombrer toutes les volitions.

Mais, le plus souvent, le participe passé passif se présente en emploi adjectif, si bien que nombre de propositions prétendues passives et verbales sont, en réalité, attributives et nominales : они не вымыты и въ грязномъ бѣльѣ [6]. Le participe вымыты indique un état, de même que въ грязномъ бѣльѣ. Nous ne songeons pas à traduire « on ne les a pas lavés », mais nous disons « ils ne sont pas lavés » : вымыты

---

[1] Чеховъ, Полное собранiе сочиненiй, Спб., 1911, XXI, p. 116.

[2] Фонвизинъ, Полное собранiе сочиненiй, Спб., 1893, p. 291, lettre du 20/31 mars 1778.

[3] *Ibid.*, p. 282, lettre du 22 novembre 3 décembre 1777.

[4] Достоевскiй, Записки изъ подполья, Полн. собр. соч., III. Спб., 1882, p. 461.

[5] Notons que dans ce cas le participe passé passif perd le plus souvent sa valeur temporelle (et c'est peut-être ce qui expliquerait la rareté du participe présent passif en fonction verbale). S'il l'avait conservée, on ne dirait pas : трагедiя играна была, mais трагедiя играна, de même qu'on ne dit pas онъ былъ жилъ, mais онъ жилъ. On ne dirait pas : бываетъ избранъ, mais бываетъ избираемъ.

[6] Достоевскiй, Братья Карамазовы, chap. I. *édition citée*, XII, p. 21.

a une fonction adjective aussi nette que celle de чисты, par exemple. Nous n'avons plus affaire à un auxiliaire suivi d'un participe passé, mais à une copule suivie d'un attribut.

De toute façon, qu'il ait valeur verbale ou valeur nominale, le participe actif ou passif paraît suivre, lui aussi, la règle formulée par la grammaire classique : l'adjectif attribut avec la copule быть est à la forme courte.

Pourtant on rencontre l'adjectif attribut, avec быть, à la forme longue. C'est le cas naturellement pour tous les adjectifs qui ne possèdent pas la forme courte. C'est le cas aussi pour un grand nombre d'autres. Nous lisons concurremment : « женатъ онъ былъ недавно [1] et онъ женатый » [2]. Puškin écrit : « даромъ что стихи прекрасные » [3]. Et de même A. Tolstoj, de nos jours : « Сознаніе было спокойное и ясное » [4]. Comment convient-il d'interpréter cette dualité de formes ? Y a-t-il exception à une règle générale, ou bien nous trouvons-nous en présence de deux modalités syntaxiques concurrentes ?

On sait que la langue russe présente de nombreux substituts du verbe être en fonction de copule. Ces substituts ont été rangés par Potebnja [5] en deux catégories : la première, qu'on peut appeler celle des copules à sens abstrait, du type стать (дѣлаться, казаться, etc.), c'est-à-dire de verbes du devenir, exige pour l'adjectif attribut au nominatif la forme courte : онъ остался доволенъ осмотромъ [6] ; — la seconde, qu'on peut appeler celle des copules à sens concret, du type идти (начинать, спать, etc.), c'est-à-dire d'un type exprimant la persistance dans l'être, exige pour l'adjectif attribut au nominatif la forme longue : Гусевъ вошелъ весёлый [7]. La double possibilité syntaxique observée plus haut avec la copule быть ne correspondrait-elle pas aux deux sortes de constructions qu'appellent ces substituts ? N'en dériverait-elle pas ?

D'une part, il nous apparaît que la syntaxe requise par les

---

[1] Чеховъ, *éd. citée,* XXI, p. 62.
[2] Гоголь, Ревизоръ, Пол. собр. соч., 1902, t. I, p. 400.
[3] Письма (1823), édit. Suvorin, Saint-Pétersbourg, 1897, p. 20.
[4] Аэлита, романъ, Berlin, 1923, p. 43.
[5] Записки по русской грамматикѣ, 2oe изд., Харьковъ, 1888, p. 174.
[6] А. Толстой, *op. cit.*, p. 10.
[7] *Ibid.*, p. 32.

copules abstraites (type стать) est, au contraire, un décalque de celle qui est généralement requise par la copule pure. En effet, entre les deux propositions *le vase est bleu* et *le vase devient bleu,* nous n'avons de différence que dans la signification des verbes, aucunement dans l'interdépendance des termes: dans les deux cas, le verbe, sevré de son attribut, change complètement de sens, la phrase entière est transformée.[1]

Par contre, la syntaxe exigée par les copules concrètes nous semble apparentée à celle de l'apposition (parenté à laquelle on ne saurait même songer pour онъ женатый). Ces copules ont, en effet, un sens indépendant assez fort pour les dispenser d'attribut, de telle sorte qu'employées seules elles se suffisent à elles-mêmes. En écrivant: « il tomba mort », nous exprimons autre chose sans doute qu'en écrivant: « il tomba, mort »; mais « il se leva tout endormi » est-il bien loin de « il se leva, tout endormi » ? Dans tel autre exemple comme « soudain, la vieille se redressa magnifique et superbe »[2], il est difficile de déterminer si nous avons affaire à une apposition ou à un attribut. Ces exemples, choisis à dessein en français, montrent assez combien les emplois sont proches et peuvent expliquer une syntaxe analogue. Donc, nous semble-t-il, dans le premier cas, même syntaxe sans doute que dans la phrase nominale pure — mais, dans le second, syntaxe d'apposition, et rien, en tout cas, qui indique une parenté entre la forme longue exigée par les copules à sens concret et la forme longue admise parfois par la copule бытъ.

Buslaev[3] déclare que dans une phrase comme этотъ домъ новый (en face de этотъ домъ новъ), новый n'est pas à proprement parler l'attribut du sujet, mais l'épithète accolée à un substantif sous-entendu (домъ) qui, lui, est l'attribut du sujet: этотъ домъ (есть домъ) новый. Mais cette interprétation n'est rien de plus qu'une hypothèse. Potebnja[4] déclare sans préciser: « La forme longue renforce le lien de l'attribut avec le sujet et le souligne: .... sur de tels adjectifs tombe avec plus d'insistance la force du discours ». Cette dernière observation, pour être vague et abstraite, ne nous semble pas moins mériter d'être approfondie.

---

[1] А. М. Пешковскій, Русскій синтаксисъ, 2oe изд., М., 1920, pp. 222 et suiv.

[2] Jean Richepin, *Miarka,* ch. IV, 2. Voir F. Brunot, *La pensée et la langue,* p. 619.

[3] Опытъ историч. грамм. русск. яз., Москва, 5e éd., 1881, p. 203 (§ 221).

[4] *Op. cit.*, 2me partie, ch. 2.

Qu'indiquent en effet les dénominations russes de членное et de нечленное, sinon que la différence entre ces deux formes est que la première seule contient l'article (членъ)? Il conviendrait donc, pour s'en tenir à des réalités grammaticales, de traduire l'exemple de Buslaev cité plus haut (этотъ домъ новый) par: « cette maison est *la* neuve », ou bien « cette maison est *une* neuve ». Or l'association de l'article et de l'adjectif produit ce que les grammairiens appellent « l'adjectif pris substantivement ». Cet adjectif, sans s'incorporer de substance, sans devenir substantif, implique pourtant que la caractéristique qu'il exprime peut être, dans l'objet qualifié, *dominante:* elle doit l'être assez souvent pour en venir à désigner à elle seule l'objet tout entier. Nous disons en français, d'une part: il est banni, il est exilé, mais aussi, d'autre part: c'est un banni, c'est un exilé. Et, selon la fréquence de l'emploi, on peut obtenir toute une gamme de valeurs, depuis le participe passé jusqu'au substantif en passant par l'emploi adjectif pur. Ainsi le mot *mutilé*, qui, pour un enfant de 1914, était presque à l'état pur, le participe passé du verbe *mutiler*, est, en 1924, pour ce même enfant devenu grand, un véritable substantif lorsqu'il est employé absolument et un compromis assez difficile à classer entre le verbe et le nom, dans l'expression *mutilé de guerre.*

Ces observations valent pour la langue russe, et la formule qu'elles nous suggèrent doit justifier l'emploi des formes longues et des formes courtes de l'adjectif attribut avec la copule быть: *la forme longue contient l'article et correspond, en principe, à notre adjectif pris substantivement.*

Potebnja[1] signale que l'ancienne langue, tout en employant pour l'adjectif attribut la forme courte du nominatif (да видящеи слѣши будуть, Jean, IX, 39), laquelle correspond dans la langue moderne à une forme courte analogue (чтобы стали слѣпы), pouvait recourir à la forme longue: да будуть слѣпии. Cet adjectif, sans équivaloir à слѣпьць, comporte pourtant la glose suivante: слѣпии = слѣпи-и (тѣ) « ceux qui sont aveugles ».

Mais l'adjectif ne se substantifie qu'à la condition d'être d'un emploi assez fréquent pour évoquer, lorsqu'on le prononce, l'image d'une personne ou d'une chose dont il est la caractéristique dominante et suffisante. Ainsi nous lisons: « родители, должно быть, были

[1] *Op. cit.*, pp. 149-150.

бѣдные »[1], c'est-à-dire « des pauvres », — mais d'autre part: « когда Федоръ былъ бѣденъ, то.... »[2], parce que, si Fedor a été pauvre, il ne l'est plus et n'est donc pas, dans la vie, « un pauvre »; — on dira de même: « почему онъ бѣденъ? »[3], en témoignant de la surprise qu'on a de savoir quelqu'un pauvre, la caractéristique « pauvre » n'étant donc ici nullement reconnue comme nécessaire, mais au contraire apparaissant comme moins attendue que telle autre. Pareille opposition se retrouvera entre « А ты, знаешь, не добрая »[4] et « добыча была неплоха »[5]: dans le premier cas, добрая, c'est « une bonne femme », la bonté pouvant être considérée comme caractéristique suffisante d'une personne; dans le second, au contraire, il s'agit, non pas de tout butin, mais d'un certain butin, que, d'autre part, son détenteur apprécie et qualifie en fonction de ses propres besoins, les qualités intrinsèques du dit butin pouvant être tout autres que « bon » ou « mauvais ».

De même encore, nous lisons dans des circonstances identiques, dans un même ouvrage[6]: «его лицо было бѣдно....[7]» et «его лицо было печальное и поблѣднѣвшее »[8], parce que бѣдный « pauvre » est plus apte à être employé substantivement lorsqu'il caractérise une personne (comme dans tel exemple ci-dessus) et que, s'appliquant à un visage, il n'est pas pris au sens propre, ce qui est au contraire le cas pour печальное. Ce sont, par contre, des formes longues d'adjectifs exprimant des caractéristiques de personnes que nous avons dans: « ты не дури, не маленькая[9] » (« toi qui n'es pas une petite fille, *une petite* »); — « согласенъ, Французы всѣ ученые, манерные, это вѣрно[10]» (c'est-à-dire « des savants, des gens de bonnes manières »); « да онъ, барыня, старый » (« un vieil homme, un vieux »), tandis que dans «отецъ Сисой былъ старъ, тощъ, сгорбленъ, всегда недоволенъ чѣмъ нибудь, а глаза у него были сердитые, выпуклые какъ у рака[11]»,

---

[1] Островскій, На всякаго мудреца довольно простоты, acte II.
[2] Чеховъ, *édition citée*, II, p. 56.
[3] *Ibid.*, II, p. 54.
[4] *Ibid.*, XXI, p. 66.
[5] А. Толстой, *op. cit.*, p. 60.
[6] А. Толстой, *op. cit.*
[7] *Ibid.*, p. 36.
[8] *Ibid.*, p. 65.
[9] Чеховъ, II, p. 119.
[10] *Ibid.*, p. 114.
[11] *Ibid.*, XII, p. 169.

старъ n'est pas la caractéristique principale, mais un qualificatif parmi d'autres: «Père Sisoj était vieux, maigre, bossu, toujours mécontent de quelque chose, et il avait les yeux irrités et gonflés comme une écrevisse».

Il convient du reste de prendre garde assez souvent à de fausses constructions attributives à la forme longue: par exemple, avec la construction у него, у нихъ, on rencontre régulièrement l'adjectif à la forme longue. C'est qu'alors l'adjectif n'est pas attribut, mais épithète. Dans la phrase que nous venons de citer, on se tromperait en expliquant la forme longue сердитые par la signification de constance qu'a cet adjectif et qui est celle des adjectifs pris substantivement: сердитые, comme выпуклые, est épithète et s'accole à глаза, sujet de были; c'est comme si nous avions: у него были глаза сердитые. Dans la phrase suivante où nous avons un participe passé, le participe passé attribut se présente le plus souvent sous la forme courte, il n'y a pas d'hésitation possible: глазъ у меня на это наметанный (j'y ai l'œil); наметанный est épithète. Il est d'autres constructions qui permettent d'hésiter: всѣ люди мудрые, нѣтъ ни одного дурака[1], faut-il unir всѣ et люди ou bien люди et мудрые? Nous penchons pour la deuxième hypothèse.

Nous avons indiqué que toute une gamme de nuances de sens conduit de l'adjectif ordinaire à l'authentique «adjectif pris substantivement»; on conçoit que la *constance* d'une caractéristique et son *importance* relativement au sujet la rapprochent plus ou moins de l'état substantif et, du même coup, prédisposent plus ou moins l'adjectif attribut qui l'exprime à adopter la forme longue. Dans telle phrase courante, comme погода отвратительная[2], la caractéristique suffit amplement, de toute évidence, à définir le temps qu'il fait. Dans telle autre phrase comme погода великолѣпная, воздухъ тихъ, прозраченъ, свѣжъ[3], l'opposition est éclatante entre l'attribut long — caractéristique suffisante («le temps est splendide») — et les trois attributs courts — caractéristiques diverses, d'importance égale, toutes concourant à qualifier «l'air, pur, transparent, frais», mais dont aucune n'apporte de l'objet une définition qui se suffise à elle-même. On dira encore: «настоящая эта бумажка или фальшивая?»[4]: ne

[1] Чеховъ, II, p. 46.
[2] *Ibid.*, XXI, p. 92.
[3] *Ibid.*, V, p. 60.
[4] *Ibid.*, XXI, p. 109.

sont-ce par là en effet les caractéristiques « de nature » de tout papier officiel et n'avons-nous pas, en français, l'adjectif pris substantivement : « un faux » ? On dira de même : « начались разговоры, то да се.... ; они, знаешь, препотѣшные![1] » où la caractéristique, en liaison avec la phrase qui précède, est là, stylistiquement, presque une caractéristique absolue : « ce sont *des comiques* ».

Telle nous apparaît la valeur de l'adjectif long en général. Avant de l'approfondir davantage, nous voudrions indiquer deux autres cas — de moindre importance — d'emploi de cette forme.

D'abord, la proximité d'adjectifs normalement à la forme longue ne paraît pas rester sans influence sur la forme de l'attribut : En face d'exemples comme «я женщина бѣдная ... я слабая, беззащитная[2] — я женщина беззащитная, слабая.... на видъ, можетъ, я крѣпкая, а...[3] — марья хорошая, добрая, работящая баба, но, вѣдь, она необразованная...[4]», on hésite à ne pas parler de substantifs sous-entendus : le mot женщина dans les deux premiers cas, le mot баба dans le troisième sont tout présents à l'esprit, les yeux les lisent presque. D'autre part la tendance, si souvent remarquée chez les sujets parlants, à procéder par analogie expliquerait ici la contagion des formes longues. De même dans la phrase : « .... Не легкій вы человѣкъ. — Нѣтъ, я тяжелый только для самого себя[5] », où la présence d'un complément de l'attribut devrait (selon une pratique très générale que nous examinerons plus loin) imposer la forme courte. Enfin, dans une phrase analogue à celle que nous avons signalée plus haut (его лицо было печальное и поблѣднѣвшее) : горизонтъ кругомъ — близокъ, подать рукой, почва сухая потрескавшаяся[6]», la forme participiale, obligatoirement longue, semble déteindre sur сухая. On peut noter du reste que сухая représente pour le sol une qualité essentielle (forme longue), tandis que близокъ pour l'horizon est une caractéristique d'appréciation, toute relative au sujet pensant (forme courte).

Le langage populaire, de son côté, semble employer assez volon-

[1] Чеховъ, II, p. 26.
[2] *Ibid.*, II, p. 72.
[3] *Ibid.*, II, p. 74.
[4] *Ibid.*, II, p. 55.
[5] А. Толстой, *op. cit.*, p. 92.
[6] *Ibid.*, p. 47.

tiers la forme longue. Une baba dit: « оно (солнце) неживое[1] »; une femme de charge: «и жаль было кошки, очень ужь ласковая[2] »; un jardinier: «легъ онъ на землю, земля теплая, разогрѣтая, и слышитъ...[3]» Et dans l'œuvre d'un écrivain au style nettement populaire et de tradition profondément russe, comme Remizov, c'est à chaque page que les attributs à la forme longue se rencontrent.

Si l'on prend le contrepied de toutes les particularités que nous avons vues liées à la présence de la forme longue, si l'on reconnaît dans l'attribut une valeur de *provisoire*, de contingent, on a toutes chances d'avoir la clef de l'emploi des formes courtes.

C'est ce que nous avons vu pour des caractéristiques multiples (Воздухъ тихъ....). C'est le cas toutes les fois que l'attribut se présente *conditionné*. Ainsi : « сани были пусты потому что Володя уже стоялъ въ сѣняхъ »[4] (il n'est évidemment pas de la nature d'un traîneau d'être vide: il l'était, à ce moment là, parce que...., etc.); — « изрѣдка бросалъ ножницы на полъ, сердясь на нихъ зато что онѣ тупы »[5] (il s'irrite parce que les ciseaux sont émoussés, ils ne le sont pas toujours, naturellement); — « онъ былъ босъ.... »[6] (le mari est nu pieds, mais pas toujours, cette fois là seulement ; ce n'est pas un va-nu-pieds); — « что сказала жена и какъ глупа была физіономіа мужа когда.... »[7] (le même mari n'a pas toujours l'air stupide, mais il l'a en cette circonstance désagréable).

Que l'attribut, au contraire, au lieu d'être *conditionné* (accidentel), soit *conditionnant* (normal), nous retrouverons alors la forme longue: « папаша были слабые и худые, худые, и вдругъ — горло »[8] (on voit la différence marquée par вдругъ: le père était « maigre, faible » à l'*état* normal et soudain.... Le mot « soudain » marque très nettement le passage de la notion imperfective d'état à la notion perfective d'événement momentané: la gorge s'est prise.) Ainsi, de même :

---

[1] Чеховъ, XXI, p. 62.
[2] Ремизовъ, Въ полѣ блакитномъ, 2e édit., Berlin, 1922, p. 147.
[3] *Ibid.*, p. 193.
[4] Чеховъ, II, p. 59.
[5] *Ibid.*, II, p. 61.
[6] *Ibid.*, II, p. 30.
[7] *Ibid.*, II, p. 30.
[8] *Ibid.*, XII, p. 176.

« сытость была непріятная, тяжелая, и, чтобы развлечь себя, онъ сталъ... »[1] (ici encore c'est l'*état* désagréable de créature repue, état préalable à valeur imperfective — nous traduisons en français была par *était* — qui suscite l'action postérieure exprimée par le parfait perfectif сталъ); — « волоса у нея *поднимались* изъ-за гребенки и бархатной ленточки и *стояли* какъ сіяніе, носъ былъ вздернутый, глаза хитрые »[2] (ici enfin les deux attributs à la forme longue sont liés à des imperfectifs qui en mettent nettement la valeur de constance en relief).

C'est par conséquent dans des exemples nettement départis des notions de permanence et d'importance suffisante que nous trouverons la forme courte.

La qualité de provisoire et de contingent peut être contenue dans l'attribut lui-même: « мы удостовѣряемъ что она не виновата »[3]. On n'est pas « coupable » de nature (cf. le cliché « виноватъ! »). Elle peut être aussi apportée par la notion de temps du verbe, et nous avons moins de chances de rencontrer la forme longue au passé qu'au présent: «о какъ мы были съ ней несчастны![4]... *Тогда* я была пошла, глупа[5] ». Et, la notion verbale étant liée avec l'idée d'une fixation des événements dans le temps, les participes passés employés comme attributs sont régulièrement à la forme courte: «казалось, что усы у него были не брыты, а выщипаны[6]; ...теперь же онъ былъ причесанъ, умытъ[7]. Les exemples se rencontrent à chaque ligne; ainsi Turgenev écrit: « полъ мѣстами выбитъ »[8] avec un participe perfectif et, de plus, un complément qui restreint l'importance de la caractéristique.

Au contraire, l'attribut à valeur nettement nominale est à la forme longue, ainsi: « книжка была хорошая, московскаго изданія[9] », où le sujet parlant met en balance, sur le même pied, хорошая et la détermination substantive московскаго изданія. De même dans

---

[1] Чеховъ, II, p. 56.
[2] *Ibid.*, XII, p. 170.
[3] Чеховъ, XXI, p. 110.
[4] *Ibid.*, XII, p. 163.
[5] *Ibid.*, XXI, p. 21.
[6] *Ibid.*, XII, p. 155.
[7] *Ibid.*, II, p. 120.
[8] Тургеневъ, Записки охотника (Полное собр. соч.), 3e édit., St-Pétersbourg, 1891, p. 334.
[9] Чеховъ, II, p. 46.

l'exemple : открытая голова была лысая, въ шишкахъ[1] « sa tête nue était chauve, toute en bosses ».

Citons encore, dans la série courte, verbale, les expressions courantes « онъ долженъ, намѣренъ, etc. (я согласна на все сразу[2])» qui, pour les sujets parlants, sont de véritables formes verbales.

L'adjectif attribut peut recevoir sa valeur verbale d'un complément. Quand nous lisons « люди.... равнодушны къ природѣ »[3], nous voilà bien loin de l'adjectif pris substantivement : les gens ne sont pas indifférents « en soi », mais sur un point particulier; la construction est celle d'une phrase verbale, la forme aussi. Dans les exemples suivants, on trouvera, pour la même raison, la forme courte : « я готовъ отвѣчать »[4]; — « не цѣнять люди, чѣмъ богаты »[5]; — «я климатомъ очень недоволенъ »[6]. On écrira : почему онъ женатъ на Марьѣ[7], mais, de manière absolue et sans complément : « онъ женатый » (c'est-à-dire : « c'est un homme marié »); — « ... точно боится сломать ногу, а нога — толстая, похожа на бутылку »[8] (ici, толстая est un qualificatif de nature, alors que похожа exprime un rapport particulier). Et quand maintenant nous lisons : «Ей казалось, что она уже недостаточно молода для меня, недостаточно трудолюбива и енергична чтобы начать новую жизнь[9]», nous pouvons remarquer que les adjectifs attributs reçoivent leur valeur contingente, d'une part, des compléments qui les déterminent, d'autre part, des adverbes qui en restreignent le sens.

Et en effet, toutes les fois qu'un adverbe vient altérer la signification d'un adjectif, celui-ci n'est pas à la forme longue : « перемѣна скорости была теперь менѣе болѣзненна »[10]. en face de « ударъ будетъ мгновенный, безболѣзненный »[11]; — « женатъ онъ былъ

---

[1] А. Толстой, p. 69.
[2] Чеховъ, II, p. 73.
[3] *Ibid.*, II, p. 87.
[4] *Ibid.*, XXI, p. 97.
[5] *Ibid.*, II, p. 87.
[6] *Ibid.*, II, p. 46.
[7] *Ibid.*, II, p. 54.
[8] Горькій, Въ людяхъ, Berlin, 1922, p. 9.
[9] Чеховъ, XII, p. 162.
[10] А. Толстой, *op. cit.*, p. 45.
[11] *Ibid.*, p. 19.

недавно »[1], en face de « онъ женатый », déjà cité; — «вообще былъ онъ очень некрасивъ[2]»; — «ну, говорятъ, жизнь тамъ необыкновенно дорога »[3]; — « она была такъ довольна что.... »[4]

En opposition avec ce dernier exemple, on constate que l'attribut en liaison avec такой prend la forme longue. Mais, déterminé par un adjectif, ne joue-t-il pas alors le rôle d'un véritable substantif? Or nous avons vu que la forme longue s'impose dans ce cas. On dit: «будьте, сударыня, столь достолюбезны, дайте мнѣ... »[5], mais: «дайте намъ немножечко денегъ... будьте такіе добрые.... голубчикъ[6]». Il en est de même avec самый: «этотъ способъ самый тонкій, ехидный и самый опасный для мужей[7] ».

Ajoutons que, toutes les fois que la nature du sujet tendra à éloigner celui-ci de la valeur nominale pure, on rencontrera sûrement la forme courte, que le sujet soit un infinitif (par exemple: « и говорить съ нимъ было мучительно »[8]; — « трудно съ земли разставаться »[9]), ou bien qu'il soit une de ces formes pronominales neutres qui ne présentent pas en elles-mêmes de *substance* (on connaît assez les constructions d'attributs courts avec это: это хорошо, это вѣрно, etc.); — de même avec одно, все, etc. (одно только подло)[10]. Ainsi: «И потому, вы, сдѣлайте такъ чтобы все было прилично: колпаки были бы чистые »[11], où чистые contient l'article: « des bonnets, on en donnera *des* propres », tandis que прилично, après все, est à la forme courte. — Enfin, un témoin particulièrement qualifié, M. le Professeur Kulman, fait observer que « l'on peut écrire эти дома высокіе (ou высоки), mais non pas дома, которые высокіе.... »[12], la forme courte, ici, étant de même imposée par le sujet pronominal.

---

[1] Чеховъ, XXI, p. 62.
[2] *Ibid.*, II, p. 60.
[3] *Ibid.*, II, p. 23.
[4] Ремизовъ, *op. cit.*, p. 87.
[5] Чеховъ, II, p. 38.
[6] *Ibid.*, XII, p. 176.
[7] *Ibid.*, XXI, p. 67.
[8] *Ibid.*, XXI, p. 118.
[9] А. Толстой, *op. cit.*, p. 17.
[10] Чеховъ, XXI, p. 92.
[11] Гоголь, *op. cit.*, p. 357.
[12] Lettre à l'auteur, du 24 juillet 1924.

De l'ensemble de cette analyse, qu'on a voulue aussi concrète que possible, il nous semble possible de dégager de la dualité des formes adjectives en fonction d'attribut, avec la copule быть, l'interprétation suivante: si l'on admet que, parmi les formes soumises à flexion dans les langues indo-européennes, le verbe et le substantif s'opposent le plus complètement — que les formes participiales (employées d'une part verbalement, d'autre part adjectivement), les adjectifs et les adjectifs pris substantivement conduisent, par d'imperceptibles nuances [1], de la notion verbale à la notion substantive, un adjectif attribut, avec la copule быть, aura d'autant plus tendance à se présenter à la forme longue qu'il sera plus proche de la notion substantive, et à la forme courte qu'il sera plus proche de la notion verbale.

Que l'on confronte la règle que nous avons rappelée au commencement de cet article avec les faits que nous avons relevés, et l'on reconnaîtra : *a)* une prédominance de la forme courte de l'attribut, mais *b)* un foisonnement de formes longues et *c)* une tendance évidente de la langue à répandre l'emploi de celles-ci.

Les sujets parlants hésitent souvent: il est fréquent que les deux formes se présentent à eux sans leur apporter les raisons ni la nécessité d'un choix entre elles; ce phénomène semble relativement récent. La proportion des adjectifs attributs à la forme longue du nominatif avec быть est, par exemple, de trois fois plus élevée dans le roman Аэлита de A. Tolstoj (1923) que dans les lettres de Von Vizin; bien plus, pour nombre de Russes cultivés, онъ добръ en face de онъ добрый apparaît, à l'heure qu'il est, comme une forme un peu archaïsante.

Peut-être aurait-on le droit de rechercher s'il ne s'agit pas là d'un phénomène de grammaticalisation analogue à celui par lequel le tchèque semble enclin à normaliser l'emploi de la forme longue, mais nous ne prétendons pas étudier ici l'histoire de ce développement ni sa portée, nous avons seulement voulu analyser, à l'aide d'exemples, le sens de cette double possibilité de formes et nous enquérir de la valeur qu'elles pouvaient avoir sous la plume d'écrivains contemporains.

Paris, août 1924.

---

[1] Nuances qui sont fonction du sens intrinsèque des mots, de leur valeur grammaticale, de leurs déterminants, de leur position, etc.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS, par André MAZON	V
Le nom indo-européen de la meule, par A. MEILLET	1
Le sillon et la frontière, par J. VENDRYES	13
L'accent d'insistance, par Maurice GRAMMONT	18
L'adverbe tout en français moderne, par Ch. BALLY	22
Les débuts des relations des Russes avec l'Extrême-Orient, par Henri CORDIER	30
La transformation turque des noms de lieux slaves dans les anciennes provinces ottomanes, par Léon LAMOUCHE	33
Note sur un passage du *Roman russe*, par Jules LEGRAS	43
L'*Abécédaire* de Tolstoï et Arvède Barine, par Charles SALOMON	49
Conrad von Hötzendorf et Tisza : un épisode de la politique yougoslave de l'Autriche-Hongrie durant la guerre (octobre 1915-avril 1916), par Louis EISENMANN	61
De l'entrée des Slaves dans l'histoire de la musique, par E. FOURNOL	75
Sur trois fragments manuscrits de traductions roumaines de l'Ancien Testament, par Mario ROQUES	83
Saint Cyril really knew hebrew, by Ellis H. MINNS	94
Un mot slave emprunté au turc à date ancienne, par Jean DENY	98
Le nom du chamir dans la légende vieux-russe de Salomon et Kitovras, par André MAZON	107
Quelques mots sur l'étude des langues vivantes, par V. P. KONTCHALOVSKI	115
Les relations artistiques entre la France et la Russie, par Louis RÉAU	118
Le développement industriel de la Bulgarie, par Gaston CAHEN	140
Les récentes réformes de l'orthographe bulgare (1921-1923), par Léon BEAULIEUX	147
Tchaadaev dans la Russie intellectuelle de la première moitié du XIXe siècle, par Ch. QUÉNET	170
La différenciation des peuples slaves et la réception du christianisme, par Pierre CHASLES	185
Proverbes russes, par Henriette NEYMARCK	206
Jozef Miloslav Hurban, Rieger et l'unité tchécoslovaque, par F. DOMINOIS	214
Gérondif passé et participe prétérit en *-l-* en serbo-croate, par André VAILLANT	223

Pages

Vers une altération du type flexionnel en polonais, par Henri GRAPPIN. 230
Du traitement *i* de *ě* en styrien, par Lucien TESNIÈRE 246
La traduction par explication en vieux slave, par Georges CUENDET . . 252
Remarques sur le vocabulaire de la révolution russe, par Edmond MENDRAS 257
Un point d'histoire du vocabulaire russe : Россія, Русскій, par Antoine MARTEL 270
Soukhmanti Odikhmantievitch, le paladin aux coquelicots, par G. DUMÉZIL 280
Xavier Marmier : un précurseur ignoré des études slaves en France, par René MARTEL 289
La philosophie de Léontiev, par Abel MIROGLIO 297
Une préposition composée : *ku, gu*, par Marc VEY 313
Des systèmes traditionnels de classement des verbes russes, par M. GUIHOMARD 324
Les thèmes mystiques dans la pensée russe contemporaine, par Vladimir JANKELEVITCH 333
De l'adjectif attribut au nominatif avec la copule быть, par Jean FONTENOY 362
TABLE DES MATIÈRES 375

books2ebooks.eu

www.books2ebooks.eu

books2ebooks.eu

University and State Library of Tyrol

universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol